MARQUES DE SAN JUAN
DE PIEDRAS ALBAS
EX LIBRIS

LA VIE
DE
SAINTE THERESE

LA VIE
DE
SAINTE THERESE
ECRITE PAR ELLE-MESME.

TRADUCTION NOUVELLE.

Exactement conforme à l'Original Eſpagnol.

Par M. l'Abbé CHANUT, un des troi Viſiteurs Generaux des Carmelites de France.

A PARIS,
Chez ANTOINE DEZALLIER, ruë Saint Jacques, à la Couronne d'Or.

M. DC. XCI.
Avec Approbation & Privilege de Sa Majeſté.

LA VIE

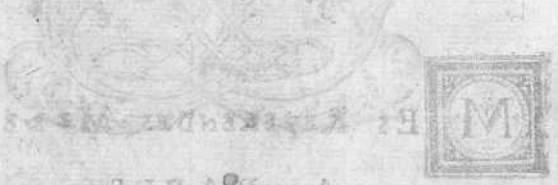
DE LA BIENHEUREUSE

MARIE DE L'INCARNATION,

CARMELITE

DE LA REFORME

DE SAINTE THERESE.



AUX RELIGIEUSES CARMELITES DE LA REFORME DE SAINTE THERESE EN FRANCE.

MEs Reverendes Meres, et cheres Soeurs,

Je ne vous repeteray point icy les raiſons qui m'ont engagé à vous preſenter de ma main

les principaux Ouvrages de vôtre ſainte Mere, aprés tant d'autres celebres plumes qui y ont travaillé ; m'en étant déja ſuffiſamment expliqué en vous offrant il y a quelques années ſon Chemin de Perfection. Je vous l'ay propoſé le premier, quoy que ce Traité de ſa Vie l'ait precedé ſelon l'ordre des temps, parce que le but que l'on doit avoir d'abord devant les yeux en ſe conſacrant à la Religion, & que l'on ne doit jamais perdre de veuë, eſt de remplir en ſoy le deſſein de Dieu, dont la volonté ſelon ſaint Paul eſt que nous ſoyons tous ſaints & parfaits. Mais ce n'eſt pas aſſez que ce Chemin de Perfection nous ſoit tracé, nôtre foibleſſe demande un Guide ſenſible que nous n'ayions qu'à ſuivre, & dont l'aſpect continuel regle nos pas, & redreſſe toutes nos fauſſes démarches. Et c'eſt dans cette intention ſans doute que nôtre Seigneur a inſpiré à ceux qui conduiſoient cette grande Sainte de l'obliger de mettre ſa Vie par écrit, & qu'il l'en a luy-même ſi vivement preſſée qu'elle n'y a pû reſiſter. Ainſi Dieu, aprés avoir averti dans la perſonne d'Abraham tous les Fidelles de marcher en ſa preſence pour eſtre parfaits ; aprés avoir donné par Moyſe la Loy à ſon Peuple ; aprés l'avoir inſtruit pendant pluſieurs ſiecles par divers Prophetes ; ſe reſout, quand il veut former ſon Egliſe ſain-

te, pure & ſans tache, d'envoyer ſon propre Fils converſer parmi les hommes, pour eſtre leur Exemplaire; & afin que les actions de ſa vie recueillies fidellement par des Témoins irreprochables, fuſſent expoſées en veuë à tous les ſiecles pour le Modele de tous les hommes. Nous ne pretendons point déroger au droit que nous avons tous ſur ce premier Original; mais parce que nos foibles yeux ne ſont pas capables de ſoûtenir toûjours un ſi grand éclat ſans s'ébloüir; ſemblables aux Iſraëlites, quoy que dans des ſentimens plus religieux & plus épurez, nous pouvons penſer quelquefois qu'un modelle purement humain, un Moyſe entre Dieu & nous ne nous décourageroit pas tant, & ſeroit plus de nôtre portée. C'eſt apparamment dans cet eſprit que ſaint Paul diſoit aux nouveaux Chrètiens: Soyez mes imitateurs, comme je le ſuis de JESUS-CHRIST. *J'ay eu,* MES REVERENDES MERES ET CHERES SOEURS, *la même penſée en vous preſentant cette Traduction de la Vie de vôtre ſainte Mere; & par deſſus toutes les autres raiſons qui m'y ont porté, j'ay cru, la faiſant parler par ma plume, acquerir un nouveau droit de vous dire à toutes, pour recompenſe de mon petit travail: Imitez vôtre ſainte Mere, comme elle a fait le Fils de Dieu. J'en pour-*

rois demeurer là, & dans l'execution de cette ſeule parole, que j'ay lieu de me promettre de vôtre fidelité, je trouverois l'accompliſſement de tous mes vœux, & celuy de toutes vos obligations. Mais parce que ce qui ſe donne au public eſt pour tous les ſiecles, & que dans la foule de toutes ſortes de perſonnes de pieté zelées pour les Ouvrages de ſainte Thereſe, il s'en pourroit trouver quelques-unes qui les liſant ſans precaution n'en tireroient pas le fruit veritable qu'on en peut eſperer, je n'ay pas eſtimé hors de propos d'avertir icy, qu'il y a dans les Saints auſſi-bien qu'en Dieu même, des choſes qui ne ſont qu'à admirer, comme il y en a d'autres qui ſont à imiter. Suivre Dieu, vouloir être ſaints & parfaits comme nôtre Pere celeſte eſt parfait; c'eſt aſſurément le comble de la ſageſſe, c'eſt à quoy le Fils de Dieu même nous invite. Mais cependant le plus éclairé des Anges, ébloüi de ſa grandeur, & pour avoir temerairement affecté d'être ſemblable au Treshaut, eſt tombé du plus ſublime des Cieux dans le plus profond des abîmes. Le premier homme pour s'être laiſſé aller à la flateuſe perſuaſion d'être comme un Dieu, eſt déchû de la juſtice originelle, & a entraîné avec luy toute ſa poſterité dans le precipice. Il eſt donc queſtion icy de diſcernement pour ne ſe pas méprendre; Car

il faut l'avoüer, il y a en nous un ſurprenant mélange ; Et ſi la morſure du ſerpent inſpire au cœur humain une fatale & vaine enflûre, l'image de Dieu même empreinte dans le fond de nôtre Ame luy donne une veritable Grandeur. Et l'homme par le ſentiment interieur qu'il a de ſon Origine & de ſa Fin, qui le rappelle dans le même ſein de Dieu d'où il eſt ſorti, eſt facile à prendre l'eſſort, & à donner non ſeulement dans la fierté, l'indépendance & l'ambition, qui appartiennent viſiblement au venin du ſerpent ; mais generalement dans tout ce qui eſt ſublime & excellent en tout genre, juſque dans la pieté même, où la mépriſe eſt ſouvent plus délicate & plus difficile à découvrir. Il n'y avoit que le Verbe Eternel du Pere, que le Fils de Dieu incarné, capable de regler nôtre imitation ; d'amortir par l'exemple de l'abaiſſement le plus prodigieux qui fut jamais l'orgueil de l'homme, & de reduire à la conformité à l'eſprit & à la volonté de Dieu, à l'obeïſſance à la douceur & à l'humilité de cœur du Verbe incarné, ce zele vague & audacieux d'être ſemblable à ſon Auteur. Voila nôtre partage à tous. Voila l'objet veritable de nôtre imitation. Que ſi Dieu pour faire éclater ſa magnificence, & ſe rendre dans tous les ſiecles admirable en ſes Saints, a

voulu de tems en tems faire rejallir quelques rayons de ſa gloire ſur quelques ames choiſies, & faire en elles dés cette vie quelque montre des biens eternels qu'il reſerve à ſes ſerviteurs; Contentons-nous d'adorer & d'admirer; mais par choix portons-nous toûjours à l'eſtat de ſimplicité & d'abjection dans la maiſon du Seigneur. Il expoſe ces grands Modeles à l'univers ſelon les deſſeins de ſa ſageſſe & de ſa bonté envers les hommes, que toute leur malice ne ſçauroit éteindre; mais prenez garde que s'il fait paroître des choſes extraordinaires dans ſes Saints pour attirer le reſpect & la creance, il fait en même-tems éclater en eux des vertus de pratique & d'uſage pour nôtre imitation. Qui preſumeroit donc atteindre ſainte Thereſe dans ſes Extaſes, ſes Tranſports, ſes Vols d'eſprit, ſes Revelations, ſes Propheties; & qui à la premiere chaleur de devotion qui ſe feroit ſentir dans le cœur, ou à la premiere bonne penſée qui viendroit dans l'eſprit, s'imagineroit avoir comme elle des lumieres extraordinaires, & être dans des états ſurnaturels, ſe tromperoit infiniment, & s'écarteroit fort de ſon intention en écrivant ſa vie. Il n'y a qu'à la lire pour voir quels examens elle a ſoufferts, & dans quelles apprehenſions vingt ans durant elle a été, d'être abuſée, au milieu des graces les

plus ſignalées qu'une ame puiſſe recevoir ſur la terre. Bien loin de les affecter, ny de les rechercher jamais, elle avoit peine ſouvent à ne les pas tenir elle-même ſuſpectes ; & étoit ſi confuſe quand elle étoit obligée d'en rendre compte, qu'elle auroit mieux aimé publier à tout l'univers les pechez les plus conſiderables de ſa vie, que de dire à l'oreille d'un Directeur une nouvelle grace dont nôtre Seigneur la favoriſoit. Quiconque donc charmé du genie naturel, des vertus ſurhumaines, & des lumieres extraordinaires de cette grande Sainte, voudra tirer un profit ſolide de ce recit de ſa vie, ne regarde toutes ces graces ſurnaturelles, que comme des moyens dont Dieu s'eſt ſervi pour autoriſer les vertus Chrêtiennes & Religieuſes, qu'il vouloit publier & renouveller par elle ; de même que les miracles ſervirent au commencement du Chriſtianiſme pour donner creance à la publication de l'Evangile. Et laiſſant à part pour tres-peu d'ames d'élite, d'autant plus approchantes de ſainte Thereſe, qu'elles le croiront moins, & qu'elles ſeront moins connuës, ce qui eſt dit des Vuës & des lumieres ſurnaturelles ; on doit penſer ſeulement à s'appliquer les vertus, & les avis de pratique, que chacun trouvera en bon nombre dans ce Traité, conformément à ſon état. On y verra une Foy

qui n'a jamais été, je ne dis pas ébranlée, mais attaquée, & qui a toûjours preferé la moindre parole de l'Ecriture, la moindre deciſion non ſeulement de l'Egliſe, mais de ſes Directeurs à toutes les lumieres extraordinaires: Une Eſperance ferme & inébranlable contre toutes les raiſons humaines d'eſperer: Une Charité digne des premiers ſiecles, & qui a fait voir en pratique tout ce que ſaint Paul en a écrit: Un zele de vraye Fille d'Elie pour les interêts de Dieu, & de ſon Egliſe: Une Ferveur que rien n'a jamais pû rallentir: Un Courage au deſſus de ſon ſexe, & qui n'a rien trouvé de difficile en quoy que ce ſoit que Dieu ait exigé d'elle: Une Eſtime de ſon état, & des moindres pratiques de l'Egliſe & de la Religion: Un amour ardent de la Pauvreté où elle trouvoit, diſoit-elle, toutes les richeſſes du monde: Une Pureté de conſcience qui la rendoit ſi délicate pour la moindre ombre de peché, que donnant quelques fois à de veritables Vertus la couleur des vices, elle s'attiroit mille embaras de la part de ſes propres Confeſſeurs: Une Obeïſſance aveugle à tous ceux qui luy tenoient la place de Dieu, & dont Nôtre-Seigneur ne l'a jamais diſpenſée: Un Détachement admirable de toutes les choſes creées comme ſi elle eût été déja dans le Ciel: Une Confiance

en Dieu, & un abandon ſans reſerve: Une Patience à l'épreuve de tout, ſoit maladies de toutes eſpeces, ſoit peines d'eſprit de tous genres, ſoit perſecutions des méchans, ſoit contradictions des gens de bien: Enfin une Humilité ſans pareille, & proportionnée à ſon élevation de nature & de grace, qui donne encore un relief & un coloris à toutes ſes autres Vertus, avec leſquelles on la voit par tout mêlée; ne laiſſant jamais paſſer aucune occaſion d'en faire uſage, au mépris d'elle-même, à la gloire de Dieu, & à l'edification de toute la poſterité. Voila ce qui a élevé ſi haut cette ame ſeraphique; Et voila ce que ſes Filles particulierement doivent avoir toûjours devant les yeux, pour ſe prévaloir d'un ſi grand modéle. Je ſens bien, MES REVERENDES MERES ET CHERES SOEURS, *que dans tout cecy, c'eſt du bien d'autruy, ou plutôt de vôtre propre bien, que je vous fais des preſens, & que je preſume m'aquitter en quelque maniere de ce que je vous dois: mais quoy que je ne prête à vôtre ſainte Mere que les paroles, je ne laiſſe pas d'eſperer que par ſon cœur bien faiſant dans le Ciel, comme il l'étoit ſur la terre, & ſollicitée encore par vos prieres, elle m'obtiendra part aux effets, & me rendra moins indigne de continuer mes ſer-*

vices à un ſi ſaint Ordre, & de me dire dans tout le zele & l'attachement que je dois,

MES REVERENDES MERES,

ET CHERES SOEURS,

Vôtre tres-humble, tres-aquis, & tres-affectionné ſerviteur, CHANUT.

APPROBATION DES DOCTEURS de la Maiſon de Sorbonne.

IL eſt ſi difficile de faire de bonnes Traductions en quelque Langue que ce ſoit, qu'on ne peut douter que ceux qui y excellent ne meritent de grandes loüanges. Ils ne ſont pas à la verité les Auteurs des belles penſées qui ſe trouvent dans leurs Ouvrages ; mais on a ſouvent autant de peine à bien concevoir celles des autres, qu'à en inventer ſoy-même. Il eſt de nôtre eſprit comme de la plûpart des terres, qui portent bien les plantes domeſtiques & qui leur ſont naturelles ; mais qui n'élevent que par force les étrangeres. Et comme une grande partie des penſées doivent toute leur beauté à celle de l'expreſſion, qui eſt particuliere à chaque Langue : il eſt certain qu'il ne faut pas peu d'application ni d'adreſſe pour la faire paſſer dans une autre. Mais il faut ſur tout s'éloigner avec ſoin de ces deux extremitez également blâmables dans une Traduction ; d'une trop grande licence, & d'une imitation trop ſervile. Car comme dans la premiere le Traducteur nous

donne le change, en nous preſentant en quelque maniere un autre Auteur que celuy que nous penſions lire; Dans la ſeconde il le couvre pour ainſi dire, & nous empêche de le voir, pour l'avoir voulu ſuivre de trop prés.

On peut dire ſans flatterie, que Monſieur l'Abbé Chanut a tres-exactement obſervé toutes ces regles dans les Traductions qu'il a déja fait paroître *du Concile de Trente*, *du Chemin de Perfection de ſainte Thereſe*, *Ses Meditations aprés la Communion*; *celles qu'elle a faites ſur le* Pater, *& ſes Avis pour les perſonnes qui font l'Oraiſon*, & que par conſequent on ne doit pas luy refuſer les éloges qui ſont dus à ceux qui reüſſiſſent le mieux dans ce genre d'écrire. Mais on en ſera encore plus convaincu par la Traduction *de la Vie* de cette grande Sainte qu'il donne preſentement au public; dans laquelle il a ſi heureuſement exprimé le ſens de l'Original, qu'elle peut paſſer pour l'Original même. Ainſi, loin qu'on doive craindre d'y trouver rien de contraire à la Foy de l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine; Nous ſommes perſuadez que la lecture en ſera tres-agreable & tres-édifiante pour toutes ſortes de perſonnes; mais particulie-

rement pour toutes les Filles de cette ſainte Mere, qui ſeront ravies de l'entendre parler dans leur Langue avec la même grace & la même éloquence, qu'elle a parlé dans la ſienne. Ce qui redoublera ſans doute les ſentimens d'eſtime & de reconnoiſſance qu'elles ont pour Monſieur l'Abbé Chanut, qui les conduit depuis pluſieurs années avec tant de ſageſſe & de benediction; & les portera auſſi à luy demander avec inſtance la continuation du même travail ſur les Ouvrages de ſainte Thereſe, qu'il n'a pas encore traduits. Donné à Paris le vingt-deuxiéme jour d'Octobre 1690.

J. GAUDIN.
Chanoine de l'Egliſe de Paris.

N. GOBILLON
Curé de S. Laurent.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy, données à Paris le 16. jour de Mars 1680. ſignées D'ALENCE', & ſcellées du grand Sceau de cire jaune; il eſt permis à Monſieur CHANUT Abbé d'Iſſoire, de faire imprimer par tel Imprimeur qu'il voudra choiſir la Traduction qu'il a faite des *Oeuvres de Sainte Thereſe*, en un ou pluſieurs volumes, en telle marge, de tel caractere, & autant de fois que bon luy ſemblera pendant le temps & eſpace de ſix années conſecutives, à compter du jour que chaque volume ſera achevé d'imprimer. Avec défenſes à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'imprimer ou faire imprimer, ſous quelque prétexte que ce ſoit, leſdites *Oeuvres de Sainte Thereſe* traduites par le ſieur Abbé Chanut, ſoit en un corps, ſoit ſeparément, ſur les peines portées par leſdites Lettres.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris le 31. Juillet 1680.
Signé, C. ANGOT, Syndic.

Et ledit ſieur Abbé Chanut a cedé le Privilege cy-deſſus au ſieur Antoine Dezallier.

Ce volume des Oeuvres de Sainte Thereſe a été achevé d'imprimer pour la premiere fois le 10. jour de Janvier 1691.

LA

LA VIE
DE LA
MERE THERESE
DE JESUS.

Et quelques-unes des Graces que Noſtre Seigneur luy a faites.

Le tout écrit par elle-même, ſelon le Commandement de ſon Confeſſeur, à qui elle l'envoye, & l'addreſſe de cette maniere.

AVANT-PROPOS.

DANS le commandement qui m'a eſté fait, de mettre par écrit la maniere d'Oraiſon dont Noſtre Seigneur m'a favoriſée, & les graces particulieres qu'il m'a faites: J'aurois ſouhaité que de meſme qu'on m'a

donné en cela toute liberté, on mel'eût auſſi accordée pour dire clairement & en particulier tous mes pechez & tous mes déreglemens ; j'en aurois eu bien de la conſolation. Mais on ne l'a pas deſiré: au contraire, on m'a tout-à-fait lié les mains ſur ce point. Et pour cela, je prie pour l'amour de Noſtre Seigneur, quiconque lira ce diſcours de ma vie, d'avoir toûjours devant les yeux qu'elle a eſté ſi miſerable, que parmy tous les Saints qui de pecheurs ſe ſont convertis à Dieu, je n'en ay trouvé aucun dont l'exemple me pût ſervir de conſolation. Je remarque à l'égard de tous les autres, que depuis que Noſtre Seigneur les avoit apellez, ils ne retournoient plus à l'offenſer ; & moy, non-ſeulement je retombois & devenois pire qu'auparavant, mais il ſemble que je prenois à taſche de réſiſter aux graces que ſa bonté me faiſoit, comme ſi j'euſſe apprehendé de me voir par ces nouvelles faveurs encore plus obligée à le ſervir, me reconnoiſſant déja incapable de ſatisfaire à la moindre partie de ce que je luy devois d'ailleurs. Beny ſoit pour jamais celuy qui m'a ſi long-temps attenduë : je le ſupplie de tout mon cœur qu'il me faſſe la grace d'écrire avec toute ſorte de clarté

& de verité cette Relation que mes Confeſſeurs m'ont commmandé de faire, & que je ſcay que Noſtre Seigneur deſire de moy il y a long-temps : mais je n'avois pas eu juſques icy la hardieſſe de l'entreprendre. Que ce ſoit pour ſa gloire & pour ſon honneur, & que par ce moyen eſtant mieux connuë doreſnavant de ceux qui me gouvernent, ils ſoulagent mieux ma foibleſſe; afin qu'aprés tant d'obligations que j'ay à Dieu, je puiſſe au moins m'acquiter d'une partie. Quil ſoit loüé à jamais de toutes les creatures. Ainſi ſoit-il.

CHAPITRE PREMIER.

De la maniere dont noſtre Seigneur commença à réveiller cette ſainte Ame dés ſon Enfance, & luy inſpirer des inclinations vertueuſes. De l'avantage qu'on a pour cela d'avoir des parens gens de bien.

SI je n'avois point eſté ſi méchante, il m'auroit deu ſuffire pour devenir tout-à-fait bonne, d'avoir des parens vertueux & craignans Dieu, joint aux graces particulieres dont Noſtre Seigneur me favo-

riſoit encore pour cela. Mon pere eſtoit fort affectionné à lire de bons livres, & il les avoit exprés en langue vulgaire, afin que ſes enfans s'en puſſent auſſi ſervir. Cette lecture, avec le ſoin que ma mere prenoit de ſon côté à nous faire prier Dieu, & à nous accouſtumer à eſtre devots à la Vierge & à quelques autres Saints, commença à exciter en moy les premiers ſentimens du bien, vers l'âge ce me ſemble, de ſix ou ſept ans. J'avois encore un grand avantage de ne voir jamais mes parens eſtimer ni favoriſer que la vertu : ils en avoient l'un & l'autre beaucoup.

Mon pere eſtoit fort charitable envers les pauvres, & plein de compaſſion pour les malades, & meſme pour les domeſtiques ; de maniere que jamais on ne pût gagner ſur luy qu'il euſt des Eſclaves, parce qu'ils luy faiſoient trop de pitié : & comme un jour il en vint une de chez un de ſes freres qui demeura quelque temps au logis, il prenoit plaiſir de la traitter & regaler comme ſes propres enfans ; diſant ſouvent qu'il ne la pouvoit aſſez plaindre de ce qu'elle n'étoit pas libre. Il eſtoit homme de grande ſincerité dans ſes paroles, jamais perſonne ne l'entendit jurer ny médire de qui que ce ſoit : & pour l'honneſteté il y eſtoit exact au dernier point.

Ma mere eſtoit auſſi tres-vertueuſe, & toute ſa vie s'eſt paſſée en de grandes infirmitez; Elle avoit une extréme modeſtie, & pour être tout-à-fait belle, jamais on ne remarqua qu'elle y fiſt reflection, ny qu'elle s'en prévaluſt: en ſorte qu'à trente-trois ans qu'elle mourut, ſa maniere & ſon ajuſtement eſtoient déja d'une perſonne fort avancée en âge; Elle avoit l'eſprit fort bon & l'humeur tout-à-fait douce: Elle ſouffrit beaucoup pendant toute ſa vie, & mourut tres-chreſtiennement.

Nous eſtions trois ſœurs & neuf freres, qui tous par la bonté de Dieu, ont imité la vertu de leurs parens, excepté moy, quoyque je fuſſe la plus cherie de mon pere; & il ſemble qu'avant que je commençaſſe à offenſer Dieu, il avoit quelque raiſon de m'aimer, pour les bonnes inclinations que Noſtre Seigneur avoit miſes en moy: je ne m'en reſouviens qu'avec douleur, quand je penſe combien peu j'en ſçeus profiter; & d'autant plus encore, que la compagnie de mes freres ne m'eſtoit d'aucun empéchement à ſervir Dieu.

Il y en avoit un preſque de mon âge, qui eſtoit celuy que j'aimois le plus, quoyque j'euſſe pour tous beaucoup d'affection, & eux pour moy. Nous nous joignions tous,

deux pour lire enſemble la Vie des Saints, & conſiderant le martire qu'ils avoient ſouffert pour l'amour de Dieu, je trouvois ce me ſembloit, qu'ils avoient achetté à bon marché l'avantage d'aller joüir d'un ſi grand bien : Je ſouhaitois beaucoup de mourir ainſi, non par amour que je ſentiſſe avoir pour Dieu, mais pour poſſeder en moins de temps & ſans délay, ces grands treſors que je liſois qu'il y avoit dans le Ciel. Nous nous aſſemblions mon frere & moy, pour conſulter des moyens qu'il y auroit pour cela : & nous n'en trouvions point de meilleur que de nous en aller demandant l'aumoſne dans le pays que tenoient les Maures, afin d'y trouver occaſion de perdre la vie. Noſtre plus grand embarras eſtoit de quitter nos parens, & ſans cela il me ſemble que Noſtre Seigneur nous donnoit, quoyque dans un âge ſi tendre, aſſez de courage pour cette entrepriſe.

Nous eſtions fort touchez de voir dans ce que nous liſions, que la peine & la gloire eſtoient pour toûjours ; nous demeurions quelquefois un fort long-temps à nous en entretenir, prenant plaiſir de dire à pluſieurs repriſes, pour toûjours, pour toûjours, pour toûjours. Et dans la frequente repetition de ces paroles, Noſtre Seigneur

me faiſoit la grace que dés ce bas âge, le deſir de marcher dans le chemin de la verité, s'imprimoit dans mon cœur.

Comme je vis qu'il eſtoit impoſſible d'aller en lieu où nous puſſions ſouffrir la mort pour la gloire de Dieu, il nous vint en penſée d'eſtre Hermites, & dans un jardin qui eſtoit au logis, nous tâchions le mieux que nous pouvions de faire des Hermitages, mettant l'une ſur l'autre de petites pierres qui tomboient incontinent, & ainſi nous ne trouvions nul moyen de venir à bout de noſtre deſſein. Je ne puis encore maintenant conſiderer, ſans en eſtre ſenſiblement touchée comme la bonté de Dieu me donnoit de ſi bonne heure ce que je perdis depuis par ma faute.

Je faiſois l'Aumône ſelon mon petit pouvoir qui n'alloit pas loing, & je ménageois des temps de ſolitude, pour ſatisfaire à mes devotions qui eſtoient aſſez longues; entre leſquelles eſtoit particulierement le Roſaire pour lequel ma mere avoit une grande devotion, & elle nous l'avoit auſſi inſpirée. Quand je joüois avec d'autres petites filles, je prenois grand plaiſir que nous repreſentaſſions des Monaſteres, & que nous fiſſions les Religieuſes: il me ſemble meſme que je deſirois de l'eſtre en effet,

quoyque je n'y euſſe neanmoins pas tant d'inclination qu'aux autres choſes que j'ay dites.

Je me ſouviens que quand ma mere mourut (j'avois lors à peu prés douze ans) comme je commençay à connoiſtre la perte que j'avois faite, je courus toute affligée à une Image de Noſtre-Dame, & la ſuppliay avec beaucoup de larmes, que doreſnavant elle me tint lieu de mere. Il me ſemble que bien qu'il y eût en cela plus de ſimplicité que d'autre choſe, cela n'a pas laiſſé neanmoins de m'eſtre utile ; car dans tous les rencontres où je me ſuis recommandée à cette Vierge ſouveraine, j'ay manifeſtement éprouvé ſa protection, & enfin elle m'a attirée à elle & conſacrée à ſon ſervice.

Quand je conſidere maintenant, & que je fais réflexion à quoy il a tenu que je ne ſois pas demeurée ferme & entiere dans les bons deſirs que je commençay lors à concevoir : Je ne puis m'empeſcher d'en reſ-
„ ſentir une peine extrême. O mon Sei-
„ gneur, puiſqu'il ſemble que vous ayez re-
„ ſolu abſolument que je me ſauve (& plaiſe
„ à voſtre bonté qu'il ſoit ainſi :) Et puiſque
„ vous me vouliez faire d'auſſi grandes graces
„ que ſont celles que j'ay receuës de vous,

n'auroit-il pas eſté plus convenable, moins « pour mon avantage particulier, que pour « le reſpect qui vous eſt dû, qu'une demeure « où vous deviez habiter ſi continuëment, « n'eût pas eſté tant ſalie ni prophanée, com- « me elle l'a eſté. Mais je ne puis encore, Sei- « gneur, dire cela ſans douleur, ſçachant que « toute la faute eſt de mon côté, & que du « voſtre il ſemble qu'il n'y ait rien eu à ad- « jouſter pour faire que dés cet âge-là je fuſſe « entierement à vous. Si je penſe à rejetter la « plainte ſur mes parens, j'y trouve auſſi peu « mon compte, parce que je ne voyois en effet « en eux que de bons exemples de toutes ma- « nieres, & un grand ſoin pour mon éduca- « tion. «

Mais paſſant maintenant de cet âge à celuy auquel je commençay de comprendre les avantages naturels que Noſtre Seigneur avoit mis en moy, qui eſtoient à ce que l'on dit en grand nombre : Je reconnois qu'au lieu de m'occuper à luy en rendre les remercimens que je luy en devois, je ne penſay qu'à me ſervir de tous ſes biens pour l'offenſer, ainſi que je diray maintenant.

CHAPITRE II.

Comme elle laiſſa perdre ſes bonnes inclinations ; Et combien il eſt important dans la Jeuneſſe de converſer avec des perſonnes vertueuſes.

CE que je vas dire maintenant, fût ce ne ſemble, ce qui commença à me faire beaucoup de tort : & cela me fait faire quelquefois réflection ſur le grand mal que font les Parens, qui n'ont pas ſoin que leurs Enfans voyent toûjours & en toutes manieres des exemples de vertu : ma Mere, comme j'ay déja dit, m'en fourniſſoit abondamment ; & cependant quand je vins à l'âge de raiſon, je ne retins quaſi rien de tout le bien que je voyois en elle, & ce qui pouvoit y avoir de defectueux me nuiſoit infiniment.

Elle ſe plaiſoit fort à lire des Romans, & ce divertiſſement ne luy faiſoit pas tant de tort, comme il m'en fit à moy, parce qu'elle ne diminuoit rien pour cela de l'application qu'elle devoit à ſon ménage ; mais ſa faute eſtoit de nous donner la liberté de lire de ces ſortes de livres, quoyque peut-eſtre

à ſon égard elle le fit pour détourner ſa penſée des grandes douleurs qu'elle ſouffroit ; & à l'égard de ſes enfans, pour les retenir auprés d'elle par cette occupation, & les empécher de ſe perdre ailleurs.

Cela déplaiſoit ſi fort à mon Pere, qu'il falloit toûjours ſe tenir ſur ſes gardes, pour n'eſtre point aperceus de luy. Je commençay donc à me faire une occupation ordinaire de la lecture de ces livres, & cette petite faute que je vis en ma Mere, fut la premiere cauſe du refroidiſſement de mes bons deſirs & de mon infidelité pour tout le reſte. Je ne trouvois pas qu'il y eût grand mal, quoyque ce fut en cachette de mon Pere, d'employer pluſieurs heures du jour & de la nuit à une ſi vaine occupation ; & cette paſſion me tenoit ſi fort à l'eſprit, que ſi je n'avois toûjours quelque livre nouveau, il me ſembloit que je n'eſtois pas contente.

J'affectay enſuite de vouloir être bien miſe, & de plaire par mon ajuſtement, prenant un ſoin particulier de mes mains, de mes cheveux, & en general n'oubliant rien de tout ce que je pouvois mettre en uſage, ſoit parfums ou autres vanitez ; en quoy je ne manquois jamais de nouvelles inventions, eſtant curieuſe comme je l'eſtois. Dans tout

cela pourtant je n'avois point de mauvaiſe intention, & je n'aurois pas voulu eſtre cauſe que perſonne euſt offenſé Dieu à mon ſujet. Je paſſay pluſieurs années dans cet amour extrême de propreté & de curioſité pour ma perſonne: en quoy pendant un long temps il me ſembloit qu'il n'y avoit point de peché; maintenant je connois combien de mal il devoit y avoir en cela.

J'avois quelques Couſins germains, qui eſtoient les ſeuls qui euſſent entrée chez mon pere, car il eſtoit fort ſage & fort circonſpect: & pleuſt à Dieu qu'il l'euſt eſté juſqu'à n'admettre pas ceux-là meſme dans ſa maiſon. Je vois maintenant le danger qu'il y a dans l'âge où les vertus doivent commencer à ſe former, de permettre cette frequentation familiere avec des perſonnes qui ne ſçavent pas reconnoiſtre la vanité des choſes du monde, & qui au contraire éveillent l'eſprit pour s'y engager. Ils eſtoient quaſi de mon âge, ou ne me paſſoient que de peu; nous eſtions toûjours enſemble, & comme ils me témoignoient grande affection, je prenois plaiſir de mon côté à correſpondre dans l'entretien, à tout ce qui leur pouvoit donner du contentement. Ils me contoient les ſuccez de leurs affections, & pluſieurs petites fo-

lies qui ne valoient rien, & le pis eſtoit que mon Ame s'inſtruiſoit par-là en tout ce qui fut depuis la cauſe de ſon mal-heur.

Si j'avois à donner conſeil aux Parens, je leurs dirois de prendre bien garde avec quelles perſonnes leurs enfans converſent en cét âge : parce qu'il peut y avoir beaucoup de danger en cela, noſtre naturel nous portant toûjours pluſtoſt à ce qui eſt de pire, qu'à ce qui eſt de meilleur ; j'en ay l'experience en moy-meſme, car ayant une ſœur beaucoup plus âgée que moy, & qui eſtoit un veritable exemple de bonté & d'honneſteté, je n'en retins rien du tout, & je pris toutes les mauvaiſes habitudes d'une parente qui frequentoit fort au logis. Elle eſtoit ſi legere & ſi évaporée, que ma mere avoit fait tout ce qu'elle avoit pû pour l'éloigner de la maiſon, comme ſi elle euſt deviné le mal qui me devoit arriver de ſa familiarité : mais les occaſions qu'elle avoit d'y venir, eſtoient ſi frequentes, qu'on n'avoit pû en venir à bout. Je m'attachay fort d'amitié à elle, & j'en faiſois mon entretien ordinaire, parce qu'elle me ſervoit dans toutes les choſes de divertiſſemens que je ſouhaitois, & m'y portoit encore davantage, me faiſant part auſſi de ſon coſté de toutes ſes autres converſations & vains amuſemens.

Juſques-à l'âge de quatorze ans, & je crois meſme un peu davantage, qui fut le temps où je commençay cette liaiſon avec elle, & cette ſorte d'amitié & de familiarité dans laquelle elle me rendoit compte de tous ſes petits commerces, il me ſemble que je n'eſtois point encore tombée en peché mortel, & que je n'avois point perdu la crainte de Dieu, bien qu'à dire le vray la conſideration de l'honneur fiſt encore plus d'impreſſion ſur mon eſprit. Ce fuſt elle qui eut aſſez de force pour m'empecher de me perdre entierement, car je n'eſtois pas ce me ſemble capable, pour quoyque ce fût, de changer dans la reſolution où je me trouvois ſur ce point; & il n'y avoit amitié de qui que ce puſt eſtre au monde, qui en cela euſt pû rien gagner ſur moy.

Pluſt à Dieu que j'euſſeeu autant de fermeté dans le reſte, pour ne rien faire contre l'honneur de Dieu, comme mon inclination m'en donnoit dans les choſes où je croyois qu'il y alloit de l'honneur du monde: J'avois pour la conſervation de ce faux honneur un extrême attachement; & cependant je ne prenois pas garde que je l'expoſois par pluſieurs voyes, ne me ſervant d'aucun des veritables moyens de le conſerver, & me contentant ſeulement d'eſtre

fort ſur mes gardes, pour ne pas tomber tout-à-fait.

Mon pere & ma ſœur ſentoient avec déplaiſir cette amitié, ils m'en firent meſme pluſieurs fois des reproches: mais comme ils ne pouvoient faire ceſſer les occaſions que cette parente avoit d'aller & venir au logis; toutes leurs diligences ne leur ſervoient de rien, & mon addreſſe qui eſtoit grande particulierement pour le mal, les trompoit aiſément.

Je ſuis ſurpriſe quelquefois quand je conſidere le tort que fait une mauvaiſe compagnie, ſi je n'avois paſſé par là je ne le pourrois croire; mais principalement dans la jeuneſſe le mal doit eſtre bien plus grand. Je voudrois que mon experience puſt toucher les Peres & les Meres, afin qu'ils y priſſent de plus prés garde. Il eſt vray que cette mauvaiſe ſocieté me changea tellement, qu'elle ne laiſſa preſque en moy aucune marque du bon naturel que Dieu m'avoit donné, & des inclinations que j'avois à la vertu; & il me ſemble que je ſentois manifeſtement s'imprimer en moy toutes les méchantes qualitez de cette fille, & d'une autre encore que je voyois, & qui ſuivoit la meſme maniere de vie. Je comprens par là le grand profit que doit faire la bon-

ne compagnie; & je tiens pour tout certain que ſi en cet âge là j'euſſe frequenté des perſonnes de vertu, la mienne n'euſt point ſouffert d'alteration, & ſi j'euſſe eu lors quelqu'un qui m'euſt inſtruite en la crainte de Dieu, mon ame ſe fut infailliblement renduë aſſez forte pour ne point tomber.

Aprés que j'eus perdu tout ſentiment de cette crainte de Dieu, il ne me reſta que celuy de l'honneur dont la penſée que je portois en tout ce que je faiſois me donnoit bien des inquietudes & des contraintes; mais lors que je me pouvois perſuader que je ne ſerois point découverte, je m'échapois à bien des choſes qui étoient aſſeurement & contre cet honneur, & contre Dieu. D'abord à ce qui me paroiſt mon premier mal vient des choſes que j'ay dites; je n'en dois pas pourtant rejetter toute la faute là-deſſus, mais pluſtoſt ſur moy-meſme, puiſque j'eſprouvay depuis que ma propre malice ſuffiſoit pour me porter au mal, joint à la diſpoſition que je ne manquois jamais de trouver dans les filles du logis pour me ſervir en cela; s'il y en euſt eu quelqu'une qui m'euſt donné bon conſeil, peut-eſtre en euſſay-je profité, mais elles étoient aveuglées par l'intereſt, comme je l'étois par l'affection: car bien

bien que mes inclinations ne me portaſſent pas à un mal extrême, ayant naturellement en horreur les choſes deshonnêtes, & ne cherchant qu'à paſſer le temps en des converſations agreables, il eſt certain pourtant que me mettant dans l'occaſion je m'expoſois au peril, & expoſois auſſi l'honneur de mon pere & de mes freres. La ſeule bonté de Dieu m'en a délivrée, en ſorte qu'il paroît aſſez que c'eſtoit contre ma volonté même qu'elle m'empéchoit de me perdre entierement.

Ma conduite pourtant ne pût pas être ſi ſecrette que mon honneur n'en ſouffrît quelque atteinte, & que mon pere n'en prît quelque ſoupçon; car il n'y avoit ce me ſemble qu'environ trois mois que je m'étois jettée dans toutes ces vanitez, quand on me fit entrer dans un Monaſtere qui étoit en ce lieu-là même, & où s'élevoient des filles à peu prés comme moy, mais mieux reglées dans leur conduite. Cela fut menagé avec beaucoup de ſecret & d'adreſſe, il n'y avoit que moy & quelque parent qui en ſceuſſions la reſolution, & afin que cela ne parût point une nouveauté, on attendit à prendre la conjoncture du mariage de ma ſœur, parce que ma mere étant morte, & ma ſœur pour-

veuë, il ſembloit qu'il n'eût pas été bien ſéant que je fuſſe reſtée ſeule de fille au logis.

L'amour que mon pere me portoit étoit ſi demeſuré, & ma diſſimulation ſi grande, qu'il ne pouvoit croire de moy tant de mal qu'il y en avoit, & ainſi je ne perdis rien pour cela de ſes bonnes graces. Outre que le temps de ce deſordre ayant été court, quoy qu'on pût bien ſe douter de quelque choſe, on ne pouvoit pourtant pas en parler avec certitude : parce que dans l'apprehenſion perpetuelle ou j'étois d'intereſſer mon honneur, j'appliquois particulierement mon ſoin à faire que tout fût ſecret. Et je ne conſiderois pas que rien ne » le peut être pour celuy qui voit tout ! O » mon Dieu, que le monde ſouffre de dom- » mage pour negliger cette conſideration, » & pour s'imaginer qu'il puiſſe y avoir une » choſe cachée qui ſoit contre vous. Je tiens » pour aſſeuré qu'on éviteroit bien des mal- » heurs ſi on pouvoit comprendre que l'im- » portance n'eſt pas de ſe garder de la veuë » des hommes ny de leurs jugemens ; mais que » tout le mal vient de ne ſe pas donner aſſez » de garde de vous mécontenter.

Je paſſay les premiers huit jours avec aſſez d'inquietude, mais plûtôt par le ſoup-

çon que j'avois qu'on eût découvert ma mauvaiſe conduite que par le chagrin de me voir en Religion ; car j'étois déja laſſe de ces vanitez, pendant leſquelles je ne laiſſois pas d'avoir grande crainte des jugemens de Dieu, quand je l'offenſois. J'avois ſoin au plûtôt de m'en confeſſer, & j'eſtois toûjours dans de ſi grandes agitations d'eſprit, qu'aprés huit jours de temps, & moins encore que je fus dans ce Monaſtere, je m'y trouvay bien plus contente que dans la maiſon de mon pere. Toutes les Religieuſes paroiſſoient auſſi fort ſatisfaites de moy ; car Nôtre-Seigneur m'a toûjours fait cette grace qu'en quelque lieu que j'aye été, j'ay toûjours contenté tout le monde, & ainſi j'ay toûjours été fort aimée.

Quoy qu'à mon entrée dans cette maiſon je ſentiſſe beaucoup d'averſion à être Religieuſe, je ne laiſſois pas de prendre plaiſir à voir de ſi bonnes filles : car en effet, elles étoient telles, & vivoient avec beaucoup d'honneſteté, de retenuë, & de regularité. Nonobſtant cela le Demon ne laiſſoit pas de me tenter, & de chercher à troubler mon repos par des meſſages de perſonnes de dehors : mais comme les avenuës étoient bien gardées, ce commerce ne

dura pas long-temps, & mon ame commença lors à reprendre les bonnes inclinations de mes premieres années, & à connoître la grande grace que c'eſt de ſe trouver en la compagnie de perſonnes vertueuſes. Il ſemble que la bonté de Nôtre-Seigneur fut lors toute occupée à voir & à conſiderer par quels moyens il me pourroit
» faire revenir à luy. Beny ſoyez-vous, ô
» mon Dieu, de m'avoir ſi long-temps ſouf-
» ferte.

Si je n'avois pas tant multiplié mes fautes il y avoit une choſe qui auroit peut-être pû me ſervir de quelque excuſe, c'eſt que la petite intelligence que j'avois entretenuë étoit avec une perſonne avec laquelle il me ſembloit que les choſes ſe pouvoient terminer honneſtement par un mariage. Et en effet, en ayant pris avis de mon Confeſſeur & de quelques autres perſonnes, ils me diſoient ſur pluſieurs choſes qu'elles n'eſtoient point contre Dieu. Nous avions une Religieuſe qui couchoit dans la chambre où j'eſtois avec les autres Penſionnaires, & ce fut par ſon moyen qu'il plût à NôtreS-eigneur de commencer à m'éclairer comme je diray maintenant.

CHAPITRE III.

Comme la bonne compagnie fut ſuffiſante pour ralumer ſes bons deſirs : Et par quelle maniere Nôtre Seigneur commença à luy faire connoître l'erreur & les égaremens de ſa vie paſſée.

COmmençant donc à goûter la bonne & ſainte converſation de cette Religieuſe, j'avois une joye nompareille à l'entendre ſi bien parler de Dieu, car elle étoit fort ſpirituelle & fort devote ; & pour moy autant que je m'en puis ſouvenir, je n'ay jamais ceſſé en quelque-temps de ma vie que ç'ait été, de prendre plaiſir à de pareils entretiens. Elle me contoit comme elle s'étoit faite Religieuſe pour avoir lû ſeulement dans l'Evangile, *Qu'il y en a beaucoup d'appellez & peu d'élûs*, & elle me repreſentoit les grandes recompenſes que Nôtre Seigneur donnoit à ceux qui quitoient tout pour l'amour de luy.

Cette bonne compagne commença à chaſſer de mon cœur les inclinations déreglées que la mauvaiſe y avoit intro-

duite. Elle y r'aluma en moy le deſir des biens éternels, & diminua quelque choſe de cette averſion que j'avois à être Religieuſe qui étoit devenuë tres-grande. Quand je voyois quelqu'une de la maiſon avoir des marques de vertu, & particulierement s'attendrir le cœur & pleurer en priant Dieu, je luy portois une grande envie; car je me ſentois pour cela le cœur ſi dur qu'en liſant même toute la Paſſion je n'aurois pas verſé une ſeule larme, & cela me faiſoit bien de la peine. Aprés un an & demy de ſejour dans ce Monaſtere je me trouvay bien amandée, je faiſois déja pluſieurs prieres vocales, & je demandois à toutes les Religieuſes avec grand ſoin qu'elles me recommandaſſent à Dieu, afin qu'il me fit entrer dans l'état de vie où je luy pourrois rendre le plus de ſervice; je deſirois pourtant toûjours de n'être point Religieuſe, & que ce ne fût point là où il plût à Dieu de m'appeller; bien que d'ailleurs j'euſſe auſſi apprehenſion du mariage. Enfin au bout du temps que je fus dans cette maiſon l'envie me commença d'être Religieuſe, mais non pas dans ce Monaſtere-là, à cauſe des exercices de vertu que j'y remarquay dans le cours de mon ſejour, & qui me paroiſſoient extrêmes & peu me-

ſurez à mes forces. Quelques-unes des plus jeunes m'aidoient à prendre ce ſentiment, & ſi je les euſſe veuës toutes dans l'opinion contraire, cela m'auroit beaucoup ſervi. J'avois auſſi une intime amie dans un autre Monaſtere, & cette raiſon ſuffiſoit pour me determiner, ſi j'avois à être Religieuſe, à n'entrer point en autre maiſon que la ſienne, parce que je conſiderois davantage la vaine ſatisfaction de la nature & des ſens que l'avantage & le bien de mon ame.

Ces bonnes penſées d'être Religieuſe me prenoient donc quelque fois, & puis auſſi-tôt me quitoient, de maniere que je ne pouvois m'y reſoudre entierement. Et bien qu'on puiſſe dire qu'en ce temps-là je ne negligeois pas tout-à-fait de ma part de chercher le remede qui m'étoit neceſſaire, Nôtre Seigneur travailloit encore de la ſienne avec bien plus de ſoin & d'affection pour me diſpoſer à l'état qui étoit le meilleur pour moy. Il m'envoya une grande maladie qui m'obligea de retourner chez mon pere, & quand je me portay bien on m'emmena voir ma ſœur qui demeuroit à la campagne dans un village; elle avoit un amour extrême pour moy, & ſi on l'en eût crûe je ne fuſſe jamais ſortie

d'auprés d'elle. Son mari m'affectionnoit auſſi beaucoup, au moins m'en donnoit-il exterieurement toutes les marques; & c'eſt une obligation que j'ay à Dieu, que par tout où j'ay été, j'ay eu ce meſme avantage, quoy que le ſervant ſi mal je meritaſſe ſi peu cette grace de ſa bonté.

Il y avoit ſur le chemin un frere de mon pere, homme fort ſage, de beaucoup de vertu, & qui étant alors veuf commençoit à recevoir auſſi de Nôtre-Seigneur les premieres diſpoſitions pour s'engager à ſon ſervice. En effet, quoy qu'il fût déja avancé en âge, il prit depuis la reſolution de tout quiter & ſe fit Religieux, & eſt enfin mort de maniere, que je le croy avec Dieu. Il deſira que je demeuraſſe quelques jours avec luy. Toute ſon occupation étoit de lire de bons livres en langage vulguaire, & ſon entretien le plus ordinaire étoit de Dieu & de la vanité des choſes du monde. Il me faiſoit faire la même lecture que luy, & quoy que je ne m'y pleuſſe pas trop, j'en faiſois pourtant ſemblant: car ma complaiſance dans les choſes même qui me faiſoient de la peine, a toûjours été exceſſive, de maniere que ce qui dans les autres auroit deu paſſer pour vertu a été en moy un veritable défaut, ny

apportant bas bien ſouvent toute la diſcretion neceſſaire. O mon Dieu, par quels ménagemens vôtre bonté me diſpoſoit-elle à cet état, dans lequel il vous a plû de vous ſervir de moy ! puiſque ma volonté ne s'y portant pas vous m'avez forcé à me faire violence à moy-même. Soyez beny pour toûjours. Ainſi ſoit-il.

Bien que ma viſite chez cet oncle ne fût que de peu de jours, neanmoins ſes bons entretiens & la lecture aſſiduë de la parole de Dieu que je faiſois avec luy, & qu'il m'expliquoit, fit une ſi grande impreſſion ſur mon cœur que je revins à comprendre les veritez que Dieu m'avoit fait connoître dés mon enfance, c'eſt-à-dire, que toutes les choſes du monde ne ſont rien, qu'il n'y a en elles que de la vanité, & que tout paſſe en peu de temps. Je ſentis auſſi un grand effroy du peril ou j'avois été, d'être perduë éternellement ſi j'eſtois morte dans mes vanitez paſſées, & bien que ma volonté ne ſe pût encore determiner entierement à embraſſer l'état Religieux, je connus pourtant dés lors que c'eſtoit le meilleur & le plus ſeur chemin, & ainſi peu à peu je reſolus de me forcer à le ſuivre.

Je paſſay trois mois dans ce combat, me

preſſant moy-même par ce raiſonnement; que les travaux & les peines de la Religion ne pouvoient être tout au plus que pareilles à celles du Purgatoire, & que puis que j'avois bien merité l'Enfer, je n'avois pas ſujet de me plaindre quand je ſerois comme dans un Purgatoire tout le temps que j'aurois à vivre, & qu'aprés cela j'irois droit au Ciel : car c'eſtoit ce que j'avois pour but; & dans ce mouvement que je ſentois de me faire Religieuſe, il me ſemble que je remarquois plûtôt l'impreſſion d'une crainte ſervile, que celle d'un veritable amour.

Le Demon me mettoit devant les yeux que j'eſtois trop delicate pour ſouffrir les auſteritez de la Religion ; & je me défendois contre cela par les travaux que Nôtre-Seigneur avoit endurez ; qu'il eſtoit bien juſte que j'en ſouffriſſe auſſi quelques-uns pour l'amour de luy, qu'il m'aideroit à les ſupporter (je ne me ſouviens pas bien ſi j'eus cette derniere penſée, mais je ſçay bien que je la devois avoir.) Outre les rudes aſſauts que j'eus à ſoûtenir pendant ces jours-là je me trouvay en même-temps travaillée de fiévres qui me cauſoient de grandes défaillances, quoy qu'en quelque-temps que ce fût, j'euſſe toûjours

aſſez peu de ſanté. Ce qui me donna la vie fut l'affection que j'avois commencé à prendre pour les bons livres : & entre autres lectures les Epîtres de ſaint Jerôme m'encouragerent ſi fort, que je pris reſolution de dire à mon pere mon deſſein. Cette démarche à mon égard eſtoit preſque la même choſe que de prendre l'habit, parce que j'eſtois ſi glorieuſe que l'ayant dit une fois il me ſemble que je n'aurois jamais pû conſentir à me dedire.

Mon pere m'aimoit ſi tendrement, que toutes les perſonnes par qui je luy en fis parler ne pûrent non plus que moy gagner ſur luy de ſe rendre. Tout ce que l'on pût obtenir fut qu'aprés ſa mort je ferois ce que je voudrois. Mais comme j'avois ſujet de me défier de moy-même, & que ma propre foibleſſe me faiſoit apprehender de manquer de perſeverance, je ne jugeay pas que ce parti me fût propre, & j'executay mon deſſein par une autre voye, comme je le vas dire.

CHAPITRE IIII.

Comme Noſtre-Seigneur l'aſſiſta, pour ſe forcer elle-meſme à prendre l'habit; & les grandes maladies qu'il luy envoya dans la ſuite.

DAns ce meſme temps que je roulois en mon eſprit ces grands projets, j'avois perſuadé à un de mes freres de ſe faire Religieux, en luy repreſentant la vanité des choſes du monde. Ainſi nous prîmes enſemble reſolution de ſortir un jour tous deux de grand matin, & de nous en aller à ce Monaſtere où eſtoit cette bonne amie dont j'ay parlé : c'eſtoit le lieu où en effet j'avois le plus d'inclination, quoyque pourtant dés lors mon deſſein d'être Religieuſe fût tellement arreſté, que je n'aurois point fait de difficulté d'entrer en toute autre Maiſon dans laquelle j'aurois crû mieux ſervir Dieu, ou pour laquelle mon pere auroit eu plus d'agréement ; car je commençois à penſer ſerieuſement au bien de mon ame, & je ne comptois plus pour rien le repos ny la douceur de la vie.

Je m'en ſouviens encore, ce me ſemble,

comme ſi j'y eſtois, & c'eſt la pure verité, que lorſque je ſortis de chez mon pere, je me trouvay en tel eſtat, que quand j'aurois eſté preſte à mourir, je n'aurois pas ſenty, que je croy, plus de douleur; il me ſembloit que tous mes os ſe ſéparoient les uns des autres; parce que l'amour de Dieu n'étant pas aſſez fort en moy pour amortir la tendreſſe naturelle que j'avois pour mon pere & pour tous mes proches, il falloit que je me fiſſe une extrême violence: & ſi Noſtre-Seigneur ne m'avoit ſecouruë, mes bonnes réflexions n'auroient pas été ſuffiſantes pour me faire paſſer outre; mais ſa bonté m'aſſiſta & m'encouragea contre moy-même, de maniere que j'executay mon deſſein. Il me fit auſſi ſentir par experience au moment même que je pris l'habit, comme il favoriſe ceux qui forcent leurs propres inclinations pour l'amour de luy: ce combat interieur que j'avois ſoûtenu, n'avoit été connu que de luy ſeul, & au dehors il n'avoit paru en moy que de la conſtance & de la reſolution; mais à l'inſtant de ma Veſture je receus une ſatisfaction ſi grande de me voir dans cet engagement, qu'elle m'a toûjours continué depuis. Dieu changea la ſechereſſe où étoit mon ame en

une merveilleuſe tendreſſe pour luy, je prenois plaiſir à toutes les choſes de la Religion, & la verité eſt qu'étant quelquefois employée à ballayer aux mêmes heures que je donnois auparavant à mes divertiſſemens & à mon ajuſtement, & faiſant réflexion que j'étois deſormais délivrée de tous ces vains amuſemens, je ſentois un renouvellement de joye ſi grand, que j'en étois ſurpriſe moy-même, & ne pouvois comprendre d'où cela pouvoit venir.

Quand j'y penſe encore maintenant, cela me donne une telle confiance, qu'il n'y auroit choſe au monde qui ſe preſentaſt pour difficile qu'elle fût, que je n'euſſe la hardieſſe d'entreprendre, parce que j'ay experimenté en pluſieurs rencontres que lorſque dans le commencement de quelque entrepriſe pour la gloire de Dieu, on fait de ſon côté ce qu'on doit pour ſe ſurmonter, ſa bonté ne manque pas d'en donner dés cette vie la recompenſe par des voyes connuës à ceux-là ſeuls qui en ſont favoriſez. Et on ne doit pas ſe rebuter, quand on agit pour l'intereſt de Dieu ſeul, ſi juſqu'à ce qu'on ait mis la main à l'œuvre, l'ame ſent quelque étonnement & quelque répugnance; C'eſt Nôtre-Seigneur qui le premet ainſi luy-même, pour donner lieu à

nôtre plus grand merite ; en ſorte que plus cette apprehenſion & cette oppoſition ſont fortes, plus la récompenſe eſt douce & abondante ſi on a le courage de paſſer par-deſſus. J'en ay l'experience, comme j'ay déja dit en pluſieurs choſes de la derniere importance ; & ſi j'étois perſonne qui euſſe à donner mon avis, lorſqu'une bonne inſpiration revient & frappe l'ame à pluſieurs repriſes, je ne conſeillerois jamais qu'on negligeât d'y correſpondre par la crainte de n'en pouvoir venir à bout, parce que ſi on y va ſimplement & pour la gloire de Dieu ſeul, il eſt puiſſant pour tout faire réuſſir, & on n'en doit point craindre de mauvais ſuccez. Qu'il ſoit beny à jamais. Ainſi ſoit-il.

O ſouverain bien & ſouverain repos de « mon ame, c'eſtoit bien aſſez des graces que « vous m'aviez faites juſques-alors, de m'a- « voir conduite avec tant de bonté & par tant « de détours à un état ſi aſſuré, & dans une « maiſon où il y avoit pluſieurs de vos ſer- « vantes ſur leſquelles je me pouvois former : « oüy c'étoit bien aſſez pour m'engager de « plus en plus en vôtre ſervice ! Je ne ſçay, « mon Dieu, comment paſſer cet endroit, « quand je me reſſouviens de la maniere dont « je fis profeſſion, du contentement que j'y »

» receus, des belles reſolutions où j'étois, de
» ces nôces ſacrées que je celebray avec vous,
» les larmes m'en viennent aux yeux, & ce
» devroit être des larmes de ſang : mon cœur
» devroit s'en fendre de douleur, & ce ne
» ſeroit pas encore aſſez pour les offenſes que
» j'ay depuis commiſes contre vous malgré
» tant de bien-faits. Il me ſemble quaſi main-
» tenant que j'avois raiſon de ne deſirer pas
» un état ſi relevé, puiſque j'en devois abuſer
» de la ſorte ; mais c'eſt vous, Seigneur, vous
» qui avez été l'offenſé pendant ces vingt an-
» nées preſque entieres que j'uſay mal de tant
» d'avantages, & qui l'avez bien voulu ſouf-
» frir pour donner en ſuite plus de luſtre à
» mon retour vers vous.

» On diroit quaſi à examiner ma conduite,
» que tout ce que je promis, fût de ne rien
» garder de toutes les choſes auſquelles je
» m'engageois, quoyqu'à dire le vray je
» n'euſſe pas alors cette intention ; mais je
» voy dans la ſuite toutes mes actions ſi peu
» conformes à mes promeſſes, que je ne ſçay
» quelle intention je pouvois avoir. Cela ſer-
» vira au moins, ô mon Epoux, à faire mieux
» connoître qui vous étes & qui je ſuis ; &
» il eſt tres-veritable que le regret & le reſ-
» ſentiment que je pourrois avoir de tant de
» pechez, ſe trouve bien ſouvent temperé

par

par la ſatisfaction que je reçois de voir « qu'ils ont donné lieu à manifeſter la gran- « deur de vos miſericordes En qui, Seigneur, « peuvent-elles éclater comme en moy, qui « ay ſi fort terni par mes mauvaiſes actions « les graces ſingulieres dont vous m'avez d'a- « bord prévenuë. Helas ! mon Createur, « quelle excuſe vous en puis-je apporter, je « n'en ay aucune & n'en puis rejetter la faute « ſur autre que ſur moy ; parce que ſi j'euſſe « correſpondu de mon côté à l'amour que « vous aviez commencé de me témoigner, « je me fuſſe toute occupée à vôtre ſervice, « ſans prendre jamais d'autre attache ; & « par ce moyen j'euſſe remedié à tout. Mais « je n'ay pas été aſſez heureuſe & ne l'ay « pas merité, & c'eſt maintenant Seigneur, « à vôtre ſeule miſericorde à qui je puis avoir « recours.

Nonobſtant l'extrême contentement que je goûtois, le changement de vie & de nourriture dans la Religion ne laiſſa pas d'alterer beaucoup ma ſanté. Les défaillances commencerent à m'augmenter, & il me prit des maux de cœur ſi furieux, que j'étonnois ceux qui me voyoient, j'eus encore tout à la fois pluſieurs autres indiſpoſitions, & tout cela me fit paſſer la premiere année avec aſſez d'incommodité, que

je ſouffris pourtant, ce me ſemble, ſans y offenſer beaucoup Dieu. Mon mal étant devenu ſi violent que j'étois quaſi toûjours preſte à perdre connoiſſance, & que quelquefois même je la perdois tout-à-fait, mon pere commença à ſe mettre fort en peine pour chercher ailleurs le ſoulagemens que les Medecins du lieu n'avoient pû me donner. Il m'emmena pour cela dans un endroit qui eſtoit en grande reputation pour la gueriſon de pluſieurs ſortes de maladies, & on diſoit qu'on y trouveroit auſſi remede à la mienne. Cette Religieuſe, mon intime amie, qui étoit des anciennes, ſortit auſſi pour m'accompagner: car dans cette maiſon où j'avois fait profeſſion on n'eſtoit point obligé à la clôture: je demeuray-là prés d'un an, & pendant trois mois j'y ſouffris de ſi horribles douleurs par les violens remedes dont on me faiſoit uſer, que je ne ſçay comment je les pûs ſupporter: & enfin, quoy que je m'y ſoumiſſe par raiſon, mon corps, ny mon temperament n'y purent pas reſiſter, comme je le diray dans la ſuite.

Les remedes qu'on me devoit faire ne ſe pouvant commencer qu'au printemps, & étant allée là dés l'entrée de l'hyver, en attendant le mois d'Avril, & pour ne faire

point tant d'allées & de venuës je me retirai chez cette Sœur, dont j'ay déja parlé, qui demeuroit dans un Village prés de ce lieu-là. En y allant cet oncle qui étoit, comme j'ay dit, ſur le chemin, me donna un livre appellé le troiſiéme Alphabet, qui traite de l'Oraiſon de recueillement, & qui en donne les pratiques. Car quoy que pendant cette premiere année je me fuſſe déja tellement accoûtumée à la lecture des bons livres que je n'en voulois plus lire d'autres par la connoiſſance que j'avois du tort qu'ils m'avoient fait; je ne ſçavois pourtant pas encore comment me conduire dans l'Oraiſon, ny comment me recueillir, & ainſi j'eus bien de la joye d'avoir ce guide, & je fis reſolution de ſuivre de tout mon pouvoir le chemin qu'il me traçoit. Nôtre Seigneur m'avoit dés lors accordé le don de larmes, & je prenois goût à ce que je liſois : mais je commençay de plus à menager des temps de retraite & de ſolitude, & à me confeſſer ſouvent, prenant ce livre pour maître, & pour conducteur dans cette voye, parce qu'en effet je n'en trouvois point d'autre, c'eſt-à-dire, que je ne rencontrois point de Confeſſeur qui m'entendît : & quoy que depuis cela j'en cherchaſſe pendant vingt ans, je n'en trou-

vay point encore, ce qui m'a fait beaucoup de tort, & a été cauſe que ſouvent je ſuis retournée en arriere, & que j'ay même couru riſque de me perdre entierement, parce qu'au moins un Confeſſeur qui m'auroit connuë m'auroit aidée à me tirer des occaſions que j'ay eu d'offenſer Dieu.

Des ces premiers commencemens, ſa divine Majeſté me favoriſa de beaucoup de graces qui allerent toûjours croiſſant pendant prés de neuf mois que je demeuray dans cette ſolitude ; quoy que je ne fuſſe pas tout à fait autant exempte d'offenſer Dieu que mon livre le vouloit, & que je paſſaſſe par deſſus pluſieurs choſes dont l'obſervation me paroiſſoit preſque impoſſible, me contentant de me garder des pechez mortels. Et plût à Dieu que j'euſſe toûjours pris autant de ſoin de n'y pas tomber ; mais pour les veniels, j'en faiſois peu de cas, & ce fut-là ce qui détruiſit tout.

Nôtre-Seigneur donc commença à me traiter ſi favorablement dans ce nouveau chemin, qu'il m'accorda même juſqu'à l'Oraiſon de Quiétude, & quelquefois juſqu'à celle d'Union, quoy que je ne ſçeuſſe ce que c'eſtoit que l'une, ny l'autre, ny de quel prix étoient ces graces qui m'auroient

ſans doute beaucoup plus profité ſi j'en avois compris la valeur. Il eſt vray que cette Union duroit ſi peu, que je ne ſçay ſi elle alloit à un *ave Maria*, mais elle ne laiſſoit pas de produire en mon ame de ſi grands effets, que quoy que pour lors je n'euſſe pas encore vingt ans il me ſembloit que je voyois déja tout l'Univers ſous mes pieds; & je me ſouviens même que j'eſtois touchée de compaſſion pour ceux qui ſe trouvoient engagez dans le monde, quoy qu'à des emplois honneſtes & permis. Je tâchois autant que je le pouvois d'avoir Jeſus-Chriſt nôtre Maître, & nôtre unique bien preſent au dedans de moy: c'étoit-là ma maniere d'Oraiſon, & ſi je m'appliquois à quelque myſtere, je me le repreſentois ainſi au fonds de mon ame. Mais la plus grande partie de mon temps étoit employée à lire de bons livres, dont je faiſois toute ma joye; Nôtre-Seigneur ne m'ayant pas donné le talent de pouvoir diſcourir avec l'entendement, ny de me ſervir utilement de mon imagination que j'ay ſi groſſiere & ſi ſtupide, que quelque effort que je fiſſe pour penſer à l'humanité ſainte de Nôtre-Seigneur, & pour me la repreſenter au dedans de moy, je n'en pouvois venir à bout.

Encore que par cette voye où l'entendement ne ſçauroit agir, on arrive plus promptement à la Contemplation, pourveu qu'on perſevere; cette maniere d'Oraiſon eſt pourtant accompagnée de beaucoup de peine & de travail, parce qu'au moment que la volonté manque d'y être occupée, & que l'amour n'a rien de preſent qui arreſte ſes affections, l'ame demeure comme ſans appuy & ſans exercice; la ſolitude & la ſechereſſe où elle ſe trouve luy cauſent un grand tourment, & ſes propres penſées luy livrent de terribles aſſauts. Les perſonnes qui ſont dans cette diſpoſition ont beſoin d'une pureté de conſcience bien plus grande que celles qui ont facilité d'agir avec l'entendement; car celles-cy en conſiderant la vanité des choſes du monde, ce que nous devons à Dieu, ce que Nôtre-Seigneur a ſouffert pour nous, le peu que nous faiſons pour luy, & les biens éternels dont il recompenſe ceux qui l'aiment, tirent de ces meditations ſuffiſament d'inſtructions & de ſecours contre toutes ces penſées importunes, & contre toutes les occaſions perilleuſes où elles ſe peuvent rencontrer. Au lieu que celles qui ne peuvent puiſer d'elles-mêmes ces reflexions, ſont plus expoſées au danger, &

il faut par neceſſité qu'elles s'occupent beaucoup à la lecture, & y cherchent pour ſe défendre des armes qu'elles ne trouvent pas en elles mêmes.

Cette voye eſt ſi penible, & la lecture quelque breve qu'elle ſoit, ſi neceſſaire pour recueillir les ames qui vont par ce chemin, & pour leur tenir lieu de l'Oraiſon mentale où elles ne trouvent point d'entrée, que ſi le Directeur qui les conduit leur en interdit tout-à-fait l'uſage, & les preſſe de perſeverer dans l'Oraiſon ſans ce ſecours, non ſeulement il ſera impoſſible qu'elles y durent long-temps; mais elles ſouffriront un dommage conſiderable en leur ſanté, ſi on les force à ſoûtenir un état ſi violent. Il me paroît à preſent que ç'a été par une conduite particuliere de Nôtre-Seigneur que pendant dix-huit ans je n'ay point trouvé de Maître pour m'enſeigner; car ſi durant tout ce temps que j'ay paſſé en de ſi grands travaux, & de ſi grandes ſechereſſes pour ne pouvoir diſcourir avec l'entendement, j'en avois trouvé quelqu'un qui m'euſt ôté mes livres, il m'auroit été impoſſible d'y reſiſter. Excepté lors que je venois de communier, je n'oſois jamais me preſenter à l'Oraiſon ſans en avoir quelqu'un, & mon

ame apprehendoit autant de s'y engager ſans ce ſecours, que ſi elle avoit eu à combatre ſeule contre une multitude de gens; mais avec cet aide qui luy tenoit lieu de compagnie & de bouclier pour recevoir tous les traits des diverſes penſées, elle ſe conſoloit de tout. Ce n'étoit pas mon ordinaire d'être dans la ſechereſſe, mais je ne manquois jamais d'y tomber quand je n'avois point de livre; mon ame auſſi-tôt étoit tout en déſordre, & toutes mes penſées vagues & inutiles: mais avec un livre mon ame ſe rappelloit auſſi-tôt, & par cet eſpece d'amorce je la gouvernois facilemẽt. Souvent je n'avois beſoin que d'ouvrir ſeulement mon livre, quelquefois j'en liſois fort peu, d'autre fois beaucoup ſelon l'attrait de Nôtre-Seigneur que je ſentois.

Dans ces premiers commencemens dont je parle, il me ſembloit que pourveu que j'euſſe des livres, & le moyen d'être en ſolitude, il n'y avoit point d'occaſions pour dangereuſes qu'elles fuſſent qui me puſſent ravir le grand bien que je poſſedois, & je croy qu'avec l'aſſiſtance de Nôtre-Seigneur ma confiance n'auroit point été vaine, ſi j'avois eu un Conducteur, ou quelqu'autre perſonne qui m'euſt avertie dés les commencemens d'éviter les occaſions, &

qui m'en eût retirée promptement ſi je m'y étois trouvée engagée. Je ſuis même perſuadée que ſi le Demon m'avoit lors ataquée ouvertement, il n'y auroit nullement trouvé ſon compte, & que je ne me ſerois jamais laiſſée aller à des fautes conſiderables : mais il fut ſi ſubtil, & moy ſi miſerable que toutes mes bonnes reſolutions ne me ſervirent de guere dans la ſuite ; quoy que je ne puiſſe diſſimuler qu'elles ne m'ayent été fort utiles dans ces premiers temps que j'étois fidéle à Dieu, pour pouvoir ſuporter avec une auſſi grande patience, que celle qu'il pleût à Nôtre-Seigneur de me donner, les terribles maladies que je ſouffris.

J'ay ſur cela penſé pluſieurs fois avec étonnement à la bonté infinie de Dieu, & mon ame s'eſt répanduë dans une ſainte joye à la veuë de la grandeur de ſes miſericordes. Qu'il en ſoit à jamais beny, car j'ay connu manifeſtement qu'il n'a jamais manqué de me recompenſer, meſme dés cette vie d'aucun bon deſſein que j'aye formé. Pour defectueuſes & imparfaites que fuſſent mes œuvres, ce bon maître les redreſſoit, les perfectionnoit, leur donnoit le prix, & la valeur qu'elles n'avoient pas par elles meſmes. Il cachoit

mes fautes & mes pechez dés qu'ils étoient éclos ; il aveugloit, pour ainſi dire, ceux-là meſmes qui en avoient été les témoins pour les empécher de les voir, & les effacer de leur memoire. C'eſt ainſi qu'il a toûjours diſſimulé mes fautes, & fait éclater les moindres vertus que ſa bonté meſme mettoit en moy, en me faiſant quaſi violence pour les recevoir.

Mais il faut revenir à ce qui m'a été ordonné de mettre par écrit, & je puis bien dire que s'il me faloit raconter par le menu la maniere tendre & paternelle avec laquelle Nôtre-Seigneur me traitoit dans ces commencemens, j'aurois beſoin d'un autre eſprit que le mien, pour faire valoir à ce ſujet tout ce que je luy dois, & pour mettre au jour toute mon ingratitude & ma malice, d'avoir oublié de ſi grands bienfaits. Qu'il ſoit beny à jamais de m'avoir ſi long-temps ſoufferte. Ainſi ſoit-il.

CHAPITRE V.

Elle pourſuit le recit de ſes grandes maladies; De la patience que nôtre Seigneur luy donna pour les ſupporter; & comme elle ſçeut tirer de grands biens de ſes maux. Elle rapporte à ce ſujet une choſe notable qui luy arriva dans ce lieu où elle fut pour ſe faire guerir.

J'Ay oublié de dire que dans l'année de mon noviciat je ſouffris de grands troubles pour des choſes qui étoient en elles mêmes de peu d'importance. Comme on me reprenoit ſans que ſouvent je fuſſe en faute, je le ſupportoit avec bien de la peine & bien de l'imperfection : mais pourtant l'extreme ſatisfaction que j'avois d'être Religieuſe me faiſoit paſſer par deſſus tout. Quand on voyoit que je me retirois, comme il m'arrivoit quelque fois, pour être en ſolitude ou pour pleurer mes pechez, on penſoit que c'étoit que je n'étois pas contente, & chacun en parloit de la ſorte. Quoy que je fuſſe affectionnée à toutes les choſes de religion, je ne pouvois pourtant ſouffrir ce qui ſentoit le mépris : au con-

traire j'avois plaiſir d'être eſtimée, j'eſtois propre & curieuſe à tout ce que je faiſois, & je prenois tout cela pour vertu : mais je n'en ſuis pas pour cela tout à fait excuſable, parce que je ſçavois bien en toutes choſes ce que c'étoit que de rechercher ma propre ſatisfaction, & ainſi l'ignorance ne me met point tout à fait à couvert. Il eſt vray que je pourrois alleguer en quelque maniere à ma décharge, que ce Monaſtere n'eſtoit pas eſtabli dans toute la perfection & la regularité poſſible ; & comme j'eſtois moy meſme imparfaite, je m'attachois à ce que je voyois de mauvais & laiſſois-là ce qu'il y avoit de bon.

Il y avoit lors une Religieuſe travaillée d'une grande & douloureuſe maladie, dont elle mourut bien-tôt aprés, c'étoit des ulceres qui venoient d'obſtructions & elle rendoit par là tout ce qu'elle mangeoit. Je voyois tout le monde témoigner grande horreur d'un tel mal ; mais pour moy la patience de la malade me faiſoit grande envie, & je demandois à Dieu qu'avec une pareille reſignation, il m'envoyât telle maladie qui luy plairoit. Il me ſembloit que je n'en craignois aucune, parce que j'eſtois tellement prevenuë du deſir des biens éternels que j'eſtois reſoluë d'y arri-

ver par quelque moyen que ce pût être : j'en ſuis moy meſme étonnée : car il ne me paroît pas que j'euſſe encore un veritable amour de Dieu, comme il me ſemble que je l'ay reſſenti depuis que j'ay commencé à faire l'Oraiſon, & ce n'eſtoit qu'une ſimple lumiere qui me faiſoit comprendre le peu d'eſtime qu'on doit faire de tout ce qui prend fin, & le prix ineſtimable des biens qui ſont éternels, & que l'on peut gagner par le mépris de tous les autres. La bonté de Dieu m'exauça dans mon ſouhait, & en moins de deux ans je me trouvay en tel état que bien que ce ne fût pas un mal pareil à l'autre, je croy qu'il ne fut pas moins ſenſible ny moins douloureux, pendant trois ans qu'il me dura, comme je l'expliqueray dans la ſuite. Le temps des remedes que j'attendois auprés de ma ſœur dans ce lieu que j'ay dit étant enfin venu, mon pere, ma ſœur & cette Religieuſe de mes amies qui étoit ſortie avec moy, & qui m'aimoit extremement m'emmenerent tous enſemble avec un ſoin particulier de ma perſonne & de toutes mes cõmoditez. Ce fut là où le démon cõmença à troubler mon ame, mais cependant Dieu en tira un grand bien.

Il y avoit dans ce lieu là où je fus pour ma ſanté un Eccleſiaſtique homme d'eſprit &

qui avoit d'aſſez bonnes qualitez, il avoit de l'étude, mais ce n'étoit que mediocrement. Je commençay à me confeſſer à luy par ce que j'ay toûjours aimé les gens habiles, quoy qu'à dire le vray les Confeſſeurs qui n'étoient que demy ſçavans ayent fait beaucoup de tort à mon ame; mais je n'ay pas toûjours été en lieu pour en avoir d'auſſi doctes que j'euſſe bien deſiré. Et j'ay connu par experience que ſuppoſé qu'ils ſoient gens de bien & de bonnes mœurs, il eſt plus expedient qu'ils n'ayent point du tout d'étude que de n'en avoir que mediocrement, parce que ne ſe fiant pas à eux mêmes, comme je ne m'y ſerois pas fiée non plus, ils prennent avis des gens ſçavans qui jamais ne m'ont trompée. Les autres ſans doute n'en avoient pas non plus la volonté, mais ils n'en ſçavoient pas davantage: cependant je m'en tenois là, me perſuadant aiſément qu'ils étoient aſſez ſçavans, & que je n'étois obligée qu'à les croire; parce que ce qu'ils me diſoient m'aportoit moins de contrainte & plus de liberté: car ſi je les euſſe trouvez d'une conſcience plus étroitte, je ſuis ſi mauvaiſe que j'en aurois peut-être pas cherché d'autres.

En ce qui étoit veritablement peché veniel, il mes diſoient qu'il n'y avoit point du

tout de peché, & me faiſoient paſſer pour peché veniel ce qui étoit un peché mortel tres grief. Cela me fit un ſi grand tort, qu'il eſt bien à propos que j'en faſſe icy mention, afin que les autres ſe donnent de garde d'un ſi grand mal: car je voy bien que je n'en ſuis pas excuſable devant Dieu, & qu'il ſuffiſoit que de leur nature les choſes ne fuſſent pas bonnes pour être obligée à m'en garder. Je croy que ce fut Dieu qui permit pour mes pechez qu'ils fuſſent trompez & qu'ils me trompaſſent; & qu'en ſuite j'en trompaſſe auſſi beaucoup d'autres, en leur diſant les meſmes choſes qui m'avoient eſté dites. Je demeuray, je croy en cet aveuglement plus de dix-ſept ans, juſques à ce qu'un Religieux Dominiquain fort ſçavant commença à me detromper ſur certaines choſes, & puis les Peres de la Compagnie de Jeſus le firent, ſur tout le reſte me découvrant beaucoup de ſujets de crainte, & deplorant extremement les mauvais principes ſur leſquels j'avois vécu juſques-là, comme je le deduiray cy-aprés.

Commençant donc à me confeſſer à celuy que j'ay dit, il prit pour moy une extréme affection, parce qu'alors j'avois peu à dire dans mes confeſſions en comparai-

ſon de ce que j'eus dans la ſuite, & depuis que j'étois Religieuſe juſques alors, je n'en avois pas eu davantage. L'affection de cet homme n'étoit pas mauvaiſe en elle meſme ; mais comme elle étoit exceſſive dés-là elle n'étoit plus bonne. Je ſçavois fort bien que de ma part je ne me reſoudrois pour rien du monde à faire aucune choſe qui fût tout à fait contre Dieu : il me donnoit auſſi de ſon côté les meſmes aſſurances, & ainſi nous avions enſemble de grandes converſations.

Comme j'eſtois lors toute imbuë & toute penetrée des penſées de Dieu, l'entretien qui me plaiſoit le plus, étoit de parler de luy, & cet homme voyant des ſentimens ſi pieux en une perſonne ſi jeune, cela le rendoit tout confus ; de maniere qu'avec la grande amitié qu'il avoit pour moy, il ſe mit à me découvrir le deplorable état où il étoit, car il y avoit prés de ſept ans qu'il étoit dans un dangereux attachement & un mauvais commerce avec une femme du meſme lieu, & avec cela il diſoit la Meſſe. C'étoit une choſe ſi publique qu'il en avoit perdu tout honneur & toute reputation, & perſonne n'avoit la hardieſſe de luy en parler. J'en eut bien du déplaiſir & de la compaſſion,

compaſſion, parce que je l'affectionnois beaucoup ; c'étoit une des preuves de ma legereté & de mon aveuglement, de m'imaginer que ce fût une vertu d'être reconnoiſſante, & que je fuſſe obligée de rendre la pareille à qui m'aimoit. Maudite ſoit une telle maxime, qui s'étend juſques à nous porter à des choſes contraires à la Loy de Dieu même. C'eſt cependant une folie qui a cours dans le monde, & qui me met hors de moy quand j'y penſe : car c'eſt à Dieu veritablement à qui nous ſommes obligez de tout le bien que nous recevons de nos amis ; & cependant nous tenons pour vertu de ne point violer cette amitié, quand pour cela il faudroit violer la Loy de Dieu. O aveuglement du monde, plût à mon Dieu que j'euſſe été toute ma vie ingrate envers tous, & que je ne l'euſſe jamais été envers luy ; mais par mes pechez il eſt arrivé tout au contraire !

Ayant tâché de m'informer plus particulierement de la vie de cet homme par les perſonnes de ſa maiſon, je connus que les choſes alloient encore plus loin ; & je vis pourtant que ce pauvre miſerable n'étoit pas tout à fait ſi coupable, parce que cette malheureuſe femme avoit

mis un ſort ſur une certaine medaille de cuivre qu'elle l'avoit prié de porter au col pour l'amour d'elle, & perſonne n'avoit eu le pouvoir de la luy ôter. Je n'ajoûte pas entierement foy à ce qui ſe dit de ces charmes ; mais je rapporteray ce que j'ay veu, afin que les hommes ſe donnent de garde des femmes qui ſont capables de ce mauvais commerce avec eux, & qu'ils croyent qu'ayant une fois perdu la pudeur & la retenuë à l'égard de Dieu, étant comme elles le ſont plus obligées à l'honneſteté que les hommes, il n'y a point du tout à ſe fier à elles : car pourveu qu'elle réüſſiſſent dans leurs deſirs & dans cette méchante affection que le démon leur ſuggere elles, n'ont égard à rien. Quoy que j'aye été fort méchante, je ne ſuis pourtant tombée en aucun crime de ce genre ; jamais je n'ay eu intention de faire mal, ny de forcer, quand je l'aurois pu, la volonté de qui que ce ſoit à m'aimer ; mais c'eſt Nôtre-Seigneur qui m'en a preſervée, car s'il m'eût abandonnée j'aurois été capable de cela comme de tout le reſte, n'y ayant ſur moy nulle aſſeurance à prendre.

Comme j'eus donc découvert cet engagement, je commençay à luy faire pa-

roître encore plus d'amitié qu'auparavant. Et en cela quoy que mon intention fût bonne, je ne faiſois pourtant pas bien ; car je ne devois pas conſentir à faire le moindre mal pour l'eſperance d'aucun bien quelque grand qu'il fut ; je luy parlois fort ſouvent de Dieu ; cela put ſervir de quelque choſe pour ſa converſion, quoy que je croye que l'affection qu'il avoit pour moy y ait peut-être davantage contribué : car pour me complaire il en vint juſqu'à ſe defaire entre mes mains de la medaille, que je fis auſſi-tôt jetter dans la riviere. Quand il ne l'eût plus il commença comme un homme qui s'éveille d'un profond ſommeil à repaſſer par ſon eſprit tout ce qu'il avoit fait pendant ces malheureuſes années, & faiſant reflexion ſur luy meſme avec étonnement, il commença à conçevoir de la douleur & de l'horreur de ſa mauvaiſe vie. Sans doute que la ſainte Vierge l'aida & le favoriſa beaucoup pour cela, car il étoit fort devot à ſa Conception & celebroit ce jour-là avec grande ſolemnité. Enfin il ceſſa tout-à-fait de voir cette femme, & il ne ſe pouvoit laſſer de rendre graces à Dieu de la lumiere qu'il luy avoit donnée. Au bout d'un an juſtement du premier

jour que je le vis, il mourut, ayant veſcu depuis en vray ſerviteur de Dieu; car pour cette grande affection qu'il me portoit je n'ay jamais reconnu qu'elle fut mauvaiſe, quoy qu'elle eût pû être plus pure; & même dans ſa vie il y avoit eu certaines occaſions où infailliblement il fût tombé dans de plus grands pechez s'il n'avoit eu la crainte de Dieu devant les yeux.

J'ay déja dit qu'alors je n'aurois pas voulu faire une choſe où j'aurois compris qu'il y auroit eu peché mortel, & il me ſemble que cette diſpoſition dans laquelle il me voyoit, ſervoit à luy donner de l'affection pour moy: car j'eſtime en effet que tous les hommes preferent entre les femmes celles qu'ils voyent portées à la vertu, en ſorte même que ſi elles ont quelque choſe à pretendre d'eux, elles gagneront plus par cette voye que par toute autre, comme je le diray cy-aprés. Je tiens pour aſſeuré que cet homme eſt dans la voye de ſalut, car il mourut fort bien, & tout-à-fait libre de ces mauvais engagemens, de maniere qu'il ſemble qu'il y ait eu quelque choſe de la providence de Dieu qui vouloit qu'il ſe ſauvât par ce moyen.

Je fus trois mois dans ce lieu-là avec de tres-grandes douleurs, parce que les re-

medes me furent donnez plus violens que ne le pouvoit porter mon temperament. Au bout des deux mois à force de prendre des medecines je me trouvay ſur le point de voir finir mes jours, le mal de cœur pour lequel j'eſtois venuë chercher du remede étant devenu bien plus cruel qu'auparavant, de maniere que quelquefois il me ſembloit qu'on me le déchiroit avec des dents aiguës, juſques-là qu'on craignit que ce ne fût la rage. Comme je ne pouvois rien prendre de ſolide à cauſe du grand dégoût où j'eſtois, & que d'ailleurs j'avois la fiévre continuë, & avois été épuiſée par des medecines que j'avois priſes tous les jours preſque un mois durant, je me trouvay tout enſemble & avec ſi peu de force, & le corps ſi embraſé que mes nerfs commençerent à ſe retirer avec des douleurs tout-à-fait inſupportables; deſorte que ny jour ny nuit je ne pouvois prendre de repos, & avec cela j'eſtois encore travaillée d'une profonde triſteſſe.

Mon pere avec ce beau gain me ramena chez luy où d'autres Medecins me vinrent encore voir: tous m'abandonnerent, parce qu'ils diſoient que par deſſus tous mes autres maux j'eſtois encore étique. Je m'en mettois peu en peine, mais ce qui me

tourmentoit, c'eſtoit les douleurs que je ſouffrois, & qui me tenoient également depuis la teſte juſqu'aux pieds ; car tous les Medecins demeurent d'accord que les douleurs des nerfs ſont les plus ſenſibles, & particulierement quand ils ſe retirent tous à la fois: & certes le tourment pouvoit paſſer pour bien rude ſi je n'en avois point perdu le fruit par ma faute.

Le mal dans cet excés ne dura pas plus de trois mois, pendant leſquels on ne comprenoit pas comment il étoit poſſible que tant de maux enſemble ſe puſſent ſupporter: je m'en étonne maintenant moy-même, & je tiens à grande grace de Dieu la patience que ſa bonté me donna. L'on voyoit manifeſtement qu'elle venoit de luy, & pour y perſeverer il me fut auſſi tres-utile d'avoir lû l'Hiſtoire de Job dans les Morales de ſaint Gregoire ; mais ce fut encore ſans doute Nôtre-Seigneur qui voulut que j'euſſe été preparée par cette lecture, & que j'euſſe déja commencé à faire l'Oraiſon, afin que je fuſſe en état de pouvoir tout ſouffrir avec une ſi grande conformité à ſa volonté. Tout mon entretien étoit avec luy, & j'avois le plus ſouvent dans la penſée & dans la bouche ces paroles de Job: *Puiſque nous avons reçû les*

biens de la main de Dieu, pourquoy ne ſupporterons-nous pas auſſi les maux qu'il nous envoye. Cela me donnoit, ce me ſembloit, du courage.

La Fête de Nôtre-Dame d'Août étant venuë ; car mes douleurs avoient duré depuis le mois d'Avril juſques-là, & principalement pendant les trois derniers mois, je demanday avec empreſſement à me confeſſer comme j'aimois toûjours à le faire ſouvent. On s'imagina cependant que s'étoit quelque apprehenſion de mourir qui m'avoit priſe ; & pour éviter de me donner de l'inquietude mon pere ne me le voulut pas permettre. O amour du ſang demeſuré ! & qui me penſa cauſer un grand dommage, quoy qu'il partît d'un pere ſi ſage & ſi Catholique : car il l'étoit aſſeurement, & ce n'étoit point ignorance en luy. Je tombay cette même nuit dans un évanoüiſſement qui me tint prés de quatre jours ſans aucun ſentiment. On me donna durant ce temps l'Extréme-Onction, & à toute heure ou plûtôt à tout moment on penſoit que j'allaſſe rendre l'eſprit ; on ne me faiſoit plus rien que de me dire le *Credo*, comme ſi j'euſſe entendu quelque choſe ; & quelquefois on me tenoit tellement pour morte que je trouvay en reve-

nant à moy juſqu'à de la cire ſur mes yeux pour me les fermer. La peine de mon pere étoit grande de ne m'avoir pas voulu laiſſer confeſſer; il étoit pour cela dans de continuels gemiſſemens devant Dieu. Beny ſoit celuy qui voulut bien exaucer ſes prieres, & qui daigna me redonner la vie, aprés avoir été dans un tel état que dans mon Monaſtere la foſſe qui attendoit mon corps avoit demeurée ouverte un jour & demy, & que l'on m'avoit déja fait un ſervice dans un Convent de Religieux de nôtre Ordre hors du lieu où étoit le mien.

Dés que la connoiſſance me revint, je voulus me confeſſer, & je communiay avec beaucoup de larmes, qui ne venoient pourtant pas, ce me ſemble, de la ſeule contrition de mes pechez, ny d'un reſſentiment que j'euſſe d'avoir offenſé Dieu ſuffiſant pour me ſauver, ſi d'ailleurs la bonté de Nôtre-Seigneur n'avoit reçû pour excuſe l'erreur dans laquelle on m'avoit engagée, en me diſant que certaines choſes n'étoient pas peché mortel, qui l'étoient bien certainement comme je l'ai reconnu depuis; mais les douleurs avec leſquelles je reſtay étoient preſque intolerables, & je n'eſtois quaſi pas à moy. Ma confeſſion pourtant à ce qui m'en paroît, ne laiſſa pas

d'être entiere, ſans rien obmettre des choſes où je comprisavoir offenſé Dieu ; car entre autres graces ſa bonté m'a fait celle-là que depuis que je commençay à communier, jamais je ne manquay à confeſſer aucune choſe où je penſaſſe qu'il y eût peché, encore qu'il ne fût que veniel. Je croy cependant que ſi je fuſſe morte alors mon ſalut eût été en grand hazard ; d'un côté pour avoir eu des Confeſſeurs ſi peu ſçavans, & de l'autre à pluſieurs titres pour avoir été ſi méchante. Il eſt tres-veritable qu'en touchant ce point je me ſens encore toute émeuë & toute effrayée ; & quand je conſidere comme il ſemble que Nôtre-Seigneur me reſſuſcita de mort à vie, j'en tremble preſque encore en moy-même.

Tu aurois bien dû, ô mon ame, avoir fait reflexion ſur le peril dont Dieu t'avois délivrée, afin que ſi l'amour n'avoit pas été capable de t'empêcher de l'offenſer, la crainte au moins t'en eût retenuë, puis qu'il auroit pû encore te faire mourir mille autres fois dans un état plus dangereux. Je ne penſe pas dire trop en diſant mille autres fois, quand j'en devrois être grondée par celuy qui m'a commandé de m'abſtenir de raconter en détail tous mes pechez,

ils ſont encore icy aſſez fardez & embellis; c'eſt pourquoy je le prie pour l'amour de Dieu qu'il ne retranche rien du recit de mes fautes, puiſque par-là on découvre mieux la magnificence de la bonté de Dieu, & ce qu'il ſouffre d'une ame. Qu'il ſoit beni pour toûjours, & qu'il m'aneantiſſe plûtôt que je ceſſe jamais de l'aimer.

CHAPITRE VI.

Des grandes obligations qu'elle eut à Nôtre Seigneur, de luy avoir donné une ſi grande conformité à ſa volonté au milieu de tant de travaux; & comme elle prit pour interceſſeur & pour avocat le glorieux ſaint Joſeph, de qui elle éprouva un puiſſant ſecours.

DE ces quatre jours que je fus ſans connoiſſance & ſans ſentiment, je reſtay en tel état qu'il n'y a que Nôtre-Seigneur ſeul qui puiſſe ſçavoir les tourmens inſupportables que j'endurois. Ma langue étoit toute en pieces des morſures que je m'étois faites. Mon goſier où rien n'avoit paſſé pendant un ſi long-temps étoit ſi ſec,

qu'avec la foibleſſe où j'étois, je ne pouvois preſque reſpirer, ni ſeulement avaler de l'eau. Il me ſembloit que tout mon corps étoit diſloqué : avec cela un furieux étonnement de teſte ; Enfin tous mes nerfs s'étant retirez, mon corps étoit devenu tout en pelotton. Ce fut à quoy abboutirent toutes ces douleurs ; de maniere que je ne pouvois remuër ni pieds, ni mains, ni bras, ni teſte, non plus que ſi j'euſſe été morte. Il n'y avoit ce me ſemble qu'un ſeul doigt de la main droite que je pûſſe mouvoir : du reſte il falloit que d'autres me prêtaſſent leurs mains. Et encore ne ſçavoit-on par où me prendre, car tout étoit ſi douloureux que je ne pouvois ſouffrir qu'on me touchaſt. Il falloit pour me changer de place ſe ſervir d'un drap que l'une tenoit par un bout & l'autre par l'autre : cela dura ainſi juſqu'à Paſques Fleuries. Ce que j'eus ſeulement de bon dans la ſuite, fut que ſouvent les douleurs me ceſſoient quand on ne me touchoit pas : & je me tenois bien heureuſe de pouvoir ainſi prendre un peu de repos : car je craignois que la patience ne me manquaſt. Je demeuray donc fort contente de me voir exempte de ces douleurs ſi aiguës & ſi continuelles, bien que dans les friſſons

d'une double-quarte tres-violente qui me reſta j'en ſouffriſſe d'inſupportables, jointes à un extreme ennuy.

J'eus d'abord tant d'empreſſement de m'en retourner que je me fis porter telle que j'étois en mon Convent, où l'on receut en vie celle qu'elles avoient attenduë morte; mais mon corps étoit pire que s'il euſt été mort pour la peine qu'il faiſoit à voir. On ne ſçauroit dire l'extremité de foibleſſe où j'étois: car il ne me reſtoit plus que les os. J'ay déja dit que je fus huit mois en cet état. Et quoy que j'allaſſe depuis de mieux en mieux je demeuray pourtant, en tout, prés de trois ans eſtropiée. Quand je commençay à pouvoir aller à quatre pattes ce fut pour moy un grand ſujet de remercier Dieu. Je ſouffris tout cela avec une grande reſignation, & même avec grande gayeté, hors dans ces commencemens dont j'ay parlé: car je comptois le reſte pour rien en comparaiſon des premieres attaques & de ces exceſſives douleurs. J'étois fort ſoumiſe à la volonté de Dieu quand il luy auroit plû de me laiſſer de la ſorte toute ma vie; & il me ſemble que toute l'inquietude que j'avois de guerir, étoit pour pouvoir être ſeule afin de faire l'oraiſon en la maniere qu'on me l'a-

voit enſeignée : car dans l'Infirmerie il n'y avoit pas de commodité pour cela. Je me confeſſois ſouvent, & je parlois fort de Dieu ; de maniere que j'édifiois toutes les autres, qui s'étonnoient de la patience que Nôtre-Seigneur me donnoit : car à moins que d'être ſoûtenuë de la main de Dieu, on jugeoit impoſſible que j'euſſe pû tant ſouffrir avec tant de ſatisfaction.

Ce fut un grand bien pour moy d'avoir commencé à recevoir dans l'oraiſon les graces que ſa bonté m'y avoit faites, parce que par là je comprenois ce que c'étoit que de l'aimer ; & dans ce peu de temps là que j'en avois continué l'exercice j'avois vû paroître en moy de nouvelles vertus, qui pourtant n'étoient pas bien fortes, puis qu'elles ne ſuffirent pas pour me ſoûtenir dans l'innocence. Je ne diſois jamais de mal de perſonne pour peu que ce pût être, au contraire mon ordinaire étoit d'éviter toute ſorte de murmures & de médiſances, parce que j'avois toûjours fort preſent à l'eſprit que je ne devois pas dire d'autruy ce que je n'aurois pas voulu qu'on euſt dit de moy. Je m'attachois extremement à cela dans les rencontres qui ſe preſentoient, & ce n'étoit pas neanmoins avec tant de perfection que je ne m'échappaſſe quelque-

fois quand l'occaſion étoit preſſante ; mais ce n'étoit pas mon ordinaire, & j'exhortois tellement à cette pratique celles qui étoient avec moy & qui me frequentoient, qu'elle leur tourna en habitude. On vint à s'appercevoir de là que par tout où j'étois on étoit à couvert, qu'on ne donnoit point à dos aux gens devant moy, & qu'il y avoit la même ſeureté avec toutes les perſonnes avec qui j'avois amitié, parenté ou entretien ; quoy qu'en d'autres choſes j'aye bien à rendre compte à Dieu du mauvais exemple que je leur donnois. Plaiſe à ſa bonté de me le pardonner : car il eſt vray que j'étois cauſe de bien du mal, quoy que ce ne fût pas avec une intention ſi malheureuſe comme dans les choſes qui ſe paſſerent depuis.

Il me reſta auſſi un grand deſir de la ſolitude, grande inclination à parler de Dieu, & à m'en entretenir : & quand je trouvois avec qui, j'y prenois plus de plaiſir & plus de divertiſſement qu'à toute la délicateſſe, ou pour mieux dire à la groſſiereté de la converſation du monde. Je me confeſſois & communiois bien plus frequemment, & j'y ſentois plus d'attrait. J'aimois ſur toutes choſes la lecture des bons livres ; & j'étois dans un ſi grand re-

pentir quand j'avois offenſé Dieu, qu'il me ſouvient que ſouvent j'apprehendois de faire l'oraiſon, craignant comme un grand châtiment l'extreme peine que j'en devois reſſentir. Ce ſentiment de mes pechez augmenta à tel point dans la ſuite que je ne ſçay à quoy comparer ce tourment; & cependant jamais la crainte n'y avoit aucune part. Mais comme je me reſſouvenois des careſſes que Nôtre-Seigneur me faiſoit dans l'Oraiſon, & de toutes les obligations que je luy avois, & que d'ailleurs je voyois comme j'en étois peu reconnoiſſante, je ne le pouvois ſouffrir, & je m'en affligeois extremement.

De toutes les larmes que je répandois pour mes fautes, voyant le peu d'amandement qu'il s'en enſuivoit, & qu'il n'y avoit ny reſolutions ny precautions que je puiſſe prendre pour ne pas retomber qui fuſſent ſuffiſantes pour m'en empeſcher dés que je m'expoſois aux occaſions; je n'en pouvois juger autre choſe ſinon que c'étoit des larmes trompeuſes; & elles ne ſervoient qu'à me faire paroître en ſuite plus grandes les fautes que je commettois, conſiderant le peu de profit que je faiſois de la grace que Nôtre Seigneur me faiſoit de les pleurer ſi amerement, & avec un ſi grand

repentir. Je tâchois de m'en confeſſer au plûtôt, & je faiſois ce me ſemble tout ce que je pouvois de mon côté pour retourner en grace. Tout le mal venoit de ne retrancher pas entierement les occaſions, & du peu de ſecours que je trouvois en mes Confeſſeurs; car s'ils m'euſſent dit le peril où j'eſtois, & que j'eſtois obligée de renoncer à ces ſortes d'entretiens, je ne fais aucun doute que cela n'eût remedié au mal, n'eſtant nullement en diſpoſition de conſentir à paſſer un ſeul jour en peché mortel ſi je l'avois ſçeu.

Toutes ces marques de crainte de Dieu qui ſe faiſoient ſentir en moy venoient de l'application que j'avois à l'Oraiſon; mais le principal effet étoit de me faire agir en toutes choſes par amour, l'apprehenſion du châtiment ne me faiſant point d'impreſſion. Durant tout le temps que je fus ſi mal je fus fort attentive à la garde de ma conſcience à l'égard des pechez mortels. „ Helas! Seigneur, je deſirois la ſanté pour „ vous mieux ſervir, & elle fût la cauſe de „ tout mon malheur.

Me voyant donc ſi impotente dans un âge ſi peu avancé, & que tous les Medecins de la terre n'avoient fait qu'augmenter mon mal & mes douleurs, je me reſolus

reſolus de m'adreſſer à ceux du ciel pour obtenir ma gueriſon : car au fonds je deſirois la ſanté, quoy que je portaſſe mon mal fort gayement, & quelquefois meſme il me venoit en penſée que ſi revenant en ſanté elle devoit être cauſe de ma perte, il valoit bien mieux que je reſtaſſe comme j'étois : mais cependant j'avois toûjours dans l'eſprit que je ſervirois bien mieux Dieu ſi je me portois bien. C'eſt en quoy nous nous trompons d'ordinaire de ne nous pas abandonner entierement à ce qui plaît à Nôtre-Seigneur ordonner de nous, ſçachant bien mieux que nous ce qui nous eſt propre.

Je commençay donc pour ma ſanté pluſieurs devotions, à faire dire des Meſſes, & quantité d'autres prieres bien approuvées, car je n'ay jamais été amie d'autres devotions, aſſez ordinaires, principalement aux femmes, avec certaines ceremonies & obſervations que je ne pouvois ſouffrir, & qui cependant leur donnoient de la devotion. En effet, on m'a depuis fait entendre qu'elles n'étoient pas bonnes, & qu'il y avoit de la ſuperſtition. Je pris pour Protecteur & pour Avocat le glorieux ſaint Joſeph, me recommandant beaucoup à luy, & j'éprouvay manifeſte-

ment que ce bon Pere & bon Patron me tira de ce beſoin & de pluſieurs autres plus grands qui regardoient la perte de l'honneur & celle de l'ame, avec plus davantage que je ne l'aurois pû deſirer. Je ne me ſouviens point juſques à preſent de luy avoir rien demandé qu'il ne m'ait accordé. C'eſt une choſe ſurprenante des graces ſingulieres que Nôtre-Seigneur m'a faites par le moyen de ce bienheureux Saint, & de combien de perils, ſoit pour le corps, ſoit pour l'ame il m'a délivrée. Car il ſemble qu'aux autres Saints Dieu ait partagé ſes dons en leur accordant la grace de ſecourir certains beſoins particuliers: mais pour S. Joſeph, j'ay experimenté que ſon pouvoir s'étend ſur tous en general, comme ſi Nôtre-Seigneur vouloit faire connoître que de la même façon qu'il luy a été aſſujeti ſur la terre, ayant droit de luy commander par le nom de Pere qu'il avoit à ſon égard, & par la qualité de nourricier, auſſi dans le Ciel il ne luy refuſe rien de tout ce qu'il luy demande. C'eſt une verité que j'ay encore éprouvée depuis peu. Et d'autres perſonnes à qui j'ay conſeillé de ſe recommander à luy, l'ont reconnu auſſi bien que moy par leur propre experience, de maniere qu'il com-

mence à y en avoir bon nombre qui luy ſont devotes. J'avois ſoin que la Fête fût celebrée avec toute la ſolemnité que je pouvois : mais il y entroit toûjours plus de vanité que de vraye piété, voulant que toutes choſes ſe fiſſent bien & proprement. Mon intention étoit bonne ; mais j'avois cela de mauvais, que ſi Nôtre-Seigneur me faiſoit la grace de faire quelque choſe de bien il s'y trouvoit toûjours beaucoup d'imperfections & de fautes mêlées. Pour tout ce qui ne valoit rien, & pour toutes les choſes vaines & curieuſes j'avois un talent admirable & une adreſſe infinie : Nôtre-Seigneur me le veuille bien pardonner.

Je voudrois pouvoir perſuader à tout le monde la devotion à ce grand Saint par la grande experience que j'ay des graces qu'il obtient de Dieu. Je n'ay connu aucune perſonne qui luy ſoit veritablement devote, & qui luy rende quelques ſervices particuliers que je n'aye veu avoir fait progrés dans la vertu : tant il eſt vray qu'il fait un bien tout-à-fait grand à ceux qui ſe recommandent à luy. Il y a déja ce me ſemble quelques années que je ne manque point au jour de ſa Fête de luy faire quelque demande particuliere, & toûjours je

la vois accomplie ; & ſi dans ma requeſte il y a quelque choſe qui aille un peu de travers, il le redreſſe pour mon plus grand avantage.

Si j'eſtois une perſonne qui euſſe autorité d'écrire, de bon cœur je m'étendrois à dire par le menu toutes les graces que ce glorieux Saint m'a faites & à pluſieurs autres perſonnes : mais pour n'aller pas au delà de ce qui m'a été preſcrit, je ſeray en pluſieurs choſes plus courte que je n'aurois ſouhaité, & en d'autres peut-être plus longue qu'il ne faut, comme une perſonne enfin qui a peu de diſcretion & de diſcernement pour tout ce qui eſt de bien. Je conjure pour l'amour de Dieu ceux qui ne me croiront pas d'en faire ſeulement l'épreuve, & ils verront par experience le grand avantage qu'il y a de ſe mettre ſous la protection de ce glorieux Patriarche, & d'avoir de la devotion pour luy. Les perſonnes d'Oraiſon ſur tout, luy devroient être plus affectionnées que les autres ; car je ne ſçay comment on peut penſer à la Reyne des Anges, ny à tout ce qu'elle a eu à ſouffrir durant le bas âge du ſaint Enfant, Jeſus, ſans rendre des graces infinies à ſaint Joſeph pour tous les ſecours qu'il rendit lors à l'un & à l'autre. Quicon-

que ne trouvera point de Maître qui luy enſeigne à faire l'Oraiſon, qu'il prenne pour guide ce glorieux Saint, & il ne s'égarera point dans le chemin. Plaiſe à Nôtre-Seigneur que je ne me ſois point égarée moy-même dans la hardieſſe que j'ay priſe d'oſer parler de luy; car quoy que je faſſe icy profeſſion de luy être devote, je ſuis toûjours demeurée beaucoup en arriere dans la reconnoiſſance que je luy devois, & particulierement dans l'imitation de ſes vertus. Mais il a agit comme un grand Saint, tel qu'il eſt, en m'obtenant la ſanté, de maniere que je puſſe me ſoutenir, marcher, & n'être plus impotente, & moy comme une pechereſſe que je ſuis, en faiſant un mauvais uſage de cette grace.

Qui auroit dit que j'euſſe dû tomber ſi promptement aprés de ſi grandes faveurs que j'avois reçûës de Dieu, aprés que ſa Divine Majeſté avoit commencé à m'enrichir de ſes vertus, qui d'elles mêmes me voient exciter à le ſervir, aprés m'être vûë aux portes de la mort, & dans un ſi grand danger d'être perduë; Enfin, aprés avoir été comme reſſuſcitée corps & ame, tous ceux qui me connoiſſoient étant ſurpris de me voir en vie! Hé qu'eſt-ce que cecy, "

» Seigneur ? en quel état perilleux faut-il
» que nous paſſions cette miſerable vie ? Si
» j'ay pourtant égard au moment preſent
» que j'écris, il me ſemble qu'avec vôtre
» grace, & le ſecours de vôtre miſericorde
» je pourrois dire, quoy qu'en un degré de
» perfection bien inferieur, la même choſe
» que S. Paul, Que ce n'eſt plus moy qui vis
» en moy-même, mais que c'eſt vous ô mon
» Createur qui vivez en moy, ſelon ce que
» je puis connoître de moy-même depuis
» quelques années, que vous me tenez, ce me
» ſemble de vôtre main, & que je vois en moy
» deſirs & des reſolutions fortes de ne rien
» faire, pour peu que ce ſoit de contraire à
» vôtre ſainte volonté. Et ces reſolutions
» ne peuvent pas paſſer pour tout à fait vai-
» nes, puiſque dans ces derniers temps elles
» ont été miſes à d'aſſez bonnes épreuves.
» Ce n'eſt pas que ſans le connoître je ne
» commette encore ſans doute bien des
» fautes contre vôtre divine Majeſté ; mais
» il me ſemble pourtant qu'il n'y a choſe au
» mõde qui ſe preſentât où il s'agît de vos in-
» terêts, que je ne vouluſſe entreprẽdre pour
» vôtre amour avec une reſolution entiere,
» & même en quelques occaſions vous m'a-
» vez déja aidée pour en ſortir en effet avec
» ſuccés. Je n'aime ny le monde, ny choſe

quelconque qui luy appartienne; rien hors « de vous, mon Dieu, ne me donne, ce me « ſemble de joye, tout le reſte eſt pour moy « une peſante croix. Je puis bien encore me « tromper en cecy, & ne pas être dans tou- « tes les diſpoſitions que je dis, mais au moins « vous voyez bien, Seigneur, que ſelon ce « que j'en puis connoître, je ne ments point. « Et avec cela je ſuis toûjours en crainte, & « j'ay grande raiſon d'y être que vous ne me « laiſſiez encore à moy-même; ſçachant bien « où peut aller mon peu de force & mon peu « de vertu, à moins que continuellement « vous ne m'aidiez & ne me fortifiez vous- « même pour ne vous pas abandonner. Helas! « plaiſe à vôtre bonté qu'à preſent même je « ne ſois pas abandonnée de vous, pendant « que je croy voir en moy tout ce bien. Je « ne ſçay comment nous pouvons ſouhaiter « de vivre, toutes choſes étant ſi incertai- « nes. «

Quand je commençay à recouvrer ma « ſanté il me paroiſſoit comme impoſſible « que je vous puſſe deſormais abandonner « ſi fort: mais helas l'ayant fait depuis, tant « de fois, je ne ſçaurois que je ne craigne « toûjours aprés l'experience que j'ay faite « que pour peu que vous vous éloigniez de « moy, je me trouvois incontinent par terre. «

„ Soyez beny pour toûjours de ce qu'encore
„ que je vous abandonnaſſe, vous ne m'a-
„ bandonniez pas, Seigneur, ſi entierement
„ que je ne me relevaſſe à l'aide de vôtre
„ divine main que vous me preſentiez toû-
„ jours, quoy que ſouvent je n'en vouluſſe
„ pas, & que je refuſaſſe d'entendre comme
„ vous me rappelliez de nouveau, ainſi que
„ je le vas dire.

CHAPITRE VII.

De quelle maniere elle laiſſa perdre les graces que Nôtre-Seigneur luy avoit faites, & quelle déplorable vie elle commença de mener. Du malheur qu'il y a que les Monaſteres des Filles ne ſoient pas bien clos & reſerrez.

JE commençay donc de divertiſſemens en divertiſſemens, de vanitez en vanitez, d'occaſions en occaſions, à me trouver tellement engagée dans tous ces vains amuſemens, & à ſentir mon ame ſi diſſipée, que j'avois honte de revenir à Dieu, & de m'approcher de luy dans cette amitié & familiarité ſi étroite, telle qu'eſt celle,

que l'on contracte dans l'Oraiſon. Les douceurs & la complaiſance dans toutes les choſes de vertu, qui commencerent à me manquer à meſure que mes pechez croiſſoient, aiderent encore à cet éloignement, ſentant manifeſtement, ô mon Sauveur, que cette conſolation me manquoit, parce que je vous manquois à vous-même.

Ce fut la plus terrible invention dont le Demon, ſous la fauſſe apparence d'humilité, ſe pouvoit ſervir contre moy, que de me faire apprehender de faire l'Oraiſon, à cauſe que je me voyois ſi peu reglée dans ma conduite. Il me mettoit pour cela dans l'eſprit qu'il valoit mieux faire comme les autres, puis qu'en malice je ne cedois à aucune, & me contenter de faire les prieres vocales auſquelles j'étois obligée, ſans preſumer de faire l'Oraiſon mentale, & d'entretenir un commerce ſi particulier avec Dieu, moy qui meritois d'être avec les Demons; que cela ne ſervoit qu'à tromper le monde. Car il eſt vray que pour l'exterieur il ne paroiſſoit rien en moy qui fût dereglé, & c'eſt ce qui met à couvert la Maiſon où j'étois, faiſant ſi bien par mon adreſſe que l'on avoit bonne opinion de moy. Ce n'eſt pas que je le fiſſe

exprés pour contrefaire la devote : car pour ce qui eſt de l'hypocriſie ni de la vaine gloire, je ne me ſouviens point, ſelon ce que j'en puis connoître, d'y avoir jamais offenſé Dieu, dont j'ay bien ſujet de le remercier. Au premier mouvement qui m'en venoit j'en ſentois une ſi grande peine que le Demon ſe retiroit toûjours avec perte, & moy avec avantage: c'eſt pourquoy il ne m'a jamais guere tentée là-deſſus. Peut être que ſi Dieu eût permis qu'il l'eût fait en cela auſſi fortement qu'il l'a fait en d'autres choſes, je ſerois tombée de même; mais juſques à preſent ſa divine majeſté m'en a preſervée: Quelle en ſoit à jamais benite. Je puis dire même que connoiſſant le ſecret de mes playes interieures, j'avois plûtôt de la peine que de la complaiſance de la bonne opinion que l'on avoit de moy.

Cette diſpoſition qu'on avoit à ne me pas croire auſſi mauvaiſe que j'étois, venoit de ce qu'étant ſi jeune & expoſée à tant d'occaſions, on me voyoit ſouvent retirer en particulier pour faire mes prieres, m'appliquer à de bonnes lectures, prendre plaiſir à parler de Dieu, à faire peindre des Images de Nôtre-Seigneur en pluſieurs endroits, avoir un Oratoire en particulier,

& prendre ſoin de le parer de choſes qui pûſſent porter à la devotion ; ne parler jamais mal de perſonne, & autres choſes pareilles qui avoient apparence de vertu. Et moy vaine que j'étois je me ſçavois attirer de l'eſtime par toutes ces choſes qui ont coutume d'en donner dans le monde.

Tout cela faiſoit qu'on me donnoit autant & plus de liberté qu'aux plus anciennes, comme à une perſonne de qui on étoit fort aſſuré. Et en effet, pour ce qui étoit de prendre de certaines libertez, ou faire des choſes ſans permiſſion, comme de parler par des trous, au travers des murs, ou de nuit, jamais, ce me ſembloit, je n'aurois pû me reſoudre à rien faire de pareil dans un Monaſtere, & auſſi ne l'ay-je pas fait, Nôtre-Seigneur m'ayant tenuë de ſa main. Comme j'avois toûjours force vûës, & faiſois beaucoup de reflexion ſur les choſes, il me ſembloit que d'expoſer, à cauſe que j'étois mauvaiſe, l'honneur de tant de perſonnes qui étoient bonnes, c'eût été aſſurément un tres-grand mal ; comme ſi tant d'autres choſes où je me laiſſois aller euſſent été exemptes de fautes. La verité eſt pourtant qu'encore que je fiſſe bien du mal ce n'étoit pas en choſes d'une conſequence telle que ce que je viens de dire.

Ce qui me fit le plus de tort à mon avis fut de n'être pas dans un Monaſtere bien reſerré: car il eſt certain que la liberté, dont les autres qui étoient bonnes pouvoient uſer innocemment parce qu'elles n'avoient pas promis davantage, & que dans la Maiſon on n'étoit pas obligé à la cloſture, auroit été pour moy, qui étois mauvaiſe une occaſion de damnation éternelle, ſi Nôtre-Seigneur par tant de remedes, tant de moyens & tant de graces particulieres dont il m'a prevenuë, ne m'avoit tirée d'un ſi grand danger. C'eſt ce qui me fait dire qu'il y en a toûjours beaucoup dans les Monaſteres de Femmes où il y a trop de liberté, & que c'eſt pour celles qui voudroient être déreglées, plûtôt un chemin pour les conduire en Enfer qu'un remede à leurs foibleſſes.

Cecy ne doit pas être appliqué au Monaſtere où j'étois, dans lequel il y a tant de ſaintes Ames qui ſervent ſi veritablement Dieu, & avec tant de perfection, qu'étant auſſi bon qu'il eſt il ne ſçauroit manquer de répandre ſur elles beaucoup de graces; outre que la Maiſon n'eſt pas des plus ouvertes, & qu'on y obſerve tout ce qui eſt de religion; mais je parle d'autres que je ſçay & que je connois. Je dis

donc que les Ames qui y ſont engagées me font grande compaſſion, & que pour ſe ſauver elles ont beſoin que Nôtre-Seigneur leur faſſe ſentir, non pas une fois mais pluſieurs, des touches bien vives, & des attraits bien particuliers. La recherche des honneurs & des divertiſſemens du ſiecle y étant ſi publique & ſi autoriſée, & les obligations Religieuſes ſi peu entenduës, que Dieu veuïlle qu'elles ne prennent pas pour vertu ce qui eſt peché, comme il m'arrivoit ſouvent. Et quand on en eſt là il eſt ſi difficile de faire entendre la verité, qu'il faut pour cela que Nôtre-Seigneur y mette la main de la bonne ſorte.

Si les peres & meres en prenoient mon avis, quand ils n'auroient pas en vûë de mettre leurs filles ſurément pour leur ſalut, & de ne les pas expoſer à plus grand hazard que dans le monde même; au moins pour leur propre honneur devroient-ils preferer de les marier plûtôt baſſement que de les placer dans de pareils Monaſteres, ſi ce n'eſt qu'ils viſſent en elles des inclinations tout-à-fait bonnes; & Dieu veuïlle encore que cela les garentiſt. Ou bien qu'ils les gardent s'ils veulent chez eux, parce que ſi leur conduite eſt mauvaiſe, elle ne pourra pas y être long-temps

cachée, comme dans un Monaſtere, où pourtant Nôtre-Seigneur permet à la fin que tout ſe découvre non ſeulement à la confuſion des coupables, mais au dommage de toutes les autres de la Maiſon. Cependant quelquefois les pauvres filles ſont plus malheureuſes que criminelles, parce qu'elles ne font que ſuivre le chemin qu'elles trouvent frayé, & c'eſt une pitié de pluſieurs qu'il y a, qui ne cherchant qu'à ſe ſeparer du ſiecle, & croyant entrer dans la Religion pour y ſervir Dieu, & ſe mettre à couvert des perils du monde, s'y trouvent engagées dix fois plus que dans le monde même, ſans ſçavoir comment s'en retirer, ni comment y remedier, la jeuneſſe, la ſenſualité & le Demon, les portant & conviant à diverſes choſes qui tiennent tout-à-fait du monde, & qu'on leur fait, ſi on l'oſe dire, paſſer pour bonnes. En quoy l'on peut voir l'image de ces malheureux heretiques, qui cherchent à s'aveugler eux-mêmes, & veulent perſuader que ce qu'ils font eſt bien fait, & qu'ils le croyent ainſi, quoy qu'ils n'en croyent rien, ayant dans le fonds de leur ame un avertiſſeur ſecret qui leur dit qu'ils ne font pas bien.

O le grand malheur & le tres-grand

malheur pour les perſonnes Religieuſes: Je ne parle pas maintenant plûtôt des filles que des hommes, d'être dans une Maiſon où la regularité n'eſt pas gardée, où l'on voit deux chemins tracez, l'un de vertu & de religion, l'autre de deſordre & de relâchement, & tous deux preſque également frequentez : encore ne dis-je pas bien d'y mettre de l'égalité: car par nos pechez celuy de l'imperfection eſt le plus battu ; & comme le nombre de ceux qui y marchent prevaut, il eſt auſſi le plus applaudy & le plus favoriſé, pendant que celuy de la vraye regularité eſt preſque deſert. De maniere que ſi un Religieux ou une Religieuſe veut commencer tout de bon à ſuivre veritablement l'eſprit de ſa vocation, elle a plus à craindre de ceux de ſa propre Maiſon que de tous les Demons enſemble, & a plus de precaution & de meſures à garder, pour parler de l'amour qu'on doit avoir pour Dieu, qu'elle n'en auroit pour d'autres amitiez & vaines affections que le Demon forme dans les Monaſteres. Aprés cela je ne ſçay de quoy nous nous étonnons qu'il y ait tant de maux dans l'Egliſe, puiſque ceux qui devroient être les modelles de qui tous les autres devroient prendre des exemples de

vertu, ont tellement effacé en eux les traits du premier eſprit que les Saints ont autrefois laiſſé dans les Maiſons Religieuſes. Plaiſe à ſa divine Majeſté d'y apporter le remede tel qu'elle connoît être neceſſaire. Ainſi ſoit-il.

Commençant donc à m'engager dans ces converſations ſeculieres, bien loin de pouvoir croire, les voyant ſi fort en uſage, qu'un tel commerce deût cauſer à mon Ame un auſſi grand prejudice & une ſi grande diſtraction comme je l'ay compris depuis, je m'imaginois au contraire qu'une choſe auſſi generale & auſſi commune, comme ſont ces ſortes de viſites en tant de Monaſteres, ne me feront pas plus de tort qu'aux autres, que je ne laiſſois pas pour cela de regarder comme de bonnes Religieuſes, Mais je ne prenois pas garde qu'étant en effet beaucoup meilleures que moy, ce qui étoit dangereux pour moy ne l'étoit pas tant pour elles: je dis pas tant, parce que je ſuis perſuadée que pour qui que ce ſoit il y a toûjours quelque choſe à dire, quand il n'y auroit autre mal que la ſimple perte du temps.

Comme j'étois avec une certaine perſonne, tout au commencement de la connoiſſance que j'en eus, il plût à Nôtre-Seigneur

Seigneur de m'éclairer dans l'aveuglement où j'étois, me faiſant connoître que de telles amitiez ne me convenoient pas. Il ſe preſenta à moy avec un air de rigueur, & me fit entendre ce qui luy déplaiſoit en cela: je ne l'apperceus que des ſeuls yeux de l'ame, mais plus clairement que je ne l'aurois pu voir des yeux du corps; & l'impreſſion m'en reſta ſi vive que bien qu'il y ait de cela plus de vingt-ſix ans, il me ſemble que je l'ay encore preſent. J'en demeuray fort épouvantée & fort troublée, de maniere que je ne voulois plus voir cette perſonne. Il me fut fort prejudiciable en ce rencontre de ne ſçavoir pas qu'on pouvoit appercevoir quelque choſe autrement que par les yeux du corps. Le Demon aida fort à me le faire croire, & à me perſuader que c'étoit une choſe tout-à-fait impoſſible, que ce qui m'étoit arrivé n'étoit qu'une imagination, que c'étoit peut-être un artifice du Demon même, & autres choſes pareilles. Nonobſtant tout cela il me reſtoit toûjours un ſecret ſentiment que cela venoit de Dieu, & que ce n'étoit point une imagination. Mais ce ſentiment interieur n'étant pas conforme à mon inclination, j'aidois moy-même à me tromper, & comme je n'o-

ſois m'en éclaircir à perſonne, & que l'on m'aſſuroit qu'il n'y avoit point de mal de voir des gens de cette qualité, & que bien loin que mon honneur y fut engagé, c'en étoit un tres-grand pour moy ; preſſée d'ailleurs par de frequentes importunitez, je renoüay enfin converſation avec la même perſonne. En divers autres temps je me ſuis encore laiſſée aller à quelques autres pareilles : car il ſe paſſa pluſieurs années dans ces ſortes de malheureux divertiſſemens. Il eſt vray que pendant que j'y étois engagée le mal ne me paroiſſoit pas ſi grand qu'il étoit en effet, quoy que par intervales je m'appercûſſe tres-bien que cela ne valoit rien ; mais de toutes ces ſortes de vains entretiens aucun ne me fut plus prejudiciable, ny ne me détourna davantage de la perfection de mon état, que celuy dont je parle, parce que j'y avois beaucoup d'attache.

Etant une autrefois avec la même perſonne, nous vîmes venir juſques proche de nous, & d'autres perſonnes qui y étoient le virent auſſi, une maniere de gros crapaut, mais qui marchoit bien plus legerement que ne marchent ordinairement ces ſortes d'animaux. Je n'ay jamais pû comprendre que du côté qu'il vint il pût

y avoir en plein jour de telles ſortes de bêtes, ny jamais on n'y en a veu depuis, outre que l'effet que j'en reſſentis ne me paroît pas ſans myſtere, & que le ſouvenir n'a jamais pû non plus s'en effacer. O « merveilles de la bonté de mon Dieu ! avec « combien de ſoins & de charité, Seigneur, « me preveniez vous de tous côtez par vos « avertiſſemens pendant que j'en faiſois un « ſi mauvais uſage ! «

J'avois dans la maiſon une parente ancienne Religieuſe, grande ſervante de Dieu, & de grand exemple en tout ce qui étoit de Religion. Elle m'avertiſſoit auſſi quelquefois ſur ma conduite, & non ſeulement je ne la croyois pas; mais ſes remonſtrances me fatiguoient, & il me ſembloit qu'elle ſe ſcandaliſoit ſans ſujet. J'ay dit tout cecy afin que l'on connoiſſe ma malice, & la grande bonté de Dieu, ayant tant de fois merité l'Enfer pour une ſi grande ingratitude; & afin auſſi que ſi Nôtre-Seigneur permet pour ſon ſervice que quelques Religieuſes liſent un jour cet écrit, elles profitent de mes fautes; & je les conjure pour l'amour de Dieu qu'elles fuyent de ſemblables amuſemens. Plaiſe à ſa divine Majeſté que j'en puiſſe au moins détromper quelqu'une du grand

nombre que j'ay induites dans la même erreur que moy, leur diſant qu'il n'y avoit point de mal, & les r'aſſeurant contre un ſi grand peril par l'aveuglement où j'eſtois moy-même : car de propos deliberé je n'aurois pas voulu les tromper ; mais cependant le mauvais exemple que je leur donnois ne laiſſa pas d'être cauſe de bien des maux, quoy que je ne crûſſe pas en faire un ſi grand.

Dans les premiers temps de ma maladie, auparavant que je puſſe encore m'aider de mes membres, je ſentois un deſir extrême de pouvoir profiter aux autres, tentation fort ordinaire à ceux qui commencent, quoy qu'à mon égard Dieu en beni le ſuccés. Comme donc j'aimois beaucoup mon pere je ſouhaitois qu'il poſſedât le même bien que je croyois poſſeder dans l'Oraiſon; Et ne croyant pas qu'il pût y en avoir de plus grand dans la vie que celuy-là, je commençay à tâcher par pluſieurs détours de faire en ſorte qu'il s'y appliquât : je luy donnay pour cela des livres qui en traitoient ; & comme il étoit homme de bien, ainſi que j'ay déja dit, il fit un tel progrés dans ce pieux exercice, qu'en cinq ou ſix ans, ce me ſemble à peu prés, il étoit déja ſi fort avancé que j'a-

vois ſujet d'en remercier beaucoup Dieu, & d'en avoir bien de la conſolation. Les travaux qu'il eut à ſouffrir de toutes manieres furent grands, & il les porta tous avec beaucoup de conformité à la volonté de Dieu. Il me venoit voir ſouvent, mettant toute ſa conſolation à parler des choſes de Dieu. Mais depuis que je commençay à vivre dans cette grande diſſipation & ſans faire l'Oraiſon, voyant qu'il me croyoit toûjours telle qu'auparavant, je ne pus ſouffrir de le laiſſer dans cette erreur ſans le détromper. Car je fus un an entier & davantage dans cet état de ne plus faire l'Oraiſon, ſous un faux pretexte d'humilité, & ce fut comme j'ay déja dit, & comme je le diray encore dans la ſuite, la plus dangereuſe de toutes les tentations que j'aye euës, puiſque par là j'allois achever de me perdre; au lieu qu'en faiſant l'Oraiſon, ſi un jour j'offenſois Dieu je travaillois pendant pluſieurs autres à me recueillir, & à me ſeparer des occaſions.

Ce ſaint homme me venant donc viſiter dans la penſée que j'avois avec Dieu le même commerce qu'auparavant, il m'étoit extremement dur de le voir ſi abuſé; cela fit que je luy avoüay que je ne faiſois

plus d'Oraiſon ; mais je ne luy en dis pas la veritable cauſe, luy alleguant ſeulement pour pretexte mes infirmitez. Car il eſt vray que bien que guerie de cette premiere grande maladie, j'ay toûjours eu juſques à preſent des indiſpoſitions tres-conſiderables, & j'en ay encore maintenant. Depuis quelque-tems le mal n'a pas été veritablement dans une ſi grande violence, mais il m'en reſte toûjours aſſez & de pluſieurs manieres. Entre autres j'ay eu pendant vingt ans des vomiſſemens tous les matins, de ſorte que je ne pouvois rien prendre juſqu'à midy paſſé, & quelquesfois encore plus tard. Depuis que j'approche plus ſouvent de la ſainte Communion, c'eſt le ſoir que cela m'arrive avant que de me coucher, & avec bien plus d'incommodité, étant obligée de provoquer le vomiſſement avec des plumes dans la bouche, ou choſes ſemblables, autrement j'en ſouffre encore beaucoup davantage. Je ne ſuis ce me ſemble preſque jamais ſans douleur, ſouvent j'en ay pluſieurs à la fois & d'aſſez rudes, principalement un grand mal de cœur, quoy qu'à preſent il ne ſoit pas ſi continuel qu'il étoit, & qu'il ne me prenne que de loin à loin. Pour cette fâcheuſe paraliſie & ces autres attaques de

fiévres auſquelles j'étois ſi ſujette autrefois, je m'en trouve ſouvent aſſez quitte. Il y a bien huit ans que je me mets ſi peu en peine de tous ces maux, que ſouvent même j'en ay de la joye dans la penſée que je ſouffre quelque choſe pour Dieu.

Mon pere donc m'en creut ſur la raiſon de mes infirmitez que je luy alleguay, étant homme à ne point mentir, & ayant lieu de penſer de moy la même choſe ſelon les entretiens que nous avions enſemble. Je luy dis afin qu'il me crût encore mieux, ſentant bien en mon ame que je n'avois point de bonne excuſe à dire, que c'eſtoit tout ce que je pouvois tirer de mes forces que de pouvoir chanter au Chœur ; quoy que cette excuſe ne fût pas non plus ſuffiſante pour me diſpenſer d'un exercice où les forces du corps ne ſont nullement neceſſaires, & où il ne faut que de l'amour & de l'habitude, Nôtre-Seigneur nous en donnant toûjours la commodité, ſi nous le voulons. Je dis toûjours, car quoy que par les maladies & les rencontres de la vie on ſe trouve quelquefois hors d'état de pouvoir prendre de grands temps de ſolitude pour vaquer à l'Oraiſon ; il y a toûjours des momens de meilleure ſanté ou on le peut faire. Et même dans le plus

fort de la maladie & des occaſions, quand une ame aime, elle trouve aſſez de quoy faire ſon Oraiſon, & la meilleure de toutes, en offrant à Dieu ce qu'elle ſouffre, en ſe ſouvenant pour qui elle ſouffre, en ſe conformant à ſa volonté, & en mille autres choſes pareilles qui ſe preſentent, qui fourniſſent d'exercice à ſon amour. Car ce n'eſt point par force qu'il faut attirer l'eſprit d'Oraiſon, ny s'imaginer qu'on ne la puiſſe faire ſans être dans un grand loiſir & dans un grand calme; & même avec un peu de ſoin & de veille ſur ſoy, on peut faire amas de grands biens dans les temps même que par les grands travaux Dieu nous ôte le temps de faire l'Oraiſon. J'avois fait la découverte de ces grands treſors quand je m'obſervois davantage ſur les choſes de ma conſcience.

Mon pere cependant, avec la bonne opinion qu'il avoit de moy, & l'affection qu'il me portoit, crût tout ce que je luy diſois, & cela ne fit qu'exciter ſa compaſſion. Comme il étoit déja en un degré d'oraiſon fort élevé, il ne demeuroit plus ſi long-temps avec moy; & quand il m'avoit vûë il s'en alloit incontinent, diſant, que c'étoit du temps perdu; mais pour

moy qui en perdoit tant en d'autres amuſemens, je n'étois pas ſi ſcrupuleuſe.

Ce ne fut pas à mon pere ſeulement à qui je perſuaday la pratique de l'Oraiſon, mais j'y portay encore quelques autres perſonnes dans les temps même de ces vains entretiens. Les voyant affectionnées à prier Dieu, je leur diſois comme il falloit faire la Meditation: je leur donnois pour cela des livres, & cela ne laiſſoit pas de leur profiter: car pour ce qui eſt du deſir que les autres ſerviſſent Dieu, depuis que je commençay à faire l'Oraiſon, je l'ay toujours eu, comme je l'ay déja dit. Et ſentant bien que je n'etois pas à Nôtre-Seigneur comme je devois, il me ſembloit qu'au moins je ne devois pas laiſſer perdre ce qu'il m'avoit donné de lumieres, pour tâcher que les autres reparaſſent ce qui manquoit de ma part. Je dis cecy afin que l'on voye le grand aveuglement où j'étois de me laiſſer perdre moy-même pendant que je cherchois à ſauver les autres.

En ce temps-là mon pere fut attaqué de la maladie dont il mourut, qui dura quelques jours. Je fus pour le garder, plus malade en mon ame qu'il ne l'étoit en ſon corps, toute diſſipée en vains amuſemens; mais non pas neanmoins, autant que j'é-

tois capable de le connêtre, juſques au point d'être en peché mortel, pendant tout ce temps le plus dereglé dont je parle: car du moment que j'aurois crû y être, pour rien du monde je ne ſerois demeurée en cet état. Je ſouffris beaucoup dans ſa maladie, & je croy que je luy rendis bien en quelque maniere ce qu'il avoit enduré dans les miennes. Toute accablée de mal que j'étois moy-même je m'efforçois pour le ſervir; & quoy qu'en le perdant je ſentiſſe bien que je perdois en ſa ſeule perſonne toute la douceur & toute la joye que je pouvois eſperer en ce monde, j'eus aſſez de courage pour ne luy rien faire paroître de ma peine, & pour être auprés de luy juſques à ce qu'il expira, comme ſi je n'en euſſe rien ſenti; bien qu'il me ſemblât qu'on m'arrachoit l'ame quand je le voyois proche de ſa fin, ayant pour luy une fort grande tendreſſe.

Il y a ſujet de benir Dieu des bonnes diſpoſitions dans leſquelles il mourut, de la joye avec laquelle il accepta la mort, des bons avis qu'il nous donna aprés avoir reçû l'Extrême-Onction, nous recommandant de bien prier Dieu pour ſon ame, de demander à Dieu miſericorde pour luy, & d'être toûjours fidelles à ſon ſervice,

que nous n'avions qu'à voir comme tout finiſſoit. Il nous diſoit les larmes aux yeux le grand deplaiſir qu'il reſſentoit de n'avoir pas ſervy Dieu comme il devoit, qu'il auroit voulu mourir Religieux, je veux dire qu'il auroit ſouhaité à cette heure là avoir été des plus auſteres. Je tiens pour aſſeuré que quinze jours avant ſa mort Nôtre-Seigneur luy fiſt connoître qu'il n'avoit plus guere à vivre; car avant ce temps-là, quoy qu'il fût mal, il ne le croyoit pas; & depuis, encore qu'il y eût beaucoup d'amandement, & que les Medecins l'en aſſeuraſſent, il ne s'arreſtoit point à tout ce qu'ils luy diſoient, & ne ſongeoit qu'à donner ordre aux affaires de ſon ame.

Son principal mal étoit une grande douleur aux épaules qui ne le quittoit jamais, & qui quelquefois le preſſoit ſi fort qu'il s'en plaignoit beaucoup. Je luy dis un jour que comme il étoit ſi devot à cet endroit de la Paſſion, où il eſt dit que Nôtre-Seigneur portoit ſa Croix ſur ſes épaules, il devoit penſer que ſa divine Majeſté avoit bien voulu luy faire ſentir quelque choſe de la douleur qu'il y avoit endurée; cela le conſola ſi fort qu'il me ſemble ne l'en avoir jamais oüy plaindre

depuis. Il fut trois jours tout-à-fait ſans connoiſſance ; mais le jour qu'il mourut elle luy revint ſi entiere que nous en eſtions tout étonnez, & elle luy dura juſques à la fin, étant expiré à la moitié du *Credo* qu'il prononçoit luy-même. Il parût à l'exterieur comme un Ange : auſſi étoit-il tel, ce me ſembloit & ſi on l'oſe dire, en ſon interieur & dans les ſaintes diſpoſitions où il étoit. Je ne ſçay pourquoy j'ay dit tout cecy, ſi ce n'eſt pour condamner davantage mes égaremens, puis qu'aprés avoir été témoin d'une telle mort & d'une telle vie, je devois ſonger à mieux regler la mienne, pour avoir au moins quelque conformité avec un ſi bon Pere. Son Confeſſeur qui étoit un pere Dominicain, homme fort habile diſoit qu'il ne doutoit point qu'il ne deût aller droit au Ciel ; il y avoit déja quelques années qu'il le confeſſoit, & il loüoit beaucoup la pureté de ſa conſcience.

Ce bon Pere Dominicain qui étoit fort homme de bien & fort craignant Dieu, me ſervit beaucoup : car je me confeſſay à luy, & il prit à tâche avec bien du ſoin & de l'affection, de faire du bien à mon ame & de me faire connoître le déplorable état où j'étois. Il me faiſoit communier tous

les quinze jours, & peu à peu commençant à l'entretenir plus à fonds, je luy parlay de mon Oraiſon. Il me dit de ne plus diſcontinuër, & qu'elle ne me pouvoit faire que beaucoup de profit. Je commençay en effet à m'y remettre, & je ne l'ay jamais quittée depuis: mais je ne me ſeparay pas de même des occaſions. Je menois une vie tres-penible, parce que dans l'Oraiſon je reconnoiſſois encore mieux mes fautes; d'un côté Dieu m'appelloit, de l'autre je ſuivois le monde. Les choſes de Dieu me donnoient une grande ſatisfaction, celles du monde me tenoient encore captive. Il ſembloit que j'euſſe voulu accorder ces deux contraires, ſi ennemis l'un de l'autre: la vie ſpirituelle, ſes contentemens & ſes douceurs, avec les divertiſſemens exterieurs & ſenſibles. Je ſouffrois de grandes peines dans l'Oraiſon, parce que l'eſprit n'étoit pas le maître, mais lié comme un eſclave; de maniere que je ne pouvois me renfermer au dedans de moy, qui étoit la ſeule maniere d'Oraiſon que je pratiquaſſe, ſans renfermer en même temps avec moy mille vanitez. Je paſſay de la ſorte pluſieurs années, & j'en ſuis encore à preſent dans l'étonnement, comment j'y pus reſiſter ſans quitter tout-à-fait l'un ou l'au-

tre. Pour l'oraiſon, je ſçay bien qu'il n'étoit plus à mon pouvoir de la quitter, étant ſoûtenuë par la main toute-puiſſante de celuy qui me reſervoit encore à de plus grandes graces.

» Helas, Seigneur, que ne puis-je dire à » preſent, toutes les occaſions que vous m'a- » vez fait éviter pendant ces triſtes années, » que je m'y expoſois moy-même ſans ceſſe, » tous les perils de perdre ma reputation » dont vous m'avez delivrée, faiſant de mon » côté tout ce qui pouvoit faire découvrir » ce que j'étois, & vous Seigneur, tout ce » qu'il falloit pour couvrir ma mauvaiſe con- » duite, & pour mettre au jour quelque pe- » tite vertu, ſi j'en avois quelqu'une; & » la faire paroître grande aux yeux de tout » le monde; de maniere qu'on avoit toû- » jours bonne opinion de moy! Car quoy que mes vanitez ſe laiſſaſſent quelquefois entrevoir, comme on remarquoit en moy d'autres choſes qui paroiſſoient bonnes, on avoit peine à ſe perſuader le mal. Et tout cela, parce que celuy qui ſçait tout, avoit preveu qu'il falloit qu'il fût ainſi, afin qu'on eût dans la ſuite quelque creance en moy dans les choſes que je devois dire pour ſon ſervice; ſa bonté & ſa liberalité infinie ayant égard non à la grandeur

de mes pechez, mais aux deſirs ardens que j'avois ſouvent de le ſervir, & à la peine que je reſſentois de ne trouver pas en moy la force de les mettre à execution.

O Dieu de mon ame, où trouveray-je « des termes aſſez forts pour expliquer tou- « tes les graces que dans le cours de ces an- « nées vous me faiſiez, me diſpoſant ſubi- « tement par un grand repentir, dans le « temps que je vous offenſois le plus, à goû- « ter vos douceurs & vos careſſes les plus fa- « milieres? Il eſt vray, ô mon Roy, que pour « me punir vous vous ſerviez du plus exquis « & du plus rigoureux châtiment qui pût « être exercé contre moy, ſçachant bien à « quoy je pouvois être le plus ſenſible. Ouy, « Seigneur, vous me châtiez de mes égare- « mens, par le redoublement de vos careſ- « ſes. Et je ne croy pas dire en cela d'extravagance, quoy que j'euſſe aſſez de lieu d'être hors de moy, en rappellant preſentement à ma memoire mon ingratitude & tous mes déreglemens. Il ne m'étoit pas à beaucoup prés ſi inſupportable ſelon mon inclination, de recevoir des châtimens quand j'étois tombée en quelque faute conſiderable, que de recevoir des careſſes. La moindre que j'éprouvois lors m'aneantiſſoit, me confondoit & me tour-

mentoit aſſurément plus que n'auroient fait pluſieurs maladies & pluſieurs autres travaux joints enſemble. Parce qu'à l'égard des châtimens je voyois que je les meritois ; & il me ſembloit qu'en les ſouffrant je ſatisfaiſois en quelque maniere à mes pechez, quoy que tout ce que je pouvois endurer fût peu de choſe en comparaiſon de mes dettes. Mais de me voir accablée encore de nouvelles graces, pendant que je reconnoiſſois ſi mal celles que j'avois receuës ; c'eſt un genre de ſupplice terrible pour moy, & je croy, pour tous ceux qui auront quelque connoiſſance ou quelque ſentiment de Dieu : cette diſpoſition pouvant être miſe au rang des bonnes inclinations. C'étoit le ſujet ordinaire de mes larmes & de mes ennuis au milieu des plus tendres ſentimens de Dieu, de me voir toûjours auſſi fragile que je l'étois, & expoſée à retomber dés le ſoir même dans les fautes que j'avois pleurées le matin, quoy que pour lors & dans le moment, mes deſirs fuſſent veritables & mes reſolutions fermes.

C'eſt un grand malheur à une ame que de ſe trouver ſeule au milieu de tant de perils : car il me ſemble pour moy que ſi j'avois eu quelqu'un avec qui conferer de toutes

toutes ces choſes, cela m'auroit beaucoup ſervi pour m'empeſcher de retomber ſi ſouvent, quand ce n'auroit été que par honte & par crainte, quoy que celle de Dieu ne fût pas capable de me retenir. Je conſeillerois pour cela aux perſonnes qui s'adonnent à l'Oraiſon, principalement lors qu'elles commencent, de tâcher de faire amitié & lier converſation avec d'autres qui ſuivent le même exercice. C'eſt une choſe tres-importante, quand on n'en tireroit autre avantage que de s'entraider reciproquement, en priant les uns pour les autres, mais il y en a encore beaucoup d'autres tres-conſiderables. Et puiſque dans les attaches & amitiez humaines, quoy qu'elles ne ſoient pas trop bonnes, on a ſoin de chercher des amis avec qui s'en entretenir pour ſoulager ſon cœur, & pour prolonger en quelque maniere la durée de ces vains plaiſirs, en les racontant; je ne ſçay pourquoy il ne ſera pas permis aux perſonnes qui veulent commencer tout de bon à aimer Dieu & à le ſervir, d'avoir auſſi quelqu'un à qui conter ſes plaiſirs & ſes peines: car dans le chemin de l'Oraiſon il y a de l'un & de l'autre. Il ne faut pas avoir peur ſi c'eſt de bonne foy que l'on pretend à l'amitié de Dieu, qu'il s'y gliſſe de la

vaine gloire, & quand on ſeroit attaqué de quelque premier mouvement, on en ſortira toûjours avec avantage. Je ſuis perſuadée même que quiconque apportera dans ces ſortes de communications cette pure intention, non ſeulement il en tirera du profit pour luy, mais il en procurera à ceux qui l'écouteront & en reviendra plus inſtruit luy-même & plus éclairé, & en même temps plus en état d'inſtruire ſes amis. Celuy qui prendroit de la vaine gloire dans ces ſortes d'entretiens ſera également capable d'en prendre à entendre la Meſſe avec devotion, ſi quelqu'un le regarde, & dans toutes les autres choſes qu'il faut faire à peine de n'être pas Chrétien, & qui ne peuvent jamais être obmiſes par apprehenſion de vaine gloire.

Ce ſecours eſt ſi neceſſaire & ſi important pour les ames qui ne ſont pas encore bien fortifiées dans la vertu, que je ne ſçaurois aſſez recommander cette proviſion de bons amis ſi utile, au milieu de tant de mauvais qui ne cherchent qu'à nous porter au mal, & à s'oppoſer à nos bons deſſeins. Je croirois volontiers que ce grand myſtere que chacun fait de ſes bons ſentimens, & des veritables deſirs que l'on a d'aimer Dieu, & de le contenter en toutes

choſes, eſt un pur artifice du Demon, à qui il eſt infiniment important de perſuader aux ames devotes qu'elles doivent tenir leur zele ſecret, par le même motif qui le porte à vouloir rendre publiques les affections déreglées du ſiecle, & à en autoriſer la coutume: de maniere qu'il ſemble qu'on n'en faſſe maintenant qu'une galanterie, & que l'on ſe vante hardiment des pechez que l'on commet en cela contre Dieu.

Je ne ſçay ſi je ne dis point icy d'extravagances: ſi cela eſt, vous n'aurez, mon Reverend Pere, qu'à tout déchirer; mais ſi vous en jugez autrement, je vous conjure d'aider ma ſimplicité & mon ignorance, en ajoûtant encore icy pluſieurs choſes: car les affaires du ſervice de Dieu ſont à preſent traitées ſi foiblement, que ceux qui ont envie de le ſervir ont bon beſoin de ſe preſter la main les uns aux autres, pour s'avancer dans la vertu: tant ont de cours & d'approbation, les vanitez & les faux plaiſirs du ſiecle. Peu d'yeux s'appliquent à les obſerver, ni à les cenſurer; mais ſi quelqu'un commence à ſe donner à Dieu, il s'éleve auſſi-tôt tant de gens qui murmurent contre, qu'il eſt neceſſaire de chercher compagnie pour ſe défendre,

juſques à ce qu'on ait acquis aſſez de force pour ſe mettre au deſſus de la perſecution, autrement on ſe trouvera quelquefois en de fâcheux détroits. C'étoit pour cela apparemment que parmi quelques Saints l'uſage s'étoit introduit de ſe retirer dans les deſerts. Mais nous pouvõs encore ajoûter que c'eſt une dépendance de l'humilité de ne ſe fier pas à ſoy-même, & de croire que par le moyen de ceux avec qui on confere, Dieu accordera de nouveaux ſecours; outre que la charité s'augmente par la communication reciproque, & mille autres avantages qui en reviennent; je n'aurois pas la hardieſſe d'en tant dire ſi je n'avois une grande experience de l'importance de ce conſeil. Il eſt vray que je ſuis la plus foible & la plus mauvaiſe de toutes les creatures qui ſont au monde; mais je croy qu'une autre, quelque forte qu'elle ſoit, ne perdra rien de n'avoir pas cette bonne opinion d'elle-même, & de faire un acte d'humilité en ajoûtant foy en cela à l'experience que j'en ay.

Pour mon particulier, je puis dire que ſi Nôtre-Seigneur ne m'avoit découvert cette verité, & ne m'avoit donné les moyens de pouvoir communiquer fort ordinairement avec des perſonnes d'Oraiſon, j'al-

lois, tout en tombant & me relevant, me precipiter enfin dans l'Enfer : car pour tomber je ne manquois pas de bon nombre d'amis qui m'y portoient, & pour me relever je me trouvois ſi ſeule que je ſuis encore dans l'étonnement comment je ne ſuis pas reſtée toûjours par terre. J'ay bien ſujet d'en rendre graces à la miſericorde de Dieu qui étoit le ſeul qui me tendoit la main, qu'il en ſoit beni à jamais. Ainſi ſoit-il.

CHAPITRE VIII.

Du grand bien que ce fut pour elle, & pour éviter la perte entiere de ſon ame, de ne s'éloigner pas tout-à-fait de l'Oraiſon ; Que c'eſt le plus excellent moyen pour regagner ce que l'on a perdu. Elle exhorte tout le monde à s'y appliquer, en faiſant valoir tous les avantages qu'il y a, & que quand même on viendroit dans la ſuite à la quitter, il reſte toûjours du profit d'avoir joüy quelque-temps d'un ſi grand treſor.

CE n'eſt pas ſans raiſon que j'ay tant peſé ſur ce triſte temps de ma vie,

connoiſſant bien d'ailleurs que perſonne ne pourroit prendre de plaiſir à la peinture d'une choſe ſi affreuſe: auſſi voudrois-je que ceux qui liront cecy conçûſſent pour moy de l'horreur, voyant une ame ſi opiniaſtre & ſi ingrate envers celuy qui luy faiſoit continuellement tant de graces. Et plût à Dieu que j'euſſe la liberté de dire combien de fois en ce malheureux temps j'ay manqué à mon Dieu, pour ne m'être pas appuyée comme il faut ſur cette ferme colomne de l'Oraiſon!

Je paſſay prés de vingt ans par cette mer orageuſe, en tombant & en me relevant, mais foiblement, puiſque je retombois de nouveau; & je menois une vie ſi éloignée de la veritable perfection, que je ne faiſois quaſi pas de cas des pechez veniels: pour les mortels, quoy que je les craigniſſe, ce n'étoit pourtant pas autant que je le devois, puiſque je ne m'éloignois pas des perils. Je puis dire que c'eſt une des plus penibles vies que l'on ſe puiſſe imaginer, ne reſſentant ny la joye de la poſſeſſion de Dieu, ny le contentement qu'on pourroit eſperer du côté du monde. Quand j'étois dans les plaiſirs du monde, le ſouvenir de ce que je devois à Dieu faiſoit que je n'y eſtois qu'avec peine; quand

j'eſtois avec Dieu, les affections du monde me venoient troubler: c'eſt une eſpece de combat ſi rude, que je ne comprends pas comment je l'ay pû ſoûtenir ſeulement un mois, & encore moins, un ſi grand nombre d'années. Avec tout cela je reconnois clairement la grande miſericorde dont Nôtre-Seigneur a uſé à mon égard, de m'avoir donné aſſez de hardieſſe, ayant à être encore ſi engagée parmy le monde, de continuer à faire l'Oraiſon. Je dis de hardieſſe; car en effet, je ne ſçay pour quelle autre choſe, quelle qu'elle puiſſe être, il en faut davantage, que pour traiter de trahiſon contre ſon Roy, ſçavoir qu'il le ſçait, & n'être jamais hors de deſſous ſes yeux. Car quoy que Dieu ſoit toûjours preſent, il me ſemble qu'il l'eſt encore d'une maniere plus particuliere pour ceux qui ſont dans l'exercice de l'Oraiſon, en ce qu'ils connoiſſent eux-mêmes qu'il les regarde, au lieu qu'il peut aiſément arriver que les autres paſſent pluſieurs jours ſans ſe ſouvenir même que Dieu les voit.

Il eſt vray que dans le cours de ces années, il y eut pluſieurs mois, & je croy même quelque année entiere, que je m'obſervois extrêmement, m'appliquant beaucoup

à l'Oraiſon, & prenant force precautions pour ne retourner pas à offenſer Dieu. La verité que je veux ſuivre exactement m'a obligé de dire cela, quoy qu'il me reſte peu de ſouvenir de ces jours heureux; & c'eſt ce qui me perſuade qu'ils doivent avoir été en petit nombre, en comparaiſon des mauvais jours. Il s'en paſſoit pourtant fort peu ſans que je donnaſſe de grands temps à l'Oraiſon, à moins que je ne fuſſe bien malade ou fort occupée. Quand j'étois plus mal j'étois mieux avec Dieu, je tâchois de faire en ſorte que les perſonnes avec qui je m'entretenois fuſſent auſſi fort à luy, & j'en ſuppliois inſtamment Nôtre-Seigneur, leur parlant de luy tres-ſouvent. De vingt-huit ans donc qu'il y a que j'ay commencé à faire l'Oraiſon, j'en ay paſſé plus de dix-huit, à la reſerve de l'année dont je viens de parler, dans cette bataille, & ce conflit de commerce entre Dieu & le monde. Dans les autres dont il me reſte à parler, le ſujet de la guerre fut changé, mais les aſſauts n'ont pas laiſſé pourtant d'eſtre rudes; cependant la confiance d'être dans le bon chemin du ſervice de Dieu, & l'experience de la vanité de toutes les choſes du monde, ont fait que tout a été doux, comme je le diray dans la ſuite.

Ce qui m'a obligé à raconter tout ce détail ç'a été, comme j'ay déja dit, d'un côté pour faire voir la grande miſericorde de Dieu, & mon ingratitude; de l'autre pour faire comprendre la grace que Dieu fait à une Ame quand il la porte à s'appliquer perſeveramment à l'exercice de l'Oraiſon, quoy qu'elle n'y apporte pas d'abord toutes les diſpoſitions qui ſeroient neceſſaires. Car je tiens pour certain, que ſi elle perſevere, quelques pechez, tentations, & cheutes de mille manieres qui luy arrivent de la part du Demon, Nôtre-Seigneur la conduira enfin au port de ſalut, comme il ſemble qu'il ait fait preſentement à mon égard. Et plaiſe à ſa diviſe Majeſté que je ne retourne pas de nouveau à me perdre.

Pluſieurs ſaints perſonnages & de pieté, ont écrit des grands avantages qui ſe rencontrent dans cet exercice de l'Oraiſon, j'entends de l'Oraiſon Mentale; & il y a ſujet d'en rendre gloire à Dieu. Mais quand cela ne ſeroit pas, quoy que j'aye peu d'humilité, au moins n'ay-je pas aſſez de ſuperbe pour en oſer parler. Je diray donc ſeulement ſelon l'experience que j'en ay & comme il eſt vray, que dans quelques defauts que tombe une perſonne qui a

commencé une fois à faire l'Oraiſon, elle ne la doit point quitter, parce que c'eſt le veritable moyen pour revenir à elle & pour ſe corriger, ſans quoy elle y aura bien de la peine. Et qu'elle ne ſe laiſſe point tenter par le Demon de la quitter par humilité comme il me le fit faire à moy. Qu'elle croye fermement que les paroles de Dieu ne ſçauroient manquer, & qu'en nous repentant bien veritablement, & avec un ferme propos de ne le plus offenſer, il nous rend ſa premiere bienveillance, & nous fait les mêmes graces qu'auparavant, & quelquefois encore de bien plus grandes, ſi nôtre repentir le merite.

Pour ceux qui n'ont point encore commencé cet exercice de l'Oraiſon, je les conjure pour l'amour de Dieu, qu'ils ne ſe privent pas d'un ſi grand bien. Il n'y a rien à craindre dans cette entrepriſe, & tout eſt digne de nos ſouhaits: car quand on n'y feroit pas un grand progrés, & qu'on ne feroit pas un aſſez puiſſant effort vers la perfection pour meriter les douceurs & les careſſes que Dieu fait goûter à ceux qui ſont dans cet état avancé, on ne laiſſera pas par les menus gains que l'on y fera, de connoître le veritable chemin du Ciel; & ſi on perſevere, j'eſpere en la

miſericorde de Dieu, que perſonne ne le prendra pour ami qu'il n'en ſoit payé. Car il me ſemble que faire l'Oraiſon Mentale n'eſt autre choſe que traiter d'amitié avec Dieu, demeurant ſouvent ſeule à ſeul à s'entretenir avec celuy que nous ſçavons qui nous aime. Et ſi vous ne l'aimez pas encore (parceque pour faire que l'amitié ſoit veritable, & qu'elle dure, il faut que les humeurs ſe rencontrent, & l'on ſçait aſſez que dans Nôtre-Seigneur, il ne peut y avoir de défaut, & que nous au contraire nous ne ſommes qu'imperfection, ſenſualité, ingratitude, ce qui fait que vous ne ſçauriez gagner ſur vous de l'aimer autant que vous devriez, parce qu'il ne revient pas à vôtre humeur;) Au moins voyant qu'il y va tant du vôtre de conſerver ſon amitié, & combien de ſon côté il a d'amour pour vous, paſſez pardeſſus cette peine de demeurer un ſi long eſpace de temps avec celuy qui eſt ſi different de vous.

O bonté infinie de mon Dieu, c'eſt-là ce « me ſemble juſtemẽt la maniere dont je vous « conſidere à mon égard, & dont je me vois « au vôtre. O delices des Anges, je voudrois « me pouvoir fondre toute entiere en vôtre « amour quand je fais reflexion combien il « eſt vray que vous ſouffrez avec vous «

» celuy qui ne ſçauroit ſouffrir luy-mê-
» me que vous ſoyez avec luy. O mon
» Seigneur, que vous entendez bien-à-
» faire le bon amy; ſoit en ſuportant une
» ame, ſoit en luy deployant vos careſſes;
» vous attendez que peu à peu elle ſe faſſe à
» vôtre humeur, & vous ſouffrez cependant
» la ſienne, prenant en compte, ô mon Sei-
» gneur, les momens d'amour qu'elle fait
» paroître pour vous, & oubliant tout ce
» qu'elle a fait contre vous, à l'inſtant même
» qu'elle en marque du repentir. C'eſt ce que
» j'ay veu clairement en moy, & je ne com-
» prends pas, ô mon Createur, comment
» tout le monde ne s'empreſſe pas à l'envi
» d'approcher de vous dans cette particulie-
» re amitié. Les méchans même le doivent
» faire tout oppoſez qu'ils ſoient à vous dans
» leurs inclinations, afin que vous les ren-
» diez bons, ſe captivant à ſouffrir du moins
» que deux heures peut-être chaque jour
» vous ſoyez avec eux, quoy qu'ils ne puiſſent
» reſter avec vous qu'avec mille retours
» d'inquiétudes, & de penſées du monde,
» comme il m'arrivoit ordinairement. Par
» cette violence qu'ils ſe font à eux-mêmes
» de vouloir bien demeurer dans une ſi bon-
» ne compagnie; car c'eſt tout ce qu'ils peu-
» vent faire dans ces commencemens, &

quelquefois encore long-temps aprés dans « la ſuite, ils vous obligent, Seigneur, à for- « cer les Demons à ne les plus attaquer, de « maniere que chaque jour la puiſſance de « leurs ennemis diminuë, & vous augmen- « tez la leur pour les ſurmonter. «

Non, non, vous n'en voulez à la vie « de perſonne, ſource adorable pour tous « ceux qui ſe fient à vous, & pour ceux « pareillement qui affectent de vous avoir « pour ami: mais au contraire en donnant « la vie à leur ame, vous ſoûtenez même « celle du corps dans une meilleure ſanté. «

Je ne comprens pas ce que peuvent craindre ceux qui apprehendent de commencer à faire l'Oraiſon Mentale, ni je ne ſçay dequoy ils peuvent avoir peur. Pour le Demon, il ſçait bien ce qu'il fait quand il met dans l'eſprit ces vaines terreurs, il va à ſes fins, & cauſe à l'ame un mal veritable, ſi par ce moyen il fait en ſorte que je ne penſe point à mes pechez, ni à tout ce que je dois à Dieu, ni à l'Enfer, ni au Paradis, ni à tous les travaux & toutes les douleurs que Nôtre-Seigneur a endurez pour moy. C'étoit-là ſur quoy je faiſois toutes mes Oraiſons, & je ne prenois point d'autres ſujets pendant tout le temps que j'étois dans tous ces perils: je rame-

nois toûjours là mes penſées autant que je le pouvois : car tres-ſouvent même, pendant quelques années ; j'étois plus occupée du deſir que l'heure que j'avois deſtinée à être là, fut paſſée, & à écouter quand l'horloge ſonneroit, qu'à d'autres bonnes penſées ; juſques-là que bien des fois il n'y a ſorte de penitence, ce me ſemble, qu'on m'euſt propoſée à laquelle je ne me fuſſe plus volontiers ſoumiſe qu'à cette contrainte de me recueillir pour faire Oraiſon.

Il eſt certain que la violence que je ſouffrois de la part du Demon ou de mes méchantes habitudes pour aller à l'Oraiſon étoit ſi exceſſive, & la triſteſſe qui me prenoit, ſi grande au moment que j'entrois dans l'Oratoire, que j'avois beſoin pour m'y contraindre, de me ſervir de tout mon courage que l'on dit n'être pas petit. Et en effet, on a vû dans les occaſions que Dieu m'en a donné beaucoup au delà de l'ordinaire de mon ſexe : mais par malheur je l'ay mal employé. A la fin Nôtre-Seigneur venoit à mon ſecours, & aprés m'être ainſi ſurmontée, je me trouvois dans un plus grand calme, & une jouïſſance plus douce & plus paiſible, que d'autres fois que j'avois ſenti de l'attrait à la priere.

Si donc Nôtre Seigneur a eu la bonté de ſouffrir ſi long-temps une creature auſſi méchante que moy, & ſi l'on voit manifeſtement que par le ſecours de l'Oraiſon tous mes égaremens ont été redreſſez ; quelle perſonne aprés cela peut craindre pour mauvaiſe qu'elle ſoit, puis qu'il ne s'en trouvera point qui le ſoit à un tel excés, qu'elle perſevere dans l'erreur autant d'années que moy, aprés avoir receu tant de graces? Et qui pourra manquer de confiance voyant que Nôtre-Seigneur m'a ſi long-temps ſoufferte, ſeulement à cauſe du deſir & du ſoin que j'avois de luy ménager un temps & un lieu propre pour demeurer avec moy, quoy que je le fiſſe ſouvent ſans amour, & par la pure violence que je me faiſois, ou plûtôt que vous me faiſiez vous-même, ô mon Dieu!

Que ſi l'Oraiſon fait tant de bien & eſt ſi neceſſaire à ceux qui ne ſervent pas Dieu comme il faut, & qui l'offenſent encore, & ſi perſonne ne peut trouver avec verité dans cette pratique aucun deſavantage qu'il n'y en ait encore beaucoup plus à s'en priver, pourquoy ceux qui cherchent Dieu, & qui ont un vray deſir de continuër dans ſon ſervice, la negligeront-ils? Certes je ne le comprends pas, puiſque

c'eſt s'expoſer à paſſer les travaux de la vie avec beaucoup plus de peine, & vouloir fermer à Dieu la porte pour n'avoir point de part à ſes douceurs. Ils me font aſſurément grande pitié: car on peut dire qu'ils ſervent veritablement Dieu à leurs dépens. Au lieu qu'à l'égard de ceux qui ſont dans la pratique de l'Oraiſon, Dieu en porte tous les frais, puiſque dans le peu de peine & d'aſſujettiſſement qu'ils ſe donnent, il méle un aſſaiſonnement ſi doux qu'il leur fait paſſer gayement tous leurs travaux.

Comme je dois traiter au long de ces douceurs dont Nôtre-Seigneur regale ceux qui perſeverent dans l'exercice de l'Oraiſon, je n'en parleray pas en ce lieu, mais je diray ſeulement que l'Oraiſon a été l'unique porte de toutes les graces ſingulieres dont Nôtre-Seigneur m'a favoriſée; & ſi on la tient fermée je ne ſçay pas comment il en pourra gratifier les ames, ne trouvant pas de paſſage, quelque envie qu'il ait d'entrer, pour rejoüir une ame, & pour ſe réjoüir avec elle. Car pour cela il la veut ſeule, pure & dans l'empreſſement de recevoir ſes careſſes; mais ſi au lieu de cela il trouve mille embarras aux avenuës de nôtre ame, & ſi nous ne nous mettons

mettons point en devoir de les ôter, comment viendra-t-il à nous & comment voulons nous qu'il nous faſſe de grandes graces ?

Pour mieux faire connoître la miſericorde de Dieu ſur moy, & la grande grace qu'il me fit de ne permettre pas que je quittaſſe l'Oraiſon ni les bonnes lectures, je diray icy, puis qu'il eſt ſi important de le bien comprendre, d'un côté la batterie furieuſe que le Demon dreſſe contre une ame pour la gagner, & de l'autre la bonté ingenieuſe de Nôtre-Seigneur, pour trouver les moyens de la rappeller à luy, afin que l'on ſe garde des perils dont je n'ay pas ſceu me garder moy-même. Mais par deſſus tout je conjure toutes les perſonnes d'oraiſon pour l'amour de Nôtre-Seigneur, & en recõnoiſſance de cette charité infinie avec laquelle il ménage ſi amoureuſement nôtre retour vers luy, qu'elles ſe donnent de garde des occaſions : car quand une fois on s'y expoſe on a lieu de tout craindre dans un combat où tant d'ennemis nous attaquent, & tant de foibleſſe de nôtre part nous met hors d'état de défenſe.

Je voudrois pouvoir repreſenter au naturel dans quelle captivité étoit mon ame en ces temps-là : car je ſentois bien mon

eſclavage, mais je ne pouvoſi venir à bout de comprendre en quoy il conſiſtoit, ni je ne pouvois non plus tout-à-fait croire que ce que mes Confeſſeurs ne me faiſoient pas paſſer pour fort grief, fût auſſi criminel que je le reſſentois au fonds de mon ame. Un d'eux me dit un jour que je l'allay trouver avec un grand ſcrupule, que quand je ſerois dans une haute contemplation, il n'y avoit pas d'inconvenient que je me trouvaſſe dans de pareilles compagnies & converſations. Ce fut vers la fin de mes égaremens, cõme commençois à travailler par la grace de Dieu à me ſeparer des grands perils, quoy que je n'en évitaſſe pas encore tout-à-fait l'occaſion. Comme ces bonnes gens me voyoient avec de ſi grands deſirs de bien faire, & ſi occupée de Dieu dans l'Oraiſon, il leur ſembloit que je faiſois beaucoup. Mais mon ame comprenoit bien que ce n'étoit pas là ce qu'elle étoit obligée de faire pour celuy à qui elle étoit ſi redevable. J'ay pitié d'elle encore à preſent quand je penſe combien elle eut lors à ſouffrir, veu le peu de ſecours qu'elle avoit, ſi ce n'étoit du côté de Dieu, & la grande liberté qu'on luy donnoit pour ſes divertiſſemens & pour ſes plaiſirs, en l'aſſurant qu'ils étoient permis.

Les Predications d'ailleurs ne me cauſoient pas un petit tourment: j'étois fort affectionnée à en entendre, de maniere que ſi je voyois quelque Predicateur preſcher avec zele & ſuccés, je ſentois auſſitôt une inclination particuliere pour luy, & cela ſe faiſoit tout naturellement ſans que je ſceuſſe d'où cela me venoit. Je ne trouvois preſque jamais de ſi méchant Sermon que je ne l'entendiſſe avec plaiſir, quoy qu'au dire de ceux qui l'écoutoient le Predicateur ne preſchât pas bien. Quand il ſe rencõtroit que le Sermon étoit bon, c'étoit pour moy un regal ſingulier. Je ne me laſſois quaſi jamais de parler de Dieu ou d'en entendre parler, & cela depuis que je commençay à faire l'Oraiſon. Mais ſi d'un côté les Sermons me donnoient beaucoup de conſolation, de l'autre ils me cauſoient un grand tourment, parce qu'ils me faiſoient connoître que je n'étois pas à beaucoup prés telle que je devois être. Je ſuppliois à la verité Nôtre-Seigneur qu'il m'aidaſt; mais à quoy je manquois apparemment & ſelon que j'en puis juger à preſent, c'eſt que je ne mettois pas toute ma confiance en luy, & ne renonçois pas totalement à celle que je pouvois avoir en moy-même. Je cherchois

par tout du remede, je faiſois pour cela toutes mes diligences; mais il falloit que je ne compriſſe pas que tout cela ſervoit de peu, ſi renonçant entierement à toute confiance en nous, nous ne la mettons uniquement en Dieu. Je deſirois de vivre de la veritable vie, comprenant bien que je ne vivois pas & que je ne faiſois que combattre contre une ombre de mort, mais je ne trouvois perſonne qui me donnaſt la vie que je cherchois; je ne la pouvois obtenir par moy-même, & celuy qui ſeul me la pouvoit donner avoit raiſon de ne me pas ſecourir, puis qu'aprés m'avoir tant de fois ramenée à luy je l'avois toûjours abandonné.

CHAPITRE IX.

De quelle maniere Nôtre-Seigneur commença à la reveiller & à éclairer ſon ame au milieu des grandes tenebres où elle étoit, & comme il fortifia ſa vertu pour ne le plus tant offenſer.

MOn ame fatiguée enfin de la vie penible qu'elle menoit, commençoit à deſirer le repos; mais ſes mauvaiſes

habitudes ne lui permettoient pas de le goûter. En cet état il m'arriva un jour qu'entrant dans un Oratoire je jettay les yeux ſur une Image qu'on y avoit miſe en reſerve, & qui avoit été empruntée pour une certaine Fête qui ſe devoit faire dans la Maiſon. Elle repreſentoit Jeſus-Chriſt tout couvert de playes, & elle étoit ſi touchante qu'en la regardant je me ſentis toute émeuë de le voir en ce pitoyable état: car on y voyoit tres-bien dépeint ce qu'il a ſouffert pour nous. Mon reſſentiment fut ſi vif d'avoir eu ſi peu de reconnoiſſance de tant de bleſſures endurées pour moy, qu'il me ſembloit que mon cœur étoit preſt à ſe fendre en deux. Je me jettay à ſes pieds avec beaucoup de larmes, le conjurant qu'il me fortifiaſt une bonne fois pour ne le plus offenſer.

J'étois de tout temps fort devote à la glorieuſe ſainte Madeleine, & je penſois ſouvent à ſa converſion, particulierement quand je communiois: car comme je ſçavois que pour lors Nôtre-Seigneur étoit tres-certainement au dedans de moy, je me tenois là à ſes pieds comme elle, ſans que je ſceuſſe bonnement ce que je luy diſois. Il me ſembloit pourtant que mes larmes n'étoient pas à rejetter, quoy que ce fût

bien aſſez que Nôtre-Seigneur me ſouffrît les répandre en ſa preſence, puiſque je m'oubliois ſi promptement de tous ces bons ſentimens. Je ne manquois pas de me recommander toûjours à cette grande Sainte, la ſuppliant qu'elle m'obtint pardon; mais cette derniere fois dont je parle, que je me mis aux pieds de cette Image, il me ſemble que j'en reſſentis plus d'effet, parce que je commençois à ne me plus fier à moy-même, & à mettre toute mon eſperance en Dieu. Je luy dis que je ne me leverois point de là qu'il ne m'euſt accordé ce que je luy demandois; & j'ay ſujet de croire que ma priere ne fut pas vaine: car de ce moment je commençay à faire beaucoup plus de progrés.

La maniere d'Oraiſon qui m'étoit la plus familiere, ne pouvant diſcourir avec l'entendement, étoit de tâcher de me repreſenter Jeſus-Chriſt au dedans de moy; & je me trouvois, ce me ſembloit, plus à mon aiſe aux endroits où je le voyois le plus ſeul, m'imaginant que dans cette ſolitude & deſolation, j'avois plus d'accés à luy en qualité de perſonne pauvre & neceſſiteuſe; J'avois pluſieurs ſimplicitez pareilles; mais j'aimois ſur tout l'Oraiſon au Jardin, & c'étoit là où je luy tenois plus volontiers

compagnie. Je penſois à l'agonie qu'il y ſouffrit, & à cette ſueur de ſang qui luy ſortit de tout le corps: j'aurois bien ſouhaité de la pouvoir eſſuyer, mais je ne me ſouviens point que j'aye jamais oſé en venir à l'effet, me regardant comme une trop grande pechereſſe. Je demeurois ainſi avec luy autant que mes penſées me donnoient de treve, car elles me tourmentoient beaucoup.

Pendant pluſieurs années, preſque tous les ſoirs avant que de m'endormir, j'avois pris l'habitude en faiſant la derniere priere à Dieu pour repoſer, de penſer toûjours un peu à cet endroit de l'Oraiſon du Jardin; je le faiſois avant même que d'être Religieuſe, parce qu'on m'avoit dit qu'il y avoit de grandes Indulgences. Et pour moy je ſuis perſuadée que mon ame y gagna en effet beaucoup, parce que par là je commençay à faire l'Oraiſon, ſans ſçavoir ce que c'étoit; & j'en avois ſi bien pris la coûtume que je ne manquois non plus à cette pratique qu'à faire le ſigne de la Croix en me couchant.

Mais revenant à ce que je diſois du tourment que me donnoient mes penſées, c'eſt le propre de cette maniere d'Oraiſon, où l'entendement ne diſcourt point,

qu'il y a pour l'ame ou beaucoup de perte ou beaucoup de gain: la perte eſt quand l'eſprit ne s'applique à rien; mais d'ailleurs le gain eſt grand, quand on en ſçait profiter, car tout tourne en amour; il eſt vray que pour en venir là il en coûte un peu, ſi ce n'eſt qu'il plaiſe à Nôtre-Seigneur d'élever promptement l'ame à l'Oraiſon de Quietude, comme je l'ay veû en quelques perſonnes que je connois. Aux ames qui vont par cette route un livre eſt d'un grand ſecours pour ſe recueillir en peu de temps. Je tirois auſſi avantage pour le même effet, de regarder la campagne, les eaux, les fleurs, toutes ces choſes me rappelloient en memoire le Createur, je veux dire qu'elles me tenoient lieu de livre pour me reveiller & me recueillir, & pour me faire penſer à mon ingratitude & à mes pechez.

Pour tout ce qui eſt au Ciel, & pour toutes les choſes élevées, j'avois l'entendement ſi groſſier que jamais il ne m'a été poſſible d'en former aucune image, juſques à ce que par une autre voye Nôtre-Seigneur m'en ait donné connoiſſance. J'avois ſi peu de diſpoſition à me faire dans l'eſprit des peintures des choſes, que rien ne m'aidoit que ce que je voyois, ſans y pou-

voir ſuppléer par mon imagination, comme font d'autres perſonnes qui ſe forment dans l'eſprit des repreſentations où elles ſe renferment & ſe recueillent. Tout ce que je pouvois faire étoit de penſer à Jeſus-Chriſt comme homme en general, ſans que je me le puſſe repreſenter autrement en moy-même, quelque peinture que je viſſe de ſa beauté où dans les livres où dans ſes images, que comme feroit un aveugle ou une perſonne qui ſeroit dans l'obſcurité, laquelle quoy qu'elle s'entretint avec une autre, & qu'elle ſçeût qu'elle eſt avec elle, parce qu'elle connoît certainement qu'elle eſt là, je veux dire qu'elle l'entend, & qu'elle la ſçait là, elle ne la voit pourtant point du tout. Voila juſtement comme j'eſtois, quand je penſois à Nôtre-Seigneur, & c'étoit pour cela que j'aimois tant les images. Malheureux ceux qui par leur faute perdent un ſi grand avantage; ils font bien voir par là qu'ils n'aiment pas le Maître; car s'ils l'aimoient ils prendroient plaiſir à voir ſa repreſentation, comme parmy les hommes mêmes on eſt bien aiſe de voir le portrait de ce que l'on aime.

En ce temps-là on me donna à lire les Confeſſions de ſaint Auguſtin, & il ſem-

ble qu'il y eût en cela quelque choſe d'une conduite particuliere de Dieu, car je ne les avois pas demandées, ny ne les avois même jamais veuës. J'ay toujours été fort affectionnée à ce grand Saint, parce que le Monaſtere où j'avois été en penſion ſeculiere étoit de ſon ordre, & auſſi parce qu'il avoit été pecheur; car je trouvois beaucoup de quoy me conſoler dans tous les Saints, que Nôtre-Seigneur avoit ramenez à luy aprés avoir été pecheurs, m'imaginant qu'il m'aideroit par leur moyen, & que comme il leur avoit pardonné, il me pardonneroit de même. Une choſe cependant, comme j'ay déja dit, me deſoloit dans leur exemple, qui étoit que Nôtre-Seigneur ne les avoit appellez qu'une fois, & qu'ils n'étoient point retombez depuis; au lieu qu'à mon égard mes rechûtes étoient en ſi grand nombre qu'elles me cauſoient bien de la douleur. Conſiderant d'autre part ſon amour exceſſif pour moy je m'encourageois de nouveau, car jamais je ne me ſuis défiée de ſa miſericorde, mais de moy bien des fois aſſeurément. Je ſuis épouvantée de la dureté de mon cœur au milieu de tant de ſecours que j'avois de la part de Dieu! & je ſuis encore ſaiſie de frayeur quand je

conſidere le peu que je pouvois ſur moy-même, & par combien d'attaches j'eſtois retenuë de me donner toute entiere à Dieu.

Comme je commençay à lire les Confeſſions de ſaint Auguſtin il me ſembla que je me voyois-là toute depeinte, & je m'affectionnay encore davantage à me recommander à ce grand Saint. Mais lors que j'en fus à l'endroit de ſa converſion, & que je lûs comme il entendit cette voix dans le jardin, je ne la pris pas ce me ſemble autrement que ſi elle s'étoit adreſſée à moy-même, par l'effet que j'en reſſentis dans mon cœur. Je m'arreſtay-là un grand temps fondant toute en larmes, & ſentant en moy-même un combat & une peine exceſſive. O grand Dieu, combien une « ame a-t-elle à ſouffrir quand il eſt queſtion « de perdre ſa liberté, & de ceſſer d'être « maîtreſſe d'elle-même! Que de tourmens « elle a à eſſuyer, j'admire maintenant com- « me j'y pouvois reſiſter! Dieu ſoit loüé « éternellement de m'avoir conſervé la vie pour ſortir de cet abîme de mort.

De ce moment mon ame s'apperçût d'un grand ſurcroît de forces qui luy vint de la part de Dieu qui ſans doute fut ſenſible à mes cris, & fut touché de tant de larmes.

Je ſentis croître en moy le deſir d'être plus long-temps avec luy, & de m'ôter de devant les yeux les occaſions perilleuſes, car auſſi-tôt que j'en étois ſeparée la pente de mon cœur le portoit incontinent à l'amour de ſon Dieu. Je ſentois toûjours bien ce me ſembloit que je l'aimois, mais je ne comprenois pas autant que je le devois en quoy conſiſte le veritable amour de Dieu.

Je n'avois pas ſi-tôt commencé de me diſpoſer à le vouloir mieux ſervir, que ſa divine Majeſté recommençoit de ſon côté ſes careſſes, comme ſi Nôtre-Seigneur eût pris plaiſir à me convier de vouloir bien recevoir ce que les autres ont de la peine d'obtenir à force de travail; je parle icy de ces dernieres années que Nôtre-Seigneur me favoriſoit de ſes douceurs & de ſes conſolations. Pour ce qui étoit de luy en demander, ny aucune tendreſſe de devotion, je n'ay jamais eu la hardieſſe de le faire; toutes mes prieres alloient à le ſupplier qu'il me fiſt la grace de ne le point offenſer, & qu'il me pardonnaſt mes grands pechez. Comme je les voyois en ſi grand nombre, je n'avois garde de deſirer de propos deliberé, des careſſes ni des douceurs; & il me ſembloit, comme il étoit bien vray, que ſa bonté me faiſoit une aſſez

grande grace de me ſouffrir devant luy, & de m'attirer même à ſa preſence : car s'il ne l'avoit fait avec autant de bonté qu'il le faiſoit, je ne m'y ſerois pas renduë de moy-même.

Je ne me ſouviens que d'une ſeule fois en ma vie que je luy aye demandé des conſolations ſpirituelles, me trouvant dans une grande ſechereſſe. Et comme je m'apperceus de ce que je faiſois : j'en demeuray ſi confuſe, que la peine que je ſentis de me voir ſi peu humble, m'obtint ce que j'avois eu la temerité de demander. Ce n'étoit pas que je ne ſceuſſe qu'il étoit permis de le faire ; mais il me ſembloit que cela étoit bon pour ceux qui s'y étoient bien diſpoſez, c'eſt à dire, qui avoient travaillé de toutes leurs forces à acquerir la veritable devotion, qui conſiſte à ne point offenſer Dieu, & à être reſolus & déterminez à embraſſer tout ce qui eſt de bien. Toutes mes larmes ne me paroiſſoient que des larmes de femme, vaines & ſans effet, puis quelles ne m'obtenoient pas ce que je deſirois. Avec tout cela pourtant je croy quelles me ſervirent, car depuis ces deux fois particulierement, dont j'ay déja parlé, que ma componction & ma douleur de cœur furent ſi grandes, je commençay à me donner davantage à l'Oraiſon, & à me

laiſſer moins aller aux choſes qui me pouvoient être prejudiciables, quoy que je ne m'en ſeparaſſe pas encore tout-à-fait: mais Nôtre-Seigneur, comme j'ay dit, m'aidoit à m'en éloigner. Et comme il n'attendoit, pour ainſi dire, que quelque diſpoſition de ma part, les graces ſpirituelles augmenterent en la maniere que je diray. Choſe peu ordinaire aſſurément, Nôtre-Seigneur n'ayant coûtume de les accorder qu'aux ames qui ont déja acquis une grande pureté de conſcience.

CHAPITRE X.

Elle commence à declarer les graces que Nôtre-Seigneur luy faiſoit dans l'Oraiſon. En quoy nous pouvons nous aider nous-mêmes. Combien il eſt important de connoître les graces que Nôtre-Seigneur nous fait. Elle prie celuy à qui elle envoye cet écrit que ce qu'elle dira dans la ſuite demeure ſecret, puis qu'on luy ordonne de mettre ſur le papier des graces ſi particulieres

NOtre-Seigneur me gratifioit donc quelquefois, comme j'ay dit, de ſes

faveurs, quoy que cela paſſât fort promptement, & cela me commença, comme je le vas dire. Dans cette repreſentation que je me faiſois interieurement de Jeſus-Chriſt, me tenant, comme j'ay dit, en eſprit à ſes pieds, ou d'autres fois en faiſant quelque lecture ſpirituelle, il me venoit à l'improviſt un ſentiment ſi vif de la preſence de Dieu, que je ne pouvois douter en aucune maniere qu'il ne fût au dedans de moy, & moy toute abſorbée en luy. Cela ne ſe paſſoit point par maniere de viſion, je croy que c'eſt ce que l'on appelle Theologie myſtique; les fonctions de l'ame demeurent tellement ſuſpenduës qu'il ſemble qu'elle ſoit toute hors d'elle. La volonté ſeule aime, la memoire paroît comme perduë, l'entendement ſemble ne point diſcourir; ce n'eſt pas qu'il ſe perde, mais cõme je dis il n'agit pas, & demeure comme étonné des grandes choſes qu'il voit; Dieu voulant en ce moment qu'il comprenne que ce que ſa divine Majeſté luy repreſente eſt tout-à-fait au deſſus de ſa comprehenſion.

Quelque-temps auparavant je m'étois trouvée dans un état aſſez continuel de devotion tendre, à laquelle nous pouvons en partie contribuer par nous-mêmes; c'eſt

une certaine ſatisfaction interieure qui n'eſt ny tout-à-fait ſenſible, ny auſſi toute ſpirituelle. Je ſçay bien que tout vient de Dieu; mais il ſemble pourtant que nous pouvons en cecy nous aider beaucoup nous-mêmes, ſoit par la conſideration de nôtre baſſeſſe, de nôtre ingratitude envers Dieu, de toutes les choſes qu'il a faites pour nous, de ſa paſſion, de ſes douleurs ſi cruelles, de ſa vie toute dans la peine & dans l'affliction; ſoit en nous réjoüiſſant à la veuë de ſes ouvrages, de ſa grandeur, de ſon amour pour nous, ſans compter une infinité d'autres choſes que l'on rencontre ſouvent en ſon chemin, ſans même qu'on y faſſe trop d'attention, lors qu'une fois on deſire veritablement de s'avancer. Si avec cela il y a un peu d'amour, l'ame s'épanoüit, le cœur s'attendrit, les larmes ſuivent; quelquesfois il ſemble que nous les attirions par force, d'autresfois c'eſt Nôtre-Seigneur qui nous fait cette douce violence de ne pouvoir reſiſter à leur torrent. Il ſemble que Nôtre-Seigneur prenne plaiſir de recompenſer nos petits ſoins par un don ſi exquis, & tel qu'eſt la conſolation qui revient à l'ame de voir qu'elle verſe des larmes pour un ſi grand Maître, & je ne ſuis pas ſurpriſe

de

de la joye qu'elle en ſent, le ſujet le merite bien; auſſi s'y laiſſe-t-elle aller avec un contentement & un plaiſir ſingulier.

Voicy une comparaiſon qui ſe preſente à mon eſprit, & qui me revient aſſez; Qu'il en eſt de ces douceurs que l'on goûte dans l'Oraiſon comme des joyes des Bien-heureux dans le Ciel; car n'ayant jamais rien connu de plus excellent que ce qu'il plaît à Nôtre-Seigneur de leur découvrir, conformement à leur merite, chacun perſuadé du peu qu'il en a, eſt content de la place qu'il occupe, quoy qu'il y ait en effet dans le Ciel une tres-grande difference de joye à joye, & bien plus encore qu'il n'y en a icy bas entre les conſolations ſpirituelles, quoy qu'il y en ait beaucoup. Et de vray quand dans le commencemens Dieu fait cette premiere faveur à une ame, il luy ſemble quaſi qu'il n'y a plus rien à deſirer; elle ſe tient bien payée de tous ſes ſervices paſſez & avec grande raiſon, puis qu'une ſeule de ces larmes, que l'on peut pourtant dire quaſi de nôtre crû, quoy que rien ne ſe faſſe ſans le ſecours de Dieu, ne ſeroit pas à mon avis achetée à ſon prix par tous les travaux du monde, à cauſe du grand avantage qu'on en tire. Et quel plus grand ſe peut-il rencontrer, que d'avoir quelque

témoignage que l'on contente Dieu ?

Que celuy donc qui ſera parvenu là, l'en remercie beaucoup, & qu'il reconnoiſſe les grandes obligations qu'il luy a, puis qu'il paroît par là que Nôtre-Seigneur le choiſit pour ſa Maiſon, & le deſtine à ſon Royaume, pourvû qu'il ne retourne pas en arriere. Qu'il n'ait point d'égard à certaines fauſſes humilitez, dont je ſuis bien aiſe de parler, comme de s'imaginer que c'eſt humilité de ne pas faire ſemblant de connoître que Dieu nous fait part de ſes dons. Comprenons bien ſeulement ce qui en eſt; c'eſt à dire, que Nôtre-Seigneur nous en gratifie ſans aucun merite de nôtre part, & ſoyons-en reconnoiſſans à ſa divine Majeſté. Car ſi nous ne connoiſſons point ce que nous recevons, nôtre amour ne ſera point excité, étant certain que plus nous voyons en nous de richeſſes, ſuppoſant toûjours la connoiſſance de nôtre pauvreté naturelle, plus cette vûë des graces de Dieu nous ſert à avancer & à aquerir une veritable humilité. Comme au contraire rien n'eſt plus capable d'abbattre le courage, que de s'imaginer qu'on n'eſt pas propre à recevoir de grandes faveurs, & de commencer à s'intimider ſoy-même,

par l'apprehenſion de la vaine gloire auſſi-tôt que Nôtre-Seigneur commence à nous faire quelque grace. Croyons que celuy qui nous favoriſe de ſes biens, nous donnera auſſi & la grace de ſentir dés la premiere approche la tentation du Demon, & la force d'y reſiſter ; pourvû que nous marchions en ſa preſence avec droiture & ſimplicité, n'ayant en vûë que de le contenter luy ſeul & non les creatures.

C'eſt une choſe toute claire que l'affection que nous avons pour une perſonne s'entretient mieux & ſe fortifie davantage quand nous repaſſons ſouvent en nôtre eſprit les biens qu'elle nous fait. Si donc il eſt non ſeulement permis, mais tres-meritoire devant Dieu d'avoir toûjours memoire que nous tenons l'être de luy, qu'il nous a créez de rien, qu'il nous nourrit & entretient, & que bien auparavant qu'il nous creaſt il avoit preparé pour chacun de nous en particulier qui vivons aujourd'huy les graces de ſa mort, de ſes ſouffrances & tous ſes autres bienfaits : Pourquoy ne me ſera-t-il pas permis auſſi de voir, de reconnoître & de conſiderer à diverſes repriſes qu'étant accoûtumée autrefois à m'entretenir de choſes vaines, Dieu m'a fait la miſericorde de ne vouloir

plus parler que de luy. N'eſt-ce pas là comme un gage precieux qui nous convie, & qui nous force à l'aimer, toutes les fois que nous nous ſouvenons qu'il nous a été donné, & que nous en ſommes deſormais en poſſeſſion, & cet amour eſt tout le fruit de l'Oraiſon établie ſur l'humilité.

Mais que ſera-ce quand on verra en ſon pouvoir d'autres gages encore bien plus conſiderables, tels que ſont ceux qui éclatent déja en quelques ſerviteurs de Dieu qui ſont parvenus au mépris entier du monde, & d'eux-mêmes? Il eſt certain qu'ils s'en tiendront bien plus redevables à Dieu, & bien plus obligez à le ſervir & à reconnoître ſa liberalité, voyant que n'ayant rien de tout cela auparavant, il en a voulu enrichir un ame ſi chetive, ſi miſerable, & ſi éloignée d'aucun merite; comme il a daigné en uſer envers la mienne, à qui la moindre de toutes ces faveurs étoit ſuffiſante & plus que ſuffiſante, & cependant il luy a plû d'y ajoûter encore de nouvelles graces au delà de tout ce que j'aurois pû ſouhaiter!

Aprés cela il eſt queſtion de trouver de nouvelles forces pour ſervir un ſi bon Maître, & de tâcher de n'être pas ingrats: car c'eſt à cette condition qu'il fait ſes li-

beralitez ; & ſi nous n'uſons pas bien du treſor qu'il nous confie, ny de l'état ſublime où il nous met, il retirera ſes talens, & nous laiſſant beaucoup plus pauvres qu'auparavant il les donnera à d'autres qui en feront un meilleur uſage, & qui les feront profiter pour eux & pour les autres. Mais comment pourra-t-on faire grand commerce & belle dépenſe ſi on ne connoît que l'on eſt riche ? Il eſt, ce me ſemble, impoſſible, de la maniere que nous ſommes faits, qu'on ait le courage qu'il faut pour les grandes choſes, ſi on ne ſent qu'on a part aux faveurs de Dieu. Car nous ſommes ſi miſerables & ſi naturellement portez aux choſes de la terre, que tres-difficilement pourra-t-on avoir une veritable horreur, & un grand détachement des choſes d'icy-bas, ſi on ne connoît qu'on a entre les mains, quelque gage des treſors de la haut. C'eſt par ces ſortes de dons que Nôtre-Seigneur repare en nous la force que nous avons perduë par nos pechez. Difficilement auſſi parviendra-t-on à déſirer que tout le monde ait du dégoût & de l'horreur pour nous, & à l'aquiſition de toutes les autres grandes vertus que poſſedent les parfaits, ſi on n'a avec une foy vive quelque gage encore

del'amour que Dieu à pour nous ; car dans l'eſpece de lethargie où nous vivons, ſenſibles ſeulement aux objets preſens qui nous frappent, ce ſont ces ſortes de faveurs qui ſervent à reveiller nôtre foy, & à la fortifier.

Il ſe peut bien faire qu'étant auſſi mauvaiſe que je le ſuis, j'en juge ſelon ma foibleſſe, & qu'il ſe trouvera d'autres perſonnes qui n'auront beſoin que de la verité & de la ſimplicité de la foy pour faire des œuvres tres-parfaites, pendant que moy, miſerable que je ſuis, j'ay eu beſoin de tout. Les autres diront ce qu'ils en ſçavent, pour moy je dis ce qui s'eſt paſſé en moy, comme on me l'a commandé ; & s'il y a quelque choſe qui ne ſoit pas bien, celuy à qui je l'envoye, & qui connoîtra mieux que moy ce qu'il pourra y avoir de mal, le déchirera s'il luy plaît.

J'ay une autre demande à luy faire pour l'amour de Nôtre-Seigneur ; c'eſt que ſi bon luy ſemble il rende public ce que j'ay dit juſques icy de ma mauvaiſe vie & de mes pechez ; j'en donne dés à preſent pleine & entiere liberté à tous mes Confeſſeurs, & à celuy en particulier qui l'eſt preſentement, & à qui j'adreſſe cet écrit. Oüy je conſens que dés maintenant & de

mon vivant ils le faſſent, afin que je ne trompe plus les gens qui penſent qu'il y a en moy quelque choſe de bon : j'en aurois bien de la conſolation, je le dis dans la pure & ſincere verité, & ſelon ce que je puis connoître de mes ſentimens preſens. Mais je ne leur donne pas la même liberté pour ce qui me reſte à dire, ni je ne conſens point, que s'ils le font voir à quelqu'un, ils diſent de qui cela eſt, ny en qui ces choſes ſe ſont paſſées, ny qui les a écrites. C'eſt pour cela que je ne me nomme pas, ny aucune autre perſonne, & au contraire je vas tâcher à faire de mon mieux pour écrire d'une maniere à n'être point connuë ; C'eſt ce que je deſire pour l'amour de Dieu.

L'autorité de perſonnes ſi habiles & ſi conſiderables ſuffira de reſte pour donner credit aux choſes qui ſeront bonnes, ſi Nôtre-Seigneur me fait la grace d'en dire quelques-unes, & en ce cas elles ſeront de luy, & non pas de moy, qui me trouve en écrivant cecy dépourveuë de ſcience, de vertu & d'inſtruction de gens habiles, enfin de tout ſecours de qui que ce ſoit. Car il n'y a que ceux-là ſeuls qui me l'ont commandé qui ſçavent que j'écris cecy, encore ne ſont-ils pas icy preſen-

tement, & tout ce que j'écris je le fais comme à la dérobée & avec peine, parce que cela me détourne de filer, & que je me trouve dans une maiſon pauvre, & avec beaucoup d'occupations. Il faut joindre à tout cela mon peu de capacité & mon peu de memoire : car encore ſi j'en avois je pourrois me ſervir de ce que j'ay lû ou entendu; mais ce que j'en ay eſt ſi peu de choſe, que j'en reviens à conclure que ſi je dis quelque choſe de bon, il faut que ce ſoit Nôtre-Seigneur qui le permette pour quelque bien qu'il en veut tirer; & quand à ce qu'il y aura de mal, il ſera de mon cru, & vous le retrancherez s'il vous plaît, mon reverend Pere. Ni d'une façon ni d'autre, il n'y a rien à gagner à dire mon nom : il eſt déja évident que tant qu'une perſonne vit, on ne doit point parler de ce qu'il y a de bien en elle; aprés ma mort il n'y a nulle raiſon de le faire, ſi ce n'eſt pour faire perdre toute autorité & tout credit, à ce que je pourray avoir dit de bien, quand on ſçaura que cela vient d'une perſonne ſi mauvaiſe & ſi mépriſable.

La penſée que j'ay, mon reverend Pere, que vous en uſerez de la ſorte, comme je vous en conjure derechef, vous & tous

les autres qui doivent voir cecy, fait que j'écriray en liberté ; autrement je ne le pourrois faire qu'avec grand ſcrupule, hors ce qui eſt de mes pechez: car pour cela je n'en ay aucun ; pour le reſte il ſuffit que je ſois femme pour me faire tomber la plume des mains, à plus forte raiſon étant & femme & mauvaiſe. Hors ce qui ſera donc du diſcours pur & ſimple de ma vie, prenez le reſte pour vous, mon reverend Pere, puiſque vous m'avez tant perſecutée pour vous donner par écrit quelque choſe des graces que Nôtre-Seigneur me fait dans l'Oraiſon ; pourvû que ce que j'en diray ſoit conforme aux veritez de nôtre ſainte Foy Catholique, autrement, mon reverend Pere, jettez tout au feu ſur l'heure, je m'y ſoumets dés à preſent. L'avantage que je me propoſe en écrivant ce qui ſe paſſe en moy, eſt que ſi les choſes ſont dans les regles de la Foy, elles vous pourront être de quelque utilité, ſinon vous détromperez mon ame, & empeſcherez que le Demon ne faſſe ſes affaires, où il ſemble que je devrois faire les miennes: car Nôtre-Seigneur ſçait bien, comme je le diray encore dans la ſuite, que j'ay toûjours tâché de chercher à être éclairée.

Quelque deſir que j'aye de m'expliquer clairement touchant ces choſes d'Oraiſon, elles ſeront toûjours fort obſcures à qui n'en aura pas d'experience; je parleray de quelques empeſchemens, qui ſelon ma penſée mettent obſtacle à l'avancement dans ce chemin, & de quelques autres choſes encore où il y a du danger. Le tout ſelon que Nôtre-Seigneur me l'a fait connoître par ma propre experience, & ſelon les lumieres que j'en ay encore euës depuis, par la communication que j'ay euë avec des gens tres-ſçavans, & des perſonnes appliquées à la vie ſpirituelle depuis pluſieurs années; Leſquels ont reconnu qu'en vingt-ſept ans qu'il y a que je fais l'Oraiſon, ſa divine Majeſté m'a donné plus d'experience par les faux pas & les mauvaiſes démarches que j'y ay faites, qu'à d'autres en trente-ſept & quarante-ſept ans, qu'ils ont marché dans cette voye avec beaucoup de penitences, & une vie toûjours ſoûtenuë de vertu.

Que Nôtre-Seigneur ſoit beni de tout, & qu'il accompliſſe en moy ſa ſainte volonté pour tout ce qu'il luy plaira. Il ſçait bien que je n'ay icy autre pretention que de luy procurer quelque peu de gloire & de loüange, en faiſant voir que ſur

un fumier ſi ſale & de ſi mauvaiſe odeur, il luy a plû de faire un jardin de plaiſance, & d'y faire éclore des fleurs d'un ſi doux parfum. Qu'il me preſerve par ſa bonté de les arracher, & de retourner par mes pechez à être ce que j'étois auparavant. Je vous conjure pour l'amour de Dieu, mon reverend Pere, de luy demander pour moy cette grace, puiſque vous ſçavez qui je ſuis, bien plus à fonds & plus clairement que vous ne m'avez permis de le dire icy.

CHAPITRE XI.

D'où vient qu'on n'arrive pas en peu de temps à l'amour parfait. La Sainte commence à faire entendre par une comparaiſon quatre degrez d'Oraiſon dont elle explique le premier. Ce Chapitre eſt fort utile pour les perſonnes qui commencent, & pour celles qui n'ont point de goût dans l'Oraiſon.

POur parler donc maintenant de ceux qui commencent à être eſclaves du

divin amour, (car je ne puis donner un nom plus propre à ceux qui ſe déterminent à ſuivre par ce chemin de l'Oraiſon celuy qui nous a tant aimez:) Cet eſclavage eſt une ſi haute dignité que je n'y ſçaurois penſer ſans une extrême complaiſance: car toute la crainte ſervile eſt auſſi-tôt bannie ſi nous marchons dans ce premier état comme nous y devons marcher.

» O Dieu de mon ame, ô mon unique » bien; pourquoy, Seigneur, dés qu'une » ame prend la reſolution de vous aimer, & » qu'elle fait pour cela ce qu'elle peut, en » quittant tout pour ſe mieux conſacrer à » vôtre amour; pourquoy, dis-je, ne vous » a-t-il pas plû que tout incontinent, elle eût » l'avantage de poſſeder ce parfait amour? J'ay mal dit, & je devois plûtôt dire en me plaignant de nous-mêmes pourquoy nous ne le voulons pas, puiſque toute la faute vient de nôtre côté, ſi tout d'abord nous ne jouïſſons pas parfaitement de ce veritable amour de Dieu, qui apporte avec luy toutes ſortes de biens. Nous ſommes ſi reſervez & ſi lents à nous donner totalement à Dieu, que comme ſa Majeſté ne veut pas que nous jouïſſions d'une choſe ſi precieuſe ſans l'acheter un peu cher, nous

ne parvenons jamais aux diſpoſitions qu'il faut pour la poſſeder. Je ſçay bien qu'il n'y en a point de ſuffiſantes pour meriter ſur la terre la poſſeſſion d'un ſi grand bien. Mais ſi nous faiſions ce qui eſt en nous en ne conſervant d'attache pour aucune choſe du monde ; & que tout nôtre ſoin & toute nôtre application fût pour le Ciel, je tiens pour tout certain qu'en peu de temps ce bien nous ſeroit donné, pourvû qu'en peu de temps auſſi nous nous y diſpoſaſſions totalement de nôtre côté, comme quelques Saints ont fait.

Mais ſouvent il ſemble exterieurement, que nous donnions tout, & nous ne faiſons que payer à Dieu la rente & l'intereſt, & nous demeurons toûjours en poſſeſſion du fonds & du capital. Nous prenons par exemple la reſolution de nous engager ſous le vœu de pauvreté, & c'eſt en ſoy une choſe de grand merite ; mais aprés cela ſouvent nous retombons dans de nouveaux ſoucis & de nouveaux empreſſemens, pour tâcher que rien ne nous manque, non ſeulement du neceſſaire, mais même du ſuperflu ; nous cherchons à ménager des amis qui nous donnent ; & par cette inquietude que nous avons pour ne manquer de rien, nous nous mettons peut être en

plus grand danger que nous n'étions auparavant dans la poſſeſſion de nos biens. Il ſemble de même que nous ayions renoncé aux honneurs, quand nous ſommes entrez en Religion, ou quand nous avons commencé à nous donner à la vie ſpirituelle & à ſuivre la perfection. Et on ne nous a pas plûtôt touchez ſur quelque petit point d'honneur, que nous ne nous ſouvenons plus d'avoir donné tout cela à Dieu; & aprés l'avoir en apparence rendu maître de nôtre volonté, il ſemble que nous la voulions, comme on dit, retirer de ſa main, & recommencer à nous faire valoir par toutes ces choſes dont nous avions quitté nôtre part. Il en eſt ainſi de tout le reſte.

La plaiſante maniere de pretendre à l'amour de Dieu! Nous voudrions tout à l'heure le tenir, comme on dit, dans nos mains, & garder en même-temps toutes nos attaches. Ne pourſuivre l'effet d'aucun de nos bons deſirs, ne parvenir jamais à relever entierement de terre nos affections, & avec cela pretendre force conſolations ſpirituelles! Il n'en va pas ainſi, & l'un, ce me ſemble, n'eſt pas compatible avec l'autre. C'eſt donc en effet parce qu'on ne ſe donne pas entierement & tout

à la fois, que ce treſor ne nous eſt pas auſſi donné tout d'un coup. Plaiſe au moins à ſa divine Majeſté qu'elle nous le donne goute à goute, quand il nous en devroit couter tous les travaux du monde ! Il fait une aſſez grande miſericorde à qui il donne la grace & le courage de ſe determiner à ſe procurer de toutes ſes forces un ſi grand bien ; car ſi on perſevere, Dieu ne ſe refuſe à perſonne, & peu à peu il fortifie le courage pour en ſortir victorieux. Je parle icy de courage, parce que le Demon ne manque pas de mettre à l'entrée de ce chemin pluſieurs obſtacles pour empêcher qu'on ne s'y engage tout-à-fait ; ſçachant bien le grand dommage qui luy en doit revenir, par la perte non ſeulement de la perſonne qui prend cette ſainte reſolution, mais encore de pluſieurs autres. Car en effet, quand une ame fait tous ſes efforts, pour arriver avec le ſecours de Dieu au comble de la perfection, je ſuis perſuadée qu'elle ne ſe ſauve jamais ſeule, mais qu'elle en attire toûjours beaucoup d'autres aprés elle ; Dieu luy donnant comme à un vaillant Capitaine bien des Soldats qui l'accompagnent. Il eſt donc vray que de Demon fait voir dans ce chemin tant de perils & tant de difficultez, qu'il ne faut pas

peu de courage pour ne point retourner en arriere, mais il en faut beaucoup, & beaucoup de ſecours du côté de Dieu.

Parlant donc des premieres démarches de ceux qui ſont déja reſolus à la pourſuite de ce grand bien, & à ne la point abandonner qu'ils n'ayent remporté la victoire (& remettant à traiter dans la ſuite de ce que nous avons commencé à toucher, qu'on nomme que je croy, Theologie myſtique) Je dis que c'eſt dans ces commencemens que s'éprouve la plus grand peine, parce que c'eſt ſur les perſonnes mêmes que tombe le poids du travail, ſuppoſant pourtant toûjours que Nôtre-Seigneur fournit de quoy le porter; Au lieu que dans les autres degrez d'Oraiſon la joüiſſance y a la meilleure part; quoy qu'il ſoit vray que les premiers, ceux du milieu & les derniers ayent tous chacun leurs Croix à porter, un peu differentes à la verité. Mais Nôtre-Seigneur ayant luy-même frayé ce chemin il eſt de neceſſité que ceux qui le ſuivent y marchent auſſi, à moins qu'ils ne ſe veuillent égarer. Et bien-heureux ſont les travaux qui dés cette vie même ſont payez ſi ſurabondamment!

Il faut que je m'aide pour m'expliquer de

de quelque comparaiſon, quoy que je m'en deuſſe abſtenir n'étant qu'une fille, & écrire ſimplement ce qui m'a été ordonné. Mais ce langage ſpirituel eſt ſi difficile à expliquer clairement par des perſonnes comme moy qui n'ont point d'étude, que je ſuis obligée de chercher quelque moyen pour me faire entendre. Il pourra bien arriver que je ne rencontre que tres-rarement à bien faire quadrer la comparaiſon, mais cela vous ſervira, mon R. Pere de recreation, de voir en moy tant d'ignorance. Il me ſemble que j'ay lû ou entendu quelque part cette comparaiſon; j'ay la memoire ſi mauvaiſe que je ne ſçay où, ny à quel propos, mais pour l'intention que j'ay preſentement elle me ſatisfait aſſez.

Celuy qui commence doit faire état comme ſi il avoit à cultiver un jardin pour le plaiſir de ſon Maître dans un lieu fort ſauvage, & qui produiſît quantité de ronces & d'épines; c'eſt à ſa divine Majeſté à arracher toutes ces méchantes plantes, & à y en mettre de bonnes. Mais ſuppoſant que cela eſt déja fait, quand une ame prend reſolution de faire l'Oraiſon, & qu'elle commence d'être dans la pratique, nôtre devoir en qualité de bons Jar-

diniers ſera de tâcher, avec le ſecours de Dieu, de faire enſorte que ces bonnes plantes qu'il a miſes dans le jardin de nôtre ame profitent, & d'avoir ſoin de les bien arroſer pour les empeſcher de mourir, & pour leur faire porter des fleurs qui répandent par tout leur bonne odeur, & qui réjoüiſſent nôtre Maître, de maniere qu'il prenne plaiſir à venir ſouvent ſe promener dans ſon jardin, & s'égayer au milieu des vertus; car c'eſt ce que nous entendons par ces fleurs. Voyons donc maintenant de quelle maniere on peut arroſer ce Jardin, afin que nous connoiſſions par là ce que nous avons à faire, & ce qui nous en doit coûter de temps & de travail pour juger ſi le gain ſurpaſſe la peine, & ſi la choſe vaut ce que l'on y met.

On peut ce me ſemble arroſer de quatre manieres differentes, ou en tirant de l'eau d'un puits, ce qui ſe fait avec beaucoup de travail de nôtre part; ou en faiſant venir par des conduits l'eau qu'on a tirée avec une roüe (j'en ay tiré quelquefois de cette maniere, & cela ſe fait avec bien moins de travail que de l'autre façon) ou en détournant l'eau d'une riviere ou d'un ruiſſeau, on arroſe encore bien mieux de la ſorte, parce que la terre eſt plus profon-

dement abbreuvée, & on n'eſt pas obligé d'y revenir ſi ſouvent, outre que la peine du Jardinier eſt bien moindre; ou enfin par le moyen d'une bonne pluye, & alors c'eſt le Maître même qui arroſe ſans aucun travail de nôtre part, & cela vaut ſans comparaiſon mieux que toutes les autres manieres d'arroſer.

Ce que j'ay donc à faire preſentement eſt de faire l'application de ces quatre ſortes d'eaux dont on peut ſe ſervir pour entretenir ce jardin, autrement il retourneroit en friche comme il étoit auparavant. Il m'a ſemblé que parlà on pourra faire entendre quelque choſe de quatre degrés differens d'Oraiſon dont il a plû à la bonté de Nôtre-Seigneur de me faire faire quelques épreuves. Plaiſe à ſa divine Majeſté que je m'en puiſſe expliquer de ſorte que ce que j'en diray puiſſe ſervir à une des perſonnes qui m'ont commandé d'écrire cecy. Nôtre-Seigneur la fait avancer en quatre mois beaucoup plus que je n'ay fait en dix-ſept ans, mais auſſi y a-t-il apporté de meilleures diſpoſitions; de maniere que ſans travail de ſa part le verger de ſon ame ſe trouve arroſé de toutes les quatre ſortes d'arroſemens. Il eſt vray que la quatriéme qui eſt cette pluye

ſacrée ne luy eſt encore donnée que goutte à goutte ; mais il va d'un pas à faire eſperer qu'il en ſera bientôt tout baigné & tout ſubmergé. Je conſens volontiers qu'il s'en rie un peu s'il trouve de l'extravagance dans cette maniere de m'expliquer.

Nous pouvons dire de ceux qui commencent à faire Oraiſon qu'ils ſont ſemblables à ceux qui tirent l'eau du puits ; C'eſt comme j'ay dit avec beaucoup de travail pour eux que le Jardin s'arroſe, car ils ont bien de la peine à receuillir leurs ſens, qui étant accoûtumez à ſe laiſſer répandre au dehors ne ſe retiennent pas ſans travail. Il faut que peu à peu ils s'accoûtument à ne ſe plus ſoucier de voir ny d'entendre, & il faut qu'ils s'en abſtiennent effectivement pendant les heures d'Oraiſon, qu'ils demeurent en ſolitude, ſeparez de tout, & appliquez à penſer à leur vie paſſée : il eſt vray que pour cela tout le monde le doit faire ſouvent, les premiers comme les derniers, mais il y a plus ou moins à s'y arreſter, comme je le diray dans la ſuite. Au commencement leur peine vient de ce qu'ils ne ſçauroient bien connoître s'ils ont un veritable repentir de leurs fautes ; & ils l'ont pourtant, puis

qu'ils ſe reſolvent de ſi bonne foy à ſervir Dieu. D'autre part il faut encore qu'ils tâchent de penſer à la vie de Jeſus-Chriſt, & leur eſprit ſe fatigue dans cette application ; c'eſt-là ce que nous pouvons gagner par nous mêmes ; cela s'entend toûjours avec la grace de Dieu ; car on ſçait aſſez que ſans luy nous ne ſçaurions avoir une ſeule bonne penſée : c'eſt, dis-je, ce qui s'appelle commencer à tirer l'eau du puits. Et Dieu veuille encore que nous en puiſſions avoir ; mais au moins ne tient-il pas à nous, puiſque nous nous mettons en devoir d'en tirer, & que nous faiſons tout ce que nous pouvons pour arroſer les fleurs ; & Dieu eſt ſi bon que quand pour les raiſons qu'il ſçait, & peut-être pour nôtre plus grand avantage, il permettroit que le puits ſe trouvât à ſec, pourveu que nous faſſions ce qui eſt en nous comme de bons Jardiniers ; il ne laiſſera pas ſans eau de nourrir les fleurs, c'eſt à-dire, de faire croître les vertus. J'appelle icy l'eau, les larmes, ou à leur défaut la tendreſſe de cœur & les ſentimens interieurs de devotion.

Mais que fera icy une ame qui voit que pendant pluſieurs jours, elle ne trouve que de la ſechereſſe, du deſagréement, du dé-

goût, & même une ſi grande repugnance à aller puiſer de l'eau, que ſi elle ne ſe ſouvenoit qu'elle fait plaiſir & rend ſervice en cela au Maître du Jardin, & qu'elle n'eût en veuë de ne pas perdre & ſes ſervices paſſez, & ce qu'elle eſpere encore de gagner par ce travail continuel & penible de laiſſer aller ſi ſouvent le ſceau dans le puits & de le retirer toûjours vuide, elle ſeroit preſte à tout quitter. Pluſieurs fois même, il luy arrivera de ne pouvoir pas ſeulement lever les bras pour puiſer, c'eſt-à-dire, qu'elle ne pourra pas avoir une ſeule bonne penſée: car par puiſer l'eau du puits on doit entendre le travail & l'action de l'entendement. Que fera donc icy, comme j'ay dit, le Jardinier? Il doit ſe réjoüir, ſe conſoler & regarder comme une tres-grande grace l'honneur qu'il a de travailler dans le Jardin d'un ſi grand Prince; puiſqu'il ſçait qu'il le contente en cela; & que ſon intention ne doit pas être de ſe ſatisfaire luy-même, mais uniquement de contenter ſon Maître. Il doit beaucoup le remercier de ce qu'il ſe fie à luy, puiſque ſans luy rien payer il voit qu'il ne laiſſe pas d'avoir un ſi grand ſoin de ce qu'il luy recommande. Il doit luy aider à porter ſa Croix, & penſer que puis

que ſon Maître a paſſé toute ſa vie dans les ſouffrances, il ne doit pas deſirer d'établir icy ſon Royaume: Enfin, il ne doit jamais pour cela quiter la pratique de l'Oraiſon, mais prendre une forte reſolution, quand la ſechereſſe devroit durer toute ſa vie, de ne laiſſer jamais tomber Jeſus-Chriſt ſous la peſanteur de la Croix faute de le ſoulager.

Un jour viendra qu'il le payera tout à la fois. Qu'il n'apprehende pas que ſon travail ſoit perdu, il ſert un bon maître qui a toûjours les yeux ſur luy; qu'il ne faſſe point de cas des mauvaiſes penſées; qu'il ſe ſouvienne que le Demon fatiguoit ſaint Jerôme au milieu du deſert de pareilles imaginations; ces ſortes de peines ont leur prix. J'en parle comme y ayant paſſé pendant longues années; juſques-là que quand je pouvois tirer une pauvre goutte d'eau de ce ſacré puits, j'eſtimois que Nôtre Seigneur me faiſoit une grande grace. Je ſçay que ces exercices ſont tres-penibles, & il faut, ce me ſemble, plus de courage pour cela que pour pluſieurs autres travaux eſtimez grands dans le monde; mais j'ay connu auſſi tres-clairement que Nôtre-Seigneur ne manque pas de les bien recompenſer, même dés cette vie; & il eſt

tres-certain qu'avec une ſeule heure de douceurs, telles qu'il a plû à Dieu de m'en faire goutter depuis, je me tiens tres-bien payée de toutes les amertumes que j'ay eu à porter pendant un tres-long-temps pour me ſoûtenir dans l'Oraiſon.

Pour moy je croy que Nôtre-Seigneur permet exprés que ſouvent au commencement, & quelquefois auſſi à la fin, ces ſortes de peines, & pluſieurs autres eſpeces de tentations nous arrivent pour faire épreuve de ſes veritables amans ; & pour s'aſſurer s'ils pourront boire à ſon calice & luy aider à porter ſa croix avant que de leur confier de grands treſors. C'eſt pour nôtre bien, j'en ſuis tres-perſuadée, qu'il veut nous conduire par ce chemin, afin que nous comprenions à fonds le peu que nous ſommes : car les faveurs qui ſuivent ſont d'une ſi grande élevation, qu'il veut avant que de nous les donner, que nous experimentions nôtre propre miſere, de peur qu'il ne nous arrive la même choſe qu'à Lucifer. Que pouvez-vous faire, » Seigneur mon Dieu, qui ne ſoit pour le » plus grand bien d'une ame que vous con- » noiſſez qui eſt tout à vous, qui ſe donne » toute à vous, pour vous ſuivre par tout où » vous irez, juſques à la mort même de la

croix, & qui eſt reſoluë à vous aider à la porter, & à ne vous en laiſſer pas à vous ſeul la charge !

Qu'une perſonne donc qui ſentira en elle cette ferme reſolution ne craigne rien. Non, Ames ſpirituelles, vous n'avez pas lieu de vous affliger, du moment que vous vous trouvez dans un état auſſi relevé qu'eſt celuy de n'avoir plus d'autre pretenſion que de traiter ſeules à ſeules avec Dieu, aprés avoir renoncé à toutes les joyes du monde. Quand vous en eſtes-là, le plus fort eſt fait; & vous devez en rendre beaucoup de graces à ſa divine Majeſté, vous confiant du reſte en ſa bonté qui n'a jamais manqué à ſes amis.

Fermez les yeux à toutes ces ſortes de penſées qui vous pourroient venir, pourquoy Dieu donne la devotion à celuy-là en ſi peu de temps, & pourquoy ne me la donne-t-il pas à moy depuis tant d'années que je le ſers ? Croyons que tout cela ſe fait pour nôtre plus grand bien. Laiſſons-nous conduire à ſa divine Majeſté comme il luy plaira ; nous ne ſommes plus à nous-mêmes, nous ſommes à luy : il nous fait une aſſez grande grace de vouloir bien nous donner la volonté de travailler dans ſon jardin, & de nous ſouffrir

auprés de luy qui en eſt le maître: car nous ne devons pas douter qu'il ne ſoit avec nous. Et s'il luy plaît de donner le même accroiſſement à ces plantes & à ces fleurs, par le moyen de l'eau ou ſans eau, c'eſt à dire, en faiſant puiſer aux uns de l'eau dans le puits pour les arroſer, où en permettant que les autres n'y en trouvent
» point, que m'importe-t-il à moy? Faites,
» Seigneur, tout ce qu'il vous plaira, pourvû
» ſeulement que je ne vous offenſe point, &
» que je ne laiſſe point perdre les vertus que
» vous avez miſes en moy, s'il eſt vray que
» par vôtre ſeule bonté vous m'en ayiez don-
» né quelqu'une. Je veux ſouffrir, Seigneur,
» puiſque vous avez ſouffert. Que vôtre
» ſainte volonté s'accompliſſe en moy plei-
» nement; & ne daignez pas accorder une
» choſe auſſi precieuſe qu'eſt vôtre amour à
» des ames aſſez mercenaires pour ne vous
» ſervir qu'en vûë ſeulement des douceurs
» qu'ils en attendent.

Ce que je vas dire eſt extremement à remarquer, & j'en parle parce que j'en ay l'experience. Qu'une ame qui dans le chemin de l'Oraiſon mentale commence à marcher avec une ferme reſolution de perſeverer, & qui peut gagner ſur elle de ne tenir pas grand compte, ni de ne ſe pas

faire un grand ſujet de joye, ou de chagrin, de ce que les douceurs & les conſolations luy manquent, ou de ce que Nôtre-Seigneur les luy donne; Cette ame, dis-je, a déja fait une bonne partie du chemin; & il ne faut pas avoir peur qu'elle retourne en arriere, quelques faux pas qu'elle faſſe, parce que l'édifice eſt appuyé ſur un ferme fondement. Le veritable amour de Dieu ne conſiſte pas à répandre des larmes, ni à ſentir ces douceurs & ces tendreſſes que la pluſpart des gens deſirent, & dont ils cherchent à ſe conſoler, mais à ſervir Dieu avec droiture de cœur, force de courage & humilité. Autrement cela s'appelleroit, ce me ſemble, recevoir plûtôt que donner.

Cela eſt bon pour de petites femmelettes foibles, & de peu de vertu comme moy, avec qui Nôtre-Seigneur en uſe à preſent de la ſorte, me conduiſant par la voye des douceurs, afin de me donner moyen par là de ſupporter quelques travaux qu'il a plû à ſa divine Majeſté de m'envoyer. Mais pour ces grands ſerviteurs de Dieu, ces hommes de poids, ces perſonnages de ſçavoir & d'entendement à qui je voy compter pour quelque choſe de ce que Dieu ne leur donne pas de devotion ſenſible,

j'avouë que cela me fait mal au cœur. Je ne dis pas qu'ils la refuſent quand Dieu la leur donne, au contraire ils la doivent alors eſtimer beaucoup, parce que c'eſt une marque que Dieu connoît qu'elle leur eſt propre : Et quand ils ne l'ont pas, ils ne s'en doivent pas tourmenter davantage, mais comprendre qu'elle n'eſt pas alors de ſaiſon, puiſque ſa Majeſté ne la leur donne pas, & demeurer ainſi maîtres d'eux-mêmes. Autrement, qu'ils ſoient perſuadez que c'eſt un defaut en eux. Je l'ay éprouvé & reconnu : oüy qu'ils croyent fermement que c'eſt une imperfection, & que c'eſt ne pas marcher avec liberté d'eſprit, mais comme des perſonnes lâches pour les grandes entrepriſes.

Je ne dis pas tant cecy pour les perſonnes qui commencent, encore que j'appuye ſi fort là-deſſus a leur égard, parce qu'en effet il leur importe extremement de commencer avec cette liberté & cette reſolution. Mais je le dis auſſi pour les autres: car il s'en trouvera pluſieurs qui ont cõmencé depuis long-temps, & qui jamais n'arriveront au terme, dont la principale faute, à mon avis, vient de ce que dés le commencement ils n'ont pas embraſſé la croix comme il faut. Ces perſonnes paſſent leur

vie en affliction, leur paroiſſant toûjours qu'elles ne font rien, dés qu'elles ceſſent d'agir avec l'entendement; elles ne ſçauroient ſupporter cet état, & c'eſt peut-être là où la volonté s'engraiſſe & ſe fortifie davantage, ſans qu'ils s'en apperçoivent.

Nous devons penſer que ce n'eſt pas à cela à quoy Nôtre-Seigneur prend garde, car il y a pluſieurs choſes qui nous paroiſſent des fautes & qui n'en ſont pas pourtant. Dieu connoît nôtre miſere & la foibleſſe de nôtre nature, mieux que nous-mêmes; il ſçait déja bien que ces ames deſirent de penſer toûjours à luy & de l'aimer, & c'eſt-là la veritable diſpoſition qu'il demande en elles, tous ces autres tourmens que nous nous donnons ne ſervent qu'à inquieter l'ame, & à faire qu'au lieu d'une heure qu'auroit duré ſon incapacité de s'appliquer à Dieu, elle en dure quatre. Car tres-ſouvent cela ne vient que de l'indiſpoſition du corps; j'en ay beaucoup d'experience, & je ſçay que cela eſt vray pour l'avoir obſervé avec ſoin, & pour en avoir parlé depuis à des perſonnes ſpirituelles.

Nous ſommes ſi miſerables que cette pauvre ame priſonniere & enfermée par-

ticipe ſouvent aux foibleſſes du corps, & ſe reſſent des changemens du temps, & des revolutions des humeurs, qui font ſouvent que ſans qu'il y ait de ſa faute elle ne peut faire ce qu'elle voudroit, & n'eſt propre qu'à ſouffrir de toutes manieres. Plus on la voudroit forcer en ce temps-là, & pis ce ſeroit, le mal ne feroit qu'en durer davantage: c'eſt pourquoy il faut avoir du diſcernement pour voir quand cela eſt, & ne pas accabler cette pauvre ame. Il faut comprendre qu'il y a de l'infirmité & changer l'heure de l'Oraiſon, ſouvent cela pourra aller à quelques jours. Qu'elles paſſent alors comme elles pourront l'exil de cette vie; c'eſt déja une aſſez grande diſgrace pour une ame qui aime Dieu, de voir qu'elle eſt obligée de vivre dans cette miſere, & qu'elle ne peut pas ce qu'elle voudroit, pour avoir un auſſi méchant hôte qu'eſt le corps.

J'ay dit qu'il y falloit du diſcernement, parce que quelquefois le demon s'en mêle; c'eſt pourquoy il eſt à propos quand on voit ces grandes diſtractions & ces grands troubles d'eſprit de ne pas toûjours quitter l'Oraiſon pour cela; & de ne pas auſſi toûjours tourmenter l'ame pour l'obliger à faire ce qu'elle ne peut. Il y a

d'autres choſes exterieures, ſoit œuvres de charité ou lectures ſpirituelles, à quoy elle ſe peut occuper, & encore quelquesfois ne ſe trouvera-t-elle pas en état d'y pouvoir vaquer. Qu'elle ſerve alors à ſon corps pour l'amour de Dieu, puiſque pluſieurs autres fois ce corps ſert à l'ame; qu'elle prenne quelque divertiſſement honnête dans quelque entretien pieux, ou quelque promenade à la campagne, ſuivant l'avis de ſon Confeſſeur. En toutes choſes l'experience eſt de grand ſecours parce qu'elle fait connoître ce qui nous convient, & Dieu peut être honoré en tout cela; ſon joug eſt doux, & c'eſt un grand point de ne pas, comme l'on dit, gourmander ſon ame, mais de la conduire avec douceur pour ſon plus grand avancement.

Je reviens donc à l'avis que j'ay déja donné, & quand je le repeterois encore pluſieurs fois, n'importe, il le merite bien. Que perſonne ne doit prendre de chagrin ny d'affliction de toutes ces ſechereſſes, inquietudes d'eſprit & égaremens dans ſes penſées; mais ſi une ame veut gagner la veritable liberté d'eſprit, & ne marcher pas toûjours dans le trouble & dans l'amertume, elle doit commencer par

ne s'épouvanter pas de la Croix ; & elle verra comme Nôtre-Seigneur même l'aidera à porter la croix qu'il luy aura envoyée, & avec quel contentement elle marchera, tirant du profit de toutes choſes. Car on voit bien déja que ſi la ſource du puits ne dõne, nous ne pouvons pas nous autres y mettre l'eau ; mais il eſt vray auſſi que lors qu'il y en a, nous ne devons pas être negligeans à la tirer, parce qu'il paroît alors que Dieu veut multiplier en nous les vertus par cette voye.

CHAPITRE XII.

Elle continuë à expliquer ce premier degré d'Oraiſon, c'eſt à dire, juſqu'où nous pouvons arriver par nous-mêmes avec la grace de Dieu ; & combien il eſt dangereux de vouloir élever ſon eſprit aux choſes ſurnaturelles & extraordinaires, juſques à ce que Nôtre-Seigneur le faſſe luy-même.

CE que j'ay pretendu dans le Chapitre precedent, quoy que je me ſois écartée à pluſieurs autres choſes, parce qu'elles

les m'ont paru tres-neceſſaires, a été de faire connoître juſques où nous pouvons parvenir par nôtre travail, & comme dans ce premier degré d'Oraiſon nous pouvons nous aider nous-mêmes en quelque choſe. Car de penſer & de mediter profondement à ce que Nôtre-Seigneur a ſouffert pour nous, il n'y a pas de doute que cela nous meut à compaſſion; & cette peine avec toutes les larmes qu'elle produit, eſt douce & ſavoureuſe. Semblablement de nous appliquer à penſer à la gloire que nous eſperons, & à l'amour que Nôtre-Seigneur a eu pour nous, ou à ſa Reſurrection, tout cela nous porte à la joye, mais à une ſorte de joye qui n'eſt ni tout-à-fait ſpirituelle, ni renfermée dans les ſens : c'eſt pourtant une joye loüable & ſainte, comme la peine dont nous venons de parler eſt une peine tres-meritoire. Il en eſt de même de toutes les autres choſes qui excitent en nous cette ſorte de devotion, acquiſe en partie par le travail de nôtre eſprit, quoy quelle ne puiſſe être ni meritée, ni obtenuë, ſi Dieu ne nous la donne luy-même.

Une ame que Nôtre-Seigneur n'a pas encore tirée de cet état pour l'élever à un degré plus éminent, fera tres-bien de ne

pas rechercher de s'y élever elle-même ; & cecy doit être extremement remarqué, parce qu'au lieu d'y gagner elle n'y trouveroit que de la perte. Elle peut s'occuper à faire pluſieurs actes pour fortifier ſes bonnes reſolutions de faire le plus qu'elle pourra pour Dieu, & pour reveiller ſon amour. Elle en peut faire d'autres qui luy aident à l'accroiſſement des vertus, conformement à ce qui en eſt dit dans un livre qu'on appelle *L'Art de ſervir Dieu*, qui eſt tres-bon, & propre à ceux qui ſont dans cet état, parce qu'il ſuppoſe que l'entendement agit. Elle peut ſe repreſenter Nôtre-Seigneur comme ſi elle étoit devant luy, s'accoûtumer à cette vûë de ſon humanité ſainte, exciter ſes affections vers luy, l'avoir toûjours preſent, l'entretenir, luy demander tous ſes beſoins, ſe plaindre à luy de ſes peines, & ſe réjoüir en luy de ſes joyes, mais ſans qu'aucune autre joye l'éloigne de ſon ſouvenir. Les prieres qu'elle luy fera ne doivent point être étudiées, ni arrangées, mais ſes paroles doivent exprimer ſimplement & naturellement ſes beſoins & ſes deſirs. Cette maniere eſt excellente pour faire progrés & en tres-peu de temps : je dis même que ſi une perſonne travaille à ſe ménager cette

precieuſe compagnie, qu'elle ſçache en profiter, & qu'elle s'affectionne bien veritablement à un ſi bon maître, je la tiens déja pour fort avancée.

En tout cela, nous ne devons pas nous inquieter, comme j'ay dit, ſi nous n'avons pas de devotion ſenſible, mais nous devons être reconnoiſſans envers nôtre maître de ce qu'il permet que nous ayïons toûjours le deſir de le contenter, quoy que les œuvres ſoient encore foibles. Cette pratique d'avoir ainſi toûjours nôtre Seigneur avec nous eſt de grande utilité dans tous les états, & c'eſt un moyen tres-ſeur pour profiter dans le premier degré d'Oraiſon, pour arriver en peu de temps au ſecond, & pour être à couvert dans les derniers de tous les dangers que le Demon y peut faire naître.

Voilà donc ce qui eſt en nôtre pouvoir; & qui voudra paſſer plus avant & élever ſon eſprit à goûter des douceurs qui ne luy ſont pas données, s'expoſera, à mon avis, à perdre ce qu'il a, en voulant avoir ce qu'il n'a pas, parce que c'eſt quelque choſe de ſurnaturel; & l'action de l'entendement étant interrompuë, l'ame demeure dans une grande ſolitude, & une grande ſechereſſe. Comme tout cet édifi-

ce ſpirituel doit être fondé en humilité, plus prés nous approchons de Dieu, plus cette vertu doit prendre en nous de fortes racines, autrement tout eſt perdu: or il ſembleroit qu'il y auroit une eſpece de ſuperbe de vouloir s'élever à quelque choſe de plus, puiſque Dieu nous fait déja une aſſez grande grace, étant ce que nous ſommes, de ſouffrir que nous nous approchions de luy.

Il ne faut pas conclure de là que je pretende interdire les hautes penſées que l'on peut avoir de Dieu & de ſa ſageſſe, du Ciel, & de toutes les merveilles qui y ſont. Quoy que je n'aye jamais été par cette voye, parce que je n'y avois pas de diſpoſition naturelle, comme j'ay déja dit, & que d'ailleurs Dieu me faiſoit la grace de comprendre cette verité, qu'étant auſſi mauvaiſe que je me voyois, ce n'étoit pas peu de hardieſſe à moy d'oſer porter mes reflexions aux choſes de la terre, ſans avoir encore la temerité de m'élever à celles du Ciel; d'autres en peuvent tirer du profit, principalement s'ils ont de l'étude, car c'eſt à mon avis un grand treſor pour cet exercice, pourvû que l'humilité y ſoit jointe. Je l'ay vû il y a peu de jours en quelques perſonnes de Let-

tres, qui n'ayant commencé que depuis peu de temps, ont fait un grand progrés, & c'eſt ce qui me fait ſouhaiter avec paſſion que pluſieurs perſonnes pareilles s'adonnent à la vie ſpirituelle comme je le diray dans la ſuite.

Ce que j'ay dit que les ames ne ſe doivent pas élever ſi Dieu ne les éleve luy-même, eſt un langage ſpirituel qui ſera aiſément entendu par ceux qui en ont quelque experience ; mais ſi tout le monde ne le comprend pas, je declare que je ne me ſçaurois expliquer autrement. Dans la Theologie myſtique dont j'ay commencé à dire quelque choſe, l'entendement ceſſe d'operer, parce que Dieu le ſuſpend, comme je l'expliqueray plus au long dans la ſuite ſi je le puis, & que Nôtre-Seigneur m'en faſſe la grace. Mais de preſumer, ni de penſer de le vouloir ſuſpendre de nous-même, c'eſt ce que je dis qu'il ne faut pas faire, ni ceſſer d'agir avec l'eſprit, autrement nous demeurerions tout hebetez, tout froids, & nous ne ferions rien ni d'une façon ni d'une autre. Car quand c'eſt le maître qui le ſuſpend & qui l'arreſte tout court, il luy donne dans l'étonnement ſubit où il le met de quoy s'occuper ; & ſans diſcours ni raiſonnement, il

luy fait entendre plus de choſes en un *Credo*, que nous n'en pourrions comprendre en pluſieurs années, avec tout le ſoin & toute l'application que nous y pourrions apporter ſur la terre.

Preſumer d'occuper les puiſſances de l'ame, & penſer de les tenir en arreſt, c'eſt une pure folie ; & je le repete encore, que bien qu'on ne le comprenne pas, il y a là quelque defaut d'humilité. Je ne pretends pas dire qu'il y ait du peché ; mais il y a bien de la peine, & qui pis eſt, c'eſt de la peine perduë : car l'ame reſte avec un certain petit chagrin, comme une perſonne qui ſur le point de ſauter ſeroit retenuë par derriere ; elle a fait de ſa part tout l'effort qu'il falloit, & ſon effort ſe trouve cependant inutile. Quiconque y voudra prendre garde s'appercevra par le peu de profit qui luy en reviendra, de ce petit defaut d'humilité dont je viens de parler : car cette vertu a cela d'excellent qu'il n'y a point d'action où elle entre, qui laiſſe du dégoût dans l'ame. Il me ſemble que je me ſuis aſſez fait entendre, & peut-être n'eſt-ce que pour moy. Plaiſe à Nôtre-Seigneur d'ouvrir les yeux de ceux qui liront cecy ; par l'experience qu'il leur en donnera, pour petite qu'elle ſoit, ils

comprendront incontinent ce que je dis.

J'ay été pluſieurs années que je liſois beaucoup de choſes ſans y rien comprendre, & depuis que Nôtre-Seigneur m'y a donné ouverture, j'ay encore été long-temps que je ne pouvois pas dire une parole pour me faire entendre, cela ne m'a pas coûté peu de travail. Mais quand il plaît à ſa divine Majeſté, en un inſtant il enſeigne tout ce qu'il veut, & d'une maniere à me donner de l'étonnement à moy-même. Je puis dire avec verité que quoy que je parlaſſe à pluſieurs perſonnes ſpirituelles, qui avoient toute la bonne volonté poſſible de me faire comprendre ce que Nôtre-Seigneur me donnoit dans l'Oraiſon, afin que je m'en puſſe expliquer, il eſt certain que mon ignorance étoit ſi grande que cela ne me ſervoit de rien du tout; ou peut-être étoit-ce que Nôtre-Seigneur vouloit que je n'en euſſe l'obligation à perſonne qu'à luy ſeul, ayant toûjours voulu être mon maître. Qu'il ſoit beni de tout; c'eſt une aſſez grande confuſion pour moy d'être obligée d'avouër cette verité. En effet, il eſt arrivé depuis, que ſans que je l'aye deſiré ni recherché; car je n'ay jamais été curieuſe en cela, (ç'auroit été une vertu de l'être,)

mais bien en d'autres choſes vaines qui ne le meritoient pas : il eſt dis-je arrivé que Nôtre-Seigneur m'a donné à connoître en un inſtant & tres-clairement ce qui ſe paſſoit en moy, & des paroles pour m'en expliquer, d'une maniere qui étonnoit mes Confeſſeurs, & dont j'étois encore plus ſurpriſe qu'eux, parce que je connoiſſois mieux mon incapacité. Il y a peu que j'en ſuis-là, & c'eſt pourquoy auſſi de tout ce que Nôtre-Seigneur en cela ne m'enſeigne point luy-même, je ne recherche point d'en être inſtruite d'ailleurs, mais ſeulement de ce qui peut toucher ma conſcience.

J'en reviens encore-là, qu'il eſt d'une extrême conſequence de n'élever point ſon eſprit ſi Nôtre-Seigneur ne l'éleve luy-même; & quand c'eſt luy cela ſe connoît incontinent. Il y a particulierement du danger pour les femmes, parce que le Demon y pourroit mêler quelque illuſion; quoy que je tienne pour certain que la bonté de Dieu ne permettra pas qu'il en arrive beaucoup de mal à une ame qui recherchera avec humilité à s'approcher de luy: il ſe pourra faire au contraire qu'elle tire plus davantage & plus de profit des choſes mêmes dont le Demon ſe penſoit ſervir pour luy cauſer du dommage.

Le chemin de ceux qui ſont dans ce premier degré d'Oraiſon étant le plus frequent & le plus ordinaire, & les avis que j'ay donnez pour s'y conduire étant tres-importans, je n'ay pas fait de difficulté de m'étendre beaucoup, quoy que je ſçache bien que les mêmes choſes ſe trouvent en d'autres Livres bien mieux qu'icy ; auſſi n'ay-je pris la plume qu'avec bien de la honte & de la confuſion, & j'en devrois avoir encore plus que je n'en ay. Nôtre-Seigneur ſoit beni à jamais, de permettre & de vouloir bien qu'une perſonne telle que je ſuis ſe mêle de parler de ſes affaires & de choſes ſi hautes & ſi relevées.

CHAPITRE XIII.

Elle pourſuit encore le même ſujet de ce premier état d'Oraiſon, avertiſſant de certaines tentations ordinaires qui s'y rencontrent par l'artifice du Demon, & donnant les moyens de s'en garder. Ce Chapitre eſt tres-utile.

IL m'a paru aſſez à propos de parler icy de quelques tentations qui viennent au commencement, dont j'ay fait quelques

épreuves en moy-même, & de donner certains avis ſur diverſes autres choſes qui me ſemblent neceſſaires à éclaircir.

Il faut donc tâcher dés l'entrée de ce chemin de marcher avec gayeté & liberté d'eſprit. Car il y a de certaines perſonnes à qui il ſemble que toute leur devotion s'en doit aller, ſi elles ſont un peu moins ſur leurs gardes. Il eſt bon de ſe craindre ſoy-même, pour ne preſumer pas de s'expoſer en quelque maniere que ce ſoit aux occaſions où l'on a coûtume d'offenſer Dieu ; cela eſt d'une neceſſité abſoluë, juſques à ce qu'on ſoit bien affermi dans la vertu ; & encore y a-t-il peu de perſonnes qui le ſoient aſſez pour ſe pouvoir abandonner ſans precaution aux occaſions qui ſeront conformes à leurs inclinations : car tant que nous vivons ſur la terre c'eſt toûjours le plus ſeur, quand ce ne ſeroit que par humilité, de reconnoître nôtre miſere & nos foibleſſes : mais il y a pluſieurs choſes, où comme j'ay déja dit, il eſt permis de ſe donner un peu de relâche, & on en retourne même de meilleur courage à l'Oraiſon.

En toutes choſes il faut de la diſcretion, mais ſur tout il faut de la confiance, parce

qu'il eſt tres-important de n'affoiblir point nos bons deſirs, & de preſumer au contraire de la bonté de Dieu, que ſi peu à peu nous nous efforçons, nous pourrons avec le têms arriver par ſa grace à faire ce qu'ont fait pluſieurs Saints, leſquels ne ſeroient pas parvenus à un ſi haut degré de perfection s'ils ne s'étoient jamais determinez d'y porter leurs deſirs, & que peu à peu ils n'euſſent travaillé à s'y avancer. Sa divine Majeſté aime & cherit les ames courageuſes, pourvû qu'il y voye de l'humilité, & nulle confiance en elles-mémes. Je n'en ay vû aucune de cette trempe qui ſoit reſtée en arriére dans ce chemin; ni au contraire aucune de ces ames poltrones & timides, ſous quelque rampart d'humilité qu'elles ſe tinſſent à l'abry, qui ayent fait en beaucoup d'années le chemin que les autres ont fait en peu de temps. Je ſuis ſurpriſe moy-même de ce que fait en cela le courage & la reſolution de tendre à de grandes choſes: car quoy que d'abord l'ame n'ait pas encore de grandes forces pour ſe ſoutenir dans ſon vol, l'effort qu'elle ſe donne la fait atteindre bien haut, quoy que quelque fois, comme un jeune oiſeau chargé encore de poil follet, elle ſe laſſe & demeure court.

Autrefois j'avois ſouvent en l'eſprit ce que dit ſaint Paul, que l'on peut tout avec le ſecours de Dieu: car de moy je comprenois bien que je n'avois rien à attendre; cette penſée me ſervit beaucoup; & auſſi cette autre parole de ſaint Auguſtin: donnez-moy, Seigneur, de quoy executer vos commandemens, & commandez-moy aprés cela ce qu'il vous plaira. Je penſois auſſi quelquefois que ſaint Pierre n'avoit rien perdu pour s'être jetté dans la mer, quoy qu'en ſuite la frayeur le ſaiſit.

C'eſt un grand coup que d'avoir pris d'abord de grandes & fortes reſolutions. Il eſt vray que dans ce premier état, il faut aller avec un peu plus de dépendance, de circonſpection, & d'attache à la conduite du Directeur; mais nous devons prendre garde qu'il ſoit tel qu'il ne nous apprenne pas à marcher en crapauts, ni ne ſe contente pas de nous enſeigner à chaſſer ſeulement aux lezards. Nous ſuppoſons toûjours que l'humilité doit marcher devant, pour nous faire ſouvenir que les forces dont nous parlons, ne doivent pas venir de nôtre cru. Mais il eſt neceſſaire de bien comprendre quelle eſt cette humilité que l'on doit avoir: car je ſuis perſuadée que le Demon fait beaucoup de tort aux perſonnes qui

ſont Oraiſon, & les empeſche beaucoup d'avancer, par les fauſſes idées qu'il nous donne de l'humilité, en nous perſuadant qu'il y a de la ſuperbe à avoir de grands deſirs, à vouloir imiter les Saints, & à ſouhaiter d'être martyrs. Il nous ſuggere incontinent & nous fait entendre que les actions des Saints ſont pour être admirées & non pour être imitées par des pecheurs cõme nous. Je dis bien auſſi la même choſe, mais nous devons diſtinguer ce qui doit faire le ſujet de nôtre étonnement, d'avec ce qui peut être l'objet de nôtre imitation.

Par exemple il ne ſeroit pas à propos qu'une perſonne foible & infirme entreprît beaucoup de jeûnes & de rudes penitences, ſe retirant dans un deſert où elle n'eût pas où ſe repoſer, ni de quoy manger ou choſes ſemblables. Mais nous devons penſer que nous pouvons au moins faire un peu d'effort pour concevoir avec la grace de Dieu, un grand mépris du monde; ne faire aucune eſtime des honneurs, & n'avoir nulle attache aux biens de la terre: car nous avons le cœur ſi étroit qu'il nous ſemble que terre nous doit faillir dés que nous penſons à retrancher quelque choſe du ſoin du corps pour nous appliquer à l'eſprit. Il ne manque pas de

nous venir auſſitôt dans l'imagination, que c'eſt un grand ſecours pour le recueillement d'avoir largement toutes les choſes dont on a beſoin, parce que les ſoins inquietent dans l'Oraiſon; Et c'eſt juſtement ce qui fait ma peine que nous ayions ſi peu de confiance en Dieu, & tant d'amour de nous-mêmes, que de pareils ſoins nous inquietent. Car il eſt vray que quand nous en ſommes encore là, & avec ſi peu de progrés dans la vie ſpirituelle, de vrayes bagatelles nous cauſent autant de peine que des choſes grandes & conſiderables pourroient faire à d'autres; & avec cela nous pretendons à nôtre avis de faire les perſonnes ſpirituelles!

C'eſt là, ce me ſemble, proprement vouloir accommoder enſemble les intereſts du corps & ceux de l'ame; c'eſt à dire, ne perdre rien ni de ſon repos, ni de ſes aiſes, & pretendre joüir là haut de la vûë de Dieu; & cela ne laiſſera pas d'être en effet, pourvû que nous perſeverions dans la juſtice, & demeurions attachez aux regles de la vertu; mais cela s'appelle marcher à pas de poulle, & on n'arrivera jamais par ce chemin à la liberté de l'eſprit. Pour les perſonnes engagées dans le mariage qui ſont obligées de vivre conformement à leur état,

j'approuverois bien cette conduite, mais pour les ames qui ſont d'un autre rang, je ne veux point du tout entendre parler d'une pareille maniere de faire progrés, & on ne me fera jamais croire qu'elle ſoit bonne: j'en ay eſſayé, & je ſerois toûjours reſtée au même état ſans avancer, ſi Nôtre-Seigneur par ſa bonté ne m'avoit enſeigné une autre route.

Ce n'eſt pas que pour les deſirs je ne les aye eus toûjours grands; mais, comme j'ay dit, je tâchois d'un côté de m'apliquer à l'Oraiſon, & en même temps je cherchois à vivre à ma volonté. Je croy que ſi j'avois eu quelqu'un qui m'eût tirée de cet état & m'eût un peu appris à voler, ces bons deſirs euſſent été bien-tôt accompagnez des œuvres. Mais helas pour nos pechez il eſt ſi difficile & ſi rare de trouver des guides qui n'ayent point en cela de diſcretion exceſſive, que c'eſt, à mon avis, la veritable cauſe pour laquelle ceux qui commencent, n'arrivent pas ſi promptement à une grande perfection: car N. Seigneur ne manque jamais de ſon côté, & il ne tient pas à luy, mais c'eſt nous, lâches & miſerables, qui demeurons court.

On peut encore imiter les Saints en tâchant de vivre comme eux dans la retrai-

te, dans le ſilence & dans la pratique de pluſieurs autres vertus, qui ne tuent point ces malheureux corps, que l'on cherche à entretenir avec tant de regle & de meſure, que ſouvent l'ame en eſt déreglée: quelquefois même le Demon s'en mêle, & ne contribuë pas peu à cette pretenduë impuiſſance. Quand il apperçoit en nous un peu d'apprehenſion, il n'en demande pas davantage pour nous perſuader que tout eſt capable de nous faire mourir & de nous faire perdre la ſanté, juſques à nous faire craindre de devenir aveugles ſi nous verſons quelques larmes. J'ay paſſé par-là: c'eſt pourquoy j'en ſçay des nouvelles. Mais je ſçay bien auſſi qu'il n'y a ny veuë ny ſanté ſi precieuſe que nous ne devions nous tenir heureux de perdre pour un tel ſujet.

Comme je ſuis fort infirme, juſques à ce que j'aye pris la reſolution de ne compter pour rien, ny mon corps, ny ma ſanté, j'ay toûjours été comme une perſonne attachée, & qui ne ſe peut remuer. Je fais encore bien peu de choſe à preſent, mais depuis qu'il a plû à Dieu de me faire connoître cet artifice du Demon, s'il me repreſentoit que je perdrois la ſanté, je luy répondois: il importe peu que je meu-

re,

re, s'il me prenoit du côté du repos, ma réponſe étoit: Je n'en dois point chercher d'autre que dans la Croix, & ainſi du reſte. J'ay veu manifeſtement, quoy qu'au fonds je ſois tres-infirme, qu'en pluſieurs occaſions il y avoit de la tentation du Demon, ou de la lâcheté de ma part; car depuis que je n'y regarde pas de ſi prés, & que je ne ſuis plus ſi delicate ſur moy-même, j'ay beaucoup plus de ſanté. Je reviens donc à dire qu'il eſt tres-important à ceux qui commencent à faire Oraiſon, de ne ravaller point leurs penſées, & je les prie qu'ils m'en croyent, car j'en ay l'experience, & peut-être que ce recit de mes propres miſeres ne leur ſera pas inutile pour profiter de mon exemple.

Il y a une autre tentation qui ne manque pas de ſuivre ordinairement celle-là, qui eſt de deſirer que tout le monde embraſſe la vie ſpirituelle dont on commence à goûter ſi agreablement le repos & tous les autres avantages. Ce deſir en ſoy n'eſt pas mauvais, mais il pourra aiſément arriver que l'empreſſement qu'on aura à y réuſſir ne ſera pas bon, à moins qu'il ne ſoit accompagné de beaucoup de diſcretion & d'une inſinuation ſi adroite, qu'il ne paroiſſe pas qu'on veuille en tenir

école. Car pour profiter aux autres en cet art, il eſt neceſſaire que les vertus ayent déja pris en nôtre propre fonds de grandes racines, afin de ne leur être point un ſujet de tentation comme il m'eſt arrivé à moy-même, lors que je tâchois de porter les autres à l'Oraiſon, & c'eſt pourquoy je ſçay ſi bien ce qui en eſt. Car m'entendant d'un côté dire merveilles de l'avantage qu'il y a de faire l'Oraiſon, & voyant d'autre part qu'avec ſi peu de vertu je poſſedois un ſi grand bien, la tentation les prenoit, & elles ne ſçavoient plus qu'en penſer. Elles me l'ont avoüé depuis, & elles avoient grande raiſon, ne pouvant comprendre comment l'un ſe pouvoit accommoder avec l'autre.

Cependant j'eſtois cauſe qu'elles ne regardoient pas comme un mal, ce qui l'étoit en effet, parce qu'elles m'y voyoient tomber quelquesfois, lors même qu'il leur ſembloit d'appercevoir en moy quelque bien. On voit que c'eſt aſſez la conduite du Demon, de ſe ſervir de ce qui paroît de bon en nous pour autoriſer par nôtre exemple le mal qu'il veut établir; & pour petit qu'il ſoit, quand c'eſt dans une communauté, il ne ſe peut qu'il ne gagne toûjours beaucoup, à plus forte raiſon quand

le mal eſt grand comme il étoit en moy. Auſſi n'y eut-il en pluſieurs années que trois perſonnes ſeulement qui firent profit de ce que je leur diſois ; & depuis que Nôtre-Seigneur m'eût donné plus d'affermiſſement dans la vertu, en deux ou trois années pluſieurs ames tirerent avantage de mes entretiens, comme je le diray dans la ſuite. Sans cela même, il y a encore un autre grand inconvenient, qui eſt que l'ame perd ſouvent par-là ce qu'elle avoit déja acquis ; c'eſt pourquoy ce que nous avons principalement à faire au commencement, c'eſt de n'avoir ſoin que de nôtre propre ame, & de faire état comme s'il n'y avoit ſur la terre que Dieu & elle. C'eſt ce qui eſt le plus à propos.

Voicy encore une autre tentation qui prend quelquefois ; & il eſt à remarquer que toutes en general ne manquent pas de ſe preſenter ſous l'apparence d'un bon zele, c'eſt pourquoy il faut bien s'obſerver, & être ſur ſes gardes. C'eſt une certaine inquietude que nous avons des fautes & des pechez que nous voyons dans les autres. Le Demon ne manque pas de nous mettre en l'eſprit, que cette peine ne vient que du pur deſir que nous avons que ces perſonnes n'offenſent point Dieu, que ce n'eſt

que pour l'intereſt de ſa gloire que nous en ſommes fâchées, & tout incontinent nous voudrions y apporter remede. Cependant on s'en inquiete ſi fort que cela empeſche de faire l'Oraiſon; mais le plus grand mal eſt, quand on prend ce ſentiment pour une marque de vertu, de perfection & de grand zele pour les intereſts de Dieu

J'excepte de cette cenſure la douleur legitime des pechez publics, que l'on verroit ſe tourner en coûtume dans toute une Congregation; ou les malheurs generaux de l'Egliſe dans les hereſies, que nous voyons être cauſe de la perte de tant d'ames: car cette douleur eſt tres-loüable, & comme elles eſt juſte & raiſonnable elle n'inquiete point. Le plus ſeur donc pour une ame qui ſe donnera à l'exercice de l'Oraiſon, ſera de ſe décharger du ſoin de toutes choſes, & de toutes perſonnes, & de ne penſer qu'à elle ſeule, & à contenter Dieu. Voilà uniquement de quoy il eſt queſtion: car s'il me falloit dire tous les mauvais ſuccez que j'ay vû arriver pour ſe fier trop à ſa bonne intention, je n'aurois jamais fait.

Tâchons donc de ne voir dans les autres que le bien & les vertus qui ſont

en eux, & de nous diſſimuler à nous-mêmes leurs defauts, par la vûë continuelle de nos propres pechez. C'eſt une pratique, qui bien qu'elle ne ſoit pas d'abord accompagnée d'une entiere perfection, nous conduit inſenſiblement à une excellente vertu, qui eſt d'eſtimer tous les autres meilleurs que nous. C'eſt par là que l'on y parvient avec le ſecours de la grace de Dieu, qui eſt ſi neceſſaire en toutes choſes, que ſans elle toutes nos diligences ſeroient inutiles. Mais c'eſt à nous à le ſupplier humblement qu'il nous accorde cette vertu, & pourvû que nous faſſions de nôtre part ce qui eſt en nous, il ne manque de ſon côté à perſonne.

J'ay un autre avis important à donner à ceux qui diſcourent beaucoup avec l'entendement, tirant d'un ſujet qu'ils ſe propoſent beaucoup de bonnes penſées & de raiſonnemens. Car pour ceux qui comme moy ne ſçauroient agir de cette maniere, cet avis ne les regarde pas, & il n'y a qu'à les exhorter d'avoir patience, juſques à ce qu'il plaiſe à Nôtre-Seigneur de leur donner de l'occupation interieure, & de faire jour chez eux, puiſque d'eux-mêmes ils ont ſi peu de capacité que leur eſprit les embarraſſe plûtôt qu'il ne leur ſert.

Mais revenant à ceux qui ont cette facilité de diſcourir avec l'entendement, je dis qu'ils doivent prendre garde que tout leur temps ne s'en aille pas là : car quelque merite qu'il y ait dans cette occupation, comme cette maniere d'Oraiſon eſt fort ſavoureuſe à l'ame, il ſeroit à craindre qu'elle ne vint à penſer qu'il ne devroit point y avoir de Dimanche pour elle ; je veux dire de temps où elle deût ceſſer d'agir, croyant incontinent que ce ſeroit un temps perdu. Mais cette perte à mon gré eſt bien recompenſée lors qu'une ame ſe mettant, comme j'ay dit, en la preſence de Jeſus-Chriſt, demeure là paiſible, ſans fatiguer ſon entendement, ſe rejouïſſant ſimplement en luy, & l'entretenant non point avec des raiſonnemens compoſez ou tirez par force, mais dans une naïve expoſition de ſes beſoins & des motifs qu'il a de nous ſouffrir auprés de luy. Il en faut uſer tantôt d'une maniere & tantôt d'une autre, afin que l'ame ne ſe dégoûte pas en ſe nourriſſant toûjours d'une même viande. Celles dont nous parlons ſont tres-agreables & tres-profitables, ſi nôtre goût ſe fait à en manger ; elles renferment un grand ſuc pour ſoûtenir la vie de l'ame, & pour luy procurer divers avantages.

Il faut que je m'explique encore mieux là-deſſus : car toutes ces choſes qui regardent l'Oraiſon ſont difficiles, & ſans maître ne ſe comprennent que mal-aiſément. C'eſt ce qui fait qu'avec toute la bonne intention que j'ay d'abreger, (ayant à faire principalement à un eſprit auſſi penetrant qu'eſt celuy qui m'a commandé d'écrire ces choſes touchant l'Oraiſon, pour lequel il ſuffiroit de les toucher ſeulement en paſſant) ma groſſiereté eſt ſi extreme que je ne ſçaurois venir à bout de dire ni de faire entendre en peu de paroles ce qui me paroît ſi important de bien expliquer. Comme il m'a tant coûté pour l'apprendre, j'ay pitié de ceux qui commencent avec le ſeul ſecours des livres: car il eſt ſurprenant combien ce que l'on comprend de leur lecture eſt different de ce que l'on experimente ſoy-même dans la ſuite.

Revenons donc à ce que je diſois, & propoſons-nous de penſer à quelque point de la Paſſion; prenons par exemple, quand Nôtre-Seigneur étoit attaché à la colomne. L'eſprit ſe promene ſur ſon ſujet, cherchant les raiſons qui peuvent ſervir à luy faire comprendre les grandes douleurs & l'extrême affliction que Nôtre-Seigneur ſouffroit dans cette ſolitude & cet aban-

don general, & pluſieurs autres choſes pareilles. Si l'entendement a de la diſpoſition à diſcourir, où ſi la perſonne a de l'étude, elle pourra tirer de là de quoy s'entretenir. C'eſt la maniere d'Oraiſon par laquelle tous doivent commencer le cours de la vie ſpirituelle, l'entretenir & le finir. C'eſt un chemin tres-ſeur & tres-excellent, juſques à ce qu'il plaiſe à Nôtre-Seigneur d'élever à d'autres choſes ſurnaturelles.

Je dis que tous doivent ſuivre cette routte, quoy que les ſujets ſur leſquels ils s'appliquent ſoient differens : car il a pluſieurs ames qui profitent davantage en d'autres meditations qu'en celle de la Paſſion ; & en effet, comme il a pluſieurs demeures en la maiſon de Dieu, il y a auſſi pluſieurs chemins. Certaines perſonnes experimentent plus de fruit en ſe repreſentant comme ſi elles étoient actuellement dans l'Enfer ; d'autres en ſe plaçant par avance dans le Paradis, & s'affligent quand il faut qu'elles penſent à l'Enfer, ou à la mort ; quelques-unes ont le cœur ſi tendre qu'elles ne ſçauroient ſupporter de penſer toûjours à la Paſſion, mais ſe plaiſent & tirent plus de profit à conſiderer la puiſſance & la grandeur de Dieu

dans les creatures, l'amour qu'il a eu pour nous, dont on voit en toutes choſes des traces ſi ſenſibles. Cette voye eſt admirablement bonne, n'abandonnant pourtant jamais pour long-temps le ſouvenir de la Paſſion & de la Vie de Nôtre-Seigneur, qui eſt la ſource ſacrée d'où nous eſt venu & d'où nous vient encore tout ce que nous avons de bien.

Mais celuy qui commence a beſoin de bon conſeil pour bien diſcerner ce qui luy profite le plus, & pour cela un Directeur luy eſt fort neceſſaire, pourvû qu'il ait de l'experience; Autremẽt il ſe pourra bien ſe trõper, & amuſer long-temps une ame ſans la connoître & ſans luy laiſſer le moyen de ſe connoître elle-même: car comme elle ſçait qu'il y a un grand merite à être aſſujettie à ſon Directeur, elle n'oſe s'écarter d'un ſeul point de ce qu'il luy commande. J'ay rencontré de ces pauvres ames toutes abîmées en angoiſſe & en affliction, par le defaut d'experience de celuy qui les conduiſoit; elles me faiſoient grande pitié, une entr'autres qui ne ſçavoit plus que devenir: car ces mauvais guides ne comprenant pas leur attrait, ils ne font qu'affliger l'ame & le corps, & empeſcher le profit.

J'en ay connu particulierement une que

ſon Directeur tenoit en arreſt depuis huit ans ſans luy permettre jamais de ſortir de l'unique application à la connoiſſance d'elle-même: & Nôtre-Seigneur la metoit déja dans l'Oraiſon de Quietude, c'étoit pour elle un grand tourment. On ſçait aſſez que ce point de la connoiſſance de ſoy-même ne doit jamais être obmis, & il n'y a point d'ame à quelque pas de geant qu'elle marche dans ce chemin, qui n'ait ſouvent beſoin de redevenir enfant & de reprendre la mamelle; cecy ne doit jamais être oublié; & peut-être en avertiray-je encore plus d'une fois, parce que cela eſt de la derniere importance.

Il n'y a donc point d'état d'Oraiſon ſi élevé qu'il ne ſoit beſoin ſouvent de retourner aux premiers élemens; & cet article du ſouvenir de ſes pechez, & de la connoiſſance de ſoy-même eſt comme le pain ordinaire avec lequel toutes les autres viandes doivent être mangées, quelque delicates qu'elles ſoient quelquefois dans ce chemin de l'Oraiſon, & ſans ce pain tout le reſte ne ſoutiendroit pas. Mais cela n'empeſche pas qu'il n'en faille manger par meſure; car quand une fois une ame ſe voit les armes bas, convaincuë clairement qu'il n'y a rien de bon en elle, &

qu'elle ſent une ſainte confuſion de paroître en cet état devant la Majeſté d'un ſi grand Roy, voyant le peu qu'elle luy rend pour tout ce qu'elle luy doit; quelle neceſſité y a-t-il de perdre là tout ſon temps, au lieu d'avancer à d'autres choſes que Nôtre-Seigneur nous preſente? Il n'y a point de raiſon de s'en abſtenir, puiſque ſa divine majeſté connoît mieux que nous la nourriture qui nous eſt convenable.

Il eſt donc extrémement important que le Maitre ſoit intelligent & aviſé, & qu'il ait de l'experience: ſi avec cela il a encore de l'étude c'eſt une grande affaire; mais ſi ces trois choſes ne ſe peuvent pas rencontrer enſemble, les deux premieres ſont celles qui ſont le plus de conſequence, parce que dans la neceſſité on peut avoir recours à d'autres perſonnes habiles pour conferer avec elles. Je dis donc que pour les perſonnes qui commencent, la ſcience ſert de peu pour les ſçavoir conduire ſi on n'a auſſi l'experience de l'Oraiſon. Je ne pretens pas par là exclure la communication avec des gens doctes: car j'aimerois bien mieux qu'on s'abſtint tout-à-fait de l'Oraiſon que de manquer dés le commencement à l'établir ſur un bon & veritable fondement; & pour cela la ſcience eſt de

grande utilité, parce qu'elle nous éclaire & nous ouvre l'eſprit à nous autres qui ſommes ignorantes; & arrivées une fois à connoître les veritez de la parole de Dieu, nous en faiſons mieux enſuite ce qui eſt de nos obligations: car Dieu nous garde de ces devotions ſottes & impertinentes. Je veux me faire encore mieux entendre: car il me ſemble que je m'engage icy dans bien des affaires, & ç'a toûjours été là, comme j'ay déja dit, mon grand defaut de ne me pouvoir expliquer qu'en faiſant une grande dépenſe en paroles.

Une Religieuſe donc commencera de s'appliquer à l'Oraiſon; ſi c'eſt un homme ſimple & ſans ſcience qui la gouverne, & que la fantaiſie luy en prenne, il luy fera tentendre qu'il vaut mieux qu'elle luy obeïſſe qu'à ſon Superieur; & ce qu'il en fait n'eſt pas par malice, mais il croit bien faire; & ſi ce Directeur eſt luy-même Religieux, la fille l'en croira encore plus aiſément. A une femme mariée lors qu'elle devroit être appliquée à ſon ménage, il luy dira qu'il eſt plus à propos qu'elle demeure en Oraiſon, quelque mécontentement que ſon mary luy en témoigne. Et tout cela pour ne ſçavoir pas regler les temps ny les occupations, conformement

à ce qui eſt de raiſon; mais ce Directeur manquant luy-même de lumiere, il ne la peut pas donner aux autres, quelque bonne volonté qu'il en ait.

Quoy qu'il puiſſe paroître que la ſcience, ne fait rien icy pour avoir ces ſortes de diſcernemens, pour moy mon avis a toûjours été & ſera toûjours, que tout Chrétien doit tâcher, s'il le peut, de communiquer des affaires du ſalut avec des perſonnes qui ayent de l'étude raiſonnablement; & plus elles en auront, tant mieux pour luy: mais pour ceux qui ſont dans la voye de l'Oraiſon, ils en ont encore plus de beſoin, & d'autant plus, qu'ils ont fait plus de progrés dans la vie ſpirituelle. Et qu'ils ne ſe laiſſent point ſurprendre à cette prevention que les gens ſçavans ſans uſage d'Oraiſon ſont inutiles à ceux qui ſont dans la pratique. Pour moy j'ay eu commerce avec pluſieurs, parce que depuis quelques années la neceſſité plus grande que j'en ay euë m'a obligé d'y avoir recours, & j'y ay toûjours été portée. Car quoy que l'experience manque à quelques-uns, ils n'ont point d'oppoſition pour les choſes ſpirituelles & ne les ignorent pas, trouvant même dans l'Ecriture ſainte qu'ils ont toûjours entre les

mains des marques aſſeurées pour diſcerner le veritable eſprit de Dieu. Je ſuis donc perſuadée en mon particulier qu'une perſonne d'Oraiſon qui communiquera avec des gens habiles, & qui ne voudra point ſe tromper elle-même, ne ſera point expoſée aux illuſions du Demon. Il redoute extremement, ſelon ma penſée, la ſcience accompagnée d'humilité & de vertu, & il ſçait bien qu'il ſeroit bien-tôt découvert & n'en ſortiroit qu'avec perte.

J'ay dit tout cecy pour détruire cette opinion que les gens de ſçavoir ne ſont pas propres aux perſonnes d'Oraiſon, s'ils ne la pratiquent eux-mêmes. J'ay déja averti qu'il faloit un Directeur ſpirituel; mais ſi avec cela l'étude luy manque, c'eſt un grand inconvenient, & il ſera lors d'un grand ſecours de voir auſſi des gens doctes. Pourveu qu'ils ſoient gens de bien, quoy qu'ils ne ſoient pas ſpirituels, ils ne laiſſeront pas de nous profiter; Dieu leur fera connoître ce qu'ils nous devront enſeigner, & les fera devenir eux-mêmes ſpirituels, afin qu'ils nous ſoient plus utiles. Je ne dis pas cecy ſans l'avoir éprouvé en ayant veu moy-même l'experience en plus de deux perſonnes.

Je dis de plus que quand il eſt queſtion de

s'aſſujettir totalement à un ſeul maître, une ame ſe trompe bien & s'expoſe à de grands égaremens ſi elle ne tâche de le choiſir avec toutes ces qualitez, principalement ſi cette perſonne s'engage dans la Religion, où elle eſt obligée de paſſer toute ſa vie dans la dépendance de ſon Superieur; & quelquefois il pourra arriver que toutes les trois qualitez luy manqueront tout à la fois, & alors elle n'aura pas une petite croix à porter, ſans s'aſſujettir encore volontairement à ſoumettre ſon eſprit à un homme qui en manque; au moins pour moy n'ay-je pu en venir à bout, & auſſi me ſemble-t-il qu'il n'eſt pas à propos.

Que ſi la perſonne eſt ſeculiere, qu'elle beniſſe Dieu de ce qu'elle peut choiſir celuy à qui elle ſe doit ſoumettre, & qu'elle ne perde point une ſi ſainte liberté, mais qu'elle demeure plûtôt ſans Directeur juſques à ce qu'elle en ait trouvé un tel qu'il luy faut. Nôtre-Seigneur ne manquera pas de le luy faire rencontrer, pourvû qu'elle ait de l'humilité dans ſa recherche, & un veritable deſir de reuſſir.

Je loüe Dieu de tout mon cœur, & toutes tant que nous ſommes de femmes & de perſonnes qui ne ſçavons rien, luy devrions rendre des graces infinies de ce que

par ſa bonté nous trouvons dans nôtre beſoin des gens qui avec tant de peines & de travaux, ont acquis la connoiſſance des veritez que nous autres pauvres ignorantes ne connoiſſons pas. Je ſuis quelquefois dans l'admiration au ſujet des gens de lettres, & particulierement des Religieux, voyant avec combien de travail ils ont acquis ce qu'ils nous donnent pour nôtre inſtruction, ſans qu'il nous en coûte autre choſe que de le demander; & qu'il y ait encore des gens qui negligent d'en profiter! Grand Dieu ne le permettez pas.

Je les conſidere aſſujettis à tous les exercices de la Religion, qui ne ſont pas legers, ſous l'obeïſſance perpetuelle, avec cela pluſieurs penitences, mal nourris, mal couchez, peine par tout, croix par tout; j'en ſuis quelquefois quand j'y penſe dans une confuſion extrême, & ce ſeroit, ce me ſemble, un tres-grand mal, ſi quelqu'un par ſa faute manquoit de profiter de leur travail. Et aprés cela nous penſerons peut-être, nous qui nous trouvons exemptes de tous ces travaux, & à qui on donne, comme on dit, la viande toute appreſtée, pendant que nous vivons à nôtre aiſe; Nous penſerons, dis-je, nous pouvoir donner l'avantage au deſſus des perſonnes aſſujetties

ties à tous ces travaux pour faire peut-être un peu plus d'Oraiſon qu'eux !

Soyez beny, Seigneur, de ce que vous m'avez fait auſſi incapable & auſſi inutile que je le ſuis ; mais ſoyez encore loüé à jamais de ce que vous excitez le zele de tant de grands perſonnages pour nous aider de leurs lumieres. Nos prieres devroient être continuelles pour ces perſonnes qui nous éclairent. Que deviendrions-nous ſans eux au milieu de tant de tempeſtes qui agitent preſentement l'Egliſe ? S'il s'en eſt trouvé quelques-uns de mauvais, ils ne doivent ſervir qu'à faire davantage éclater les bons. Plaiſe à Nôtre-Seigneur de les tenir toûjours de ſa main toute-puiſſante & de les aider eux-mêmes afin qu'ils nous aident. Ainſi ſoit-il.

Je me ſuis beaucoup éloignée de l'exemple que j'avois pris, mais tout vient à propos pour ceux qui commencent, & pour tâcher de les faire entrer en effet de telle maniere dans une route ſi élevée qu'ils marchent toûjours dans le bon chemin.

Pour achever donc ce que je diſois ſur le ſujet de la meditation propoſée de Nôtre-Seigneur à la colomne, il eſt bon de laiſſer étendre un peu ſon eſprit là-deſſus, penſant aux peines qu'il y ſouffroit, pour

qui il les ſouffroit, & qui étoit celuy qui les ſouffroit, & qui les ſouffroit encore avec un ſi grand amour. Mais il n'eſt pas queſtion de ſe fatiguer ſans ceſſe à la pourſuite de telles ou pareilles penſées, il eſt bon que l'eſprit ſe tienne un peu là en repos & en ſilence avec Jeſus-Chriſt. Qu'il s'occupe encore, s'il le peut, à conſiderer que ſon Maître le regarde, qu'il luy tienne bonne compagnie, qu'il le prie, qu'il s'humilie en ſa preſence, & ſe réjoüiſſe avec luy; enfin qu'il ſe ſouvienne combien le Fils de Dieu meritoit peu d'être-là. Si on peut s'entretenir de la ſorte, quand ce ſeroit même dés que l'on commence à faire ſon Oraiſon, on en tirera beaucoup de profit. Cette maniere d'Oraiſon étant tres-profitable, au moins mon ame s'en eſt-elle bien trouvée. Je ne ſçay ſi je dis bien, vous en jugerez, mon reverend Pere plaiſe à Nôtre-Seigneur que je réüſſiſſe au moins toûjours à le contenter. Ainſi ſoit-il.

CHAPITRE XIV.

Elle commence à expliquer le ſecond degré d'Oraiſon où Nôtre-Seigneur fait ſentir à l'ame des douceurs plus particulieres, & qui ſelon qu'elle le fait entendre tiennent un peu du ſurnaturel. Ce Chapitre eſt fort remarquable.

NOus venons de dire avec combien de peine nôtre jardin s'arroſe, lors qu'à force de bras il faut tirer l'eau du puits. Parlons maintenant de la ſeconde maniere de puiſer l'eau, établie & ordonnée par le Maître du jardin, afin que par le moyen d'une rouë & de divers canaux qui conduiſent l'eau, le Jardinier en tire davantage avec moins de travail, & la faſſe couler doucement par tout où il veut, ſans ſe fatiguer continuellement comme il faiſoit. Cette maniere d'arroſer appliquée à l'Oraiſon qu'on appelle de Quietude, eſt ce que j'ay maintenant à traiter.

L'ame commence icy à ſe recueillir, & il commence auſſi à y entrer quelque choſe de ſurnaturel, parce qu'elle ne pourroit

jamais en venir là d'elle-même, quelque diligence qu'elle y apportât. Il eſt vray qu'il ſemble qu'elle s'eſt encore un peu fatiguée pendant quelque-temps à faire tourner la roüe, c'eſt-à-dire à travailler avec l'entendement pour remplir les canaux; mais icy l'eau n'eſt pas ſi profonde, & il n'y a pas tant de peine à en avoir que lors qu'il la faut tirer du puits: quand je dis que l'eau eſt plus proche, j'entends parlà que la grace ſe fait connoître plus clairement à l'ame. C'eſt un recueillement qui ſe fait des puiſſances au dedans d'elles-mêmes pour joüir avec plus de douceur du contentement preſent, ſans pourtant que ces puiſſances ſe perdent ny s'aſſoupiſſent. La ſeule volonté agit, mais d'une maniere que ſans ſçavoir comment, elle ſe rend elle-même captive, toute ſon action conſiſtant à conſentir que Dieu l'enchaîne ſentant bien qu'elle ne hazarde rien d'être priſonniere de celuy qui l'aime.

» O Jeſus, mon Seigneur, combien vô-
» tre amour nous eſt-il icy avantageux puis
» qu'il tient le nôtre ſi attaché à luy qu'il ne
» luy laiſſe pas la liberté dans ces heureux
» momens d'aimer autre choſe que vous. Les deux autres Puiſſances aident d'ordinaire à la volonté à ſe rendre capable de joüir

d'un ſi grand bien. Et il arrive auſſi quelquefois qu'elles l'incommodent beaucoup lors même qu'elle eſt le plus unie à Dieu. Mais alors elle ne s'en doit point mettre en peine, elle n'a qu'à demeurer paiſiblement dans ſa joüiſſance & dans ſa Quietude, autrement ſi elle pretend les recueillir avec elle, ny la volonté ny les autres puiſſances, n'y trouveront pas leur compte. Je ne les ſçaurois mieux comparer qu'à des pigeons qui ne ſe contentant pas du grain que le Maître du Colombier leur donne, ſans qu'ils ayent la peine de l'aller chercher, vont ailleurs à la queſte pour trouver de quoy manger, & ne rencontrant rien de bon s'en reviennent. Elles ne font de même qu'aller & venir pour voir de temps en temps ſi la volonté ne leur veut pas faire part du bien dont elle joüit ; quand il plaît à Nôtre-Seigneur de leur jetter quelque poignée de grain, elles s'y arreſtent, ſinon elles s'en revont en chercher. Elles penſent ſans doute rendre par là un grand ſervice à la volonté. Et cependant à s'éforcer ſeulement de luy repreſenter le contentement dont elle joüit, la memoire, ou l'imagination luy font tort. Il faudra bien ſe ſouvenir de ſe conduire à leur égard comme il ſera dit dans la ſuite.

Tout ce qui ſe paſſe icy eſt accompagné d'une grande conſolation interieure, & de ſi peu de travail que cette maniere d'Oraiſon ne fatigue nullement, quoy qu'elle dure long-temps: parce que l'entendement n'agit que de loin à loin, & tire beaucoup plus d'eau qu'il n'en tiroit du puits. Les larmes que Dieu donne icy coulent avec joye, quoy qu'on les ſente. Elles viennent ſans qu'on les excite. Cette eau de grace & de biens celeſtes que N. Seigneur communique icy largement fait croître les vertus beaucoup plus ſans comparaiſon qu'elles ne faiſoient dans l'autre Oraiſon precedente, parce que l'ame commence à s'élever au deſſus de ſa miſere, & il luy eſt donné à connoître quelque choſe de ce qui ſe goûte dans la gloire. Et c'eſt auſſi à mon avis ce qui la fait croître & fortifier davantage, en l'approchant plus prés de Dieu qui eſt la vertu même & la ſource de toutes les vertus. Car ſa divine majeſté commence icy à ſe communiquer effectivement à l'ame, & elle veut bien que l'ame ſente cette glorieuſe communication.

Dés qu'elle arrive à ce point, elle perd incontinent toute affection pour les choſes d'icy-bas, & il n'y a pas ſujet de luy en ſçavoir beaucoup de gré. Elle voit claire-

ment qu'on ne ſçauroit avoir en ce monde un ſeul moment de joye pareille, & qu'il n'y a ny plaiſirs, ny honneurs, ny richeſſes, ny empires qui ſoient capables de faire goûter un tel contentement, ſeulement un clin d'œil. C'eſt un contentement réel & ſolide, que l'on ſent qui remplit veritablement, & qui ſatisfait l'ame, au lieu que ceux d'icy-bas ſont vuides; & je ne ſçaurois aſſez admirer où nous pouvons mettre le plaiſir que nous nous y figurons : car il y a toûjours quelque choſe qui y manque. Icy tant que le contentement dure on n'a rien à deſirer, mais il eſt vray que quand il eſt paſſé on ſent pour lors le regret de ne le poſſeder plus, ſans que l'ame ſçache comment le recouvrer, ny qu'il ſoit en ſon pouvoir. Car quand on ſe déchireroit le corps de penitence, quand on ſe conſumeroit dans l'Oraiſon & autres bonnes œuvres, tout cela ſerviroit de peu à moins qu'il ne plaiſe à la bonté de Dieu, de redonner ce qu'il a oſté. C'eſt alors que Dieu pour ſa propre gloire veut que l'ame comprenne que ſa divine Majeſté eſt ſi prés d'elle qu'elle n'a plus beſoin de luy envoyer des meſſagers, mais qu'elle n'a qu'à luy parler elle-même ſans qu'il ſoit neceſſaire d'élever ſa voix, parce qu'elle eſt ſi

proche qu'à remuër ſeulement les levres il entend ce qu'elle veut dire.

Il ſemble qu'il ſoit ridicule de parler ainſi, puiſque nous ſçavons tous aſſez que Dieu nous entend toûjours, & qu'il eſt toûjours avec nous. C'eſt une verité dont on ne ſçauroit douter. Mais ce bon maître & ce Monarque ſouverain veut que nous connoiſſions icy nous mêmes qu'il nous entend, il veut que nous ſentions les effets de ſa preſence, & comme il luy plaît de commencer d'operer en l'ame d'une maniere particuliere, par la grande ſatisfaction interieure & exterieure qu'il y répand, & par la difference qu'il y a, comme j'ay dit, de cette joye avec tous les contentemens d'icy-bas. Il ſemble icy qu'il rempliſſe le vuide que nous avions fait dans nos ames par nos pechez.

Cette ſatisfaction ſe fait ſentir au plus intime de l'ame ſans qu'elle connoiſſe par où, ny comment elle luy eſt venuë; ny bien ſouvent ſans qu'elle ſçache en cet état que faire, que deſirer, ny que demander; il ſemble qu'elle ait trouvé là tout ce qu'elle pouvoit ſouhaiter, ſans ſçavoir ce qu'elle a trouvé. Et je ne ſçay pas moy-même comment le faire entendre. Pour bien des choſes la ſcience aſſurément ſeroit fort

neceſſaire en cet endroit: par exemple, il ſeroit fort à propos d'expliquer ce que c'eſt que le ſecours general & le ſecours particulier, dont pluſieurs ignorent la difference, & comme il plaît alors à Nôtre-Seigneur que l'ame éprouve & voye, comme on dit, de ſes propres yeux, ce ſecours particulier, dont Dieu la gratifie, outre une infinité d'autres choſes, où ſans lettres on court riſque de ſe tromper. Mais comme cecy doit être vû par des perſonnes qui ſçauront bien diſcerner s'il y a de l'erreur, j'en ſuis ſans inquietude, & je le puis bien être, tant ſur ce qui peut regarder la ſcience comme ſur ce qui concerne la ſpiritualité, les perſonnes à qui j'adreſſe cet écrit étant bien capables de juger de l'une & de l'autre, & de retrancher ce qu'il y aura de mauvais.

Ce qui me fait tant ſouhaiter de pouvoir bien expliquer ces choſes, c'eſt que ce ſont les premieres graces extraordinaires; & que lors que Nôtre-Seigneur commence à faire ces ſortes de faveurs à une ame, elle-même ne ſçait ce que c'eſt, ny ne ſçait ſouvent que faire d'elle-même. Et principalement ſi Dieu conduit cette ame par la voye de la crainte, comme il a fait à mon égard, elle a de grandes peines à

eſſuyer, ſi elle ne trouve quelqu'un qui l'entende; & ce luy ſera ſans doute une grande joye de ſe voir icy dépeinte, & de reconnoître clairement la même route par laquelle elle marche. C'eſt un grand avantage de ſçavoir comme on ſe doit conduire & ce que l'on a à faire pour tirer du profit de toutes ces ſortes de differens états où l'on ſe peut trouver. Comme j'ay beaucoup ſouffert & perdu bien du temps, pour ne ſçavoir ce que je devois faire, j'ay grande compaſſion des ames qui ſe trouvent ſeules quand elles en ſont là. Car quoy que j'aye lû beaucoup de livres ſpirituels, & de ceux-mêmes qui touchent en particulier cette matiere, j'ay trouvé qu'ils s'expliquent peu; mais quand ils s'expliqueroient plus au long, ſi une ame n'en a elle-même beaucoup d'experience, elle aura aſſez à faire à diſcerner ce qui ſe paſſe en elle.

Je ſouhaiterois fort qu'il pleuſt à Nôtre-Seigneur de me faire la grace de pouvoir marquer icy les effets qu'operent dans l'ame ces choſes qui commencent à être ſurnaturelles, afin que par ces effets on puſt connoître quand c'eſt l'Eſprit de Dieu, c'eſt à dire, autant qu'on le peut connoître en ce monde. Et encore eſt-il

toûjours bon de marcher avec crainte & circonſpection, quand il ſeroit vray que ce ſeroit l'Eſprit de Dieu: car quelquefois le Demon pourra ſe transformer en Ange de lumiere, ſans que l'ame s'en apperçoive, ſi elle n'eſt fort experimentée, & quelque experimentée même qu'elle ſoit: car pour ne s'y pas méprendre il faut être arrivé à un haut degré d'Oraiſon.

Le peu de loiſir que j'ay me met fort à l'étroit pour me pouvoir bien expliquer ſur tout cecy; c'eſt pourquoy il faut que Nôtre-Seigneur le faſſe luy-même. Car outre l'obligation de ſuivre la Communauté, je me trouve encore engagée à pluſieurs autres occupations étant dans une Maiſon qui commence, comme il ſe verra dans la ſuite; & ainſi tout ce que j'écris icy n'eſt qu'à repriſes & ſans prendre arreſt, quoy que je le deſiraſſe fort. Car quand Nôtre-Seigneur répand un peu de ſon Eſprit, les choſes s'en diſent mieux & plus facilement; c'eſt comme quand on a un original devant ſoy, & qu'on n'a qu'à le copier: au lieu que ſi l'attrait manque, il n'y a non plus de moyen d'arranger ſes paroles pour parler ce langage, que ſi c'étoit, pour ainſi dire, de l'Arabe, quand même on auroit paſſé pluſieurs années dans

l'exercice de l'Oraiſon. C'eſt ce qui me fait dire que c'eſt un ſi grand avantage, quand j'écris, d'être actuellement dans l'Oraiſon dont je traite, parce qu'alors je voy clairement que ce n'eſt pas moy qui parle, ny mon eſprit qui arrange ce que je dis, & je ne ſçay même aprés l'avoir fait, comment j'ay pû rencontrer à le dire. C'eſt ce qui m'arrive tres-ſouvent.

Revenons maintenant à nôtre jardin ou verger, & voyons comme les arbres commencent à entrer en ſeve pour fleurir, & pour donner enſuite du fruit; comme les œillets & les autres fleurs ſe preparent de même à donner leurs parfums. Cette comparaiſon me plaît, parce que ſouvent dans mes commencemens, que dis-je helas ! Plaiſe à Nôtre-Seigneur qu'à preſent même j'aye veritablement commencé à le ſervir; mais quand je parle de mes commencemens, c'eſt par rapport à ce que je diray cy-aprés de ma vie. J'avois, dis-je, un plaiſir ſingulier à conſiderer mon ame comme un jardin dans lequel Nôtre-Seigneur ſe venoit promener. Je le ſuppliois qu'il daignaſt augmenter la bonne odeur des petites fleurs de vertus qui commençoient, ce me ſemble, à vouloir éclore; je le priois que ce fût pour

ſa gloire, qu'il les cultivât luy-même puis que je n'y pretendois rien, & qu'il cueillit celles qu'il luy plairoit, ſçachant bien qu'il ne manqueroit pas d'en venir d'autres plus belles.

Je parle de cueillir, parce qu'il y a des temps où il ne reſte dans l'ame aucun ſouvenir de ce jardin, tout paroît à ſec, & il ne ſemble pas qu'il doive jamais y avoir d'eau pour l'entretenir, ny qu'il y ait jamais eu dans l'ame aucune trace de vertu. Cet état ne ſe paſſe pas ſans de grandes peines, parce que la volonté du Maître eſt qu'il paroiſſe alors au pauvre Jardinier que tout le travail qu'il a mis à la culture & à l'embelliſſement du jardin eſt un travail perdu. La vraye occupation pour lors eſt de cercler & d'arracher juſques à la racine les méchantes herbes qui peuvent être reſtées, quelques petites qu'elles ſoient, reconnoiſſant qu'il n'y a aucun ſoin de nôtre part qui ſoit ſuffiſant, ſi Dieu nous retire l'eau de ſa grace, & eſtimant bien peu nôtre fonds qui n'eſt que neant & moins encore que neant. L'humilité prend icy de ſolides accroiſſemens, & bien-tôt les fleurs recommencent à paroître plus belles que jamais.

Et quoy, mon Sauveur, & mon unique

» bien ! je ne ſçaurois dire cecy ſans en ré-
» pandre des larmes de joye, ni ſans en reſ-
» ſentir au fonds de mon ame une conſola-
» tion infinie ! Quoy, dis-je, eſt-il donc vray
» que vôtre bonté aille juſques à demeurer
» avec nous de même que vous êtes dans le
» ſaint Sacrement ! cependant on le peut
» croire avec toute certitude, puis qu'il eſt
» ainſi, & nous pouvons avec verité en faire
» la comparaiſon. Oüy, nous pouvons vous
» poſſeder de la ſorte dés cette vie, à moins
» qu'il n'y ait de nôtre faute, puiſque vous
» vous plaiſez avec nous, & que vous dites
» vous même que vous prenez vos delices à
» être avec les enfans des hommes. Ah
» quelles paroles, mon Seigneur ! toutes les
» fois que je les entends elles me ſont d'une
» conſolation nompareille, & elles me l'ont
» toûjours été, lors même de mes plus grands
» égaremens.

» Mais aprés cela, Seigneur, eſt-il poſſi-
» ble qu'il y ait une ame, qui parvenuë à re-
» cevoir de vous des graces & des careſſes
» ſemblables, & à connoître que vous pre-
» nez avec elle vos complaiſances, retourne
» encore à vous offenſer aprés tant de fa-
» veurs & tant de marques de l'amour que
» vous avez pour elle, dont on ne peut dou-
» ter, puis qu'on en voit des effets ſi mani-

feſtes! Helas, il n'eſt que trop vray qu'il « s'en trouve qui ſont encore retombées « non pas pour une ſeule fois, mais plu- « ſieurs! Et je ſuis moy-même la miſerable « la coupable. Plaiſe encore à vôtre bonté, & « Seigneur, que je ſois la ſeule qui aye « commis une ſi grande méchanceté & une ſi « exceſſive ingratitude, puiſque vôtre bon- « té infinie en a ſçû tirer quelque bien, & « que plus ma malice a été grande, plus ont » éclaté les effets de vos infinies miſericor- « des. Helas, avec combien de juſtice en « dois-je avoir toûjours le Cantique à la « bouche! C'eſt de quoy je vous ſupplie, « mon Dieu, & que je le chante ſans ceſſe, « maintenant que vous avez fait voir en « moy des preuves ſi extraordinaires de vos « miſericordes, qu'elles étonnent ceux qui « en ſont témoins. Souvent j'en ſors moy- « même hors de moy pour être en état de « vous louër plus dignement: car reſtant en « moy ſans vous, ô mon Sauveur, je ne ſe- « rois capable de rien; toutes les fleurs de « ce jardin ſpirituel ſeroient bientôt fan- « nées, & cette miſerable terre reduite « comme auparavant à un ſale fumier. Ne le « permettez pas, Seigneur, & ne ſouffrez « pas qu'une ame ſe perde, dont vous avez « payé la rançon par tant de travaux, que «

„ vous avez encore depuis tant de fois ra-
„ chetée, & tant de fois arrachée de la gueu-
„ le épouvantable du dragon infernal.

Pardonnez-moy, mon reverend Pere, ſi je ſors de mon ſujet, & ne vous en étonnez pas, puiſque tout ce que je dis revient à mon deſſein, n'écrivant que ce qui s'imprime dans mon ame. J'ay même quelquefois aſſez de peine de m'abſtenir de m'étendre davantage dans les loüanges de mon Dieu, lors qu'en écrivant, les grandes obligations que je luy ay ſont ſi vivement repreſentées à mon eſprit: je me perſuade, mon reverend Pere, que vous ne l'aurez pas deſ-agreable, puiſque nous pouvons bien tous deux prendre part au même Cantique, quoy qu'en differente maniere, mes dettes étant bien plus grandes que les vôtres, & Nôtre-Seigneur m'ayant beaucoup plus pardonné, comme vous le ſçavez.

CHA-

CHAPITRE XV.

Suite du même ſujet. Quelques avis de la maniere dont on ſe doit conduire dans cette Oraiſon de Quietude. Que pluſieurs arrivent à ce degré d'Oraiſon, & qu'il y en a peu qui paſſent plus avant. Les choſes que la Sainte touche icy en paſſant ſont tres neceſſaires & tres-profitables.

REvenons maintenant à nôtre ſujet. Cette Quietude & ce Recueillement eſt une choſe qui ſe fait bien ſentir à l'ame par la ſatisfaction & la paix qu'elle y goûte, avec un repos & un contentement tres-grand des puiſſances dans une ſuavité admirable. Comme l'ame n'a rien éprouvé de plus doux, il luy ſemble qu'il ne luy reſte plus rien à deſirer, & qu'elle diroit de bon cœur avec ſaint Pierre: *Seigneur faiſons icy nôtre demeure.* Elle n'oſe s'agitter ny ſe mouvoir pour peu que ce ſoit, s'imaginant qu'auſſi-tôt, le bien qu'elle poſſede luy échaperoit des mains; & quelquefois même elle voudroit s'abſtenir

tout-à-fait de reſpirer ; ne comprenant pas cette pauvre ame, que n'ayant rien contribué par elle-même pour attirer en elle un tel bien, il eſt encore moins en ſon pouvoir de le retenir au-delà de ce qu'il plaît au maître.

J'ay déja dit que dans ce premier degré de Recueillement & de Quietude, les puiſſances ne ſe perdent pas. Mais l'ame eſt ſi contente avec ſon Dieu, que tandis que cette ſatisfaction dure, la memoire & l'entendement ont beau s'échaper, la volonté étroitement unie à Dieu, fait que l'ame ne perd point pour cela ſa quietude ny ſon repos, elle rappelle au contraire peu à peu les deux autres puiſſances à prendre part à ſa tranquillité. Car quoy qu'elle ne ſoit pas totalement abſorbée en Dieu, elle s'en trouve ſi occupée, ſans ſçavoir comment, que ces puiſſances inquietes, quelque effort qu'elles faſſent, ne luy ſçauroient ravir le contentement dont elle jouït, mais ſans travail de ſa part elle ſe ſoûtient & s'aide elle-même pour empeſcher que cette petite étincelle d'amour de Dieu ne s'éteigne.

Pſaiſe à ſa divine Majeſté de me faire la grace de bien faire entendre cecy : car il y a pluſieurs ames ; oüy pluſieurs qui ar-

rivent juſques à ce degré d'Oraiſon, & peu qui paſſent plus avant. Je ne ſçay à quoy il tient. Ce qui eſt bien ſeur, c'eſt que Dieu ne manque point de ſon côté. Et quand ſa divine Majeſté fait la grace à une ame d'arriver juſques-là, je ſuis perſuadée qu'elle ne ceſſe point de luy en faire encore beaucoup d'autres, s'il n'y a de ſa faute. Il eſt d'une tres grande conſequence qu'une ame qui en vient là, connoiſſe la haute dignité où Dieu l'a élevée, & la grande grace qu'il luy a faite, afin qu'elle comprenne combien il eſt juſte & raiſonnable qu'elle ne ſe compte plus comme appartenant à la terre, puis qu'il ſemble que la bonté de ſon maître l'a déja faite voiſine du Ciel, à moins que par ſa propre foibleſſe elle ne demeure en chemin. Malheureuſe, ſi aprés celà elle retourne en arriere? Elle ſera en danger, à mon avis, de tomber juſques au plus bas, comme j'en prenois le chemin, ſi la miſericorde de Nôtre-Seigneur ne m'eût ramenée! En effet, on ne voit guere déchoir, ce me ſemble, de cet état, ſi ce n'eſt par des pechez conſiderables, & il n'eſt pas poſſible que l'on quitte un ſi grand bien, ſans un grand aveuglement, qui eſt la ſuite des grands pechez.

C'eſt pourquoy je conjure par l'amour de Nôtre-Seigneur, les ames à qui ſa divine Majeſté aura fait la grace ſinguliere d'arriver à cet état, qu'elles connoiſſent leur prix, & s'eſtiment comme elles doivent, par une humble & ſainte preſomption, qui les empeſche de retourner aux viandes d'Egypte. Et ſi par leur foibleſſe, leur malice & par le poids de leur mauvaiſe & malheureuſe inclination il leur arrive comme à moy de tomber, qu'elles ayent toûjours devant les yeux le bien qu'elles ont perdu, qu'elles s'obſervent & marchent avec crainte. Elles ont bien raiſon de le faire, & ſi elles ne reviennent à l'Oraiſon, elles ne manqueront pas d'aller de mal en pis. Car c'eſt là ce que j'appelle la veritable chûte, d'avoir averſion du chemin par lequel on étoit parvenu à un ſi grand bien. C'eſt donc à ces ames à qui je parle & à qui je dis, non pas qu'elles ne doivent point offenſer Dieu, ny tomber en aucuns pechez, quoy qu'il fut bien juſte que l'on fiſt tous ſes efforts pour s'en garder, aprés avoir commencé à recevoir de pareilles faveurs; mais nôtre miſere eſt grande, Et ce que je pretens inculquer fortement c'eſt que l'on ne quitte point l'Oraiſon, parce que l'on y reconnoîtra ce qu'il

y aura de déreglé dans ſa conduite, & on en obtiendra de Nôtre-Seigneur le repentir & la force de s'en relever. Car l'on doit croire & croire certainement que ſi on s'en éloigne on ſe mettra en grand danger : je dis ce que j'en penſe ſans ſçavoir peut-être ce que je dis, n'en jugeant comme je l'ay marqué, que par ma propre experience.

Cette Oraiſon de Recueillement eſt donc une petite étincelle du veritable amour de Dieu que Nôtre-Seigneur commence à allumer dans l'ame ; & il luy plaît de faire entendre à cette ame dans ce doux moment ce que c'eſt que cet amour. La ſuite eſt grande de cette quietude, de ce recueillement & de cette premiere petite étincelle, s'il eſt vray qu'elle vienne de l'Eſprit de Dieu, & que ce ne ſoit pas une ſatisfaction que le Demon excite en nous ou que nous excitions nous-mêmes. Quoy qu'il ſoit aſſez impoſſible à qui a un peu d'experience de ne s'en pas appercevoir incontinent : car ce n'eſt pas une choſe qui ſe puiſſe acquerir ; mais nôtre inclination eſt ſi portée à ce qui luy donne du plaiſir qu'elle veut eſſayer de tout. Quand ce n'eſt pas Dieu, l'ame reſte bientôt ſans chaleur, & quelque envie qu'elle ait de vouloir

commencer à faire brûler le feu, pour en tirer la joye qu'elle pretend, tout ce quelle fait eſt comme ſi elle jettoit de l'eau deſſus pour l'éteindre. Mais quand cette étincelle vient de Dieu, quelque petite quelle ſoit, elle fait grand bruit ; & ſi on ne l'étouffe par ſa faute, c'eſt elle qui donne commencement à ce grand embraſement d'amour de Dieu, qui, comme je le diray en ſon lieu, jette ſes flâmes ſi loin, & dont ſa divine Majeſté favoriſe les ames parfaites.

Cette petite étincelle eſt comme un ſignal ou un gage que Dieu donne à une ame qu'il la deſtine deſormais à de grandes choſes, pourvû qu'elle ſe diſpoſe à les recevoir. C'eſt un grand don & beaucoup plus grand que je ne le ſçaurois dire. Le ſujet de ma peine eſt, comme j'ay déja dit, que je connois pluſieurs ames qui arrivent juſques-là ; & de celles qui aillent au delà comme elles devroient, il y en a ſi peu, que j'ay honte de le dire. Je ne dis pas preciſément qu'il y en ait ſi peu : car il faut bien qu'il y en ait bon nombre qui nous ſoûtiennent & nous protegent devant Dieu, mais je parle de ce que je connois.

Je ne ſçaurois aſſez les avertir qu'elles

prennent garde de ne pas enfoüir le talent, puis qu'il paroît que Dieu les veut choiſir pour le bien & l'avantage de pluſieurs autres; principalement en ce temps qu'on a beſoin de trouver des amis de Dieu, qui ſoient forts & courageux pour ſoutenir les foibles. Que ceux donc qui reconnoîtront en eux cette grace, ſe reputent de ce nombre, pourvû qu'ils y ſçachent correſpondre ſelon les loix, que même dans le monde la bonne amitié requiert entre les amis; autrement qu'ils craignent, comme j'ay déja dit, & qu'ils apprehendent de ſe faire tort à eux-mêmes, & Dieu veüille encore que ce ne ſoit qu'à eux ſeuls.

L'ame n'a autre choſe à faire dans cette quietude interieure qu'à ſe tenir là doucement & ſans bruit; j'appelle faire du bruit, s'amuſer à aller chercher avec l'entendement pluſieurs paroles & pluſieurs conſiderations, pour rendre graces de ce grand bien que l'on poſſede, ou de rappeller le ſouvenir de tous ſes pechez & de toutes ſes fautes, pour ſe convaincre qu'on n'en eſt pas digne. Tout cela ne manque pas de paſſer par l'eſprit, l'entendement forme ſes idées, la memoire s'agitte; au moins eſt-il certain qu'en mon particulier ces deux puiſſances me fatiguent

beaucoup en certaines rencontres ; & avec le peu de memoire que j'ay, je ne ſçaurois venir à bout de la dompter. Ce que la volonté a donc à faire en ce temps-là, eſt de comprendre avec paix & tranquillité que ce n'eſt pas à force de bras que l'on fait affaire avec Dieu. Que toutes ces penſées & ces reſſouvenirs ſont comme de grandes pieces de bois que l'on jetteroit ſans ordre & en confuſion, & qui ne ſerviroient qu'à étouffer cette petite étincelle. Qu'elle le reconnoiſſe donc ſimplement, & qu'elle diſe à Dieu avec humilité: Seigneur, qu'eſt-ce que je puis icy ? Qu'a l'eſclave à voir à ce que fait ſon maître ? Et la terre avec le ciel ? ou quelques autres paroles de tendreſſe qui ſe preſentent icy comme naturellement. Que la volonté s'attache à ſavourer foncierement les veritez de ce qu'elle dit, & qu'elle ne faſſe point de cas de l'entendement qui n'eſt qu'un faiſeur de bruit. Que ſi elle pretendoit le rendre participant du bien dont elle jouït, ou travailler à le calmer, car ſouvent elle ſe trouvera dans cette union & ce doux repos, & l'entendement fort diſſipé, elle n'en viendra pas à bout. Il vaut bien mieux qu'elle le laiſſe aller, que ſi elle courroit aprés luy;

j'entens toûjours parler de la volonté, qui n'a qu'à demeurer tranquille dans la jouïſſance de cette grace, & renfermée en elle-même, comme une prudente abeille, qui demeure dans ſa ruche: car s'il n'y en entroit aucune & qu'elles ſortiſſent toutes pour s'aller chercher les unes les autres, le miel demeureroit à faire.

L'ame auſſi en pourroit beaucoup ſouffrir ſi elle n'y prenoit bien garde, principalement ſi l'entendement eſt ſubtil: car pour peu qu'il s'amuſe à arranger des diſcours, & à chercher de beaux raiſonnemens, s'il arrive qu'il y réuſſiſſe, il s'imaginera faire merveilles. L'unique raiſon qui doit avoir icy lieu eſt de ſe convaincre clairement qu'il n'y en a nulle autre qui puiſſe avoir porté Dieu à nous faire une ſi grande grace, que ſa ſeule & pure bonté. Il faut enſuite admirer de nous voir ſi proche de Dieu, demander des graces à ſa divine Majeſté, le prier pour l'Egliſe, & pour les perſonnes qui ſe ſont recommandées à nous, & pour les ames du Purgatoire; non point avec un grand bruit de paroles, mais avec un ſentiment vif, & un deſir interieur qu'il nous écoute.

Cette Oraiſon renferme de grands a-

vantages, & obtient plus que toutes les grandes promenades de l'entendement. La volonté pour entretenir la vie de ce feu ſacré tirera de ſon propre fonds quelque pieux motifs, qui ſe preſenteront d'eux-mêmes par la ſeule reflexion qu'elle fera ſur ſon amandement. Elle ajoûtera à cela quelques actes d'amour, en demandant à Dieu ce qu'elle fera pour celuy à qui elle doit tant: Mais ſans admettre comme j'en ay déja averty, le tumulte de l'entendement, ny les recherches de grandes & curieuſes penſées. Quelques petits brins de paille, c'eſt ainſi que j'appelle les petites conſiderations que nous pouvons faire, & encore leur fais-je beaucoup d'honneur, mais toutes foibles qu'elles ſont, ſi elles ſont accompagnées d'humilité, elles feront plus d'effet en ce rencontre, & contribuëront plus à allumer le feu que tous ces grands raiſonnemens, qui pour nous paroître doctes & profonds l'étoufferoient en un *Credo*, comme la trop grande quantité de bois que l'on jetteroit ſur un feu qui ne commenceroit qu'à brûler.

Cet avis vient bien à propos pour les perſonnes doctes & habiles, qui m'ont ordonné d'écrire, & qui par la bonté de Dieu ſont tous arrivez à ce degré d'O-

raiſon: car il ſe peut bien faire que tout leur temps s'en aille à faire de belles applications de l'Ecriture; & je leur diray librement que quoy que leur ſcience leur ſoit de grand ſecours devant & aprés hors de l'Oraiſon, elle leur eſt, à mon ſens, tres-peu neceſſaire dans le temps qu'ils y ſont appliquez, & elle ne leur ſert au contraire qu'à refroidir la volonté; parce que l'entendement ſe trovve pour lors, par le voiſinage de la lumiere qu'il voit ſi proche de luy, dans une tres-grande clarté. Juſques-là que moy-même, telle que je ſuis, je parois toute une autre perſonne; & il m'eſt arrivé étant dans cette Oraiſon de quietude, que n'entendant quaſi rien pour l'ordinaire de ce que je dis en latin, principalement des Pſeaumes, non ſeulement je comprenois le ſens d'un verſet, mais je paſſois juſqu'à la complaiſance de voir que j'entendois ce qu'il vouloit dire en langage vulgaire. Il faut excepter les occaſions que les ſçavans peuvent avoir de preſcher ou d'enſeigner: car pour lors il eſt bon de tirer avantage du bien dont on jouït pour le ſecours des pauvres ignorans comme moy. La charité eſt quelque choſe de grand & de privilegié, ſur tout quand elle regarde le ſervi-

ce des ames, pourvû que ce ſoit toûjours purement pour Dieu qu'on le faſſe.

Il n'y a donc dans ce temps de quietude qu'à laiſſer repoſer l'ame avec celuy qui eſt ſon unique repos, mettant pour lors la ſcience à quartier; il viendra un autre temps qu'elle trouvera ſon uſage, & qu'elle leur paroîtra ſi utile & ſi eſtimable, que pour tous les treſors du monde ils ne voudroient pas avoir manqué de l'acquerir, ſeulement à cauſe du grand ſecours qu'ils en tirent pour le maintien des intereſts de Dieu. Mais quand on ſe trouve dans l'Oraiſon en preſence de la ſageſſe infinie; croyez-moy qu'un peu d'étude d'humilité & le moindre acte qu'on en peut faire vaut mieux que toute la ſcience du monde. Il n'eſt point icy queſtion de raiſonner, mais de reconnoître ſincerement ce que nous ſommes, & nous preſenter devant Dieu avec ſimplicité: car ſon intention eſt que l'ame ſe faſſe ſimple en effet, & comme idiote en ſa preſence, étant bien juſte qu'elle ſoit telle devant ſes yeux, puiſque ſa divine Majeſté ſe ravalle bien elle-même juſqu'au point de nous ſouffrir auprés d'elle étant ce que nous ſommes.

Quelquefois auſſi l'entendement veut

ſe mêler de compoſer des actions de graces à Dieu en forme & bien regulieres, mais ce qu'il fait avec agitation, la volonté le fait avec tranquillité : Et par une ſimple demonſtration qu'elle fait avec le publicain, de n'oſer ſeulement lever les yeux au Ciel, elle témoigne mieux ſa reconnoiſſance que ne ſçauroit peut-être faire l'entendement en tournant ſa rhetorique en tout ſens. Enfin il ne faut pas negliger icy tout-à-fait l'Oraiſon Mentale, ny l'uſage même de quelques paroles vocales, ſi quelquefois on s'en veut ſervir ou qu'on le puiſſe : car ſi la quietude eſt grande, difficilement & à grande peine pourra-t-on proferer des paroles.

On ſent bien, ce me ſemble, quand c'eſt l'Eſprit de Dieu, ou quand nous y avons part, c'eſt à dire, quand ſur un commencement de devotion que Dieu nous donne, il nous prend envie, comme j'ay dit, de paſſer de nous-mêmes à cette quietude de la volonté : car pour lors tout s'évanoüit promptement ſans faire aucun effet dans l'ame, & il ne luy en reſte que de la ſechereſſe. S'il s'y mêle quelque choſe du Demon, une ame qui a un peu d'experience s'en appercevra à mon avis encore mieux, parce qu'il ne laiſſe que de l'in-

quietude, peu de ſentimens d'humilité & peu de diſpoſition aux effets qu'opere l'Eſprit de Dieu ; Enfin l'entendement demeure ſans lumiere & ſans ſtabilité dans les veritez qu'il a connuës. Cependant il n'y a pas grand riſque à courre pour l'ame, & on peut dire même qu'il n'y en a aucun, ſi elle eſt fidelle à rapporter à Dieu tout le plaiſir & toute la douceur qu'elle goûte là ; & ſi, comme j'en ay déja averty, elle repoſe en luy toutes ſes penſées & tous ſes deſirs. Le Demon de cette maniere n'y ſçauroit beaucoup gagner, & Dieu permettra au contraire que dans cette ſatisfaction même qu'il cauſe à l'ame, il ne trouve pas ſon compte ; parce que l'ame croyant que ce contentement vient de Dieu, elle en ſera encore plus fidelle & plus ardente à ſe preſenter ſouvent à l'Oraiſon. Et ſi elle eſt humble & qu'elle ne ſoit ny curieuſe, ny intereſſée pour le plaiſir, je dis même pour les joyes ſpirituelles, mais qu'elle ſoit au contraire amie de la croix, elle fera fort peu de cas de toutes les douceurs que le Demon peut faire goûter ; ce qu'elle ne pourra pas faire de celles qui ſeront données de Dieu, qu'elle eſtimera toûjours beaucoup. Mais pour tout ce qui vient du Demon

cela tient du menſonge comme luy. Et de ſon côté voyant que toutes ces douceurs & tous ces goûts imaginaires qu'il fait ſentir ne ſervent qu'à faire humilier l'ame davantage; car c'eſt à quoy on doit avoir le plus d'attention dans tous les goûts ſpirituels, & generalement dans toutes les choſes d'oraiſon, je veux dire d'en ſortir toûjours plus humble; il ne s'aviſera pas d'y revenir ſouvent, ſçachant qu'il n'y a qu'à perdre pour luy.

Pour cela donc, & pour pluſieurs autres raiſons, j'ay averty dans l'explication du premier degré d'Oraiſon, & de la premiere maniere d'arroſer, que c'eſt un point tres-important, que tout d'abord les ames qui veulent ſe donner à l'Oraiſon, commencent par ſe détacher de toutes ſortes de conſolations, & ſe déterminer uniquement à aider à Jeſus-Chriſt à porter ſa croix, comme de nobles chevaliers qui veulent ſervir leur Roy ſans paye, bien aſſurez de la recompenſe de leurs ſervices. Avoir ſeulement les yeux attachez ſur le Royaume éternel & veritable auquel nous pretendons, c'eſt tout ce qu'il faut; & c'eſt une grande affaire de l'avoir toûjours en vûë, principalement dans les commencemens: car dans la ſuite on voit

toutes ces grandes veritez ſi clairement, que pour ſouffrir la vie preſente on auroit plûtôt beſoin quelquefois de les oublier, que de travailler à rappeller en ſa memoire le peu de durée de toutes choſes; que tout le monde n'eſt rien, & combien peu on doit faire de compte du repos de la vie. On trouve que c'eſt quelque choſe de tout-à-fait bas que de s'y arreſter; de maniere que pour ceux qui ont fait quelque progrés dans la perfection, c'eſt une verité conſtante qu'ils regarderoient comme un affront qu'on leur feroit, & dont ils ſentiroient en eux-mêmes de l'indignation, ſi on en penſoit qu'ils quittaſſent les biens du monde parce qu'ils doivent finir dans peu, puis qu'au contraire ils ſe feroient une joye de les quitter pour l'amour de Dieu, quand ils devroient toûjours durer; & la joye eſt dautant plus grande pour les plus parfaits, que les biens qu'ils quittent peuvent être de plus longue durée.

Tels ſont les ſentimens de ceux en qui l'amour de Dieu a déja pris de grands accroiſſemens, & eſt devenu le principe de toutes leurs actions. Mais pour ceux qui commencent, il leur eſt de la derniere importance de faire ſouvent ces reflexions dont

dont nous venons de parler ; & qu'ils ne les negligent pas, comme les tenant au-deſſous d'eux : car l'avantage qui s'en retire eſt tres-grand. Et c'eſt ce qui me fait appuyer ſi fort ſur cet avis ; ceux mêmes qui ſont les plus avancez dans l'Oraiſon étant quelquefois obligez d'y avoir recours, en certains temps qu'il plaira à Dieu de les éprouver, & qu'il ſemble que ſa divine Majeſté les ait comme abandonnez. Car je le repete, quoy que je l'aye déja dit, ſouhaitant qu'on ne l'oublie jamais ; Que dans cette vie où nous ſommes, l'ame ne croît pas comme fait le corps, quoy que nous le diſions ainſi, & qu'il ſoit vray qu'elle croiſſe. Mais il y a cette difference, qu'un enfant aprés qu'il a pris ſa croiſſance, & que ſon corps eſt devenu grand & qu'il s'eſt fait homme, il ne décroiſt plus juſques à reprendre un corps d'enfant, au lieu que pour l'ame Nôtre-Seigneur permet que cela arrive ſouvent. Je l'ay vû par ma propre experience, & je ne le ſçay point par d'autres. C'eſt ſans doute pour nous humilier qu'il en uſe ainſi, & pour nôtre plus grand avantage, afin que nous ne nous negligions point pendant que nous ſommes dans ce lieu d'exil, puiſque celuy qui eſt le plus élevé doit craindre da-

vantage, & ſe fier moins à luy-même,

Il vient des temps qu'on a beſoin pour ſe défendre d'offenſer Dieu; je parle icy de ceux là même dont la volonté eſt ſi fort en Dieu, qu'ils ſeroient preſts de ſouffrir toutes ſortes de tourmens, & la mort mille fois, plûtôt que de commettre une ſeule imperfection; Il vient, dis-je, des temps que ces mêmes perſonnes ſont ſi fort preſſées de tentations & de perſecutions, que pour s'empeſcher de tomber dans de veritables pechez, elles ont beſoin de s'aider des premieres armes de l'Oraiſon, & de revenir à penſer que tout prend fin, qu'il y a un Paradis & un Enfer, & autres choſes pareilles.

Mais reprenant ce que je diſois, c'eſt un grand ſecret pour ſe délivrer des artifices du Demon, & pour éviter les mauvaiſes ſuites de ces fauſſes douceurs, de commencer d'abord avec reſolution, de ſuivre le chemin de la croix, & de ne rechercher point les conſolations, puiſque Nôtre-Seigneur même nous enſeignant ce chemin de perfection, nous dit: *Prenez vôtre croix & me ſuivez.* Il eſt nôtre modelle, & il n'y a rien à craindre pour celuy qui dans le ſeul deſir de luy plaire ſuivra ſes conſeils.

Par le profit que l'on en ſentira, on connoîtra que le Demon n'y avoit point de part: car quoy qu'il arrive encore quelquefois de faire des chutes, il reſte comme une trace & un veſtige que le maître a paſſé par là, en ce qu'on ſe releve auſſitôt, outre quelques autres marques que je vas dire. Quand c'eſt l'Eſprit de Dieu, il n'eſt pas beſoin d'aller chercher bien loin des motifs d'humilité & de confuſion: car Nôtre-Seigneur met luy-même dans le cœur cette humilité, & toute autre que n'eſt celle que nous pouvons acquerir par nos foibles reflexions, qui ne ſont rien en comparaiſon de la connoiſſance lumineuſe que Dieu nous donne icy de la veritable humilité, avec une horreur de nous-même qui nous reduit comme au neant. C'eſt une choſe toute évidente que cette connoiſſance que Dieu nous donne pour nous faire cõprendre que nous n'avons aucun bien de nous-mêmes; & plus les graces que nous recevons ſont grandes, plus cette connoiſſance croît auſſi. Cet Eſprit de Dieu porte avec ſoy un grand deſir d'avancer dans l'Oraiſon, & de n'en quitter l'exercice pour quelque peine ou travail qui nous en puiſſe arriver. Il fait que l'ame s'offre à tout, il l'établit dans une cer-

taine aſſurance, accompagnée pourtant toûjours de crainte & d'humilité, que Dieu luy fera la grace de ſe ſauver. La crainte ſervile eſt incontinent bannie de l'ame, & une crainte filiale prend la place, dans un bien plus haut degré de perfection. Cette ame voit naître en elle un amour de Dieu pur & indépendant de tout intereſt propre; elle aſpire aprés la ſolitude pour jouïr plus parfaitement de ce bien; enfin pour ne me pas fatiguer à en dire davantage, cet état eſt un commencement de toutes ſortes de biens, c'eſt à dire, que les fleurs ſont en terme, qu'il ne leur manque preſque rien pour s'épanouïr. L'ame s'en appercevra lors fort clairement, & dans ces doux momens ne pourra jamais ſe perſuader que Dieu ne ſoit pas avec elle; juſques à ce qu'elle revienne à ſe voir avec ſes defauts & ſes imperfections ordinaires: car pour lors elle craint tout, & il eſt bon qu'elle craigne. Quoy qu'il y ait des ames en qui la perſuaſion que les graces qu'elles reçoivent ſont de Dieu, fait plus d'effet que toutes les craintes qu'on leur peut donner: car à une ame d'un naturel tendre & reconnoiſſant, le ſouvenir d'une grace qu'elle a receuë eſt plus capable de la ramener à Dieu, que

que tous les châtimens de l'Enfer qu'on luy peut repreſenter. Telle étoit au moins la trempe de la mienne toute mauvaiſe qu'elle eſt. J'auray encore d'autres occaſions dans la ſuite de parler des marques de l'Eſprit de Dieu, comme une perſonne à qui il a coûté bien des travaux pour les diſcerner, c'eſt pourquoy je n'en diray pas davantage en ce lieu. J'ay ſujet d'eſperer, avec la grace de Dieu, que ce que j'en écriray pourra être utile, puiſque outre l'experience qui m'y a renduë ſçavante, j'en ay oüy parler à des gens habiles & tres-habiles, & à des perſonnes d'une grande ſainteté, à qui il eſt raiſonnable de donner creance, afin que les ames qui arriveront par la bonté de Dieu à cet état, ne ſoient point dans les mêmes peines & les mêmes tourmens que j'ay eus à aſſuyer.

CHAPITRE XVI.

Du troiſiéme degré d'Oraiſon où la Sainte commence à declarer des choſes fort ſublimes. Ce que peut l'ame qui arrive à cet état ; Et les effets que font en elle ces grandes graces de Nôtre Seigneur. Ce qui eſt dit dans ce Chapitre éleve fort l'eſprit, le porte à louër Dieu, & eſt de grande conſolation pour ceux qui ſont parvenus juſques-là.

PArlons maintenant de la troiſiéme maniere dont s'arroſe nôtre jardin, qui eſt par le moyen d'une eau courrante ſoit de ruiſſeau ou de fontaine. Cette ſorte d'arroſement ſe fait avec bien moins de travail, quoy qu'il y en ait toûjours un peu à conduire l'eau. Le Maître du jardin ſe plaît icy à ſoulager de telle maniere le Jardinier, qu'il eſt quaſi le Jardinier luy-même, & celuy qui fait tout.

C'eſt un ſommeil des puiſſances qui veritablement ne ſe perdent pas tout-à-fait, mais qui ne comprennent pas auſſi comme elles operent. Le goût, la ſuavité & le

contentement ſon icy plus grands ſans comparaiſon que dans la maniere d'Oraiſon precedente ; on diroit que l'eau de la grace eſt preſte à ſuffoquer l'ame par ſon abondance ; de ſorte que ſans y rien comprendre, elle ſe trouve comme fixee & ſuſpenduë, ſans pouvoir avancer, ny ſans vouloir non plus retourner en arriere, & elle jouït cependant d'une tres-grande gloire ; ſemblable en cet état à une perſonne qui le cierge benit à la main, ſeroit preſte à expirer d'une mort qu'elle deſire depuis long-temps. L'ame en cette eſpece d'agonie jouït d'un contentement qui ne ſe peut exprimer, & qui n'eſt autre, ce me ſemble, qu'une mort preſque totale à toutes les choſes du monde, & une paiſible jouïſſance de Dieu. Je ne ſçay point d'autres termes pour dire, ny pour expliquer ce que c'eſt, ny l'ame en cet état ne ſçait elle-même que faire, ne s'appercevant pas ſi elle parle ou ſi elle ſe tait, ſi elle rit ou ſi elle pleure. C'eſt une glorieuſe extravagance, une celeſte folie, où l'on découvre la veritable ſageſſe ; & c'eſt enfin pour l'ame une maniere de jouïſſance infiniment délicieuſe.

Il peut y avoir, je croy, cinq ou ſix ans, que Nôtre-Seigneur commença de me fa-

voriſer largement, & à pluſieurs repriſes de cette ſorte d'Oraiſon, ſans que je compriſſe ce que c'étoit, ny que j'en puſſe parler ; & c'eſt ce qui m'avoit fait reſoudre, quand j'en ſerois venuë là, d'en dire tres-peu de choſe, ou rien du tout. Je comprenois bien que ce n'étoit pas une union totale de toutes les puiſſances, quoy que je m'apperceuſſe fort clairement qu'il y avoit quelque choſe de plus que dans l'autre maniere d'Oraiſon ; mais j'avouë que je ne pouvois déterminer preciſément ny reconnoître en quoy conſiſtoit cette difference. C'eſt ce qui me fait croire, mon reverend Pere, que c'eſt purement en faveur de vôtre humilité, qui a bien voulu s'adreſſer à une creature ſi ſimple & ſi ignorante, qu'il a plû à Nôtre-Seigneur de me donner aujourd'hui cette ſorte d'Oraiſon en achevant de communier, ſans pouvoir paſſer plus avant ; me mettant en l'eſprit ces comparaiſons, & m'enſeignant la maniere de m'en expliquer, & tout ce que l'ame doit faire en cet état, juſques à m'en donner à moy-même de l'étonnement : car j'ay compris tout cela dans un inſtant.

Pluſieurs autres fois je m'étois déja trouvée en cet état, comme enyvrée de cet

amour, & toute hors de moy, mais je n'avois jamais bien pu comprendre ce que c'étoit; je concevois bien que Dieu operoit dans l'ame, mais je n'entendois pas comme il agiſſoit, parce qu'en effet les puiſſances ſont preſque entierement unies, quoy qu'elles ne ſoient pas ſi totalement abſorbées qu'elles ceſſent tout-à-fait d'agir. J'ay eu une extrême joye d'avoir compris maintenant ce qui en étoit. Beny ſoit Nôtre-Seigneur, qui ma regalée de la ſorte.

Les puiſſances n'ont de capacité en cet état que pour s'occuper toutes en Dieu; il ſemble qu'aucune d'elles n'oſe ſe mouvoir, & que nous ne puiſſions non plus nous en ſervir comme il nous plaît, à moins qu'avec beaucoup d'application nous ne vouluſſions nous diſtraire nous-mêmes; & encore me paroît-il que nous ne pourrions pas tout-à-fait en venir à bout. C'eſt icy qu'il ſe dit à Dieu pluſieurs paroles de loüanges ſans arrangement, à moins que le maître ne les arrange luy-même: car pour l'entendement il n'y peut rien du tout. L'ame voudroit éclater dans ſes loüanges, & elle ne ſçauroit ſe contenir en elle-même dans cette inquietude delicieuſe qui la poſſede. C'eſt icy, c'eſt icy

que les fleurs commencent à s'épanouïr, & à répandre leurs parfums. C'eſt icy que l'ame voudroit que tous les hommes puſſent être témoins de ſa gloire, pour lui aider à en rendre à Dieu la louange, & les actions de graces, & pour les aſſocier auſſi tous, ſi elle pouvoit à ſa joye, ne pouvant la contenir toute; ſemblable à celle dont parle l'Evangile, qui vouloit appeller & inviter ſes voiſines. Tels devoient être, à mon avis, les ſentimens interieurs, & les diſpoſitions admirables du Prophete royal David, quand il chantoit & faiſoit reſonner ſur ſa harpe les loüanges de Dieu. J'ay grande devotion à ce glorieux Roy, & je voudrois y porter tout le monde, & particulierement tous les pecheurs comme moy.

Grand Dieu, qu'eſt-ce que d'une ame en cet état ? Elle voudroit être toute de langues pour loüer ſon Seigneur; elle dit mille ſaintes extravagances, par leſquelles elle ne laiſſe pas de réuſſir toûjours à contenter celuy qui la tient dans cette diſpoſition ! Je ſçay une perſonne à qui ſans être poëte, il arrivoit quelquefois de faire ſur le champ des couplets, de cantiques ſpirituels fort juſtes, & qui expliquoient tres-bien ſa peine. Ce n'étoit pas

de ſon eſprit qu'elle les tiroit ; mais pour goûter encore davantage la gloire que luy cauſoit une peine ſi ſavoureuſe, elle s'en plaignoit de cette maniere à ſon Dieu. Elle auroit voulu ſe pouvoir mettre toute en piece, pour faire connoître la joye qu'elle ſentoit dans cette douce peine. Quels tourmens auroit-elle pu lors ſe figurer qu'il ne luy eût été infiniment agreable de ſouffrir pour ſon Maître ! Elle connoît alors manifeſtement que les Martirs, dans les tourmens qu'ils ſouffroient, ne donnoient quaſi rien du leur : car l'ame ſent bien que c'eſt d'ailleurs que la force luy vient. Mais que ne ſentira point cette pauvre ame, quand revenant à elle, elle ſe verra obligée à vivre encore dans le monde, & à rentrer dans tous les ſoins & les égards qu'il y faut avoir ?

En tout ce que j'ay dit je ne penſe pas avoir rien avancé de trop, & qui ne ſoit au deſſous de ce qu'on éprouve dans cette ſorte de jouïſſance, dont il plaît à Dieu de favoriſer une ame dans ce lieu de banniſſement. Soyez beny à jamais, Seigneur, « & que toutes les creatures vous loüent « éternellement. Mais, ô mon Roy, puis « qu'en écrivant cecy, je ne ſuis pas tout-à- «

» fait libre de cette ſainte folie: je vous con-
» jure par cette même bonté & par cette
» miſericorde, qui ſans que je le merite, me
» donne part à une ſi grande grace ; que
» vous daigniez enyvrer & tranſporter de
» ce même amour tous ceux à qui je parle-
» ray ; ou permettez, Seigneur, que je ne
» parle à perſonne. Faites, mon Dieu, qu'au-
» cune choſe du monde ne me touche plus,
» ou tirez-moy moy-même de ce monde.
» Vôtre pauvre ſervãte ne ſçauroit plus ſup-
» porter toutes les peines qu'il y a à ſouffrir
» de ſe voir ſans vous. Et s'il luy faut enco-
» re vivre ſur la terre elle n'y veut point
» de repos. Non, Seigneur, ne luy en don-
» nez point. Cette pauvre ame reſpire ſeu-
» lement aprés ſa liberté ; le manger la tuë,
» le dormir la fatigue ; elle voit que tout le
» temps de ſa vie ſe partage en ſoulagemens
« neceſſaires à la nature ; & hors de vous
» rien ne la ſçauroit ſoulager : de ſorte qu'il
» luy ſemble qu'elle vit contre nature, puis
» qu'elle ne voudroit plus vivre en elle-
» même, mais en vous ſeul.

» O mon unique Maître, ô ma gloire,
» quelle croix délicate & peſante toute en-
» ſemble, avez-vous preparée à ceux qui
» arrivent à cet état ? délicate parce qu'elle
» eſt greable ; peſante, parce qu'il y a des

occaſions qu'il n'y a point de force hu- «
maine qui n'y ſuccombe, ſans que pour- «
tant l'ame ſouhaite jamais d'en être quit- «
te, ſi ce n'eſt pour ſe voir deſormais avec «
vous! Mais quand elle ſe ſouvient qu'elle «
ne vous a rendu encore aucun ſervice, & «
qu'en vivant elle le peut faire, elle deſire- «
roit volontiers une charge encore plus pe- «
ſante, & de ne point mourir juſqu'à la fin du «
monde. Elle compte pour rien ſon repos «
au prix de vous rendre le moindre petit «
ſervice; elle ne ſçait à dire vray ce qu'elle «
veut, ſinon qu'elle ſent tres-bien que hors «
de vous elle ne veut rien. «

O mon fils, (car l'humilité de celuy à qui cecy eſt adreſſé, & qui m'a commandé de l'écrire va juſques là, qu'il veut bien ſe nommer ainſi luy-même) prenez, je vous en prie, pour vous ſeul, les choſes où vous verrez que je ſors hors des limites de la raiſon: car il n'y a raiſon qui ſuffiſe pour m'empeſcher de m'en écarter, quand Nôtre-Seigneur me tire luy-même hors de moy. Je ne croy pas même que ce ſoit moy qui parle depuis que j'ay communié ce matin; tout ce que je voy me paroît un ſonge, & je ne voudrois voir que des malades du même mal qui me poſſede. Oüy, ſoyons tous participans de

cette heureuſe folie, je vous y invite pour l'amour de celuy, qui pour l'amour de nous a ſouffert d'en être accuſé. Puiſque vous dites que vous m'aimez, c'eſt à vous diſpoſer à recevoir de Dieu cette grace, que je deſire que vous m'en donniez des marques. Car il eſt vray que je voy tres-peu de gens en qui je ne voye plus de raiſon qu'il n'eſt à propos pour leur perfection. Helas peut-être en ay-je moy-même en ce ſens plus que tous les autres. Mais ne me le ſouffrez pas, mon Pere: car ce nom vous convient à mon égard encore mieux que celuy de fils, puiſque vous étes mon Confeſſeur, & celuy à qui j'ay confié mon ame; détrompez-moy ſelon les lumieres de la verité dans ce temps où ces ſortes de veritez ſont ſi peu à la mode.

Je voudrois que nous fiſſions enſemble un pieux complot, nous cinq qui ſommes preſentement unis d'amitié en Jeſus-Chriſt; & que de la même maniere qu'on a vû en ce temps des malheureux s'aſſembler en ſecret contre les intereſts de Dieu, & pour complotter de mauvais deſſeins & des hereſies; nous trouvaſſions auſſi moyen de nous aſſembler de même quelquefois pour nous deſabuſer les uns les

autres, & pour nous entre avertir des choſes en quoy nous pourrions nous avancer & plaire davantage à Dieu. Car perſonne ne ſe connoît ſi bien ſoy-même que font ceux qui nous obſervent, ſi c'eſt avec affection & avec application à nous profiter. J'entends que ces avertiſſemens ſe faſſent en ſecret : car ce langage autrement n'eſt plus en uſage. Il n'y a pas juſques aux Predicateurs qui ſe ménagent dans leurs Sermons pour ne déplaire à perſonne. Ils ont ſans doute en cela bonne intention, & leur conduite eſt bonne à leur égard ; mais de cette maniere on voit peu de gens ſe corriger de leurs pechez. Helas il n'eſt que trop vray qu'il n'y en a guere qui quittent leurs deſordres publics pour tous les Sermons qu'ils entendent ! Et ſçavez-vous ce que j'en penſe ? C'eſt parce que ceux qui les preſchent ſont d'un ſens trop raſſis. Ils ne ſont point hors d'eux-mêmes par le grand feu de l'amour de Dieu comme étoient autrefois les Apoſtres ; & ainſi leurs diſcours quelque lumineux qu'ils ſoient échauffent tres-peu ; je ne demande pas qu'ils égalent en ardeur ces premiers Maîtres, mais je voudrois au moins qu'il en paruſt dans leurs Sermons plus que je n'y en vois.

Sçavez vous, mon Reverend Pere, en quoy à mon avis consiste le grand point; à avoir la vie en horreur, & à faire tres-peu de cas de tout l'honneur du monde à l'imitation des Apôtres, à qui il étoit égal de tout perdre ou de tout gagner, quand il étoit question d'avancer quelque verité & de la soûtenir pour la gloire de Dieu; car quiconque est resolu une fois de tout risquer pour Dieu, est également disposé à l'un & à l'autre. Je ne pretends pas dire que j'en sois encore là; mais je voudrois bien y être.

O la grande liberté de regarder comme un esclavage d'avoir encore à vivre & à traiter parmy le monde conformément à ses maximes. Quand une fois Nôtre-Seigneur fait la grace à une ame d'entrer dans ces sentimens, semblable à un esclave qui sent le poids de ses chaînes, il n'y a rien qu'elle ne hazarde pour se racheter & pour retourner dans sa patrie. Et puis que la mort en est la veritable entrée, pourquoy nous arrester au chemin de cette vie, sçachant que nous ne parviendrons point à la possession d'un si grand tresor que nous ne soyons à la fin de nôtre course. Nôtre-Seigneur daigne nous y assister de sa grace. Déchirez, mon Reverend

verend Pere, ſi vous le jugez à propos, tout ce que je viens de dire, ou prenez-le comme une Lettre particuliere que je vous aurois écrite, & me pardonnez d'avoir été ſi temeraire.

CHAPITRE XVII.

Suite de l'explication du troiſiéme degré d'Oraiſon, des effets qu'elle produit dans l'ame, & du trouble que cauſent en cet état la memoire & l'imagination.

C'Eſt avec raiſon qu'il a été dit de cette maniere d'Oraiſon, & de ce que l'ame y doit faire, ou pour mieux dire de ce que Dieu fait en elle, que c'eſt luy-même qui veut bien ſe charger de faire l'office de Jardinier, & ne laiſſer à l'ame qu'à ſe réjoüir; La volonté n'ayant en effet qu'à donner ſimplement ſon conſentement aux graces dont elle joüit, & à s'offrir à tout ce qu'il plaît à la veritable ſageſſe d'operer en elle. En quoy cependant elle n'a pas beſoin de peu de courage; car la joye eſt ſi grande qu'il ſemble quelquefois qu'il ne s'en faille

preſque rien que l'ame n'échappe de ſon corps ; Et que bien-heureuſe ſeroit une telle mort !

C'eſt icy, mon reverend Pere, qu'il eſt bon de mettre en uſage ce que j'ay déja pris la liberté de vous dire, qui eſt de s'abandonner totalement entre les bras de Dieu : s'il luy plaît d'enlever l'ame juſques dans les Cieux, qu'elle aille ; s'il la plonge juſqu'au plus profond des Enfers, qu'elle ne s'en mette point en peine, pourvû qu'elle ſuive par tout ſon unique bien ; ſi ſon bon plaiſir eſt qu'elle finiſſe promtement ſa vie, c'eſt ce qu'elle demande : s'il veut qu'elle vive encore mille ans, tout luy eſt égal. Que ſa divine Majeſté en ordonne comme d'une choſe qui luy appartient en propre : puis qu'elle n'eſt plus à elle-même, mais abandonnée entierement à ſon maître ; elle n'a qu'à ſe décharger de tout ſoucy pour quoy que ce ſoit qui la regarde.

Je dis donc que dans cette maniere d'Oraiſon toute ſublime qu'elle eſt, l'ame connoît ; Et qu'on ne s'étonne pas de ce terme, car elle eſt en état de le pouvoir faire, & encore plus ; parce que c'eſt le caractere particulier de cette eſpece de grace. L'ame, dis-je, connoît qu'elle fait tous

ces actes d'abandon ſans aucun travail de la part de l'entendement, qui en reſte ſeulement comme tout étonné, de voir de quelle maniere Nôtre-Seigneur ſe plaît à remplir luy-même toute la fonction de bon Jardinier, ne luy laiſſant aucun ouvrage à faire, & voulant ſeulement qu'il ſe recrée de commencer à ſentir le parfum des fleurs.

Pour peu que dure l'impreſſion d'une telle grace, qui luy vient de la pure liberalité d'un tel Jardinier, qui eſt luy-même le maître & le createur de cette eau celeſte qu'il diſtribuë, il en fait une telle largeſſe, & ſi fort au deſſus de toute meſure, que ce que la pauvre ame n'a pu amaſſer par le travail peut-être de vingt années, en fatigant beaucoup ſon eſprit, ce Jardinier celeſte le fait en un inſtant; de maniere que le fruit profite & meurit, juſqu'au point qu'elle peut s'entretenir de ſon propre jardin Nôtre-Seigneur le trouvant bon de la ſorte. Mais il ne luy donne pas encore la permiſſion de faire part de ſon fruit aux autres, juſques à ce qu'elle ſoit elle-même tellement fortifiée par une ſi bonne nourriture, qu'on ne luy puiſſe pas reprocher de n'en avoir fait que tâter, & de s'être expoſée peut-être à mourir elle-

même de faim, pendant qu'elle n'a ſongé qu'à nourrir & ſoûtenir les autres à ſes dépens, ſans penſer même à rendre aucun profit au maître du jardin, ny à reconnoître celuy qui luy a donné d'un ſi doux fruit. Cecy ſera ſuffiſamment entendu par les perſonnes intelligentes qui ont experience de ce que je dis, & elles en feront ſur elles-mêmes l'application, mieux que je ne le pourrois faire en me fatigant vainement.

C'eſt à dire enfin, qu'aprés cela les vertus ſe trouvent tellement fortifiées au delà de ce qu'elles étoient dans la precedente Oraiſon de Quietude, que l'ame ne les ſçauroit plus ignorer, ſe voyant toute autre, & ne ſçachant par quelle force ſecrette elle commence à operer de grandes choſes au ſeul parfum que répandent ces fleurs. Car Nôtre Seigneur veut alors qu'elles s'épanouïſſent, afin que l'ame connoiſſe elle-même les vertus qu'elle poſſede, & qu'elle reconnoiſſe en même temps manifeſtement que ne pouvant, ny n'ayant pu en pluſieurs années les acquerir par elle-même, il a plû au Jardinier celeſte de les luy donner dans cet heureux & court moment. L'humilité que l'ame acquiert icy eſt bien plus grande & bien plus profonde qu'elle n'é-

toit auparavant, parce qu'elle voit bien plus clairement qu'elle n'a rien contribué du ſien aux graces qu'il a plû à Nôtre-Seigneur de luy faire, que le ſimple acquieſcement de la volonté, à les recevoir & à les embraſſer. Cette maniere d'Oraiſon me paroît une Union réelle & manifeſte de toute l'ame entiere avec Dieu; mais avec cette reſerve particuliere qu'il ſemble que ſa divine Majeſté veuille alors laiſſer aux puiſſances la liberté de ſentir les grandes choſes qu'elle y opere & d'en jouïr.

Je ſuis bien-aiſe, mon Reverend Pere, de vous avertir d'un autre état qui m'a quelquefois miſe fort en peine, & il eſt bon que vous en ſoyez prevenu afin que vous ſçachiez ce que c'eſt quand vous vous y trouverez. Il arrive quelquefois & tres-ſouvent même, que l'ame ſentant & connoiſſant la volonté ſeule liée à ſon objet dans la pleine joüiſſance, & dans une profonde quietude; la memoire & l'entendement ſe trouvent en même-temps ſi libres qu'ils peuvent aiſement s'appliquer aux affaires, & vaquer à toutes ſortes d'œuvres de charité. Quoy que dans ce qui ſe paſſe icy il y ait quelque choſe de pareil à ce que j'ay expliqué dans l'Orai-

ſon de Quietude ; Il y a pourtant cette difference que dans ce premier état l'ame ne voudroit ſe donner aucun mouvement de peur de troubler le ſaint repos de Marie dont elle joüit : icy elle eſt capable tout à la fois de l'office de Marthe auſſi bien que de celuy de Marie. De maniere qu'elle ſe trouve quaſi appliquée tout enſemble aux deux fonctions de la vie active & de la contemplative, & en pouvoir de travailler aux œuvres exterieures de charité, & aux affaires convenables à ſon état, juſques à s'occuper même à la lecture ; quoy qu'il faille avoüer pourtant que ceux qui en ſont là ne ſont pas ſi abſolument maîtres deux-mêmes, qu'ils ne ſentent bien que la meilleure partie de l'ame eſt ailleurs.

C'eſt comme ſi nous parlions à quelqu'un, & qu'en même-temps une autre perſonne nous parlât, n'étant de cette maniere tout entiers, ny d'un côté ny d'un autre. C'eſt une choſe que l'on connoît fort aiſément, & qui donne beaucoup de contentement & de conſolation quand on ſe ſent en cet état. Et c'eſt une diſpoſition bien avantageuſe pour faire paſſer l'ame à une quietude entiere & paiſible auſſi-tôt qu'elle peut avoir un peu

de tréve d'affaires & d'occupations, & ſe trouver en ſolitude. Semblable en cet état à une perſonne dont l'appetit eſt ſatisfait, & qui ne ſent aucun beſoin de manger, ſon eſtomac ne luy demandant rien, de ſorte qu'elle ne ſe détournera pas à toute ſorte de viande pour en tâter: mais elle n'eſt pourtant pas ſi fort raſſaſiée que ſi on luy preſente quelque choſe d'exquis elle n'en mange de bon cœur. Ainſi l'ame ne ſent pour lors aucun goût pour tous les contentemens du monde, & eſt bien éloignée de les deſirer, parce qu'elle poſſede en elle-même celuy qui fait tout ſon contentement; mais s'il étoit queſtion de goûter des douceurs encore plus grandes de la part de ſon Dieu, ou de ſentir enflammer ſes deſirs de ſatisfaire ſon unique ardeur d'être à luy & d'en joüir encore davantage, ſon appetit ſe reveilleroit aiſément.

Il y a encore une autre maniere d'Union qui n'eſt pourtant pas une Union parfaite, c'eſt quelque choſe de plus que celle que je viens d'expliquer, & quelque choſe de moins que ce qui ſe paſſe dans la troiſiéme ſorte d'arroſement dont nous avons parlé. Vous ſerez ſans doute bien-aiſe, mon reverend Pere, quand Nôtre-Sei-

gneur vous favoriſera de toutes ces graces, ſi déja il ne l'a fait, d'en trouver quelque choſe d'écrit & de connoître ce que c'eſt; car c'eſt une grace quand N. Seigneur fait quelque faveur à une Ame, c'en eſt une autre de ſçavoir ce que c'eſt que cette grace & cette faveur de ſa liberalité ; & c'en eſt encore une troiſiéme de la pouvoir expliquer, & faire entendre aux autres. Car quoy qu'il ſemble que ſoit tout, ou du moins le principal, que de recevoir la premiere grace, il eſt certain neanmoins que pour empeſcher une ame d'être toûjours timide, & craintive, & pour la faire marcher avec courage dans les voyes du Seigneur, foulant ſous ſes pieds toutes les choſes du monde, c'eſt un tres-grand avantage de connoître ce qu'on reçoit, & c'eſt une grace qui merite qu'on en rende à Dieu de grands remerciemens. Je ne parle pas ſeulement de ceux qui reçoivent la grace, mais auſſi de ceux qui n'y ont pas encore de part, qui doivent ſe réjoüir de ce que ſa divine Majeſté en daigne favoriſer quelques perſonnes ſur la terre, pour les rendre par là capables de de nous être utiles.

Voicy donc comme ſe fait ordinairement cette maniere d'Union dont je veux

parler à preſent, au moins eſt-ce ainſi que tres-ſouvent les choſes ſe paſſent en moy quand Nôtre-Seigneur me fait cette grace. Sa divine Majeſté reünit à luy a volonté & l'entendement même, à ce qui me pareſt ; car il ne diſcourt point, mais il eſt tout occupé de la joüiſſance de Dieu, comme une perſonne qui ſeroit attentive à regarder, & qui verroit tout à la fois tant de belles choſes qu'il ne ſçauroit à laquelle s'arreſter, l'une faiſant perdre la veuë de l'autre, ſans qu'aucune faſſe d'impreſſion particuliere. La memoire reſte ſeule libre, & apparament que l'imagination eſt auſſi de la partie avec elle ; & comme elle ſe voit abandonnée des autres facultez, il y a bien de quoy donner à Dieu à ſoûtenir la rude guerre qu'elle livre à l'ame, tâchant par toutes voyes de traverſer ſon repos. Pour moy elle me fatigue ſouvent ſi fort, & je ſuis ſi en colere contre elle que je demande de tout mon cœur à Dieu, que ſi elle doit continuer à me detourner de la ſorte, il me l'ôte plûtoſt tout-à-fait en ces occaſions. D'autres fois je luy dis : Helas, mon Dieu, « quand ſera-ce que mon ame ſera toute « réunie pour vous loüer, ſans être comme « elle eſt, diviſée par pieces, & dans l'im- «

„ puiſſance de faire d'elle ce qu'elle vou-
„ droit ! C'eſt en cecy que je connois le mal terrible que nous a fait le peché, de nous avoir aſſujettis de la ſorte à ne pouvoir faire ce que nous voudrions, qui ſeroit d'être continuellement occupez en Dieu.

Je dis donc qu'il arrive quelquefois, comme il m'eſt encore arrivé tout fraiſchement aujourd'huy, c'eſt pourquoy j'en ay encore la memoire toute recente ; que je ſens mon ame ſe tourmenter & languir dans le deſir de ſe voir totalement unie, où la plus grande partie d'elle-même eſt déja, ſans qu'il luy ſoit poſſible d'en venir à bout ; mais la memoire & l'imagination luy font une telle guerre, qu'elle ne ſçauroit être maiſtreſſe d'elle-même. Comme les deux autres puiſſances n'en ſont pas, toutes ces attaques ne ſçauroient faire à l'ame aucun mal, ne faiſant pas pour cela une aſſez forte impreſſion, quoy que ce ſoit un aſſez grand mal à cette pauvre ame d'être ainſi troublée ; mais l'entendement ne concourant en aucune maniere à tout ce que l'imagination repreſente, les choſes ne font que paſſer de l'une à l'autre, ſans s'arreſter & ſans laiſſer aucune trace. On diroit de ces papillions importuns & inquiets, qui pendant la nuit ne font que

paſſer & repaſſer d'un côté & d'autre. Cette comparaiſon me ſemble extremement propre: car quoy que ces petits animaux n'ayent pas la force de faire du mal, ils ne laiſſent pas d'importuner beaucoup. A cela je ne ſçay quel remede il peut y avoir, Nôtre-Seigneur juſques à preſent ne me l'ayant pas fait connoître: je m'en ſervirois de grand cœur pour moy-même ſi j'en ſçavois quelqu'un: car ſouvent, comme j'ay dit, j'en ſuis fort tourmentée. Nous voyons manifeſtement en cela nôtre foibleſſe & le pouvoir de Dieu, puiſque cette ſeule puiſſance qui eſt laiſſée libre & à elle-même, nous fait tant de tort, & nous cauſe tant d'inquietude, pendant que les deux autres qui ſont unies à ſa divine Majeſté, ſont toute nôtre joye & nôtre repos.

Le dernier remede que j'y ay trouvé, aprés en avoir été fatiguée pluſieurs années, eſt le même dont j'ay parlé dans l'Oraiſon de Quietude, qui eſt de ne faire pas plus de cas de nôtre imagination que d'un fou, mais de la laiſſer là avec toutes ſes fantaiſies, n'y ayant que Dieu ſeul qui nous en puiſſe délivrer, & la rendre enfin nôtre eſclave. Il la faut cependant ſouffrir avec patience, comme Jacob ſouffroit

Lya, Nôtre-Seigneur nous faiſant une aſſez grande miſericorde de nous laiſſer poſſeder Rachel. Je dis qu'elle devienne nôtre eſclave, parce qu'enfin quelque effort qu'elle faſſe, elle ne ſçauroit reuſſir à attirer à ſon party les autres puiſſances, leſquelles au contraire la ramenent ſouvent à elles ſans aucun travail. C'eſt à dire, quand il plaît à Dieu d'avoir pitié de cette pauvre inquiete & égarée, qui cherche par toutes voyes à rejoindre ſes compagnes, & que ſa divine Majeſté permet que ce pauvre papillon vienne enfin ſe brûler à la lumiere de cette flâme divine, où les autres ſont déja reduites en cendres, ayant preſque perdu leur être naturel dans la jouïſſance ſurnaturelle de ſi grands biens.

Dans toutes les manieres differentes dont le Jardinier celeſte nous a fait goûter de cette derniere eau de ſource dont je viens de parler, la gloire & la paix de l'ame ſont ſi grandes, que le corps même participe manifeſtement à ſa joye & à ſon contentement. Cela ſe remarque fort ſenſiblement; & les vertus, comme je l'ay déja dit, en reſtent beaucoup fortifiées.

Je croirois volontiers que c'eſt Nôtre-Seigneur qui a voulu luy même expliquer par moy ces ſortes d'états où l'ame ſe trou-

ve quelquefois, autant clairement à mon avis, qu'ils le peuvent être en cette vie. Communiquez-en, mon reverend Pere, s'il vous plaît, avec quelque perſonne ſpirituelle qui en ait eu l'experience & qui ait du ſçavoir; & ſi l'on vous dit que cela eſt bien, croyez que c'eſt Dieu qui l'a dicté par ma plume; & regardez cela comme une grace dont vous luy eſtes tres-redevable, parce qu'avec le temps, comme je vous en ay déja averty, vous aurez de la joye de comprendre ce que c'eſt. Et en attendant que Nôtre-Seigneur vous ouvre luy-même l'intelligence pour comprendre cette grace, dont peut-être, il vous mettra par avance en jouïſſance; cecy joint à vôtre bon entendement, & au ſecours de l'étude, vous diſpoſera à comprendre pluſtoſt ce que c'eſt, dés que vous en aurez fait épreuve. Que ſa divine Majeſté en ſoit benie dans tous les ſiecles des ſiecles. Ainſi ſoit-il.

CHAPITRE XVIII.

Du quatriéme degré d'Oraiſon, où la Sainte commence à expliquer d'une excellente maniere la haute élevation où Dieu met l'ame en cet état. Ce Chapitre eſt tres-propre à animer ceux qui ſe donnent à l'exercice de l'Oraiſon, & à leur faire redoubler leurs efforts pour arriver à un état ſi ſublime, puis qu'on y peut parvenir ſur la terre, non veritablement par ſon propre merite, mais par la pure bonté de Nôtre-Seigneur. Cecy doit être lû avec grande attention.

JE commence par ſupplier Nôtre-Seigneur qu'il daigne me fournir luy-même les paroles, pour pouvoir dire quelque choſe de la quatriéme maniere dont s'arroſe nôtre jardin interieur: j'ay encore bien plus de beſoin de ſon ſecours pour l'expliquer que je n'en avois pour l'Oraiſon precedente, où l'on peut dire que l'ame ſent au moins qu'elle n'eſt pas

totalement morte; je dis totalement, car elle eſt veritablement morte au monde. Mais comme je l'ay déja remarqué, il luy reſte aſſez de connoiſſance pour s'appercevoir qu'elle y eſt encore, pour ſentir ſa ſolitude, & pour pouvoir s'aider de l'exterieur pour donner à entendre ce qu'elle ſent, quand ce ne ſeroit ſi vous voulez que par ſignes. Dans toutes les eſpeces d'Oraiſon & les diverſes manieres qui s'y rencontrent, qui ont été juſques icy expliquées, le Jardinier travaille toûjours un peu; quoy que dans les dernieres le travail ſoit accompagné de tant de gloire & de conſolation pour l'ame, qu'elle ne voudroit jamais ſortir de cet état, qu'elle regarde comme une felicité plûtoſt que comme un travail. Icy il n'eſt plus queſtion de rien ſentir diſtinctement; mais ſimplement de joüir, ſans connoître de quoy on joüit; On ſent bien que l'on joüit d'un bien où ſont renfermez tous les biens enſemble; mais on ne comprend point quel eſt ce bien; toutes les facultez & tous les ſens ſont tellement occupez de cette joye, qu'il n'en reſte aucun de libre pour pouvoir avoir attention à quoy que ce ſoit, dans l'interieur ou dans l'exterieur.

Auparavant, la liberté leur étoit laiſſée

de donner, comme j'ay dit, quelques démonſtrations de la joye qu'ils goûtoient, icy l'ame eſt dans une jouiſſance incomparablement plus exquiſe, & il eſt auſſi bien moins poſſible de la pouvoir expliquer, parce que le corps reſte dans une totale impuiſſance, & l'ame hors d'état d'en pouvoir faire part à perſonne. En ce temps-là toute application étrangere ſeroit pour elle un embaras, un tourment, & ne feroit que la diſtraire de ſon doux repos; je dis même que ſi c'eſt une veritable Union de toutes les puiſſances, l'ame tant qu'elle y eſt ne peut pas quand elle le voudroit avoir attention ailleurs, & ſi elle en eſt capable ce n'eſt plus une Union parfaite.

Comment ſe fait ce que l'on appelle Union, & ce que c'eſt, c'eſt aux Sçavans dans la Theologie myſtique à l'expliquer: pour moy je n'entreprends pas de le donner à entendre, & je n'en ſçay pas ſeulement les termes, ny ne ſçaurois comprendre ce qu'ils appellent *mens* ou eſprit, ny la difference qu'ils mettent entre l'eſprit & l'ame. Il me paroît pour moy que ce n'eſt que la même choſe; bien qu'il ſoit vray que l'ame ſorte quelquefois ſimplement comme hors d'elle en maniere d'un feu qui en brûlant ſe tourne en flamme, &

quelquefois

quelquefois auſſi ce feu croiſſant de meſurément, il arrive que la flamme monte & s'éleve beaucoup au deſſus du feu, mais pour cela ce n'eſt pas une choſe differente, mais toûjours la même ame, & la même flame qui ſort du même feu. Vous comprendrez aiſément cela, mes reverends Peres, par le moyen de vôtre ſcience; pour moy voila tout ce que j'en ſçaurois dire; & ce que je pretends expliquer icy eſt ſeulement ce que l'ame ſent, quand elle eſt dans cette divine Union; & déja chacun comprend aſſez ce que ſignifie ce mot d'Union, c'eſt-à-dire, que de deux choſes auparavant ſeparées, il ne s'en fait qu'une.

O mon Seigneur, que vous eſtes bon! ſoyez beny à jamais, & que toutes les creatures nous loüent, ô mon Dieu, de nous avoir tant aimez, que nous puiſſions nous glorifier avec verité de cette cõmunication ſi étroite, que dans cet exil même vous voulez bien avoir avec les ames! Que vous en gratifiez celles qui ſont bonnes, c'eſt toûjours un effet de vôtre ſouveraine liberalité & magnificence, qui proportionne ſes dons à ce que vous étes, ô mon Seigneur! & on ne peut s'empeſcher de s'écrier, ô largeſſe infinie, que vos graces ſont ſur-

„ prenantes ! Il y a de quoy donner de l'é-
„ tonnement à tous les eſprits, à moins qu'ils
„ ne ſoient ſi fort préoccupez des choſes
„ de la terre, que la verité n'y puiſſe plus
„ trouver d'entrée : Mais que vous faſſiez,
„ ô mon Dieu, des faveurs ſi extraordinai-
„ res à des ames qui vous ont tant offenſé,
„ c'eſt icy où mon eſprit ſe perd, &
„ toutes les fois que je viens à y faire refle-
„ xion, je ne ſçay plus où j'en ſuis, & ne
„ puis plus paſſer outre. De quel côté me
„ tournerois-je que je ne demeuraſſe court
„ plûtôt que d'avancer ; car d'entreprendre
„ de vous rendre graces pour de ſi demeſu-
„ rez bienfaits, je ne ſçay comment m'y
„ prendre ?

„ Je cherche quelquefois à me ſoulager en
„ laiſſant aller mon eſprit à de pieuſes extra-
„ vagances. Il m'arrive ſouvent de luy dire à
„ la fin de ces graces extraordinaires, ou au
„ cõmencement que j'en ſens les approches,
„ (car quand on eſt dans l'actuelle Union,
„ j'ay déja dit qu'on n'eſtoit plus maître de
„ ſoy.) Prenez garde Seigneur, à ce que
„ vous faites ! n'oubliez pas ſi promptement
„ de ſi grands pechez ; & ſi pour me les par-
„ donner vôtre bonté a bien voulu les bannir
„ de vôtre memoire, rappellez-les au moins,
„ je vous en prie, pour donner des bornes à

l'excés de vos graces. Ne mettez pas, ô « mon Createur, une liqueur ſi precieuſe « dans un vaſe ſi fragile & tout feſlé, puis que « vous avez déja veu d'autres fois qu'elle s'y « eſt perdüe. Ne confiez pas un ſi grand « treſor à une ame qui n'eſt pas encore dans « un detachement auſſi parfait qu'elle de- « vroit eſtre de toutes les conſolations de la « vie. Elle le diſſipera & n'en fera pas un bon « uſage. Comment donnez-vous en garde « une place de cette importance, & les clefs « même de la citadelle à un ſi lâche Soldat, « qui à la premiere attaque des ennemis les « laiſſera entrer dedans! O Roy Eternel, « que l'excés de vôtre amour n'aille pas « juſqu'à mettre à l'avanture des treſors « d'un ſi grand prix. Il ſemble, ô mon Sei- « gneur, que c'eſt donner au monde occa- « ſion d'en faire peu de cas, quand on voit « que vous les confiez à la diſpoſition d'une « creature ſi vile, ſi pauvre, ſi foible, ſi mi- « ſerable & ſi mépriſable, que quand elle « feroit ce qu'elle pourroit pour en bien « uſer, avec l'aſſiſtance de vôtre grace dont « elle a bon beſoin étant telle qu'elle eſt, « elle ne les ſçauroit rendre utile à per- « ſonne. Enfin c'eſt une femme, & une fem- « me encore qui bien loin d'eſtre bonne eſt « tres-mauvaiſe; Ce n'eſt pas là ſeulement «

» cacher les talens, mais c'eſt les enfoüir que
» de les mettre dans une terre ſi ingrate.
» Vous ne faites ordinairement, Seigneur,
» de ces grandes graces à un ame, qu'à deſ-
» ſein que pluſieurs autres en profitent, &
» vous ſçavez, bien, ô mon Dieu, que c'eſt
» de toute l'étenduë de mon cœur, & de
» ma volonté que je vous ay demandé ſou-
» vent, & que j'ay pluſieurs fois conſenti,
» comme j'y conſens encore à preſent, d'être
» privée du plus grand bien que l'on puiſſe
» poſſeder ſur la terre, afin que vous en gra-
» tifiez plûtoſt quelqu'autre qui s'en ſer-
» ve plus utilement pour le prochain, &
» plus avantageuſement pour vôtre gloire.

Telles ſaillies & autres ſemblables, m'échappent ſouvent en cet état, & je reconnois enſuite ma folie & mon peu d'humilité, Nôtre-Seigneur ſçachant bien mieux que nous ce qui nous convient, & qu'il n'y avoit pas dans mon ame aſſez de forces pour ſe ſauver, ſi luy-même ne les y avoit miſes par le moyen de tant de graces particulieres.

J'ay deſſein de traiter auſſi dans la ſuite des effets ſinguliers qui reſtent dans l'ame aprés ces ſortes des graces; de ce qu'elle peut faire d'elle-même pour y contribuer; & ſi elle eſt ſuffiſante pour y arriver par ſes propres forces à un état ſi ſublime.

C'eſt l'ordinaire que cette élevation d'eſprit en maniere de flâme, & ce tranſport de l'ame comme au deſſus d'elle-même, arrive dans le temps de ſon union & de l'ardeur de ſon amour celeſte: car ſelon que je le comprens, la ſimple union des puiſſances eſt differente de l'élevation d'eſprit qui ſe fait dans l'union même. A qui n'aura pas éprouvé ce dernier effet, il paroîtra que ce n'eſt que la même choſe, & j'en ſuis moy-même comme demeurée d'accord dans la comparaiſon de la flâme que j'ay apportée: mais il me ſemble pourtant toûjours qu'il y a de la difference dans les operations que Nôtre-Seigneur y fait; Et par le détachement des creatures qu'il imprime dans l'ame beaucoup plus profondement en ce vol d'eſprit, j'ay connu manifeſtement que c'eſtoit une grace differente & particuliere, quoy que tout revienne ou ſemble revenir à la même choſe; Car un petit feu eſt auſſi bien un feu qu'un grand feu; mais cependant on voit aiſément la difference qu'il y a de l'un à l'autre, en ce que dans un petit feu, il faut beaucoup de temps avant qu'un petit morceau de fer s'échauffe; au lieu que ſi le feu eſt grand, une piece de fer encore bien plus groſſe paroîtra changer tout-à-fait de na-

ture en bien moins de temps. C'eſt ce qui me paroît arriver dans ces deux eſpeces de graces que Nôtre-Seigneur fait à l'ame; & je ſuis ſeure que quiconque aura éprouvé de ces raviſſemens d'eſprit, me comprendra bien, autrement tout ce que je dis icy paſſera pour extravagant; Et il ſe peut bien faire auſſi qu'il le ſoit, n'étant pas fort ſurprenant qu'une perſonne comme moy, qui ſe mêle de vouloir parler d'une ſi haute matiere, & de faire entendre quelque choſe d'un ſujet où il paroît impoſſible de trouver ſeulement des termes pour commencer à s'en expliquer, ne rencontre pas fort juſte. Mais j'ay cette confiance en Nôtre-Seigneur qu'il m'y aſſiſtera: car il ſçait bien qu'aprés l'obéïſſance que je rends en cecy, je n'ay point d'autre intention que de tâcher de mettre les ames en appetit d'un ſi grand bien.

Je ne diray rien que je n'aye moy-même ſouvent experimenté. Et c'eſt une verité que lors que j'ay commencé à vouloir écrire de cette derniere ſorte d'eau, il me paroiſſoit auſſi peu poſſible d'en dire le moindre mot que de parler Grec, tant j'y voyois de difficulté; ſur cela j'ay tout quitté, & je m'en ſuis allée communier. O que beny ſoit N. Seigneur qui favoriſe ainſi les

pauvres ignorans! O vertu d'obéïſſance que vôtre pouvoir eſt grand! Dieu a éclairé depuis mon eſprit, tantoſt par des paroles qu'il m'a fait entendre, tantoſt en me mettant, comme devant les yeux, de quelle ſorte je me devois expliquer, de maniere qu'il ſemble que ſa divine Majeſté veuille encore dire elle-même à preſent, ce que je ne puis ny ne ſçaurois dire, ny comprendre, comme elle a déja fait dans l'Oraiſon precedente. Cecy eſt la pure verité, c'eſt pourquoy on peut prendre ce qu'il y aura icy de bon comme ſa propre doctrine; & ce qu'il y aura de mauvais doit être regardé comme venant de moy, c'eſt à dire, d'un ocean de miſeres. Que s'il y a quelques perſonnes, comme il faut ſans doute qu'il y en ait pluſieurs, qui ſoient arrivées à ces mêmes degrés d'Oraiſon, dont il a plû à Nôtre-Seigneur de favoriſer cette pauvre miſerable, & qu'elles deſirent en conferer avec moy, dans l'apprehenſion qu'elles pourroient avoir de n'être pas dans le bon chemin, j'oſe encore aſſeurer que Nôtre-Seigneur aidera ſa chetive ſervante, pour la faire reuſſir à leur donner des avis ſeurs & conformes à la verité.

Revenant maintenant à parler de cette

eau qui tombe immediatement du Ciel, & qui baigne & innonde par ſon abondance tout le jardin interieur ; il eſt d'abord aiſé à comprendre quel repos ce ſeroit pour le Jardinier, ſi toutes les fois qu'il en avoit beſoin, Nôtre-Seigneur ne manquoit jamais de la luy donner ; & quel plaiſir il auroit ſi n'éprouvant jamais d'hiver dans ſon jardin, il y voyoit regner continuellement une douce temperature, qui luy fournit en tout temps des fleurs & des fruits. Mais comme c'eſt un bonheur qu'on ne peut pas ſe promettre en cette vie, il faut que le Jardinier ſoit toûjours actif & vigilant, afin qu'une ſorte d'eau venant à luy manquer, il tâche de ſe pourvoir d'une autre.

Celle dont nous parlons qui tombe du Ciel, ſurprend quelquefois le Jardinier quand il y penſe le moins. Il eſt vray que dans les commencemens cela arrive preſque toûjours aprés quelque longue Oraiſon Mentale, Nôtre-Seigneur attirant peu à peu l'ame à luy comme par degrés, juſqu'à la ſaiſir enfin de ſa divine main, en maniere d'un petit oiſeau que l'on prend, & que l'on remet en ſon nid pour ſe repoſer. Comme il l'a vûë long-temps voltiger au tour de luy avec l'entendement & la volon-

té, cherchant de toutes ſes forces à s'élever à luy & à luy plaire ; Il luy plaît auſſi à ſon tour de l'en recompenſer, même dés cette vie. Mais de quelle recompenſe démeſurée, ô mon Dieu ! puis qu'un ſeul de ces glorieux momens ſuffit pour payer tout ce qu'on peut ſouffrir de travaux en ce monde !

Pendant donc que l'ame eſt appliquée à la recherche de ſon Dieu, elle ſe ſent tomber ſoudain comme dans une eſpece de défaillance univerſelle & de pâmoiſon, avec une douceur & un contentement inexpliquable. La reſpiration commence à luy manquer, toutes les forces du corps l'abandonnent, de maniere qu'elle ne ſçauroit qu'à grande peine remuër ſeulement les mains ; les yeux ſe ferment ſans vouloir les fermer, & s'ils demeurent ouverts on n'en voit preſque rien ; ſi on veut lire on ne ſçauroit prononcer une ſeule lettre, & on ne la diſtingue ſeulement preſque pas ; on voit bien que ce ſont des lettres, mais comme l'entendement ne vient pas au ſecours, on ne les ſçauroit aſſembler pour lire, quand on le voudroit. Si l'oreille entend quelque choſe, on n'y ſçauroit rien comprendre ; & ainſi de tous les autres ſens, dont on ne tire lors aucun ſer-

vice, & qui ne ſont propres qu'à empeſcher l'ame de jouir à ſon aiſe de la plenitude de ſon bonheur: c'eſt pourquoy on peut dire qu'ils luy nuiſent plûtôt qu'ils ne luy ſont d'uſage. De parler, il eſt encore plus impoſſible; on ne ſçauroit former une ſeule parole, & encore moins la prononcer quelque effort qu'on ſe faſſe, parce que toute la force du corps ſemble être aneantie & paſſée dans l'ame, pour augmenter la ſienne, & pour la faire joüir plus avantageuſement de ſa gloire; on ne laiſſe pas cependant de joüir même à l'exterieur d'un contentement fort grand & fort ſenſible.

Quelque longue que ſoit cette ſorte d'Oraiſon, on n'en eſt jamais incommodé, au moins à moy ne m'a-t-elle jamais fait de mal; & je ne me ſouviens point que Nôtre-Seigneur m'ait favoriſée d'une pareille grace, étant même actuellement malade, que bien loin de m'en trouver mal, je ne me ſois ſentie enſuite beaucoup ſoulagée. Et quel mal auſſi pourroit faire un ſi grand bien que celuy-là? Les operations même exterieures de cette grace ſont ſi viſibles qu'on ne ſçauroit douter qu'il ne ſe ſoit paſſé quelque choſe de fort extraordinaire, ſur tout quand aprés avoir

vû toutes les forces du corps détruites en un inſtant avec un contentement ſi merveilleux, on les voit reparées enſuite avec tant d'uſure. Il eſt vray qu'au commencement la choſe paſſe ſi viſte, au moins paſſoit-elle en moy de la ſorte, qu'elle ne ſe fait quaſi pas appercevoir par ces marques exterieures, ny par cette privation de ſentiment. Mais par la plenitude & l'abondance des graces qui reſtent dans l'ame, on connoît bien que la clarté du ſoleil qui y a dardé ſes rayons a été grande, puis qu'elle en eſt demeurée ſi penetrée.

Il eſt à remarquer, ſelon ce que j'en puis juger, que la plus longue durée de cette ſuſpenſion de toutes les puiſſances de l'ame eſt toûjours fort courte : c'eſt à dire que c'eſt beaucoup ſi elle va à une demie heure, & je ne croy pas y être jamais demeurée ſi long-temps tout de ſuite. J'avouë qu'il eſt aſſez difficile de s'appercevoir au juſte combien on y eſt, parce qu'on ne ſent rien pour lors ; mais je veux dire que chaque repriſe de cette ſuſpenſion generale dure peu, & qu'il ne ſe paſſe guere de temps ſans que quelqu'une des puiſſances ſe reveille. La volonté par ſa fidelité eſt celle qui entretient comme la chaîne de l'ouvrage, mais les deux autres

puiſſances recommencent bientôt à l'importuner. Cependant comme la volonté demeure calme, elle les ramene incontinent à elle; elles y reſtent encore un peu de temps en repos, & puis elles reprennent vie tout de nouveau. On peut bien à la verité paſſer, & on paſſe en effet ſouvent pluſieurs heures d'Oraiſon de la ſorte, dans ces allées & venuës de l'entendement & de la memoire; parce qu'aprés avoir commencé à goûter de ce vin celeſte, & à s'en laiſſer enyvrer, ces deux puiſſances vagabondes ſont plus dociles & plus aiſées à ramener: Et venant à ſe perdre elles-mêmes de fois à autres avec la volonté, pour ſe retrouver avec plus davantage, elles ſe tiennent toutes trois compagnie dans cette paiſible jouïſſance. Mais je ſoutiens toûjours que la durée de cette perte totale des trois puiſſances, ſans que l'imagination, qui à mon avis eſt auſſi pour lors aſſoupie, ſe reveille & s'applique à quoy que ce ſoit, eſt toûjours fort courte; quoy que je demeure d'accord que les puiſſances ne reviennent pas tellement à elles, qu'elles ne reſtent comme étourdies & étonnées pluſieurs heures, pendant leſquelles Nôtre-Seigneur les rappelle à luy de temps en temps.

Venons maintenant à l'interieur & à ce que ſent l'ame en cet état. C'eſt à celuy qui le ſçait à le dire luy-même : car comment pouvoir parler de ce qu'on ne ſçauroit même comprendre ; Au ſortir de la Communion & de cette Oraiſon même ce dont je parle, comme j'ay voulu mettre la main à la plume, roulant dans ma penſée ce que pouvoit faire l'ame en temps là, Nôtre-Seigneur m'a dit ces paroles : *Elle ſe fond & ſe liquefie toute entiere, ma fille, pour s'écouler toute en moy, ce n'eſt plus elle qui vit, mais c'eſt moy qui vis en elle.* Comme elle ne peut comprendre ce qui ſe paſſe alors en elle, on peut dire qu'elle l'entend ſans l'entendre.

Ceux qui auront eu experience de ces états comprendront quelque choſe à ce que je dis ; ce qui ſe paſſe là eſt ſi ſecret & ſi obſcur qu'on n'en peut pas parler plus clairement. Tout ce que je puis ajoûter, eſt que l'ame ſe ſent être toute unie à Dieu, & elle en eſt dans une certitude ſi grande qu'elle ne peut s'empeſcher de le croire. Toutes les puiſſances ſont enſevelies, & tellement ſuſpenduës dans leur action qu'on ne ſçauroit, comme j'ay dit, connoître en aucune maniere qu'elles agiſſent. Si on étoit occupé de quelque

myſtere, la memoire s'en perd, comme ſi on n'y avoit jamais penſé; ſi à quelque lecture, on ne ſe ſouvient plus de ce qu'on liſoit, ny on ne s'y peut plus arreſter; ſi à quelque priere vocale encore moins. Ainſi l'on peut dire que c'eſt icy que les aîles du pauvre papillon ſe brûlent, je veux dire que la memoire importune eſt arreſtée, & tout-à-fait hors d'état d'agir. La volonté doit être ſans doute toute occupée à aimer, ſans ſçavoir pourtant comme elle aime; & pour l'entendement, s'il connoît quelque choſe à ce qui ſe paſſe, il ne comprend pas luy-même comme il le connoît, au moins ne comprend-t-il rien à ce qu'il entend; & pour moy il ne me paroit pas qu'il y entende rien, parce que comme je viens de dire, il ne s'entend pas luy-même, & je ne ſçaurois non plus parvenir à comprendre comme tout cela ſe paſſe.

J'eſtois au commencement dans une ignorance ſi groſſiere, que je ne ſçavois pas que Dieu fût en toutes choſes: & comme dans cette Oraiſon d'Union il me paroiſſoit ſi preſent à mon ame, je ne pouvois concevoir comment cela ſe pouvoit faire. De ne pas croire auſſi qu'il fut la preſent, il étoit encore moins en mon pouvoir, tant je penſois être aſſeurée d'a-

voir connu clairement qu'il y étoit en effet & réellement. Les perſonnes qui n'avoient pas d'étude, me diſoient qu'il n'y eſtoit que par ſa grace, & je n'en pouvois être convaincuë, parce que, comme j'ay dit, il me ſembloit qu'il étoit veritablement preſent, & cela me faiſoit beaucoup de peine. Mais un ſçavant Religieux de l'Ordre de ſaint Dominique me releva de ce doute, m'aſſeurant que Dieu étoit lors veritablement preſent, & m'expliqua comme il daignoit ſe communiquer de la ſorte aux hommes, dont je fus fort conſolée.

Il faut bien remarquer & bien comprendre que cette eau celeſte & cette grace ſi ſinguliere de Nôtre-Seigneur laiſſe toûjours dans l'ame de grandes richeſſes ſpirituelles, comme je m'en vas dire maintenant.

CHAPITRE XIX.

Suite du même ſujet. La Sainte commence à declarer ce que produit en l'ame ce quatriéme degré d'Oraiſon, & elle exhorte beaucoup que l'on ne quitte point priſe, encore qu'on vienne à faire quelque cheute aprés une ſi grande grace; & ſur tout qu'on n'abandonne point l'Oraiſon, ſi on ne veut s'expoſer à de plus grands perils. Ce qui eſt dit icy merite fort d'étre remarqué, & eſt d'une grande conſolation pour les perſonnes foibles & pour les pecheurs.

DE cette ſorte d'Oraiſon & Union avec Dieu l'ame reſte toute attendrie, de maniere qu'il ſemble qu'elle ſe voudroit diſtiller toute en larmes, non de douleur mais de joye; elle s'en trouve toute baignée ſans avoir ſenti ny s'étre apperçûë comme elle les a verſées. Mais ce qui luy donne un grand contentement, c'eſt de voir l'ardeur de ſon feu appaiſée par une maniere d'eau ſi merveilleuſe, que

que bien loin de l'éteindre elle l'augmente encore davantage. On prendroit cecy pour de l'Arabe; & cependant cela ſe paſſe de la ſorte. Il m'eſt arrivé quelquefois, me trouvant dans cette Oraiſon d'être ſi fort hors de moy, que je ne ſçavois ſi c'étoit un ſonge ou une verité que ce qui c'étoit paſſé de ſi glorieux en moy. Mais me voyant toute trempée de mes propres larmes, qui couloient encore ſans peine d'une force & d'une viteſſe qu'il ſembloit que ce fût veritablement cette nuée celeſte qui ſe déchargeât pour arroſer mon jardin interieur: je connoiſſois par là que ce n'avoit pas été un ſonge. C'étoit dans les commencemens que cela ſe paſſoit ainſi.

L'ame ſe ſent icy tellement fortifiée en courage, que ſi dans ce moment on vouloit mettre ſon corps en pieces pour les intereſts de ſon Dieu, elle s'y offriroit avec la plus grande joye du monde. C'eſt icy que ſe renouvellent les grandes promeſſes, que ſe prenent les reſolutions heroïques, que ſe conçoivent les deſirs ardens, qu'une ſainte horreur du monde commence à s'emparer du cœur, qu'on en connoiſt clairement la vanité; & tout cela bien plus hautement & plus avantageuſement

que dans les Oraiſons precedentes. L'humilité y prend auſſi de nouvelles forces; l'ame voyant viſiblement que pour une grace ſi grande & ſi exceſſive, elle n'a rien contribué du ſien, & qu'il n'y avoit rien en elle qui fût capable, ny de l'attirer, ny de la retenir; elle s'en reconnoît manifeſtement indigne : car dans un lieu où le Soleil donne à plein il n'y a point de toiles d'araignées qui échappent à la veuë. Elle voit à nud toutes ſes miſeres : la vaine gloire eſt tellement bannie qu'il ne luy ſemble pas qu'elle en puiſſe jamais avoir, parceque c'eſt à preſent de ſes propres yeux qu'elle voit le peu dont elle eſt capable par elle-même, pour ne pas dire rien du tout; Qu'à peine a-t-elle preſté ſon conſentement à ce qui s'eſt paſſé en elle, puis qu'il ſemble que ſans même qu'elle l'ait voulu, toutes les avenuës des ſens ayent été fermées, pour la faire joüir plus tranquilement de la preſence de ſon Maître. Elle ſe trouve toute ſeule avec luy, que peut-elle faire autre choſe que de l'aimer, & on ne luy en doit pas ſçavoir grand gré, puis qu'elle ne peut ny voir ny entendre, ſi ce n'eſt avec une extrême violence. Toute ſa vie paſſée d'un côté, & de l'autre l'infinie miſericorde de Dieu ſur elle

ſe repreſentent alors dans un plein jour; Et ſans qu'il ſoit beſoin que l'entendement aille à la queſte, elle trouve là tout apprêté ce qu'elle doit manger, & ce qui la doit nourrir. Elle voit qu'elle ne merite que l'enfer, & qu'au lieu de cela on la châtie en la comblant de gloire. Elle s'épuiſe toute en loüanges de Dieu. Et à ce moment que j'écris, je me ſens dans cette diſpoſition de ſouhaiter pouvoir m'épuiſer moy-même de la ſorte en reconnoiſſances vers ſa bonté. Soyez beny, ô mon Sauveur, « qui d'un cloaque auſſi ſale & auſſi infect « que moy, en faites un eau ſi pure & ſi clai- « re qu'elle puiſſe être ſervie à vôtre table. « Soyez loüé éternellement, ô délices des « Anges, qui daignez relever de la ſorte un « pauvre chetif ver de terre. «

L'effet d'une ſi grande grace reſte un temps aſſez conſiderable dans l'ame, qui pleinement convaincuë que le fruit de ce jardin delicieux n'eſt pas à elle, peut commencer à en faire part aux autres ſans qu'elle s'en faſſe de tort. Comme elle commence à donner des marques au dehors d'une ame qui renferme en elle des treſors du Ciel, elle ſent auſſi naître en ſon cœur le deſir de les communiquer; & conjurant Nôtre-Seigneur qu'elle ne ſoit

pas ſeule riche, elle commence en effet à profiter au prochain, ſans quaſi qu'elle s'en apperçoive, ny qu'elle faſſe rien pour cela; mais les autres s'en apperçoivent bien, parce que les fleurs ſpirituelles de ſon jardin répendent déja une ſi bonne odeur qu'elles invitent les autres à s'en approcher; c'eſt-à-dire, qu'elles ſentent ſes vertus, & qu'elles en regardent le fruit delicieux avec une ſecrette envie d'y participer avec elle.

Si cette terre ſpirituelle de l'ame eſt bien labourée & bien travaillée par les afflictions, les perſecutions, les murmures, & les maladies; car peu de gens arrivent à un état de grace ſi élevé ſans paſſer par là; & ſi elle eſt bien cultivée & purifiée de toute attache à ſon propre intereſt; cette eau celeſte s'y imbibe & la penetre de telle ſorte, que la ſechereſſe ne la ſurprend preſque plus. Mais ſi c'eſt un fonds qui tienne encore de la terre, & qui ſoit encore rempli d'eſpines, telle que j'étois au commencement, c'eſt à dire, que l'ame n'évite pas encore avec ſoin les occaſions, & ne ſoit pas auſſi reconnoiſſante qu'elle devroit aprés de ſi grandes graces, cette pauvre terre ſe retrouve bientôt à ſec. Et ſi avec cela le Jardinier ſe neglige, le

jardin ſe peut compter pour perdu; à moins que Nôtre-Seigneur touché de compaſſion, & par un effet de ſa ſeule bonté ne daigne y faire pleuvoir de nouveau. C'eſt ce qui m'eſt arrivé pluſieurs fois à moy-même; je n'y ſçaurois penſer ſans étonnement, & ſi je n'y avois paſſé je ne le pourrois jamais croire. Je l'écris icy tout exprés pour la conſolation des ames foibles comme la mienne, afin qu'elles ne deſeſperent jamais, & ne ceſſent jamais de ſe confier en la miſericorde infinie de Dieu. Quoy qu'il leur arrive encore de faire des chûtes, aprés avoir été élevées à un état ſi ſublime, qu'elles ne perdent point courage pour cela, ſi elles ne ſe veulent perdre tout-à-fait elles-mêmes: il n'y a rien que les larmes ne puiſſent obtenir; Une eau en attire une autre.

Le deſir de bien imprimer cette verité, eſt une des principales raiſons qui m'anime, étant telle que je ſuis, à obeïr au commandement qui m'a été fait d'écrire cecy, & d'expoſer au jour mes déreglemens, & en même temps les graces que Nôtre Seigneur m'a faites pendant même que je l'offenſois, bien loin de luy être fidelle. Je ſouhaiterois de tout mon cœur que mes paroles puſſent avoir aſſez de poids & d'a-

t rité pour faire qu'on m'en cruſt ſur ce p »int là, & je prie ſa divine Majeſté qu'il l. leur donne. Je le repete donc encore, que qui que ce ſoit de tous ceux qui ont cõmencé de s'appliquer à l'Oraiſon, ne perde courage, ſous pretexte que ſi on venoit dans la ſuite à faire quelque nouvelle chûte, on ſe trouveroit dans un pire état qu'auparavant, aprés s'être avancé dans l'exercice de l'Oraiſon. J'en ſuis perſuadée, ſi on quitte l'Oraiſon, & qu'on ne tâche point de ſe relever : mais ſi on n'en abandonne point l'exercice, on peut s'aſſurer qu'à ſa faveur on arrivera à bon port. A cette occaſion le Demon dreſſa contre moy une ſi furieuſe batterie, & me fit tant ſouffrir, en me faiſant entendre que c'étoit n'avoir guere d'humilité, d'oſer faire l'Oraiſon étant auſſi imparfaite que je l'étois, qu'enfin je la quittay, comme j'ay déja dit, environ pendant un an & demy, ou du moins pendant une année : car du ſurplus je ne m'en ſouviens pas fort bien ; & c'étoit là juſtement comme ſi je m'étois precipitée moy-même dans l'Enfer, ſans qu'il fût beſoin d'autres Demons pour m'y entraîner.

» O grand Dieu quel aveuglement ! Et » que le Demon va bien à ſes fins quand il » nous attaque de ce côté là ! Il ſçait bien le

traître, qu'il y va du ſien; Qu'une ame qui « continuë avec perſeverance dans l'exer- « cice de l'Oraiſon eſt perduë pour luy, & « que tous les faux pas qu'il luy fait faire ne « ſervent qu'à la faire avancer davantage, « avec l'aſſiſtance de Dieu, en tout ce qui « eſt de ſon ſervice. O mon Sauveur, qu'eſt- « ce que de voir une ame qui a été hono- « rée juſques à ce point, tomber dans quel- « que peché, lors que par vôtre miſericor- « de vous luy tendez la main & la relevez ! « Que ne reſſent-elle point à la vûë de « vos bontez infinies & de ſa malice, de « vos miſericordes & de ſes miſeres ? Qui « pourroit penetrer dans les ſentimens de « ſon cœur, on la verroit s'aneantir toute « entiere en vôtre preſence, & à l'aſpect de « vos grandeurs infinies; n'oſer lever ſeule- « ment les yeux vers le Ciel, ou ne les ou- « vrir du moins que pour reconnoître hum- « blement tout ce qu'elle vous doit; redou- « bler ſes devotions vers la Reine des Anges « pour vous appaiſer; s'adreſſer particulie- « rement à ceux d'entre les Saints, à qui il « eſt arrivé comme à elle de faire des chûtes « aprés leur premier appel, afin qu'ils l'aſ- « ſiſtent. Quoy que ce ſoit que vous luy don- « niez en cet état luy paroît un excés de li- « beralité, voyant qu'elle ne merite pas ſeu- «

„ lement que la terre la ſoûtienne. Elle a re-
„ cours aux Sacremens. Sa foy prend une
„ nouvelle vigueur, ſentant par ſa propre
„ experience la vertu que vous y avez ren-
„ fermée. Elle vous donne mille loüanges de
„ nous avoir laiſſé de tels remedes à nos
„ maux, & un baume ſi ſalutaire que nos
„ playes les plus envieillies n'en ſont pas
„ ſeulement refermées à l'exterieur, mais
„ gueries à fonds & ſans retour. Elle eſt
„ dans l'étonnement de toutes ces merveilles.
„ Et qui ne s'étonneroit, ô Dieu de mon
„ ame, d'une miſericorde ſi prodigieuſe &
„ d'une faveur ſi démeſurée, aprés une tra-
„ hiſon ſi honteuſe & ſi abominable? Non,
„ je ne ſçay comment mon cœur ne ſe fend
„ point de douleur en écrivant cecy, de voir
„ que je ſuis moy-même cette miſerable &
„ cette traîtreſſe. Et aprés cela je croiray
„ encore qu'avec ce peu de larmes que je ré-
„ pans en vôtre preſence, & qui viennent
„ de vôtre propre liberalité; car venant de
„ moy, on ne les pourroit regarder que com-
„ me de mauvaiſe eau d'une ſource cor-
„ rompuë; J'oſeray, dis-je, me perſuader de
„ pouvoir reparer tant d'infidelitez paſſées
„ & tant d'offenſes continuelles, qui ſem-
„ blent ne tendre qu'à anneantir toutes les
„ graces que vous m'avez faites: Donnez au

moins pour cela vous-même, Seigneur, du « prix & de la valeur à ces chetives larmes. « Purifiez une eau ſi trouble, quand ce ne « ſeroit que pour oſter aux autres un ſujet « de tentation qui a été grand pour moy- « même ; conſiderant, Seigneur, pourquoy « vous laiſſez là tant de ſaintes ames qui « vous ont toûjours ſervi fidelement, qui ont « été élevées dés leur tendre jeuneſſe dans « la Religion, qui y ont travaillé utilement, « & qui ont été toûjours de bonnes & vrayes « Religieuſes ; pendant que moy qui n'en ay « eu que le nom, je me trouve comblée de « faveurs que l'on voit bien que vous ne « leur accordez pas. Mais je connois mainte- « nant, ô mon unique Bien, que vous leur « reſervez leur recompenſe pour la leur don- « ner tout à la fois. Que c'eſt ma propre « foibleſſe qui a eu beſoin de tous ces ſe- « cours, au lieu que ces ames fortes & cou- « rageuſes vous ſervent à leurs dépens, & « vous les traitez auſſi comme des perſon- « nes genereuſes & ſans intereſts. «

Cependant vous ſçavez, mon Dieu, que « j'élevois ſouvent ma voix vers vous, pour « excuſer les perſonnes qui murmuroient « des graces que vous me faiſiez : car je trou- « vois qu'ils n'en avoient que trop de ſujet. « Je parle du temps que vous commençâtes «

„ par vôtre bonté à me ſoûtenir pour m'em-
„ peſcher de vous tant offenſer, & que de
„ mon côté je tâchois à m'éloigner de tout
„ ce que je penſois qui vous pût déplaire.
„ Car auſſitôt que je fis ſur moy ce petit ef-
„ fort, vous commençâtes, Seigneur, à ou-
„ vrir vos treſors à vôtre ſervante, comme
„ ſi vous n'euſſiez attendu autre choſe ſinon
„ qu'elle fût diſpoſée à les recevoir & qu'el-
„ le y conſentiſt: tant vous fûtes prompt
„ non ſeulement à luy en faire part, mais
„ encore à vouloir que vos liberalitez fuſ-
„ ſent publiques.

„ Auſſi-tôt qu'on s'en apperceut, on
„ commença à prendre bonne opinion de
„ celle que tout le monde ne connoiſſoit
„ pas encore pour auſſi mauvaiſe qu'elle
„ étoit, quoy qu'elle ne pût pas tenir ſes
„ défauts ſi cachez qu'il n'en parût toûjours
„ quelque choſe; & c'eſt ce qui donna lieu
„ au murmure & à la perſecution contre
„ moy, & ce me ſembloit, avec beaucoup de
„ fondement. C'eſt pourquoy je n'en vou-
„ lois mal à perſonne, & je vous ſuppliois,
„ au contraire, de conſiderer qu'ils avoient
„ raiſon. On diſoit que je voulois me faire
„ une ſainte, & que pour cela j'inventois
„ des pratiques nouvelles, n'étant pas pour
„ lors encore parvenuë à accomplir ſeule-

ment une bonne partie des points de ma « regle, ny à égaler en vertu quantité de « tres-bonnes & ſaintes Religieuſes qu'il y « avoit dans la maiſon, & je ſuis bien per- « ſuadée encore que je n'y atteindray ja- « mais, ſi Dieu par ſa bonté ne fait « tout luy-même. Mais encore en ces pre- « miers temps je n'eſtois bonne qu'à d'é- « truire le bien, & à introduire des cou- « tumes dangereuſes, au moins faiſois- « je tout ce qu'il faloit pour cela; & « pour tout ce qui ne valoit rien, j'avois « beaucoup de talent : c'eſt pourquoy je « dis qu'on n'avoit pas tort de me blâmer; « je ne parle pas ſeulement des Religieuſes, « mais auſſi des autres à qui vous permettiez « que mes défauts fuſſent connus. «

Un jour diſant mon Office comme j'a- « vois depuis pluſieurs heures moy-même « l'eſprit prevenu de cette tentation contre « moy-même, j'arrivay à ce verſet, *juſtus* « *es Domine, &c. Vous êtes juſtes, Seigneur,* « *& vos jugemens ſont équitables*, je m'ar- « reſtay à conſiderer combien ces paroles « étoient vrayes. Car jamais le Demon n'a « eu le pouvoir de me tenter là-deſſus, ny « de faire naître en mon eſprit aucun doute « ſur quoy que ce ſoit qui regardât la foy: « c'eſtoit vous, ô Seigneur; ſouverain de «

„ tout bien qui m'en preſerviez ; & tout au
„ contraire plus les choſes étoient au deſſus
„ des forces de la nature, plus j'y ajoutois une
„ ferme créance. Rien ne me donnoit tant de
„ devotion que de penſer que vous êtes tout
„ puiſſant, & j'embraſſois de toute l'éten-
„ duë de mon cœur, toutes les merveilles
„ que vous avez jamais operées, ſans, com-
„ me j'ay dit, heſiter jamais ſur aucune.
„ Comme donc je conſiderois en moy même,
„ comment il ſe pouvoit faire qu'étant ſi
„ juſte vous paruſſiez negliger, comme je
„ viens de dire, tant de ſaintes Religieuſes,
„ & les priviez de vos careſſes, pendant que
„ vous en eſtiez ſi liberal à une miſerable
„ comme moy ; vous me répondites : *Conten-*
„ *tez-vous de me ſervir, & ne vous mettez point*
„ *en peine du reſte.* Ce ſont les premieres pa-
„ roles que j'aye entendu de vous, Seigneur,
„ c'eſt pourquoy elles me ſurprirent fort.
Comme je dois expliquer dans la ſui-
te cette maniere d'entendre & quelques
autres choſes de cette nature, je ne m'y
arreſte pas icy, ce ſeroit ſortir de mon
ſujet, & je penſe que je m'en ſuis dé-
ja aſſez écartée, ne ſçachant quaſi ce
que j'ay à dire. Mais quand je voy ce
que Nôtre-Seigneur à ſouffert de moy &
que je conſidere en quel état aprés cela ſa

bonté m'a miſe, je conclus, mon Reverend Pere, que c'eſt bien le moins que vous ſouffriez auſſi ces petits égaremens, & il ne vous doit pas paroître étrange, que dans cet étonnement d'eſprit, je perde le fil de ce que je dis, & de ce que je dois dire. Plaiſe à ſa divine Majeſté que ce ſoient là toutes mes extravagances, qu'il ne permette plus que je luy puiſſe être un ſeul moment contraire & qu'il m'aneantiſſe plûtôt à l'heure même.

C'eſt bien aſſez pour faire éclater la grandeur de ſes miſericordes qu'il m'ait pardonné non pas une fois, mais tant de fois une ſi grande ingratitude ! Il n'a fait cette grace qu'une fois à S. Pierre, & à moy combien de fois helas ! Auſſi eſt-ce de là que le Demon prenoit pretexte de me tenter, quand pour me faire quitter l'Oraiſon, il me repreſentoit que je n'avois que faire de pretendre à une familiarité ſi étroite avec celuy contre qui j'avois une inimitié ſi publique & ſi declarée. Quel aveuglement étrange étoit le mien ! A quoy penſois-je, Seigneur, d'eſperer trouver hors de vous du remede à mon mal ? Quelle folie de fuir la lumiere pour trebucher à chaque pas ! Quelle humilité orgueilleuſe avoit inventée contre moy le De-

» mon, de vouloir m'éloigner de la colom-
» ne & de l'unique appuy qui me pût ſou-
» tenir, ſous pretexte de m'empeſcher de
» faire une plus grande chûte. J'en fais en-
core le ſigne de la Croix de frayeur, &
je ne ſçache pas avoir eſſuyé de plus
grand peril que cet artifice dont le De-
mon ſe ſervoit, m'inſinuant en l'eſprit
ſous couleur d'humilité, qu'étant encore
auſſi méchante que je l'eſtois, aprés avoir
reçû tant de graces, il n'y avoit nulle ap-
parence que je m'appliquaſſe à l'Oraiſon;
Que c'eſtoit bien aſſez pour moy que je
diſſe comme les autres mes prieres d'obli-
gation, & que m'en acquitant ſi mal je ne
devois pas ſonger à entreprendre davan-
tage; que c'eſtoit avoir peu de reſpect
pour Dieu, & marquer faire peu de cas
de ſes graces. Il étoit bon d'avoir ces pen-
ſées & de faire ces reflexions; mais d'en
être venuë à l'effet, ç'a été le grand mal.
Soyez beny, ô mon Dieu, d'y avoir mis
le remede. Je m'imagine que tel fut le
commencement de la tentation, dont ce
malheureux eſprit attaqua Judas, excepté
qu'avec moy le traître n'oſoit pas paroître
ſi à découvert; mais peu à peu il ſeroit
venu à bout de m'engager dans le même
precipice que luy.

Que toutes les perſonnes qui s'appliquent à l'Oraiſon prennent bien garde à cecy pour l'amour de Dieu, & qu'elles ſçachent que durant le temps que j'en ſuſpendis l'exercice, ma vie en fut encore bien plus dereglée. Voyez le bon remede que le Demon me donnoit & la belle humilité qui ne produiſoit en moy que du trouble & de l'inquietude! Et comment mon ame auroit-elle pû trouver de la tranquilité en s'éloignant, la malheureuſe qu'elle étoit, de l'unique centre de ſon repos! Elle avoit preſentes à l'eſprit toutes les graces & les faveurs dont Nôtre-Seigneur l'avoit honorée, & elle voyoit que tous les contentemens d'icy-bas ne luy pouvoient donner que du dégoût. J'admire à preſent comment j'ay pû ſupporter cet état, il faloit ſans doute que ce fut l'eſperance qui me ſoûtint: car quoy qu'il y ait plus de vingt-un an que cela s'eſt paſſé, il me ſemble, autant que je m'en puis ſouvenir, que je ne ceſſay jamais d'être dans la reſolution de reprendre l'exercice de l'Oraiſon, mais j'attendois que je fuſſe plus exempte de pechez. O la vaine eſperance, & qu'elle étoit mal-fondée! Le Demon ne cherchoit qu'à m'en repaître & à la prolonger juſques au jour du jugement,

pour de là m'entraîner en enfer. Car puiſqu'en faiſant l'Oraiſon & de bonnes lectures, qui me faiſoient voir les grandes veritez, & le mauvais chemin où j'étois, & en importunant ſouvent Nôtre-Seigneur par mes larmes, j'étois encore ſi méchante que je ne pouvois m'empeſcher de tomber; que pouvois-je eſperer qu'une fin malheureuſe en m'éloignant de tous ces moyens de ſalut, & en m'expoſant aux divertiſſemens & à pluſieurs occaſions, avec peu de ſecours, & j'oſe dire même ſans l'aide de qui que ce ſoit, qui ne fût pour me faire trebucher plûtôt que pour me ſoûtenir!

Je croy qu'un Pere Dominiquain, homme fort ſçavant, a beaucoup de gloire devant Dieu, d'avoir été le premier qui m'ait reveillée de cet aſſoupiſſement. Il commença de me faire communier, comme je croy l'avoir déja dit, de quinze en quinze jours; & de ce leger amandement, je commençay peu à peu à revenir à moy, quoy que je ne laiſſaſſe pas d'offenſer encore Dieu; mais cõme je n'étois pas au moins hors du bon chemin, quoy qu'à petits pas en tombant & me relevant je ne laiſſois pas d'avancer toûjours; car quand on va ſans diſcontinuer pour peu qu'on aille,

quoy

quoy que tard on arrive pourtant au giſte. Quiter l'Oraiſon eſt à mon avis la même choſe que manquer ſon chemin pour un voyageur. Dieu nous en preſerve par ſa bonté infinie.

De ce que nous avons dit icy, il faut comprendre, & pour l'amour de Dieu qu'on y prenne bien garde, qu'encore qu'une ame ſoit parvenuë à recevoir de ſa divine Majeſté de ſi grandes graces dans l'Oraiſon, elle ne ſe doit point fier à elle-même puis qu'elle peut encore tomber, ny s'expoſer en aucune maniere aux occaſions. Cet avis eſt tres-important & merite d'être bien remarqué. Car le mal que le Demon peut faire icy eſt de ſe prevaloir, le traître qu'il eſt, de la grace même, contre celuy qui l'a receuë; je dis même, encore qu'elle vienne certainement de Dieu, principalement ſi les perſonnes ne ſont pas encore bien avancées dans la vertu, ny bien mortifiées & détachées; parce que dans cet état elles n'ont pas encore toute la force ſuffiſante, telle qu'on l'a dans les états dont il nous reſte à parler, pour s'expoſer aux perils & aux occaſions, quelques bons deſirs & quelques fermes reſolutions qu'elles ſentent en elles.

C'eſt icy une excellente leçon, qu'on

ne doit pas regarder comme venant de moy, mis de la part de Dieu même, comme il eſt vray; c'eſt pourquoy je ſouhaiterois que toutes les perſonnes ignorantes comme moy, en fuſſent inſtruites. Je le repete donc, qu'une ame quoy qu'élevée à cet état ſublime, ne doit pas s'aſſurer ſur elle-même, juſques à ſe preſenter au combat, ayant encore aſſez à faire à ſe défendre. Car c'eſt là qu'elle a beſoin d'armes défenſives pour ſe parer contre les aſſauts du Demon, n'étant pas encore aſſez forte pour combattre contr'eux de pied ferme, & pour les abbatre ſous ſes pieds, comme font ceux qui ſont plus avancez dans les états dont nous parlerons dans la ſuite.

Voicy donc en quoy conſiſte la ruſe du Demon; c'eſt qu'une ame ſe voyant ſi proche de Dieu, connoiſſant la difference qu'il y a entre les biens du Ciel & ceux de la terre, & ſentant l'amour que Nôtre-Seigneur luy témoigne; de ce même amour naît en elle une certaine confiance & aſſurance, que le bien dont elle jouït ne luy ſçauroit plus échapper des mains: il luy ſemble qu'elle y voit ſi clairement la recompenſe qui l'attend, qu'il n'eſt pas poſſible que pour des choſes ſi viles & ſi mépriſables, comme ſont tous les plaiſirs de la

terre, elle puiſſe jamais abandonner un treſor ſi délicieux, & qui fait icy-bas même toute ſa joye. A la faveur de cette confiance, le Demon luy fait oublier la défiance qu'elle doit avoir d'elle-même. Elle s'expoſe, comme j'ay dit, aux dangers; & avec un zele qui eſt bon dans ſon commencement, elle s'engage à diſtribuër ſans diſcretion des fruits de ſon jardin, s'imaginant qu'elle n'a plus rien à craindre d'elle-même. Et en tout cela ce n'eſt pas par ſuperbe qu'elle agit; cette pauvre ame connoît bien qu'elle ne peut rien d'elle-même; mais cela vient d'une confiance en Dieu exceſſive & mal reglée, qui l'empeſche de conſiderer, que comme un jeune oiſeau, elle a encore ſon poil follet. Elle peut bien ſortir de ſon nid, & Nôtre-Seigneur l'en tire quelquefois, mais elle n'eſt pas encore en état de voler, parce que les vertus ne ſont pas aſſez fortes pour la ſoûtenir, & qu'elle n'a pas encore aſſez d'experience pour connoître le peril qu'il y a, & le tort qu'elle ſe fait de ſe fier à elle-même. Ce fut là le ſujet de ma ruine; c'eſt pourquoy je dis que pour ſe conduire en cela, & dans tout le reſte, on a bon beſoin de maître, & de conferer avec des perſonnes ſpirituelles.

Je croy bien que lors que Dieu a fait la grace à une ame de l'élever à cet état, ſa divine Majeſté ne laiſſera pas de continuër à la favoriſer, & ne permettra pas qu'elle ſe perde, à moins qu'elle ne l'abandonne tout-à-fait. Mais quand il luy arrivera, comme j'ay dit, de tomber, qu'elle prenne bien garde pour l'amour de Nôtre-Seigneur, de ne ſe pas laiſſer ſurprendre à l'artifice du Demon, & de ne pas quitter l'Oraiſon, comme je fis par une fauſſe humilité; je l'ay déja dit & pluſieurs fois, mais il me ſemble que je ne le ſçaurois aſſez dire. Qu'elle ſe confie donc à la bonté de Dieu, qui eſt plus grande que tout le mal que nous pouvons faire, & qui oublie nôtre ingratitude, du moment que nous reconnoiſſant, nous voulons rentrer en amitié avec luy. Au lieu de prendre ſujet des graces precedentes qu'il nous a faites pour nous châtier de les avoir mépriſées, elles luy ſervent de motif pour nous pardonner plus promptement, comme à des perſonnes qui ont déja été de ſa maiſon, & qui ont, comme on dit, mangé de ſon pain. Que les ames ſe réſouviennent donc des paroles de leur Maître; qu'elles conſiderent comme il en a uſé avec moy, qui me ſuis plûtôt laſſée, de l'offenſer, que luy de

me pardonner. Puis qu'il ne ſe laſſe point de donner, & que ſes miſericordes ne ſe peuvent épuiſer, ne nous laſſons point non plus de recevoir. Qu'il ſoit à jamais beny, & que toutes les creatures le loüent. Ainſi ſoit-il.

CHAPITRE XX.

De la difference qu'il y a entre l'Union ſimple & le Raviſſement, dont la Sainte explique les proprietez & les effets, faiſant voir quelque choſe des grands avantages que poſſede une ame qui par la bonté de Dieu arrive juſques là. Tout ce Chapitre eſt digne de grande admiration.

JE voudrois bien, avec l'aſſiſtance de Dieu, pouvoir expliquer la difference qu'il y a entre Union & Raviſſement, ou Tranſport, ou Vol d'eſprit: car tout cela n'eſt que la même choſe; je veux dire que tous ces differens noms conviennent, & ſe donnent au Raviſſement, qu'on appel le n core Extaſe. L'avantage qu'il a pardeſſu la ſimple Union eſt grand; ſes effets ſont

bien plus puiſſans, & les impreſſions qu'il laiſſe dans l'ame bien plus fortes. Car quoy qu'il ſemble que l'Union ſoit, comme elle l'eſt en effet quand à l'interieur, le fondement ſur lequel roulent les autres graces extraordinaires dans leur commencement, leur progrés, & leur fin ; Celles-cy neanmoins étant dans un degré plus éminent, font leurs effets à l'exterieur auſſi bien qu'à l'interieur. C'eſt à Nôtre-Seigneur à l'expliquer luy-même, comme il a déja fait le reſte juſques à preſent : car il eſt certain que ſi ſa bonté ne m'avoit elle-même fait connoître par quelles voyes & par quels moyens je me pouvois donner à entendre, je ne l'aurois jamais pu faire.

Imaginons-nous donc maintenant que cette derniere eau dont nous avons parlé, eſt dans une ſi grande abondance, que ſi l'état où nous ſommes icy-bas ſur la terre le pouvoit ſouffrir, nous aurions lieu de croire que la nuée même de la majeſté de Dieu qui la diſtille ſur la terre, eſt deſcenduë juſques à nous. Mais diſons encore, pour achever la comparaiſon, que lors que nous ſommes fidelles à reconnoître un ſi grand bien, y correſpondant par nos œuvres de toute l'étenduë de nos forces, cet aimable Seigneur, à la maniere en quelque

façon que les nuées ramaſſent les vapeurs de la terre, recueille l'ame, l'éleve tout-à-fait au deſſus d'elle-même, & cette nuée ſacrée remontant au Ciel l'enleve avec elle, & commence à luy faire les premieres monſtres du royaume qu'il luy a preparé. Je ne ſçay ſi la comparaiſon quadre, mais réellement & de fait, la choſe ſe paſſe de la ſorte.

Dans ces raviſſemens il ſemble que l'ame n'anime plus le corps. Et en effet, on ſent manifeſtement ſa chaleur naturelle diminuër, & qu'il ſe refroidit peu à peu, quoy qu'avec un plaiſir & un contentement infiny. Il n'y a plus moyen icy de reſiſter, comme dans la ſimple Union, ou comme ſur ſon propre fonds, on trouve du ſecours, & on peut preſque toûjours reſiſter, quoy que ce ſoit ſouvent avec force & travail. Icy il n'y a preſque jamais moyen de s'en défendre; parce que pour l'ordinaire, ſans qu'aucune penſée precede ny que rien paroiſſe y diſpoſer, cela prend avec une impetuoſité ſi prompte & ſi vive, que vous voyez & ſentez tout à coup élever la nuë, & cet aigle admirable vous envelopper & vous emporter ſous ſes aîles. Je dis que vous vous ſentez & vous vous voyez enlever, ſans pourtant ſçavoir où.

Car quoy que cela ſoit accompagné d'un contentement inexprimable, la foibleſſe de nôtre nature nous fait craindre au cõmencement ; & il eſt beſoin icy d'une ame bien plus reſoluë & bien plus courageuſe, que dans tous les autres états precedens, pour tout riſquer, arrive ce qui pourra, & pour s'abandonner ainſi entre les mains de Dieu & ſe laiſſer emporter par tout où l'on nous meine. Car on eſt enlevé malgré qu'on en ait, & avec une telle violence que ſouvent j'aurois voulu tenir ferme, & j'y employois toutes mes forces, principalement quand cela me prenoit en public, & ſouvent auſſi en particulier craignant d'être trompée. Quelquefois j'y pouvois quelque choſe ; mais avec un grand effort de tête, comme une perſonne qui combatroit contre un fort geant, & j'en reſtois toute abbatuë ; d'autres fois il m'étoit tout-à-fait impoſſible d'y pouvoir rien faire ; mais mon ame étoit enlevée & ma tête auſſi pour l'ordinaire avec elle, ſans en pouvoir être la maîtreſſe, & quelquefois même le corps entier, juſques à être enlevé de terre. Ce dernier effet m'eſt arrivé rarement, une fois entr'autres comme nous étions toutes au Chœur & que j'étois à genoux preſte à communier ; cela me fit beaucoup de peine,

parce que cela me paroiſſoit quelque choſe de fort extraordinaire, & qui ne manqueroit pas d'être incontinent remarqué; c'eſt pourquoy je défendis aux Religieuſes d'en parler: car c'eſt depuis que je ſuis dans l'Office de Prieure, & depuis peu de temps.

Mais d'autres fois comme je commençois à m'appercevoir qu'il m'alloit arriver la même choſe, particulierement un jour à un Sermon où il y avoit des Dames de la premiere qualité, à cauſe que c'étoit la Feſte du Patron, je m'étendis toute platte ſur le plancher; & quoyqu'on s'approchât de moy pour me tenir, on ne laiſſa pas de le remarquer. Cela me fit ſupplier Nôtre-Seigneur avec grande inſtance qu'il luy plût de ne me plus faire de ces ſortes de graces qui paruſſent au dehors: car je commençois de me laſſer d'être obligée à tant de precaution; & il n'étoit pas poſſible que Nôtre-Seigneur me fiſt de ces ſortes de faveurs ſans qu'on s'en apperceuſt. Il ſemble que ſa bonté ait eu agreable de m'exaucer: car depuis il ne m'eſt rien arrivé de ſemblable. A la verité il n'y a pas encore bien du temps.

Il eſt certain que lors que je voulois reſiſter, il ſembloit que de deſſous mes pieds

une force ſi grande me ſoulevoit, que je ne ſçay à quoy la comparer, la violence étant bien plus grande que dans les autres effets dont j'ay parlé; c'eſt pourquoy j'en demeurois toute briſée: car le combat eſt grand. Et enfin toute ma reſiſtance ſervoit de peu, quand il plaiſoit à Nôtre-Seigneur d'agir, toute puiſſance étant foible contre la ſienne. D'autres fois il luy plaît de ſe contenter que nous connoiſſions qu'il nous veut bien faire cette grace, & qu'il ne tient point à luy; & alors en y reſiſtant par humilité, il ne laiſſe pas de reſter dans l'ame les mêmes effets que ſi on avoit conſenty à la grace entiere.

Ces effets ſont grands. Le premier eſt de faire voir à l'ame le ſouverain pouvoir de Dieu, & que nous ne ſommes pas ſuffiſans, quand il plaît à ſa Majeſté d'operer, pour arreſter nôtre corps non plus que nôtre ame, n'étant pas plus maîtres de l'un que de l'autre; mais malgré que nous en ayons nous ſentons qu'il y a une puiſſance ſuperieure dequi nous viennent ces ſortes de faveurs, ſans que de nôtre côté nous y puiſſions quoy que ce ſoit. De là ſuit une profonde humilité qui s'imprime dans le fonds de l'ame. Et je confeſſe même qu'au commencement cela alloit juſques à la frayeur, &

une frayeur exceſſive. Hé qui n'en auroit de ſentir ainſi ſon corps s'élever de terre ! Car quoy que l'eſprit ſoit de la partie, & que ce ſoit luy proprement qui l'entraîne, & même avec une ſuavité admirable, lors ſur tout qu'on n'y reſiſte pas ; on ne perd pourtant pas la connoiſſance de ce qui ſe paſſe, au moins cela ſe faiſoit-il a à mon égard d'une maniere que je m'appercevois bien que j'étois enlevée. De ſi ſurprenantes merveilles font voir à l'ame une ſi grande Majeſté en celuy qui les opere, que les cheveux en dreſſent à la tête, & il en reſte une crainte profonde d'offenſer un Dieu ſi puiſſant ; mais une crainte mêlée d'un amour encore plus grand, & qui ſe r'allume de nouveau pour celuy qui en témoigne un ſi exceſſif à un ver de terre ſi mépriſable : puis qu'il ne ſe contente pas d'enlever l'ame à luy, comme il le fait ſi réellement & ſi veritablement ; mais qu'il veut encore attirer le corps, tout mortel qu'il eſt, & tout petry d'une terre ſi vile, & ſi ſalie encore par tant de pechez.

Un autre effet du raviſſement eſt de laiſſer dans l'ame un ſi étrange détachement de toutes choſes, que je ne ſçay comment l'expliquer. Mais je puis bien dire, ce me

ſemble, qu'il eſt en quelque maniere differend des autres, & bien plus conſiderable que celuy qui naît des autres communications ordinaires aux perſonnes ſpirituelles, dont le détachement quelque parfait qu'il ſoit, n'eſt qu'un détachement de cœur & d'eſprit; au lieu qu'icy on diroit que Nôtre-Seigneur prend plaiſir à le faire pratiquer par le corps même, qui fait comme un nouveau divorce avec toutes les choſes de la terre; de maniere que la vie en devient beaucoup plus peſante. Et de là naît en ſuite une peine que nous ne ſçaurions nous attirer nous-mêmes, ny nous en défaire non plus quand elle eſt venuë. Je ſouhaiterois extremement de pouvoir faire entendre cette eſpece de tourment ſi étrange; mais je ne croy pas que j'en puiſſe venir à bout; j'en diray pourtant quelque choſe ſi je puis.

Il eſt à remarquer que c'eſt depuis peu, en ces derniers temps, que je me ſuis trouvée dans ces ſortes d'états, depuis toutes les viſions & les revelations que j'écriray dans la ſuite, & aprés tout ce temps où Nôtre-Seigneur me donnoit de ſi grands goûts & de ſi grandes conſolations dans l'Oraiſon. A preſent, quoy que par intervalles, je ne laiſſe pas d'en reſſentir enco-

re beaucoup, le plus ordinaire eſt de me trouver dans cette ſorte de peine dont je vas parler; elle eſt plus grande ou plus petite.

Mon deſſein eſt de parler maintenant de ſon plus grand excés. Car quoy que je faſſe mention dans la ſuite de ces violens tranſports qui m'aſſailloient quand il plaiſoit à Nôtre-Seigneur de me mettre dans le Raviſſement; il n'y a non plus de comparaiſon, ce me ſemble, de ces attaques à celle dont je parle, que d'une choſe corporelle à une toute ſpirituelle; & quand je dis cela je ne croy pas beaucoup encherir ſur la verité. Car dans ces grands mouvemens qui accompagnent les raviſſemens ordinaires, quoy que l'ame ſouffre, c'eſt en la compagnie du corps, ils ſemblent en partager tous deux la peine; & ce n'eſt pas dans un delaiſſement ſi extrême, comme dans ce dernier état, où come j'ay dit, il n'y a rien du nôtre. Mais ſouvent à l'improviſte il s'excite en nous un deſir, ſans que nous ſçachions d'où, ny comment; & ce deſir penetrant toute l'ame en un inſtant, elle ſe tourmente à un tel excés, que ſortant comme hors d'elle-même, elle s'éleve au deſſus de tout ce qui eſt creé; & Dieu la met dans une ſolitude ſi affreuſe à l'égard de

toutes les creatures, que quelque travail qu'elle ſe donne, il luy ſemble qu'il n'y a plus rien ſur la terre qui luy tienne compagnie; & elle n'en cherche pas non plus, & elle ne voudroit que mourir dans ce profond deſert. Qu'on luy parle, ou qu'elle faſſe de ſon côté tous ces efforts pour parler, tout cela ne ſert quaſi de rien: car ſon eſprit, quoy qu'elle puiſſe faire, ne ſort point de cette ſolitude.

Cependant, bien qu'il ſemble que dans cet état l'ame ſoit fort éloignée de Dieu, il ne laiſſe pas quelquefois de luy faire part de ſes merveilles, mais d'une maniere la plus ſurprenante qui ſe puiſſe imaginer; c'eſt pourquoy on n'en ſçauroit rien dire, & à moins que d'y avoir paſſé je ne penſe pas qu'on le puiſſe comprendre, ny ſe le perſuader. Car cette communication ne va pas à conſoler l'ame, mais à luy faire connoître plus clairement la grande raiſon qu'elle a de s'affliger d'être abſente d'un bien qui renferme en luy tous les biens. Par cette communication s'augmente encore ce premier deſir, & cette ſolitude terrible où elle ſe voit, avec une angoiſſe ſi délicate & ſi penetrante, qu'il ſemble dans ce deſert où elle ſe trouve, qu'elle peut alors s'appliquer au pied de la lettre le verſet du

Prophete: *Vigilavi & factus ſum ſicut paſſer ſolitarius in tecto.* Et peut-être ce grand Roy le diſoit-il, étant luy-même dans cet état de ſolitude interieure, avec cette difference, que comme à un grand Saint, Nôtre-Seigneur la luy faiſoit ſans doute éprouver d'une maniere encore bien plus forte. Ce verſet ſe repreſente donc pour lors à mon eſprit d'une maniere qu'il me ſemble que j'en ſens en moy manifeſtement l'effet; & ce m'eſt une grande conſolation de voir que d'autres perſonnes, & des perſonnes encore de ce rang, ont éprouvé ces grandes extremitez de ſolitude: où l'on diroit en effet que l'ame n'eſt plus dans elle-même; mais comme ſur le haut & ſur le ſommet de ſon toit; au deſſus de tout l'être creé; &, à ce qu'il me ſemble, encore au deſſus & à la cime de la partie la plus ſuperieure d'elle-même.

D'autres fois il ſemble que l'ame ſe trouve dans une pauvreté & une diſette ſi extrême, qu'elle va ſe diſant & ſe demandant à elle-même, *Où eſt ton Dieu?* Et ce qui eſt de merveilleux c'eſt que je ne ſçavois pas auparavant la ſignification de ces verſets, & quand enſuite ils m'étoient expliquez, j'étois toute conſolée de voir, que ſans que je les euſſe recherchez, Nôtre-Seigneur

les avoit repreſentez à ma memoire.

Je me reſſouvenois d'autres fois de ce que diſoit ſaint Paul, qu'il étoit crucifié au monde; je ne dis pas que cela ſoit ainſi à mon égard, & je m'en apperçois bien à preſent; mais je dis qu'il ſemble pour lors que l'ame ſoit en cet état. Car ny du côté du Ciel il ne luy vient aucune conſolation, & on ne peut pas dire qu'elle y ſoit encore; ny du côté de la terre, elle n'en recherche point; & on ne peut pas dire nonplus qu'elle y ſoit; mais elle eſt en effet comme crucifiée & ſuſpenduë entre le Ciel & la terre, ſouffrant ſans ſecours ny d'un côté ny d'un autre. Car celuy qui luy vient du Ciel, qui eſt comme j'ay dit, une connoiſſance de Dieu ſi admirable, & ſi fort au deſſus de tout ce que nous pouvons deſirer, ne ſert qu'à augmenter ſon tourment, en accroiſſant ſon deſir; de ſorte même que l'excés de la peine va quelquefois, à ce qui paroît, juſques à ôter le ſentiment; mais cela dure peu. C'eſt comme un trajet de mort, à la reſerve que cette ſouffrance porte avec elle un ſi grand contentement, que je ne ſçay à quoy le comparer. C'eſt un rude & ſavoureux martyre.

D'ailleurs, de tout ce qui ſe peut repreſenter à l'ame des choſes de la terre, qui ont

ont de coûtume de la toucher davantage, elle n'en ſçauroit rien admettre, & auſſitôt elle le rebute & le rejette bien loin d'elle. Elle ſent bien qu'elle ne veut que ſon Dieu; mais elle n'aime rien de particulier en luy; elle l'aime en general & ſelon tout ce qu'il eſt, ſans ſçavoir ce qu'elle aime : je dis ſans le ſçavoir, parce que ſon imagination ne luy repreſente rien, ny les puiſſances, à mon avis, n'agiſſent point la pluſpart du temps que l'ame eſt en cet état, la peine ſuſpendant icy leur operation, comme la joye le fait dans l'Union & dans le Raviſſement.

O mon Jeſus, que je ſouhaiterois de me pouvoir faire entendre ſur ce ſujet, quand ce ne ſeroit, mon Reverend Pere, que pour ſçavoir de vous ce que c'eſt que cette diſpoſition; car c'eſt à preſent celle qui m'eſt la plus ordinaire: & auſſitôt que mon eſprit ſe trouve à luy & deſoccupé d'affaires, je ne manque pas de retomber dans ces angoiſſes de mort. Quand je ſens qu'elles approchent, la frayeur me ſaiſit d'abord, car c'eſt ſouffrir ſans mourir: mais quand une fois j'y ſuis entrée, je voudrois paſſer dans ce glorieux ſupplice tout ce qui me reſte de vie, quoy que le tourment ſoit ſi exceſſif que la nature ait peine à n'y pas

ſuccomber ; juſques-là que ſouvent le poux me manque preſque tout-à-fait à ce que diſent les Sœurs, qui m'approchent quelquefois en cet état, & qui commencent à s'y accoûtumer. Les narines paroiſſent toutes ouvertes, & les mains ſi roides que ſouvent même quelque-temps aprés, je ne les ſçaurois plier enſemble ; & juſques au lendemain il me reſte une telle douleur aux endroits des battemens du poux, & par tout le corps, qu'il ſemble qu'on me l'ait tout deboité. Je penſe quelquefois que ſi cela continuë, comme cela eſt à preſent, Nôtre-Seigneur pourra bien quelque jour mettre fin à ce tourment en finiſſant auſſi ma vie: au moins me paroît-il aſſez violent pour en venir-là, mais je ne le merite pas.

Tout mon deſir alors eſt de mourir, je ne me ſouviens plus ny du Purgatoire, ny de tous mes pechez ſi grands & en ſi grand nombre pour leſquels j'avois merité l'Enfer ; tout s'oublie & s'enſevelit dans cette violente impatience de voir Dieu ; & ce deſert, cette ſolitude affreuſe où ſe trouve l'ame, luy ſemble preferable à toutes les compagnies du monde. Si quelque choſe étoit capable de luy donner un peu de conſolation dans ſon mal, ce ſeroit de s'entretenir avec quelqu'un qui eût

paſſé par le même tourment. Mais de voir qu'elle ne ſçauroit trouver créance auprés de perſonne dans ſon mal, quoy qu'elle s'en pleigne, c'eſt encore ce qui la tourmente: car la peine eſt ſi exceſſive, qu'elle ne voudroit plus ny la ſolitude comme autrefois, ny autre compagnie, ſinon de quelqu'un à qui elle ſe pût plaindre; ſemblable en cela à une perſonne à qui la corde ſerreroit déja le goſier, & qui preſte à étrangler chercheroit par toutes voyes à reſpirer. C'eſt ce qui me fait croire que ce deſir de compagnie vient de nôtre foibleſſe, & du peril de mourir où nous nous ſentons. Car il eſt certain que cet état nous y met, & comme je me ſuis veuë quelquefois en ce danger de mort dans les grandes maladies, & autres occaſions dont j'ay parlé, je croy pouvoir dire qu'en ce rencontre on y eſt expoſé autant pour le moins qu'en tout autre. C'eſt donc apparamment ce deſir naturel que le corps & l'ame ont de ne ſe point quiter, qui nous fait demander du ſecours, comme pour reprendre haleine; & qui en diſant le mal qui nous preſſe & en s'en pleignant voudroit tâcher de trouver du divertiſſement & du remede pour continuer à vivre; contre la volonté aſſeurément de l'eſprit ou de la partie ſu-

perieure de l'ame qui ne voudroit pas ſortir de cette peine.

Je ne ſçay ſi je rencontre bien, & ſi je reüſſis à dire ce que je veux dire, mais autant que je ſuis capable d'en juger, cela ſe paſſe de la ſorte. Voyez aprés cela, mon Reverend Pere, quel repos je puis goûter dans la vie, puiſque le ſeul que j'avois, qui eſtoit l'Oraiſon & la ſolitude, où Nôtre-Seigneur me faiſoit part de ſes conſolations, eſt devenu aujourd'huy le ſujet ordinaire de mon ſupplice; mais un ſupplice ſi doux, & que l'ame reconnoît être d'un ſi grand prix, qu'elle le prefere à toutes les careſſes dont Nôtre-Seigneur avoit coûtume de la favoriſer. Ce chemin luy paroît plus ſeur, parce que c'eſt le chemin de la Croix, & il renferme une ſuavité d'une valeur à mon ſens ineſtimable, parce que le corps n'a part qu'à la peine, & l'ame qui la partage avec luy, joüit ſeule de la joye & du contentement qui l'accompagne. Je ne ſçay comment cela ſe peut faire, mais cela eſt pourtant ainſi, & je ne changerois pas cette grace qui me vient directement de la main de Nôtre-Seigneur, & où, comme j'ay dit, mes ſoins ny mon induſtrie n'ont nulle part, étant tout-à-fait

ſurnaturelle, contre toutes les autres dont je parleray dans la ſuite, je ne dis pas contre toutes enſemble ; mais contre chacune en particulier. Et il ne faut pas oublier que ces ſortes d'aſſauts m'ont été livrez aprés toutes les graces que Nôtre-Seigneur m'a faites, c'eſt à dire, aprés tout ce qui eſt écrit dans ce Livre ; & c'eſt la diſpoſition preſente où Nôtre-Seigneur me tient maintenant.

Au commencement que cela me prit, me trouvant un jour ſaiſie d'une grande frayeur, comme il m'arrive preſque toûjours à chaque nouvelle grace que Nôtre-Seigneur me fait, juſques à ce que dans la ſuite ſa bonté me raſſure ; il me dit que je « ne craigniſſe point, & que je devois faire « plus de cas de cette grace que de toutes les « autres qu'il m'avoit faites, parce que l'a- « me ſe purifioit merveilleuſement dans cet- « te ſouffrance, & qu'elle s'y affinoit & s'y « preparoit comme l'or dans le creuſet, pour « y pouvoir enſuite appliquer plus heureu- « ſement l'Email de ſes dons ſpirituels ; « cette ſorte de tourment luy tenant lieu du « feu du Purgatoire. J'avois déja bien com- « pris qu'il falloit que cette grace fuſt grande ; mais aprés ces paroles je demeuray

dans une plus ferme aſſurance ; outre que mon Confeſſeur me dit auſſi que cela étoit bon. Cependant, quoy qu'auparavant je craigniſſe à cauſe de mes pechez, je n'avois pourtant jamais pu croire que cet effet fût mauvais ; au contraire c'étoit ſouvent l'excés du bien que j'y appercevois qui me faiſoit craindre, me reſſouvenant combien j'en étois peu digne. Nôtre-Seigneur ſoit beny d'un ſi grand excés de bonté. Ainſi ſoit il.

Il me ſemble que je ſois ſortie de mon ſujet, ayant commencé à parler des Raviſſemens ; mais ce que je viens de dire eſt encore quelque choſe de plus que le Raviſſement, & laiſſe tous les mêmes effets.

Revenons donc maintenant au Raviſſement, & à ce qui s'y paſſe le plus ordinairement. Je dis que ſouvent il me laiſſoit, ce me ſembloit, le corps ſi leger, que toute ſa peſanteur naturelle étoit comme évanouïe, & quelquefois juſques à tel point que je ne m'appercevois quaſi pas que mes pieds touchaſſent à terre. Mais quand on eſt dans le Raviſſement même, le corps reſte comme mort, ſans ſe pouvoir remuër la pluſpart du temps, demeurant toûjours dans la poſture où il a été ſurpris, ſoit aſſis, ſoit les mains ouvertes, ou fermées.

Quoy que rarement on perde tout-à-fait la connoiſſance, cela m'eſt pourtant arrivé quelquefois, peu à la verité, & pour peu de temps; mais l'ordinaire eſt qu'elle ſe trouble & ſe confond. En ſorte neanmoins que bien qu'à l'exterieur on ne puiſſe agir ny rien faire, on ne laiſſe pourtant pas d'ouïr & d'entendre ce qui ſe paſſe, comme quelque choſe qu'on entendroit de fort loin. Je ne pretens pas dire qu'on entende ny qu'on comprenne rien, quand on eſt dans le fort du Raviſſement, je veux dire dans le temps que les puiſſances ſont abſorbées, & totalement unies en Dieu: car alors, à mon avis, on ne voit, on n'entend, ny on ne ſent rien du tout. Mais, comme je m'en ſuis déja expliquée dans l'Oraiſon d'Union cette transformation totale de l'ame en Dieu dure peu, & tandis qu'elle dure aucune puiſſance ne ſe poſſéde elle-même, ny ne s'apperçoit de ce qui s'y paſſe. Il faut apparemment que cela ne puiſſe être connu tandis que nous ſommes ſur la terre, ou du moins que Dieu ne le permette pas, n'en étant pas capables icy-bas. J'en ay fait l'experience en moy-même.

Vous me demanderez, mon Reverend Pere, comment donc le Raviſſement dure-t-il quelquefois tant d'heures? Ce qui m'ar-

rive à moy fort ſouvent, comme j'ay déja dit, dans la maniere d'Oraiſon precedente, c'eſt que la jouïſſance ſe fait par intervalles; à pluſieurs repriſes l'ame s'abſorbe, ou pour mieux dire Dieu l'abſorbe en luy. Et aprés l'avoir tenuë ainſi unie toute entiere un peu de temps, la volonté reſte en ſuite ſeule conſtante dans cette union, pendant que les deux autres puiſſances échappent & retombent dans leur inquietude. Je ne les ſçaurois mieux comparer en cet état qu'à ces petites aiguilles aimantées des quadrans au ſoleil qui ſont dans une continuelle agitation; mais quand il plaît au Soleil de juſtice il fixe pourtant cette inquietude, & c'eſt cette fixation que je dis qui dure peu. Mais comme l'impreſſion & le tranſport d'eſprit ont été grands, encore que les deux autres puiſſances rentrent dans leur mobilité ordinaire, la volonté reſte toûjours abſorbée; & comme maîtreſſe de la maiſon continuë ſur le corps cette operation exterieure. Car quoy que les deux autres puiſſances, qui entre ſes ennemis ſont les moins redoutables, tâchent à la détourner; il n'en eſt pas de même des ſens dont elle tient la fonction en ſuſpend, Nôtre-Seigneur le voulant bien ainſi. De

maniere que la pluſpart du temps les yeux demeurent fermez ; & ſi quelquefois ils ſont ouverts, l'ame, comme j'ay dit, ne remarque rien de ce qu'ils peuvent voir.

En cet état le corps eſt bien moins maître de luy qu'en tout autre ; Et par ce moyen quand les puiſſances viennent à ſe réünir à la volonté, il y a bien moins à faire pour redonner à l'ame ſon calme entier. Que les perſonnes donc à qui cela arrivera ne s'étonnent point, quand quelquesfois elles ſentiront pendant pluſieurs heureux leur corps ſans mouvement, tandis même que leur memoire & leur entendement ſont diſtraits & deſappliquez. Il eſt vray que pour l'ordinaire, toute leur diſſipation ne va qu'à ſe répandre en loüanges de Dieu, dont elles ſont comme enyvrées, ou à tâcher de connoître & de comprendre ce qui s'eſt paſſé en elles, & encore pour cela ne ſont-elles pas trop reveillées, mais comme une perſonne qui auroit beaucoup dormy, & beaucoup reſvé dans ſon ſommeil, & qui ne pourroit parvenir à ſe reveiller tout-à-fait.

Je m'étends beaucoup ſur cette matiere, parce que je ſçay qu'il y a preſentement des perſonnes, & dans ce lieu cy-même, à qui Nôtre-Seigneur fait ces ſortes de gra-

ces : & ſi ceux qui les gouvernent n'ont paſſé par-là, il leur ſemblera peut-être que dans le Raviſſement elles doivent toûjours être comme mortes ; principalement ſi ces Directeurs ne ſont pas ſçavans ; car c'eſt une pitié de ce que l'on a à ſouffrir des Confeſſeurs qui ne nous entendent pas, comme je le diray dans la ſuite. Peut-être ne ſçay-je moy-même ce que je dis ; mais vous verrez bien, mon Reverend Pere, ſi je rencontre juſte quelquefois, puiſque Nôtre-Seigneur vous a déja donné experience de ces choſes ; mais comme il n'y a pas encore long-temps, peut-être n'y aurez-vous pas pris garde de ſi prés que moy.

Quelque effort donc que je faſſe pendant un long-temps pour tâcher de pouvoir remuër mon corps, il ne ſe trouve plus en luy de forces pour cela, l'ame les a toutes enlevées avec elle. Souvent d'infirme qu'il étoit auparavant, & attaqué de grandes douleurs, il ſe trouve au ſortir de là en pleine ſanté, & bien plus diſpoſt ; car ce qui ſe communique là eſt quelque choſe de grand, & il plaît quelquefois à Nôtre-Seigneur, comme j'ay déja dit, que le corps en ait ſa part, comme étant deſormais obeïſſant à tout ce que

l'ame deſire de luy.

Quand elle revient à elle, ſi le Raviſſement a été grand, il arrive d'ordinaire que pendant un jour ou deux, & quelquefois juſques à trois, les Puiſſances ſont ſi priſes & comme ſi fort alienées qu'elles paroiſſent comme toutes hors d'elles. C'eſt icy qu'on reſſent la peine d'avoir encore à retourner à vivre; les aîles ont commencé à ſe fortifier pour bien voler, le poil follet eſt tombé à la colombe: C'eſt icy qu'on leve hautement l'étendard de Jeſus-Chriſt, & que l'ame ſemblable à un Gouverneur fidelle, monte, ou ſi vous voulez ſe laiſſe élever ſur la plus haute tour de la forteresſe pour y planter & y déployer ce glorieux étendard. Elle regarde ceux qui ſont en bas comme fait une perſonne qui eſt hors d'inſulte; elle n'apprehende plus les dangers, au contraire elle les deſire, comme un Capitaine à qui on auroit donné en quelque maniere aſſeurance de la victoire. C'eſt encore icy où l'on voit clairement le neant de toutes les choſes d'icy-bas, & combien peu on les doit eſtimer. Une perſonne qui regarde d'en haut, embraſſe d'une veuë bien des choſes. Elle ne recherche plus, ny ne veut plus avoir d'autre volonté que celle de Dieu,

Elle luy donne les clefs de la ſienne, & le conjure de les accepter. Voila tout à coup le Jardinier devenu Capitaine ; il ne deſire plus autre choſe que de faire la volonté du Maître, ſans penſer à le devenir, ny de ſa perſonne, ny de quoy que ce ſoit, pas même d'un ſimple puits de ce jardin. S'il y croiſt quelque choſe de bon, il conſent que ſa Majeſté le diſtribuë comme bon luy ſemblera, ne voulant deſormais rien en propre ; mais que le Maître diſpoſe de tout à ſa volonté, & pour ſon unique gloire.

Voila dans la verité comme les choſes ſe paſſent, quand ce ſont de veritables Raviſſemens, & l'ame en éprouve les effets, & en tire tous les avantages que je viens de dire ; autrement je douterois fort qu'ils vinſſent de la part de Dieu, & je craindrois plûtôt que ce ne fût les tranſports & les fureurs dont parle ſaint Vincent. J'ay reconnu & j'ay veu même par experience, qu'en une heure de temps, & quelquefois moins, l'ame ſe trouve icy tellement au deſſus de toutes choſes, & dans une telle liberté qu'elle ne ſe connoît plus elle-même, elle voit bien que ce changement ne vient pas d'elle, & elle ne ſçait d'où luy eſt venu un ſi grand bien ; mais elle com-

prend clairement le grand avantage que luy apporte chaque Raviſſement particulier, tel que ceux dont nous parlons. A peine le pourra-t-on croire à moins que ce ſoit quelqu'un qui ait paſſé par-là. C'eſt pourquoy auſſi ajoûte-t-on peu de foy à ce qu'en peut dire la pauvre ame. Comme on l'a veuë ſi imparfaite, & que tout à coup on la voit pretendre à des choſes où il faut tant de courage; car en effet de ce moment elle commence à ne ſe contenter plus de ſervir Dieu en petites choſes, mais elle aſpire à tout ce qu'elle peut faire de mieux & de plus parfait; on croit que c'eſt tentation ou extravagance. Si on comprenoit que ces grands ſentimens ne viennent pas d'elle, mais du Maître à qui elle a livré les clefs de ſa volonté, on ne s'en étonneroit pas. Pour moy je tiens qu'une ame qui eſt parvenuë à cet état n'agit plus, & ne parle plus par elle même; mais que ce Roy ſouverain à qui elle s'eſt abandonnée, prend ſoin luy-même de toutes ſes affaires.

O grand Dieu, que l'on voit icy clairement l'explication du Verſet de David, & que l'on comprend bien la juſte raiſon qu'il avoit, & que tout le monde auroit avec luy, de demander les aîles de la co-

lombe ! On connoît manifeſtement que c'eſt une eſpece de vol que cet effort que prend nôtre eſprit pour s'élever au deſſus de tout l'être creé, & premierement au deſſus de luy-même; mais c'eſt un vol doux, un vol agreable, un vol paiſible, & ſans bruit. Ah qui pourroit comprendre quel eſt l'empire d'une ame que Nôtre-Seigneur éleve à ce point de veuë, qui luy fait voir toutes les choſes du monde ſans qu'elle y ſoit embaraſſée ! Quel regret ne ſent-elle point du temps qu'elle s'y eſt trouvée engagée ! Quel étonnement n'a-t-elle point de ſon aveuglement ! Qu'elle compaſſion ne reſſent-elle point de ceux qui s'y trouvent encore encore engagez, principalement ſi ce ſont des perſonnes d'Oraiſon, & à qui Nôtre-Seigneur faſſe part de ſes douceurs ! Elle voudroit élever ſa voix pour leur faire entendre combien ils ſont abuſez, & quelquefois elles ne ſçauront s'empeſcher de le faire.

Mille perſecutions luy pleuvent enſuite ſur la tête, on trouve qu'elle a bien peu d'humilité de ſe vouloir mêler d'enſeigner ceux de qui elle devroit apprendre. Sur tout ſi c'eſt une femme, on ne manque pas de luy faire ſon procés, & avec raiſon; car on ne ſçait pas le tranſport qui

la meut & qui la fait agir ſans qu'elle y puiſſe reſiſter, ny s'empeſcher de détromper ceux à qui elle veut du bien, & qu'elle voudroit voir délivrez de la captivité où ils vivent; car ç'en eſt une veritable, & l'état où elle s'eſt trouvée autrefois engagée ne luy ſemble pas pouvoir porter d'autre nom. Elle ſe repent bien, & avec douleur de tout ce temps où elle a eu tant d'égard pour le point d'honneur, & où elle étoit aſſez abuſée pour croire que ce que le monde appelle honneur, fût un veritable honneur; elle voit bien alors que ce n'eſt qu'une vaine chimere, & une grande illuſion, dans laquelle pourtant nous donnons tous. Elle comprend que le vray honneur eſt réel & ſolide, & non point faux & chimerique, eſtimant pour quelque choſe ce qui eſt en effet quelque choſe, & pour rien ce qui n'eſt rien, & mettant en ce rang, & encore au deſſous, s'il ſe pouvoit, tout ce qui finit, & qui ne va pas à contenter Dieu. Elle ſe rit du temps où elle faiſoit quelque cas de l'argent, & de l'empreſſement pour en avoir; quoy qu'à cet égard je ne croye pas, & c'eſt la verité, avoir jamais eu aucun peché à confeſſer; c'eſtoit bien une aſſez grande erreur de l'eſtimer pour quelque choſe;

& de vray, ſi avec les richeſſes on avoit pû achetter le bien que je reconnois à preſent en moy, j'aurois eu raiſon de les priſer beaucoup; mais je voy au contraire que ce n'eſt qu'en quittant tout, qu'on aquiert un ſi grand bien.

Qu'eſt-ce donc que l'on achete avec ces biens que nous deſirons tant? Eſt-ce quelque choſe de precieux? Quelque choſe de durable? Ou pour quelle fin les recherchons nous? Ah le miſerable repos qui coûte ſi cher! puiſque ſouvent les richeſſes ne ſervent qu'à gagner l'Enfer, c'eſt-à-dire, le feu éternel & un tourment qui ne finira jamais. Ah ſi tous les hommes pouvoient s'entendre à ne les eſtimer que comme un fonds ingrat & ſterile, que tout iroit bien dans le monde! Que les broüilleries & les intrigues ceſſeroient promptement, & qu'on verroit regner de paix & de bonne intelligence parmy les hommes, ſi on en pouvoit une fois bannir tout intereſt d'honneur & d'argent! je croy pour moy que cela ſuffiroit pour remedier à tous les deſordres. L'ame reconnoît encore le grand aveuglement qu'il y a dans la recherche des plaiſirs; Et comme pour cette vie même il n'y a à gagner que du travail & de l'inquietude. Que d'embarras

les

les accompagnent ! combien peu de contentement ! que de vaines pourſuites !

C'eſt icy que l'ame apperçoit en ſon fonds non ſeulement les groſſes ordures, les toilles d'araignées, c'eſt à dire les defauts conſiderables; mais juſques à la moindre petite pouſſiere. Comme le ſoleil eſt fort clair, quelque ſoin que l'ame prenne pour ſa perfection, elle voit tout trouble, s'il eſt vray qu'elle ſoit bien penetrée de ces ſacrez rayons. C'eſt comme de l'eau que l'on voit dans un verre, ſi le ſoleil n'y donne pas, elle paroît fort claire; mais du moment qu'il luit deſſus, on remarque qu'elle eſt toute pleine de petits atomes. Cette comparaiſon eſt merveilleuſement juſte.

Avant que l'ame ait eu experience de ces Extaſes, il luy ſemble qu'elle a aſſez de ſoin de ne point offenſer Dieu, & qu'elle fait tout ce qu'elle peut ſelon ſes forces; mais quand elle en vient à ce point d'être éclairée de la ſorte par ce ſoleil de juſtice, qui luy fait ouvrir les yeux, elle voit en elle tant d'atomes d'imperfections, qu'elle voudroit les refermer promptement; n'étant pas encore aſſez digne fille de cet Aigle genereux pour pouvoir regarder fixement ce ſoleil. Mais pour peu qu'elle les

tienne ouverts, elle ſe voit toute obſcurè; & elle ſe ſouvient alors du verſet qui dit: *O grand Dieu, qui ſera juſte devant vous?* Si elle leve les yeux vers ce divin ſoleil, ſa clarté l'éblouït; & ſi elle les rabaiſſe ſur elle-même, la bouë, & la pouſſiere luy ferment les yeux. La pauvre colombe de cette maniere devient comme aveugle, & ſouvent il luy arrive de demeurer ainſi tout-à-fait abſorbée, étonnée, & toute hors d'elle à la vûë de tant de merveilles.

C'eſt là que prend racine la veritable humilité, juſqu'à ne s'inquieter plus quand on dit du bien de nous, & quand nous-mêmes dans les occaſions ſommes engagez d'en dire. Ce n'eſt plus elle, mais le maître du Jardin, qui en diſtribuë les fruits, & ainſi il ne luy en reſte rien dans les mains, tout ce qu'il y a de bien en elle ſe rapporte tout à Dieu. Ce n'eſt que pour ſa gloire ſi elle dit quelque choſe d'avantageux d'elle-même, elle ſçait bien qu'elle n'y a rien; & quand elle voudroit ſe diſſimuler, il ne luy ſeroit pas poſſible, le voyant comme de ſes propres yeux, qui malgré qu'elle en ait, ſont contraints de ſe fermer à toutes les choſes de la terre, & ne ſont plus ouverts que pour appercevoir les grandes veritez.

CHAPITRE XXI.

La Sainte pourſuit, & acheve de traiter de ce dernier degré d'Oraiſon. Des ſentimens d'une ame qui aprés la connoiſſance que Nôtre-Seigneur luy a donnée de l'abus du monde, eſt encore obligée d'y reſter & d'y vivre. Ce Chapitre contient de tres-bonnes inſtructions.

POur achever donc ce que je diſois, je repete qu'il n'eſt pas beſoin icy du conſentement de l'ame, puis qu'elle l'a déja donné par avance, & qu'elle ſçait bien que volontairement & pleinement elle s'eſt livrée elle-même entre les mains de Nôtre-Seigneur, & qu'elle ne le peut tromper, puiſque rien n'échappe à ſa connoiſſance; ce n'eſt pas comme icy-bas où tout eſt plein d'artifice & de tromperies. Quand vous penſez avoir gagné l'affection de quelqu'un par les belles demonſtrations qu'il vous en fait, vous connoiſſez bientôt que tout cela n'étoit que fourbe & que diſſimulation. Et quel moyen de vivre par-

my tant de confuſion & de déguiſement, pour peu principalement qu'il s'y mêle d'intereſt! O que bienheureux donc eſt l'ame que Dieu éleve à comprendre les grandes veritez!

O état ſouhaitable pour les ſouverains! Et qu'il vaudroit bien mieux pour eux qu'ils travaillaſſent à le meriter, plûtôt qu'à étendre leur Domaine! Quelle droiture verroit-on regner dans le gouvernement! Que de maux n'éviteroit-on point & n'auroit-on point évitez! Dans ce glorieux état on ne craint point de perdre ny vie, ny honneur pour la cauſe de Dieu. Et ne ſont-ce pas là des ſentimens bien avantageux pour une perſonne qui eſt bien plus obligée de veiller aux intereſts & à la gloire de Dieu, que tous ceux qui ſont d'un plus bas rang, puiſque ce ſont les Rois qui doivent ſervir d'exemples aux autres. Pour le moindre accroiſſement de la Foy, ou pour procurer ſur quelque point la lumiere aux heretiques, on ſeroit preſt à perdre milles royaumes, & avec raiſon, puiſque c'eſt bien autre choſe d'en gagner un qui ne finira jamais. Si pour une ſeule goutte de ce torrent de voluptez dont l'ame eſt rafraîchie icy-bas, elle conçoit un ſi grand dégoût de toutes les choſes de

la terre, que ſera-ce quand elle y ſera toute abîmée?

O Seigneur, quand vous me mettriez en « état de faire retentir à pleine voix ces « grandes veritez, on ne m'en croiroit pas, « non plus que tant d'autres perſonnes ze- « lées qui les annoncent bien mieux que je « ne pourrois faire; mais au moins me ſatis- « ferois-je en quelque maniere. Et il me « ſemble que je compterois ma vie pour rien « ſi je pouvois ſeulement faire comprendre « la moindre de ces veritez; je ne reponds « pourtant pas de ce que je ferois dans l'oc- « caſion: car il n'y a pas trop de quoy ſe fier « à moy; mais telle que je ſuis, il me prend « quelquefois des ſaillies ſi violentes de pou- « voir dire ces choſes aux perſonnes qui « ſont en autorité, que j'en ſuis toute hors « de moy. Voyant donc que je ne ſçau- « rois faire davantage je me tourne vers « vous, ô mon Seigneur, pour vous deman- « der le remede à tant de maux: car vous « vous ſçavez bien, ô mon Dieu, que du « meilleur de mon cœur, pourvû ſeulement « que je demeuraſſe en état de ne vous point « offenſer, je conſentirois du reſte à être « privée de toutes les graces que vous m'a- « vez faites, pour les tranſporter ſur la teſte « des Roys, ſcachant bien qu'il ſeroit im-

„ poſſible qu'avec cela on ſouffrît tout ce
„ que l'on ſouffre aujourd'huy, & qu'il en
„ reviendroit au monde des biens infinis. O
„ mon Dieu faites leur connoître leurs obli-
„ gations puiſqu'il vous plaît de les rendre ſi
„ conſiderables ſur la terre ; juſques à faire
„ paroître, dit-on, des ſignes dans le Ciel
„ quand vous en devez retirer quelqu'un.
„ Certes quand j'y penſe, cela me met en
„ devotion, que vous vouliez bien, ô mon
„ Roy, les inviter par de ſi preſſans motifs,
„ à vous imiter dans leur vie, puis qu'à leur
„ mort il paroît des ſignes dans le Ciel, en
„ quelque maniere, comme il en parut à la
„ vôtre.

J'en dis peut-être trop. Vous n'avez, mon Reverend Pere, qu'à déchirer ce que vous trouverez de mal ; mais croyez que ſi j'étois en leur preſence, & que je penſaſſe qu'ils me dûſſent croire, je leur dirois ces mêmes choſes encore plus fortement ſi je pouvois. Dans cette intention je les recommande beaucoup à Dieu ; & je ſouhaiterois de tout mon cœur, que cela leur ſervît de quelque choſe : je ne craindrois point de haſarder ma vie pour un tel ſujet, puis qu'auſſi bien je voudrois ſouvent la voir finie ; & ce ſeroit peu riſquer pour gagner beaucoup. Car en

effet, quel moyen de pouvoir vivre, quand on voit auſſi clairement l'illuſion & l'aveuglement general qui regne dans le monde!

Quand une ame eſt arrivée à cet état, il n'eſt plus queſtion de ſimples deſirs, mais Dieu luy donne la force d'en venir à l'execution. Il ne ſe preſente rien où elle croye qu'il y aille de la gloire de Dieu qu'elle ne s'y porte avec ardeur; & en cela elle ne fait rien, étant, comme je l'ay déja dit, autant perſuadée qu'elle l'eſt, que tout n'eſt rien hors de contenter Dieu. Toute la douleur eſt de ce qu'il ne s'offre rien à faire aux perſonnes auſſi foibles & auſſi inutiles que moy. Mais faites, ô mon « ſouverain bien, que l'heureux jour arrive, « auquel je puiſſe au moins m'acquitter de « quelque denier ſur les grandes dettes dont « je ſuis chargée envers vous. Ordonnez- « en comme il vous plaira, pourvû que vôtre pauvre eſclave vous puiſſe rendre « quelque ſervice. Il s'eſt trouvé autrefois « des femmes aſſez zelées pour faire des actions heroïques pour vôtre gloire; mais « pour moy je ne ſuis propre qu'à diſcourir. C'eſt pourquoy, ô mon Dieu, il ne « vous plaît pas de me mettre en œuvre; « tout s'en va en paroles, & à faire valoir «

„ les deſirs que j'aurois de vous ſervir ; en-
„ core ay-je peu de facilité à m'en expli-
„ quer, parce que peut-être en cela même
„ je pourrois m'abuſer. Fortifiez mon ame,
„ diſpoſez-là, O mon Jeſus, O premier Bien
„ de tous les biens, & ne tardez pas plus
„ long-temps à me donner moyen de faire
„ quelque choſe pour vous : car on ne peut
„ pas ſouffrir davantage de tant recevoir de
„ vous ſans vous rien rendre. Qu'il m'en
„ coûte tout ce qu'il pourra m'en coûter ;
„ ne permettez pas que je me preſente à
„ vous les mains vuides, puiſque c'eſt ſelon
„ les œuvres que l'on doit recevoir la re-
„ compenſe. Voilà ma vie, voilà mon hon-
„ neur, voilà ma volonté, tout vous eſt li-
„ vré puiſque je ſuis toute à vous ; diſpoſez
„ de moy ſelon vôtre bon plaiſir. Je recon-
„ nois aſſez, O mon Seigneur, le peu que
„ je puis par moy-même ; mais du moment
„ que vous m'avez approchée de vous, &
„ élevée à ce favorable point de vûë, d'où
„ l'on découvre les grandes veritez, je ſuis
„ capable de tout, pourvû que vous ne vous
„ éloigniez point de moy : car pour peu que
„ vous vous en écartaſſiez, je me trouverois
„ comme j'étois auparavant, c'eſt à dire
„ dans le chemin de l'Enfer.

O quelle fatigue à une ame qui ſe voit

élevée à ces divines lumieres, d'être obligée de ſe rabaiſſer à vivre encore parmy le monde, à voir & à ſupporter cette farſe continuelle & mal concertée de la vie humaine, à donner tant de temps aux neceſſitez du corps, à dormir & à manger; tout la laſſe & l'ennuye; cependant elle ne ſçait comment échapper ſe trouvant priſe & enchaînée de tous côtez. C'eſt alors qu'elle ſent veritablement la ſervitude où nous engagent nos malheureux corps, & les miſeres de la vie: Elle comprend la grande raiſon qu'avoit ſaint Paul, de ſupplier Nôtre-Seigneur de l'en delivrer; elle joint ſes plaintes aux ſiennes, & demande à Dieu ſa liberté, comme j'ay déja dit d'autres fois; mais elle le fait icy avec une ſi grande impetuoſité, que ſouvent on croiroit que l'ame ſeroit toute preſte à ſortir du corps pour chercher cette liberté, ſi on le luy permettoit. Elle mene une vie comme toute empruntée dans une terre étrangere; & ce qui luy fait le plus de peine, c'eſt de ne trouver pas beaucoup de gens qui ſe plaignent avec elle, & qui demandent la même délivrance, au contraire tout le monde deſire de vivre.

Ha! ſi nous n'étions attachez à rien,

& que nous ne miſſions nôtre contentement à aucune choſe de la terre, combien le déplaiſir que nous ſentirions de vivre ſeparez de nôtre unique bien, modereroit-il la crainte de la mort, par le deſir de jouïr de la veritable vie! Je penſe quelquefois quel devoit être le ſentiment des Saints en ce rencontre, ſi une perſonne telle que je ſuis, avec ſi peu de charité & ſi peu d'aſſurance du repos éternel, que mes œuvres n'ont pas merité, ne laiſſe pas de trouver bien ſouvent l'exil de cette vie ſi peſant, pour avoir été éclairée par N. Seigneur de cette celeſte lumiere. Que devoit ſouffrir un S. Paul, une Magdeleine, & d'autres grands Saints qui étoient tout conſumez du feu de l'amour de Dieu! Ils devoient être dans un continuel martyre. Si quelqu'un en cet état eſt capable de me procurer quelque ſoulagement & quelque repos, ce ſont, ce me ſemble, les perſonnes en qui je trouve de ſemblables deſirs; j'entends des deſirs, & des œuvres: oüy je le repete des œuvres: car il y en a qui s'imaginent d'être détachées de tout, qui le publient de la ſorte, & qui en effet le devroient bien être, eu égard à leur état, & au long-temps qu'il y a que quelques-unes ont commencé de marcher dans le che-

min de la perfection. Mais cette ame connoît de loin celles qui ne le ſont que de paroles, & celles qui ont déja confirmé les paroles par les effets, parce qu'elle voit le peu d'avancement des unes & le grand progrés des autres ; c'eſt une choſe qui ſe remarque aiſément par ceux qui en ont un peu d'experience.

J'ay donc fait voir quels ſont les effets des Raviſſemens qui viennent de l'Eſprit de Dieu. Il eſt vray qu'il y a du plus & du moins : je dis du moins, parce qu'au commencement, quoy que les mêmes effets s'en ſuivent, ils ne ſont pas encore ſenſibles, n'étant pas confirmez par les œuvres ; & ainſi l'on ne peut pas aiſément s'en appercevoir. Outre que la perfection va toûjours croiſſant dans une ame, & quand il s'agit d'en ôter juſques aux moindres traces de toiles d'araignées, il faut un peu de temps pour cela : car à proportion que l'amour & l'humilité croiſſent dans une ame, les fleurs des vertus répandent un plus grand parfum, dont elle & les autres ſont embaumez.

Ce n'eſt pas qu'il ne puiſſe arriver, que Nôtre-Seigneur opere ſi puiſſamment dans une ame en un ſeul de ces Raviſſemens, qu'il luy reſte peu à travailler pour ac-

querir la perfection : car à moins que de l'avoir éprouvé, perſonne ne pourroit croire ce que dans cet état Nôtre-Seigneur communique à l'ame de graces & de ſubite perfection, à laquelle, ſelon mon ſentiment, nos ſoins, ny nôtre diligence ne pourroient atteindre d'eux-mêmes. Je ne dis pas qu'avec l'aſſiſtance de Nôtre-Seigneur, les ames s'aidant elles-mêmes pendant le cours de pluſieurs années, ne puiſſent par les voyes ordinaires, & le ſecours des Livres qui traitent des divers degrés d'Oraiſon, arriver enfin à la perfection, & à un grand détachement ; mais ce ne ſera pas ſans qu'il leur en coûte beaucoup de temps & de travail ; au lieu qu'icy l'operation divine tire ſans peine & tout d'un coup l'ame de la terre, & de tout ce qu'elle renferme, & l'en rend maîtreſſe abſoluë ; quoy que ſouvent cette ame ſoit auſſi peu remplie de merite qu'étoit la mienne, qui n'en avoit preſque aucun, & moins que je ne le puis exprimer.

La raiſon donc pourquoy ſa divine Majeſté en uſe de la ſorte, c'eſt parce qu'il luy plaît, & qu'il fait tout ce que bon luy ſemble ; de maniere que quoy qu'il n'y ait pas de diſpoſition en l'ame, ſa bonté y ſupplée & y met luy-même cette diſpoſi-

tion requiſe pour recevoir ce qu'il donne. Ce n'eſt donc pas toûjours parce qu'on l'a merité en cultivant bien le jardin; quoy qu'il ſoit aſſuré qu'il ne manque pas de faire éprouver ſes careſſes à quiconque y travaille comme il faut, & tâche de ſe bien détacher de tout. Mais c'eſt qu'il luy plaît quelquefois de faire éclater ſes merveilles ſur la terte la plus ingrate, comme j'ay déja dit, & de la diſpoſer à tout bien; de maniere que l'ame ne paroît quaſi plus capable de tomber dans les foibleſſes auſquelles elle étoit ſujette. Son eſprit eſt tellement accoutumé à connoître & à diſcerner le réel & le vray, que tout le reſte luy paroît comme un jeu d'enfant. Elle rit quelquefois en elle-même quand elle voit des perſonnes graves, des perſonnes d'oraiſon, & de profeſſion religieuſe, faire encore tant de cas de certains points d'honneur qu'elle a déja mis bien bas ſous ſes pieds. On ne manque pas de dire que c'eſt par prudence qu'on eſt obligé d'en uſer ainſi, pour ſoutenir l'autorié de ſon rang, & pour être en état de profiter davantage aux autres; mais elle ſçait bien au contraire que ſi ces perſonnes pouvoient ſe reſoudre à negliger une bonne fois pour l'amour de Dieu, cet hon-

neur & ce credit de leurs fonctions, elles feroient plus de fruit en un jour qu'elles n'en font en dix ans avec leur pretenduë autorité.

Si d'un côté la vie de ces perſonnes ainſi favoriſées de Dieu eſt penible, & toûjours dans les croix, d'autre part leur progrés dans la perfection eſt grand & merveilleux. Et quand ceux qui traitent avec elles les croyent être au comble de cette perfection, ils ſont tout étonnez que peu de temps aprés ils les trouvent encore beaucoup plus avancées, parce que Nôtre-Seigneur les va toûjours favoriſant de plus en plus de nouvelles graces. On peut dire qu'il eſt l'ame d'une telle ame: il la prend deſormais ſur ſon compte & à ſa garde, c'eſt luy-même qui l'éclaire, qui la conduit & qui l'aſſiſte viſiblement & continuellement, pour empeſcher qu'elle ne l'offenſe, la comblant de ſes faveurs, & reveillant ſans ceſſe ſa ferveur dans ſon ſervice.

Auſſitôt que mon ame parvint à avoir part à une auſſi grande grace, toutes mes miſeres s'évanouîrent, & Nôtre-Seigneur me donna la force d'en ſortir de maniere, que les occaſions, ny les perſonnes qui avoient coutume de me cauſer auparavant

des diſtractions, ne me faiſoient plus de tort, au contraire bien loin de me nuire elles me profitoient, & tout me ſervoit de moyen pour connoître Dieu davantage, pour l'aimer, pour ſentir tout ce que je luy devois, & pour gemir plus amerement ſur ma vie paſſée. Je connoiſſois bien que cela ne venoit pas de moy, & qu'une telle faveur n'avoit pas été acquiſe par mes ſoins, n'y ayant pas même ſuffiſamment de temps pour cela. Mais c'eſt ſa divine Majeſté qui par ſa bonté infinie me donnoit de la force, & qui me la continuë juſques à preſent; ayant éprouvé qu'elle a toûjours été croiſſant en moy, depuis que Nôtre-Seigneur m'a favoriſée de ces raviſſemens. Il m'a toûjours tenuë de ſa main, pour m'empeſcher de retourner en arriere, ſans qu'il me paroiſſe y rien contribuër de ma part, comme il eſt vray; mais je connois manifeſtement que c'eſt Nôtre-Seigneur qui agit. C'eſt auſſi ce qui me fait avancer, qu'une ame à qui Nôtre-Seigneur fait de pareilles graces, pourvû que d'ailleurs elle marche avec crainte & humilité, bien perſuadée que c'eſt Nôtre-Seigneur qui fait tout, & nous preſque rien, pourra en cet état traiter & communiquer avec quelque perſon-

ne que ce ſoit, pour legere & pour déreglée qu'elle puiſſe être, ſans qu'elle coure aucun riſque, ny que le mauvais exemple luy faſſe impreſſion: au contraire, comme j'ay déja dit, elle ſçaura tirer profit de tout, & ce luy ſera même une occaſion de faire un plus grand progrés.

Telles ames ſont deſormais de ces ames fortes que Nôtre-Seigneur choiſit pour ſervir à pluſieurs autres, quoy que cette force ne vienne pas d'elles; mais quand il plaît à Nôtre-Seigneur d'élever une ame juſques à cet état, c'eſt là que peu à peu il luy communique de grands ſecrets. C'eſt dans ces Extaſes qu'ont lieu les revelations veritables, les graces extraordinaires, les viſions, & tout ſert encore à humilier l'ame davantage, à la fortifier, à luy faire encore plus mépriſer toutes les choſes de cette vie, & à luy faire connoître plus clairement la grandeur & les merveilles de la recompenſe que Nôtre-Seigneur a preparée à ceux qui le ſervent. Plaiſe à ſa divine Majeſté que l'exceſſive largeſſe de ſes biens en faveur de cette miſerable pechereſſe, ſerve en quelque maniere à ceux qui liront cecy, pour les exciter & les encourager à tout abandonner ſans reſerve pour l'amour d'un Dieu ſi bon, & qui

recompenſe ſi liberalement, que dés cette vie même on en eſt payé, & l'on voit manifeſtement l'avantage qu'il y a à le ſervir. Hé que ſera-ce donc en l'autre vie !

CHAPITRE XXII.

Que le plus aſſeuré chemin pour les contemplatifs eſt de n'élever point leur eſprit aux choſes ſublimes, ſi Dieu ne les éleve luy-même. Que l'humanité ſacrée de Jeſus-Chriſt eſt un moyen admirable pour la plus haute contemplation. D'une erreur dans laquelle elle a été quelque temps à ce ſujet. Ce Chapitre eſt fort utile.

JE veux maintenant vous dire, mon Reverend Pere, une choſe qui me paroît importante, & ſi vous l'approuvez elle tiendra lieu d'avis, car il ſe pourra bien faire que quelqu'un en ait beſoin. C'eſt que l'on voit dans certains Livres qui traitent de l'Oraiſon, qu'encore que l'ame ne puiſſe par elle-même arriver à l'état dont nous venons de parler, parce que c'eſt une

choſe tout à fait ſurnaturelle que Nôtre-Seigneur opere lors en elle; Elle pourra neanmoins y contribuer, en retirant ſon eſprit de tout l'eſtre creé, & l'élevant en ſuite avec humilité, aprés avoir paſſé pluſieurs années dans la vie purgative & s'être avancée dans l'illuminative.

Je ne ſçay pas bien ce qu'ils entendent par ce mot d'illuminative, je comprends pourtant que c'eſt l'état de ceux qui commencent à faire progrés dans la vie ſpirituelle. Et ſur ce principe, ces Auteurs recommandent fort expreſſément qu'on éloigne de ſoy toute image corporelle, & qu'on s'attache à contempler ſeulement la Divinité: parce, diſent-ils, que quand ce ſeroit même l'humanité ſacrée de Jeſus-Chriſt, elle ne fait qu'embaraſſer ceux qui ſont déja ſi avancez dans l'Oraiſon, & les empeſcher d'arriver à une plus parfaite contemplation. Ils alleguent pour autoriſer leur ſentiment, ce que Nôtre-Seigneur dit à ſes Apôtres quand il leur promit la venuë du ſaint Eſprit, j'entends lors de ſon Aſcenſion; mais il me ſemble pour moy que s'ils euſſent crû dés lors auſſi fermement que Jeſus-Chriſt étoit Dieu & homme qu'ils le creurent aprés la deſcente du ſaint Eſprit, la preſence de ſon hu-

manité n'auroit point été pour eux un obſtacle, puiſqu'il ne fut rien dit de pareil à la Mere de Dieu, quoy qu'elle aimât ſon fils plus tendrement que tous les autres. Ils ſe ſervent donc de ces paroles de Nôtre-Seigneur à ſes Apôtres quand il monta au Ciel, parce qu'ils s'imaginent que cette operation étant purement ſpirituelle, tout ce qui eſt corporel, quoy que ce puiſſe être, eſt capable de la detourner, & de l'empeſcher, & que tout ce que l'on doit tâcher de faire en cet état eſt de ſe conſiderer comme environné de Dieu de toutes faces & de toutes parts, & tout abîmé en luy.

Je m'accommode bien quelquefois de cette maniere d'Oraiſon; mais de ſe ſeparer tout à fait de Jeſus-Chriſt, & de mettre ſon humanité ſacrée au même rang que nos miſeres & que tout le reſte des choſes creées, c'eſt ce que je ne puis ſouffrir. Plaiſe à ſa divine Majeſté que je me puiſſe bien faire entendre; car mon intention n'eſt pas de contredire des gens habiles, ſpirituels, & qui n'avancent rien qu'ils ne ſçachent bien pourquoy. On ſçait que N. Seigneur a pluſieurs voyes & pluſieurs moyens pour attirer les ames, & je pretends ſeulement dire icy ſans me meſler

du reſte, comme il conduit la mienne, & dans quel peril je me ſuis trouvée, pour avoir voulu me conformer à ce que je voyois dans ces livres. Je croy bien, que qui ſera parvenu ſeulement à l'Oraiſon d'Union ſans avoir paſſé plus avant, j'entends aux Raviſſemens, aux Viſions, & autres graces extraordinaires que Dieu fait aux ames, pourra tenir cette pratique pour la meilleure, comme j'ay fait moy-même pendant quelque-temps. Mais je ſuis perſuadée que ſi je m'en fuſſe tenuë-là, je ne ſerois jamais arrivée à l'état preſent où je me trouve; car à mon avis c'eſt une pure erreur; il ſe peut bien faire que c'eſt moy qui me trompe. Je diray ſimplement ce qui m'eſt arrivé à ce ſujet.

Comme je n'avois point de Maître je liſois donc dans ces livres, par le moyen deſquels je penſois que je pourrois peu à peu comprendre quelque choſe de l'Oraiſon, mais j'ay bien reconnu depuis, que ſi N. Seigneur ne m'avoit inſtruite luy-même, tout ce que je pouvois apprendre par ces livres étoit bien peu de choſe, n'y entendant preſque rien, juſques à ce qu'il ait plû à Nôtre-Seigneur de me le faire connoître par l'experience qu'il m'en a donnée. Je ne ſçavois donc ce que je faiſois

quand je commençay à éprouver quelque choſe d'Oraiſon ſurnaturelle, j'entends d'Oraiſon de Quietude; & ſelon la methode de ces Livres, je faiſois ce que je pouvois pour écarter de moy toute image corporelle. Je n'oſois neanmoins élever mon ame au deſſus de ſa portée naturelle: car étant toûjours ſi imparfaite je comprenois bien que c'euſt été une temerité: mais il me ſembloit que je ſentois la preſence de Dieu, comme il étoit vray, & je tâchois de me tenir recueillie en luy. C'eſt une Oraiſon fort delicieuſe, quand Dieu s'en mêle, & le contentement eſt tres-grand; & comme j'y trouvois ce grand avantage & ce grand goût, rien ne me r'appelloit à l'humanité ſacrée; au contraire il me ſembloit en effet & veritablement, qu'elle m'étoit lors un obſtacle.

O Sauveur de mon ame, ô Jeſus crucifié, mon unique Bien! Je ne me ſouviens jamais de cette erreur où j'ay été que je n'en reſſente une extrême douleur, comme d'une grande perfidie que j'ay commiſe contre vous, quoy que je l'aye fait par ignorance. Helas toute ma vie j'avois été ſi devote à Nôtre-Seigneur! Car cecy n'eſt arrivé que tout à la fin, c'eſt à dire un peu auparavant que Nôtre-Sei-

gneur me fiſt ces autres graces de Raviſſemens & de Viſions, & je reſtay peu dans cette fauſſe opinion, revenant bientôt à ma premiere pratique de prendre mes délices avec ce divin Maître; principalement quand je communiois; & j'euſſe voulu avoir toûjours devant les yeux quelqu'une de ſes Images où de ſes Tableaux, ne pouvant l'avoir autant gravé dans l'ame que „ je l'aurois bien ſouhaité. Eſt-il donc poſſi„ ble, ô mon Sauveur, qu'il ait pu entrer „ dans mon eſprit l'eſpace d'une heure ſeu„ lement, que vous puiſſiez m'être un ob„ ſtacle à un plus grand bien! Et d'où tous „ biens me ſont-ils venus ſi ce n'eſt de vous?

Je ne veux pas croire d'avoir commis de peché là dedans, j'en reſſens aſſez de peine ſans cela; c'étoit une pure ignorance: c'eſt pourquoy vous avez bien voulu par vôtre bonté y apporter du remede, en permettant qu'on m'ait tirée de cette erreur, & en vous montrant vous-même à moy tant de fois depuis ce temps-là, ainſi que je diray dans la ſuite; comme pour me convaincre de la grandeur de mon aveuglement; & afin que j'en avertiſſe pluſieurs perſonnes à qui je l'ay dit en effet, & que j'en fiſſe à preſent mention dans cet écrit. Je ſuis perſuadée que cette erreur

eſt la cauſe veritable pour laquelle pluſieurs perſonnes ne paſſent pas plus avant, & n'arrivent pas à la veritable liberté d'eſprit, quand une fois elles ſont parvenuës à l'Oraiſon d'Union; j'en trouve, ce me ſemble, deux raiſons ſur leſquelles je puis fonder ma penſée. Peut-être ne dis-je rien qui vaille; mais j'ay vû par experience ce que j'avance icy, qui eſt que mon ame ſe trouvoit fort mal de cette pratique, juſques à ce qu'il ait plû à Nôtre-Seigneur de m'éclairer, parce que la jouïſſance ne ſe faiſant que par repriſes, quand elle venoit à ceſſer, mon ame ne trouvoit point pour la ſoûtenir dans les travaux & dans les tentations, la fidelle compagnie qu'elle a euë depuis.

La premiere raiſon eſt qu'il y a, ce me ſemble, dans cette pratique un peu de defaut d'humilité, mais qui ſe gliſſe ſi finement & ſi ſecretement, qu'on ne s'en apperçoit preſque pas. Hé, où eſt grand Dieu, le miſerable ſuperbe ſemblable à moy, qui quand il auroit paſſé toute ſa vie en travaux, en penitences, en oraiſons, expoſé à toutes les perſecutions qu'on ſe peut imaginer, ne ſe trouvera pas bien & richement payé, quand Nôtre-Seigneur le ſouffrira au pied de ſa Croix.

avec ſaint Jean! Je ne ſçay en quelle autre cervelle que la mienne, il y a pu entrer de ne ſe pas contenter d'un tel partage; c'eſt ainſi qu'en toutes manieres j'ay été aſſez malheureuſe pour tourner à mon dommage ce qui me devoit être le plus avantageux.

Que ſi la foibleſſe de nôtre temperament ou la maladie ne nous permettent pas toûjours de penſer à la Paſſion de Nôtre-Seigneur, qui eſt un ſujet penible à la nature; qui nous empeſchera de luy tenir compagnie aprés ſa Reſurrection; puiſque même nous l'avons ſi proche de nous dans le tres-ſaint Sacrement, où il eſt deſormais dans ſa gloire; & où il ne nous paroîtra plus perſecuté par ceux à qui il faiſoit le plus de bien, accablé de tourmens, déchiré de coups, ruiſſelant de ſang, abbatu par le chemin ſous la peſanteur de ſa croix, renoncé & abandonné par ſes Apoſtres. Je l'avouë qu'il n'eſt pas poſſible de ſoûtenir continuellement la meditation de tant de travaux; mais le voilà qui ſe preſente à nous exempt de tourmens, & déja plein de gloire avant qu'il montaſt au Ciel, ſoûtenant les uns, encourageant les autres; le voilà devenu au tres-ſaint Sacrement nôtre compagnie ordinaire, comme s'il n'a-

voit pas été en ſon pouvoir de ſe paſſer de nous, ny de nous quitter un ſeul moment; pendant qu'il a bien été au mien de me « ſeparer de vous, O mon Sauveur, ſous pre- « texte de vous mieux ſervir ! Encore quand « je vous offenſois, on pouvoit dire que je « ne vous connoiſſois pas; mais que depuis « que je vous connois, j'aye pu penſer que « par cette voye j'avancerois davantage, c'é- « toit bien prendre le mauvais chemin au « lieu du bon ! & ſi vôtre bonté ne m'y avoit « remiſe je voy bien que je me ſerois égarée « bien loin. «

Oüy, mon Jeſus, de vous avoir toûjours « proche de moy, j'ay bien reconnu que c'é- « toit être à la ſource de tous les biens. Il ne « m'eſt ſurvenu aucune affliction qu'en vous « enviſageant tel que vous eſtiez devant les « Juges, Je ne me ſois eſtimée heureuſe d'en- « durer avec un ſi bon amy preſent. Sous les « yeux d'un ſi brave Capitaine qui s'eſt ex- « poſé luy-même à tout, il n'y a rien qui ne « devienne ſupportable; ſa preſence nous « donne force & courage; jamais il ne man- « que au beſoin; c'eſt l'amy ſeur & veritable. « Et je voy clairement & l'ay reconnu depuis « long-temps, que pour plaire à Dieu, il faut « s'adreſſer à cette tres-ſainte humanité, en « laquelle il a dit qu'il prenoit ſes complai- «

ſances, & par l'entremiſe de laquelle il veut nous faire ſes plus grandes graces. J'en ay fait pluſieurs fois l'experience; & Nôtre-Seigneur m'en a encore aſſurée; & que c'étoit par cette porte que nous devions entrer, ſi nous voulions que ſa Majeſté ſouveraine nous découvriſt de grands ſecrets.

C'eſt pourquoy, mon Reverend Pere, ne cherchez point d'autre chemin, quand vous ſeriez arrivé au plus haut point de la contemplation; c'eſt par là qu'on marche ſurement; c'eſt par ce divin Sauveur que nous viennent toutes ſortes de biens. Il vous inſtruira ſur toute la conduite de vôtre vie, ſi vous vous appliquez à conſiderer la ſienne. C'eſt le meilleur modelle que vous puiſſiez ſuivre. Que pouvous-nous ſouhaiter de plus, que d'avoir à nos côtez un ſi bon amy, qui ne nous abandonnera, ny dans nos travaux, ny dans nos afflictions, comme font les amis du monde. Bienheureux donc celuy qui l'aimera veritablement, & qui ſçaura le retenir toûjours auprés de luy: Conſiderons le glorieux ſaint Paul, à qui le ſaint Nom de Jeſus ſembloit échapper à tous momens de la bouche, pour marque qu'il l'avoit bien avant dans le cœur. Depuis que j'ay re-

connu la verité, j'ay fait attention ſur la conduite de divers grands ſaints contemplatifs, & j'ay remarqué qu'ils ne ſuivoient point d'autre voye. Saint François le fait bien voir par ſa devotion aux ſacrées playes. Saint Antoine de Padouë à la ſainte enfance. Saint Bernard prenoit ſes délices dans la contemplation de cette humanité ſacrée. Sainte Catherine de Sienne de même, & pluſieurs autres Saints comme vous ſçavez bien mieux que moy, mon Reverend Pere.

Cette pratique de ſe ſeparer de tout ce qui eſt corporel doit être aſſeurément bonne; puiſque des perſonnes ſi ſpirituelles l'enſeignent; mais elle ne doit avoir lieu, à mon avis, que quand une ame eſt déja fort avancée, parceque juſques là il eſt évident qu'on doit chercher le Createur par les creatures. Tout cela depend de la voye particuliere par laquelle Nôtre-Seigneur conduit chaque ame, & je n'entre point là dedans. Tout ce que je voudrois bien faire entendre, c'eſt que la tres-ſainte humanité de Jeſus-Chriſt ne doit point entrer en compte avec le reſte des choſes creées. Voila le point que je deſire qu'on entende bien, & ſur lequel je voudrois me pouvoir bien expliquer moy-même.

Quand il plaît à Dieu de ſuſpendre toutes les puiſſances, comme nous avons veu dans les manieres d'Oraiſon qui ont été expliquées, il eſt certain que ſans que nous le voulions, cette preſence de l'humanité ſainte nous eſt enlevée; mais à la bonne heure pour lors; Une telle perte eſt heureuſement reparée, puiſque ce n'eſt que pour nous faire joüir plus avantageuſement de ce que nous perdons en apparence; car en cet état l'ame eſt toute occupée à aimer celuy que l'entendement a tant travaillé à connoître: Elle aime ce qu'elle ne comprenoit pas, & elle joüit de ce dont elle n'auroit pas pû joüir non plus, ſi ce n'avoit été en ſe perdant elle-même, pour ſe retrouver en ſuite, comme j'ay dit, avec plus de profit. Mais que nous autres de gayeté de cœur, & de propos deliberé, nous nous faſſions une pratique d'éloigner de nous le ſouvenir de cette humanité ſacrée, au lieu d'employer tous nos efforts à l'avoir toûjours preſente à la memoire; c'eſt ce que je dis que je ne ſçaurois du tout approuver: cela s'appelle, comme on dit, marcher en l'air & ſans appuy, quelque remplie de Dieu qu'une ame s'imagine d'être.

C'eſt un grand point, tandis que nous

ſommes ſur la terre & que nous vivons en hommes, de regarder auſſi Jeſus-Chriſt comme homme; c'eſt le ſecond inconvenient que je remarque dans cette excluſion de la ſacrée humanité. Nous avons déja dit que le premier défaut étoit un peu de manque d'humilité, de vouloir porter ſon ame aux hautes penſées avant que Notre Seigneur l'y éleve luy-même, & de ne ſe pas contenter de la meditation d'un ſujet ſi precieux; vouloir être Marie avant que d'avoir travaillé avec Marthe. Lors qu'il plaît à Nôtre-Seigneur que cela ſoit, quand ce ſeroit dés le premier jour, il n'y a rien à craindre; mais de nous mêmes tenons nous dans nôtre baſſeſſe, ce petit défaut d'humilité, quelque leger qu'il paroiſſe, & qui ne conſiſte, comme je croy l'avoir déja dit, qu'à vouloir nous avancer un peu trop de nous-mêmes dans la contemplation, ne laiſſe pas de nous faire grand tort.

Revenant donc à la ſeconde raiſon, je dis que nous ne ſommes pas de purs Eſprits, puiſque nous avons des corps, & que de vouloir contrefaire les Anges, pendant que nous ſommes encore ſur la terre, & que nous y tenons encore autant que j'y tenois lors, c'eſt une pure folie. Nous avons be-

ſoin communément de quelque choſe qui arreſte nos penſées. Car quoy qu'il arrive quelquefois que l'ame ſorte comme hors d'elle-même, & d'autres fois qu'elle ſoit ſi pleine de Dieu qu'elle n'ait pas beſoin pour ſe receuillir du ſecours d'aucune choſe creée, ces ſortes d'états ne ſont pas les états ordinaires ; Et pour les occaſions d'affaires, les temps de perſecutions, de travaux, où l'on ne peut pas joüir d'une auſſi grande quietude, non plus que dans les momens de ſechereſſe, Jeſus-Chriſt eſt un tres-bon amy à menager ; car le conſiderant comme homme, nous le voyons comme nous dans l'infirmité & dans les peines : ce nous eſt alors une compagnie bien douce, & quand on s'en eſt formé l'habitude, il eſt tres-facile de le trouver ainſi proche de ſoy à tout beſoin.

Ce n'eſt pas qu'il n'arrive des temps où tout manque, & où l'on ne peut atteindre à l'une ny à l'autre de ces reſources ; & c'eſt pour cela que j'ay déja averty qu'il étoit bon de ne nous pas enſeigner à nous procurer des conſolations ſpirituelles. Arrive ce qui pourra ; tenir la Croix bien ſerrée, c'eſt-là la grande affaire. Ce divin Sauveur y reſta privé de toute conſolation ;

Il fut abandonné tout ſeul dans ſes travaux, ne l'abandonnons pas auſſi comme les autres. Il nous donnera la main pour nous faire monter plus haut, & avec plus de ſuccés que nous ne pourrions nous en promettre de toutes nos diligences ; & il ſçaura bien ſouſtraire ſon humanité à nos yeux, quand il le jugera à propos, & qu'il voudra, comme j'ay dit, élever l'ame au deſſus de ſa portée ordinaire.

Dieu ſe plaît extrémement à voir une ame mettre par humilité ſon Fils en tiers entre luy & elle, & luy marquer un amour ſi reſpectueux, que la voulant même élever à une contemplation ſi ſublime, comme j'ay déja dit, elle s'en reconnoiſſe indigne, & luy diſe avec ſaint Pierre, *retirez-vous de moy, Seigneur, car je ſuis un homme pecheur.* Je l'ay éprouvé moy-même, & c'eſt par cette voye que Dieu a conduit mon ame. D'autres pourront aller par une autre route ; mais pour moy ce que j'en ay compris, c'eſt que tout cet édifice de l'Oraiſon eſt fondé ſur l'humilité, & que plus une ame s'abaiſſe plus Dieu l'éleve. Je ne me ſouviens point qu'il m'ait fait aucune de ces graces extraordinaires & ſignalées dont je parleray dans la ſuite, qu'elles ne m'ayent ſurpriſe dans la confuſion & l'a-

neantiſſement de tout moy-même, de me voir ſi miſerable & ſi imparfaite ; ſa divine Majeſté pour me faire connoître encore plus à fonds ma miſere, me donnant même des lumieres particulieres ſur des choſes qui ſans cela ne ſeroient jamais tombées dans mon imagination.

Pour moy je ſuis perſuadée que dés lors qu'une ame pretend faire quelque choſe de ſon côté pour s'avancer dans cette Oraiſon d'Union : quoy que tout d'abord il luy ſemble que ſon travail ne luy ſoit pas inutile, comme c'eſt un édifice ſans fondement, il ne manquera pas de tomber bientôt par terre ; & j'ay bien peur qu'une telle ame n'arrive jamais à la veritable pauvreté d'eſprit, qui conſiſte à ne chercher ny conſolation, ny goût dans l'Oraiſon, puis qu'on a déja renoncé aux joyes de la terre ; mais à mettre toute ſa ſatisfaction dans les peines & les travaux, pour l'amour de celuy qui y a paſſé toute ſa vie ; & à y demeurer tranquille auſſi bien que dans les ſechereſſes. Ce n'eſt pas qu'on ne les reſſente, mais non pas juſqu'au point de s'en tourmenter & inquieter, comme font certaines perſonnes qui penſent que tout eſt perdu, ſi elles ne ſont toûjours en devotion, & ſi elles ne travaillent ſans ceſſe

ceſſe de l'eſprit pour s'y exciter, comme ſi un ſi grand bien ſe pouvoit meriter par leur travail. Je ne pretends pas par là exclure la vigilance ny la fidelité à ſe tenir en la preſence de Dieu dans l'Oraiſon ; mais je dis que ſi on ne peut pas y avoir ſeulement une bonne penſée, comme j'en ay déja averty d'autres fois, il ne ſe faut pas deſeſperer pour cela; nous ſommes des ſerviteurs inutiles, & qu'y pouvons nous faire?

Dieu ſe plaît par deſſus toutes choſes à nous voir reconnoître nôtre impuiſſance, & marcher à l'aveugle, comme ces petits aſnons qui tournent à la roüe dont nous avons parlé, & qui les yeux fermez & ſans ſçavoir ce qu'ils font, tirent plus d'eau que le Jardinier ne ſçauroit faire à force de bras & avec toute ſon induſtrie. Il faut marcher avec liberté dans ce chemin, contens de nous être remis une bonne fois entre les mains de Dieu ; s'il plaît à ſa divine Majeſté de nous admettre à ſa familiarité & au ſecret du cabinet, ſuivre de bon cœur un ſi doux attrait ; ſinon nous contenter de ſervir dans les bas offices, & ne nous aſſeoir jamais de nous-mêmes à la meilleure place, comme je l'ay déja dit plus d'une fois. Dieu a plus de ſoin de nous que nous n'en avons nous-mêmes ;

il ſçait ce qui eſt propre à chacun : à quoy bon de vouloir ſe gouverner ſoy-même, quand on a une fois totalement livré ſa volonté à Dieu.

Cela ſeroit, à mon avis, bien moins pardonnable icy que dans le premier degré d'Oraiſon, & cela ſeroit beaucoup plus prejudiciable, parce que les biens dont il s'agit ſont des biens ſurnaturels. Si une perſonne à la voix naturellement mauvaiſe, quelque effort qu'elle faſſe pour chanter elle ne ſe la fera pas devenir bonne, & s'il plaît à Dieu de la luy rendre bonne, elle n'aura pas beſoin de s'y preparer auparavant par des efforts inutiles. Pour la voye des ſupplications, elle nous eſt toûjours ouverte, pour conjurer ſa divine Majeſté qu'elle nous favoriſe de ſes graces: Mais l'ame doit être ſoumiſe dans ſes demandes, quoy que pleine de confiance en la liberalité de ſon Dieu. Puiſqu'elle a la permiſſion d'être aux pieds de Jeſus-Chriſt, qu'elle taſche ſeulement de n'en point partir, qu'elle y ſoit de quelque maniere que ce ſoit, qu'elle imite la Madeleine, & quand elle ſera devenuë forte Dieu ſçaura bien l'enlever au deſert.

Tenez vous-en donc-là, mon Reverend Pere, juſques à ce que vous trouviez quel-

qu'un qui ait plus d'experience que moy, & qui vous diſe mieux. Mais ſi ce ſont des perſonnes qui ne faſſent que commencer à goûter Dieu, ne les en croyez pas ; car il leur ſemblera ſans doute qu'il leur ſert de quelque choſe de s'exciter elles-mêmes & qu'elles en ſentent plus de douceurs dans l'Oraiſon. O que Dieu, quand il luy plaît, ſçait bien ſe montrer à découvert ſans tous ces petits ſecours ; & pour lors quoy que nous puiſſions faire, il enleve nôtre eſprit, comme un geant enleveroit une paille, malgré toutes nos reſiſtances. Le moyen de croire que s'il avoit envie qu'un crapaut volât, il attendît qu'il prît l'effort de luy-même ; encore me paroit-il plus difficile & plus penible à nôtre eſprit de s'élever, ſi Dieu ne l'éleve luy-même. Chargé comme il eſt de terre & retenu par mille embaras, il luy ſert de peu de vouloir voler ; car quoy qu'il luy ſoit plus naturel qu'au crapaut, il eſt maintenant ſi enfoncé dans la bouë, qu'il a perdu par ſon peché toute la diſpoſition qu'il y pouvoit avoir.

Je finiray par ce mot, que toutes les fois que nous penſerons à Jeſus-Chriſt, nous nous ſouvenions de l'amour qui l'a engagé à nous faire tant de graces, & de l'exceſ-

ſive charité que ſon Pere a témoigné avoir pour nous, en nous donnant un ſi pretieux gage que ſon propre Fils : car l'amour attire l'amour, & quoy que nous ne faſſions que commencer, & que nous ſoyons encore bien imparfaits, nous ne devons pas laiſſer de tâcher d'avoir toûjours ces motifs devant les yeux, & de nous exciter à rendre amour pour amour. Si une fois Nôtre-Seigneur nous fait la grace que cet amour s'imprime bien dans nôtre cœur, tout nous ſera facile, & nous avancerons nôtre ouvrage en peu de temps & ſans grand travail. Plaiſe à ſa divine Majeſté de nous faire un ſi grand don, puiſqu'il ſçait combien il nous eſt neceſſaire. Je l'en conjure par l'amour même qu'il a eu pour nous, & par ſon glorieux Fils qui nous a enſeigné cet amour, ſi fort à ſes dépens. Ainſi ſoit-il.

J'aurois, mon Reverend Pere, une choſe à vous demander, d'où vient que du moment que Nôtre-Seigneur commence à faire des graces ſi particulieres à une ame, comme de la mettre dans une contemplation parfaite, il ne l'établit pas auſſitôt dans une perfection achevée, comme il ſemble que la raiſon le voudroit ; puis qu'une perſonne qui a part à de ſi grandes fa-

veurs ne devroit plus avoir de ſentiment pour les conſolations de la terre ? Cependant il paroît que dans les Raviſſemens qui viennent enſuite, & dans le cours des autres graces que cet ame reçoit, elle fait toûjours de nouveaux progrés; & plus elle en reçoit, plus les effets en ſont grands, & ſon détachement plus parfait. Si donc en un ſeul inſtant que Nôtre-Seigneur s'approche d'elle, il la peut ſanctifier tout d'un coup, comment ſe peut-il faire que par ſucceſſion de temps, ce même Seigneur la faſſe toûjours avancer dans la perfection, qu'il ſemble qu'elle devroit déja poſſeder? Je voudrois bien ſçavoir comment cela ſe fait, car je ne le ſçay pas; mais ce que je ſçay bien, c'eſt que la difference eſt grande de l'impreſſion & de la force que Nôtre Seigneur laiſſe dans l'ame, quand au commencement le Raviſſement ne dure que comme un clin d'œil, & qu'on ne s'en apperçoit quaſi que par les effets qui en reſtent, ou quand cette grace n'eſt pas ſi paſſagere, & qu'elle ſe prolonge un peu davantage. J'ay penſé pluſieurs fois ſi cela ne venoit point du defaut de diſpoſition dans l'ame, qui eſt encore chancelante, juſques à ce que peu à peu Nôtre-Seigneur l'affermiſſe, luy donne un courage mâle,

& la faſſe déterminer à s'abandonner entierement & à mettre le tout pour le tout. Ce qu'il fit tout d'un coup à l'égard de la Magdeleine, il le fait peu à peu dans les autres, conformément à ce qu'elles y cooperent; & pourvû qu'on le laiſſe faire, on ne peut pas croire où vont ſes largeſſes, juſques à payer dés cette vie au centuple.

Voicy une comparaiſon qui m'eſt encore venuë en l'eſprit à ce ſujet: ſuppoſant que ce qui ſe communique aux perſonnes qui commencent, & à celles qui ſont plus avancées, ne ſoit que la même choſe en ſubſtance, on peut dire qu'il en eſt comme d'une viande dont pluſieurs perſonnes mangeroient; à celles qui n'en taſteroient qu'un peu, il ne leur en reſteroit que le bon goût dans la bouche pour quelque temps; celles qui en prendroient davantage, en ſentiroient quelque ſoûtien; celles qui en mangeroient beaucoup, en recevroient force & vigueur. Et il pourroit arriver qu'une ame mangeaſt tant de fois & ſi abondamment de cette nourriture de vie, qu'elle ne pourroit plus aprés cela rien manger qui luy ſemblaſt bon, parce qu'elle ſent le bien que cette viande délicieuſe luy a fait; & elle y a le goût tellement accoûtumé, qu'elle aimeroit mieux ceſſer

de vivre que d'être obligée de ſe nourrir d'autre choſe, qui ne ſerviroit qu'à luy ôter le bon goût que cette nourriture celeſte luy a laiſſé.

Il en eſt de même de la converſation de quelque perſonne de vertu. Si on ne luy parle qu'un jour, on n'en reçoit pas tant de profit que ſi on l'entretient plus long-temps. Et le commerce peut être ſi frequent qu'enfin on ſe rende tout-à-fait ſemblable à elle, pourvû que Nôtre-Seigneur nous y aſſiſte: car tout dépend de ſa volonté ; il fait ſes liberalitez à qui il luy plaît ; mais il eſt infiniment important à qui a commencé à avoir part à une telle grace, de l'eſtimer ce qu'elle vaut, & de ſe détacher generalement de tout.

Je croirois encore que Nôtre-Seigneur fait comme une eſpece de ronde pour reconnoître ceux qui l'aiment, s'adreſſant tantôt aux uns, tantôt aux autres ; & leur découvrant ce qu'il eſt, avec des douceurs admirables, afin de raviver leur foy pour les biens qu'il leur a promis, ſi peut-être elle étoit morte; comme ſi par là il leur diſoit: Voyez, tout cela n'eſt encore qu'une goutte du vaſte ocean des biens éternels que je vous prepare. C'eſt ainſi qu'il ne veut rien épargner en faveur de ceux qu'il ho-

nore de ſon amitié, & à proportion qu'il voit qu'ils ſont accueil à ſes graces, il les augmente, juſques à ſe donner luy-même: il aime ceux qui l'aiment, & où trouver » un plus cher & meilleur amy ! O Dieu de » mon ame, qui me donnera des paroles aſſez » puiſſantes pour faire entendre ce que ga- » gnent avec vous, ceux qui ſe fient totale- » ment à vous ; & ce que perdent ceux qui » aprés avoir goûté de pareilles graces, de- » meurent encore attachez à eux-mêmes. » Ne permettez pas, Seigneur, que ce mal- » heur m'arrive, puiſque vous faites déja » plus que cela en ma faveur, quand vous » venez dans une demeure auſſi miſerable. Soyez beny pour jamais.

Je reviens encore, mon Reverend Pere, à vous ſupplier que ſi vous communiquez les choſes que j'ay écrites icy touchant l'Oraiſon à quelques perſonnes ſpirituelles, vous preniez bien garde qu'elles ſoient telles en effet ; parce que ſi ce ſont des perſonnes qui ne connoiſſent qu'une route, ou qui ſoient demeurées à mi-chemin, elles n'en pourront pas bien juger. Car il y en a que Nôtre-Seigneur mene tout d'abord par une voye fort élevée, & il ſemblera à celles-là que les autres pourront aller du même pas : Et quand elles

voudront calmer ſoudain leur entendement, & exclure tout ſecours des choſes corporelles, ſelon l'inſtruction qu'on leur aura donnée, ces pauvres ames demeureront ſeches comme un morceau de bois. D'autres ayant goûté quelque peu d'Oraiſon de Quietude, s'imagineront incontinent qu'étant parvenuës à ce degré, elles peuvent de même atteindre aux autres, & au lieu d'avancer elles iront en arriere, comme je l'ay remarqué. C'eſt pourquoy pour tout cela il faut bien de l'experience & de la diſcretion. Nôtre-Seigneur daigne par ſa bonté nous donner les lumieres neceſſaires.

CHAPITRE XXIII.

La Sainte reprend le diſcours de ſa vie, & raconte par quels moyens elle commença à s'avancer à une plus grande perfection. Ce Chapitre eſt fort utile pour ceux qui ont à gouverner des ames d'oraiſon, & leur apprend comme ils s'y doivent conduire dans les commencemens.

JE reviens maintenant où j'en étois demeurée du diſcours de ma vie. Et peut-

être ay-je fait une digreſſion plus longue que je ne devois ; mais je l'ay fait pour donner plus de jour à ce qui me reſte à dire. Ce ſera comme un Traité tout nouveau, je veux dire toute une autre vie. Juſques icy c'étoit ma propre vie ; celle que j'ay menée, depuis ces graces extraordinaires que j'ay receuës dans l'Oraiſon, dont j'ay commencé à parler, c'étoit ce me ſembloit, la vie de Dieu en moy ; autrement il n'auroit pas été poſſible qu'en ſi peu de temps, je me fuſſe tirée de tant de mauvaiſes habitudes & de tant d'imperfections. Nôtre-Seigneur ſoit à jamais loué de m'avoir ainſi delivrée de moy-même.

Commençant donc à éviter les occaſions & à m'appliquer davantage à l'Oraiſon, Nôtre-Seigneur commença auſſi de ſon côté à me favoriſer de ſes graces, comme s'il n'eut attendu autre choſe ſinon que je les vouluſſe bien recevoir. Il me donnoit fort ordinairement l'Oraiſon de Quietude, & ſouvent même celle d'Union, qui duroit fort long-temps. Mais comme en ce temps là il étoit arrivé à quelques femmes de grandes illuſions & tromperies de la part du Demon, je commençay à craindre pour moy, à cauſe de cette joye &

de cette douceur ſi extraordinaire que je reſſentois, ſans qu'il fuſt, la pluſpart du temps, en mon pouvoir de m'en défendre; quoy que d'autre part je ſentiſſe en moy une tres-grande aſſurance que c'étoit Dieu, principalement quand j'étois actuellement dans l'Oraiſon, & qu'au ſortir de là je me trouvois avec beaucoup plus de force & de courage pour le bien. Mais pour peu que je fuſſe diſtraite de l'application à Dieu, je retombois dans mes craintes; & dans l'apprehenſion que ce ne fuſt le Demon, qui me miſt dans l'eſprit que cette Oraiſon étoit bonne, & qui ſuſpendiſt luy-même mon entendement, & en arretaſt l'operation, pour m'empeſcher de faire l'Oraiſon mentale, & de penſer à la Paſſion; en quoy pour n'entendre pas ce que c'étoit, je me perſuadois qu'il y avoit pour moy plus de perte que de gain.

Comme il avoit plû dés lors à ſa divine Majeſté de m'éclairer ſur mes grandes obligations. & de me rendre la conſcience plus delicate ſur tout ce qui le pouvoit offenſer, cette crainte s'augmenta de telle ſorte qu'elle m'obligea à rechercher avec ſoin des perſonnes ſpirituelles, avec qui j'en puſſe conferer. J'avois déja oüy parler de quelques-uns; car il étoit venu en

ce lieu des Peres de la Compagnie de Jeſus, auſquels, ſans en connoître aucun, je portois par avance beaucoup d'affection, ſur ce que j'avois oüy dire ſeulement de leur maniere de vie, & qu'ils étoient gens d'Oraiſon. Mais je ne me trouvois pas digne de leur parler, ny aſſez forte pour leur obeïr; & c'eſtoit ce qui me faiſoit encore apprehender davantage; car de m'expoſer de traiter avec de telles perſonnes, & d'être telle que j'eſtois, ce m'étoit une choſe dure à porter.

Je paſſay quelque-temps dans cet état flotant, juſques à ce qu'aprés bien des craintes & bien des combats interieurs que j'eſſuyay auparavant, je pris enfin reſolution de parler à quelque perſonne ſpirituelle, pour demander ce que c'étoit que mon Oraiſon, & qu'on m'éclairât ſi j'étois dans l'erreur, afin de ne rien obmettre de ce qui dependoit de moy pour éviter en cela d'offenſer Dieu; car, comme j'ay déja dit, ce qui me rendoit ſi timide à conferer de mon interieur, c'étoit le peu de force que je voyois en moy pour me rendre à ce qui me ſeroit preſcrit. Helas, grand Dieu, quel aveuglement de m'éloigner de ce qui m'étoit le plus utile, ſous pretexte de pieté & d'humilité: il faut

ſans doute que le Demon s'en meſle, dans les grandes oppoſitions que l'on ſent à communiquer de ſon ame dans les commencemens que l'on veut embraſſer la vertu: car je ne pouvois gagner cela ſur moy. Il ſçait que le plus grand moyen d'avancer pour une ame, eſt de conferer avec les amis de Dieu; c'eſt pourquoy il ne m'étoit pas poſſible de m'y reſoudre; j'attendois que je fuſſe devenuë meilleure, comme lors que je ceſſay de faire l'Oraiſon, & peut-être que je n'y fuſſe jamais parvenuë; car je m'eſtois mal-heureuſement laiſſée aller à tant de petites choſes, & de mauvaiſes habitudes, dont je ne comprenois pas la conſequence, que j'avois beſoin du ſecours d'autruy, & d'une main favorable pour m'en relever. Beny ſoyez-vous, mon Sauveur, de ce que la vôtre fuſt la premiere qui ſe preſentât à mon ſecours.

Comme ma crainte s'augmentoit à meſure que j'avançois dans l'Oraiſon, je commençay à juger qu'il y avoit là ou beaucoup de bien, ou beaucoup de mal; car je ſentois manifeſtement que ce qui ſe paſſoit en moy étoit quelque choſe de ſurnaturel, n'eſtant pas en mon pouvoir quelquefois d'y reſiſter, ny auſſi de me mettre en cet état quand il me plaiſoit. Ainſi je

penſay que le mieux que je pouvois faire étoit de tâcher d'avoir la conſcience bien nette, & de m'éloigner de toutes occaſions de peché, même veniel; parce que ſi c'étoit l'eſprit de Dieu, l'avantage étoit tout clair; & ſi c'eſtoit le Demon, tandis que je tâcherois à contenter Nôtre-Seigneur, & à ne le point offenſer, il ne pourroit pas me faire grand tort, & la perte luy en demeureroit à luy-même. Reſoluë à cette pratique, je m'y appliquay pendant quelques jours, priant toûjours Nôtre-Seigneur qu'il m'aſſiſtât; mais je vis bien-tôt que mon ame n'avoit pas aſſez de force pour arriver toute ſeule à une ſi haute perfection, à cauſe de certaines attaches que j'avois à pluſieurs petites choſes, qui quoy qu'elles ne fuſſent pas d'elles-mêmes fort mauvaiſes, étoient pourtant ſuffiſantes pour tout gâter.

Comme j'en eſtois là, on me dit qu'il y avoit en ce lieu un Eccleſiaſtique habile dont Nôtre-Seigneur commençoit à faire connoître au public la vertu & la ſainte vie. Je fis en ſorte de le voir par le moyen d'un Gentil-homme de grande pieté qui eſt auſſi dans ce même lieu; il eſt marié, mais avec cela d'une vie ſi ſainte, & ſi exemplaire, d'une Oraiſon ſi ſublime, d'une

charité ſi étenduë, que ſa perſonne eſt regardée comme un modelle accomply de vertu & de perfection, & avec grande raiſon, pluſieurs ames ayant beaucoup profité par ſon moyen. Il a de grands talens naturels pour porter au bien, dont il ne laiſſe pas de faire un uſage fort avantageux, quoy que ſon état ne paroiſſe pas favorable pour les faire valoir; de l'eſprit infiniment, un abord facile & ouvert à tout le monde, une converſation aiſée, & qui pour être douce & agreable, eſt accompagnée de tant de droiture & de ſainteté qu'il gagne tous les cœurs; ſon unique but en cela eſt de procurer le plus grand avantage des ames avec qui il converſe, & dans ce pieux deſſein il ſemble qu'il n'ait point d'autre deſir que de faire ſeulement qu'on le ſouffre, & de tâcher de complaire à tous ceux qu'il voit.

Pour moy j'ay ſujet de croire que la douce & pieuſe adreſſe de ce devot & ſaint perſonnage, a été le premier moyen dont la providence s'eſt ſervie pour mettre mon ame dans le chemin du ſalut; je ſuis encore dans l'étonnement de ſon humilité, d'avoir bien voulu me venir voir, y ayant prés de quarante ans, peut-être deux ou trois de moins qu'il fait l'Oraiſon, & qu'il mene une

vie autant parfaite, à ce qui paroît, que le peut ſouffrir ſon état. Auſſi a-t-il une femme ſi grande ſervante de Dieu & ſi remplie de charité, que bien loin de luy être un obſtacle à ſon ſalut, il ſemble que Dieu l'ait choiſie luy-même exprés, pour être la digne épouſe de ſon ſerviteur. Il y avoit quelque alliance entre leurs parens & les miens; & de plus un autre grand ſerviteur de Dieu, qui avoit épouſé une de mes couſines germaines, avoit une étroite liaiſon avec ce Gentilhomme. Ayant fait connoiſſance avec luy par ce moyen, je fis en ſorte qu'il me fiſt parler à ce Preſtre que j'ay dit, ſi grand homme de bien, qui étoit tout-à-fait de ſes amis, dans le deſſein de me confeſſer à luy, & de le prendre pour Directeur. Comme il me l'eut amené, je me trouvay d'abord dans une extrême confuſion de me voir en la preſence d'un ſi ſaint homme, & je luy rendis compte enſuite tout ſimplement de mes diſpoſitions & de mon oraiſon: car il ne voulut pas me confeſſer, s'excuſant ſur ce qu'il étoit fort occupé, & il étoit vray.

Il commença donc avec une ſainte reſolution à m'entreprendre, & à me vouloir conduire d'abord comme une ame forte, telle qu'en effet j'aurois dû être ſelon

la

la maniere d'Oraiſon où il me voyoit parvenuë, ne me voulant rien laiſſer paſſer où il y euſt la moindre faute. Et moy voyant ſes déciſions ſi promptes ſur de petites choſes, dont comme j'ay dit, je n'avois pas la force de me dégager ſi viſte, ny ſi parfaitement, je m'affligeay beaucoup: car je m'apperceus qu'il traitoit les affaires de mon ame comme une choſe qu'il vouloit finir du premier coup, & je ſentois qu'il y falloit bien plus de ſoin & d'application. Enfin je compris que ce n'étoit pas par les moyens qu'il me donnoit que je devois trouver ma gueriſon, parce qu'ils n'étoient propres que pour des ames plus parfaites; & la mienne, quoy que fort avancée à l'égard des dons & des faveurs du Ciel, ne faiſoit encore que commencer, en fait de vertu & de mortification.

Et certes, ſi je n'euſſe jamais communiqué de mon interieur qu'avec cette perſonne, je croy que mon ame n'auroit jamais fait de progrés, & l'affliction ſeule où j'étois de voir que je ne faiſois, ny ne pouvois faire, ce me ſembloit, ce qu'il me diſoit, eut été ſuffiſante pour me faire perdre toute eſperance, & me faire tout quitter. Je me ſuis étonnée quelquefois comment Dieu a permis qu'une perſonne qui

a un talent & une grace particuliere pour commencer à porter les ames à Dieu, n'ait pas connu ce qui étoit propre à la mienne, ny n'ait pas voulu s'en charger. Et je voy que tout a été conduit pour mon plus grand avantage, & pour me procurer par là la connoiſſance & la communication de perſonnes auſſi ſaintes que ſont les Reverends Peres de la Compagnie de Jeſus.

Dés la premiere viſite que ce pieux Gentilhomme me rendit, nous convinmes enſemble qu'il me viendroit voir quelquefois ; & il ne faut point de plus grandes marques de ſon humilité, que d'avoir bien voulu conferer avec une perſonne auſſi imparfaite que moy. Il commença donc à me viſiter reglement, & à m'encourager en me diſant, que je ne penſaſſe pas me pouvoir défaire tout en un jour de toutes mes imperfections : que peu à peu Nôtre-Seigneur le feroit, & que pour des choſes fort legeres il avoit été luy-même des années entieres ſans en pouvoir venir à bout.

» O humilité, quels biẽs ne faites-vous point, » & aux ames où vous vous rencontrez, & » à celles qui s'approchent de ceux qui vous » poſſedent ! Il me diſoit, ce ſaint homme, car il me ſemble que je puis bien avec raiſon luy donner ce nom, de petites foibleſ-

ſes que ſon humilité ſeule luy faiſoit voir comme telles, afin qu'en ſa perſonne je les reconnuſſe, & que je m'en corrigeaſſe: car eu égard à ſon état & à ſa condition, il n'y avoit en cela pour luy, ny faute, ny imperfection; quoy que pour moy il y en euſt beaucoup.

Je ne dis pas cela ſans ſujet, car il pourroit ſembler que je m'étendrois trop en de petites choſes. Mais il importe plus qu'on ne le croit de faire toutes ces obſervations, quand il eſt queſtion de commencer à faire avancer une ame & à luy apprendre à voler, n'ayant, comme l'on dit, point encore de plumes. A moins que d'y avoir paſſé on ne le pourroit jamais croire; & je le dis icy tout exprés, dans l'eſperance que j'ay, mon Reverend Pere, que Dieu ſe ſervira de vous pour l'avancement de pluſieurs ames. Pour moy tout mon ſalut a été qu'on ait ſceu me gouverner, & qu'on ait eu aſſez d'humilité, de charité & de ſupport pour me ſouffrir, quoy que je ne me corrigeaſſe pas encore de toutes mes imperfections. Ce favorable Guide me conduiſoit ainſi pas à pas, avec ménagement, m'enſeignant diverſes pratiques pour vaincre le Demon. Je commençay de mon côté à m'attacher à luy d'une grande affection;

Les jours qu'il me venoit voir étoient pour moy des jours de joye ; ils étoient aſſez rares, je les attendois avec impatience ; & dés qu'ils tardoit un peu, je m'en chagrinois beaucoup, m'imaginant que c'étoit mes imperfections qui le rebutoient.

Comme peu à peu il vint à les approfondir au point qu'elles étoient, & peut-être alloient-elles juſqu'au peché, quoy que depuis que je commençay à le voir je fuſſe bien plus ſur mes gardes ; & comme d'un autre côté je luy dis les graces que Dieu me faiſoit, il me témoigna que l'un ne s'accordoit pas avec l'autre : parce que ces grandes careſſes de Dieu dans l'Oraiſon, n'étoient que pour les ames déja bien avancées dans la vertu & dans la mortification, & qu'étant bien éloignée de cet état, j'avois grand ſujet de craindre ; parce qu'en certaines choſes il luy paroiſſoit quelques marques du mauvais eſprit ; qu'il ne l'aſſuroit pourtant pas encore ; mais que je ſongeaſſe à bien remarquer tout ce que je pourrois comprendre de mon Oraiſon, & que je le luy diſſe. C'étoit là juſtement l'embarras, & ce que je ne pouvois en aucune maniere expliquer, n'y ayant que peu de temps que Dieu m'a fait cette grace de comprendre ce que c'étoit que mon Orai-

ſon, & d'en pouvoir parler. Quand il m'eût dit cela avec la crainte que j'avois déja, je pleuray & m'affligeay beaucoup: car il eſt bien certain que je deſirois de plaire à Dieu, & je ne pouvois me perſuader que ce fût le Demon: mais je craignois que pour mes grands pechez, Dieu ne m'aveuglaſt juſqu'au point de ne pas diſcerner ce que c'étoit.

En feuilletant quelques Livres pour voir ſi j'y rencontrerois quelque choſe qui m'aidaſt à m'expliquer ſur mon Oraiſon, dans un qui s'appelle *le Chemin de la Montagne*, & qui traite de l'union de l'ame avec Dieu, je trouvay toutes les marques de ce qui ſe paſſoit en moy dans cet état où je ne penſois à rien: car c'étoit ce que je diſois le plus ordinairement, que je ne pouvois penſer à rien, quand j'étois dans cette ſorte d'Oraiſon. Je marquay les endroits de quelques traits de plumes, & je paſſay le Livre à ce bon Gentilhomme, le priant qu'il le vît avec cet autre ſerviteur de Dieu, je veux dire ce ſaint Preſtre dont je viens de parler, afin qu'ils me diſſent ce que je devois faire. Que s'ils le jugeoient à propos je quitterois tout-à-fait l'Oraiſon: car à quoy bon me mettre dans tous ces dangers, ſi au bout de vingt années

que je m'y appliquois, je n'en avois tiré autre profit que d'être trompée par le Demon: qu'il valoit mieux la quitter; quoy que d'autre part ce fuſt pour moy une reſolution bien dure à prendre, ayant déja éprouvé le triſte état où étoit mon ame ſans Oraiſon. Ainſi je ne voyois que peine & angoiſſe de tous côtez, ſemblable à une perſonne qui ſe trouveroit au milieu d'une riviere preſte à être noyée, & qui à quelque bord qu'elle voulût aller, verroit toûjours plus de ſujet de craindre.

Ce travail eſt aſſeurément des plus grands, & j'en ay eſſuyé beaucoup de pareils, comme je diray dans la ſuite; car quoy que cela ne paroiſſe pas important à dire, il ne ſera peut-être pas inutile de faire connoître comme on doit éprouver le bon ou le mauvais eſprit. Les peines que les ames ſouffrent en ces rencontres ſont aſſeurément exceſſives; & il y faut bien de la circonſpection, principalement avec des femmes; car nôtre foibleſſe eſt grande, & il en pourroit arriver des inconveniens conſiderables, de leur dire ſi poſitivement que ce fût le Demon; mais il faut beaucoup examiner les choſes; les détourner adroitement des perils qu'il peut y avoir, leur recommander beau-

coup le ſecret en ces matieres, & le garder auſſi de ſon côté. Cela eſt tres-neceſſaire, & j'en parle comme une perſonne à qui il en a coûté bien des inquiétudes, par le manque de ſecret de certaines gens avec qui j'avois conferé ſur ma maniere d'Oraiſon ; ils s'en informoient enſuite aux uns & aux autres pour s'éclaircir, & au lieu de me faire du bien, ils m'ont fait un tres-grand tort, pluſieurs choſes s'étant divulguées qui auroient dû être enſevelies dans le ſilence, n'étant pas propres pour tout le monde, & il ſembloit que ce fût moy qui les publiaſſe. Je veux bien croire qu'en cela il n'y avoit pas de leur faute, & que Dieu le permettoit de la ſorte pour me faire ſouffrir. Je ne pretens pas dire non plus qu'ils revelaſſent ce que je leur diſois en confeſſion ; mais comme c'étoit des perſonnes en qui j'avois pris confiance, pour leur rendre compte de mes craintes, & recevoir lumiere d'eux, il me ſembloit qu'ils auroient dû me garder le ſecret. Avec tout cela je n'oſois jamais rien celer à de telles perſonnes.

Je dis donc qu'il faut uſer de beaucoup de prudence dans la conduite, encourageant les ames, & attendant le temps avec patience ; car N. Seigneur ne manquera pas de

les ſecourir comme il a fait à mon égard; & ſans cela les frayeurs qu'on me donnoit auroient été capables de me faire bien du mal, étant d'un naturel auſſi timide & craintif que je l'étois, & ſujette outre cela à un grand mal de cœur. Je m'étonne que je n'en aye été fort incommodée.

Comme donc j'eus donné ce livre, & fait une maniere de recit de tout ema vie & de mes pechez en general, le mieux qu'il me fut poſſible, car ce ne pouvoit pas être une confeſſion, ce Gentilhomme étant ſeculier; mais je faiſois pourtant aſſez entendre combien j'étois mauvaiſe; Ces deux ſerviteurs de Dieu ſe mirent enſemble à examiner avec beaucoup de zele & de charité ce qui ſe pouvoit penſer de mon état, & ce que je devois faire. Comme ils eurent concerté leur réponſe, que j'attendois avec un grand tremblement, ayant dans cet intervale prié pluſieurs perſonnes de me recommander à Dieu, & l'ayant fait de mon côté pendant tous ces jours-là avec force gemiſſemens & de grandes inquietudes; Enfin ce Gentilhomme me vint voir, & me dit que ſelon tout ce qu'ils en avoient pû juger entre eux d'eux, c'étoit le Demon; que ce que j'avois à faire étoit d'en communiquer avec un

certain Pere de la Compagnie de Jeſus; qu'en luy faiſant dire que j'avois beſoin de ſon ſecours, il ne manqueroit pas de venir; que je devois commencer par luy rendre compte de toute ma vie, & par luy faire une confeſſion generale, luy expoſant mes humeurs, mes inclinations & tout le reſte, avec le plus de clarté que je pourrois. Que par la vertu du Sacrement de penitence Dieu luy donneroit plus de lumiere pour me connoitre; que ces Peres là étoient fort experimentez dans les choſes ſpirituelles, & que je ne manquaſſe à quoy que ce fût de ce qu'il me diroit, parce que j'étois en grand peril, ſi je n'avois quelqu'un qui me conduiſiſt.

Ce diſcours me mit dans une ſi grande crainte & une ſi étrange affliction que je ne ſçavois que devenir; je ne faiſois que pleurer; enfin toute penetrée de douleur, ne ſçachant ce qu'il arriveroit de moy, je trouvay dans un Oratoire un Livre, qu'il ſemble que Nôtre-Seigneur me fit tomber exprés ſous la main, où je leus ce que diſoit ſaint Paul, que Dieu étoit fidelle, & qu'il ne permettoit jamais que ceux qui l'aimoient fuſſent ſurmontez par le Demon. Ces paroles me conſolerent beaucoup, je commençay à penſer à ma con-

feſſion generale, & à mettre par écrit tout le bien & tout le mal que je reconnoiſſois en moy, dans un expoſé de toute ma vie, le plus clair & le plus net qui me fut poſſible ſans rien omettre. Je me ſouviens que quand je vis ſur le papier tant de mal & preſque aucun bien, j'en eus une extrême confuſion, & une ſenſible douleur.

J'avois auſſi de la peine, que dans la maiſon on me vît avoir commerce avec des perſonnes auſſi ſaintes que ſont les Peres de la Compagnie de Jeſus; car je me défiois toûjours de mes foibleſſes, & il me ſembloit qu'aprés cela je ſerois plus obligée à m'en défaire, & à renoncer à mes petits amuſemens, autrement que cela feroit encore un plus mauvais effet. Cela fit que je menageay avec la Sacriſtine & avec la Portiere, qu'elles ne le diſſent à perſonne, mais cela ne ſervit de guere; car il arriva que lors qu'on m'appella, il ſe trouva quelqu'un à la porte qui le dit par tout le Couvent. Que de craintes & que d'embarras ſuſcite le Demon pour détourner les perſonnes qui deſirent d'aller à Dieu!

Ayant expoſé toute ma vie, & tout ce qui regardoit mon ame à ce digne ſerviteur de Dieu, à qui on peut bien en effet

donner cette qualité & de perſonne bien prudente & bien aviſée; comme fort entendu en ce langage, il me dit tout ce que c'eſtoit, m'encouragea beaucoup, & m'aſſeura que manifeſtement c'eſtoit l'Eſprit de Dieu; mais que j'avois beſoin de recommencer tout de nouveau ſur le fait de l'Oraiſon, qui n'avoit jamais été bien fondée, n'ayant pas encore commencé à entendre ce que c'eſtoit que mortification, & il eſtoit vray; car je penſe même que je n'en connoiſſois pas le nom; que je me gardaſſe bien de quitter l'Oraiſon, mais que je travaillaſſe à la vertu de tout mon pouvoir, puiſque Dieu me faiſoit des graces ſi particulieres; & que ſçavois-je ſi Nôtre-Seigneur ne vouloit point par mon moyen faire du bien à pluſieurs ames. Il ajoûta quantité d'autres choſes, en quoy il ſemble qu'il prophétiſoit ce qu'il a plû à Nôtre-Seigneur de faire depuis en ma faveur; Enfin, que je ſerois bien coupable ſi je ne correſpondois aux graces que Dieu me faiſoit. En tout ce qu'il me diſoit, il me ſembloit que c'eſtoit le ſaint Eſprit qui me parloit par ſa bouche pour la gueriſon de mon ame, tant ſes paroles me faiſoient d'impreſſion. Il me fit entrer dans une grande confuſion de moy-même, & il

commença à me conduire par une voye toute differente, & qui ſembloit faire de moy toute une autre perſonne.

O la grande choſe que c'eſt que de connoître une ame! Il me dit que je priſſe tous les jours pour ſujet d'Oraiſon un paſſage de la paſſion, que je tâchaſſe de m'en ſervir & de m'y appliquer, & que je ne penſaſſe qu'à l'humanité ſacrée du Fils de Dieu; que pour tous ces recueillemens & ces douceurs ſpirituelles, j'y reſiſtaſſe autant qu'il me ſeroit poſſible, & que je ne leur donnaſſe point d'entrée, juſques à ce qu'il m'eut dit autre choſe. Il me laiſſa fort conſolée & fort encouragée, & apparemment que N. Seigneur s'en étoit mêlé pour mon ſoulagement, & pour luy donner lumiere à luy-même pour me connoître & pour diſcerner de quelle maniere il me devoit conduire. M'en trouvant ſi bien, je pris reſolution de ne m'écarter pas le moins du monde de tout ce qu'il m'ordonneroit, & je m'en ſuis tenuë juſques à preſent à cette pratique. Beny ſoit le Seigneur qui m'a fait cette grace d'obeïr toûjours à mes Confeſſeurs, quoy que je ne l'aye fait que bien imparfaitement. Ils ont preſque toûjours été de ces ſaints perſonnages de la Compagnie de Jeſus; mais comme je

dis, j'ay bien mal ſuivy de ſi bons guides. Ayant reconnu en moy de l'amandement il commença à conduire mon ame comme le diray dans la ſuite.

CHAPITRE XXIV.

Suite du même ſujet. Comme ſon ame commença à profiter depuis qu'elle ſe rendit obeiſſante à la conduite ; & du peu qu'elle gagnoit à vouloir reſiſter aux graces dont Dieu la favoriſoit de plus en plus.

AU ſortir de cette Confeſſion, mon ame reſta ſi ſouple & ſi maniable, qu'il me ſemble qu'il n'y avoit rien à quoy je n'euſſe été diſpoſée. Auſſi commença-t-il à paroître en moy du changement en pluſieurs choſes ; quoy que mon Confeſſeur ne me preſſaſt pas ; au contraire il paroiſſoit faire peu de cas de tout, & c'étoit ce qui m'excitoit encore davantage à m'en corriger : car l'amour de Dieu étoit la voye par laquelle il me conduiſoit, me laiſſant à ma liberté & n'uſant d'aucune contrainte, ſi par amour pour Dieu je ne me la fuſſe faite moy-même. Je fus ainſi prés de

deux mois, faiſant tout ce que je pouvois pour reſiſter aux graces & aux careſſes que Nôtre-Seigneur me faiſoit. Pour l'exterieur on s'appercevoit bien du changement: car ſa divine Majeſté commençoit déja à me donner aſſez de force & de courage pour de certaines choſes qui paroiſſoient tenir de l'excés aux perſonnes qui me connoiſſoient, & aux Religieuſes mêmes de la Maiſon. Et il vray qu'elles avoient raiſon de les regarder comme telles, veû le peu que je faiſois auparavant ; quoy qu'en effet je demeuraſſe encore au deſſous de mes obligations, eu égard aux engagemens de mon habit & de la profeſſion que j'avois embraſſée.

De cette reſiſtance aux douceurs & aux careſſes de Dieu dans l'Oraiſon, dont je viens de parler, j'en tiray une bonne inſtruction: car auparavant il me ſembloit que pour recevoir de Dieu ces conſolations ſpirituelles, il falloit que je fuſſe à quelque coin bien retirée, ſans oſer quaſi me remuër, & Nôtre-Seigneur me fit connoître que tout cela y ſervoit de peu: car quand je m'efforçois le plus de m'en détourner, c'étoit alors qu'il me combloit davantage de ſes faveurs, & d'une eſpece de gloire dont il ſembloit que je fuſſe tou-

te environnée, ſans que je puſſe fuir de quelque côté que fût. Plus je me donnois de peine & plus j'avois d'application pour y reſiſter, plus Nôtre-Seigneur ſembloit en avoir de ſon côté à me faire de plus grandes graces, & à ſignaler ſes bontez ſur moy plus qu'à l'ordinaire, durant ces deux mois; afin que je demeuraſſe dautant mieux convaincuë que ce n'étoit plus une choſe qui dépendiſt de moy.

Je commençay à prendre une nouvelle affection pour l'humanité ſacrée de Nôtre-Seigneur; & mon Oraiſon commença auſſi à s'affermir & à s'établir, comme un édifice qui avoit du corps & de la liaiſon. La pratique de la penitence, que j'avois un peu negligée à cauſe de mes grandes infirmitez, me devint auſſi un peu plus familiere; Ce ſaint homme qui me confeſſoit, me diſant qu'il y en avoit de certaines qui ne pouvoient pas faire de tort à ma ſanté; & que Dieu ne m'envoyoit peut-être tant de maladies que parce que je ne faiſois point de penitences, & que pour cela il m'en impoſoit luy-même. Il m'ordonnoit de certaines mortifications qui n'étoient pas pour moy de trop bon goût. Je les faiſois pourtant toutes: car il me ſembloit que c'étoit Nôtre-Seigneur même qui me les ordon-

noit ; & il luy donnoit grace pour me les impoſer d'une maniere que je me trouvois diſpoſée à luy obeïr. Mon ame devenoit tous les jours plus tendre à reſſentir les fautes que je commettois contre Dieu, quelques petites qu'elles fuſſent ; de maniere que ſi j'avois quelque choſe de ſuperflu je ne pouvois me recueillir que je ne m'en fuſſe défaite. Je faiſois beaucoup de prieres, afin que Nôtre-Seigneur me tinſt de ſa main, & qu'il ne permiſt pas que traitant avec ſes ſerviteurs je retournaſſe en arriere ; ce que je regardois comme un grand peché, parce que j'aurois été cauſe par là qu'ils auroient perdu créance auprés des autres.

En ce temps-là vint au lieu où j'étois le Pere François de Borgia, qui étant Duc de Gandie, & ayant tout quitté, étoit entré il y avoit quelques années dans la Compagnie de Jeſus. Mon Confeſſeur & ce Gentilhomme dont j'ay parlé, firent en ſorte qu'il me vint auſſi voir, afin que je le puſſe entretenir, & luy rendre compte de ma maniere d'Oraiſon : car je ſçavois bien qu'il étoit fort avancé dans cette voye, & favoriſé de graces tres-particulieres ; Nôtre-Seigneur voulant ainſi le recompenſer dés cette vie, de ce qu'il avoit beaucoup

quitté

quitté pour luy. Aprés donc qu'il m'eut entenduë ſur ce qui ſe paſſoit en moy, il me dit que c'étoit l'Eſprit de Dieu; & qu'il ne croyoit pas qu'il fuſt à propos d'y reſiſter davantage; qu'on avoit bien fait juſques-là d'en faire l'épreuve. Que je devois continuër à commencer toûjours mon Oraiſon par la meditation ſur quelque paſſage de la Paſſion; mais que ſi dans la ſuite Nôtre-Seigneur élevoit mon eſprit, que je n'y reſiſtaſſe plus, & que je laiſſaſſe faire ſa divine Majeſté, pourvû que de ma part je n'y contribuaſſe pas. Il me donna remede & conſeil en homme qui s'y entendoit bien: car en ces matieres l'experience fait beaucoup. Il me repeta encore que c'étoit une erreur de reſiſter davantage. J'en demeuray fort conſolée, & ce bon Gentilhomme auſſi, qui avoit une grande joye d'avoir oüy un ſi ſaint perſonnage aſſurer ſi poſitivement que c'étoit l'Eſprit de Dieu; & il continuoit de m'aider toûjours en tout ce qu'il pouvoit, & de me donner ſouvent ſes bons & ſalutaires avis.

Vers ce même temps mon Confeſſeur fut envoyé dans un autre lieu, & j'en fus fort touchée, m'imaginant que je retomberois dans mes anciens dereglemens, & ne croyant pas qu'il fut poſſible d'en ren-

contrer un autre tel que luy. Mon ame ſe trouva comme dans un deſert, fort éperduë, & agitée de pluſieurs craintes, ſans ſçavoir que faire de moy. Une de mes parentes obtint la permiſſion de m'emmener chez elle, & auſſitôt j'y donnay les mains, pour avoir lieu de me pourvoir d'un autre Confeſſeur de la même Compagnie. Nôtre-Seigneur permit que j'y fiſſe amitié avec une Dame veuve de grande qualité, & fort avancée dans l'Oraiſon. Elle avoit grande communication avec ces Peres, & me fit confeſſer à ſon même Confeſſeur. Je demeuray avec elle pluſieurs jours ; & comme ſa maiſon étoit proche de la leur, j'eus beaucoup de joye de la commodité que cela me donnoit de conferer ſouvent avec eux : car à entendre ſeulement parler de leur maniere de vie ſi ſainte & ſi religieuſe, mon ame en reſſentoit un profit conſiderable.

Ce bon Pere commença à me mettre dans une voye de plus grande perfection. Il me diſoit que pour contenter Dieu entierement, je ne devois rien laiſſer à faire de tout ce qui étoit en mon pouvoir ; & il accompagnoit ſes paroles de beaucoup de douceur, & d'une maniere tout-à-fait inſinuante. Il ſentoit bien que mon

ame n'étoit pas encore bien forte, mais au contraire tres-tendre, particulierement ſur certaines attaches d'amitié que j'avois peine à quitter : car quoy que cela n'allaſt pas juſques à offenſer Dieu, l'affection que je portois à ces perſonnes étoit grande. Il me ſembloit qu'il y avoit de ma part une eſpece d'ingratitude de les abandonner ; & c'étoit ce qui me faiſoit dire à mon Confeſſeur, que puiſque Dieu n'y étoit point offenſé, je ne voyois pas quelle neceſſité il y avoit que je fuſſe ingrate & méconnoiſſante. Il me conſeilla de recommander la choſe à Dieu, pendant quelques jours, & de dire à cette intention l'Hymne *Veni Creator*, afin que le ſaint Eſprit me donnaſt lumiere pour connoître ce qui étoit le mieux.

Ayant demeuré un jour long-temps en Oraiſon, ſuppliant inſtamment Nôtre-Seigneur qu'il m'aidaſt à le contenter en toutes choſes, je commençay cette Hymne ; & comme je la diſois, je fus tout à coup ſurpriſe d'un Raviſſement ſi ſubit qu'il m'oſta preſque la connoiſſance. La choſe fut trop manifeſte pour en pouvoir douter, & ce fut la premiere fois que Nôtre-Seigneur me favoriſa de pareille grace. Dans ce Raviſſement j'entendis ces paro-

les : *Je ne veux plus deſormais que vous ayez de converſation avec les hommes, mais avec les Anges.* Je me trouvay d'abord dans un étrange étonnement : car le mouvement de l'ame fut grand ; & ces paroles me furent dites au plus profond de l'interieur ; Ce qui fut cauſe de cette vive apprehenſion qui me ſaiſit, quoy qu'en même temps elle fût accompagnée d'une grande conſolation ; de maniere qu'étant quitte de la crainte, qui venoit apparemment de la nouveauté, je me trouvay dans un grand calme. L'effet a ſuivi les paroles : car jamais depuis il ne m'a été poſſible de faire amitié ny liaiſon particuliere, ny de trouver de conſolation avec qui que ce ſoit, hors avec les perſonnes que je ſens qui aiment Dieu, & qui tâchent de le ſervir. Autrement ce n'eſt pas une choſe qui ſoit en mon pouvoir ; & il ne ſert de rien qu'ils ſoient de mes parens ny de mes anciens amis ; à moins que je n'y ſente de la pieté, ou que ce ſoient des perſonnes qui parlent d'Oraiſon, ce m'eſt une penible croix de les entretenir : autant que je le puis connoître : la choſe eſt comme je le dis & je n'y ajoûte rien.

Depuis cet heureux jour ou plûtôt cet heureux moment, car cela ne dura pas, ce me ſemble, davantage, je me trouvay tout-

à-fait encouragée à quitter tout pour l'amour de Dieu, comme ayant été changée par ſa bonté en tout une autre perſonne. Ainſi il ne fut plus neceſſaire que mon Confeſſeur me le recommandaſt davantage: car juſques-là, me voyant ſi fort attachée, il n'avoit encore oſé me dire abſolument de rompre tout-à-fait. Il attendoit ſans doute que Nôtre-Seigneur rompiſt luy-même, comme il le fit en effet, lors que je ne penſois pas en pouvoir venir à bout; car m'étant miſe en devoir d'y eſſayer j'y avois éprouvé tant de peine que j'avois tout laiſſé là; comme étant une choſe où il me ſembloit qu'il n'y avoit pas d'inconvenient. Mais en cet inſtant Nôtre-Seigneur me rendit la liberté, & me donna la force neceſſaire pour l'execution. J'en rendis compte à mon Confeſſeur, & je me ſeparay de toutes ces amitiez, en la maniere & comme il me l'ordonna. Cette grande reſolution qui parut en moy tout-à-coup, fit beaucoup de bien aux perſonnes mêmes avec qui j'avois cette étroite familiarité.

Que Dieu ſoit éternellement beny de m'avoir miſe en un moment dans cette heureuſe liberté, que je n'avois pu gagner ſur moy-même depuis tant d'années que

j'y travaillois avec tant d'application & tant d'effort, que ma ſanté même en étoit ſouvent fort intereſſée. Comme ce fut alors l'ouvrage du Tout-puiſſant & du Maître abſolu & veritable de toutes choſes, cela ne me fit aucune peine.

CHAPITRE XXV.

Comment & de quelle maniere une ame entend, ſans aucun ſon exterieur ces paroles interieures que Dieu luy dit. Des illuſions qui s'y peuvent méler, & à quoy on les peut reconnoître. La doctrine contenuë en ce Chapitre eſt tres-bonne & tres-utile à ceux qui ſont parvenus à ce degrê d'Oraiſon, les choſes y étant fort nettement expliquées.

IL me ſemble aſſez à propos, mon Reverend Pere, de dire icy quelque choſe de ces ſortes de paroles par leſquelles Dieu ſe fait entendre aux ames, afin que vous compreniez comment cela ſe fait; parce que depuis cette premiere fois que je viens de marquer, où Nôtre-Seigneur commença de me faire cette grace,

il eſt fort ordinaire juſques à preſent qu'il m'en favoriſe, comme il ſe verra en ce qui reſte à dire.

Ce ſont des paroles fort diſtinctes, qui ne s'entendent pourtant pas des oreilles du corps, mais que l'ame entend tres-bien, & plus clairement qu'elle ne ſçauroit faire par l'entremiſe des ſens ; de maniere que quand même elle ne voudroit pas les entendre, ce ſeroit en vain qu'elle feroit ſes efforts pour s'en empeſcher. Dans les diſcours ordinaires entre les hommes, quand nous ne voulons pas entendre ce qu'on dit, nous pouvons nous boucher les oreilles, où nous appliquer de telle maniere à quelqu'autre choſe, qu'encore que nos oreilles ne ſoient pas fermées, nous n'entendons pas ce qui ſe dit. Dans ce langage interieur de Dieu à une ame, il n'y a pas moyen de s'en défendre ; bon gré malgré, il ſe fait écouter, & rend l'entendement tellement attentif à ce qui luy plaît, que ſoit que nous le voulions ou ne le voulions pas, il faut de neceſſité que nous entendions ; c'eſt celuy qui peut tout qui le veut, & tout ce qu'il veut doit avoir ſon effet, en vertu du ſouverain pouvoir qu'il a ſur nous. J'ay de cela une tres-grande experience, ayant été prés de deux

ans à faire mes efforts pour ne point entendre, à cauſe de la grande crainte que j'avois d'être abuſée, & maintenant encore il m'arrive quelquefois par la même raiſon de vouloir m'en défendre ; mais cela ne me ſert de guere.

Il eſt bon de dire quelque choſe des tromperies qui ſe peuvent gliſſer en cecy, quoy que je ſois perſuadée qu'il n'y en peut avoir que tres-peu ou point du tout même, pour les perſonnes qui ont grande experience ; mais il faut en avoir beaucoup pour en être à couvert. Je voudrois auſſi pouvoir faire connoître la difference qu'il y a, quand ces paroles viennent du bon Eſprit, ou quand elles viennent du mauvais, ou bien même de nôtre propre eſprit, comme cela peut arriver ; ſoit que ce ſoit une ſimple penſée que nôtre eſprit ſe forme, ou qu'en effet il ſe parle à luy-même. Je ne ſçay pas bien ſi ce dernier eſt une choſe qui ſe puiſſe faire ; mais encore aujourd'huy il m'a paru que cela étoit poſſible. Quand ç'a été l'Eſprit de Dieu qui a formé en moy ces paroles, je l'ay ſouvent reconnu en ce que pluſieurs choſes qui m'étoient dites deux ou trois ans auparavant, ont été toutes accomplies, ſans que juſques à preſent aucune ait man-

qué ; outre pluſieurs autres marques par leſquelles on voit clairement que c'eſt l'Eſprit de Dieu, comme il ſera dit dans la ſuite.

Lors qu'une perſonne eſt fort appliquée à recommander quelque choſe à Dieu avec grand zele & grande affection, il ſe peut faire aiſément qu'elle ſe perſuade d'entendre interieurement quelque réponſe, comme ſi la choſe ſe fera ou ne ſe fera pas ; il me ſemble que celà eſt tres-poſſible. Mais ſi c'eſt une ame à qui Dieu ait veritablement parlé autrefois, elle verra bientôt ce qui en eſt : car la difference eſt grande ; & ſi c'eſt une choſe que l'entendement ſe forge, quelque ſubtilement qu'il s'y prenne, il ſent bien luy-même qu'il arrange quelque choſe & qu'il forme un diſcours. En deux mots voilà ce que c'eſt, quand c'eſt nôtre eſprit, nous repreſentons une perſonne qui parle, quand c'eſt celuy de Dieu nous repreſentons une perſonne qui écoute. Or l'entendement voit bien dans l'exemple que j'ay donné, qu'il n'écoute pas puis qu'il agit, & les paroles qu'il forme ne ſont que comme quelque choſe de ſourd, de creux & de fantaſtique, au lieu de la lumiere & de la clarté qui accompagne les autres. Icy il eſt en

nôtre pouvoir d'en détourner nôtre penſée, comme de nous taire lors que nous parlons; quand c'eſt Dieu il n'y a pas moyen.

Une autre marque & la principale de toutes. C'eſt que les paroles qui ne ſont pas de Dieu, ne font point d'effet dans l'ame, comme celles qui ſont de luy, qui ſont & paroles & effet tout enſemble. Et quand même ce ne ſeroit pas des paroles de careſſe, & de douceur, mais de ſeverité & de reprehenſion, en un inſtant elles changent la diſpoſition de l'ame, la preparent à ce que Dieu deſire d'elle, l'attendriſſent & y répandent la lumiere, la joye & la tranquillité. Si elle étoit auparavant dans la ſechereſſe, l'inquietude & le renverſement, tout cela s'évanouït en un moment, comme ſi quelqu'un l'enlevoit avec la main. Ce n'eſt pas encore aſſez dire: car il ſemble que le deſſein de Nôtre-Seigneur en cecy, ſoit de faire connoître qu'il eſt tout puiſſant, & que ſes paroles ſont verité & portent effet.

J'en reviens à ma comparaiſon, & je trouve juſtement entre ces deux langages la même difference qu'il y a entre écouter & parler: car quand je parle, j'arrange, comme j'ay déja marqué, avec l'entendement ce

que je dis; mais quand on me parle, je ne fais qu'écouter ſans aucun autre travail de ma part. L'un eſt comme quelque choſe d'obſcur, de confus & d'incertain, ſur quoy nous ne pouvons pas bien nous aſſurer, comme ce qui ſe paſſe quand on eſt à demy endormy. Ces autres paroles ſont ſi claires & ſi lumineuſes qu'il ne ſe perd pas une ſyllabe de ce qui eſt dit; & cela arrivera quelquefois dans un temps que l'entendement & l'ame toute entiere, ſont dans un tel trouble & une ſi grande diſſipation, qu'ils ne pourroient pas former un raiſonnement juſte. Et cependant en cet état l'ame trouve tout à coup en elle-même & ſans appreſt, de grands ſentimens tout arrangez, où elle n'auroit jamais pu atteindre d'elle-même dans le plus grand calme & le plus profond recueillement. Et à la premiere de ces divines paroles elle ſe trouve, comme j'ay dit, toute changée. Mais particulierement encore, ſi l'ame eſt alors dans le Raviſſement où les puiſſances ſont ſuſpenduës, comment pourroit-elle raiſonner ſur des choſes qui n'ont jamais paſſé par ſa memoire; comment luy pourroient-elles venir en l'eſprit alors qu'elle n'agit preſque point; & que ſon imagination eſt comme toute ſtupide & toute engourdie?

Il faut bien comprendre que lors qu'on a des Viſions, ou que l'on entend de ces paroles, ce n'eſt jamais, ce me ſemble, dans le temps que l'ame eſt entierement unie à Dieu dans le Raviſſement; parce que durant ces momens, comme je l'ay déja expliqué dans la ſeconde maniere que je croy d'arroſer ce jardin ſpirituel, toutes les puiſſances de l'ame ſont entierement perduës; & il me paroît qu'alors on ne ſçauroit ny rien voir, ny rien oüyr, ny rien comprendre; l'ame eſt toute en la puiſſance d'autruy; & durant ce temps-là qui eſt fort court, Nôtre-Seigneur ne luy laiſſe, à mon avis, liberté pour quoy que ce ſoit: Mais ces momens d'Union totale étant paſſez, & l'ame reſtant encore dans le Raviſſement, c'eſt le temps dont j'entends parler; par ce que les puiſſances reſtent d'une maniere, que quoy qu'elles ne ſoient pas tout-à-fait perduës, elles n'agiſſent preſque point, étant comme abſorbées en Dieu, & incapables de former des raiſonnemens.

Il y a tant de marques pour connoître la difference de ces paroles, que ſi on y eſt trompé une fois, difficilement le ſera-t-on pluſieurs. Et je le repete encore, que ſi c'eſt une perſonne d'experience & qui ſoit ſur ſes gardes, elle le connoîtra

d'abord. Parce que laiſſant à part toutes les autres choſes par leſquelles j'ay dit qu'on en faiſoit le diſcernement, ces paroles purement humaines ne laiſſent aucun effet, & l'ame même ne les admet pas, comme elle fait les autres, malgré qu'elle en ait. Elle n'y ſçauroit donner creance, au contraire elle ſent que ce ne ſont que des fantaiſies de l'imagination, & elle n'en tient pas plus de compte que de ce que diroit une perſonne qu'elle ſçauroit être en freneſie. Au contraire, ces paroles qui viennent de Dieu ſe font écouter, comme nous écouterions une perſonne fort ſainte ou fort ſçavante, & de grande autorité, que nous ſçaurions être incapable de dire un menſonge ; & encore cette comparaiſon eſt-elle baſſe : car ces paroles portent quelquefois avec elles une ſi grande majeſté, que ſans faire de reflexion à la perſonne qui les dit, ſi ce ſont des paroles de reprehenſion elles nous font trembler, & ſi ce ſont des paroles d'amour, elles nous mettent tout en feu pour Dieu. Et ce ſont des choſes, comme j'ay dit, qui étoient lors bien éloignées de nôtre penſée. Joint à cela que ces paroles expriment en un inſtant des ſentimens d'un ſens ſi ſublime & ſi admirable, qu'il auroit fallu

beaucoup de temps, ſeulement pour les arranger; & enfin il me ſemble qu'on ne ſçauroit pour lors en aucune maniere ignorer, que ce n'eſt point un ouvrage de nôtre façon. Ainſi je ne voy pas que je me doive arreſter plus long-temps ſur ce ſujet, regardant comme une choſe preſque impoſſible, qu'une perſonne experimentée s'y puiſſe tromper, à moins qu'elle ne cherche de propos deliberé, à ſe tromper elle-même.

Il m'eſt arrivé ſouvent, ſur quelque doute qui me ſurvenoit, de ne pas croire ce qui m'avoit été dit, & de penſer ſi ce n'avoit point été une imagination, cela s'entend aprés que la choſe étoit paſſée: car dans l'inſtant même il n'eſt pas poſſible d'en douter; & aprés bien du temps d'en voir l'accompliſſement. Car Nôtre-Seigneur fait que ces paroles demeurent ſi vivement empreintes dans la memoire, qu'elle ne les peut oublier; au lieu que celles que forme l'entendement ſont comme des premiers mouvemens, & de ces penſées legeres qui paſſent ſans laiſſer de trace, & qui s'oublient incontinent. Les autres ſont comme quelque choſe de réel & de ſubſiſtant; & bien qu'à la longueur du temps elles viennent à s'effacer un peu de la me-

moire, ce n'eſt jamais juſqu'au point de perdre entierement le ſouvenir de les avoir entenduës, à moins que ce ne ſoit aprés un long-temps, ou que ce ſoit ſimplement des paroles de tendreſſe, ou d'inſtruction; mais pour celles de prophetie, elles ne s'oublient, ce me ſemble, jamais; au moins pour moy, ne m'eſt-il jamais arrivé de les oublier, quoy que j'aye tres-peu de memoire.

Je reviens encore à dire, que pourvû qu'une ame ne ſoit pas aſſez miſerable pour vouloir feindre, & dire qu'elle entend ce qu'elle n'entend point, ce qui ſeroit un tres-grand mal; il ne me ſemble pas poſſible qu'elle ne s'apperçoive manifeſtement qu'elle arrange des paroles, & que c'eſt elle-même qui ſe parle, ſi elle a autrefois entendu veritablement quelque choſe qui vint de l'Eſprit de Dieu: ſinon elle pourra bien reſter toute ſa vie dans cette illuſion, & croire fauſſement qu'elle entend quelque choſe. Encore ne puis-je pas trop bien comprendre comment cela ſe peut faire: car excluant celles qui veulent faire ſemblant d'entendre, & ſuppoſant une ame qui eſt fort inquiete & tourmentée de ce qu'elle entend, & qui pour les craintes que cela luy donne, & pour toutes les

autres ſuites, où ſans tout cela, par le ſeul deſir d'être bien en repos dans ſon Oraiſon, ſeroit bienaiſe de ne rien entendre; Comment ſon entendement peut-il prendre tout le loiſir qu'il faut pour arranger ces beaux diſcours. Car il faut du temps pour cela, au lieu que lors que c'eſt Dieu, on ſe trouve inſtruit en un moment, & on entend de ſi grandes choſes qu'un mois ne ſuffiroit pas pour les concerter; juſques-là même que quelquefois l'entendement & l'ame entiere demeurent tout ſurpris, & tout étonnez de certaines qui leur ſont dites. Cela eſt ainſi au pied de la lettre, & quiconque en aura eu l'experience conviendra aſſurément de tout ce que j'ay dit. Je loüe Dieu de l'avoir ſceu expliquer comme j'ay fait.

Je finis en diſant, que ſi c'étoit l'entendement, nous pourrions, ce me ſemble, nous former de ces paroles interieures toutes les fois qu'il nous plairoit; & chaque fois que nous faiſons Oraiſon nous pourrions nous imaginer que nous entendons quelque choſe. Il n'en eſt pas de même des paroles que Dieu fait entendre; mais il ſe paſſera quelquefois pluſieurs jours, que je ne pourray rien entendre quelque envie que j'en aye, & d'autres fois ſans le vouloir

loir, comme je l'ay déja remarqué, il faut malgré moy que j'entende ce qui m'eſt dit. Quand à ceux qui voudroient tromper les autres, en diſant que Dieu leur a fait entendre ce qu'ils ſe ſont dit ou imaginé eux-mêmes, il me ſemble qu'il ne leur coûteroit gueres davantage de dire encore qu'ils l'ont oüy de leurs propres oreilles. Et pour moy j'avouë ingenuëment qu'il ne m'étoit jamais venu en l'eſprit qu'il y eût d'autre maniere d'oüyr & d'entendre, juſques à ce que je l'aye appris par experience. Et cette ignorance, comme j'ay dit, m'a bien coûté de la peine.

Quand ces paroles viennent du malin eſprit, non ſeulement elles ne laiſſent point dans l'ame de bons effets, mais elles en laiſſent de mauvais. Cela ne m'eſt pas arrivé plus de deux ou trois fois; & j'ay été auſſitôt avertie par Nôtre-Seigneur que c'étoit le Demon. Sans parler de la grande aridité où ſe trouve l'ame, elle éprouve encore une maniere de trouble & d'inquietude pareille à celle que j'ay reſſentie pluſieurs autres fois dans diverſes grandes peines d'eſprit & tentations, dont Nôtre-Seigneur a permis que j'aye été affligée de differentes façons, & dont je ſuis encore aſſez ſouvent tourmentée; comme je

le diray cy-aprés. C'eſt donc une inquietude dont on ne ſçauroit comprendre la cauſe; mais on ſent, ce me ſemble, que l'ame reſiſte, & elle ſe trouble & s'afflige ſans ſçavoir de quoy: car ce qui luy eſt dit n'eſt pas mauvais, mais bon au contraire. J'ay penſé quelquefois ſi ce n'eſt point qu'un eſprit en ſent un autre.

Le faux plaiſir & la fauſſe douceur qui accompagnent ces paroles, ſont bien differens des douceurs veritables que Dieu répand dans une ame; & il n'y a que ceux qui n'auront point encore goûté de celles-cy, qui puiſſent ſe laiſſer ſurprendre aux autres. J'entends par ces douceurs veritables, une joye douce, forte, vive, fonciere, touchante tranquille. Car pour ces ſimples attendriſſemens d'ame & ces ſentimens paſſagers de devotion, qui ſemblables à des fleurs naiſſantes, paſſent & tombent au moindre petit air de perſecution, je n'appelle pas cela du nom de devotion, quoy que ce ſoit toûjours de bons commencemens & de ſaintes diſpoſitions; mais qui ne ſuffiſent pas pour rendre une ame capable de diſcerner ces effets du bon ou du mauvais eſprit. C'eſt pourquoy il faut toûjours ſe conduire en cela avec beaucoup de circonſpection: car les perſonnes

qui n'auront pas paſſé plus avant dans l'Oraiſon, que juſques à ces petites tendreſſes, pourront être aiſément trompées, s'il leur arrive des viſions ou des revelations. Pour moy je n'ay jamais receu de ces dernieres graces, juſques à ce que Nôtre-Seigneur par ſa ſeule bonté m'eût accordé l'Oraiſon d'Union ; ſi ce n'eſt la premiere fois dont j'ay parlé, que je vis Nôtre-Seigneur il y a pluſieurs années, & plût à ſa divine Majeſté que j'euſſe compris alors, comme je l'ay connu depuis, que c'étoit une Viſion veritable : je n'en aurois pas tiré un petit avantage.

Quand le Demon s'en mêle, au lieu de conſolation, il ne reſte dans l'ame que de la frayeur & du dégoût. Mais je tiens pour certain qu'il ne trompera jamais, ny Dieu non plus ne le permettra pas, une Perſonne qui ne ſe fie nullement en elle-même ; qui eſt ſi ferme dans la Foy, qu'elle ſent dans ſon fonds, que pour un ſeul article elle ſeroit preſte à donner mille fois ſa vie ; & qui par cette attache inviolable que Dieu luy donne d'abord pour la Foy, qui rend ſa creance vive, forte, & inébranlable, met tous ſes ſoins & toute ſon attention à ſe conformer en toutes choſes à tout ce que croit la ſainte Egliſe, s'en informant

aux uns & aux autres, comme une perſonne qui fait de ces grandes veritez, tellement ſon appuy, que toutes les Revelations qu'elle ſe pourroit forger, quand elle verroit les Cieux ouverts, ne ſeroient pas capables de la faire écarter pour peu que ce fût, de ce que l'Egliſe nous enſeigne. Que ſi quelquefois elle ſe ſent vacillante dans ſa penſée là-deſſus, ou qu'elle s'arreſte ſur telles ou ſemblables reflexions: Mais ſi Dieu m'a dit telle choſe, pourquoy ne ſeroit-ce pas une verité, comme celles qu'il a fait autrefois connoître aux Saints. Je ne dis pas qu'elle ajoûte foy à cette penſée, mais je dis ſeulement que ſi le Demon commence à la tenter par le premier mouvement; c'eſt déja une mauvaiſe marque: car de s'y arreſter tout-à-fait, cela ne vaut rien du tout. Et je ſuis même perſuadée à l'égard de ces premiers mouvemens ſur telles matieres, qu'ils ne viendront gueres à une ame que Dieu a tellement fortifiée ſur ce point, comme il fait d'ordinaire celles qu'il favoriſe de pareilles graces, que pour la moindre de toutes les veritez que l'Egliſe nous propoſe, il luy ſemble qu'elle ſeroit preſte à défier & à confondre tous les Demons.

Si donc elle ne ſent point en elle cette

grande fermeté, & que les tendreſſes de devotion, ou les Viſions qu'elle aura ne contribuent pas encore à l'augmenter, je dis qu'elle ne les doit pas tenir pour fort aſſurées ; & quand elle ne verroit pas ſur l'heure le préjudice que cela luy fait, il ne laiſſeroit pas peu à peu d'être grand. Car ſelon ma penſée, & l'experience que j'en ay, la creance que les choſes ſont de Dieu, doit toujours être reglée ſur le pied de la conformité qu'elles ont avec l'Ecriture ſainte ; & pour peu qu'elles s'en écartaſſent, je croirois que ce ſeroit le Demon, avec plus d'aſſurance, ce me ſemble, ſans comparaiſon, que je ne croy à preſent que les choſes que j'ai euës ſont de Dieu, quelque certitude que j'en aye. Et il ne ſeroit plus beſoin alors de ſe mettre en peine de chercher d'autres marques pour connoître de quelle part les choſes viendroient, en ayant une ſi claire & ſi manifeſte du malin eſprit, que ſi tout le monde entier m'aſſuroit que ce ſeroit l'Eſprit de Dieu, je n'en croirois rien.

Je le repete donc encore, que quand c'eſt le Demon, il ſemble que tout bien s'évanouït, & s'enfuit de l'ame ; il ne luy reſte qu'un dégoût general & un tromble univerſel, ſans aucun bon effet ; car encore

qu'en apparence il ſemble imprimer de bons deſirs, ils ſont ſi foibles, & l'humilité qu'il inſpire ſi fauſſe, ſi pleine de trouble & ſi denuée d'onction & de paix, que ceux qui ont experience du bon Eſprit, à mon avis le diſcerneront aiſément. Avec tout cela pourtant, comme le Demon nous peut dreſſer des pieges de toutes façons, il n'y a rien de ſi certain en cecy qu'il ne ſoit encore plus ſeur de craindre, & de nous tenir toûjours ſur nos gardes, prenant un Directeur capable & à qui nous ne cachions rien. Moyennant ces precautions il ne nous peut rien arriver de mal; quoy qu'en mon particulier j'aye été bien tourmentée par les craintes exceſſives de certaines perſonnes, particulierement une fois que pluſieurs à qui je donnois beaucoup de creance, & avec raiſon s'étoient aſſemblées ſur mon ſujet. Car quoy que je ne parlaſſe ordinairement de mon interieur qu'à un ſeul, & aux autres ſeulement, quand il me l'ordonnoit; Ils s'entretenoient beaucoup les uns avec les autres des moyens de m'aider dans mes peines, parce qu'ils avoient tous beaucoup de charité pour moy, & craignoient que je ne fuſſe trompée. De mon côté, quand j'étois hors de l'Oraiſon, j'entrois dans la

même apprehenſion : car lors que j'y étois actuellement, ou que Nôtre-Seigneur me faiſoit quelque grace, il me r'aſſuroit d'abord.

Cette fois donc, je croy qu'ils s'étoient aſſemblez cinq ou ſix, tous grands ſerviteurs de Dieu ; & mon Confeſſeur me rapporta pour réponſe, que tous ſe déterminoient à croire que tout mon fait n'étoit qu'illuſion du Demon. Que je ne communiaſſe plus ſi ſouvent, & que je tâchaſſe de me divertir de ces penſées, & d'éviter la ſolitude. J'étois naturellement peureuſe à l'excés ; & comme j'ay déja dit, ce mal de cœur qui me travailloit y contribuoit encore beaucoup, juſques à n'oſer bien ſouvent demeurer ſeule en plein jour dans un lieu. Comme je vis donc que tant de gens de bien étoient de ce ſentiment, & que cependant je ne pouvois m'y rendre, il m'en prit un tres-grand ſcrupule, trouvant que je marquois en cela bien peu d'humilité, & que puis qu'ils étoient tous bien meilleurs que moy, ſans comparaiſon, & avec cela fort éclairez, & fort habiles, j'avois tort de ne pas deferer à leur avis. Je faiſois tout ce que je pouvois pour m'y ſoumettre, & pour cela rappellant en mon eſprit tous les dereglemens de ma vie paſ-

ſée, je penſois que jugeant des choſes ſur ce pied ils pouvoient bien dire vray.

Un jour donc que j'étois fort occupée de cette affliction, je ſortis de l'Egliſe, & j'entray dans une Oratoire. Il y avoit déja pluſieurs jours que je m'abſtenois de la Communion & de la ſolitude, qui étoit toute ma conſolation; ſans avoir perſonne avec qui parler, tout le monde étant contre moy: car les uns, ce me ſembloit, ſe mocquoient de moy, quand je penſois leur en dire quelque choſe, comme ſi je leur euſſe conté des reſveries & des imaginations creuſes; les autres avertiſſoient mon Confeſſeur qu'il ſe gardaſt bien de moy; d'autres diſoient que c'étoit manifeſtement le Demon: il n'y avoit que mon Confeſſeur, qui quoy qu'il ſe conformaſt aux autres pour m'éprouver, ainſi que je l'ay ſceu depuis, ne laiſſoit pas de me conſoler toûjours. Il me diſoit que pourvû que je n'offençaſſe point Dieu, quand ce ſeroit le Demon il ne me pourroit nuire; & que tout cela ſe paſſeroit. Que je continuaſſe ſeulement à le demander ſans ceſſe à Dieu avec inſtance. Il le faiſoit de ſon côté, & y engageoit toutes les perſonnes qu'il confeſſoit, & pluſieurs autres. Pour moy toutes mes prieres & toutes celles que

je pouvois obtenir de toutes les perſonnes que j'entendois dire être bien à Dieu, ne tendoient qu'à ce qu'il plût à ſa divine Majeſté de me conduire par un autre chemin. Je fus prés de deux ans, ce me ſemble, à faire continuellement à Dieu cette Priere; ſans pouvoir admettre aucune conſolation, quand je venois à penſer qu'il étoit poſſible que ce fût le Demon qui me parlaſt tant de fois. Car depuis que je ne prenois plus d'heures de retraite pour prier, en converſation même Nôtre-Seigneur me mettoit dans le recueillement, & ſans que je puſſe m'en défendre, me diſoit tout ce qui luy plaiſoit; & malgré que j'en euſſe il falloit que je l'écoutaſſe.

Etant donc cette fois toute ſeule dans cet Oratoire, ſans avoir perſonne avec qui je me puſſe ſoulager de mes peines, ſans pouvoir lire ny prier, comme une perſonne toute troublée & toute conſternée, le cœur remply d'amertume & d'ennuy, & l'eſprit ſaiſi & agité de cette horrible frayeur que ce ne fût le Demon qui me trompaſt, ne ſçachant que faire de moy, je paſſay là quatre ou cinq heures dans ce cruel état, n'y ayant pour moy conſolation aucune, ny du côté du Ciel, ny du côté de la terre; abandonnée par Nôtre-

Seigneur à la ſouffrance, & aux apprehenſions de mille ſortes de perils. Je me ſuis vûë quelques autres fois, & ſouvent même dans ces ſortes d'accablemens; mais il me ſemble que je ne me ſuis jamais trouvée dans une ſi grande extrêmité que cette fois.

„ O mon Sauveur, il paroiſt bien que vous
„ eſtes l'amy veritable; & qu'étant tout-
„ puiſſant, dés que vous voulez, vous pou-
„ vez tout ce qu'il vous plaît; Et vous ne
„ ceſſez jamais de vouloir, pourvû qu'on
„ vous veuïlle. Que toutes les creatures vous
„ loüent, ſouverain Monarque du Monde;
„ O qui pourroit élever ſa voix aſſez haut
„ pour faire entendre par tout l'Univers,
„ combien vous eſtes fidelle à vos amis!
„ Tout le reſte peut manquer; mais vous,
„ ſouverain Maître de tout, vous ne manquez
„ jamais. C'eſt peu de choſe que ce que vous
„ permettez que ſouffrent quelquefois ceux
„ qui vous aiment; mais, ô mon Dieu, que
„ vous les en ſçavez bien dédommager par
„ des mets tout ſpirituels, & autant exquis
„ que délicieux & ſavoureux! O qui pour-
„ roit être aſſez heureux pour n'avoir ja-
„ mais rien aimé que vous! Il ſemble, ô
„ mon Sauveur que vous n'éprouviez avec
„ cette eſpece de rigueur, ceux qui vous

aiment, qu'afin de leur faire mieux connoître par l'excés de leurs ſouffrances, l'excés encore plus grand de vôtre amour! O mon Dieu, qui pourroit avoir aſſez de genie & de ſcience, & inventer un langage tout nouveau, pour exprimer les merveilles de vos œuvres, telles que mon ame les conçoit! Tout cela me manque, ô mon Dieu! mais pourveû que vous ne m'abandonniez pas, je ne vous manqueray pas moy-même. Que tous les ſçavans s'élevent contre moy, que toutes les creatures me perſecutent, que tous les Demons ſe déchaînent pour me tourmenter, je ſçay par ma propre experience que vous ne me manquez jamais, & le grand profit que tire de toutes ces épreuves une ame qui eſpere en vous ſeul.

Comme donc j'étois dans cette grande détreſſe (je n'avois pas encore pour lors commencé à avoir aucune Viſion): ces paroles ſeules ſuffirent pour me calmer entierement, & pour faire évanouïr toutes mes peines. *N'ayez point de peur, ma Fille, c'eſt moi, je ne vous abandonnerai point, ne craignez rien.* Veû le déplorable état où j'étois auparavant, j'aurois cru qu'il m'auroit fallu pluſieurs heures pour me diſpoſer à la tranquillité, & que rien n'au-

roit été capable de le faire ſi promptement ; & avec ce peu de paroles me voilà tout à coup dans le calme ; mais avec une force, un courage, une aſſurance, un repos interieur, & une lumiere, qu'en un inſtant je ſentis mon ame toute autre, & preſte, ce me ſembloit, à ſoûtenir contre le monde entier, que c'étoit veritablement
» Dieu qui m'avoit parlé. Ah que Dieu eſt
» bon ! ah que nous ſervons un bon & puiſ-
» ſant Maître qui ne ſe contente pas de con-
» ſeiller le remede, mais qui l'applique réel-
» lement ! ſes paroles ſont des effets ; ô com-
» bien dans ces rencontres fortifie-t-il nô-
» tre foy & donne-t-il d'accroiſſemens à
» nôtre amour.

Souvent en pareilles occaſions je me ſouvenois du commandement que Nôtre-Seigneur fit autrefois aux vents de s'appaiſer & de laiſſer la mer tranquille, lors de cette grande tempeſte qui s'étoit éle-
» vée. Je diſois de même. Qui eſt celuy-là
» à qui toutes les Puiſſances de mon ame
» obeïſſent de la ſorte ? Qui en un moment
» répand la lumiere dans une ſi épaiſſe ob-
» ſcurité ? Et qui rend ſouple & maniable
» un cœur qui ſembloit être de pierre, ver-
» ſant une pluye de larmes ſi douce & ſi
» delicieuſe ſur un fonds qui paroiſſoit de-

puis ſi long-temps ſi ſec & ſi aride ? Qui « eſt celuy qui met en moy tous les bons de- « ſirs que je ſens, & qui m'inſpire tant de « courage, que quelquefois il m'arrivoit en « cet état de penſer ; mais de quoy puis-je « avoir peur? Qu'eſt-ce que cela veut dire? « Je deſire ſervir cet unique Maître, je ne « pretends autre choſe que de le contenter, je « ne veux ny ne cherche point d'autre plai- « ſir, d'autre repos, ny d'autre bien, que « de faire ſa volonté, car de ce point j'en « eſtois bien certaine, & je le pouvois bien « ce me ſembloit certifier en toute aſſeu- « rance : Si donc ce Maître que je ſers eſt « tout-puiſſant, comme je le voy, & com- « me je l'éprouve moy-même : Et ſi les De- « mons ſont ſes eſclaves, comme il n'y a « pas lieu d'en douter, puis que c'eſt une « choſe de foy ; étant comme je le ſuis ſer- « vante de ce Maître & de ce Souverain, « quel mal me peuvent-ils faire ? Pourquoy « n'auray-je pas aſſez de force pour com- « battre contre tout l'Enfer ! Je prenois ſur « cela une Croix en main, & il me paroiſ- « ſoit veritablement que Dieu me fortifioit « le courage. «

De cette maniere donc je me vis en peu de temps toute autre, & je n'aurois point apprehendé d'en venir aux priſes avec

eux ; il me ſembloit qu'avec cette Croix je les aurois tous terraſſez, & je les défiois même juſqu'à leur dire: Approchez tous maintenant, c'eſt à la ſervante du Seigneur à qui vous avez à faire, & je veux un peu faire épreuve de ce que vous pourrez contre moy. Il eſt ſans doute qu'ils paroiſſoient avoir peur de moy ; car de ce moment je demeuray en repos, & ſi éloignée de les apprehender que mêmes toutes les autres craintes dont j'avois coutume d'être inquietée, ſe ſont évanouïes juſques à preſent, & quoy que depuis je les aye veus quelquesfois, comme je diray en ſon lieu, jamais ils ne m'ont cauſé de frayeur, & c'eſtoit moy au contraire qui leur en donnois. Je ſentois une maniere d'empire ſur eux que je voyois bien qui me venoit de la main du grand Maître; de maniere que je ne me ſouciois non plus d'eux, que l'on fait des mouches, tant ils me paroiſſoient lâches & poltrons. Dés qu'ils voyent qu'on les mépriſe, tout leur courage eſt à bas, & ces ſortes d'ennemis ne ſçavent en effet attaquer que ceux qui marquent devant eux de la crainte ; à moins que Dieu pour le plus grand bien de ſes ſerviteurs ne permette quelquefois qu'ils les tentent, & qu'ils les tourmentent.

Pleût à ſa divine Majeſté ! que nous craigniſſions ce que nous devons veritablement craindre, & que nous fuſſions bien perſuadez, comme il eſt vray, qu'un ſeul peché veniel nous peut faire plus de mal que tout l'Enfer enſemble. Ces Demons ne nous épouvantant que parce qu'il nous plaît de nous former des épouvantails à nous-mêmes, par nos attaches aux honneurs, aux biens, aux plaiſirs ; car alors ſe joignant à nous, qui ſommes en cela nos propres ennemis, aimant & cheriſſant ce que nous devrions avoir en horreur, ils peuvent nous faire beaucoup de mal, parce que nous leur mettons à la main, pour nous attaquer, nos propres armes, au lieu de nous en ſervir nous-mêmes pour nous defendre, & c'eſt-là la grande pitié. Mais ſi au contraire nous avions en horreur tous ces faux biens pour l'amour de Dieu, ſi embraſſant fortement la Croix nous ne penſions qu'à le bien ſervir dans la voye de la verité, nous verrions auſſi-tôt fuïr le Demon, comme nous fuyons la peſte. Il eſt amy du menſonge, & le menſonge même, & ne veut point de commerce avec une perſonne qui marche à la lumiere de la verité : mais quand il voit un eſprit qui com-

mence à ſe laiſſer obſcurcir l'œil inferieur, il ne manque pas de luy aider bravement pour achever de luy crever tout-à-fait ; & quand il le voit entierement aveugle, juſques à mettre ſa joye & ſon repos en des choſes vaines, & auſſi vaines que le ſont toutes les choſes de ce monde, qui ne doivent paroître que comme de vrais jeux d'enfans, s'appercevant qu'il n'a affaire en effet qu'à un enfant ; il le traite comme tel, & il s'émancipe à lutter contre luy, non pas une, mais pluſieurs fois.

Plaiſe à Noſtre-Seigneur que je ne ſois pas de ce nombre, & que ſa divine Majeſté me faſſe toûjours la grace de prendre pour repos ce qui eſt veritablement repos, pour honneur ce qui eſt honneur, & pour plaiſir le veritable plaiſir, & non tout au rebours, & aprés cela je me moque de tous les Demons. C'eſt à eux à avoir peur de moy. J'avouë que je ne comprends rien à toutes ces craintes qu'on nous voudroit donner en diſant. Le Demon, le Demon ; quand nous pouvons nous écrier. O mon Dieu ! ô mon Dieu ! & faire trembler ce malheureux à la ſeule prononciation de cet auguſte nom. Ne ſçavons-nous pas qu'il ne ſçauroit faire le moindre mouvement ſi Dieu ne luy permet ;

met ; que voulons nous donc dire. Pour moy il eſt ſans doute que j'ay bien plus de peur de ceux qui craignent tant le Diable que je n'ay peur du Diable même: car je ſçay bien que pour luy il ne me ſçauroit rien faire ; & les autres, ſur tout ſi ce ſont des Confeſſeurs, peuvent bien faire de la peine. J'en ay tant ſouffert pour ma part pendant quelques années, que je m'étonne à preſent comment j'y ay pu reſiſter. Beny ſoit le Seigneur, qui m'a ſi efficacement aſſiſtée. Ainſi ſoit-il.

CHAPITRE XXVI.

Suite du même ſujet, où la Sainte rapporte certaines choſes qui luy ſont arrivées, & qui luy faiſoient perdre toute crainte & la confirmoient dans la creance que c'étoit l'Eſprit de Dieu qui ſe faiſoit entendre en elle.

JE regarde comme une des plus grandes graces que Dieu m'ait faites, de m'avoir donné ce courage contre les Demons : car il n'y a rien de ſi dangereux pour une ame, que d'être timide & poltrone, & de craindre autre choſe que d'offenſer Dieu. Puis

que nous avons pour maître un Roy ſi grand & ſi puiſſant, qu'il peut tout, & qu'il aſſujettit tout à ſes loix ; nous n'avons pas lieu de craindre, pourveû, comme j'ay dit, que nous marchions toûjours devant ſes yeux en ſincerité, & en pureté de conſcience. Pour ce point, je veux bien admettre toute la crainte & toute la precaution qu'on voudra, je veux dire pour tâcher de ne point offenſer en la moindre choſe du monde, celuy qui en un inſtant nous peut aneantir : car s'il eſt content de nous, perſonne n'oſeroit nous attaquer, qu'il ne luy ôte tout pouvoir de nous nuire.

Cela eſt bien vray, me dira-t-on peut-être ; mais qui ſera cette ame ſi droite & ſi parfaite, qui puiſſe preſumer de contenter toûjours Dieu en toutes choſes, & qui n'ait point ſur ce pied ſujet d'apprehender ? Ce ne ſera pas certes la mienne, qui eſt ſi pauvre, ſi imparfaite & remplie de tant de miſeres. Mais Dieu ne nous traite pas à la rigueur comme font les hommes ; il connoît toutes nos foibleſſes ; & une ame ſent en elle-même par de puiſſantes conjectures ſi elle aime veritablement ſon Dieu : car dans les perſonnes qui ſont arrivées à cet état, l'amour ne peut plus ſe

diſſimuler, comme au commencement, mais il ſe trahit luy-même par de violens tranſports, & des deſirs ardens de voir Dieu, comme je diray icy-aprés, ou comme je l'ay déja peut-être dit. Tout les ennuye, tout les fatigue, tout les tourmente, ſi elles ne jouïſſent de leur Dieu, ou qu'elles ne travaillent pour ſon ſervice. Il n'y a point de repos pour elles tant qu'elles ſe voyent abſentes de leur veritable repos; c'eſt pourquoy, comme je dis, les marques de leur amour ſont trop claires & trop évidentes pour les pouvoir ignorer.

Il m'arriva un jour de me trouver dans un fort grand trouble, ayant à ſoûtenir le murmure preſque de toute la ville, & de mon Ordre même, au ſujet d'une certaine affaire dont je parleray dans la ſuite, & ayant d'allieurs pluſieurs autres choſes dans l'eſprit aſſez capables de m'affliger & de m'inquieter. En cet état de deſolation, Nôtre-Seigneur me dit: *De quoy avez-vous peur, ne ſçavez-vous pas que je ſuis tout-puiſſant, j'accomplirai ce que je vous ay promis.* L'effet ne ſuivit qu'aſſez de temps aprés, mais ſur l'heure-même je me ſentis fortifiée d'un nouveau courage: de maniere que j'aurois été preſte, ce me ſembloit, à m'engager pour ſon ſervice à de nouvel-

les entrepriſes & à de nouveaux travaux, quand il m'en auroit dû coûter davantage.

La même choſe m'eſt arrivée tant d'autres fois que j'aurois peine à les compter. Souvent Nôtre-Seigneur m'a fait auſſi & me fait encore, quand je commets quelque imperfection, des reprehenſions interieures capables d'aneantir un ame, au moins produiſent-elles toûjours de l'amandement: car les paroles de ſa divine Majeſté, portent comme, j'ay déja dit, & l'avertiſſement & l'effet. D'autres fois ce ſera une repreſentation vive de mes pechez paſſez, ſur tout quand Nôtre-Seigneur me veut faire quelque grace ſignalée; & pour lors l'ame ſe croit voir déja par avance & réellement au jugement de Dieu, tant la verité de toutes choſes luy eſt montrée clairement, avec une connoiſſance ſi diſtincte de tous ſes defauts, qu'elle ne ſçait où ſe mettre. Quelquefois ce ſeront des avis de quelque perils à venir pour moy ou pour d'autres perſonnes; & des choſes qui ſouvent ne doivent arriver que trois ou quatre ans aprés, & qui toutes ne manquent pas de s'accomplir; j'en pourray bien dans la ſuite rapporter quelques-unes. Et c'eſt ce qui m'a fait dire qu'il y a tant

de marques par leſquelles on peut reconnoître que c'eſt l'Eſprit de Dieu qu'il me ſemble qu'on ne le peut ignorer.

Le plus ſeur en cela neanmoins, eſt de ne laiſſer pas de rendre compte de tout ſon interieur, & de toutes les graces que l'on reçoit de Nôtre-Seigneur à un Confeſſeur qui ſoit habile & à qui on obeïſſe. C'eſt ce que je faits, & ſans quoy je ne pourrois avoir aucun repos; & il ne ſeroit pas à propos non plus que nous autres femmes qui n'avons point de ſcience, nous aſſeuraſſions autrement dans nôtre propre conduite. Il ne peut y avoir de danger par cette route, mais il y a au contraire beaucoup d'avantages, comme Nôtre-Seigneur me l'a fait entendre, & cela pluſieurs fois.

Parmy mes Confeſſeurs j'en ay eu entr'autres un qui me mortifioit beaucoup, & qui quelquefois me fatiguoit, & me faiſoit bien de la peine juſques à me jetter dans le trouble & dans l'inquietude, & c'eſt luy, ce me ſemble, qui m'a le plus ſervi. Quoy que j'euſſe beaucoup d'affection pour luy, il me prenoit quelquefois des tentations de le quitter, parce qu'il me ſembloit que les peines qu'il me donnoit me détournoient de l'Oraiſon; mais chaque fois que j'en avois pris la reſolution

Nôtre-Seigneur ne manquoit pas auſſitôt de me faire entendre de n'en rien faire, avec une reprehenſion interieure ſi vive qu'elle m'étoit plus ſenſible que tout ce que le Confeſſeur me faiſoit ſouffrir. Je me ſentois quelquefois à bout de mes forces, fatiguée d'un côté par la torture & la geſne où me tenoit le Confeſſeur, & de l'autre par ces reprehenſions interieures; & cependant j'avois beſoin de tout cela pour me dompter, tant ma volonté étoit peu ſouple & peu flexible. Nôtre-Seigneur me dit une fois, que ce n'étoit pas obeïr ſi je n'étois reſoluë à ſouffrir. Que je n'avois qu'à jetter les yeux ſur ce qu'il avoit enduré, & que tout me deviendroit facile.

Un autre à qui je m'étois confeſſée au commencement, me conſeilla que puiſque l'on avoit une fois ſuffiſament reconnu que ce qui ſe paſſoit en moy venoit de l'eſprit de Dieu, je devois deſormais m'en taire, & n'en plus parler à perſonne, parce que le meilleur étoit de tenir ces ſortes de choſes ſecrettes. Cet avis ne me paroiſſoit pas mauvais, d'autant plus que je ſentois une peine extréme toutes les fois que j'avois à en parler à mon Confeſſeur, & j'en portois une telle

confuſion, que ſouvent j'en aurois eu beaucoup moins à dire de gros pechez ; principalement quand il falloit luy declarer quelques faveurs ſignalées que Nôtre-Seigneur m'avoit faites. Il me ſembloit qu'on n'y ajoûteroit point de foy, & qu'on ſe moqueroit de moy. Cela me touchoit ſenſiblement, m'imaginant que c'étoit faire injure aux merveilles de Dieu que de ne les pas croire, & c'étoit pour cela que j'aurois mieux aimé n'en point parler. Il me fut dit alors que j'avois été fort mal conſeillée par ce Confeſſeur, que je ne devois rien cacher du tout à celuy qui me confeſſeroit, que dans cette pratique il y avoit grande ſeureté, & qu'en ſuivant le contraire je pourrois quelquesfois me tromper moy-même. Il eſt à remarquer que toutes les fois que Nôtre-Seigneur me recommandoit quelque choſe dans l'Oraiſon, s'il arrivoit aprés que le Confeſſeur me dît autrement, il ne manquoit jamais de me faire entendre d'obeïr au Confeſſeur, & puis ſa bonté luy changeoit à luy-même les penſées, & il revenoit à m'ordonner la même choſe.

Lors que l'on défendit la lecture de pluſieurs Livres traduits en langue vulgaire, j'en fus fort touchée, parce qu'il

y en avoit quelques-uns que je prenois grand plaiſir à lire, & il ne ſervoit à rien qu'on me les laiſſât en latin ne l'entendant pas. N. Seigneur me dit, *que cela ne vous faſſe point de peine, je vous donneray un livre vivãt.* Je ne pouvois d'abord comprendre pourquoy cela m'avoit été dit, parce que juſques alors je n'avois point encore eu de viſions, mais peu de jours aprés je l'entendis fort bien, ayant trouvé tant de ſujets de mediter, & tant de motifs de me recüeillir en ce qui m'étoit repreſenté, & Nôtre-Seigneur ayant uſé de tant de bonté à mon égard, pour m'enſeigner luy-même en pluſieurs manieres, que je n'ay eu que peu ou point du tout beſoin de Livres, ſa divine Majeſté ayant été le Livre veritable & vivant, où j'ay veu clairement la verité.

Beny ſoit ce Livre divin qui laiſſe tellement imprimé dans l'eſprit ce que l'on doit lire, & ce que l'on doit faire, qu'on ne le ſçauroit plus oublier. Qui eſt celuy qui peut voir Nôtre-Seigneur couvert de playes, & accablé de perſecutions & d'afflictions, qui aprés cela ne les embraſſe de tout ſon cœur, ne les aime, & ne les deſire? Qui peut voir ces glorieux échantillons de ce que Dieu donne à ſes ſerviteurs, qui

ne reconnoiſſe en même-temps que tout ce que l'on peut faire & ſouffrir n'eſt rien à qui eſpere une telle recompenſe? Qui peut voir les tourmens que ſouffrent les damnez, qui en comparaiſon de ces peines ne regarde comme des délices tout ce que l'on peut endurer icy-bas, & qui ne reconnoiſſe combien ſont obligez à Nôtre-Seigneur ceux qu'il a tant de fois delivrez de ce lieu de miſere!

Mais comme avec la grace de Dieu il ſera traité plus amplement de ces choſes, je deſire pourſuivre à preſent le diſcours de ma vie; & je ſouhaite que dans ce qui a été dit juſques icy j'aye été aſſez heureuſe pour me faire entendre. Je croy bien que ceux qui auront experience de ces choſes auront aiſément compris ce que j'en ay écrit, & verront que j'auray aſſez paſſablement rencontré; pour les autres, je ne m'étonneray pas que tout cecy leur paroiſſe des revéries, il ſuffit que ce ſoit une perſonne comme moy qui l'ait dit, pour les excuſer dans leurs penſées. De ma part je ne trouveray point à redire qu'on en juge de de la ſorte, & je ſeray contente pourveû ſeulement qu'il plaiſe à Nôtre-Seigneur que je ne me méprenne point à accomplir toûjours ſa ſainte volonté. Ainſi ſoit-il.

CHAPITRE XXVII.

D'une autre maniere dont Nôtre-Seigneur enſeigne l'ame, & ſans luy parler luy fait entendre d'une façon admirable ſa volonté. La Sainte traite auſſi d'une Veuë interieure & ſans image, dont nôtre Seigneur l'a quelquefois gratifiée. Ce Chapitre eſt fort remarquable.

POur revenir donc à la ſuite du recit de ma vie, j'étois dans toutes ces peines cruelles dont j'ay parlé ſur mon état, & l'on faiſoit pour moy, comme j'ay dit, beaucoup de prieres pour demander à Dieu qu'il me conduiſiſt par une autre voye qui fût plus ſeure, puis qu'on diſoit que celle dans laquelle j'étois étoit ſi ſuſpecte. La verité eſt que quoy que de mon côté j'en ſuppliaſſe auſſi beaucoup Nôtre-Seigneur, & que je fiſſe tout ce que je pouvois pour deſirer d'être conduite par un autre chemin; voyant le progrés conſiderable que mon ame faiſoit par celuy-cy, Il n'étoit pas en mon pouvoir, quoy que je continuaſſe toûjours à le demander, d'en ſouhaiter dans le cœur un autre; excepté

certaines fois peut-être que je me trouvay extraordinairement fatiguée de tous les diſcours que l'on me tenoit, & des apprehenſions que l'on me mettoit dans l'eſprit.

Je me voyois toute une autre perſonne, le moyen que j'euſſe deſiré autre choſe. Je m'abandonnois donc entre les mains de Dieu, le conjurant qu'il accompliſt en moy ſa ſainte volonté dans toute ſon étenduë, puis qu'il ſçavoit mieux que moy ce qui m'étoit convenable. Je connoiſſois manifeſtement que le chemin par lequel je marchois menoit au Ciel, au lieu que celuy que je tenois auparavant conduiſoit à l'Enfer, pourquoy aurois-je ſouhaité d'y rentrer ? Je ne pouvois non plus me forcer à croire que ce fuſt le Demon qui me trompaſt, & quelque violence que je me fiſſe pour me le perſuader, & pour ſouhaiter une autre conduite de Dieu ſur moy, je n'en pouvois venir à bout. Si je faiſois quelque bonne œuvre je l'offrois à Dieu pour cette intention : je m'adreſſois aux Saints à qui j'avois une devotion particuliere, pour leur demander qu'ils me garantiſſent des artifices du Demon. Je faiſois des Neuvaines ; je me recommandois à ſaint Hilarion, à l'Archange ſaint Michel, à qui je commençay par cette occaſion de

me rendre devote, & à pluſieurs autres Saints que j'importunois ſans ceſſe, afin que Nôtre-Seigneur fiſt connoître la verité, je veux dire qu'ils obtinſſent de ſa divine Majeſté qu'elle fût connuë. Au bout de deux ans de ces prieres continuelles, tant de ma part que de pluſieurs autres perſonnes devotes, pour demander à Dieu qu'il me conduiſiſt par un autre chemin, ou qu'il fiſt connoître la verité de celuy par lequel je marchois; car ces paroles interieures de Nôtre-Seigneur, dont j'ay parlé, étoient devenuës fort frequentes & preſque continuelles; il m'arriva ce que je vas dire.

Un jour du glorieux ſaint Pierre, étant en oraiſon, je vis proche de moy, ou pour mieux dire, je ſentis; car je ne vis rien en effet ny des yeux du corps, ny de ceux de l'ame; mais il me ſembla que Nôtre-Seigneur étoit tout proche de moy, & je connoiſſois, ce me ſembloit, que c'étoit celuy même qui me parloit les autres fois. Comme j'étois fort ignorante qu'il puſt y avoir de ſemblables Veuës, j'en fus dans le commencement fort effrayée, & je ne faiſois que pleurer, quoy qu'avec une ſeule parole que Nôtre-Seigneur me diſoit je me trouvaſſe toute r'aſſeurée, & com-

me auparavant tranquille, contente, & ſans aucune apprehenſion. Il me ſembloit que Nôtre-Seigneur alloit toûjours à mes côtez; cependant comme il n'y avoit en cela aucune image, je ne pouvois diſtinguer ſous quelle forme; mais pour être toûjours à mon côté droit je ſentois manifeſtement qu'il y étoit, & qu'il étoit témoin de tout ce que je faiſois; de maniere que toutes les fois que je me recueillois un peu, ou que je n'étois pas tout à fait diſtraite, je ne pouvois ignorer qu'il ne fuſt proche de moy. Je fus promptement à mon Confeſſeur, fort embarraſſée d'avoir telle choſe à luy conter. Il s'enquiſt ſous quelle forme je le voyois, je répondis que je ne le voyois pas; il me demanda comment donc je pouvois ſçavoir que c'étoit Jeſus-Chriſt. Je luy dis que je ne ſçavois pas comment cela ſe pouvoit faire; mais qu'il n'étoit pas en mon pouvoir d'ignorer qu'il étoit là proche de moy, que je connoiſſois clairement qu'il y étoit, que je le ſentois, & que mon recueillement dans l'Oraiſon de Quietude étoit depuis cela bien plus grand & plus continuel, & les effets tout autres qu'à l'ordinaire. Que c'étoit une choſe toute manifeſte. Je luy apportois toutes ſortes de comparaiſons pour me fai-

re entendre. Mais certes pour cette maniere de Veuë il n'y en a point ce me ſemble, qui ſoit bien juſte : car étant des plus ſublimes & de celles entre toutes les autres où le Demon a le moins d'entrée, ſelon que je l'ay appris depuis d'un fort ſaint homme & fort ſpirituel, le Reverend Pere Pierre d'Alcantara, dont j'auray encore lieu de faire mention dans la ſuite, & de pluſieurs autres ſçavans perſonnages; il ne faut pas s'attendre que des perſonnes ignorantes comme nous, les puiſſent bien expliquer, les doctes le pourront mieux faire.

Car ſi je dis que je ne voy rien veritablement ny des yeux du corps, ny de ceux de l'ame, parce que l'imagination n'a point de part à cette ſorte de Veuë, autant que j'en puis juger ; mais pourtant que je ne laiſſe pas d'être plus ſeure que Jeſus-Chriſt eſt là proche de moy que ſi je le voyois ; en la même maniere qu'une perſonne qui ſeroit aveugle ou dans l'obſcurité, pourroit ſçavoir qu'une autre ſeroit proche d'elle ſans la voir ; La comparaiſon n'eſt pas encore juſte. Il y a bien en cela quelque choſe de pareil ; mais tres-peu, parce que là on peut connoître par les autres ſens la preſence de la perſonne, ou à la parole, ou

en l'entendant remuër, ou en la touchant; icy il n'y a rien de tout cela. Cette obſcurité même ne s'y trouve point; mais ce qui eſt preſenté à l'ame elle le connoît par une lumiere plus claire que celle du ſoleil; je ne dis pas que l'on voye ny ſoleil, ny clairté, mais c'eſt une lumiere ſans lumiere qui éclaire l'entendement, qui le rend capable de jouïr d'un ſi grand bien, & qui eſt ſuivi encore de pluſieurs autres.

Ce n'eſt pas comme une certaine preſence de Dieu, que ſentent aſſez ſouvent les perſonnes particulierement que Dieu favoriſe de l'Oraiſon d'Union & de Quietude, qu'auſſi-tôt que nous voulons commencer à faire Oraiſon il ſemble que nous trouvions avec qui nous entretenir; car non ſeulement nous parlons, mais nous connoiſſons qu'on nous écoute par les effets interieurs de grace que nous reſſentons, par un amour tendre, une foy vive, & par pluſieurs bonnes reſolutions que nous formons: Cette faveur eſt grande, & ceux à qui Dieu la fait, la doivent beaucoup eſtimer, parce que c'eſt une maniere d'Oraiſon bien élevée. Mais ce n'eſt pas là la Veuë interieure dont je parle; l'Ame connoît là, ſeulement par les effets la preſence de Dieu, & il plaît à ſa divine Majeſté

de ſe faire ſentir de cette maniere à l'ame ; icy elle connoit clairement que J. C. Fils de la Vierge eſt là preſent. Dans cette autre maniere d'Oraiſon on ſent & on reçoit ſimplement quelques influences de la Divinité ; icy l'on voit de plus que la tres-ſainte humanité de Noſtre-Seigneur Jeſus-Chriſt nous tient compagnie & veut auſſi nous favoriſer de ſes graces.

Mon Confeſſeur m'ayant encore demandé qui m'avoit dit que c'eſtoit Jeſus-Chriſt, je luy répondis que Jeſus-Chriſt luy-même me l'avoit dit pluſieurs fois. Mais qu'avant qu'il me l'eût dit je ſentois dans mon ame l'impreſſion que c'eſtoit luy. Auparavant cette ſorte de Veuë il me le diſoit bien toûjours de même, mais je ne le voyois pas ; comme ſi étant aveugle ou dans dépaiſſes tenebres une perſonne que je n'aurois jamais veuë, & dont j'aurois ſeulement oüi parler venoit à me parler, & me diſoit qui elle étoit, je l'en croirois, ſur ſa parole ; mais je ne pourrois pas aſſeurer ſi hardiment que ce ſeroit elle que ſi je l'avois vûë. Ce n'eſt pas que dans cette lumiere intellectuelle on voye rien, mais ſans voir on a la même certitude que ſi on voyoit, & encore plus grande : tant la connoiſſance qu'on a, eſt claire, & l'impreſſion qu'il plaît

plaît à Nôtre-Seigneur de faire dans l'ame de ſa preſence, y demeure profondement gravée, ſans qu'on en puiſſe douter, non plus que de ce que l'on voit & encore moins : car de ce qu'on a vû il peut reſter quelque ſoupçon que ç'ait été une imagination ; icy quoy que ce même ſoupçon puiſſe d'abord nous frapper, la certitude eſt ſi grande que le doute s'évanouït bientôt.

C'eſt donc ainſi & encore de toute autre maniere qu'on ne le ſçauroit expliquer par aucune comparaiſon, que Dieu inſtruit l'ame, & luy parle ſans luy parler ; c'eſt un langage ſi celeſte, que quelque envie que nous ayons de l'expliquer, nous ne ſçaurions le bien faire entendre icy-bas, à moins que Nôtre-Seigneur ne l'enſeigne luy-même par experience. Sa divine bonté met dans le plus intime de l'ame ce qu'il veut qu'elle entende, & luy repreſente là ſans image ſenſible, ſans figure & ſans paroles, mais par cette eſpece de lumiere ou de vûë interieure, telle que je viens de dire. Cette maniere dont Dieu ſe ſert pour faire entendre à l'ame les grandes veritez, les plus hauts myſteres, & tout ce qui luy plaît, doit être fort remarquée, parce que c'eſt d'ordinaire en

cette façon qu'il plaît à Nôtre-Seigneur de me repreſenter les choſes; & c'eſt ainſi que je les entends dans les Veuës interieures qu'il m'en donne. C'eſt pour ces raiſons qu'il me ſemble que l'illuſion du Demon ne peut gueres avoir icy de lieu, ſi elles ne ſont pas bonnes, il faut dire que je me trompe.

Mais c'eſt une choſe ſi ſpirituelle que cette maniere de Veuë & de langage interieur, que ny les puiſſances de l'ame, ny les ſens ne ſe donnent pas la moindre petite agitation dont le Demon ſe puiſſe ſervir ny prendre aucun avantage. Cette grande tranquillité n'arrive que quelque-fois, & ne dure pas long-temps: d'autres fois il me ſemble bien que les puiſſances ne ſont pas ſuſpenduës, ny l'uſage des ſens perdu, mais tout reſte en ſon entier; car ces ſortes de viſions n'arrivent pas toûjours dans la Contemplation, au contraire rarement; mais telles que ſont alors les puiſſances, je dis que nous n'agiſſons plus, & ne faiſons plus rien, mais qu'il ſemble que ce ſoit Dieu qui faſſe tout. Je m'explique en diſant que c'eſt comme ſi de la nourriture ſe trouvoit tout d'un coup dans nôtre eſtomac ſans que nous l'euſſions mangée, ny que nous ſceuſſions comme

elle y ſeroit entrée, quoy qu'on ſente tres-bien qu'elle y eſt; avec cette difference encore que l'eſtomac ne diſcerne pas qu'elle ſorte de viande c'eſt, ni qui l'y a miſe, au lieu que l'ame ne le ſçauroit ignorer, à l'égard de cette nourriture celeſte; mais elle ne ſçait comme elle eſt paſſée juſques à elle, n'en ayant rien veû ni entendu, ni n'ayant jamais eu de mouvement pour rien deſirer de pareil; au moins pour moy n'étoit-il jamais venu ſeulement à ma connoiſſance que cela ſe puſt faire.

Dans la premiere maniere dont nous avons dit que Dieu parle à l'ame, il fait qu'elle eſt attentive à ce qu'il luy dit, quelque peine qu'elle ait de l'entendre: il ſemble qu'il luy donne de nouvelles oreilles interieures, & il l'oblige d'écouter malgré qu'elle en ait, & ſans qu'elle ſe puiſſe diſtraire. Comme une perſonne qui auroit l'ouïe bonne à qui on ne permettroit pas de boucher ſes oreilles, & à qui on parleroit de fort prés à haute voix, il faudroit bien qu'elle entendît quand elle ne le voudroit pas: enfin on peut dire qu'elle agit là en quelque maniere, puis qu'elle preſte ſon attention, quoy que par force, à ce qui luy eſt dit. Icy rien de tout cela: car ce peu même que l'ame mettoit du ſien en écou-

tant ſeulement, dans la premiere maniere dont Dieu ſe fait entendre, qui n'etoit ſimplement que d'écouter, luy eſt épargné. Tout ce qu'il veut qu'elle ſçache, elle le trouve en elle-même tout infus, ſans qu'elle ſe ſoit apperceuë ni de l'appreſt ni du paſſage, elle n'a ſimplement qu'à jouïr & goûter ſon Bon-heur. Comme un homme qui ſans avoir jamais rien ſceu, ſans avoir étudié à quoy que ce ſoit, ni s'être donné jamais aucune peine pour apprendre ſeulement à lire, trouveroit en luy toute la ſcience infuſe, ſans qu'il ſceût par où ni comment elle luy ſeroit venuë, ne s'étant jamais appliqué ſeulement à connoître ſes lettres. Cette derniere comparaiſon à mon avis, peut faire comprendre quelque choſe de ce Don celeſte, parce qu'en effet l'ame en un moment ſe trouve ſçavante, & voit ſi clairement le myſtere de la tres-ſainte Trinité, & pluſieurs autres choſes ſi ſublimes, qu'il n'y a point de Theologien avec qui elle n'eût la hardieſſe de diſputer de ces grandes veritez.

On demeure ſi hors de ſoy aprés une ſi grande grace, qu'il ſuffit qu'une ame en ait été favoriſée une fois pour être toute changée, & pour faire qu'elle n'aime plus

autre choſe que celuy qui ſans qu'elle y contribuë rien de ſa part, la rend capable de ſi grands biens, luy communique de ſi hauts ſecrets, & la traite avec une ſi intime confiance & un ſi grand excés d'amour, que même on n'oſe pas mettre ſur le papier tout ce qui en eſt: Car il eſt vray qu'il fait quelquefois aux ames des graces qui pour être trop dignes d'admiration, & communiquées à des perſonnes qui les ont ſi peu meritées, deviennent en quelque maniere ſuſpectes & incroyables, à moins d'avoir une foy bien vive. C'eſt pourquoy j'ay fait deſſein d'en dire peu, de celles que Nôtre-Seigneur m'a faites, ſi on ne me l'ordonne autrement: j'en rapporteray ſeulement quelques Unes qui pourront être en quelque maniere utiles, ou pour faire que ceux que Dieu favoriſera de pareilles graces n'en ſoient pas épouvantez comme moy, les croyant impoſſibles, ou pour expliquer la maniere & la voye par laquelle Dieu me conduit, qui eſt ce qui m'a été commandé de mettre par écrit.

Pour revenir à cette maniere d'entendre, ce qui m'en paroît, eſt qu'il ſemble que parlà Nôtre-Seigneur ait entrepris de donner à l'ame à quelque prix que ce ſoit, quelque connoiſſance de ce qui ſe paſſe

dans le Ciel. Car comme les Bienheureux s'entendent entr'eux ſans parler ; ce que dans la verité je n'avois jamais ſceu, juſques à ce qu'il pleût à la bonté de Dieu de me le montrer & faire connoître dans un Raviſſement ; de même icy, ce me ſemble, Dieu & l'ame s'entendent reciproquement ; ſeulement parce que ſa divine Majeſté le veut ainſi, & ſans qu'il ſoit beſoin d'aucun autre artifice pour faire que ces deux amis connoiſſent l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre. Comme ſi deux perſonnes d'eſprit & qui s'aimeroient beaucoup s'entendoient l'une l'autre ſans faire aucun ſigne, & en ſe regardant ſeulement. Il faut apparemment que cela ſe paſſe de la ſorte: car ſans que nous nous appercevions comment, d'un coup d'œuil ces deux amans ſe regardant, s'entendent ; comme il me ſemble avoir oüy dire que l'Epoux le dit à l'Epouſe au Cantique des Cantiques.

„ O bonté admirable de Dieu de ſe laiſ-
„ ſer ainſi regarder par des yeux qui ont
„ autant abuſé de leurs regards, comme ont
„ fait les yeux de mon ame! Puiſſent-ils de
„ cette veuë adorable acquerir l'heureuſe
„ habitude de ne plus regarder les choſes
„ baſſes & terreſtres, & que rien, ô mon

Dieu, ne les puiſſe plus contenter que « vous ſeul. O ingratitude des hommes, « juſques à quel excés d'aveuglement arri- « vez-vous enfin! Jeſçay, oüy, je ſçay par « ma propre experience, & ce que je dis « eſt la pure verité, que tout ce qui s'en « peut écrire n'eſt que la moindre partie « des graces dont vous comblez une ame « que vous conduiſez juſques à un tel état. «

O ames qui avez commencé à vous ap- « pliquer à l'Oraiſon, & vous qui avez une « vraye Foy, quels biens pouvez-vous cher- « cher, laiſſant à part ce qui ſe gagne « pour l'éternité, qui ſoit comparable mê- « me en cette vie, au moindre de ces biens! « Conſiderez que c'eſt une verité certaine « que Dieu ſe communique dans cette ſainte « familiarité à ceux qui quittent tout pour « luy. Il n'a acception de perſonne; il ai- « me tout le monde; quelque miſerable que « l'on ſoit il n'y a point d'excuſe à alle- « guer pour s'en approcher, puis qu'il a « bien élevé à de ſi grandes faveurs une « creature telle que moy. Songez que ce « que j'en dis icy n'eſt qu'un foible ra- « courcy de ce qui s'en peut dire, n'en mar- « quant qu'autant qu'il eſt neceſſaire pour « faire comprendre cette maniere de Veüe « & de grace extraordinaire. Mais pour «

exprimer ce que l'on ſent interieurement quand il plaît à Dieu de découvrir à une ame ſes ſecrets & toutes ſes merveilles, ce n'eſt pas une choſe où les paroles puiſſent atteindre. C'eſt un contentement ſi fort au deſſus de tous ceux que l'on ſe peut figurer icy bas ſur la terre, qu'il n'y a pas ſujet de s'étonner qu'il nous faſſe concevoir de l'horreur & du dégoût pour tous les plaiſirs de la vie, qui tous enſemble, quand leur durée devroit être éternelle, ne peuvent être conſiderez que comme de la lie, & ne ſçauroient entrer en comparaiſon avec les autres ſans faire mal au cœur à ceux qui en ont goûté. Et cependant tout ce que Nôtre-Seigneur donne là, n'eſt qu'une petite goute de ce torrent de délices qui nous eſt preparé.

C'eſt une honte dont j'avouë que je ſens ma bonne part, & s'il pouvoit y avoir de la confuſion dans le Ciel j'aurois plus de ſujet que perſonne d'en avoir un jour; Que nous pretendions obtenir » de ſi grands biens, des plaiſirs ſi delicieux, » & une gloire qui ne finira jamais, tout » aux dépens du bon Jeſus! Pourquoy ne » pleurerons-nous pas au moins avec les filles » de Jeruſalem, ſi nous ne ſommes pas aſſez

heureuſes pour luy aider à porter ſa Croix « avec Simon le Cyreneen ? Croyons nous « en ne ſongeant qu'aux divertiſſemens & « aux plaiſirs, pouvoir joüir de ce qu'il nous « a gagné au prix de tant de ſang ? Cela « n'eſt pas poſſible. En pourſuivant ſans « ceſſe de vains honneurs, penſons-nous « tirer le fruit d'un mépris tel que celuy « qu'il a ſouffert, pour nous faire regner « éternellement ? Cela ne s'accorde pas. « Erreur, erreur, ce n'eſt pas là le chemin, « jamais par là nous n'y arriverons. C'eſt à « vous, mon Reverend Pere, à élever vôtre voix pour faire entendre ces grandes veritez. Et puis que Dieu m'a privée de cette liberté, je voudrois au moins me les repeter ſans ceſſe à moy-même, qui ay commencé ſi tard à les comprendre, & à entendre ce que Dieu me diſoit interieurement, comme il ſe verra par cet écrit ; ce qui augmente encore la confuſion que j'ay de parler de ces choſes, c'eſt pourquoy j'aime mieux m'en taire.

Je diray ſeulement une reflexion que je fais quelquefois au ſujet des Bienheureux qui ſont dans le Ciel, & Dieu veüille par ſa grace me mettre un jour en état de participer à ce même avantage. Quel « accroiſſement de gloire accidentelle ſera- «

» ce alors pour nous tous, & quel contente-
» ment eſt-ce déja par avance pour ceux qui
» y ſont, de voir que quelque tard qu'ils
» ayent commencé de ſe donner à Dieu, ils
» n'ont obmis pour luy plaire aucune des
» choſes qui ont été en leur pouvoir, &
» n'ont rien reſervé de tout ce qu'ils luy
» pouvoient donner, de quelque maniere
» que ç'ait été, les uns plus, les autres moins,
» conformement à leurs forces & à leur
» état ! Combien riche alors ſe trouvera
» celuy qui pour l'amour de Jeſus-Chriſt
» aura renoncé à toutes les richeſſes ? De
» quel honneur ſera comblé, celuy qui pour
» l'amour de luy aura fuy tous les honneurs,
» & n'aura goûté d'autre plaiſir que de ſe
» voir bien bas & bien humilié ! Combien
» ſage paroîtra celuy qui s'eſt réjoüy de
» paſſer pour fou depuis qu'il a veu qu'on
» a traité comme tel la ſageſſe même ! He-
» las, qu'il y en a peu de tels à preſent, en
» punition aſſeurément de nos pechez ! Il
» ſemble maintenant que la race en ſoit
» perduë, de ces hommes celeſtes que les
» Gentils tenoient pour foux, parce qu'ils
» leur voyoient faire des actions heroïques,
» & de vrais amateurs de Jeſus-Chriſt.

O monde, ô monde, que tu fais bien tes affaires, & que tu gagnes d'honneur &

de credit par le petit nombre de gens qu'il y a qui te connoiſſent ! Quoy donc, eſt-ce que nous penſons qu'il eſt plus agreable à Dieu qu'on nous tienne pour ſages & pour aviſez ? Il faut bien que cela ſoit ainſi, veu la grande circonſpection qu'on y obſerve ; il nous ſemble incontinent que nous ne donnons pas aſſez d'édification, ſi tout nôtre fait n'eſt bien compoſé, & ſi chacun ſelon ſon état ne marque ſon rang & ſon autorité. Il n'y a pas juſques aux Eccleſiaſtiques, aux Religieux & Religieuſes qui ne s'imaginent que de porter de vieux habits & où il y ait des pieces, c'eſt une introduction nouvelle, c'eſt donner du ſcandale aux foibles ; on en dit de même d'être recueilly, & de faire l'Oraiſon, tant le monde eſt perverty ; & tant on a mis en oubly toutes les choſes de perfection, & les fervens tranſports des premiers Saints. Mais pour moy je croy que ces fauſſes maximes font bien plus de tort à la pieté dans ces temps malheureux, qu'il n'y a de veritable ſujet de ſcandale pour qui que ce ſoit, que les ames religieuſes faſſent voir par effet, comme elles le diſent de bouche, le peu de cas qu'on doit faire du monde & de ſes loix. Et quand on s'en ſcandaliſeroit, c'eſt de tels ſcandales que Nôtre-

Seigneur tire de grands avantages ; & ſi quelques-uns s'en ſcandaliſoient, d'autres ſeroient touchez peut-être de voir en ce temps, où l'on en a plus de beſoin que jamais, quelque copie de ce que Nôtre-Seigneur & ſes Apôtres ont fait & ont ſouffert.

O que le Ciel vient de nous en enlever une excellente en la perſonne du Bienheureux Pere Pierre d'Alcantara ! Le monde, dit-on, n'eſt plus capable à preſent d'une ſi grande perfection ; On allegue que les temperamens ſont aujourd'huy plus délicats, que nous ne ſommes plus au temps paſſé. Ce ſaint homme pourtant étoit de ce temps ; mais il avoit l'eſprit du temps paſſé, que le ſiecle appelle ſimple & groſſier : car il tenoit le monde ſous ſes pieds. Mais quoy que l'on n'aille pas les pieds nuds comme luy, & qu'on ne faſſe pas une ſi rude penitence, il y a pluſieurs autres choſes, comme j'ay déja dit, dans leſquelles chacun peut pratiquer le mépris du monde, & Nôtre-Seigneur ne manque pas d'en avertir dans les occaſions, quand il voit qu'on a le courage de l'executer. O qu'il falloit que le ſaint homme dont je parle, en fût bien partagé de ce courage heroïque, pour ſoûtenir quarante-ſept ans d'une penitence ſi

dure & telle que chacun ſçait!

J'en diray icy quelque choſe de particulier, qui n'eſt peut-être pas connu de tout le monde, & que je ſçay tres-certainement, s'en étant ouvert à moy & à une autre perſonne de laquelle il ſe cachoit peu; & à mon égard l'affection qu'il avoit pour moy étoit cauſe de cette confiance, Nôtre-Seigneur ayant permis que je le rencontraſſe pour prendre mes intereſts, & pour m'encourager en un temps où j'en avois grand beſoin, comme j'ay déja dit, & le diray encore. Il me ſemble que c'eſt quarante ans qu'il nous a dit qu'il a paſſez à ne jamais dormir, tant de jour que de nuit, qu'une heure & demie. Il diſoit que ce combat continuel pour vaincre le ſommeil, ſur tout dans les commencemens, avoit été la plus rude penitence qu'il eût ſoufferte, & que pour cela il ſe tenoit toûjours ou à genoux ou debout. Le peu qu'il dormoit il étoit aſſis, la teſte appuyée contre un petit morceau de bois qui pendoit contre le mur. Pour dormir couché quand il l'auroit voulu il ne l'auroit pas pu; ſa cellule, comme on ſçait, n'ayant que quatre pieds & demy de long. Pendant tout ce temps là il ne ſe couvrit jamais la teſte, quelque grand ſoleil ny quelque pluye

qu'il fiſt; jamais rien à ſes pieds, ny rien autre choſe ſur ſon corps qu'un gros habit de bure à cru, le plus étroit qu'il pouvoit être, avec un mantellet de même étoffe pardeſſus. Il me contoit que dans les grands froids il le quittoit, & laiſſoit la porte & la petite feneſtre de ſa cellule ouvertes, afin que les fermant enſuite & prenant ſur luy ſon manteau, il contentât un peu ſon corps, pour le faire repoſer avec plus d'abry. De ne manger que de trois jours l'un, c'étoit preſque ſon ordinaire, & comme j'en paroiſſois ſurpriſe, il m'aſſuroit que cela étoit tres-poſſible, quand on s'y étoit accoûtumé. Un de ſes Compagnons m'a dit qu'il étoit quelquefois huit jours ſans manger; il étoit ſans doute pour lors en Oraiſon: car il avoit de grands Raviſſemens & de violens tranſports d'amour de Dieu, j'en ay été une fois témoin. Il étoit d'une pauvreté extrême, & d'une ſi grande mortification, qu'il m'a dit luy être arrivé dans ſa jeuneſſe d'être trois ans dans une Maiſon de ſon Ordre ſans connoître aucun des Religieux qu'à la parole, ne levant jamais les yeux; de maniere qu'il n'auroit pas pu aller tout ſeul aux divers endroits de la maiſon où il falloit qu'il ſe trouvaſt, s'il n'avoit

ſuivi les Freres. La même choſe luy arrivoit par les chemins. Il fut pluſieurs années ſans jamais regarder de femmes, mais quand je commençay à le connoître il me confeſſa que c'étoit pour luy la même choſe de les voir ou de ne les pas voir. Il étoit alors déja fort âgé, ſi décharné & ſi deſeché qu'il ne paroiſſoit compoſé que de racines d'arbres. Avec toute cette ſainteté, il étoit fort doux & fort affable, de peu de paroles pourtant, à moins qu'on ne luy fiſt quelque queſtion, & il répondoit d'une maniere fort honnête & fort ſatisfaiſante: car il avoit l'eſprit naturellement bon & agreable. Volontiers je m'étendrois encore davantage ſur ce ſujet, ſi je n'apprehendois, mon Reverend Pere, que vous ne me demandaſſiez dequoy je me mêle, & à quoy bon vous dire tout cela; mais puiſque je l'ay écrit il demeurera, & je n'ajoûteray plus rien, ſinon que ſa fin a répondu à ſa vie, inſtruiſant & exhortant ſes Freres juſques à la mort. Comme il vit qu'elle approchoit, il commença le Pſeaume *Lætatus ſum in his quæ dicta ſunt mihi*, & tout à genoux il expira.

Nôtre-Seigneur a permis depuis, que je tiraſſe encore plus d'aſſiſtance de luy que de ſon vivant, me donnant conſeil en plu-

ſieurs choſes. Je l'ay vû ſouvent tout éclatant de gloire. La premiere fois qu'il m'apparut, il me dit, que bienheureuſe étoit la penitence qui luy avoit merité une ſi grande recompenſe, & pluſieurs autres choſes encore. Un an avant qu'il mourût je le vis étant abſent, & je ſceus qu'il devoit bientôt mourir. Je luy en donnay avis au lieu où il étoit à quelques lieuës d'icy. Quand il mourut il m'apparut encore, & me dit qu'il s'en alloit ſe repoſer: je ne le voulus pas croire; je le dis pourtant à quelques perſonnes, & à huit jours de là la nouvelle vint qu'il étoit mort, ou pour mieux dire, qu'il avoit commencé à vivre pour ne plus mourir. Et voilà cette aſpreté de vie terminée & ſuivie d'une gloire, qui durera toute l'éternité. Depuis qu'il n'eſt plus ſur terre il me ſemble que j'en reçoy encore beaucoup plus de conſolation que lors qu'il y étoit. Nôtre-Seigneur me dit un jour qu'on ne luy demanderoit rien au nom de ſon Serviteur qu'il n'accordât. En mon particulier je luy ay ſouvent recommandé diverſes choſes que j'ay toutes vûës réuſſir. Que Nôtre-Seigneur en ſoit éternellement beny. Ainſi ſoit-il.

Pourquoy ay-je dit tout cecy, croyez-vous, mon Reverend Pere, que ce ſoit pour

vous

vous exciter de n'eſtimer rien de toutes les choſes de la terre ? Comme ſi vous ne ſçaviez pas bien déja ce qui en eſt, ou que vous n'euſſiez pas déja executé la genereuſe reſolution que vous aviez priſe dés auparavant, de tout quitter. Mais je voy dans le monde une ſi grande perdition, que quand tout ce je dis ne profiteroit de rien & ne ſerviroit qu'à me laſſer, ce m'eſt une maniere de ſoulagement & de repos de l'écrire: car c'eſt contre moy que je parle icy autant que contre les autres. Nôtre-Seigneur daigne me pardonner la part malheureuſe que j'y ay euë, & vous, mon Reverend Pere, la fatigue que je vous donne icy ſans raiſon, comme ſi j'avois entrepris de vous faire porter la penitence des fautes que j'ay faites.

CHAPITRE XXVIII.

De diverſes apparitions dont Nôtre-Seigneur a favoriſé la Sainte. Ce que c'eſt que Viſion avec une eſpece d'image, differente de la Viſion purement intellectuelle; de ſes marques & de ſes effets quand elle vient de Dieu. Ce Chapitre eſt tres-digne de conſideration.

POur revenir à nôtre ſujet, je paſſay quelque peu de jours dans cette Veuë preſque continuelle; je m'en trouvois tres-bien, ne ſortant quaſi pas d'Oraiſon, & tâchant dans tout ce que je faiſois de ne point déplaire à celuy que je connoſſois ſi manifeſtement que j'avois pour témoin de toutes mes actions. Tous les diſcours que l'on me faiſoit, me donnoient bien quelquefois un peu de crainte, mais elle ne duroit guerre, Nôtre-Seigneur me raſſurant d'ailleurs.

Etant un jour en Oraiſon, il plût à ſa bonté de me montrer ſeulement ſes mains, mais d'une beauté ſi vive & ſi éclatante, qu'elle ſurpaſſoit toute expreſſion. Cette nouveauté me frappa beaucoup d'abord, com-

me il m'arrive toûjours les premieres fois, quand Nôtre-Seigneur commence de me favoriſer de quelque nouvelle grace extraordinaire & ſurnaturelle. A peu de jours de là, il me fit auſſi voir ſa divine face, qui me laiſſa, ce me ſemble, toute abſorbée. Je ne pouvois comprendre pourquoy cet aimable Sauveur ne ſe découvroit ainſi que peu à peu, puiſque dans la ſuite il me devoit faire la grace entiere de ſe montrer à moy tout-à-fait; mais depuis j'ay bien compris qu'il ſe conformoit en cela à ma propre foibleſſe. Qu'il en ſoit beny à jamais. Car il eſt bien vray qu'une creature ſi chetive & ſi mauvaiſe, n'auroit pas pu ſoûtenir tout d'un coup & tout à la fois l'éclat d'une ſi grande gloire; c'eſt pourquoy ce bon maître qui le ſçavoit bien, m'y diſpoſoit ainſi peu à peu. Il vous ſemblera peut-être, mon Reverend Pere, qu'il n'y avoit pas grand effort à faire pour ſupporter la veuë de telles mains, & d'un ſi beau viſage; mais la beauté des corps glorieux eſt ſi grande, & la gloire ſurnaturelle qui les accompagne eſt ſi vive & ſi ſurprenante, qu'on en eſt tout hors de ſoy. Pour moy j'avouë que d'abord l'effroy étoit ſi grand que j'en eſtois toute troublée & l'eſprit tout étonné: mais dans

la ſuite j'étois tellement renduë certaine de la verité de ce que je voyo s, & les effets en étoient ſi grands, que la crainte ne duroit gueres, & ſe changeoit bientôt en aſſurance.

Un jour de ſaint Paul comme j'étois à la Meſſe, la tres-ſainte humanité de Nôtre-Seigneur ſe fit voir à moy toute entiere, en la maniere qu'on le dépeint aprés la Reſurrection, dans une ſplendeur & une majeſté admirable; Je vous l'écrivis lors, mon Reverend Pere, ſur le commandement exprés que vous m'en fiſtes, & que j'eus bien de la peine à executer; étant impoſſible de parler de pareilles choſes ſans être tout aneanty de confuſion. Je le fis pourtant le mieux que je pus, c'eſt pourquoy il n'eſt pas neceſſaire de le repeter icy. Je diray ſeulement que quand il n'y auroit autre choſe dans le Ciel pour contenter les yeux, que cette beauté raviſſante des corps bienheureux, c'eſt une gloire & une ſatisfaction incomprehenſible, ſur tout de voir l'humanité ſacrée de Nôtre-Seigneur Jeſus-Chriſt: car ſi la montre qu'elle en fait icy-bas, où elle ne découvre de ſa Majeſté que ce que nôtre foibleſſe en peut porter, laiſſe une telle impreſſion, que ſera-ce dans le Ciel où l'on

jouïra pleinement d'un ſi grand bien.

Quoy que cette maniere de Viſion ſoit accompagnée d'image, je ne l'ay pourtant jamais apperceuë des yeux du corps, ny aucune autre non plus, mais ſeulement avec les yeux de l'ame. Ceux qui ſont plus intelligens que moy en ces matieres, aſſeurent que la maniere de Viſion dont j'ay parlé dans le Chapitre precedent eſt plus parfaite que celle-cy, & celle-cy beaucoup plus que celles qui ſe voyent avec les yeux corporel, qui ſont, diſent-ils, les moindres de toutes, & les plus ſujettes aux illuſions du demon. Je ne pouvois alors comprendre que cela fût ainſi, & au contraire je ſouhaitois que puiſque Nôtre-Seigneur daignoit me faire une ſi grande grace que de voir ſon humanité ſainte, ce fut de mes propres yeux, afin que mon Confeſſeur ne me puſt plus dire que c'étoit une imagination. Il m'arrivoit bien auſſi quelquefois à moy-même, quand la Viſion étoit paſſée, de penſer ſi ce n'avoit point été un jeu de l'imagination, c'étoit dans les commencemens, & auſſitôt je m'inquietois beaucoup de l'avoir dit à mon Confeſſeur, ſongeant en moy-même ſi je ne l'avois point trompé. C'étoit pour moy un nouveau ſujet de larmes: je retournois à luy, &

je luy diſois ma peine. Il me demandoit ſi j'avois cru les choſes comme je les luy avois dites, ou ſi j'avois voulu le tromper : je luy répondois ſelon la verité, parce qu'il me ſembloit en effet que je ne mentois pas, & n'avois nullement pretendu le tromper; ny pour toutes les choſes du monde je n'aurois pas voulu dire une choſe pour une autre. Il le ſçavoit tres-bien, c'eſt pourquoy il tâchoit de me calmer. Et de mon côté il m'en coûtoit tant de luy aller dire ces ſortes de graces de Nôtre Seigneur, que je ne ſçay comment le Demon me pouvoit mettre dans l'eſprit que je les euſſe pu inventer, pour me tourmenter ſi fort moy-même.

Mais Nôtre-Seigneur prit ſi fort à tâche de me redoubler cette même faveur, & de m'éclairer de la verité la-deſſus, que toute ſorte de doute s'évanoüit bien-tôt, & je reconnus manifeſtement mon peu d'eſprit, d'avoir pû penſer que ce fût une choſe imaginée : car quand j'aurois pendant pluſieurs années travaillé mon imagination pour me repreſenter une choſe ſi belle & ſi charmante, je n'aurois jamais pû en venir à bout, tant ſa blancheur ſeule & ſon éclat ſurpaſſe tout ce qu'on s'en peut imaginer icy-bas. Ce n'eſt point un

éclat qui éblouiſſe, mais une blancheur douce & raviſſante, un éclat qui ſe répand imperceptiblement dans l'ame, & qui réjoüit admirablement ſon œuil interieur ſans le fatiguer, nonobſtant tout le brillant & toute la ſplendeur de cette beauté divine. C'eſt une lumiere toute differente de celle d'icy-bas, & auprés de cette clarté qui eſt repreſentée interieurement à l'ame, celle du Soleil que nous voyons perd tellement ſon luſtre & ſon éclat que l'on ne daigneroit pas ouvrir les yeux pour la regarder. Il y a la même difference que d'une eau fort claire qui coureroit ſur un fond de criſtal, & ſur laquelle le Soleil donneroit à plain, à une eau trouble & bourbeuſe, qui dans un temps fort obſcur couleroit ſur la ſuperficie de la terre. Ce n'eſt pas qu'on voye le Soleil ny une lumiere aucunement pareille à la ſienne: mais il ſemble que ce ſoit la lumiere même primitive & originelle, en comparaiſon de laquelle celle du Soleil ne paroît qu'une lumiere empruntée & artificielle; C'eſt un jour qui n'a point de nuit, une lumiere fixe & permanente, & qui ne pouvant ceſſer d'être lumiere ne peut être non plus ny troublée ny interrompuë. C'eſt enfin quelque choſe de tel

que quelque grand eſprit que pût avoir une perſonne, elle ne pourroit en toute ſa vie ſe rien imaginer de ſemblable ; & cette lumiere telle qu'elle eſt, Dieu nous la preſente tout d'un coup & ſi ſubitement que s'il n'avoit eſté beſoin que d'ouvrir ſeulement les yeux pour la regarder, on n'en auroit pas eu le loiſir. Mais en ce rencontre il ne ſert pas plus de les avoir ouverts que fermez, & lors qu'il plaît au Maître il nous fait bien voir, quand nous ne le voudrions pas. Il n'y a ny ſoin, ny diligence, ny divertiſſement qui puiſſe y mettre obſtacle ; c'eſt une experience que j'ay ſouvent faite, comme je le repeteray encore dans la ſuite.

Je voudrois dire maintenant la maniere dont Nôtre-Seigneur ſe fait voir dans ces Viſions : je ne dis pas que je pretende expliquer comme il ſe peut faire qu'une lumiere ſi vive ſoit miſe & répanduë dans nos ſens interieurs, & une image ſi claire & ſi brillante ſoit repreſentée à nôtre entendement, de maniere qu'il ſemble veritablement que Nôtre-Seigneur ſoit là preſent ; C'eſt l'affaire des Doctes de l'expliquer ; Nôtre-Seigneur ne m'ayant jamais fait connoître comment cela ſe faiſoit. Et j'avouë en cela mon ignorance, & la groſſie-

reté de mon eſprit, que quoy qu'on m'ait pû dire juſques à preſent pour me le faire comprendre, je n'y ay pû encore parvenir. Cela fait bien voir, mon Reverend Pere, que quoy qu'il vous ſemble que j'aye l'eſprit aſſez vif, je ne l'ay pourtant pas tel que vous penſez, & j'ay éprouvé en pluſieurs choſes que je n'ay d'intelligence, ſelon le proverbe, que pour ce qu'on me preſente tout appreſté. Mon Confeſſeur étoit quelquefois ſurpris de mes ſimplicitez, & jamais il ne s'eſt mis en peine de me faire entendre comment Dieu operoit cela, ny comment cela pouvoit être, & je ne le demandois pas non plus, quoy que depuis pluſieurs années j'aye eu communication avec d'aſſez habiles gens: mais je me contentois de m'informer d'eux de ce qui étoit peché ou de ce qui ne l'étoit pas. Pour tout le reſte je n'avois beſoin d'autre choſe que de penſer que c'eſtoit Dieu qui l'avoit fait; & ainſi au lieu de m'étonner des merveilles qui éclattent dans ſes œuvres, je voyois que nous n'avions qu'à l'en loüer; c'eſt l'effet ordinaire qu'elles font en moy, & plus elles ſont difficiles à comprendre, plus elles me donnent de devotion.

Je marqueray donc icy ſeulement, mon

Pere, ce que j'ay experimenté en moy dans ces ſortes de Viſions : vous direz mieux que moy comme Noſtre-Seigneur opere en nous ces merveilles, & vous aurez auſſi la bonté d'expliquer tout ce qui ſera obſcur, & que je n'auray pas ſceu dire comme il faut. Ce que je voyois me ſembloit bien en quelque choſe tenir de l'image & de la repreſentation, mais à pluſieurs autres marques je connoiſſois que ce n'en étoit pas une, mais Jeſus-Chriſt luy-même, & cela à proportion de la clarté avec laquelle il luy plaiſoit de ſe découvrir à moy. Car quelquefois cette lumiere étoit plus confuſe & plus obſcure, & pour lors c'étoit comme une image qui ſe repreſentoit à moy, mais non pas une ſimple image, telle que les portraits que l'on fait icy, quelque parfaits qu'ils ſoient. J'en ay vû d'aſſez bons, c'eſt pourquoy je puis dire hardiment qu'il n'y a nulle comparaiſon, & qu'il y a autant de difference de ces peintures aux images dont nous parlons, que d'une perſonne vivante à ſon portrait, qui quelque bien fait qu'il ſoit, ne peut être tiré ſi au naturel qu'on ne voye enfin que c'eſt une choſe morte & inanimée. Demeurons en là : car il ne peut y avoir rien de plus juſte, ny qui

ſoit plus vray. Et je ne pretends pas donner cela comme on donne ordinairement des comparaiſons qui ne quadrent jamais tout à fait ; mais c'eſt une verité abſoluë qu'il y a icy la même difference ny plus ny moins que d'une perſonne vivante à ſon portrait. De maniere que ſi nous donnons le nom d'image à ce que nous voyons, c'eſt une image vivante & animée, non un homme mort, mais Jeſus-Chriſt vivant, & qui fait connoître qu'il eſt Dieu & homme, & non pas tel qu'il étoit dans le tombeau, mais tel qu'il en ſortit étant reſſuſcité.

D'autres fois il ſe preſente avec une ſi grande majeſté qu'on ne ſçauroit plus douter que ce ne ſoit Nôtre-Seigneur luy-même en perſonne. Cela arrive ordinairement de la ſorte aprés la Communion, que nous ſçavons déja par la foy qu'il eſt là preſent en nous ; & il ſe fait voir & ſentir ſi fort maître de cette demeure, que l'ame toute fonduë & aneantie paroît s'abîmer toute en luy. O mon Jeſus, qui pourroit exprimer la majeſté avec laquelle « vous vous faites voir lors à l'ame ! Comme vous luy paroiſſez ſouverain maître « du ciel & de la terre, & quand vous « auriez creé mille autres Cieux encore, & «

mille autres mondes ſans nombre, tout cet ample domaine luy paroîtroit encore indigne de vous en dire le maître, veu la grandeur & la ſouveraineté infinie qu'elle découvre en vous.

C'eſt icy, ô mon Sauveur, que l'on voit clairement le foible pouvoir des Demons en comparaiſon du vôtre, & que pourveu que vous ſoyez content d'une ame, elle peut fouler aux pieds tout l'enfer. C'eſt icy que l'on voit la juſte raiſon qu'eurent ces malheureux d'être ſi fort effrayez, quand vous deſcendiſtes aux lymbes, qu'ils auroient deſiré de pouvoir trouver encore mille autres enfers plus profonds, pour fuir de devant une ſi redoutable majeſté, dont en ces heureux momens il ſemble que vous vouliez faire connoître à l'ame l'autorité & la grandeur, & ce que peut cette humanité ſainte jointe à la divinité. C'eſt icy que par comparaiſon, on comprend quelle ſera la terreur du dernier jugement, de voir dans tout ſon éclat la majeſté d'un ſi grand Roy, & de la voir dans toute ſa rigueur contre les méchans. C'eſt icy que l'ame entre dans les ſentimens d'une veritable & profonde humilité, à la veuë de ſes miſeres qu'elle ne ſçauroit ignorer. C'eſt icy que ſe fortifie à un tel point la confu-

ſion & le vray repentir de ſes pechez, qu'encore que dans cette Viſion Nôtre-Seigneur ne donne que des demonſtrations de tendreſſe & d'amour, l'ame ne ſçait où ſe mettre, & eſt preſte à tomber dans une entiere défaillance; tant eſt grande la force d'une telle veuë, ſur tout quand il plaît à Nôtre-Seigneur de faire à l'ame une grande découverte de ſa grandeur & de ſa majeſté. Car alors, à moins que Dieu ne l'aide & ne la ſoûtienne par quelque ſecours ſurnaturel, en la mettant dans l'extaſe & dans un raviſſement qui luy faſſe perdre la veuë de cette divine preſence pour entrer dans la pure jouïſſance, il ſeroit impoſſible qu'aucune creature icy-bas en puſt ſoûtenir l'éclat. Il y a des veritez qui s'oublient, mais la veuë de cette beauté & de cette majeſté demeure tellement imprimée dans l'ame qu'on n'en ſçauroit jamais perdre le ſouvenir, ſi ce n'eſt quand il plaît à Dieu que l'ame ſouffre quelque grande ſechereſſe & ſolitude interieure, dont je parleray cy-aprés: car pour lors il ſemble qu'elle s'oublie de Dieu même.

Au ſortir de cette Viſion l'ame ſe ſent toute autre, toûjours occupée de Dieu, qui ſemble l'enflâmer d'un nouvel amour, & plus vif, & d'un degré tres-ſublime: car

quoy que la Viſion precedente, dont j'ay parlé, où Dieu ſe rend preſent à l'ame ſans image, ſoit plus élevée ; c'eſt un grand avantage pour conſerver le ſouvenir de cette divine preſence, & pour en avoir l'eſprit ſans ceſſe occupé, que nôtre foibleſſe ſoit aidée de cette eſpece d'image qui laiſſe dans l'ame quelque trace & quelque impreſſion. De cette ſorte ces deux diverſes manieres de Viſions viennent à ſe joindre toûjours enſemble. Et il eſt vray qu'elles ſe rencontrent réellement: car en tant que l'ame découvre avec ſes yeux interieurs, la beauté, l'excellence & la gloire de la tres-ſainte humanité, c'eſt l'effet propre de la derniere ſorte de Viſion ; & en tant qu'elle y connoît comme Dieu eſt tout-puiſſant, qu'il fait tout ce qu'il veut, qu'il commande à tout, qu'il gouverne tout, & qu'il remplit tout des marques de ſon amour, cela appartient à l'autre maniere precedemment expliquée.

Cette derniere Viſion eſt d'un grand prix, & ſans peril, ce me ſemble, parce que l'on connoît par les effets que le demon n'y a pas grand pouvoir. Il m'a paru que trois ou quatre fois il m'avoit voulu contrefaire cette Viſion de Nôtre Seigneur par une fauſſe repreſentation qu'il m'en

faiſoit. Il imitoit bien en quelque ſorte la forme de la chair, mais il ne pouvoit imiter l'éclat & la gloire qui l'accompagne quand la Viſion vient de Dieu. Il tente ces fauſſes repreſentations pour détruire le credit des veritables Viſions, mais l'ame reſiſte à ces fauſſes images, s'en trouble, s'en inquiete, & entre dans un tel dégoût qu'elle en perd toute la devotion qu'elle avoit auparavant, & toute la diſpoſition à l'Oraiſon. Ce fut tout au commencement que cela m'arriva, comme j'ay dit, trois ou quatre fois.

Il y a une ſi grande difference qu'une perſonne qui ſera ſeulemẽt arrivée juſqu'à l'Oraiſon d'Union s'appercevra, je croy, ſuffiſamment de l'illuſion, par les effets qui ont été expliquez en traitant de ces paroles interieures que Dieu fait entendre. C'eſt une choſe fort aiſée à connoître, & pourveu qu'une ame ne veüille pas ſe laiſſer tromper, & qu'elle marche dans l'humilité & dans la ſimplicité, je ne croy pas qu'elle le puiſſe être. Pour les perſonnes qui ont eu déja de veritables Viſions, elles le ſentent preſque auſſitôt : parce qu'encore que le Demon commence par faire goûter à l'ame quelques douceurs, & une maniere de plaiſir, elle le rejette

auſſitôt bien loin ; le trouvant ſans doute bien different de l'autre qu'elle a éprouvé, & n'y ſentant pas ce caractere d'amour chaſte & pur, mais quelque choſe qui trahit incontinent ſon auteur. C'eſt ce qui me fait dire que le Demon ne pourra faire de tort à qui aura un peu d'experience.

Maintenant de dire que ce puiſſe être une imagination que l'eſprit ſe forme, c'eſt ce qui eſt impoſſible de toute impoſſibilité, & hors de toute raiſon, puiſque la ſeule beauté & la blancheur d'une de ſes mains que Nôtre-Seigneur découvre, ſurpaſſe tout ce que nous ſçaurions nous en figurer. Le moyen donc que ſans y penſer & ſans en avoir jamais eu d'idée auparavant, nous puſſions nous repreſenter en un inſtant des choſes où l'imagination ne ſçauroit atteindre quelque temps qu'elle y miſt, étant beaucoup au deſſus de tout ce que nous pouvons comprendre icy-bas ; cela n'eſt pas aſſeurément poſſible. Et ſi l'effort de l'imagination étoit parvenu à en imiter quelque choſe, il eſt certain qu'on le découvriroit par ce que je vas dire : car outre que cela ne produiroit dans l'ame aucun des grands effets dont nous avons parlé, dans cette imagination creuſe de nôtre

nôtre entendement, l'ame ſeroit juſtement ſemblable à une perſonne qui voudroit tâcher de dormir & qui demeureroit éveillée parceque le ſommeil ne viendroit pas. Cette perſonne voulant veritablement repoſer, ou parce qu'elle en a beſoin, ou parce qu'elle a mal à la teſte, fait bien de ſon côté ce qu'elle peut pour s'endormir, & quelquefois il ſemble en effet qu'elle ſommeille un peu, mais ce n'eſt pas un vray ſommeil, il ne la ſoulage pas, ny ne redonne pas de force à ſa teſte, qui au contraire en demeure quelquefois encore plus épuiſée. Ainſi en eſt-il de l'ame en ce rencontre, elle reſte toute languiſſante, & au lieu de ſoûtien & de force qu'elle eſperoit, elle n'éprouve que de l'abbatement & du dégoût; mais quand l'operation eſt de Dieu, on ne ſçauroit exprimer les avantages dont l'ame eſt enrichie juſques à en rendre le corps participant par une nouvelle force & une nouvelle vigueur.

J'alleguois ces raiſons & pluſieurs autres encore, quand on me diſoit, comme il arrivoit ſouvent, que c'étoit des illuſions du Demon, ou des fantaiſies de mon imagination; j'apportois des comparaiſons telles que je pouvois, & ſelon qu'il plaiſoit à Nôtre-Seigneur de m'en donner la lumie-

re: mais tout cela ne ſervoit de gueres. Car comme il y avoit dans le même lieu des perſonnes fort ſaintes, en comparaiſon deſquelles je n'étois qu'une miſerable, & que Dieu ne les conduiſoit pas par cette voye; la crainte ſaiſiſſoit ceux qui me vouloient le plus de bien, que mes pechez ne m'euſſent attiré ce châtiment; le bruit s'en répandoit de l'un à l'autre, de maniere que mes affaires venoient à être ſceuës, ſans que de ma part j'en parlaſſe à qui que ce fût qu'à mon Confeſſeur même, ou à qui il me l'ordonnoit.

Je dis un jour à ceux qui jugeoient de moy en ſi mauvaiſe part, que s'ils m'aſſeuroient qu'une perſonne à qui je viendrois de parler, & que je connoîtrois fort bien, n'étoit pas la perſonne que je croirois, mais que ce n'étoit en moy qu'une imagination, qu'ils le ſçavoient fort bien, j'ajoûterois foy à leur parole, plûtôt ſans doute qu'à ce que j'aurois vû; mais que ſi cette perſonne m'avoit laiſſé pour gages de ſa grande affection quelques diamans de prix que j'euſſe encore entre les mains, & que je pûſſe montrer, j'aurois peine à les en croire quand je le voudrois. Que c'étoit juſtement l'état où je me trouvois, me voyant riche & opulente de pauvre que j'étois au-

paravant, & donnant des preuves à tout le monde de cette bonne fortune. Car en effet tous ceux qui me connoiſſoient remarquoient viſiblement que mon ame étoit toute autre, & mon Confeſſeur le diſoit luy-même, le changement étant tres-grand en moy de toutes manieres, & ne pouvant être diſſimulé, mais étant vû & reconnu dautant plus manifeſtement de tout le monde, que j'avois été auparavant plus imparfaite. Et c'étoit ſur ce même fondement que je leur diſois encore qu'il n'y avoit nulle apparence que ce fût le Demon, parce que s'il avoit eu envie de me tromper & de m'entraîner en enfer, il n'étoit pas croyable qu'il eût choiſi un moyen ſi contraire à ſon deſſein, qui deracinoit en moy les vices, & qui y établiſſoit les vertus & la force, comme dés la premiere fois il me fut facile de m'appercevoir de ces nouveaux biens.

Mon Confeſſeur qui étoit, comme j'ay dit, un Pere de la Compagnie de Jeſus, fort ſaint homme, repondoit auſſi pour moy la même choſe, ſelon que je l'ay appris depuis. Il étoit fort prudent & fort humble, mais cette grande humilité m'attira bien des peines & bien des embarras: car quoy qu'il fût ſçavant & homme d'o-

raiſon, il ne ſe fioit pas à ſes lumieres, Nôtre-Seigneur ne le menant pas par même route que moy ; ce qui fit qu'à mon ſujet il eut beaucoup à ſouffrir en pluſieurs manieres. Je ſçavois qu'on lui diſoit qu'il ſe défiât de moy, & qu'il prît bien garde que le demon ne le trompât, en luy faiſant ajoûter quelque creance à ce que je luy dirois. On luy apportoit des exemples d'autres perſonnes; tout cela m'affligeoit beaucoup. Je fus ſur le point d'apprehender de ne trouver plus perſonne qui me voulût confeſſer, & qu'à la fin tout le monde s'enfuît de moy ; je ne faiſois que pleurer. Ce fut une providence particuliere de Dieu, que ce bon Pere voulut bien patienter avec moy, & continuer à m'entendre; mais comme c'étoit un grand ſerviteur de Dieu, il ſe ſeroit expoſé à tout pour ſon ſervice; c'eſt pourquoy il me recommandoit ſeulement de ne le point offenſer, & de faire exactement tout ce qu'il me diroit, m'aſſurant bien que je ne devois pas craindre qu'il m'abandonnât. Il m'encourageoit, me calmoit l'eſprit, & m'ordonnoit toûjours de ne luy rien cacher de tout ce qui m'arriveroit : j'y étois de mon côté fort fidelle; & il me promettoit qu'agiſſant de la ſorte, quand ce ſeroit le Demon, il ne me feroit

point de tort, & qu'au contraire Nôtre-Seigneur tireroit ſa gloire & l'avantage de mon ame du mal qu'il m'auroit voulu faire. Il travailloit autant qu'il pouvoit à ma perfection ; & comme j'étois fort timide, je luy obeïſſois en tout, quoy que toûjours imparfaitement.

Il eut aſſurément beaucoup à ſouffrir à mon occaſion pendant trois ans & plus, qu'il me confeſſa au travers de toutes ces perſecutions, & de diverſes rencontres fâcheuſes, dans leſquelles Nôtre-Seigneur permettoit qu'on jugeât de moy peu favorablement, quoy que dans la pluſpart je n'euſſe pas de tort. Cependant pour tout cela on venoit à luy, & il en portoit le blâme pour moy, quoy qu'il en fût fort exemt. S'il n'eût été d'une auſſi grande ſainteté qu'il étoit, & que Nôtre-Seigneur ne luy eût ſoûtenu le courage, il eût été impoſſible qu'il y eût pû reſiſter : car il avoit à répondre à ceux qui ne me croyoient pas dans le bon chemin, & qui ne ſe rendoient point à toutes les aſſeurances qu'il leur en donnoit ; & à mon égard il avoit d'un côté à me remettre l'eſprit ſur tous ces bruits, & à me guerir des apprehenſions qu'il augmentoit ſouvent luy-même plus que tous les autres ; & de l'autre il avoit à me cal-

mer ſur les grandes frayeurs dont Nôtre-Seigneur permettoit que je fuſſe attaquée d'abord, à toutes les nouvelles viſions dont il me favoriſoit. Tout cela venoit de ce que j'avois été une grande pechereſſe, & que je l'étois encore. Il me conſoloit beaucoup, & me témoignoit grande compaſſion. S'il ſe fût crû luy-même, je n'aurois pas tant ſouffert, car Nôtre-Seigneur luy faiſoit connoître la verité de toutes choſes, la grace du Sacrement qu'il diſpenſoit luy donnant ſans doute ſur ce qui me regardoit, plus de lumiere qu'aux autres.

Ces bons Serviteurs de Dieu qui ne pouvoient s'aſſurer ſur mon état, conferoient beaucoup avec moy ; & comme je leur parlois fort ingenuëment & ſans être ſur mes gardes, ils prenoient certaines choſes qui m'échapoient, en un autre ſens que je ne les diſois. Il y en avoit un entr'autres que j'affectionnois beaucoup à cauſe des obligations que mon ame luy avoit; c'étoit un fort ſaint homme, & je reſſentois infiniment de voir qu'il ne m'entendît pas : il deſiroit avec paſſion mon avancement, & que Nôtre-Seigneur m'éclairât ; & cet intereſt que luy & les autres prenoient en moy, faiſoit qu'ils trouvoient peu d'hu-

milité dans ces choſes que je leur diſois ſans reflexion. S'ils voyoient en moy quelque imperfection, comme ils ne pouvoient manquer d'y en remarquer beaucoup, c'étoit aſſez pour condamner d'abord tout le le reſte. S'ils me faiſoient quelque queſtion, comme je leur répondois ſimplement & naïvement ce qui me venoit en l'eſprit, tout incontinent il leur ſembloit que je les voulois inſtruire, & que je voulois faire la ſçavante. Tout cela retournoit à mon Confeſſeur; car il eſt certain que tous ne conſpiroient qu'à mon bien, & il ne manquoit pas de m'en bien gronder. Cela dura un aſſez long-temps que je me trouvois ainſi battuë & affligée de pluſieurs côtez, mais les graces dont Nôtre-Seigneur me combloit d'ailleurs, m'adouciſſoient tout.

Je dis cecy pour faire connoître quel tourment cruel c'eſt pour une ame dans ce chemin de la vie ſpirituelle, de n'avoir perſonne pour ſa conduite qui en ait experience. Car ſi Nôtre-Seigneur ne m'eût prevenuë de ſes faveurs autant qu'il faiſoit, je ne ſçai ce qui ſeroit arrivé de moi: il y en avoit aſſez pour me faire perdre l'eſprit; & quelquefois je me ſuis trouvée en état de ne ſçavoir plus que faire, ſi ce n'é-

toit de lever les yeux vers le Ciel. D'avoir eu à ſupporter la contradiction des gens de bien n'étant qu'une pauvre petite femme imparfaite, foible & timide, cela eſt bientôt dit, & paroît icy peu de choſe ſur le papier ; mais pour moy qui ay éprouvé dans le cours de ma vie d'auſſi grands travaux qu'on en puiſſe ſouffrir, je declare que celuy-là eſt un des plus rudes. Plaiſe à ſa divine Majeſté, que j'aye fait en cela quelque choſe qui luy ait été agreable: car pour ceux qui me reprenoient, & qui me condamnoient, j'en ſuis bien aſſurée, & que le tout étoit pour mon plus grand bien.

CHAPITRE XXIX.

Suite du même ſujet. De certaines graces tres-grandes que Nôtre-Seigneur luy faiſoit, & de pluſieurs choſes qu'il luy diſoit pour la r'aſſurer, & pour répondre à ceux qui la contrediſoient.

JE me ſuis beaucoup écartée de mon ſujet, qui étoit d'expliquer les raiſons qui font voir que ce n'eſt point une imagination. Car en effet, quelque étude que

nous y miſſions, comment pourrions-nous avec tout le travail de nôtre imagination nous repreſenter la beauté infinie de l'humanité ſainte du Fils de Dieu? il y faudroit employer bien du temps pour ſe figurer ſeulement quelque choſe qui en approchât tant ſoit peu. Je ne dis pas que nous ne puiſſions nous-mêmes nous en former quelque image, la conſiderer quelque eſpace de temps, nous repreſenter à nôtre mode ſes traits & ſa blancheur, & peu à peu perfectionner cette idée, & la mettre en reſerve dans nôtre memoire pour la rappeller quand il nous plaira. Qui peut nous ôter ce pouvoir & cette liberté? puiſque tout cela n'eſt que l'ouvrage de nôtre entendement & de nôtre imagination. Mais pour ces ſortes d'images dont nous parlons, cela n'eſt pas de leur reſſort. Il ne dépend pas de nôtre volonté de nous les repreſenter quand nous voulons; mais quand il plaît à Nôtre-Seigneur, il nous fait voir tout ce qu'il veut & en la maniere qu'il le veut; il n'y a rien de nôtre part à mettre n'y à ôter; quoy que nous faſſions, nous n'y pouvons rien, ny pour voir, ny pour ne pas voir; & ſi même nous voulons nous appliquer à conſiderer quelque choſe en particulier de ce qui nous eſt montré

en general, Jeſus-Chriſt diſparoît luy-même tout-à-fait.

Cela a duré environ deux ans & demy que Nôtre-Seigneur m'a favoriſée fort ordinairement de cette grace; il n'y en a plus de trois que cela n'eſt pas ſi frequent de cette maniere, & qu'il a changé cette faveur en une autre encore plus ſublime, comme je le diray peut-être dans la ſuite. Mais durant tout le tems qu'il ſe faiſoit entendre à mon ame par cette bouche adorable & toute divine, tantôt par des paroles de tendreſſe, tantôt par d'autres de rigueur, & qu'il découvroit à mes yeux interieurs cette beauté ineffable, jamais il ne m'a été accordé, quelque paſſion extrême que j'en euſſe & quelque effort que je fiſſe pour cela, de pouvoir remarquer la couleur ny la grandeur de ſes yeux, pour en pouvoir parler; mais au contraire dés que je penſois m'y appliquer la Viſion diſparoiſſoit entierement. J'apperçois bien quelquefois qu'il me regarde avec une extrême bonté; mais cet aſpect de l'Homme-Dieu eſt ſi puiſſant, que l'ame ne le ſçauroit ſoûtenir, & elle tombe incontinent dans un ſi profond raviſſement, que pour joüir plus pleinement de ſon objet, elle perd la vûë de cette ſouveraine bonté.

Il n'eſt donc pas queſtion icy de vouloir ou de ne vouloir pas; mais on connoit manifeſtement que Nôtre-Seigneur veut que tout nôtre partage ſoit l'humilité & la confuſion; prendre ce qui nous eſt donné & en rendre grace à celuy qui le donne. C'eſt la même choſe dans toutes les autres Viſions, quelles qu'elles ſoient, nous n'y pouvons rien contribuër du nôtre, & tous nos ſoins ne ſçauroient faire ou empeſcher que nous voyions plus ou moins. Nôtre-Seigneur veut que nous reconnoiſſions viſiblement que ce n'eſt pas nôtre ouvrage, mais le ſien; afin que nous ayions moins de ſujet d'en prendre de la vanité, & qu'au contraire nous n'en ſoyions que plus humbles & plus craintifs; voyant que comme Nôtre-Seigneur nous ôte le pouvoir de voir en la maniere que nous voudrions, il peut auſſi nous retirer ſes faveurs, & la grace même, & nous laiſſer perdre tout-à-fait; & qu'ainſi l'unique ſeureté tant que nous ſommes dans ce lieu d'exil, eſt de marcher toûjours dans la crainte.

Nôtre-Seigneur ſe repreſentoit preſque toûjours à moy, quand même je le voyois dans la ſainte Hoſtie, tel qu'il étoit aprés ſa Reſurrection; ſi ce n'étoit que quelquefois pour me fortifier, quand j'étois

dans l'affliction, il me montroit ſes playes; d'autres fois il ſe faiſoit voir comme il étoit à la croix, ou au jardin, rarement avec la couronne d'épines; mais quelquefois auſſi portant ſa croix, conformément à mes beſoins propres, ou de quelques autres perſonnes, & toûjours, quoy qu'en toutes ces diverſes manieres, dans ſon état glorieux. L'aveu que j'ay fait de toutes ces Viſions m'a bien coûté des confuſions, des traverſes, des frayeurs & des perſecutions. Certaines gens étoient tellement perſuadées que tout cela n'étoit qu'un jeu du Demon, qu'elles me vouloient faire exorciſer; de cela je ne m'en mettois gueres en peine. Mais j'étois bien plus ſenſiblement touchée quand je voyois que les Confeſſeurs craignoient de me confeſſer, ou quand je ſçavois qu'on leur alloit dire quelque choſe contre moy.

Avec tout cela pourtant, je ne pouvois jamais être fâchée d'avoir eu de telles Viſions celeſtes, dont je n'aurois pas voulu ceder la jouïſſance une ſeule fois pour tous les biens & tous les plaiſirs du monde: je les regardois toûjours comme des graces de Dieu tres-particulieres, & comme un treſor ineſtimable. Souvent même Nôtre-Seigneur avoit la bonté de me raſſurer

luy-même. Je ſentois mon amour pour luy s'accroître beaucoup de jour en jour; j'allois me plaindre à luy de toutes mes peines, & je ſortois toûjours de l'oraiſon toute conſolée & avec de nouvelles forces. A l'égard de ceux qui me cenſuroient, je n'oſois leur rien répondre, car je voyois qu'ils en faiſoient encore pis, & que cela ne ſervoit qu'à me faire encore accuſer de peu d'humilité: je me contentois d'en parler à mon Confeſſeur, qui m'encourageoit toûjours beaucoup, quand il me trouvoit ainſi deſolée.

Dans le temps que les Viſions commencerent à ſe rendre plus grandes & plus frequentes, un de ceux qui m'avoit autrefois le plus aidée, & à qui je me confeſſois encore quelquefois, quand le Pere Miniſtre n'avoit pas le loiſir de m'entendre, commença à dire que viſiblement c'étoit le Demon. Il me fut donc ordonné que puis qu'il n'étoit plus en mon pouvoir de reſiſter, je ne manquaſſe pas de faire continuellement le ſigne de la Croix, toutes les fois que je ſentirois les approches de quelque Viſion, & que je m'en moquaſſe hardiment, puiſque je pouvois tenir pour tout certain que c'étoit le Demon. Que moyennant cela il ne reviendroit plus; & que je

n'euſſe point de peur ; que Dieu ſçauroit bien m'en garantir, & l'obliger à me laiſſer en repos.

Je ſouffrois en tout cela un étrange tourment : car ne pouvant croire autre choſe ſinon que c'étoit Dieu qui me parloit, il me paroiſſoit bien terrible d'être obligée à m'en mocquer, & je ne pouvois non plus, comme j'ay déja dit, deſirer que telle choſe ne m'arrivât pas. Mais pourtant je faiſois ce qui m'étoit commandé, ſuppliant beaucoup Nôtre-Seigneur qu'il me gardât d'être trompée. C'eſt ce que j'ay toûjours fait & avec beaucoup de larmes ; implorant pour cela l'aſſiſtance particuliere de ſaint Pierre & de ſaint Paul : car comme ce fut le jour de leur Feſte que Nôtre-Seigneur m'apparut pour la premiere fois, il me promit qu'ils me protegeroient & m'empeſcheroient d'être abuſée. En effet, il m'eſt arrivé pluſieurs fois de les voir à mon côté gauche fort diſtinctement, quoy que ſans image ſenſible ; & ces deux grands Saints ont été toûjours depuis mes bons Patrons.

C'étoit donc un extrême ſupplice pour moy d'uſer de ces ſignes de mocquerie, quand je voyois ſi manifeſtement que c'étoit Nôtre-Seigneur : car quand il étoit

ainſi preſent, on m'auroit miſe en pieces plûtôt que de me pouvoir faire croire que ce fut le Demon ; & c'eſt pourquoy je dis que c'étoit un genre de penitence bien dur pour moy. Afin de n'être pas obligée à faire tant de ſignes de Croix, j'en prenois une à la main ; pour cela je n'y manquois gueres ; mais pour ces ſignes de mocquerie qui m'étoient ordonnez, je ne les faiſois pas ſi continuellement à cauſe de la grande peine que j'y avois. Je me reſouvenois des outrages que les Juifs luy avoient fait, & je le ſuppliois qu'il me pardonnât, & qu'il ne me l'imputât pas, puiſque je ne le faiſois que pour obeïr à celuy qui me tenoit ſa place, & aux Miniſtres qu'il avoit luy-même établis dans ſon Egliſe. Il me diſoit que je ne m'en miſſe point en peine: Que je faiſois bien d'obeïr ; mais qu'il feroit en ſorte que la verité fût connuë. Quand on m'interdit l'Oraiſon, il me parut neanmoins que cela luy avoit déplû : car il m'ordonna de leur dire qu'il y avoit en cela de la tyrannie, & il me fourniſſoit des raiſons à leur alleguer pour leur faire connoître que ce n'étoit point le Demon: j'en rapporteray quelqu'une dans la ſuite.

Un jour que je tenois à la main une

Croix qui étoit attachée à mon Roſaire, Nôtre-Seigneur me la prit de la ſienne, & quand il me la rendit, elle étoit de quatre grandes pierres precieuſes plus éclatantes ſans comparaiſon que des diamans; je dis ſans comparaiſon, parce qu'en effet il n'y en a aucune à faire avec ce qui eſt ſurnaturel: les diamans ne paroiſſant que comme des pierres contrefaites, fauſſes & artificielles, auprés de ces pierres incomparables, où les cinq playes paroiſſoient admirablement gravées. Nôtre-Seigneur me dit que deſormais je verrois cette Croix de la ſorte, & cela eſt ainſi arrivé depuis, ne diſcernant en aucune maniere le bois, mais ſeulement ces pierres, ſans pourtant qu'elles ſoient vûës d'aucune autre perſonne que de moy.

Quand on commença à m'ordonner ces épreuves & ces reſiſtances, les graces de Nôtre-Seigneur commencerent auſſi à croître en moy comme à l'envy: plus je cherchois à m'en détourner, plus je me trouvois occupée de Dieu, juſques-là même qu'en dormant il me ſembloit que je faiſois oraiſon. C'étoit-là que je ſentois mon amour s'enflâmer de plus en plus, au milieu des plaintes amoureuſes que je faiſois à Nôtre-Seigneur ſur l'état violent & inſupportable

ſupportable où l'on me retenoit quand on me défendoit de penſer à luy ; mais il n'étoit pas en mon pouvoir de m'en empeſcher, quelqueeffort que je fiſſe pour cela ; je tâchois pourtant d'obeïr autant qu'il étoit en moy ; mais tout ce que je pouvois étoit peu de choſe & comme rien. Cependant Nôtre-Seigneur ne m'a jamais diſpenſée ſur ce chef de l'obeïſſance ; mais quoy qu'il me diſt de faire ce qu'on m'ordonnoit, il me r'aſſuroit d'un autre côté, & m'enſeignoit ce que je devois repreſenter aux perſonnes qui me conduiſoient, comme il fait encore à preſent ; & les raiſons qu'il me ſuggeroit étoient ſi fortes & ſi convainquantes qu'elles me mettoient dans une entiere aſſurance.

Peu de temps aprés, Nôtre-Seigneur commença, comme il me l'avoit promis, à faire éclater par des preuves plus puiſſantes, que c'étoit luy, je veux dire par un amour de Dieu que je ſentois en moy ſi grand & ſi exceſſif, que je ne ſçavois qui l'avoit allumé : car je n'y contribuois en rien, & c'étoit une choſe tout-à-fait ſurnaturelle. Je me ſentois mourir du deſir de voir Dieu ; & je ne ſçavois où chercher cette vie que dans la mort même. Il me prenoit des ſaillies de cet amour ſi vio-

lentes, que bien qu'elles ne fuſſent pas ſi extrêmes ny ſi inſupportables que certaines autres dont j'ay deja parlé, ny auſſi de ſi grand prix, je ne ſçavois plus que faire de moy, ny que devenir, rien ne me pouvant ſatisfaire ny appaiſer; mais je ſentois veritablement au dedans de moy comme ſi on m'eût arraché l'ame.

» O artifice ſouverain d'un ſi bon maître! » ô induſtrie fine & admirable dont vous » uſez, Seigneur, envers vôtre pauvre eſclave! D'un côté vous vous cachiez de moy, » & de l'autre vous me preſſiez par vôtre » amour, & par un genre de mort ſi ſavoureux, que mon ame auroit ſouhaité de ne » ſortir jamais de cet état. A moins que d'avoir éprouvé ces grands tranſports d'amour, il eſt impoſſible de les pouvoir comprendre: car ce ne ſont point de ces agitations interieures, ny de ces chaleurs de devotion empreſſées qui prennent aſſez ſouvent, de maniere qu'il ſemble qu'on aille étouffer & qu'on ne puiſſe durer en ſoy-même. Cette maniere d'Oraiſon eſt de beaucoup inferieure à celle dont je parle; & il faut même ſe défaire autant qu'on peut, de ces boüillonnemens ſenſibles, tâchant de les faire rentrer doucement au dedans de ſoy, & de calmer l'ame.

Il en eſt de cela comme de ces pleurs precipités qui prennent aux enfans; on diroit qu'ils ſeroient preſts à étouffer, & avec un peu d'eau qu'on leur donne à boire, on fait incontinent paſſer cette eſpece de paſmoiſon. Il faut de la même maniere que la raiſon s'applique icy à ramener un peu les guides, pour arreſter cette fougue, où il ſe peut faire aiſément que le temperament contribuë. Il faut détourner ſes penſées par un autre objet, & par la crainte que ces ſentimens ſi vifs ne ſoient pas tout-à-fait ſi épurez que les ſens n'y ayent leur bonne part. Il faut appaiſer l'enfant par quelques petites douceurs, je veux dire offrir à l'ame des motifs d'amour plus tranquilles, qui la portent à aimer Dieu plus ſuavement & non à coups de poing, comme l'on dit. Pour faire rentrer ce boüillon au dedans, comme on fait à un pot qui bout trop fort, & qui s'enfuit par deſſus, parce qu'on a mis indiſcretement trop de bois au feu; il faut en ôter la cauſe, c'eſt à dire, éloigner de ſon eſprit les penſées qui ont excité cette ſubite flâme, & tâcher de l'éteindre par quelques larmes douces, & qui ne ſoient point mêlées d'angoiſſe ny d'amertume, telles que ſont celles qui accompagnent

ces mouvemens violens dont je parle: car elles font beaucoup de mal; j'en ay fait quelquefois l'experience dans les commencemens, & j'en demeurois la teſte toute épuiſée, & l'eſprit ſi abbatu que je n'étois pas en état d'un jour aprés, & quelquefois davantage, de retourner à l'Oraiſon. C'eſt pourquoy je dis qu'il faut dans ces commencemens beaucoup de diſcretion, afin que tout ſe manie avec douceur, & que l'on inſtruiſe l'ame à ſe renfermer dans l'interieur, & à éviter autant quelle pourra tout ce qui eſt exterieur.

Ces autres tranſports dont je traite icy, ſont tout-à-fait differens: ce n'eſt pas nous qui mettons le bois au feu; mais on diroit que le feu ſe trouvant déja tout alumé, on nous y jette ſubitement pour y brûler; ce n'eſt pas l'ame qui ouvre la playe ny qui excite en elle ce vif ſentiment de douleur qu'elle éprouve de l'abſence de ſon Dieu, mais c'eſt une maniere de fléche qui luy eſt dardée quelquefois au plus profond du cœur & des entrailles, ſans qu'elle ſçache ce qui luy faut, ny ce qu'elle veut. Elle ſent pourtant bien que c'eſt Dieu qu'elle deſire, & que cette fléche myſterieuſe porte dans ſon cœur avec l'amour de ſon divin maître une ſi grande

haine d'elle-même, qu'elle ſeroit de bon cœur toute preſte à perdre la vie pour luy.

On ne ſçauroit dire ny expliquer cette maniere admirable dont Dieu bleſſe une ame, ny la peine extrême qu'il luy fait ſouffrir, peine qui la reduit comme aux derniers abois; mais peine en même temps ſi agreable qu'il n'y a point de plaiſir ny de contentement dans la vie qui en approche. L'ame voudroit, comme j'ay dit, être continuellement languiſſante & mourante d'un tel mal. Ce tourment & cette gloire jointe enſemble, me mettoient toute hors de moy, ne pouvant comprendre comme ils ſe pouvoient accorder. En effet, qu'eſt-ce que de voir une ame ainſi bleſſée! je veux dire une ame qui ſe ſent en cet état, où elle ſe peut dire veritablement bleſſée d'un ſi admirable trait, & en même temps reconnoît manifeſtement qu'elle n'a rien fait pour exciter en elle un ſi grand amour: mais on diroit que de ce braſier infiny d'amour, que N. Seigneur a luy-même pour elle, il en ſeroit tombé dans ſon cœur cette petite étincelle qui la met ainſi toute en feu. O combien de fois me trouvant en cet état me ſuis-je reſſouvenuë de ce verſet de David, *Comme le cerf ſoûpire aprés*

une ſource d'eau vive, ainſi mon ame ſoûpire aprés vous, ô mon Dieu, tant ces paroles ſembloient exprimer ma diſpoſition.

Quand la violence de ce tranſport n'eſt pas tout-à-fait ſi grande, il ſemble qu'il ſe peut en quelque maniere adoucir par l'uſage de quelques penitences ; au moins l'ame qui ne ſçait que faire autre choſe à ſon mal, y cherche-t-elle par là quelque allegement ; mais elle ne ſent pas plus ces penitences, ny tout le ſang qu'elle y répand, que ſi ſon corps étoit mort. Elle a beau ſe tourmenter pour inventer de nouveaux moyens de ſouffrir quelque choſe pour Dieu ; la premiere douleur eſt ſi grande que je ne ſçache pas qu'il y ait aucune peine corporelle qui puiſſe amortir le ſentiment de celle-là. Comme ſon vray remede ne peut venir que du Ciel, tous ces adouciſſemens ſont foibles pour un mal dont la cauſe eſt ſi puiſſante. La ſeule choſe qui la peut un peu calmer, & ſoûtenir dans ſa peine, eſt de demander à Dieu qu'il apporte luy-même le remede à ſon mal ; & elle n'en voit point d'autre que la mort, n'y ayant qu'elle qui la puiſſe faire joüir à ſon gré & pleinement de ſon unique bien.

D'autres fois l'impetuoſité du tranſport

eſt ſi grande que l'on ne ſçauroit même ny prier, ny faire autre choſe: on eſt comme une perſonne à qui on auroit rompu bras & jambes, ſans pouvoir ſeulement remuër ny pieds ny mains. Si cela ſurprend étant debout, on ſe laiſſe aller ſur ſoy-même comme une choſe inſenſible qui demeure où on la met. A peine peut-on reſpirer, on laiſſe ſeulement échaper quelques ſoûpirs foibles & languiſſans, n'ayant pas la force de les pouſſer plus fort, quoy que dans le ſentiment interieur, ils ne laiſſent pas d'être tres-vifs.

En cet état il a plû quelquefois à Nôtre-Seigneur de me favoriſer de la vûë d'un Ange qui paroiſſoit proche de moy à mon côté gauche en forme corporelle; ce qui n'a pas coûtume d'être de la ſorte; & j'en fais auſſi la remarque comme d'une choſe extraordinaire: car quoy que j'aye ſouvent des Viſions d'Anges, cela ſe paſſe ſans que je les apperçoive des yeux du corps; mais en la maniere de la premiere façon de Viſion dont j'ay parlé. Pour celle-cy il a plû à Nôtre-Seigneur qu'elle ſe paſſât quelquefois de la ſorte. Cet Ange n'étoit pas haut de taille, mais petit, d'une beauté admirable, le viſage ſi enflâmé qu'il paroiſſoit être un de ceux des premiers Ordres.

qui ſont tout de flâme & d'amour, & apparemment de ceux qu'on nomme Seraphins, car ils ne me diſent pas leur nom ; mais je conçoy bien que dans le Ciel il doit y avoir une ſi grande difference entre les Ordres des Anges & des uns aux autres, qu'elle ne ſe peut expliquer.

Cet Ange tenoit à la main un large dard qui me paroiſſoit être d'or, & porter à l'extrêmité de la pointe un peu de feu. Je ſentois quelquefois comme s'il me l'eût enfoncé dans le cœur, & me perçant juſques au fonds des entrailles, il me ſembloit qu'en le retirant il me les arrachoit & les enlevoit avec luy, me laiſſant toute embraſée d'amour pour Dieu. La douleur qui ſe reſſent en ces occaſiôns eſt ſi violente qu'elle me contraint de laiſſer aller ces petites plaintes dont je viens de parler ; & la douceur qui l'accompagne eſt en même temps ſi exceſſive, que l'ame n'a garde de deſirer la ceſſation d'un mal ſi délicieux, ny deſormais elle ne ſe contente plus de rien moins que de Dieu même. Cette douleur n'eſt point une douleur corporelle, mais toute ſpirituelle, quoy que le corps ne laiſſe pas d'y participer un peu & beaucoup même. C'eſt un commerce d'amour qui ſe paſſe entre Dieu & l'ame, & un commer-

ce ſi doux, que je ſupplie ſa divine bonté d'en donner l'experience à quiconque pourra s'imaginer que je ne dis pas la verité.

Tout le temps que cet état là duroit, j'étois comme toute hors de moy; & j'aurois voulu ne rien voir ny ne parler à perſonne, mais me renfermer toute dans ma peine, qui étoit pour moy un état de bonheur & de gloire au deſſus de ce que toutes les creatures m'en pourroient procurer. C'étoit de ces ſortes de graces dont j'étois aſſez ordinairement favoriſée, quand Nôtre-Seigneur permit qu'il m'arrivât de ces Raviſſemens ſi grands & ſi ſurprenans, que je n'y pouvois reſiſter, lors même que je me trouvois à la vûë du monde; ce qui fit qu'à mon grand regret ils commencerent à ſe rendre publics. Depuis que j'ay eu de ces Raviſſemens je n'ay pas tant ſenty cette eſpece de glorieux tourment dont je parle à preſent, mais bien cet autre, dont j'ay parlé cy-devant, je ne me ſouviens pas en quel Chapitre, lequel eſt fort different en pluſieurs choſes de celuy-cy, & d'un Ordre ſuperieur. Maintenant aux premieres approches de cette peine, Nôtre-Seigneur enlevant l'ame à luy la met incontinent dans l'extaſe, de maniere qu'il ne

laiſſe plus de lieu à la douleur ny à la ſouffrance, la jouïſſance y ſuccedant auſſi-tôt. Qu'il ſoit à jamais beny pour tant de graces qu'il fait à cette ame ingrate qui répond ſi mal à tant de bienfaits.

CHAPITRE XXX.

La Sainte réprend le diſcours de ſa vie, & raconte de quelle maniere, Nôtre-Seigneur remedia à une partie de ſes travaux, en conduiſant au lieu où elle étoit le ſaint Religieux Pierre d'Alcantara de l'Ordre du glorieux ſaint François. Elle traite auſſi de pluſieurs grandes tentations, & peines interieures qu'elle ſouffroit quelquefois.

VOyant donc que je ne pouvois preſque rien, ou pour mieux dire rien du tout, pour empeſcher en moy ces grands tranſports, je commençay à les craindre beaucoup, car je ne pouvois comprendre comment le plaiſir & la peine ſe pouvoient trouver enſemble dans un tel excés. Je ſçavois bien que la ſouffrance du corps, & le contentement de l'eſprit ſe

pouvoient bien rencontrer en même temps dans la même perſonne ; mais qu'une même ame reſſentit tout à la fois tant de douleur, & tant de plaiſir, c'eſt ce qui paſſoit mon eſprit. Je faiſois ce que je pouvois pour tâcher de reſiſter à ce qui ſe paſſoit en moy, mais tous mes efforts étoient fort inutiles, & ne ſervoient pour l'ordinaire qu'à me fatiguer vainement. Je recourois à la Croix pour me défendre contre celuy là même, qui par elle nous a tous mis à l'abry

Ce qui me cauſoit le plus de peine, étoit de voir que perſonne ne m'entendoit. Pour cela, je le connoiſſois fort bien, cependant je ne l'oſois dire qu'à mon Confeſſeur: car c'euſt été faire connoître bien clairement que je n'avois point d'humilité. Mais il plût à Nôtre-Seigneur de remedier à une partie de mes peines, & de les faire ceſſer même tout-à-fait pour un temps, en permettant que le Bienheureux Pere Pierre d'Alcantara vint au lieu où j'étois. J'ay déja fait mention de luy ailleurs, & dit quelque choſe de ſa penitence. Entre autres particularitez on m'a aſſuré qu'il avoit porté continuellement pendant vingt ans un cilice de lames de fer blanc. C'eſt de luy qu'il court certains petits livres d'O-

raiſon en langue vulgaire, qui ſont preſentement fort en vogue, & avec ſujet: car le long exercice luy en ayant fait acquerir une grande experience, ce qu'il en a écrit ne ſçauroit être qu'infiniment utile à ceux qui s'y appliquent. Il gardoit dans toute ſa rigueur la premiere Regle du Bienheureux ſaint François. Je ne m'étends pas davantage ſur ſon ſujet, l'ayant fait autre part plus amplement.

Cette Dame veuve ſi grande ſervante de Dieu, & ſi fort mon amie, dont j'ay déja parlé, ayant ſceu qu'un ſi grand perſonnage étoit en ce lieu, me procura l'avantage de le voir, ſçachant bien le beſoin que j'en avois: car ſouvent elle étoit témoin de mes peines, & me conſoloit même beaucoup, ſa foy étant ſi grande qu'elle ne pouvoit attribuër qu'à l'Eſprit de Dieu ce que tous les autres diſoient être une illuſion du Demon. Outre qu'elle avoit l'eſprit fort bon, & qu'il y avoit toute ſureté avec elle pour le ſecret, Nôtre-Seigneur luy faiſoit à elle-même beaucoup de graces dans l'Oraiſon, & c'eſt apparemment pour cela que ſa majeſté l'éclaira ſur ce qui ſe paſſoit en moy; à quoy les ſçavans ne connoiſſoient rien. Mes Confeſſeurs me permettoient pour mon ſoulagement de

luy confier pluſieurs choſes comme à une perſonne qui en étoit fort capable, & à qui les graces que Nôtre-Seigneur me faiſoit, avoient même ſouvent quelque rapport, me donnant pluſieurs avis fort utiles à ſon ame.

Comme donc cette Dame eût appris la venuë de ce grand ſerviteur de Dieu, afin que je luy pûſſe parler plus commodément, elle obtint ſans m'en rien dire, permiſſion de nôtre Provincial, de me faire aller pour huit jours chez elle. Ce fut là, & en quelques Egliſes, que je commençay d'avoir pluſieurs entretiens avec luy, cette premiere fois qu'il vint icy : car depuis j'en ay eu en divers temps quantité d'autres occaſions. Je commençay par luy rendre compte en abregé de toute ma vie, & de ma maniere d'oraiſon avec le plus de clarté qu'il me fut poſſible, ayant toûjours obſervé de parler autant clairement que veritablement, avec ceux que j'ay conſultez ſur l'état de mon ame ; deſirant qu'ils en connuſſent juſques aux premiers mouvemens, & apportant contre moy-même toutes les raiſons que je pouvois prevoir, dans les choſes où il pouvoit y avoir quelque doute, ou quelque ſujet de défiance. Luy ayant donc découvert mon ame ſans luy rien ca-

cher, ny luy rien déguiſer, je connus preſque tout d'abord qu'il me comprenoit, par l'experience qu'il avoit de pareilles choſes ; & c'étoit juſtement ce que cherchois: car alors je ne me comprenois pas moy-même ſuffiſamment, comme à preſent, pour pouvoir m'en expliquer. Nôtre-Seigneur m'a ouvert depuis l'eſprit, & pour diſcerner les graces qu'il me fait, & pour en pouvoir parler; mais avant cela, il falloit, comme ce ſaint homme, avoir paſſé par la même voye, pour me comprendre juſques au bout, & me dire ce que c'étoit.

Il me donna de très-grandes lumieres: car juſques-là ces Viſions, au moins celles qui étoient ſans images, étoient pour moy quelque choſe de tout-à-fait incomprehenſible, auſſi bien que celles où les ſeuls yeux de l'ame avoient part, ne pouvant comprendre comment cela ſe pouvoit faire, & ne m'imaginant pas, comme j'ay déja dit, que l'on puſt compter ſur d'autres que ſur celles que l'on voit de ſes propres yeux, & je n'en avois point de celles-là. Ce ſaint homme me fit jour dans ces tenebres, & m'éclaircit nettement de tout, m'exhortant de n'avoir point d'inquietude, mais de remercier beaucoup Dieu, puiſque j'avois tout

lieu d'être aſſurée que c'étoit ſon Eſprit qui agiſſoit en moy; & que hors les choſes de la foy, il n'y avoit rien de plus certain, n'y à quoy je deuſſe donner plus de creance. Il ſe conſola beaucoup avec moy, & me témoigna toute ſorte d'affection, & de diſpoſition à me rendre ſervice. Il a toûjours continué depuis à me vouloir du bien, & à avoir commerce avec moy, juſques à me donner part de pluſieurs choſes qui le regardoient. Il avoit de ſon côté les œuvres, & les effets, & je n'avois du mien que les deſirs; mais ils ne laiſſoient pas de luy faire plaiſir, voyant que Nôtre-Seigneur me les donnoit ſi puiſſans & déterminez au bien. Ce courage qu'il remarquoit en moy, étoit ce qui l'engageoit à me continuër ſes bontez, n'y ayant pour une perſonne qui eſt arrivée à l'état où il étoit, joye ny conſolation pareille à celle de rencontrer quelqu'un à qui il paroiſſe que Nôtre-Seigneur y ait donné entrée: car je croy qu'alors on ne pouvoit gueres dire autre choſe de moy; & Dieu veuille que je ſois à preſent plus avancée dans une ſi ſainte voye.

Je luy fis tres-grande pitié, & il me dit que cette contradiction des gens de bien que j'avois ſoufferte, étoit une des plus grandes peines que l'on pût éprouver en

cette vie ; mais que je n'étois pas encore au bout, & qu'il me reſtoit beaucoup de choſes à ſouffrir ; parce que j'avois beſoin d'une continuelle aſſiſtance, & qu'il n'y avoit perſonne dans cette Ville qui m'entendît. Il me promit pourtant de parler à celuy qui me confeſſoit, & à un de ceux qui me tourmentoient le plus, qui étoit ce Gentilhomme marié, dont j'ay déja parlé, & qui par la grande affection qu'il avoit pour moy, me faiſoit la plus rude guerre. C'étoit une ame fort ſainte, & fort timorée ; & comme il m'avoit veuë il y avoit peu de temps ſi mauvaiſe, il ne pouvoit jamais prendre aſſez d'aſſurance ſur mon état. Ce ſaint perſonnage fit en ſorte de leur parler à tous deux enſemble, & leur allegua toutes les raiſons qu'il pût pour les raſſurer, & faire qu'ils ne m'inquietaſſent plus. Mon Confeſſeur n'en avoit pas grand beſoin ; mais pour le Gentilhomme, ce n'étoit pas de même, & tout ce que luy dit le bon Pere, ne fut pas ſuffiſant pour le convaincre tout-à-fait ; mais cela fit au moins qu'il ne m'effraya plus tant.

Nous convinſmes enſemble, le Reverend Pere & moy, que je luy écrirois à l'avenir tout ce qui m'arriveroit de nouveau, & que nous prierions beaucoup Dieu l'un pour l'autre.

l'autre. C'eſtoit en luy une grande marque d'humilité de compter pour quelque choſe les prieres d'une creature auſſi miſerable que je le ſuis, & c'eſtoit pour moy un grand ſujet de confuſion. Il me laiſſa avec beaucoup de joye & de conſolation, me recommandant de faire l'Oraiſon à l'ordinaire en toute aſſeurance, ſans douter que ce fut l'eſprit de Dieu qui operoit en moy; & que s'il m'arrivoit quelque choſe d'extraordinaire, ſurquoy j'euſſe quelque doute, pour plus grande ſureté j'en donnaſſe part à mon Confeſſeur, & qu'avec cela je me tinſe en paix. Mais cependant il n'eſtoit pas tout-à-fait en mon pouvoir de me maintenir dans un ſi grand calme: car Nôtre-Seigneur me conduiſoit par la voye de la crainte, & permettoit que je creuſſe quelquefois qu'il y avoit de l'illuſion du Demon, quand on m'en parloit; de maniere qu'on peut dire que je vivois toûjours entre la crainte & l'aſſurence de mon état, ſelon les diverſes impreſſions que Nôtre-Seigneur m'en donnoit, ſans que perſonne eût aſſez de credit pour me faire croire autre choſe que ce qu'il m'en faiſoit ſentir luy-même interieurement. Ainſi, quoy qu'il ſoit vray que ce ſerviteur de Dieu me conſolât, & me cal-

mât beaucoup, je ne luy donnay pourtant pas aſſez de créance pour demeurer tout-à-fait ſans crainte, principalement quand Nôtre-Seigneur me laiſſoit dans les travaux interieurs dont je vas parler; mais il y eût toûjours beaucoup d'adoudiſſement; & je ne pouvois me laſſer d'en rendre graces à Dieu, & au glorieux ſaint Joſeph mon Pere, à qui j'attribuois la venuë de ce ſaint Religieux, qui étoit Commiſſaire General de la Province qui porte le nom de ce grand Saint, auquel ſouvent, auſſi bien qu'à la ſainte Vierge, je m'eſtois adreſſée dans mes peines.

Il m'arrivoit donc quelquefois, comme il m'arrive encore à preſent, quoy que plus rarement, d'être dans de grandes peines interieures, & en même-temps dans des douleurs & des ſouffrances ſi ſenſibles & ſi dures à porter, que je ne ſçavois où j'en étois. D'autres fois mon corps ſe trouvoit dans des maux encore plus terribles; mais comme l'ame n'y avoit point de part, je les portois fort gayement: il n'en eſt pas de même quand l'ame & le corps ſouffrent tout à la fois, & c'eſt une aſſaut bien rude à ſoutenir. Toutes les graces que Nôtre-Seigneur m'avoit faites, s'éfaçoient lors de mon eſprit, & il ne m'en

reſtoit, comme d'un ſonge, qu'un leger ſouvenir, qui ne ſervoit qu'à me tourmenter: car mon eſprit s'obſcurciſſoit de telle maniere que je me laiſſois aller à mille doutes, & mille défiances, qui me perſuadoient que je n'avois jamais rien compris en tout ce qui s'étoit paſſé en moy; que ce n'avoit été peut-être que des imaginations; que c'eſtoit bien aſſez que je fuſſe trompée, ſans tromper encore des gens de bien; enfin, dans cet état je me trouvois ſi mauvaiſe, qu'il me ſembloit que c'étoit mes pechez qui avoient ſuſcité tous les maux, & toutes les héréſies qui ont paru de nos jours.

C'eſtoit une fauſſe humilité que le Demon inventoit pour me troubler, & pour eſſayer de jetter mon ame dans le deſeſpoir. J'ay une ſi grande experience de cet artifice du Demon, que comme il ſe voit à preſent découvert, il ne m'inquiette plus tant là-deſſus qu'il faiſoit autrefois. Il eſt aiſé de reconnoître que c'eſt luy, par l'agitation, & le trouble avec lequel commence l'attaque, par le renverſement general où l'ame ſe trouve tout le temps qu'elle dure, & par l'obſcurité & l'affliction d'eſprit qu'elle y laiſſe, avec une ſechereſſe & une indiſpoſition pour l'Oraiſon, & pour tout

bien ; de maniere qu'il ſemble que l'ame ſoit comme ſuffoquée, & le corps comme garrotté, ſans pouvoir faire uſage de l'un ny de l'autre. Au lieu que la veritable humilité a des effets tout contraires : car quoy que l'ame ſe reconnoiſſe pour tres-miſerable, quoy que nous ſentions de la peine de nous voir tels que nous ſommes, quoy que nous ayons tous les mêmes ſentimens de nôtre exceſſive malice, & que nous les reſſentions bien veritablement, tout cela ne ſe fait point avec trouble, n'inquiete point l'ame, ny ne luy cauſe ny nuage, ny ſechereſſe ; mais au contraire tout ſe paſſe avec joye, avec tranquillité, avec ſuavité, avec lumiere. Si elle ſouffre quelque peine de ſes pechez, cette même peine d'un autre côté la conſole, voyant la grande grace que Dieu luy fait de ſentir une telle peine, & pour un ſi juſte ſujet. Si on a le cœur ſerré d'avoir offenſé Dieu, d'un autre côté la miſericorde de ce même Dieu le met au large ; la même lumiere qui ſert à l'ame à ſe confondre, luy ſert en même temps à benir Dieu de l'avoir ſi long-temps ſoufferte.

Cette autre humilité qu'excite le Demon ne laiſſe aucune lumiere pour le bien ; il ſemble à l'ame que Dieu aille

tout mettre à feu & à ſang ; elle ne voit en luy que la rigueur de ſa juſtice, & quoy qu'il luy reſte encore de la foy pour croire qu'il y a une miſericorde, le pouvoir du Demon n'allant pas juſques à luy en faire perdre toute creance, elle eſt telle cependant qu'elle n'en ſçauroit tirer aucune conſolation : au contraire la vûë d'une ſi grande miſericorde contribuë encore à augmenter ſon tourment, par les reflexions qu'elle fait ſur ce qu'elle auroit deû rendre de retour à une bonté ſi demeſurée.

Je vous repette encore, mon Reverend Pere, que c'eſt un artifice du Demon des plus cachez, des plus ſubtils & des plus penibles à l'ame que j'aye éprouvé de ſa part : c'eſt pourquoy j'ay été bien aiſe de vous le faire remarquer, afin que ſi jamais il vous arrive d'être attaqué par quelque tentation pareille, vous vous ſerviez de ces lumieres pour la reconnoître, pourvû que vôtre eſprit vous reſte aſſez libre pour en faire uſage : car il ne faut pas que vous penſiez que ce diſcernement dépende de l'étude, ny de la ſcience, puiſque toute ignorante que je ſuis, je n'ay pas laiſſé de comprendre, aprés être ſortie de la peine, que ce n'étoit qu'une pure chi-

mere. Ce qui m'a paru de plus certain en cela, c'eſt que Dieu le voulant, & le permettant ainſi, il donnoit au Demon la licence de m'attaquer, comme il la luy donna autrefois pour tenter Job, avec cette difference, que comme foible & mauvaiſe, je n'ay pas été éprouvée par de ſi rudes aſſauts.

Je me ſouviens qu'il m'arriva une autre peine aſſez remarquable, une avant Veille de la Feſte du Saint Sacrement, pour laquelle j'ay beaucoup de devotion, quoy que j'en aye toûjours moins que je ne devrois. Elle ne me dura cette fois que juſques au jour de la Feſte: car d'autres fois elle m'a duré huit & quinze jours, & juſques à trois ſemaines, encore ne ſçay-je ſi cela n'a point été plus loin; & cela m'arrive le plus ordinairement dans les dernieres ſemaines de Carême, durant leſquelles mon cœur ſe ſent attiré à s'épancher avec plus de ſuavité dans l'Oraiſon. Le Demon donc embarraſſe l'eſprit par des choſes ſi frivoles, qu'en un autre temps je ne ferois que m'en rire; il le fait donner à tout ce qu'il luy plaît, & tient toute l'ame enchaînée ſans pouvoir être maîtreſſe d'elle-même, ny penſer à autre choſe qu'aux extravagances qu'il luy re-

preſente, & qui ne valent pas la peine de l'occuper; de maniere que ſans eſtre ny occupée, ny deſoccupée, elle ſe trouve ſeulement en une maniere d'eſtat violent, qui la met comme hors d'elle-même. La comparaiſon du jeu de ballon m'eſt venuë quelquefois en l'eſprit pour exprimer cette agitation de l'ame, étant certain qu'en cet état les Demons ſe joüent d'elle en la même maniere, ſans qu'il ſoit en ſon pouvoir d'échapper de leurs mains.

Il ne ſe peut dire tout ce qu'elle ſouffre, elle cherche par tout quelque ſoûtien, & Dieu ne permet pas qu'elle en trouve: car bien que la faculté du libre-arbitre luy reſte, elle eſt ſi enveloppée, que je dirois volontiers, que l'ame ne va qu'à tatons. C'eſt comme une perſonne qui auroit été ſouvent à un endroit, encore qu'elle y allât de nuit & dans l'obſcurité, elle ne laiſſeroit pas de ſçavoir par l'experience du paſſé les lieux où elle ſe pourroit heurter, parce qu'elle les a vûs en plein jour, & d'en éviter le danger. L'ame de la même maniere ſe garde veritablement d'offenſer Dieu, mais ce n'eſt que par la bonne habitude qu'elle en a priſe: je mets à part l'aſſiſtance dont Nôtre-Seigneur la favoriſe, qui eſt ce qui fait le tout. La foy en cet

état, comme toutes les autres vertus, ſemble toute amortie & toute endormie: on ne peut pas dire pourtant qu'elle ſoit perduë, l'ame croyant toûjours tout ce que croit la ſainte Egliſe; mais on diroit qu'on ne croit alors que du bout des levres: car on eſt dans un tel ſerrement de cœur, & ſi engourdy, que les grandes veritez de Dieu ne frappent que comme un ſon qui viendroit de fort loin. L'amour pareillement eſt ſi tiede, que ſi l'ame entend parler de Dieu, elle croit à la verité qu'il eſt celuy qui eſt, & elle écoute ce qu'on en dit comme une choſe à laquelle elle ajoûte foy, parce que c'eſt la creance de l'Egliſe, mais ſans ſe ſouvenir de ce qu'elle a éprouvé en elle de ſes bontez.

De ſe retirer pour prier Dieu, ou pour être en ſolitude, ce n'eſt que donner lieu à augmenter ſon tourment, qui à mon avis, eſt des plus intolerables; quoy qu'on ne puiſſe dire en quoy il conſiſte. C'eſt une eſpece d'image & de repreſentation des peines de l'enfer; (la penſée n'eſt pas de moy, mais c'eſt Nôtre-Seigneur même qui dans une Viſion me l'a fait connoître ainſi:) car en effet l'ame ſe ſent conſumer en elle-même, ſans ſçavoir qui allume ce feu, ny comment on l'allume, ny comment l'évi-

ter, ny comment l'éteindre. Si elle veut recourir à la lecture pour ſe ſoulager, elle en tire auſſi peu de ſecours que ſi elle ne ſçavoit pas lire. Je me ſouviens qu'un jour je pris en main la vie d'un Saint, pour voir ſi j'y prendrois goût, & pour tâcher de ſoulager mes peines; j'en lûs & relûs juſques à quatre ou cinq fois, cinq ou ſix lignes, & voyant que je n'y comprenois pas plus à la fin qu'au commencement, quoy que le livre fût en langue vulgaire, je le laiſſay-là. Cela m'eſt arrivé encore pluſieurs autres fois, mais celle-cy m'eſt reſtée plus particulierement imprimée dans l'eſprit. D'aller chercher pour lors quelque converſation, c'eſt encore pis, le Demon excitant dans le cœur des mouvemens de colere ſi vifs, & une ſi mauvaiſe humeur, qu'il ſemble qu'on voudroit devorer tout le monde, ſans que l'on puiſſe s'en défendre; & il ſemble que l'on faſſe bien aſſez pour lors de ſe contenir, quoy qu'il ſoit plus juſte de dire que c'eſt Nôtre-Seigneur qui le fait, & qui ſoûtient ceux qui ſont en cet état pour les empeſcher de rien dire, ny de rien faire qui l'offenſe, ou qui prejudicie au prochain.

Si je voulois recourir à mon Confeſſeur, quoy que tous ceux que j'avois alors

& que j'ay encore à preſent, ſoient de fort ſaintes perſonnes, ce que j'en vas dire ne laiſſe pas d'être vray; que ſouvent ils me traittoient, & me gourmandoient avec des paroles ſi dures & ſi ſeches, que les leur repetant enſuite, ils s'en étonnoient eux-mes, & me diſoient qu'ils n'en étoient pas les maîtres, & que quoy qu'ils s'obſervaſſent pour ne le plus faire une autre fois, quand ils me verroient dans de ſemblables travaux de corps & d'eſprit, & qu'ils priſſent reſolution de me conſoler plûtôt avec charité, ayant compaſſion, & ſcrupule même de ne l'avoir pas toûjours fait; l'occaſion revenuë, ils ne pouvoient faire autrement. Ce n'étoit pas qu'ils uſaſſent d'aucunes paroles où Dieu fût offenſé, mais elles étoient aſſeurément des plus deſagreables que l'on puiſſe entendre d'un Confeſſeur. Ils pretendoient ſans doute par là me mortifier; mais quoy qu'en une autre diſpoſition j'en euſſe eu de la joye, & l'euſſe aiſément ſouffert, dans celle là tout me faiſoit de la peine. Je m'imaginois auſſi quelquefois que je les trompois, & je les allois trouver pour les avertir bien ſerieuſement qu'ils ſe gardaſſent de moy, & qu'il ſe pouvoit bien faire que je les abuſaſſe. Je connoiſſois bien que je

ne l'aurois pas voulu faire de propos deliberé, ny leur dire un ſeul menſonge; mais en cet état tout me faiſoit peur. Il y en eut un qui me répondit un jour, ayant reconnu la tentation où j'étois, que je n'avois que faire de me mettre en peine, & que quand j'aurois voulu le tromper, il avoit du ſens dans la teſte pour s'empeſcher de l'être; cette parole me conſola beaucoup.

Preſque toûjours, au moins le plus ordinairement en achevant de communier, ma peine ſe diſſipoit; & quelquefois même dés que j'approchois de la ſainte Table, je me trouvois en un inſtant dans un ſi grand calme de corps & d'eſprit, que j'en étois ſurpriſe, toutes les tenebres de mon ame s'évanoüiſſant en un moment à l'aſpect de divin Soleil, qui luy faiſoit connoître que ce n'étoit que de vains fantômes qui l'avoient épouvantée. D'autres fois par une ſimple Viſion ou par une ſeule parole de Nôtre-Seigneur, comme par ce ſeul mot, *Ne vous affligez point, ne craignez rien*, je me trouvois tout-à-fait bien, comme je l'ay déja remarqué ailleurs, & je rentrois dans un calme parfait, auſſi diſpoſée à prendre mes délices avec Nôtre-Seigneur, que ſi je n'avois rien ſouf-

fert. Je me plaignois lors à luy de ce qu'il permettoit que j'enduraſſe de ſi grandes peines; mais il faut avoüer quelles étoient bien payées : car preſque toûjours elles étoient ſuivies d'un ſurcroît de graces extraordinaire. Il ſemble que ce ſoit pour l'ame une eſpece de creuſet d'où elle ſort comme l'or, plus épurée & plus lumineuſe, pour mieux appercevoir dans ſon fond le Dieu qui y habite. De là vient que dans la ſuite ces mêmes travaux qui avoient paru inſupportables, deviennent beaucoup moindres, & que l'on deſire même de les ſouffrir encore de nouveau, ſi par cette voye Noſtre-Seigneur eſt plus honoré : & quand on devroit être accablé de tribulations & de perſecutions encore plus grandes, pourvû qu'on n'y offenſe point Dieu, la joye de ſouffrir pour luy l'emporte toûjours par deſſus la douleur, que l'on regarde comme un ſujet de nouveau progrés dans la vertu. Je ſuis bien éloignée de croire que j'en aye fait un ſi bon uſage, mais au contraire je reconnois que j'y ay toûjours commis beaucoup d'imperfection.

D'autres fois j'ay eu des peines d'une autre maniere, & j'en ſuis encore aſſez ſouvent attaquée. Il me ſemble que tout pouvoir m'eſt oſté de penſer à quoy que

ce ſoit de bon, & tout deſir de m'y appliquer ; L'ame & le corps ſe trouvant tout à la fois dans une peſanteur, & une incapacité generale; je ne ſens pas alors ces autres tentations, & inquietudes dont je viens de parler, mais ſeulement un dégoût de toutes choſes ſans ſçavoir d'où cela vient, & ſans que rien contente mon ame. Le ſeul remede que j'y trouve eſt de tâcher moitié de gré, moitié de force, de m'occuper à de bonnes œuvres exterieures; cet état fait bien connoître le peu que c'eſt que de nous quand la grace ſe cache: cette peine pour cela même ne m'a jamais été des plus ſenſibles, la veûë & l'experience de ma baſſeſſe me donnant toûjours quelque eſpece de ſatisfaction qui me ſoûtient.

Quelques autres fois je me trouve de même, ſans pouvoir avoir aucune penſée fixe & arreſtée, ny de Dieu, ny d'aucune autre choſe bonne, & ſans pouvoir faire l'Oraiſon, quoy que je ſois en ſolitude: mais je ſens bien que j'en diſcerne la cauſe, & je m'apperçois clairement que tout le mal vient de l'entendement & de l'imagination: car pour la volonté il me ſemble que je la ſens en bonne aſſiette, & diſpoſée pour tout bien; mais il n'y a que

cet entendement qui eſt ſi vagabond & ſi libertin, qu'on ne le ſçauroit mieux comparer qu'à un fou que perſonne ne peut retenir dans ſa furie, n'eſtant pas en effet la maitreſſe de l'arreſter ſeulement la longueur d'un *Credo*. Je m'en ris quelquefois, & dans l'aveu de ma miſere je m'arreſte moy-même à le conſiderer luy lâchant la main pour voir où il ira ; & je dois rendre graces à Dieu de ce que par ſa bonté il ne s'échape jamais, ou c'eſt une grande merveille, à rien de mauvais ; mais ſeulement à des choſes indifferentes, par exemple, s'il ſe preſente quelque choſe à faire icy, ou là, ou en cet autre endroit.

Je connois alors combien grande eſt la grace que Nôtre Seigneur me fait, quand il tient ce fou enchaiſné, comme il l'eſt dans la parfaite contemplation, & je penſe quels ſentimens auroient de moy les perſonnes qui me croyent bonne, ſi elles me voyoient dans un tel égarement d'eſprit. J'ay grande compaſſion de la pauvre ame de la voir en ſi mauvaiſe compagnie, je ſouhaiterois bien de la voir une fois en liberté, & dans ce tranſport je ne puis m'empécher de dire quelquefois à Nôtre Seigneur: » Quand ſera-ce, mon Dieu, que je verray » enfin toute mon ame occupée à vous loüer ?

Quand ſera-ce que toutes ſes puiſſances « reünies joüiront de vous ? ne permettez « plus, Seigneur, qu'elle ſoit ainſi miſe en « pieces. Car en effet dans l'état dont je parle, on diroit que chaque puiſſance tire de ſon côté pour la déchirer. J'ay ſouffert en cette maniere pluſieurs fois, & je comprens bien que mon peu de ſanté y contribuë ſouvent. Cela rappelle dans mon eſprit le grand dommage que nous a cauſé le peché de nôtre premier Pere; car c'eſt à mon avis de cette ſource que vient cette incapacité generale de joüir d'un ſi grand bien, quoy qu'à mon égard mes propres pechez en ſoient ſans doute la principale cauſe : car s'ils n'avoient point été en ſi grand nombre, j'aurois été apparemment plus ſtable dans le bien.

Voicy une autre grande peine qui m'a travaillée. Comme j'entendois, ce me ſembloit, tous les livres qui traittent de l'Oraiſon, & que je croyois n'en avoir plus beſoin, Nôtre-Seigneur m'ayant fait paſſer par tout les états qui y ſont expliquez, je n'en liſois plus du tout, mais ſeulement des vies de Saints qui m'encourageoient, & me profitoient, ce me ſembloit, davantage, me conſiderant bien éloignée de ce qu'ils avoient fait pour Dieu: Je pris de là oc-

caſion de ſoupçonner en moy peu d'humilité, de penſer ainſi être arrivée à de ſi hauts degrez d'Oraiſon ; & comme je ne pouvois gagner ſur moy d'en juger autrement, j'en reſſentois beaucoup de peine, juſques à ce que des perſonnes habiles, & entres autres le Bien-heureux Pierre d'Alcantara me dirent que je ne m'en inquietaſſe point. Je voy fort bien que pour ce qui eſt de ſervir Dieu, je n'ay pas encore commencé ; mais à l'égard des graces, je ne puis diſſimuler que Nôtre-Seigneur ne m'en ait favoriſée, autant que pluſieurs autres bonnes ames ; je ſçay bien encore que je ne ſuis qu'imperfection, mais pour les bons deſirs, & pour l'amour de Dieu, je reconnois bien que Nôtre-Seigneur m'a fait faire quelque progrés, pour être en état de luy pouvoir rendre quelque petit ſervice. D'un coſté donc l'amour que je ſens me conſole ; mais d'autre part les œuvres qui me manquent, & la multitude des imperfections que je vois en moy me deſole.

Quelques autres fois mon ame ſe trouve dans une eſpece de ſtupidité, dans laquelle il me ſemble que je ne fais ny bien ny mal, mais que je vas ſeulement mon chemin, ſuivant, comme l'on dit, les autres

tres à la file, ſans ſonger ny à la peine, ny à la gloire, ny à la vie, ny à la mort, ny à plaiſir, ny à déplaiſir, non plus que ſi je n'avois point de ſentiment : je dirois volontiers que l'ame en cet état eſt comme un petit aſnon qui va paiſſant, & qui ne laiſſe pas de ſe nourrir, & de croître, parce qu'on luy fournit de la paſture; mais qui mange ſans ſçavoir ce qu'il fait. Car en effet l'ame en cette diſpoſition n'eſt pas aſſurément ſans être nourrie & ſoûtenuë par des graces de Dieu tres-conſiderables, puiſque dans une vie auſſi miſerable qu'eſt celle-cy, elle ne s'ennuye point de vivre, & qu'elle la paſſe avec égalité & tranquillité d'eſprit; mais elle ne ſent en elle ny mouvement, ny effets aucuns de ces graces, dont elle ſe puiſſe appercevoir.

Il me vient à ce moment en l'eſprit, que c'eſt comme ſi on navigeoit avec un vent doux & favorable, on ne laiſſe pas d'avancer beaucoup, ſans qu'on s'en apperçoive; au lieu que dans ces autres manieres les effets étant fort grands, l'ame reconnoiſt incontinent ſon progrés par le boüillonnement ſubit de ſes deſirs, qui font qu'elle n'eſt jamais contente de tout ce qu'elle peut faire pour Dieu. Tels ſont ceux qui ſont touchez de ces vives im-

preſſions de l'amour de Dieu dont j'ay parlé, & que je ne ſçaurois mieux comparer qu'à ces petites ſources d'eau vive que j'ay vûës quelquefois, dont le boüillon ſortant continuellement du creux de leur petit baſſin, fait monter & tournoyer juſques au haut le ſable avec l'eau. La comparaiſon me paroît tout-à-fait naturelle; & c'eſt là juſtement le portrait des ames que Dieu conduit par cette voye. Leur amour eſt toûjours boüillonnant, & toûjours penſant à ce qu'elles feront pour Dieu; elles ne peuvent ſe contenir en elles-mêmes non plus que cette eau dans ſon fonds, d'où elle s'éleve ſans ceſſe. Il en eſt de même d'une ame en cette diſpoſition; l'amour qui la poſſede ne luy laiſſe pour l'ordinaire aucun repos, elle eſt agitée par de continuelles ſaillies; & toute enyvrée qu'elle eſt, elle voudroit que pour luy aider à loüer Dieu, tous les autres beuſſent à la même ſource, qu'elle ne craint point qui tariſſe. O combien de fois ſur ce ſujet me ſuis-je ſouvenuë de cette eau vive dont Nôtre-Seigneur parla à la Samaritaine! J'ay toûjours eu une devotion particuliere à cet Evangile; & ſans comprendre, comme je puis faire à preſent, cet excellent don, dés ma plus tendre jeu-

neſſe, je ſuppliois ſouvent Nôtre-Seigneur qu'il m'accordât cette eau admirable; & par tout où j'étois, j'avois toûjours un tableau de Nôtre-Seigneur aſſis ſur le bord du puits, avec ces paroles: *Domine, da mihi hanc aquam. Seigneur, donnez-moy de cette eau.*

On peut auſſi comparer cet amour à un grand feu, qui a beſoin pour l'entretenir, qu'on luy fourniſſe toûjours de quoy brûler. Il en eſt de même des ames dont je parle, qui, à quelque prix que ce ſoit, voudroient inceſſamment fournir du bois à ce feu ſacré, pour l'empeſcher de s'éteindre. Pour moy j'avoüe que quand je n'aurois que des pailles à y jetter, cela ne laiſſe pas de me conſoler; c'eſt ce qui m'arrive quelquefois, & même aſſez ſouvent. En certains temps je ne fais que rire de mon empreſſement; en d'autres je m'afflige beaucoup de mon impuiſſance, & voyant que je ne ſçaurois faire autre choſe, l'activité interieure qui me preſſe inceſſamment de rendre quelque ſervice à Dieu, me porte à orner quelques images de petits feüillages & de fleurs, à balayer, ou parer quelque Hermitage, ou à faire quelques autres choſes ſi petites & ſi legeres, qu'il n'y a pour moy que de la confuſion. Que

ſi je veux faire quelque penitence, ce n'eſt encore preſque rien ; & ſi Nôtre-Seigneur n'acceptoit ma bonne volonté, je vois que tout cela ne meriteroit pas d'être compté devant luy ; & je ne fais auſſi moy-même que m'en mocquer.

Les ames en qui Nôtre-Seigneur par ſa bonté alume ce feu de ſon amour ſi vif & ſi actif, n'ont pas peu à ſouffrir ; mais ſur tout quand les forces du corps leur manquent pour faire quelque choſe pour luy, c'eſt pour eux un rude ſupplice. Car ne pouvant, faute de forces, jetter du bois dans ce feu ſacré, & l'ame mourant de langueur dans l'apprehenſion qu'il ne s'éteigne, il ſemble qu'elle tourne ſon activité contre elle-même pour ſe conſumer, & pour ſe reduire en cendre : elle ſe déſeche & ſe diſtille toute en larmes ; & ce tourment eſt aſſurément bien dur, quoy qu'il ait pourtant ſes délices. Ceux-là ſans doute ont bien ſujet de remercier Nôtre-Seigneur, qui ont été aſſez favoriſez de luy, pour avoir part à cet amour ; & à qui il a donné en même-temps des forces & de la ſanté pour faire des penitences ; ou de la ſcience, des talens, & la liberté neceſſaire pour preſcher, confeſſer, & attirer des ames à Dieu ; ils ne ſçavent pas,

& ne ſçauroient comprendre le bien qu'ils poſſedent, s'ils n'ont paſſé par là, & ne ſe ſont trouvez dans cet état d'impuiſſance, de ne pouvoir rien faire pour ſon ſervice, & de recevoir continuellement de luy de nouvelles graces. Qu'il ſoit beny en toutes choſes, & que les Anges le glorifient à jamais. Ainſi ſoit-il.

Je ne ſçay ſi je fais bien, mon Reverend Pere, de mettre icy tant de menu détail; mais comme vous m'avez mandé, encore depuis peu, de ne point craindre de m'étendre, & de ne rien obmettre, j'écris avec toute la clarté & toute la ſincerité que je puis, tout ce qui me vient en memoire; & il ne ſe peut faire avec cela que je n'oublie encore beaucoup de choſes, parce qu'il m'y faudroit employer trop de temps, & comme j'ay dit j'en ay tres-peu, outre que le profit qui s'en retireroit ſeroit peut-être fort petit.

CHAPITRE XXXI.

La Sainte traite de quelques autres tentations exterieures, repreſentations & tourmens du Demon; & de diverſes autres choſes, dont il eſt tres-à-propos que les perſonnes qui marchent dans la voye de la perfection, ſoient prevenuës, & averties.

APrés avoir parlé de quelques-unes des tentations & peines interieures & ſecrettes, dont le Demon troubloit & inquietoit quelquefois mon ame, j'en diray auſſi quelques autres qui étoient quaſi publiques, & telles qu'on ne pouvoit douter qu'elles ne vinſſent de luy.

Comme j'étois un jour dans un Oratoire, il m'apparut à mon côté gauche d'une figure effroyable; je remarquay particulierement ſa bouche, parce qu'il me parla; C'étoit une choſe tout-à-fait horrible à voir: il ſembloit qu'il luy ſortoit du fond des entrailles une grande flâme de feu, étincelante de toutes parts. Il me dit d'un ton épouvantable, que je m'étois échappée de ſes mains; mais qu'il ſçauroit

bien me ratraper. Je fus ſaiſie d'un grand effroy ; & ayant fait comme je pus le ſigne de la Croix, il diſparut ; mais il revint auſſitôt ; & cela par deux fois. De maniere que ne ſçachant plus que faire, j'eus recours à de l'eau benite qui étoit là ; & en ayant jetté à l'endroit où il paroiſſoit, il n'y revint plus du tout.

Une autre fois il me tourmenta pendant cinq heures par des douleurs terribles, & des inquietudes telles de corps & & d'eſprit, que je ne ſçavois plus que devenir. Celles qui étoient avec moy en étoient toutes épouvantées ſans pouvoir y apporter de remede, & ſans que j'y en trouvaſſe moy-même. C'eſt aſſez ma coûtume quand les douleurs que je ſouffre ſont dans cet excés, de faire des actes interieurs du mieux qu'il m'eſt poſſible, & de ſupplier Nôtre-Seigneur que s'il a agreable que je ſois en cet état, il me donne la patience neceſſaire, & qu'aprés cela il m'y tienne, ſi bon luy ſemble, juſqu'à la fin du monde. Sentant donc cette fois la rigueur du mal qui alloit toûjours croiſſant, j'eus recours à ces actes pour tâcher de le porter avec reſignation ; & il plût à Nôtre-Seigneur de me faire connoître que c'étoit un effet du Demon: car j'apperceus proche

de moy un petit more effroyable, qui grinçoit des dents comme un deſeſperé, voyant qu'il n'y avoit que de la perte pour luy, au lieu du gain qu'il s'étoit promis. Je ne fis que m'en rire, & je n'eus aucune peur, à cauſe des perſonnes qui étoient avec moy: Elles étoient toutes deſolées ne ſçachant quel remede apporter à de ſi grands tourmens: car ſans pouvoir m'en empeſcher, je me donnois de grands coups à la teſte, aux bras, & à tout le corps. Ce qui étoit encore de pis, c'eſt que je ſouffrois dans l'interieur une ſi grande agitation, que je ne pouvois avoir aucun repos; & je n'oſois demander de l'eau benite, de peur d'effrayer les Sœurs, & qu'elles ne connuſſent ce que c'étoit. J'ay pluſieurs experiences de la force qu'elle a pour chaſſer les Demons, & empeſcher qu'ils ne reviennent. Le ſigne de la Croix les fait bien fuïr auſſi, mais ils retournent incontinent. Cela fait voir la grande vertu de cette eau; & en mon particulier j'en éprouve des effets ſi puiſſans & ſi ſenſibles, que lors que j'en prends il m'eſt tout ordinaire de ſentir en moy comme un épanchement univerſel de joye, que je ne ſçaurois bien exprimer, & qui eſt accompagnée d'un contentement interieur qui fortifie

toute l'ame. Cecy n'eſt point une imagination, ny une choſe qui me ſoit arrivée pour une ſeule fois, mais tres-ſouvent, & à laquelle j'ay fait une attention tres-particuliere. Diſons que c'eſt comme ſi une perſonne qui auroit grand chaud, & qui ſeroit fort alterée, beuvoit un grand verre d'eau froide, elle ſe ſentiroit toute rafraiſchie en un inſtant. Je conſidere à ce ſujet combien tout ce que l'Egliſe ordonne eſt grand, & digne de reſpect, & j'ay un plaiſir ſingulier de voir la force que renferment les paroles qu'elle employe, puis qu'elles en communiquent tant à cette eau, & qu'on en voit des effets ſi differens de celle qui n'eſt pas benite.

Comme donc mon tourment ne ceſſoit point, je dis aux Sœurs qui étoient là, que ſi je ne craignois point qu'elles ſe mocquaſſent de moy, je leur demanderois de l'eau benite; elles en apporterent, & en jetterent ſur moy; mais cela ne fit aucun effet; j'en pris moy-même, & en jettay où étoit le Demon, qui s'enfuit dans le moment; & tout mon mal me quitta de même que ſi on me l'avoit enlevé avec la main; excepté que je demeuray toute rompuë, comme ſi l'on m'avoit donné pluſieurs coups de bâton. Je tiray de cecy un grand

profit, par la reflexion que je fis au pouvoir tyrannique que ce malheureux eſprit doit excercer ſur ceux qui ſont à luy, puis qu'il fait tant ſouffrir un corps & une ame qui ne luy appartiennent pas, quand Nôtre-Seigneur luy en donne la permiſſion ; & cela me donna un nouveau deſir de me delivrer d'une ſi méchante compagnie.

Il y a peu qu'il m'arriva encore la même choſe ; mais cela ne dura pas ſi long-temps, & j'étois lors toute ſeule ; j'appellay pour demander de l'eau benite ; & quand les Demons s'en furent allez, deux Religieuſes bien dignes de foy, & qui pour rien du monde n'avanceroient un menſonge, entrant au lieu où j'étois, ſentirent une tres-mauvaiſe odeur, comme de ſoulphre brûlé: pour moy je ne la ſentis pas, quoy qu'elle durât aſſez long-temps pour s'en appercevoir.

J'étois une autre fois au Chœur, où me trouvant ſurpriſe d'un mouvement ſubit de recueillement, je ſortis promptement de peur qu'on ne s'en apperceût. Toutes celles qui ſe trouverent proche du lieu où je me retiray, entendirent donner de grands coups ; & j'entendis auſſi parler autour de moy, comme ſi des gens euſſent

complotté quelque choſe enſemble, ſans diſtinguer pourtant ce qu'ils diſoient, étant dans une Oraiſon ſi profonde que je n'étois capable de rien comprendre, ny d'être touchée d'aucune crainte. Il m'arrivoit preſque toûjours d'entendre ces mêmes bruits, toutes les fois que Nôtre-Seigneur me faiſoit la grace de rendre ſervice à quelque ame pour ſon ſalut. En voicy un exemple que je puis aſſurer être bien veritable, & dont il y a bon nombre de témoins, entr'autres, celuy qui me confeſſe à preſent, qui en a vû toute la preuve dans une lettre de la perſonne même à qui la choſe eſt arrivée, que je ne luy avois pas nommée, mais qu'il connoiſſoit bien d'ailleurs.

Un Preſtre me vint trouver, qui depuis deux ans & demy gardoit un peché mortel des plus abominables dont j'aye jamais oüy parler, ſans s'en être confeſſé pendant tout ce temps-là, & ſans s'en amander; & avec cela il diſoit la Meſſe: il confeſſoit bien tous les autres pechez, mais pour celuy-là il diſoit qu'il ne ſçavoit comment il pourroit dire une choſe ſi honteuſe. Il avoit de grands deſirs de ſortir de ſon peché, mais il n'en avoit pas la force; j'en eus une extrême pitié, & je reſſentis beaucoup

de douleur de voir que Dieu fût ſi fort offenſé. Je luy promis de prier Dieu pour luy, & d'y engager encore d'autres perſonnes meilleures que moy ; & je l'adreſſay à un certain Eccleſiaſtique à qui il me dit qu'il n'auroit pas de peine de rendre mes lettres. Dés la premiere il ſe confeſſa; & Dieu eût agreable de faire miſericorde à cette ame, en faveur de tant de ſaintes perſonnes qui en avoient ſupplié ſa divine Majeſté, à ma recommandation ; & toute miſerable que je ſuis, je l'avois fait auſſi de mon côté, avec toute l'ardeur qui m'avoit été poſſible. Il me manda le changement manifeſte qui étoit en luy, y ayant déja quelques jours qu'il ne tomboit plus dans ce peché ; mais que le tourment que la tentation luy faiſoit ſouffrir étoit ſi grand, qu'il luy ſembloit qu'il étoit dans l'enfer, & qu'il me prioit que je continuaſſe à le recommander à Dieu. J'y engageay de nouveau mes Sœurs, qui prirent la choſe fort à cœur ; & ce fut ſans doute à leurs prieres que Nôtre-Seigneur m'accorda une ſi grande grace, ſans que perſonne ſe pût douter pour qui c'étoit.

De mon côté, je demanday inſtamment à Nôtre-Seigneur, que ces tourmens & ces tentations s'appaiſaſſent, & que je m'of-

frois à ſoûtenir les attaques de tous ces Demons, pourvû que je ne l'offenſaſſe point. Il eſt certain que pendant un mois j'en ſouffris étrangement; & ce fut durant ce temps-là que les deux choſes dont je viens de parler, m'arriverent. Il plût à Noſtre-Seigneur qu'il en fut delivré, ainſi que le Confeſſeur & le penitent me le manderent tous deux: car je leur avois fait ſçavoir ce que je ſouffrois pendant ce mois. Son ame prit force dans la ſuite; & dans la ſainte liberté dont il jouïſſoit, il ne ſe pouvoit laſſer de rendre graces à Nôtre-Seigneur, & de me marquer ſa reconnoiſſance, comme ſi j'y avois contribué quelque choſe. Il eſt vray que la creance qu'il avoit que Nôtre Seigneur me favoriſoit de ſes graces, luy pouvoit avoir été utile; & il diſoit que lors qu'il ſe ſentoit fort preſſé de la tentation, il n'avoit qu'à lire mes lettres, & elle le quittoit auſſitôt. Il étoit fort étonné de ce que j'avois ſouffert en ſa place, & de la maniere dont il avoit été delivré, & j'en ſuis encore moy-même étonnée, toute preſte pourtant à en ſouffrir autant pluſieurs années s'il le falloit, pour le ſoulagement de cette ame. Nôtre-Seigneur ſoit loüé de tout. On voit par là ce que peuvent les prieres de ceux qui le ſer-

vent, comme j'ay ſujet de croire que le font les Sœurs de cette Maiſon. Mais comme c'étoit moy qui avois procuré ces prieres, c'étoit apparemment pour cela que les Demons étoient plus indignez contre moy, que contre les autres; & Nôtre-Seigneur le permettoit auſſi ſans doute pour mes pechez.

En ce même temps je crûs un ſoir que ces malheureux m'alloient étrangler; & comme on m'eût jetté beaucoup d'eau benite, j'en vis une grande multitude qui s'enfuyoient, comme s'ils euſſent été ſe precipiter. Ils m'ont ſouvent tourmentée de la ſorte, mais ſans me faire à preſent aucune peur, ſçachant qu'ils n'ont de pouvoir que ce que Nôtre-Seigneur leur en donne; & je craindrois, mon Reverend Pere, de vous ennuyer, ſi je vous en diſois davantage, & de n'y rechercher que ma propre conſolation. Ce qui en a été dit ſuffit pour faire connoître aux veritables ſerviteurs de Dieu, combien ils ſe doivent peu ſoucier de tous ces vains artifices, par leſquels les Demons cherchent à les épouvanter. Il eſt ſeur que toutes les fois que nous les mépriſons ils ſe retirent plus affoiblis, & l'ame en demeure plus maîtreſſe, & toûjours avec quelque nouvel avan-

tage, que je ne m'arreſteray pas icy à expliquer, pour ne me pas trop étendre. Je diray ſeulement ce qui m'arriva un ſoir du jour des Morts. Aprés avoir finy un Nocturne dans un Oratoire, comme je diſois certaines Oraiſons fort devotes qui ſont à la fin, dans nôtre Livre d'Office, le Demon ſe mit deſſus pour m'empeſcher d'achever: je fis le ſigne de la Croix, & il s'en alla. Dés que je recommençay il revint auſſitôt; & il me ſemble que cela arriva trois fois, ſans pouvoir achever; juſques à ce que j'euſſe jetté de l'eau benite, & à l'inſtant je vis ſortir quelques ames du Purgatoire, à qui il falloit qu'il reſtât peu à ſouffrir; & je penſay ſi ce n'étoit point que le Demon eût pretendu par là retarder leur delivrance. Je l'ay veû rarement ſous des formes ſenſibles; mais tres-ſouvent ſans figure, comme ſont les Viſions dont j'ay parlé, ou, ſans forme ſenſible, on ne laiſſe pas de voir clairement qu'il eſt là. Je veux encore rapporter une autre choſe qui me cauſa beaucoup d'effroy.

Un jour de la ſainte Trinité étant au Chœur, en un certain Monaſtere, je vis dans un Raviſſement un fort grand debat de Demons contre des Anges, je ne pouvois comprendre ce que vouloit dire cette

Viſion ; mais il ne ſe paſſa pas quinze jours ſans que l'on comprit aiſément ce qu'elle ſignifioit par la diſpute qui s'éleva entre des perſonnes d'Oraiſon, & d'autres qui n'en étoient pas. Ce démêlé dura long-temps, & cauſa beaucoup de trouble & de dommage dans la maiſon où il arriva.

Une autre fois je vis une grande multitude de Demons autour de moy, & il me ſembla que j'eſtois environnée d'une grande clarté, qui ne leur permettoit pas de m'approcher : je pris cela comme une marque de la protection de Dieu qui me défendoit d'eux, & me garantiſſoit de l'offenſer. Et par certaines choſes que j'ay remarquées en moy, j'ay connu que cette Viſion eſtoit veritable. Ce qu'il y a de plus important, c'eſt qu'à preſent je ſuis tellement perſuadée de leur peu de pouvoir, pourveu que je ſois fidele à Dieu, que je n'en ay preſque aucune apprehenſion, toute leur force n'eſtant rien, ſi ce n'eſt à l'égard des ames timides, & qui ſe rendent à leur volonté : car contre celles-là, ils ſont bien valoir leur pouvoir.

Je me ſentois quelquefois dans les attaques dont j'ay parlé, comme ſi les Demons euſſent voulu reveiller en moy toutes les foibleſſes

foibleſſes de ma vie paſſée, & dans cet état j'avois bien ſujet de me recommander à Dieu. Mon plus grand tourment étoit de ce qu'il me ſembloit que puiſque de telles penſées me venoient, toutes mes affaires ne devoient eſtre qu'un pur effet du Demon ; & juſques à ce que mon Confeſſeur me calma là-deſſus, je ne pouvois ſeulement comprendre qu'un premier mouvement de mauvaiſes penſées pût avoir lieu dans une ame qui recevoit de ſi grandes graces de Nôtre-Seigneur.

D'autres fois j'eſtois fort tourmentée, & je le ſuis encore à preſent, de me voir trop eſtimée & trop loüée, principalement par des perſonnes du premier rang. Cela m'a fait beaucoup ſouffrir, & j'en ſouffre encore beaucoup, quand je fais reflexion à la vie de Nôtre-Seigneur & à celle des Saints, qui ont toûjours marché à travers des mépris & des injures, & que je me vois aller par une route toute contraire. J'en ſuis tellement ſaiſie de crainte & de confuſion, que je n'en oſe lever les yeux, & voudrois me cacher à tout le monde, ce qui n'eſt pas, quand je ſuis dans la perſecution. Car quoy que la nature le reſſente, & en paroiſſe affligée, l'ame s'éleve au deſſus, & comme une Reyne dans ſon pro-

pre Royaume, ſe complaît de voir tout ſous ſes pieds. Je ne comprends pas comment ces choſes ſe peuvent accorder, mais je ſçay bien que tout cela ſe paſſe de la ſorte.

Quand je penſois quelquefois que ces graces que Nôtre-Seigneur me faiſoit, devoient venir à la connoiſſance du public, j'entrois dans une peine ſi exceſſive, & qui me duroit ſouvent pluſieurs jours, que mon ame en étoit toute troublée. Je m'imaginois qu'il y avoit dans ce ſentiment de la vertu & de l'humilité; mais un Pere Dominicain fort ſçavant, m'a bien fait voir le contraire, & je ſuis bien perſuadée maintenant que c'eſtoit une tentation. Elle vint juſques à un tel point que j'aurois, ce me ſembloit, conſenti plûtôt à être enterrée toute vive; & lors que ces grands receuillemens, & ces Raviſſemens ſubits commençerent à me prendre en public, ſans que j'y puſſe reſiſter, j'en demeurois enſuite ſi honteuſe, que j'aurois voulu ne paroître jamais en lieu où perſonne m'eût veuë.

Comme j'en étois un jour fort affligée, Nôtre-Seigneur me dit que je n'avois pas ſujet de tant craindre, puiſqu'il n'en pouvoit arriver que deux choſes, ou que l'on

murmurât contre moy, ou qu'on l'en glorifiât; me faiſant connoître par là que ceux qui ajouteroient foy aux graces qu'il me faiſoit, luy en rapporteroient la gloire, & que ceux qui ne les croiroient pas, me condamneroient ſans qu'il y eût de ma faute, & que dans l'un & dans l'autre, il y avoit à gagner pour moy; c'eſt pourquoy je ne devois pas m'en tourmenter. Ces paroles me calmerent, & me conſolent encore toutes les fois que j'y penſe. La tentation alla juſqu'à un tel excés, que j'eus envie de quitter ce lieu-là, & de paſſer avec un Dot dans un autre Monaſtere, bien plus reſſerré que celuy où j'eſtois lors. J'avois beaucoup oüy parler de l'extréme regularité qu'on y obſervoit, avec cela il étoit de nôtre même Ordre, & fort éloigné, & c'étoit la conſolation que je recherchois le plus, d'être dans un lieu, où l'on ne me connût pas, mais mon Confeſſeur ne me le voulut jamais permettre.

Toutes ces craintes me deroboient beaucoup de la liberté de l'eſprit, mais je parvins depuis à comprendre que ce n'étoit pas une bonne humilité, qui portoit tant de trouble dans l'ame. Ce fut Nôtre Seigneur même qui m'ouvrit les yeux ſur cette verité; & en effet ſi j'avois été pleinement,

& entierement convaincuë, qu'il n'y a rien de bon en moy qui ſoit de mon propre, mais que tout bien vient de Dieu, j'aurois dû avoir les mêmes ſentimens de ce qui me touche, que de ce qui regarde les autres ; & comme je n'ay nulle peine de les entendre loüer, & qu'au contraire, ce m'eſt un ſujet de joye, & de conſolation de voir que Dieu faſſe éclater en eux ſes merveilles, n'aurois pas dû être fâchée non plus, qu'elles paruſſent en moy.

Je donnay encore dans un autre excés, qui fut de demander à Dieu, & de faire même pour cela des prieres particulieres, que lors que quelqu'un appercevroit en moy quelque bien, il plût à ſa divine Majeſté de luy faire connoître en même-temps mes pechez : c'eſt une choſe que j'ay toûjours ſouhaitée, afin qu'on vît que c'eſtoit ſans l'avoir merité que Nôtre-Seigneur me faiſoit des graces. Mon Confeſſeur m'a défendu de puis peu de faire à Dieu de pareille demande ; mais juſques à preſent, ſi je voyois une perſonne qui eut de moy des penſées trop favorables ; je tâchois par toutes ſortes de voyes, & de detours, de luy faire connoître mes pechez, & il me ſembloit que cela me ſoulageoit. On m'en a fait depuis un grand ſcrupule, & il me

ſemble bien à preſent qu'il y avoit là moins d'humilité, que de tentation, car je n'en manquois pas de toutes ſortes. Je m'imaginois quelquefois que je trompois tout le monde, & quoy qu'il ſoit vray que l'on ſoit trompé de penſer qu'il y ait quelque bien en moy, mon deſſein n'eſtoit pourtant pas de tromper perſonne, & je n'en ay jamais eu l'intention; mais il faut que Nôtre-Seigneur le permette pour quelque fin qui luy eſt connuë; cette diſpoſition faiſoit que j'aurois eu grand ſcrupule de rien communiquer de ces graces à mon Confeſſeur même, s'il n'y avoit eu de la neceſſité.

Je connois maintenant que dans toutes ces vaines craintes, ces inquietudes, & ces excés de pretenduë humilité; il y avoit bien de l'imperfection, & du défaut de mortification: Puis qu'une ame abandonnée entierement à Dieu, n'eſt non plus touchée du bien que du mal que l'on dit d'elle. Si une bonne fois elle comprend bien comme Nôtre-Seigneur veut qu'elle le comprenne, qu'elle ne poſſede rien d'elle-même, qu'elle s'en remette à celuy qui luy fait ces faveurs, c'eſt à luy à ſçavoir pourquoy il les rend publiques, & qu'elle ſe prepare ſeulement à la perſecu-

tion, qui eſt inevitable au temps où nous ſommes, à ceux en qui Nôtre-Seigneur trouve bon de faire éclater ces ſortes de graces : car il y a mille yeux ouverts ſur une ſeule de ces ames, pendant que mille autres d'une autre trempe n'en ont pas un qui les obſerve. C'eſt ce qui fait qu'à la verité il y a toûjours ſujet de craindre, & il faut que cette crainte que j'avois lors fut de cette nature, c'eſt-à-dire, qu'elle procedaſt plûtôt d'un défaut de courage, que d'une veritable humilité. Car il eſt certain qu'une ame que Dieu permet qui ſoit ainſi expoſée en veuë, doit ſe preparer à être martyre du monde, qui ne manquera pas de luy donner la mort, ſi elle ne le previent, en mourant elle-même à tout ce qui eſt du monde.

Je ne voy rien de bon en luy, que de ce qu'il ne peut ſouffrir les moindres imperfections dans les gens de bien; & qu'à force de murmurer contr'eux, il contribuë à les perfectionner. C'eſt ce qui me fait dire qu'une perſonne qui n'eſt pas encore parfaite, a beſoin de plus de courage pour marcher dans le chemin de la perfection, que pour ſouffrir un prompt martyre ; parce que cette perfection ne s'aquiert pas tout d'un coup, à moins d'une grace tres-par-

ticuliere de N. S. qu'il fait à qui il luy plaît. Et cependant les perſonnes du monde veulent les gens tout parfaits dés l'entrée, & de mille lieuës ſentent la moindre faute, qui eſt peut-être une vertu dans ceux qu'ils condamnent ; mais parce qu'en leur place ils en auroient fait un vice par le mauvais uſage, ils jugent d'autruy par eux-mêmes. Ils voudroient qu'on ne bût ny ne mangeât, & qu'il ne fût pas ſeulement permis, comme l'on dit, de reſpirer. Et plus ils font de cas d'une perſonne, plus ils ſemblent oublier que pour parfaite qu'elle ſoit, elle a encore un corps ſujet comme les autres, aux miſeres de la terre malgré toute ſa vertu, qui ſemble la mettre au deſſus de tout. C'eſt ce qui me fait repeter qu'on a beſoin d'un grand courage, parce qu'une pauvre ame à peine a-t-elle commencé à marcher, que l'on voudroit qu'elle volât ; à peine a-t-elle commencé à vaincre ſes paſſions, qu'on la voudroit, dans les plus grandes occaſions, auſſi ferme & auſſi inébranlable, qu'il paroît que les Saints l'ont été, aprés qu'ils ont été confirmez en grace.

Je trouve en cecy un grand ſujet de loüer Dieu, & en même temps un autre ſujet d'affliction, parce qu'un grand nom-

bre de pauvres ames qui n'ont pas la force de ſoûtenir tels aſſauts, en prennent occaſion de retourner en arriere, comme je ſuis perſuadée que j'aurois fait moy-même, ſi Nôtre-Seigneur, par ſa bonté infinie, n'avoit tout fait de ſon côté, comme il vous ſera aiſé de le voir, mon Reverend Pere, dans cet écrit, n'ayant fait que tomber & me relever, juſques à ce que ſa miſericorde en ait fait toutes les avances. Je voudrois pouvoir dire tout ce qui en eſt, parce que je ſuis perſuadée qu'il y a pluſieurs ames qui ſe trompent en cecy, & qui pretendent voler avant que Dieu leur ait donné des aîles. Je croy m'être ſervie de cette comparaiſon quelqu'autre fois, mais elle vient fort bien à ce ſujet, voyant certaines ames fort affligées par ce zele prematuré. Comme elles commencent avec de grands deſirs, une grande ferveur & une forte reſolution d'avancer dans la vertu, & que quelques-unes ont même, quand à l'exterieur, tout quitté pour ce ſujet; lors qu'elles voyent en d'autres plus avancées qu'elles, des vertus & des perfections dont Dieu les favoriſe, & auſquelles elles ne peuvent atteindre; & qu'elles liſent dans tous les livres qui traittent de l'Oraiſon & de la Contemplation, des pratiques

& des moyens pour y arriver, qu'elles ne peuvent gagner ſur elles de mettre en uſage, elles s'affligent & ſe deſolent entierement.

Elles entendront parler, par exemple, qu'il ne ſe faut point mettre en peine que l'on diſe du mal de nous, & qu'il faut au contraire en avoir plus de joye, que ſi on en diſoit du bien; qu'il ne faut tenir compte de la gloire; qu'on doit avoir un grand détachement de ſes parens, & que s'ils ne ſont point perſonnes d'oraiſon, on doit ſentir de l'ennuy, plûtôt que du plaiſir dans leur converſation; & pluſieurs autres choſes pareilles, que je regarde comme des dons de Dieu, & qui doivent être mis, ce me ſemble, au rang des biens ſurnaturels, étant ſi contraires à nos inclinations. Mais qu'elles ne s'affligent point, ſi elles n'y arrivent pas tout d'un coup, & qu'elles eſperent en la bonté de Nôtre-Seigneur, qui par le moyen de l'Oraiſon, & par la fidelité qu'elles apporteront à faire de leur côté tout ce qui dépendra d'elles, changera un jour leurs bons deſirs en effets: Car c'eſt une choſe tout-à-fait neceſſaire pour ſoûtenir la foibleſſe de nôtre nature d'avoir une grande confiance, & de ne nous point décourager; mais

d'eſperer fortement ; que pourvû que nous faſſions nos efforts, nous ne manquerons pas d'en ſortir victorieux.

Comme j'ay beaucoup d'experience de ces choſes, je prendray la liberté, mon Reverend Pere, de faire icy une petite remarque qui vous pourra être utile; c'eſt qu'encore qu'il ſemble qu'on ait acquis une vertu, on ne doit pas ſe le perſuader aiſément, ſi elle n'a été miſe à l'épreuve par ſon contraire. Car nous devons toûjours marcher avec precaution, & être ſur nos gardes tant que nous vivons ; pluſieurs choſes pouvant nous arrêter par les chemins ; à moins, comme j'ay dit, que la grace ne nous ait été pleinement donnée pour connoître le neant de toutes choſes, ſans quoy cette vie eſt toûjours expoſée à mille perils. Il y a peu d'années qu'il me ſembloit, que non ſeulement je n'étois point attachée à mes parens, mais qu'ils m'embarraſſoient ; & il eſt certain que j'avois peine à ſouffrir leur converſation. Il ſe preſenta une affaire aſſez importante qui m'obligea de paſſer quelque temps auprés d'une de mes ſœurs, que j'avois autrefois fort aimée. Quoy qu'elle ſoit meilleure que moy, ſon état different étant mariée, faiſoit que je ne me liois pas beau-

coup avec elle dans la converſation, & que je demeurois ſeule le plus que je pouvois; le ſujet de nôtre entretient ne pouvant être toûjours tel que je l'aurois ſouhaité. Cependant je m'apperceus que ſes peines commençoient auſſi à me toucher plus que n'auroient fait celles d'une perſonne indifferente, & juſques à en prendre quelque ſoucy. Enfin je connus par là que je n'étois pas autant libre que je le penſois, & que j'avois encore beſoin de fuir l'occaſion, pour donner lieu de croître à ce commencement de vertu, dont Nôtre-Seigneur m'avoit favoriſée; & c'eſt ce que par ſa grace, j'ay toûjours tâché de faire depuis.

On doit faire grand cas d'une vertu naiſſante, dés le moment que Nôtre-Seigneur commence à la faire éclore en nous; & on ne doit en aucune maniere s'expoſer au peril de la perdre: Cela ſe doit entendre de toutes ſortes de vertus, & particulierement de ce qui regarde le mépris du point d'honneur. Car ne croyez pas, mon Reverend Pere, que tous tant que ſommes qui penſons en être tout-à-fait exempts, le ſoyons. C'eſt une choſe ſur laquelle nous avons beſoin de veiller continuellement; & toute perſonne qui ſera encore, pour

peu que ce ſoit, ſenſible à ce point d'honneur, ſi elle a envie de profiter, doit, ſi elle m'en croit, s'en défaire abſolument. C'eſt une chaîne ſi forte, qu'il n'y a que Dieu qui la puiſſe rompre, par le moyen de l'oraiſon, & des efforts que nous ferons de nôtre part: autrement nous trouverons ſans ceſſe des obſtacles en nôtre chemin. Et il eſt incroyable combien ſi peu qu'il en reſte, cela cauſe de dommage. Je voy certaines perſonnes, dont les actions ſont toutes ſaintes, & qui font de ſi grandes choſes pour Dieu, que tout le monde en eſt en admiration. Pourquoy faut-il, ô mon Dieu, que de telles ames touchent encore à la terre? Comment n'ont-elles pas encore atteint le comble de la perfection? qu'eſt-ce que cela veut dire? qu'eſt-ce qui les peut arreſter? C'eſt qu'il leur reſte encore un petit point d'honneur; & ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'elles n'en veulent pas demeurer d'accord, le Demon leur faiſant entendre qu'elles ne font en cela que ce qui eſt de leur devoir. Mais je les conjure de m'en croire, & d'ajoûter foy pour l'amour de Nôtre-Seigneur, à cette pauvre petite fourmy: car c'eſt luy qui veut qu'elle parle, & les avertiſſe que ſi elles ne s'en défont; ce ſera comme une

chenille, qui veritablement ne fera pas mourir tout-à-fait l'arbre, mais qui luy oſtera ſa beauté, & l'empeſchera de profiter; & s'il porte quelques fruits, ils ſeront tellement gâtez qu'ils ne pourront profiter aux autres: c'eſt à dire, que le bon exemple qu'elles auroient pû donner au prochain, ſi leurs vertus avoient été ſaines & ſans tache, ſera ſans effet & de peu de durée.

Je l'ay dit pluſieurs fois, & je le repete encore, que ſi peu qu'il y ait de ce point d'honneur, c'eſt comme un faux ton dans un jeu d'orgue, qui en trouble toute l'harmonie. Et ſi c'eſt une choſe prejudiciable à toute perſonne de quelque état qu'elle ſoit, on peut dire que c'eſt une peſte pour celles qui ſont dans la voye de l'Oraiſon. Nous cherchons à nous unir étroitement à Dieu, nous faiſons profeſſion de ſuivre les conſeils de Jeſus-Chriſt chargé d'injures & de faux témoignages, & nous voulons avec cela conſerver en leur entier nôtre honneur & nôtre reputation; Il eſt impoſſible d'arriver où nous pretendons, puiſque nous n'allons pas le même chemin que luy. Il n'y en a point d'autre pour meriter qu'il s'approche de nous, que de nous faire une continuelle violence, & de

chercher les occaſions de perdre en pluſieurs choſes, un peu de nos droits. Mais quelqu'un me dira peut-être, je ne ſçay en quoy je le puis faire, il ne ſe preſente rien pour mettre ma fidelité à l'épreuve ; & moy je croy que ſi on eſt dans une ferme reſolution de tout mépriſer pour Dieu, il ne permettra pas que faute d'occaſion, le fruit d'une ſi grande vertu ſe perde, & ſa bonté ſçaura bien ménager les choſes, de maniere qu'on en aura peut-être plus qu'on n'en voudra, il n'y a ſeulement qu'à mettre la main à l'œuvre.

Je diray icy quelques-ûnes des petites choſes que je tâchois de faire pour Dieu dans mon commencement : ce ne ſont que de vrayes bagatelles, & de petites pailles, comme j'ay déja dit, dont je tâchois d'entretenir le feu de la pieté, auſſi ne ſuis-je propre à autre choſe, mais c'eſt pour faire voir que Nôtre-Seigneur reçoit tout: qu'il ſoit beny à jamais. Entre mes autres défauts j'avois celuy de ne ſçavoir pas trop bien dire mon Breviaire, non plus que toutes les ceremonies du Chœur, où je manquois beaucoup, faute d'application, & pour avoir l'eſprit en d'autres vains amuſemens. Je voyois d'autres Novices par qui j'aurois bien pû me faire inſtruire,

mais je n'oſois leur demander mes doutes, de peur de leur faire connoître mon ignorance ; le bon exemple que je devois leur donner ne manquant pas de venir, comme c'eſt l'ordinaire, au ſecours de ma vanité. Mais quand Nôtre-Seigneur eut commencé de m'ouvrir un peu les yeux, quoy que je ſçeuſſe les choſes, pour peu que je heſitaſſe, je les demandois aux plus jeunes, & je n'en perdis pour cela, ny honneur, ny eſtime, au contraire, Nôtre-Seigneur depuis ce temps-là me donna plus de memoire que je n'en avois.

Je ſçavois mal le chant, à moins que je n'euſſe étudié ce que j'avois à dire. On m'avertiſſoit aſſez de le faire, mais j'eſtois ſi ſenſible à ce défaut, que la peur de manquer me troubloit ; de maniere que je diſois encore moins bien que je ne ſçavois ; ſi ç'avoit été par reſpect pour la preſence de Dieu, ç'auroit été une vertu, mais c'étoit par pure gloire à cauſe des perſonnes qui m'entendoient. Je me fis enſuite une loy, quand je ne ſçavois pas tout à fait bien quelque choſe, de dire que je ne la ſçavois pas : au commencement cela me faiſoit bien de la peine, mais dans la ſuite je le faiſois même avec plaiſir ; & il eſt certain que dés que je ne me ſouciay plus

que l'on connut mon ignorance, j'en diſois beaucoup mieux, & je me trouvay libre de ce malheureux point d'honneur que je me figurois en cela, chacun le mettant où il luy plaît. On voit par ces bagatelles qui ne ſont rien, & moins encore que rien, ce que je ſuis, puiſque telles choſes étoient capables de me faire de la peine; cependant les petits efforts que l'on fait pour s'en délivrer peu à peu, ne laiſſent pas d'être agreables à Dieu, quand on le fait pour ſon amour, & ſa bonté ne laiſſe pas de leur donner du poids, & de nous aſſiſter pour en entreprendre de plus grandes.

Il en eſt de même en ce qui peut regarder l'humilité; car voyant que toutes, excepté moy, s'avançoient dans la vertu, n'ayant jamais été bonne à rien, je tâchois de prendre mon temps, lors que les Sœurs ſortoient du Chœur pour plier au moins leurs manteaux, & je me repreſentois en cela que je ſervois des Anges qui venoient de chanter les loüanges de Dieu : on s'en apperçût je ne ſçay comment, & je n'en eus pas peu de confuſion, n'en étant pas encore là, que de conſentir à être découverte en de pareilles choſes; non ſans doute par humilité, mais de peur qu'on ne ſe

mocquaſt

mocquaſt de moy, de ce que ma vertu ſe reduiſoit à ſi peu de choſe.

Quelle honte, ô mon Sauveur, de ſentir en moy le poids de tant de miſeres, & de m'amuſer à compter quelques menus grains de ſables, que je n'avois pas même le courage de lever de terre pour vôtre ſervice, & qui étoient mêlez de tant de bouës, & de tant d'imperfections! L'eau ſacrée de vôtre grace ne ſortoit pas encore à gros boüillons de deſſous ce ſable pour l'élever & le purifier. O mon Createur, puiſque je rapporte icy un ſi grand nombre de graces que j'ay reçûës de vôtre liberalité, que n'ay-je au moins, au milieu de tant d'infidelitez, quelque peu de bien à compter qui en valût la peine. Il eſt certain, ô mon Seigneur, que je ne ſçay comment mon cœur le peut ſupporter, ny comment quiconque lira cecy, pourra s'empecher d'avoir de l'horreur pour moy, voyant de ſi grandes graces ſi mal reconnuës; & que je n'ay point de honte de compter ces menus ſervices comme miens, ſi je puis dire Seigneur, que j'aye quelque choſe à moy. Mais pour n'avoir autre choſe à dire de ma part, je ſuis contrainte de rapporter de ſi foibles commencemens, afin que ceux qui en auront de meilleurs,

relevent leurs eſperances, & ſoient aſſurez que Nôtre-Seigneur agréera leurs ſervices, puis qu'il paroît qu'il n'en a pas rejetté de ſi chetifs. Plaiſe à ſa divine Majeſte de me faire la grace que je n'en demeure pas toûjours à ces premieres démarches. Ainſi ſoit-il.

CHAPITRE XXXII.

De quelle maniere il plût à Nôtre Seigneur de la mettre en eſprit dans le lieu de l'Enfer qu'elle avoit merité par ſes pechez, & de ce qui luy fut là repreſenté. Elle commence enſuite à traiter de quelle maniere, & par quels moyens elle entreprit la fondation du Monaſtere de ſaint Joſeph, où elle écrivoit cecy.

LOng-temps aprés que Nôtre-Seigneur eut commencé de me faire pluſieurs des graces dont j'ay parlé, & d'autres encore tres-conſiderables; eſtant un jour en Oraiſon, il me ſembla ſans ſçavoir comment, que je me trouvay en un moment, toute vivante dans l'Enfer: je compris que Nôtre-Seigneur vouloit que

je viſſe le lieu que les Demons m'y avoient preparé, & que j'avois merité par mes pechez; cela ſe paſſa e tres-peu de temps, mais quand je vivrois encore pluſieurs années, il me ſeroit impoſſible, ce me ſemble, d'en perdre le ſouvenir. L'entrée me parut comme une petite ruelle longue & étroite, ou pour mieux dire, comme un four bas, obſcur, & ſerré; le fonds étoit ce me ſemble d'une eau bourbeuſe, fort ſale, d'une odeur empeſtée, & pleine de toutes ſortes de beſtes venimeuſes. Tout au bout il y avoit comme un trou dans le mur, en maniere d'une petite armoire où je me vis mettre fort à l'étroit. Tout cecy encore n'eſt que mal ébauché, & cet aſpect tout affreux qu'il paroît, étoit un charme, en comparaiſon du ſentiment interieur. C'étoit une choſe ſi terrible, qu'il n'y a ce me ſemble, ny paroles, ny expreſſion qui ſoit capable d'en faire comprendre ſeulement la moindre partie. Je ſentis dans l'ame un feu tel, que bien loin d'en pouvoir donner une idée, je ne le puis concevoir moy-même; & dans tout mon corps, des douleurs ſi inſuportables, que tout ce que j'ay jamais ſouffert en ma vie, ne doit être compté pour rien, en comparaiſon de celles-là; quoy qu'au dire des Medecins j'en

aye enduré des plus ſenſibles que l'on puiſſe ſouffrir en ce monde, ſoit dans ces retiremens de nerfs, ſoit en une infinité d'autres maladies que j'ay éprouvées de toutes ſortes, ſans compter les attaques particulieres, où le Demon, comme j'ay dit, pouvoit avoir part. Tout cela, dis-je, n'eſtoit rien en comparaiſon de ce que je reſſentis-là. Ajoûtez à cela de voir que ces horribles tourmens doivent durer toûjours, & ne ſe relâcher jamais; & par deſſus tout une certaine agonie de l'ame, un ſerrement de cœur, un accablement, un ennuy, & un deſeſpoir ſi épouventable, que je ne ſçay comment l'exprimer: c'eſt peu de dire que c'eſt comme ſi l'ame étoit continuellement arrachée, parce que dans cette expreſſion il ſemble que ce ſoit une autre perſonne qui veuille nous oſter la vie, & icy c'eſt l'ame qui ſe déchire elle-même. Le moyen de trouver des termes pour exagerer ce feu interieur, & cette eſpece de rage ſpirituelle, qui ſurpaſſe encore tous les tourmens, & toutes les douleurs du corps, dont l'impreſſion ſe faiſoit en moy ſans que je conneuſſe par qui, mais je me ſentois toute conſumée, & toute miſe en pieces!

Dans ce lieu effroyable il n'y a point de

conſolation à attendre, il n'y a point d'eſpace pour s'aſſeoir, ny pour ſe coucher; car quoy que j'aye dit qu'on m'eût miſe dans cet eſpece de trou dans le mur, ces murs ſi affreux à la veuë, preſſent & ſerrent ſi fort qu'ils ne donnent pas lieu de ſe mouvoir, de maniere qu'on étouffe de tous côtez: il n'y a nulle lumiere, mais tout eſt tenebres, & tenebres tres-obſcures. Je ne comprend pas comment cela ſe peut faire: car quoy qu'il n'y ait point de clarté, on ne laiſſe pas de voir tout ce qui peut faire peine à la veuë. Nôtre-Seigneur ne permit pas cette fois que je viſſe autre choſe du reſte de l'Enfer, comme dans d'autres Viſions, où j'ay veu, particulierement du châtiment de certains vices, des choſes épouventables, & même plus effroyables à voir que celles dont je parle; mais comme je n'en ſentois pas la peine, elles ne me penetrerent pas d'une ſi grande frayeur; car icy il plût à N. Seigneur que j'éprouvaſſe veritablement en eſprit, non ſeulement l'affliction interieure, mais les tourmens même exterieurs, comme ſi mon corps les avoit ſoufferts.

Je ne ſçaurois dire comment tout cela ſe paſſa, mais je compris bien que c'étoit une grande grace, & que Nôtre-Seigneur

avoit voulu que je viſſe de mes propres yeux d'où ſa miſericorde m'avoit retirée. Ce n'eſt rien d'en entendre le recit, ce n'eſt rien que toutes les reflexions que j'avois faites autrefois ſur les divers tourmens de l'Enfer, quoy que je n'en aye jamais guere fait ſur ce ſujet, mon ame n'alant pas à Dieu par la voye de la crainte; mais tout ce qu'on ſe peut figurer, ny tout ce que j'ay jamais lû de la cruauté & de la rage des Demons, n'approche point de cette peine, & en eſt autant different qu'un portrait l'eſt de la perſonne même qu'il repreſente. Il n'y a nulle comparaiſon de nôtre feu à celuy-là; j'en demeuray ſi épouventée, & je le ſuis encore ſi fort en écrivant cecy, quoy qu'il y ait prés de ſix ans que cela ſoit paſſé, que j'en ſens preſque défaillir ma chaleur naturelle, de frayeur, & de ſaiſiſſement; & dans quelques travaux & douleurs que je me rencontre, je n'ay qu'à m'en r'apeller le ſouvenir, pour trouver que tout ce que l'on peut ſouffrir icy n'eſt rien, & que nous nous plaignons quaſi ſans ſujet. C'eſt pourquoy je reviens encore à dire que c'eſt une des plus grandes graces que Nôtre-Seigneur m'ait faite, & qui m'a été la plus avantageuſe, ſoit pour perdre la

crainte des afflictions, & des contradictions de cette vie, ſoit pour m'animer à les ſouffrir, & à rendre graces à Nôtre-Seigneur de m'avoir délivrée, comme j'ay lieu de l'eſperer à preſent, de maux ſi terribles & qui doivent être éternels.

Depuis ce temps-là tout me paroît facile dés que je le meſure à ce moment terrible de ſouffrances que j'ay éprouvé-là. Je ſuis ſurpriſe de ce qu'ayant lû tant de fois des Livres où l'on explique quelque choſe des peines de l'Enfer, je les craignois ſi peu, & en avois une idée ſi éloignée de ce qu'elles ſont. A quoy penſois-je « lors, ô mon Dieu, & comment pouvois-je » prendre du plaiſir à des choſes qui me con- » duiſoient à un lieu ſi épouvantable. Soyez « beni pour jamais, ô mon Sauveur, qui m'a- « vez fait paroître en cela beaucoup plus « d'amour, que je n'en ay pour moy-même ; « combien de fois m'avez vous retirée de « cette noire priſon, & combien d'autres- « fois m'y ſuis-precipitée de nouveau contre « vôtre volonté ! «

J'ay gagné encore de cette veuë le vif ſentiment que j'ay de tant d'ames qui ſe perdent, principalement de ces nouveaux heretiques de nôtre ſiecle, que le Baptême avoit rendus membres de l'Egliſe ; & les

deſirs ardens dont je ſuis continuellement preſſée pour le ſervice des ames ; étant toute preſte ce me ſemble à donner de bon cœur ma vie, & pluſieurs, ſi cela étoit poſſible, pour en garentir une ſeule de ſi horribles tourmens. Je conſidere quelquefois que ſi nous voyons icy une perſonne pour qui nous ayïons une affection particuliere dans quelque douleur ou affliction, nous ſommes naturellement portez à en avoir compaſſion ; & ſi le mal eſt grand, nous en avons nous-mêmes le cœur tout ſerré. Et qu'eſt-ce que cela, en comparaiſon de voir une ame pour toûjours dans le mal le plus extrême de toûs les maux ? Y a-t-il un cœur qui puiſſe y être inſenſible, & n'en être pas penetré de douleur ? Si nous ſommes touchez icy d'un mal qui n'a qu'un cours paſſager, & que nous ſçavons au moins qui doit finir avec la vie, comment pouvons-nous prendre un moment de repos, voyant la perte éternelle de tant d'ames que le Demon entraîne tous les jours avec luy dans les enfers ?

Cette même grace a reveillé encore en moy un nouveau zele, dont je m'anime moy même, & tâche d'encourager les autres, pour ne nous contenter dans une choſe auſſi importante que d'aſſurer nôtre ſa-

lut, de rien moins que de tout ce qui ſera en nôtre pouvoir, ſans rien omettre pour cela de nôtre part; & ſuppliant continuellement Nôtre-Seigneur qu'il nous y aſſiſte de ſes graces. C'eſt le reſultat ordinaire de mes reflexions, quand je conſidere que toute méchante que j'étois, j'avois pourtant quelque ſoin de ſervir Dieu, & m'abſtenois de certaines choſes, par deſſus leſquelles je voy que l'on paſſe dans le monde comme ſi ce n'étoit rien. N. Seigneur me faiſoit auſſi la grace de ſupporter de grandes maladies avec beaucoup de patience: je n'étois point ſujette à murmurer, ny à médire. Il n'auroit pas été, ce me ſemble, en mon pouvoir de vouloir mal à perſonne: je n'étois point envieuſe, ny je ne me ſouviens point d'avoir jamais eu de jalouſie, qui pût aller à un peché conſiderable; & quoy que fort mauvaiſe, je ne laiſſois pas d'avoir diverſes autres diſpoſitions au bien; & pour l'ordinaire la crainte de Dieu devant les yeux. Et avec tout cela, j'ay vû & j'ay éprouvé la triſte demeure, où les Demons m'avoient déja logée, & ſuis contrainte encore d'avoüer, & de reconnoître par la force de la verité qui me preſſe, que mes pechez en meritoient encore davantage, quelque terribles que fuſ-

ſent ces tourmens. C'eſt pourquoy je dis que c'eſt une choſe tres-perilleuſe, de nous contéter de faire peu pour Dieu, & d'avoir ſon ame calme & paiſible, pendant qu'à chaque pas on tombe dans des pechez mortels. Mais pour l'amour de Dieu, fuyons les occaſions, & Nôtre-Seigneur ne manquera pas de nous tendre la main, comme il m'a fait; & plaiſe à ſa divine Majeſté, qu'il ne la retire pas, & que je ne retombe pas de nouveau, aprés avoir vû par avance, où toutes ces cheutes ſe vont enfin terminer: Ne le permettez pas, ô mon Dieu, par vôtre bonté infinie. Ainſi ſoit-il.

Enſuite de cette vûë terrible de l'Enfer, & de la découverte qu'il plût à Nôtre-Seigneur de me faire de divers autres ſecrets, & ſurprenantes merveilles, touchant la gloire qui eſt preparée aux bons, & le châtiment des méchans; roulant ſans ceſſe dans mon eſprit par quelle voye je pourrois faire penitence pour éviter un ſi grand mal, & acquerir quelque merite, pour obtenir un ſi grand bien; je n'avois plus d'autres deſirs que de fuir tout commerce avec les creatures, & d'achever de me ſeparer entierement du monde. Mon eſprit étoit là deſſus dans une agitation continuelle, mais

ce n'étoit point une agitation inquiete, & la douceur qui l'accompagnoit faiſoit bien voir qu'elle venoit de Dieu, & que ſa divine Majeſté donnoit à mon ame cette nouvelle chaleur, pour digerer une nourriture plus forte, que celle dont elle s'étoit nourrie juſques à preſent. En penſant donc à ce que je pourrois entreprendre pour Dieu, je crus que la premiere choſe que j'avois à faire, étoit de ſuivre l'eſprit de la vocation à la Religion, à laquelle Nôtre-Seigneur m'avoit appellée, en gardant ma Regle avec la plus grande perfection qu'il me ſeroit poſſible.

Quoy qu'il y eût pluſieurs ſervantes de Dieu dans la Maiſon où j'étois, & que Nôtre-Seigneur y fût beaucoup honoré, la grande neceſſité où elle étoit, faiſoit que les Religieuſes étoient ſouvent obligées à ſortir, les unes d'un côté, les autres d'un autre; mais toûjours en des lieux où nous pouviõs vivre avec toute ſorte d'honneſteté & de religion. Ce Monaſtere n'étoit pas fondé non plus dans la rigueur de la premiere Regle; mais on y vivoit comme dans tout le reſte de l'Ordre, conformément à la Bulle de Mitigation. Il y avoit encore quelques autres choſes qui me donnoient ſcrupule de mener, ce me ſembloit,

une une vie trop douce & trop commode, dans une maiſon ſi grande & ſi agreable. Mais de tous ces inconveniens, il n'y en avoit point qui me parût plus conſiderable que cette facilité de ſortir; quoy que je fuſſe celle qui en uſoit le plus, à cauſe de certaines perſonnes, à qui nos Superieurs ne pouvoient rien refuſer; & qui étant bien aiſe de m'avoir avec elles, en obtenoient des ordres exprés par leur importunité. De cette maniere il ſe trouvoit que je ne pouvois gueres être dans le Monaſtere, & peut-être le Demon s'en mêloit-il, pour empeſcher que je n'y demeuraſſe beaucoup, parce que m'entretenant quelquefois avec certaines Religieuſes des bons avis que je recevois des perſonnes que je conſultois, cela ne laiſſoit pas de faire beaucoup de fruit dans la Maiſon.

Il arriva un jour qu'une perſonne me venant voir, me dit, & à quelques autres qui étoient avec moy, Que ſi nous étions d'humeur à embraſſer la maniere de vie des Carmelites déchauſſées, il ne ſeroit pas impoſſible d'en établir un Monaſtere. Comme de mon côté j'étois dans ces grands deſirs dont j'ay parlé, je commençay à en conferer avec cette Dame veuve ma bonne amie, dont j'ay déja fait mention; &

qui avoit là même penſée. Elle en dreſſa incontinent le projet, ſur le pied d'y donner du revenu ; ce qui ne convenoit pas trop, comme je le voy à preſent ; mais le zele que nous avions pour la choſe, nous faiſoit paroître qu'il n'y avoit pas d'inconvenient.

D'autre part, étant tres-contente dans la Maiſon où j'étois, qui étoit fort à mon gré, & ma cellule fort propre & fort commode, je me trouvois encore dans une eſpece d'irreſolution : nous convinſmes cependant de recommander beaucoup la choſe à Dieu. Un jour aprés avoir communié, je receus de ſa divine Majeſté un commandement exprés d'y travailler de toutes mes forces, avec de grandes promeſſes ; & aſſurances, *que le Monaſtere ſe feroit, qu'il y ſeroit beaucoup honoré, & qu'il vouloit qu'on l'appellaſt du nom de ſaint Joſeph ; lequel veilleroit à une des portes pour nôtre garde, & la ſainte Vierge à l'autre ; & que Jeſus-Chriſt ſeroit au milieu de nous. Que cette Maiſon ſeroit comme une étoile qui répandroit un grand éclat ; Qu'encore que les Religions fuſſent relâchées de leur premiere ferveur, je ne devois pas croire qu'il en tirât peu de gloire, ny peu de ſervice ; Et*

que ſeroit-ce que du monde ſans les perſonnes religieuſes ! Que je rendiſſe compte à mon Confeſſeur de ce commandement qu'il me faiſoit ; & luy diſſe de ſa part de n'y être point contraire, & de ne m'en point empeſcher.

Cette lumiere inferieure fut accõpagnée de grands effets ; & ces paroles firent en moy une ſi puiſſante impreſſiõ, que je ne pouvois douter que ce ne fut Dieu qui m'avoit parlé. Je ne laiſſay pas de reſſentir une extrême peine, en me repreſentant une partie des travaux & des inquietudes que me devoit coûter une telle entrepriſe, pour laquelle il falloit d'abord ſacrifier le repos, & la ſatisfaction que je goûtois dans mon Convent. Les autres fois que j'en avois tenu quelques diſcours, ce n'avoit point été avec cette entiere détermination & certitude que la choſe ſeroit ; mais icy c'étoit comme ſi on m'eût offert le denier adieu à prendre ou à laiſſer. Et comme je voyois qu'il s'agiſſoit de commencer une choſe qui avoit de ſi grandes ſuites, j'étois comme en ſuſpens de ce que je devois faire : mais Nôtre-Seigneur me repeta tant de fois la même choſe ; me propoſa tant de raiſons fortes & convainquantes, & me donna tant de marques que c'étoit ſa vo-

lonté, que je n'oſay plus penſer à autre choſe, & me reſolus de tout découvrir à mon Confeſſeur, & de luy donner même par écrit tout ce qui s'étoit paſſé.

Il ne fut pas aſſez hardy pour prononcer determinement que je quittaſſe l'entrepriſe, quoy que ſelon toute raiſon humaine, il ne vit gueres d'apparence de ſuccés, par le peu de moyens de cette amie, qui devoit fournir aux frais de la fondation; & ainſi il me renvoya à mon Superieur, pour faire ce qu'il jugeroit à propos. Je n'avois pas coûtume de luy parler de ces ſortes de choſes extraordinaires, c'eſt pourquoy ce fut cette Dame qui ſe chargea de luy propoſer le deſſein qu'elle avoit de fõder ce Monaſtere. Le Pere Provincial entra tout-à-fait bien dans ſes bonnes intentions, étant amy de tout ce qui eſt de Religion. Il luy promit toute l'aſſiſtãce dont elle auroit beſoin, & l'aſſura qu'il admettroit la fondation. Ils en vinrent juſques à convenir du revenu qu'elle auroit; & que pour pluſieurs bonnes raiſons nous ne ſerions jamais plus de treize. Avant que nous euſſions commencé à luy parler, nous avions écrit au Bienheureux Pere Pierre d'Alcantara tout ce qui ſe paſſoit; & il nous avoit conſeillé de ne point abandonner

cette œuvre, nous donnant ſes bons avis ſur tout ce qui étoit à faire.

Nôtre deſſein ne commença pas plûtôt d'être ſceu dans le lieu, qu'il s'éleva contre nous une ſi grande perſecution, que je n'aurois jamais fait de rapporter tout ce qui fut dit, & toutes les railleries qui furent faites, comme d'une choſe tout-à-fait extravagante. On ſe contentoit à mon égard de dire que j'eſtois bien dans mon Convent: mais c'étoit contre ma compagne que l'on étoit principalement déchaîné; & je la voyois quelquefois ſi accablée, que je ne ſçavois plus que faire, trouvant qu'en effet on avoit quelque ſorte de raiſon. Comme j'eſtois ainſi fort affligée, & que je recommandois tout à Dieu, ſa divine Majeſté daigna me conſoler, & m'encourager en me diſant que je verrois par-
» là ce qu'avoient ſouffert les Saints, qui
» avoient fondé les Ordres Religieux,
» que j'avois à eſſuyer beaucoup d'au-
» tres perſecutions, & plus que je ne pou-
» vois penſer; mais que cela ne nous devoit
» point étonner. Il ajouta certaines choſes pour dire à ma Compagne; & ce qui me ſurprend le plus, c'eſt que ſur l'heure nous nous trouvions conſolées de tout le paſſé, & fortifiées pour reſiſter à tous les contradicteurs,

contradicteurs : car c'eſt une verité qu'il n'y avoit preſque perſonne dans tout le lieu, même des gens de pieté & d'Oraiſon, qui ne fuſſent lors contre nous, & à qui il ne parut que c'eſtoit une grande extravagance. Les bruits, & le trouble en furent ſi grands dans mon propre Monaſtere, que noſtre Provincial trouvant qu'il étoit dur d'aller ainſi contre le ſentiment de tout le monde, changea d'avis, & ne voulut plus admettre la fondation, alleguant que le revenu n'eſtoit pas aſſuré, qu'il eſtoit trop peu conſiderable, & que la contradiction eſtoit trop grande. En tout cela, il ſembloit bien qu'il avoit raiſon; enfin il ſe departit de la protection qu'il nous avoit promiſe, & ne voulut plus conſentir à la choſe.

Ce fut pour nous une grande affliction, aprés en avoir eſſuyé les premieres difficultez, de voir l'ouvrage renverſé; & en mon particulier je fus vivement touchée de voir nôtre Provincial contraire : car avec ſon approbation, j'avois de quoy me défendre contre tous les autres. Pour ma Compagne, on ne vouloit plus luy donner l'abſolution, ſi elle n'abandonnoit tout; parce, diſoit-on, qu'elle eſtoit obligée d'éviter le ſcandale. Elle alla trouver un

ſçavant Religieux, & grand ſerviteur de Dieu de l'Ordre de ſaint Dominique pour luy tout conter, & prendre ſes avis (ce fut avant que nôtre Provincial ſe fût declaré contre nous) parce que dans tout le lieu nous ne trouvions perſonne qui nous voulût donner conſeil, & cela faiſoit que toute nôtre affaire paſſoit pour une imagination de nôtre propre teſte. Cette Dame fit donc une expoſition de tout nôtre projet, & du revenu qu'elle avoit de ſon patrimoine, à ce ſaint Perſonnage, avec un grand deſir qu'il voulût bien nous aider, parce que c'eſtoit la meilleure teſte qu'il y eût alors dans le lieu, & peut-être dans tout ſon Ordre. Je luy dis de mon coſté tout nôtre deſſein, & quelques-unes des raiſons que nous pouvions avoir, ſans pourtant rien mettre en avant des revelations que j'avois euës, mais ſimplement les motifs raiſonnables & naturels qui me portoient à cette entrepriſe; parce que je ne voulois pas qu'il nous donnât ſes avis autrement que conformément à cela. Il nous demanda huit jours de terme pour nous répondre, & voulut ſçavoir ſi nous eſtions bien reſoluës à faire ce qu'il nous diroit, je luy répondis que oüy; mais nonobſtant cela, & quoy que je fuſſe ce me

ſemble diſpoſée à ſuivre ſon avis, il me reſtoit toûjours dans l'eſprit que la choſe ne manqueroit pas.

Ma Compagne avoit encore plus de foy que moy : car quoy qu'on luy eût pû dire, elle n'auroit jamais pû ſe reſoudre d'abandonner l'œuvre ; mais pour moy, quoy qu'il me ſemblât bien qu'il eſtoit impoſſible qu'elle manquât, je n'ajoute pourtant jamais foy à aucune revelation, que ſous condition qu'elle ne ſoit point contraire à la ſainte Ecriture, ny aux Loix de l'Egliſe que nous ſommes tenus d'obſerver; de maniere qu'encore qu'il me ſemblât que c'étoit l'eſprit de Dieu qui nous portoit à cette entrepriſe, ſi le ſçavant Religieux m'avoit dit que nous ne pouvions pourſuivre nôtre deſſein ſans offenſer Dieu, ny ſans aller contre nôtre conſcience, il me ſemble que je m'en ſerois ſur l'heure departie, & aurois cherché d'autres voyes pour luy rendre ſervice, Nôtre-Seigneur ne me donnant pas d'autres lumieres que celle-là pour ma conduite.

Ce grand ſerviteur de Dieu m'a dit depuis, qu'il avoit fait reſolution de faire tout ſon poſſible pour nous détourner de cette entrepriſe, qui luy ſembloit extravagante comme aux au-

tres, n'ignorant pas d'ailleurs les clameurs du public, & un Gentil homme en particulier qui ſçavoit que nous l'avions été trouver, luy ayant envoyé donner avis qu'il priſt bien garde à ce qu'il feroit, & à ne nous pas favoriſer; Mais que lors qu'il commença à conſiderer ſerieuſement à ce qu'il avoit à nous répondre, & à faire reflexion au fond de l'affaire, à l'intention que nous avions, & au projet de vie Religieuſe & reguliere que nous voulions établir, il ſe fixa entierement au ſentiment qu'il étoit du ſervice de Dieu de pourſuivre l'affaire, & qu'elle reuſſiroit aſſurément. C'eſt pourquoy il nous répondit que nous nous haſtaſſions, & nous dit la maniere dont nous devions nous y prendre; que bien que le fond fût petit, il faloit donner quelque choſe à la confiance en Dieu; & que ſi quelqu'un y contrediſoit, nous l'envoyaſſions à luy, & qu'il ſçauroit bien répondre ce qu'il faudroit. En effet, il nous a toûjours aſſiſtées depuis ce temps-là, comme je le diray dans la ſuite.

Cette réponſe me conſola extremement, & de voir en même-temps que quelques ſaintes perſonnes qui nous étoient auparavant contraires, commençoient à s'adou-

cir beaucoup, & juſques à nous aſſiſter même dans nôtre deſſein, entre leſquels étoit ce pieux Gentil-homme de qui j'ay déja fait mention. Comme il étoit plein de zele, & qu'il voyoit que tout nôtre projet étoit établi ſur l'Oraiſon, & ſur une grande perfection de vie, quoy qu'il en trouvât les moyens difficiles, & contre toute apparence humaine, il ne laiſſoit pas de juger que ce pouvoit être une affaire de Dieu; & c'eſtoit ſans doute Nôtre-Seigneur qui luy inſpiroit luy-même de ſi favorables ſentimens, auſſi bien qu'à ce docte Eccleſiaſtique, & grand ſerviteur de Dieu à qui j'en avois fait la premiere ouverture. On peut dire que c'eſt un miroir de toute vertu, & une perſonne que Nôtre-Seigneur tient en ce lieu là pour le ſecours & l'avantage de pluſieurs ames, & en nôtre particulier nous en éprouvâmes bien de l'aſſiſtance.

Tel étoit lors l'état de nôtre affaire pour laquelle je faiſois toûjours faire beaucoup de prieres. Nous avions déja acheté une maiſon en bon en droit, quoy que petite; mais je ne m'en ſoucioiſ pas beaucoup, Nôtre-Seigneur m'ayant dit que j'entraſſe ſeulement comme je pourrois, & qu'en ſuite je verrois ce qu'il feroit

pour nous, comme en effet nous l'avons heureuſement experimenté : c'eſt pourquoy bien que je viſſe le revenu foible, j'eſtois perſuadée que Nôtre-Seigneur nous favoriſeroit par d'autres voyes, & pourvoiroit à tous nos beſoins.

CHAPITRE XXXIII.

Continuation du même ſujet de la fondation du monaſtere de ſaint Joſeph. La Sainte rapporte comme il luy fut ordonné d'y travailler ; le temps que l'affaire fut ſuſpenduë ; divers travaux qu'elle eut à eſſuyer ; & de quelle maniere Nôtre Seigneur la conſoloit.

LEs choſes donc étoient dans l'état que je viens de dire, & l'affaire ſi preſte à être terminée, que le jour étoit pris au lendemain pour tout ſigner, quand nôtre Reverend Pere Provincial changea d'avis par une conduite de Dieu toute particuliere, comme il parut depuis; Noſtre-Seigneur ayant eu égard à tant de prieres qui ſe faiſoient à ce ſujet, & ayant permis ce retardement pour mettre la perfection à

ſon œuvre, & la faire réuſſir par une autre voye, encore plus avantageuſement. Nôtre Provincial ne voulant donc plus admettre la fondation, mon Confeſſeur me commanda auſſitôt de n'y plus penſer, malgré tout ce qu'il m'avoit couté de travaux, & de peines, dont Nôtre-Seigneur ſeul eſt témoin, pour conduire les choſes juſques au point où elles étoient. Comme on vit l'affaire demeurée & abandonnée, on ſe confirma encore davantage dans la penſée que ce n'étoit qu'un enteſtement de femme; & le murmure s'accrut beaucoup contre moy, quoy que je n'euſſe rien fait juſques alors, que par ordre de mon Provincial.

J'étois fort mal vouluë dans tout mon Convent, de ce que j'en voulois faire un d'une plus étroite obſervance. Les Sœurs diſoient que c'étoit leur faire un affront; que je pouvois auſſi bien ſervir Dieu dans mon Convent qu'ailleurs, puis qu'il y en avoit bien d'autres meilleures que moy; que je n'avois point d'affection pour la Maiſon; que j'aurois bien mieux fait de luy procurer du bien, que de le tranſporter autre part. Les unes diſoient qu'il me falloit mettre en priſon; d'autres en bien petit nombre, prenoient mon party. Je

voyois bien qu'en beaucoup de choſes elles avoien raiſon ; & quelquefois pourtant je leur diſois auſſi les motifs de mon entrepriſe. Mais comme je ne pouvois pas leur dire le principal, qui etoit le commandement que Nôtre-Seigneur m'en avoit fait, j'étois bien empeſchée que faire ; & pour l'ordinaire j'aimois mieux ne rien dire du tout. D'autres fois Nôtre-Seigneur me faiſoit la grace de ne prendre aucune inquietude de tout ce qui ſe paſſoit, & d'en demeurer auſſi tranquille & auſſi contente, que s'il ne m'en avoit rien coûté. Qui que ce ſoit ne le pouvoit croire, non pas même les perſonnes d'Oraiſon, avec qui j'avois commerce ; mais elles ſe perſuadoient que j'en étois fort touchée & fort chagrine. Il n'y avoit pas juſqu'à mon Confeſſeur qui ne pouvoit croire ce qui en étoit. Pour moy comme j'y avois fait, ce me ſembloit, tout ce qui étoit en mon pouvoir, il me paroiſſoit que je n'étois pas obligée à davantage pour accomplir ce que Nôtre-Seigneur m'avoit commandé, & je demeurois dans la Maiſon fort contente & fort à mon gré ; quoy que je ne puſſe m'empeſcher de croire toûjours que la choſe ſe feroit, & d'en être tres-aſſurée, encore que je n'y viſſe plus aucune apparence,

& que je ne ſceuſſe, ny quand, ny comment.

Ce qui me cauſa le plus de peine, fut le reproche que me fit une fois mon Confeſſeur ; comme ſi dans cette affaire j'avois agy contre ſa volonté. Et ce fut apparemment Nôtre-Seigneur qui permit que je portaſſe cet exercice du côté qui me devoit être le plus ſenſible. Au milieu donc de cette multitude de perſecutions, au lieu de conſolation que je devois, ce me ſembloit attendre de luy, il m'écrivit que je devois être maintenant perſuadée par le mauvais ſuccés, que tout mon projet n'étoit qu'une réverie, & que cela me devoit inſtruire pour l'avenir à ne plus penſer à de telles entrepriſes, & à ne plus parler jamais de celle-là, puiſque je voyois le ſcandale qui en étoit arrivé; & autres choſes ſemblables, toutes propres à donner de la peine. J'en reſſentis en effet de cette lettre plus que de tout le reſte enſemble; craignant d'avoir donné occaſion que Dieu eût été offenſé & d'en être coupable moy-même. Je penſois que ſi les Viſions que j'avois euës n'avoient été que des illuſions, que toute mon Oraiſon n'étoit qu'une chimere; & que j'étois moy-même bien abuſée, & bien miſerable. Ces vaines ter-

reurs me ſerrerent tellement le cœur, que j'en étois toute troublée, & dans une deſolation incroyable. Mais Nôtre-Seigneur qui n'a jamais manqué de me conſoler, & de m'encourager dans tous les travaux que j'ay eu à porter pour cette affaire ; & dont il ſeroit inutile de rapporter tous les exemples, me dit alors que je ne m'inquietaſſe point; que j'avois rendu un grand ſervice à Dieu dans cette occaſion, bien loin de l'avoir offenſé ; que je fiſſe cependant ce que le Confeſſeur m'ordonnoit, en gardant maintenant le ſilence ſur cette affaire, juſques à ce que le temps fût venu de la reprendre.

Je demeuray ſi contente & ſi conſolée de ces paroles, que toute la perſecution qu'on me faiſoit, ne me ſembla plus rien; & Nôtre-Seigneur me fit bien connoître par là le grand avantage qu'il y a de ſouffrir & d'être perſecutée pour ſon ſervice; remarquant dans mon ame depuis ce temps-là un ſi grand accroiſſement d'amour de Dieu, & tant d'autres progrés dans la vertu, que j'en étois toute étonnée ; & il m'en eſt reſté un deſir de ſouffrir qu'il n'eſt plus en mon pouvoir d'éteindre. On croyoit cependant tout le contraire, & que j'étois toute confuſe & ab-

batuë du mauvais ſuccés de nôtre entrepriſe; & j'aurois eu ſujet de l'être en effet, ſi Nôtre-Seigneur ne m'avoit ſoûtenuë & favoriſée de graces toutes extraordinaires: car ce fut lors que commencerent ces grands Tranſports d'amour de Dieu, & ces Raviſſemens plus grands, & plus ſurprenans dont j'ay parlé; mais je n'en diſois rien, & ne donnois part à perſonne de ces heureux profits de nôtre diſgrace. Ce ſaint Religieux Dominiquain perſiſtoit cependant toûjours à croire auſſi fermement que moy, que la fondation ne laiſſeroit pas de ſe faire; & comme je n'y voulois plus entendre, pour n'aller pas contre les ordres de mon Confeſſeur, ce bon Pere, avec ma compagne, negocioient l'affaire, & en envoyoient à Rome le projet & le plan.

Le Demon commença icy une nouvelle batterie; faiſant courir le bruit d'une perſonne à l'autre, que j'avois eu quelque revelation ſur cette affaire; Et l'on me venoit dire en tremblant, que les temps étoient fâcheux & difficiles, & que l'on pourroit bien me ſuſciter quelque méchante affaire, & donner avis aux Inquiſiteurs de tout cecy. Pour moy je regarday cela comme une bonne fortune, & ne pus

m'empeſcher de rire de tous ces diſcours, n'ayant jamais rien apprehendé de ce côté-là; parceque dans les choſes qui regardent la Foy, j'ay toûjours été bien aſſurée de ma diſpoſition interieure, & que j'aurois été preſte de donner mille vies, non ſeulement pour quelques veritez que ce ſoit de la ſainte Ecriture, mais pour la moindre ceremonie de l'Egliſe où je ne voudrois pas manquer. Ainſi je répondis à ces gens là, qu'ils n'euſſent point de crainte pour moy, que mon ame ſeroit en bien mauvais état, s'il y avoit en elle quelque choſe qui luy pût faire craindre l'inquiſition; que ſi j'en avois le moindre ſoupçon, j'irois moy-même me preſenter pour être examinée: mais que ſi on me faiſoit une affaire devant ce Tribunal, Nôtre-Seigneur ſçauroit bien m'en tirer, & qu'il n'y auroit que de l'avantage pour moy.

Je communiquay de tout cecy avec mon bon Pere Dominiquain, qui, comme j'ay dit, étoit ſi habile homme, que je pouvois bien m'aſſurer ſur tout ce qu'il me diſoit, & je luy dis auſſi pour lors toutes les Viſions que j'avois euës, ma maniere d'Oraiſon, & les grandes graces que Nôtre-S. me faiſoit, le tout avec le plus de clarté qui me fut poſſible, le ſuppliant d'y faire

une grande attention, & de me dire enſuite s'il y avoit quelque choſe contre l'Ecriture ſainte, & ce qu'il penſoit de toutes mes affaires. Il me raſſura beaucoup, & j'ay lieu de croire que cette communication luy fut utile : car quoy qu'il fût déja fort homme de bien, il s'appliqua depuis beaucoup davantage à l'Oraiſon ; & pour s'y pouvoir plus librement exercer, il ſe retira dans un Monaſtere de ſon Ordre, où il demeura deux ans. Il n'y eut que l'obeïſſance qui l'en fit ſortir, à ſon grand deplaiſir, par le beſoin que ſon Ordre avoit d'une perſonne de ſon merite. J'avois été de mon coſté ſenſiblement touchée quand il s'en alla dans cette retraite : mais quelque beſoin que j'en euſſe, je ne voulus pourtant pas l'en detourner, ayant connu le grand profit qu'il y devoit faire, par une parole que Nôtre-Seigneur me dit, au plus fort de ma peine, qu'au lieu d'en être affligée, j'en devois avoir de la conſolation, puis qu'il ſuivoit un bon guide. En effet, il en revint avec un ſi grand avancement dans les voyes interieures, & avec un profit ſi notable pour ſon ame, qu'il me dit à ſon retour, que pour rien du monde il ne voudroit n'avoir pas été dans cette ſolitude, & je pourrois bien en dire de

même; parce qu'au lieu qu'il ne m'assuroit auparavant, & ne me consoloit que par la lumiere que sa science luy donnoit; depuis son retour il le faisoit encore par l'experience qu'il avoit fort grande des choses spirituelles, & des graces mêmes surnaturelles. Nôtre-Seigneur le ramena justement dans le temps qu'il vit qu'il étoit necessaire, pour nous aider à l'accomplissement de la fondation de ce Monastere que que sa bonté vouloit qui se fît.

Je passay donc dans ce silence, cinq ou six mois, sans plus agir dans cette affaire, & sans en parler; Nôtre-Seigneur même durant tout ce temps, ne m'en faisant rien connoître: je ne sçavois pourquoy, car nonobstant cela, je ne pouvois m'oster de l'esprit que la chose pourtant reüssiroit. Au bout de ce temps, le Recteur de la Compagnie de Jesus qui étoit lors icy, s'en étant allé, sa divine Majesté en fit venir un autre qui étoit un homme fort entendu dans la spiritualité, de grand courage, de bon esprit, & fort sçavant. J'avois un extreme besoin de ce secours: car le Pere qui me confessoit dependant de son Recteur, & tous ceux de la Compagnie se faisant un point capital de vertu de ne se donner aucun mouvement, que conformement à la

volonté de leur Superieur, quoy qu'il comprît bien mon attrait interieur, & qu'il eût deſir que je le ſuiviſſe, & que je marchaſſe à plus grands pas, il n'oſoit pour de bonnes raiſons qu'il en avoit, décider ſur certaines choſes; & de mon côté, mon ame éprouvant ces grands mouvemens interieurs, ſouffroit beaucoup de ſe voir toûjours comme liée & attachée, ſans pouvoir ſuivre ſon eſſort, & cependant pourtant je ne m'écartois jamais de ce qu'il m'ordondoit.

Etant un jour dans une grande affliction de ce qu'il me ſembloit que mon Confeſſeur ne me croyoit pas, Nôtre-Seigneur me dit que je ne m'inquietaſſe point, & que cette peine finiroit bientôt. Ces paroles me donnerent une grande joye, m'imaginant que c'étoit que je devois bientôt mourir; & toutes les fois qu'elles me venoient dans l'eſprit, mon contentement ſe redoubloit. Je compris dans la ſuite que c'étoit la venuë du nouveau Pere Recteur que Nôtre-Seigneur vouloit marquer: car depuis je n'ay jamais eu occaſion de ſentir la même peine, parce que bien loin de tenir ſi fort de court le Pere Miniſtre qui étoit mon Confeſſeur, il luy ordonnoit de me conſoler, comme n'ayant rien à

craindre ; de ne me pas conduire d'une maniere ſi reſſerré, & de laiſſer agir l'Eſprit de Dieu en moy. Car il eſt vray qu'auparavant, lors que ces grands tranſports me ſurprenoient, & que je n'oſois m'y laiſſer aller, j'étois comme une perſonne qui étouffoit, & qui n'avoit pas ſeulement la liberté de reſpirer.

Ce Pere Recteur m'étant venu voir, & mon Confeſſeur m'ayant ordonné de m'expliquer à luy clairement & librement de toutes choſes ; il eſt vray qu'au lieu de l'extrême oppoſition que j'avois coûtume d'éprouver en ces rencontres ; au moment qu'il entra au Confeſſionnal, je ſentis en mon ame un je ne ſçay quoy que je ne me ſouviens point d'avoir jamais éprouvé ny devant, ny depuis, à l'égard de qui que ce ſoit. Je ne ſçaurois bien dire, ny par comparaiſon, ny autrement, ce qui ſe paſſa en moy, ſinon que je me trouvay dans une maniere de joye interieure, & une complaiſance inexplicable, dans la connoiſſance qui me fut donnée que cette ame entendroit les diſpoſitions de la mienne ; & que l'une avoit beaucoup de ſympathie avec l'autre. Et tout cela, comme j'ay dit, ſans comprendre comment cela ſe pouvoit faire. Car ſi je luy avois parlé auparavant,

ou

ou ſi quelqu'un m'avoit entretenu de ſon merite & de ſa capacité, je ne m'étonnerois pas beaucoup de la joye que j'aurois euë de voir une perſonne capable de connoître mon état ; mais nous ne nous eſtions jamais dit une ſeule parole l'un à l'autre, ny jamais je n'avois oüy parler de luy. Cependant j'ay bien connu par la ſuite que je ne m'étois pas trompée dans mon ſentiment interieur, mon ame ayant tiré un tres-grand profit en toutes manieres de ſa conduite, qui convient extremement aux perſonnes que Nôtre-Seigneur a déja fait avancer dans ces voyes. Car il ne ſe contente pas de les laiſſer marcher pas à pas, mais il les fait courre, en leur faiſant pratiquer principalement la mortification, & un détachement univerſel de toutes choſes ; en quoy Nôtre-Seigneur luy a donné un merveilleux talent, comme en pluſieurs autres choſes.

Auſſitôt que j'eus commencé à communiquer avec luy, je connus ſon caractere, & que c'étoit une Ame pure & ſimple, à qui Nôtre-Seigneur avoit donné une grace particuliere pour diſcerner les eſprits. Il me conſola extremement ; & peu aprés que je luy eus parlé, Nôtre-Seigneur commença à me preſſer de nouveau, pour re-

prendre l'affaire de la fondation, juſques à me charger de dire à mon Confeſſeur, & au Pere Recteur diverſes raiſons pour les empeſcher de m'en détourner, dont quelques-unes les frappoient ſi fort, qu'ils craignoient de s'y oppoſer, principalement le Pere Recteur, qui n'avoit jamais douté que ce ne fût l'Eſprit de Dieu qui me conduiſoit, & qui pour cela s'appliquoit avec grand ſoin à en conſiderer tous les effets. Enfin, aprés pluſieurs choſes preſſantes que je leur eus dit, ils n'oſerent me détourner de l'entrepriſe; & mon Confeſſeur revint à me donner permiſſion de m'y employer de tout mon pouvoir. De ma part je ſentois bien le travail & les embarras où je m'engageois, étant preſque toute ſeule, & ayant ſi peu de moyens pour y réuſſir. Nous convinſmes qu'il falloit que la choſe ſe traitât avec un grand ſecret; c'eſt pourquoy je fis en ſorte qu'une de mes ſœurs qui demeuroit hors de la Ville achetât la maiſon, & l'accommodât comme ſi ç'avoit été pour elle, avec quelque argent que Nôtre-Seigneur nous fit avoir par certaines voyes qui ſeroient trop longues à déduire: car en tout cela j'avois toûjours un grand ſoin de ne rien faire contre l'obeïſſance; mais je ſçavois

d'un autre côté, que ſi j'en parlois à mes Superieurs, tout ſeroit perdu comme l'autre fois, & que ce ſeroit encore pis.

Il eſt incroyable combien j'eus de peines à eſſuyer, ſoit à avoir de l'argent, ſoit à chercher la maiſon, à l'acheter, & à la faire accommoder, me trouvant ſouvent ſeule à en porter tout le poids; quoy que ma compagne fiſt tout ce qu'elle pouvoit, mais ſon pouvoir étoit bien petit, & ſi petit que ce n'étoit preſque rien, hors de nous preſter ſon nom & ſon credit; tout le reſte tomboit ſur moy, & j'en avois tant à ſouffrir de toutes manieres que je ſuis ſurpriſe à preſent comment j'y ay pu reſiſter. Quelquefois toute affligée, je diſois à « Nôtre-Seigneur: Pourquoy, mon Dieu, me « commandez-vous des choſes qui paroiſſent « impoſſibles ! encore toute femme que je « ſuis, ſi j'avois la liberté; mais attachée de « tous côtez, ſans argent, ny ſans ſçavoir « où en prendre, ny pour les expeditions, « ny pour autre choſe, que puis-je faire, « Seigneur ? «

Un jour étant dans une ſi grande neceſſité que je ne ſçavois que faire, ny comment payer certains ouvriers, ſaint Joſeph, mon veritable pere & patron m'apparut, & me fit connoître que je n'avois qu'à fai-

re marché avec eux, ſans crainte de manquer d'argent: je le fis en effet, n'ayant pas une maille; & Nôtre-Seigneur y pourvût d'une maniere qui étonna ceux qui le ſceurent.

La maiſon me paroiſſoit extremement petite; & elle l'étoit en effet ſi fort, qu'il ne ſembloit pas qu'il y eût d'apparence d'en pouvoir faire un Monaſtere: c'eſt pourquoy j'en avois voulu acheter une autre; mais je n'avois pas dequoy, & je ne ſçavois que faire, ne voyant aucun moyen d'en venir à bout: il y en avoit une tout joignant celle là qui étoit auſſi fort petite, dont on auroit pu faire l'Egliſe, & ſur laquelle je jettois les yeux; mais achevant un jour de communier, Nôtre-Seigneur me dit: *Je vous ay déja dit d'entrer comme vous pourriez.* Et puis par maniere d'exclamation, il ajoûta: *O attachement du genre humain! aurez-vous toûjours peur que terre vous manque! combien de fois ay-je dormi au ſerein pour n'avoir pas où me retirer!* Je demeuray fort épouvantée de ce reproche; & me rendant à ce que Nôtre-Seigneur me diſoit, je fus à la petite maiſon, j'en pris le plan; & je trouvay qu'il y avoit de quoy faire un Monaſtere entier, quoy que petit; & ainſi ſans me mettre en pei-

ne d'acheter plus de place, je la fis accommoder de maniere qu'on y pût vivre; le tout groſſierement, & ſans autre ſoin ny curioſité, que de la mettre en état, qu'elle ne fut pas mal ſaine; & c'eſt ce qu'on doit toûjours faire.

Le jour de ſainte Claire, comme j'allois communier, elle m'apparut d'une grande beauté, & me dit, que je priſſe courage, « que je pourſuiviſſe ce que j'avois com- « mencé, & qu'elle m'aideroit. Je conceus de « là une grande devotion pour elle; & ſa promeſſe a été ſi veritable, que c'eſt en partie par le ſecours d'un Monaſtere de Religieuſes de ſon Ordre, qui eſt proche de celuy-cy, que nous ſubſiſtons; & qui plus eſt, elle a peu à peu conduit mon deſir à une ſi grande perfection, que la même pauvreté que cette Bienheureuſe obſervoit dans ſa Maiſon, s'obſerve dans celle-cy, où nous vivons d'aumônes. Cet article ne m'a pas coûté peu de travail à faire confirmer par l'autorité même du ſaint Pere; En ſorte qu'il ne ſe puiſſe jamais pratiquer autre choſe, ny y avoir du revenu dans cette Maiſon. Mais Nôtre-Seigneur fait encore plus pour nous; & c'eſt peut-être à la priere de cette grande Sainte: car ſans même que nous deman-

dions rien, ſa bonté pourvoit entierement à tout ce qui nous eſt neceſſaire. Qu'il ſoit beny à jamais.

A quelques jours de là, me trouvant à la Feſte de l'Aſſomption de la ſainte Vierge dans un Monaſtere de l'Ordre du glorieux ſaint Dominique, & faiſant reflexion au grand nombre de pechez que j'avois confeſſez autrefois dans cette Egliſe, & à tous les déreglemens de ma vie paſſée, je fus ſurpriſe d'un ſi grand Raviſſement, que je me trouvay preſque hors de moy-même; je m'aſſis; & encore me ſemble-t-il que je ne pus voir lever la Sainte Hoſtie, ny être attentive à la ſainte Meſſe, dont j'eus aprés du ſcrupule. Dans cet état il me ſembla que je me voyois reveſtir d'une robe toute éclatante. Au commencement je n'apperceus pas qui me la mettoit; mais je vis en ſuite la ſainte Vierge à mon côté droit, & mon Pere ſaint Joſeph au côté gauche, qui me reveſtoient de cette robe; & il me fut donné à entendre, que j'étois maintenant purifiée de tous mes pechez. Auſſitôt que je fus tout-à-fait reveſtuë avec un contentement & une gloire infinie pour moy, il me ſembla que la ſainte Vierge me prit les mains, & me dit que je luy faiſois un grand plaiſir dans la devotion que

j'avois pour ſaint Joſeph, que je devois être aſſurée que mes pretentions auroient « leur effet au ſujet de la fondation ; que « Nôtre-Seigneur ſeroit beaucoup honoré « dans ce Monaſtere auſſi bien qu'elle & « ſaint Joſeph ; que je ne craigniſſe point « qu'il y eût jamais en cela d'affoibliſſement, « quoy que je me miſſe ſous une obeïſſance « qui n'étoit pas ſelon mon goût, parce qu'ils « me protegeroient. Que ſon Fils m'avoit « déja promis d'être toûjours parmy nous ; & « que pour marque de la verité de ſes pro- » meſſes, elle me donnoit ce gage. Alors il « me ſembla qu'elle me mit un collier d'or, admirable en beauté, où il y avoit une Croix attachée d'une valeur ineſtimable. Cet or & ces pierres precieuſes ſont ſi differens de ce qui ſe voit icy-bas, qu'il n'y a nulle comparaiſon ; leur beauté ſurpaſſe tout ce qui s'en peut imaginer. Il eſt également impoſſible de comprendre de quelle étoffe étoit la robe, ny de donner ſeulement une idée de cette blancheur éclatante dont elle brilloit ; toute la blancheur d'icy-bas n'étant, pour ainſi dire, auprés de celle là que comme une détrempe de ſuye de cheminée.

Quoy que j'aye marqué la grande beauté de la ſainte Vierge, je n'apperceus pour-

tant rien de particulier de ſa perſonne, ſinon en general, la forme de ſon viſage, & qu'elle étoit veſtuë d'un blanc fort éclatant, mais en même temps fort agreable, & qui n'éblouïſſoit point. Je ne diſtinguay pas ſi clairement ſaint Joſeph, quoy que je connuſſe bien qu'il étoit là, comme il arrive dans les Viſions, où j'ay dit que l'on ne voyoit point avec les yeux. La ſainte Vierge me paroiſſoit fort jeune; & aprés qu'ils eurent été ainſi quelque peu de temps avec moy, repandant dans mon ame une gloire, & un contentement tel, que je ne me ſouviens point d'en avoir jamais eu un ſi grand, & j'aurois voulu qu'il n'eût jamais finy, il me ſembla que je les vis remonter au Ciel, accompagnez d'une grande multitude d'Anges.

Je me trouvay lors fort eſſeulée, quoy que dans une grande conſolation, l'eſprit élevé, & recueilly en oraiſon, & le cœur ſi attendry de devotion, que je fus quelque temps comme hors de moy, ſans pouvoir me remuër, ny parler. Il m'en reſta un violent deſir de m'aneantir toute pour Dieu, avec d'autres grands effets, qui firent que je ne pus jamais douter que tout ce qui s'étoit paſſé ne vint de Dieu, quoy que je fiſſe pour me perſuader le contraire.

Ce que cette Reine des Anges me dit ſur l'obeïſſance, me donna beaucoup de conſolation, & me mit dans une grande paix: car j'avois bien de la peine à ne la pas rendre à l'Ordre. Et cependant Nôtre-Seigneur m'avoit dit qu'il n'étoit pas à propos d'y aſſujettir la nouvelle fondation, & il m'en donna les raiſons, pour me convaincre qu'il n'étoit nullement expedient de le faire; mais il me dit que j'envoyaſſe à Rome par une certaine voye, & qu'il feroit en ſorte que nous aurions réponſe par là. J'y envoyay comme Nôtre-Seigner me l'avoit dit, & tout réuſſit fort bien, ſans quoy nous ne pouvions jamais finir, ny avoir nos expeditions. Ce qui eſt arrivé depuis a bien fait voir combien il étoit convenable de nous ſoumettre à l'Eveſque; mais pour lors je ne le connoiſſois pas, & ne ſçavois quel Prelat nous rencontrerions. Nôtre-Seigneur a permis que nous l'ayons trouvé, non ſeulement bon, & favorable à cette petite Maiſon, mais tout tel qu'il nous le falloit pour nous ſoutenir dans les grandes oppoſitions qui ſe ſont trouvées à nôtre établiſſement, comme je le diray dans la ſuite, & pour mettre la Maiſon en l'état qu'elle eſt. Beny

ſoit celuy qui a tout conduit ſi heureuſement. Ainſi ſoit-il.

CHAPITRE XXXIV.

Comme dans cette conjoncture d'affaires, il arriva fort à propos qu'elle s'abſenta du lieu où elle étoit, par le commandement exprés de ſon Superieur, pour aller conſoler une Dame de grande qualité dans ſon extreme affliction. Ce qui luy arriva là, & comme Nôtre-Seigneur luy fit la grace de contribuer à ce qu'une perſonne de rare merite ſe donna tout entier au ſervice de Dieu, & prit une telle affection pour elle, qu'il l'aſſiſta beaucoup dans la ſuite, pour le ſuccés de ſon deſſein. Ce Chapitre eſt tres-remarquable.

QUelque ſoin que je priſſe que l'on ne connut rien de nôtre affaire, il étoit impoſſible de la menager ſi ſecretement que pluſieurs perſonnes ne s'en doutaſſent, les unes la croyoient, les autres non. J'apprehendois beaucoup que ſi le bruit en

venoit juſques à nôtre Provincial, pour peu qu'il en entendît parler, & il ne m'envoyât ordre de n'y plus penſer, & c'euſt été aſſez pour faire tout ceſſer. Nôtre-Seigneur y pourveut de cette maniere.

Il y avoit dans un lieu conſiderable, éloigné d'icy de plus de vingt lieuës, une Dame qui avoit perdu ſon mary, & qui en étoit ſi extraordinairement affligée, que l'on craignoit même pour ſa vie : elle entendit parler de cette pauvre pechereſſe, & Nôtre-Seigneur permit ſans doute qu'on luy dît du bien de moy, pour en tirer d'autres plus grands avantages qui en reüſſirent. Comme elle connoiſſoit beaucoup noſtre Provincial, qu'elle étoit d'un rang à n'eſtre pas refuſée, & qu'elle ſceut que j'eſtois dans un Monaſtere où l'étroite cloſture n'étoit pas gardée, Nôtre-Seigneur permit qu'elle conçût un ſi grand deſir de me voir, qu'il ne fut pas en ſon pouvoir de s'empêcher d'en rechercher tous les moyens. Et s'imaginant qu'elle trouveroit en moy de la conſolation, elle envoya ſur l'heure à nôtre Pere Provincial qui eſtoit bien loin delà, pour obtenir de me faire venir auprés d'elle. Il m'expedia ſur le champ un ordre en vertu de ſainte obeïſſance, pour m'y tranſporter auſſi-tôt avec

une Compagne. Je reçûs cette nouvelle le ſoir de la veille de Noël: cela me cauſa un grand renverſement, & une peine extrême, de voir qu'on me recherchoit de la ſorte, dans la créance qu'il y eût en moy quelque bien, pendant que je n'y voyois que des miſeres. Cela m'étoit tout-à-fait inſuportable; & redoublant mes prieres à Dieu, je me trouvay pendant toutes les Matines, ou du moins une partie tres-conſiderable, dans un grand raviſſement. Nôtre-Seigneur me dit que je ne laiſſaſſe pas de m'en aller, & que je ne m'arreſtaſſe pas aux avis qu'on me donneroit, parce que peu de gens auroient toutes les veuës & les lumieres neceſſaires pour me bien conſeiller; que quoy qu'il y eût des travaux à eſſuyer, Dieu en tireroit ſa gloire; & que même pour l'affaire de la fondation, il eſtoit à propos que je fuſſe abſente, juſques à ce que le Bref fut venu, parce que le Demon preparoit une grande baterie auſſitôt que le Provincial ſeroit venu, mais que je ne craigniſſe rien, & qu'il m'aſſiſteroit au lieu où j'allois.

Ces paroles me laiſſerent toute encouragée, & toute conſolée, je rendis compte de tout au Pere Recteur, & il me dit qu'en nulle maniere je ne devois m'ex-

cuſer d'aller là, quoy que d'autres me diſent de m'en bien garder, que c'eſtoit une invention du Demon pour tendre là quelque piege, & que je devois renvoyer au Pere Provincial, pour le prier de m'en diſpenſer. J'obeis au Pere Recteur, & avec ce qui m'avoit été donné à connoître dans l'Oraiſon, je me mis en chemin ſans crainte, quoy qu'avec beaucoup de confuſion de voir ſous quel titre on m'appelloit, & combien on eſtoit trompé à mon ſujet. Cette penſée continuelle faiſoit que j'importunois encore plus Nôtre-Seigneur, afin qu'il ne m'abandonnât pas. J'eus une grande conſolation d'apprendre qu'il y avoit au lieu où j'allois une maiſon de Peres de la la Compagnie de Jeſus: car il me ſembloit qu'eſtant ſoumiſe là à tout ce qu'ils m'ordonneroient, comme je l'eſtois icy, j'y pourrois être avec quelque ſeureté.

Ils plût à Nôtre-Seigneur de conſoler ſi fort cette Dame à mon arrivée, qu'on apperçût incontinent un amandement viſible en ſa ſanté, & chaque jour elle ſe trouvoit de mieux en mieux. On compta cela pour beaucoup, parce que, comme j'ay dit, l'affliction l'avoit reduite dans une grande extremité: mais Nôtre-Seigneur accorda ſans doute cette grace aux prie-

res que pluſieurs bonnes ames de ma connoiſſance faiſoient ſans ceſſe pour moy, & pour l'heureux ſuccés de mon voyage. Cette Dame avoit une grande crainte de Dieu, & eſtoit ſi vertueuſe que ſa foy, & ſa religion ſuppleoient à ce qui me manquoit. Elle prit pour moy une tres-grande affection, & j'en avois auſſi beaucoup pour elle voyant ſa grande bonté; je ne laiſſois pourtant pas de trouver des croix par tout, tous les bons traitemens qu'on me faiſoit eſtant pour moy autant de ſuplices. Mais ce qui me donnoit le plus de crainte, c'eſtoit de voir quel'on fiſt tant de cas de moy. cela tenoit mon ame ſi renfermée en elle-même, qu'elle n'oſoit être un moment ſans veiller ſur elle, & Nôtre-Seigneur y veilloit luy-même ſans ceſſe de ſon côté: car durant ce ſejour il la combla de graces ſi extraordinaires, & l'éleva dans une ſainte liberté ſi ſuperieure à toutes les grandeurs, que plus elle en voyoit, plus elle les mépriſoit; de maniere qu'avec toutes les Dames qui frequentoient dans la maiſon, & qui eſtoient d'un ſi haut rang que j'aurois pû tenir à honneur de les ſervir, je vivois & parlois auſſi librement que ſi j'avois été leur égale.

Je tiray de tout cela un grand profit, &

j'entretenois même quelquefois cette Dame des reflexions que je faiſois ſur les avantages de mon état, par deſſus le ſien. Je conſiderois qu'elle étoit femme comme moy, & ſujette au milieu de ſa grandeur, aux mêmes foibleſſes, & aux mêmes paſſions; & je concluois de là combien on doit être peu touché de ces grandes qualitez du ſiécle; puis que plus on eſt élevé, plus on a de peine & de ſouci. La ſeule inquietude de ſoutenir la dignité de ſon état ne laiſſe pas vivre en repos, on eſt contraint de manger hors de temps & de regle, parce qu'il faut que tout aille conformement à la qualité, & non ſelon le beſoin, ny le temperament. Dans le choix des viandes, il faut ſe regler bien ſouvent par ſa condition, plutôt que par ſon goût; & ainſi de toutes choſes: de maniere que cela me fit concevoir, non ſeulement de l'éloignement, mais une eſpece d'horreur de cet état de grandeur, & je diſois ſouvent dans mon cœur: Dieu me garde de tous ces malheureux aſſujetiſſemens.

Quoy que cette Dame fût une des principales du Royaume, je croy qu'il en a peu de plus humbles, ny d'une plus grande franchiſe; j'en avois compaſſion, & je la reſſens encore quand j'y penſe, de voir que pour

ſatisfaire à ſa dignité il faut qu'elle agiſſe tres-ſouvent tout au contraire de ſon inclination. A l'égard des Domeſtiques, on ne ſçauroit dire combien peu d'aſſurance on y peut prendre, quoy que les ſiens fuſſent aſſez bons; il faut des precautions infinies, pour ne parler pas plus à l'un qu'à l'autre; autrement celuy que l'on favoriſera davantage ſera le plus mal voulu dans la maiſon: & quand je penſe à toutes ces ſujettions, je dis qu'une des plus grandes menteries du monde, c'eſt de donner le titre de Seigneurs à ces perſonnes là, qui me paroiſſent de veritables eſclaves, par mille ſervitudes où ils ſont engagez. Il pleut à Nôtre-Seigneur que durant le temps que je fus dans cette maiſon, les Domeſtiques firent quelque progrés dans la pieté; quoy que de mon côté je ne fuſſe pas exempte de peine, ny de quelque jalouſie qu'avoient contre moy certaines perſonnes, à cauſe de la grande affection que cette Dame avoit pour moy. Peut être penſoient-ils que j'y cherchaſſe quelque intereſt; & Nôtre-Seigneur permettoit que j'euſſe à ſouffrir quelque choſe de cette part, & de quelque autre maniere encore, afin que je ne me laiſſaſſe pas enyvrer par toutes les careſſes que l'on me faiſoit d'ailleurs

d'ailleurs, & par cette conduite il fit que que mon ame tira avantage de tout.

Pendant que j'eſtois là, il ſe rencontra qu'un Religieux de grande conſideration, avec qui pluſieurs années auparavant j'avois eu quelque entretien, vint dans un Monaſtere de ſon Ordre qui eſtoit proche. Un jour que j'y eſtois allée pour entendre la Meſſe, je me ſentis émeuë d'un grand deſir de ſçavoir en quel état étoit cette ame, ſouhaitant fort qu'elle fût toute à Dieu: je me levay pour luy aller parler, & comme j'eſtois déja aſſez recueillie en Oraiſon, il me vint dans l'eſprit que c'eſtoit perdre du temps, & que je n'avois que faire de me mêler de cela, & là deſſus je retournay m'aſſeoir; il me ſemble que cela m'arriva juſques à trois fois, mais enfin le bon Ange l'emporta par deſſus le mauvais, & je le fis appeller. Il me vint parler dans un Confeſſional, & nous commençames à nous demander l'un à l'autre nos avantures, y ayant pluſieurs années que nous ne nous eſtions vûs: je luy contay que j'avois eu beaucoup de travaux interieurs à ſupporter. Il me preſſa extremement de luy dire quelles ſortes de peines c'eſtoit, mais je uy repartis, que ce n'eſtoit pas des peine qu'il deût ſçavoir, ny que je luy deuſſe

dire : il me répondit, que puiſque le Pere Dominiquain qui étoit ſon intime amy, les ſçavoit, il les luy diroit auſſi bien, & que je ne devois pas m'en faire une affaire. La verité eſt qu'il ne fut ny en ſon pouvoir de s'empeſcher de m'en preſſer, ny au mien, ce me ſemble, de m'abſtenir de les luy dire; & au lieu de la peine & de la confuſion que j'avois coutume de reſſentir quand je parlois de ces ſortes de choſes avec le Pere Dominiquain, ou avec le Pere Recteur dont j'ay parlé, il ne me falut faire cette fois aucune violence, & je le fis même avec beaucoup de conſolation.

Je luy donnay le tout ſous le ſceau de la Confeſſion ; il me parut plus meur & plus aviſé que jamais, quoy que je l'euſſe toûjours regardé comme un homme de grand eſprit; je conſideray les merveilleux talens, & les bonnes diſpoſitions naturelles qu'il avoit pour ſervir utilement les ames, s'il ſe donnoit une fois entierement à Dieu : car c'eſt une choſe que j'ay tellement en l'eſprit depuis quelques années, que je ne ſçaurois voir une perſonne qui me contente dans l'entretien, que je ne me ſente incontinent preſſée d'un violent deſir de la voir toute à Dieu, & cela avec une ſi grande force, que je ne ſçay quelquefois

où j'en ſuis ; car quoy que ce deſir s'étende generalement à tout le monde, il eſt ſi grand pour ces perſonnes dont les bonnes qualitez gagnent ainſi mon eſtime, que je ne puis m'empeſcher d'importuner ſans ceſſe Nôtre-Seigneur en leur faveur.

C'eſt ce qui m'arriva à l'égard de ce Religieux dont je parle ; il me pria auſſi de le recommander beaucoup à Dieu ; mais il n'avoit pas beſoin de me le dire, j'y étois de moy-même tellement portée, que je ne pouvois pas faire autre choſe. Je me retiray en le quittant dans un lieu à l'écart, où j'avois coutume de faire l'Oraiſon, & là je commençay à traiter de ſes affaires avec Nôtre-Seigneur dans un grand recueillement d'eſprit, & du ſtile d'une perſonne qui ne ſe poſſede pas elle-même, comme il m'arrive ſouvent d'entretenir ainſi Nôtre-Seigneur, ſans ſçavoir ce que je dis. C'eſt pour lors l'amour qui parle, & non pas moy, & l'ame en cet état eſt tellement hors d'elle, qu'elle ne fait point de reflexion à la difference qu'il y a d'elle à Dieu, l'amour qu'elle connoît que Dieu luy porte la faiſant oublier d'elle-même, & luy perſuadant qu'elle eſt toute en luy. Et comme ne faiſant qu'une même choſe ſans diviſion d'avec luy, elle ſe laiſſe aller

à de pieuſes extravagances. Ce fut de la ſorte que je luy parlay dans cette occaſion: car aprés luy avoir demandé avec beaucoup de larmes qu'il établît cette ame bien veritablement dans ſon ſervice, n'étant pas contente qu'elle fût ſeulement bonne comme je la croyois, mais deſirant qu'elle le fût tout-à-fait, je me ſouviens que je luy dis: Vous ne devez pas, Seigneur, me » refuſer cette grace, car vous voyez bien que » cette perſonne eſt toute propre à eſtre de » nos amis. O bonté, & humanité infinie de » mon Dieu, qui ne prend pas garde aux paroles, mais qui conſidere ſeulement le zele, » & l'affection d'où elles partent, & qui ſouffre qu'une miſerable creature telle que » moy parle ſi hardiment à une ſi haute Majeſté!

Je me ſouviens que pendant les heures d'Oraiſon, que je paſſay cette même nuit, je me trouvay ſaiſie tout à coup d'une grande triſteſſe, dans le doute ſi j'eſtois en charité avec Dieu, & de ce que je ne pouvois ſçavoir ſi j'eſtois en grace, ou non. Ce n'étoit pas que je deſiraſſe de le ſçavoir, mais je ſouhaitois de mourir, pour ne me plus voir dans une vie, où je n'eſtois pas ſeure ſi je n'eſtois point morte; ne pouvant y avoir pour moy de mort plus cruelle que

cette incertitude ſi Dieu n'eſtoit point irrité contre moy. Preſſée de cette peine comme je demandois à Dieu toute fonduë en larmes, & toute tranſportée d'amour qu'il ne permît pas que je tombaſſe dans un ſi grand malheur, j'entendis ces paroles, Que je pouvois bien me conſoler, & me « confier que j'eſtois en grace, puiſqu'il n'é- « toit pas compatible que Dieu fit éprouver « de ſi grands ſentimens de ſon amour, & « comblât de tant de faveurs extraordinai- « res une ame qui ſeroit en peché mortel. Je « reſtay dans une grande confiance que Nôtre Seigneur m'acorderoit ce que je luy demandois pour cette ame, à laquelle il m'ordonna de dire certaines choſes, dont j'eus beaucoup de peine, ne ſçachant comment les luy pouvoir dire; car depuis qu'il eſt queſtion de rapporter ainſi des paroles à une tierce perſonne, j'y ſens toûjours, comme j'ay déja dit, une extrême repugnance, principalement quand je ne connois pas aſſez les gens comme en cette occaſion, pour ſçavoir s'ils le prendront bien, & s'ils ne ſe moqueront point de moy. J'en fus long-temps dans une grande perplexité. Enfin, je fus ſi convaincuë, ce me ſembloit, que Dieu vouloit cela de moy, que je luy promis de le faire, mais par la

grande honte que j'en avois, je mis ces paroles par écrit, & je les luy donnay. Il parut bien que c'eſtoit une conduite de Dieu, par le grand effet qu'elles firent ſur cette ame; car il prit une forte reſolution de s'appliquer tout de bon à l'Oraiſon, quoy qu'il ne l'executât pas tout ſur l'heure. Comme Nôtre-Seigneur vouloit qu'il fût tout à luy, il luy faiſoit annoncer par moy, qui n'y comprenois rien, des veritez ſi convenables à ſes beſoins & à ſes diſpoſitions, que luy même en étoit tout étonné. Pendant que toute miſerable que je ſuis, je redoublois mes prieres auprés de Nôtre-Seigneur afin qu'il l'attirât tout à luy, & qu'il luy fiſt avoir en horreur toutes les ſatisfactions, & les vains amuſemens de la vie preſente; ce bon Maître luy diſpoſoit le cœur, pour ajouter foy à ce que je luy diſois de ſa part. Qu'il en ſoit éternellement loüé.

Le progrés de cette ame eſt ſi réel & ſi ſenſible, que toutes les fois qu'il me parle j'en ſuis toute hors de moy, & ſi je ne l'avois veu, je ne le pourrois pas croire, qu'en ſi peu de temps Nôtre-Seigneur luy eût fait des graces ſi demeſurées, & le tint ſi occupé en luy, qu'il ne ſemble point avoir de vie ny de ſentiment pour aucune choſe

de la terre. Sa divine Majeſté daigne le tenir toûjours de ſa main ; mais s'il va toûjours ainſi en avançant, comme je l'eſpere de la bonté de Dieu, étant extremement bien fondé en la connoiſſance de luy-même, ce ſera un des grands ſerviteurs de Dieu de nos jours, & capable de rendre ſervice à pluſieurs ames, ſur tout dans les choſes ſpirituelles, où il a acquis en peu de temps une tres-grande experience. Comme ce ſont des dons gratuits de Dieu, il les donne quand il luy plaît, & comme il luy plaît, independamment du temps & des ſervices: je ne dis pas qu'ils n'y faſſent beaucoup, mais je dis que ſouvent Nôtre-Seigneur ne donne pas en vingt ans à telles perſonnes le don de contemplation, qu'il donnera à d'autres en un an ; ſa divine Majeſté en ſçait ſeul la raiſon ; mais l'abus eſt que nous nous imaginons que les années nous doivent faire comprendre ce que nous ne ſçaurions jamais ſçavoir ſans experience : c'eſt pourquoy pluſieurs ſe trompent, comme j'ay dit, qui veulent connoître de la ſpiritualité ſans être ſpirituels.

Je ne pretends pas dire par là qu'un homme qui ne le ſera pas, ſi d'ailleurs il a de l'étude, ne ſoit capable de gouverner des

ames ſpirituelles ; mais cela ſe doit entendre pour tout l'exterieur, & pour l'interieur, en ce qui eſt dans le cours ordinaire & naturel des operations de l'entendement ; mais quand au ſurnaturel, il n'a qu'à prendre garde ſeulement qu'il n'y ait rien que de conforme à l'Ecriture ſainte, & pour tout le reſte, qu'il ne ſe fatigue point, en penſant entendre ce qu'il n'entend point, & qu'il n'étouffe point les attraits extraordinaires dans les ames, qui en ce point ſont gouvernées par un autre plus grand Maître, & ne ſont point ſans conduite ny ſans ſuperieur : Qu'il ne ſoit pas facile à s'épouvanter, & qu'il ne regarde pas ces choſes comme impoſſibles, puiſque tout eſt poſſible à Dieu, mais qu'il tâche d'animer ſa foy, & qu'il s'humilie en luy-même de ce que Nôtre-Seigneur rend dans cette ſublime ſcience une pauvre petite vieille plus habile peut-être que luy, avec toute ſa ſcience. Et avec ces ſentimens d'humilité, il profitera plus aux ames, & à luy-même qu'en voulant faire le contemplatif, ne l'étant pas. Je reviens donc encore à dire, que ſi le Directeur n'a point d'experience, & s'il n'a une profonde humilité, pour reconnoître que bien que ces choſes ſoient au deſſus de ſa portée, elles ne ſont

pourtant pas impoſſibles, il gagnera peu pour ſon propre compte, & donnera encore moins à gagner aux perſonnes qu'il conduira : mais s'il a de l'humilité, il ne doit pas avoir peur que Dieu permette qu'il ſe trompe, ny qu'il en trompe d'autres.

Pour le Pere dont je parle, outre ce que Nôtre-Seigneur luy a appris luy-même par diverſes experiences de ces choſes, il a eu ſoin de ſon côté d'étudier autant qu'il a pu ces matieres, où il eſt devenu fort habile. Et lors qu'il n'a pas l'experience de quelque choſe, il s'en informe des perſonnes qui l'ont, & avec cela Nôtre-Seigneur l'aide encore, en luy donnant une grande foy ; de maniere qu'il a fait beaucoup de progrés, & s'eſt mis en état d'aſſiſter quelques perſonnes, du nombre deſquelles je ſuis. Et j'ay ſujet d'admirer en cela la bonté de Noſtre-Seigneur, qui prevoyant les travaux dans leſquels je me devois trouver, & qu'il devoit retirer à luy quelques-uns de ceux qui me conduiſoient, ſemble avoir voulu m'en ſubſtituër d'autres en leur place, qui m'ont aidé à porter de rudes épreuves, & m'ont fait un tres-grand bien.

Nôtre-Seigneur l'a preſque changé en

tout ; de maniere que pour ainſi dire, il ne ſe connoît quaſi plus luy-même. Au lieu qu'auparavant il étoit foible de corps, & toûjours infirme, Nôtre-Seigneur luy a donné preſentement des forces ſuffiſantes, pour porter mêmes des penitences. Il eſt devenu courageux pour embraſſer tout ce qu'il voit de bien, ſans compter une infinité d'autres choſes, qui font bien paroître un appel tout particulier de Dieu. Qu'il en ſoit à jamais beny. Je croy que tous ces avantages luy ſont venus des graces que Nôtre-Seigneur luy a faites dans l'Oraiſon, & qui ne ſont point imaginaires ny ſuppoſées ; Nôtre-Seigneur ayant bien voulu luy faire déja experimenter certaines choſes, dont on remarque la certitude, en ce qu'au ſortir de là on le voit perſuadé d'une verité peu connuë, je veux dire du gain qu'il y a à ſouffrir des perſecutions. J'eſpere en la bonté de Dieu que quelques-uns de ſon Ordre s'en trouveront bien, & que tout l'Ordre même tirera de luy de grands avantages, comme on commence déja à s'en appercevoir. J'ay eu ſur ſon ſujet de grandes vûës interieures ; & Nôtre-Seigneur m'a dit de luy, & du Pere Recteur de la Compagnie de Jeſus dont j'ay parlé, des choſes tout-

à-fait admirables, auſſi bien que de deux autres Religieux de l'Ordre de ſaint Dominique, particulierement d'un, dont Nôtre-Seigneur a fait connoître le progrés réel & veritable, par certaines choſes dont j'avois eu connoiſſance auparavant : mais de celuy dont je parle preſentement, j'ay eu encore beaucoup plus de choſes particulieres : j'en diray icy une entre autre.

J'étois un jour avec luy dans un parloir; & mon ame s'appercevant du violent amour de Dieu, qui brûloit dans ſon cœur, en étoit quaſi toute hors d'elle, conſiderant les merveilles de Dieu, qui en ſi peu de temps avoit élevé une ame à un ſi haut état de perfection. J'avois une extrême confuſion de le voir écouter avec tant d'humilité certaines choſes que je luy diſois de l'Oraiſon, pendant que de mon côté j'en avois ſi peu, d'oſer en uſer de la ſorte avec de telles perſonnes; mais Nôtre-Seigneur apparemment me le pardonnoit, par le grand deſir que j'avois de le voir fort avancé dans les voyes de Dieu; & je ſentois un tel profit dans ſa converſation, qu'il me laiſſoit toûjours, ce me ſemble, dans l'ame une nouvelle ardeur pour ſervir Dieu, comme ſi je n'avois fait que commencer.

» O mon Jeſus, de quoy eſt capable une
» ame, une fois bien embraſée de vôtre
» amour? combien la devons-nous eſtimer,
» & avec quelles inſtances devons-nous vous
» ſupplier de la laiſſer long-temps en cette
» vie? Ceux qui ſont touchez du même amour,
» voudroient s'ils le pouvoient, marcher
» toûjours à la ſuite de ces grandes ames,
» n'y ayant point de ſoulagement pareil à
» un malade, que d'en trouver un autre fra-
» pé du même mal. C'eſt une conſolation
» infinie de voir qu'il n'eſt pas ſeul; & l'un
» & l'autre s'entr'aide reciproquement, non
» ſeulement à ſouffrir, mais à faire un uſage
» avantageux de leurs maux. O que ce mu-
» tuel ſoûtien eſt favorable aux gens bien
» déterminez à riſquer mille vies pour Dieu,
» & qui ne deſirent rien tant que les occa-
» ſions de les perdre pour ſon ſervice: Ils
» ſont comme les ſoldats, qui pour gagner
» des dépoüilles & ſe faire riches, deſirent
» qu'il y ait de la guerre, comprenant bien
» qu'il n'y a point d'autre voye pour faire
» fortune. Leur meſtier eſt de patir ſans
» ceſſe; & c'eſt un grand point, quand Nô-
tre-Seigneur éclaire une ame juſqu'à con-
noître ce que l'on gagne à ſouffrir pour
luy. Ce grand bien ne ſe comprend pas,
juſques à ce que l'on ait tout quitté: car

qui reſerve quelque choſe donne à connoître par là qu'il l'eſtime, & s'il l'eſtime, c'eſt une neceſſité qu'il luy ſoit dur de la quitter; & dés là tout eſt imparfait, & tout eſt perdu. Le proverbe vient icy fort à propos; eſt bien perdu, celuy qui court aprés un perdu; & quelle plus grande perte peut-il y avoir, quel plus grand aveuglement, & quel plus grand malheur, que de faire tant de cas de ce qui n'eſt rien!

Revenant donc à ce que je diſois, qui m'arriva dans ce parloir, où j'étois dans une conſolation ſi grande, conſiderant les treſors que Dieu avoit mis dans cette ame, dont il ſembloit que Nôtre-Seigneur prenoit plaiſir à me faire la découverte; & voyant d'ailleurs qu'il s'étoit ſervi de moy, toute indigne que je ſuis, pour l'enrichir ainſi, j'en eſtimois ces faveurs encore davantage, & les prenois ſur mon compte, encore plus que ſi elles avoient été faites à moy-même, remerciant Nôtre-Seigneur du fonds de mon cœur, de voir qu'il avoit accomply mes deſirs, & qu'il avoit écouté les frequentes prieres que je luy avois faites, qu'il daignât reveiller, & ſuſciter dans ſon Egliſe de ſemblables perſonnes. Au milieu donc de cette joye, plus grande que mon ame ne le pouvoit porter, ſor-

tant comme hors d'elle-même, & ſe perdant pour gagner davantage, toutes mes reflexions ceſſerent, je n'entendis plus cette langue divine, par laquelle il ſembloit que le ſaint Eſprit parlât; & je tombay dans un grand Raviſſement, qui, quoy que de peu de durée, me fit preſque perdre tout uſage des ſens. Je vis là Nôtre-Seigneur Jeſus-Chriſt dans une tres-grande gloire & majeſté, témoignant beaucoup d'agreément de ce qui ſe paſſoit entre nous, ainſi qu'il me le dit luy-même, voulant que je viſſe clairement comme il étoit toûjours preſent à de pareils entretiens; & combien il luy eſt agreable que les ames ſe rejoüiſſent ainſi à parler de luy.

Une autre fois ce Religieux étant fort éloigné de ce lieu, je le vis élevé par les Anges, avec une grande gloire; & je compris par cette vûë que ſon ame avançoit beaucoup dans la perfection. Il ſe trouva en effet qu'en ce temps-là une grande calomnie contre ſon honneur luy avoit été ſuſcitée par une perſonne à qui il avoit rendu de grands ſervices, & dont il avoit mis l'honneur & la conſcience à couvert; & il avoit ſouffert tout cela avec beaucoup de joye & de tranquillité; outre pluſieurs bonnes œuvres qu'il avoit faites, & d'au-

tres perſecutions qu'il avoit ſouffertes. Il n'eſt pas neceſſaire, ce me ſemble, d'en dire davantage à preſent ſur ce ſujet; ſi dans la ſuite, mon Reverend Pere, vous jugez à propos, vous qui ſçavez tout, que je m'étende davantage ſur ces ſortes de graces, nous pourrons à la gloire de Dieu, en ajoûter encore quelques-unes.

Toutes les Revelations que j'ay euës, comme je l'ay remarqué, touchant la fondation de cette Maiſon, tant celles dont j'ay déja parlé, que celles que je rapporteray cy-aprés, ont eu toutes leur accompliſſement, auſſi bien que les autres, dont N. S. m'a favoriſée ſur d'autres ſujets, quelque-fois trois années entieres avant qu'on en vît l'effet; d'autres fois plus, d'autres fois moins. J'en rendois toûjours compte à mon Confeſſeur, & les diſois auſſi à cette veuve mon amie, avec laquelle j'ay dit, j'avois permiſſion d'en parler; & j'ay ſceu depuis, qu'elle les diſoit encore à quelques autres perſonnes, qui ſçavent bien que je ne ments pas. Dieu me garde de le faire jamais ſur quelque matiere que ce ſoit; & de m'éloigner jamais en la moindre choſe de la verité; mais ſur tout dans un ſujet auſſi important que celuy-cy.

Un de mes beaux-freres étant mort ſu-

bitement, comme j'en étois dans une grande inquietude, parce qu'il n'avoit pas été confeſſé, il me fut dit dans l'Oraiſon, que ma ſœur moureroit auſſi de même, que je l'allaſſe trouver, & je travaillaſſe à l'y diſpoſer. Je le dis à mon Confeſſeur, qui d'abord ne me voulut pas laiſſer aller; mais comme il vit par le compte que je luy en rendois, que la même choſe m'étoit encore repetée à pluſieurs repriſes, il me dit que j'y allaſſe, & qu'il n'y avoit rien à riſquer. Elle étoit à la campagne dans un village; & ſans luy rien dire du veritable ſujet qui m'amenoit, je tâchay de l'éclairer le mieux que je pus ſur toutes choſes; je fis en ſorte qu'elle prit l'habitude de ſe confeſſer fort ſouvent, & de veiller avec ſoin ſur ſa conſcience. Comme elle étoit bonne, elle fit tout ce que je luy dis, & quatre ou cinq ans aprés qu'elle eut pris ces bonnes pratiques de devotion, & vécu dans une grande innocence & pureté d'ame, elle mourut ſans que perſonne s'en apperceût, & ſans ſe pouvoir confeſſer. Mais ſuivant la bonne coûtume qu'elle en avoit priſe, il n'y avoit gueres plus de huit jours qu'elle l'avoit fait. Sa mort me donna une grande conſolation, n'ayant été que peu de temps en Purgatoire. Car il me ſemble

ſemble qu'il n'y avoit pas huit jours accomplis qu'elle étoit decedée; que venant de communier, Nôtre-Seigneur m'apparut, & me fit la grace que je viſſe, comme il l'enlevoit dans la gloire. Durant le cours des années qui ſe paſſerent depuis ce qui me fut dit à ſon ſujet, juſques à ſa mort, j'avois toûjours preſent à l'eſprit ce qui m'avoit été predit, auſſi bien que ma compagne; qui ayant appris cette mort, me vint trouver toute étonnée, de voir la choſe arrivée comme elle m'avoit été dite. Que Dieu ſoit éternellement loüé, de prendre tant de ſoin, pour empeſcher que les ames ne ſe perdent. Ainſi ſoit-il.

CHAPITRE XXXV.

Suite du même ſujet de la fondation du Monaſtere de ſaint Joſeph. Par quelle voye Nôtre-Seigneur permit que la Sainte ſe reſolût de l'établir ſans revenu. Par quelle occaſion elle revint de chez cette Dame où elle étoit; & de quelques autres choſes qui luy arriverent.

PEndant que j'étois chez cette Dame dont j'ay parlé, où je demeuray plus

de ſix mois, Nôtre-Seigneur permit qu'une ſainte Religieuſe de nôtre Ordre, qui étoit de plus de ſoixante & dix lieuës d'icy, entendît parler de moy ; & comme elle paſſoit vers ces quartiers, elle ſe détourna de quelques lieuës pour me venir voir. Nôtre-Seigneur luy avoit inſpiré la même année & le même mois qu'à moy, d'établir un autre Monaſtere de ce même Ordre ; & dés qu'elle en eût conceu le deſir elle vendit tout ce qu'elle avoit, & s'en alla pieds nuds à Rome, pour en obtenir les permiſſions. C'eſt une perſonne de grande penitence & de grande oraiſon, à qui Nôtre-Seigneur faiſoit beaucoup de graces ; & la ſainte Vierge même luy étoit apparuë, & luy avoit ordonné de pourſuivre cette entrepriſe. Elle me devançoit ſi fort dans le ſervice de Nôtre-Seigneur, que j'avois honte de paroître en ſa preſence. Elle me communiqua les expeditions qu'elle apportoit de Rome ; & en quinze jours qu'elle demeura avec moy, nous concertâmes toute la maniere dont nous devions faire nos Monaſteres.

Juſques à ce que je luy euſſe parlé, il n'étoit point venu à ma connoiſſance que nôtre Regle, avant que de s'être relâchée, ordonnât que les Maiſons n'euſſent point

de fonds propre, & je ne penſois nullement à établir celuy-cy ſans revenu : ma penſée étant que nous n'y fuſſions point inquietées du ſoucy d'avoir les choſes neceſſaires ; & en cela je ne conſiderois pas les grands ſoins, & toutes les inquietudes que la proprieté & les poſſeſſions entraînent avec elles. Cette ſainte ame inſtruite par Nôtre-Seigneur, avoit compris ſans ſçavoir lire, ce que j'ignorois encore, aprés tant de lectures que j'avois faites des Conſtitutions. Dés qu'elle m'en eût donné l'ouverture, j'entray dans ſon ſentiment, quoy qu'il me reſtât beaucoup d'apprehenſion qu'on ne me le permît pas, & qu'on traitât la choſe d'extravagance. Je craignois auſſi d'être cauſe que d'autres ſouffriſſent pour l'amour de moy. Car à mon égard, ſi j'avois été ſeule, cela ne m'auroit nullement retenuë ; & au contraire j'aurois eſtimé comme un ſujet particulier de conſolation, de penſer que j'aurois gardé les conſeils de Nôtre-Seigneur Jeſus-Chriſt ; ſa divine Majeſté m'ayant déja donné de grands deſirs de la pauvreté.

Je ne doutois donc pas que ce party ne fût le meilleur pour moy : car il y avoit déja long-temps que je ſouhaitois qu'il

eût été compatible avec mon état, d'aller demandant l'aumône pour l'amour de Dieu, ſans avoir de maiſon, ny poſſeder autre choſe ; mais j'apprehendois que ſi Nôtre-Seigneur ne donnoit pas de pareils deſirs aux autres qui devoient venir avec moy, elles ne vécuſſent pas contentes, & que ce ne leur fut auſſi un ſujet de quelque diſtraction, parce que je voyois certains Monaſteres pauvres, où il n'y avoit pas beaucoup de recueillement ; & je ne prenois pas garde, que c'étoit ce defaut de retraite, qui étoit cauſe de leur pauvreté, & non la pauvrete cauſe de la diſtraction ; étant ſeur que cette diſſipation ne contribuë pas à rendre les maiſons riches, & que Dieu ne manque jamais à qui le ſert comme il doit.

Enfin ma foy étoit foible, & celle de cette ſervante de Dieu ne l'étoit pas. Mais comme en toutes choſes je prenois toûjours avis de tant de perſonnes, je ne trouvois quaſi qui que ce fût, ny Confeſſeurs, ny Docteurs, qui me le conſeillaſſent ; & ils m'apportoient contre cela tant de raiſons, que je ne ſçavois que faire. Car de mon côté, depuis que j'avois ſceu que c'étoit un point de la Regle, étant perſuadée auſſi d'autre part que c'étoit le plus par-

fait, je ne pouvois me laiſſer perſuader d'avoir du revenu. Et quand quelquefois ils m'avoient perſuadée par leurs raiſons, dés que je revenois à l'Oraiſon, & que j'enviſageois Jeſus-Chriſt ſur la croix ſi pauvre & ſi denué de tout, je ne pouvois ſouffrir avec patience d'être riche; & je le ſuppliois avec larmes, qu'il conduiſiſt les choſes de maniere que je me viſſe pauvre comme luy. Je trouvois tant d'inconveniens à avoir du revenu; & je voyois que c'étoit un ſi grand ſujet d'inquietude, & de diſtraction, que je ne faiſois que diſputer ſans ceſſe là-deſſus avec les ſçavans. J'en écrivis à ce Religieux Dominiquain qui nous aſſiſtoit; & il me renvoya deux feuilles de papier pleines de raiſonnemens & de theologie, pour ne le pas faire, m'aſſurant qu'il avoit fort étudié la matiere. Je luy répondis que pour me diſpenſer de ma vocation, du vœu de pauvreté que j'avois fait, & des conſeils de Nôtre-Seigneur dans leur perfection; je n'avois que faire d'appeller la Theologie à mon ſecours; & que je luy demandois quartier pour ne me pas rendre en cette occaſion à ſes lettres.

Si je trouvois quelqu'un qui favoriſât mes ſentimens, cela me donnoit beaucoup

de joye. Cette Dame avec qui j'étois, entroit fort là-deſſus dans mes penſées ; mais la pluſpart des autres, qui d'abord y donnoient leur approbation, y trouvoient tant d'inconveniens quand ils regardoient les choſes de plus prés, qu'ils changeoient incontinent d'avis, & revenoient à m'éloigner autant qu'ils pouvoient de ce deſſein. Je leur répondois que s'ils changeoient ſi promptement d'opinion, pour moy je voulois m'en tenir à leurs premieres penſées. En ce temps-là Dieu permit que le ſaint perſonnage Pierre d'Alcantara, vint à ma priere dans la maiſon de cette Dame qui ne l'avoit point encore veu. Comme il étoit grand amateur de la pauvreté, l'ayant pratiquée depuis tant d'années, & qu'il ſçavoit les vrayes richeſſes qu'elle enfermoit, il me ſoûtint beaucoup dans mon deſſein ; & me recommanda de ne m'en départir en aucune maniere, mais de pourſuivre l'entrepriſe ſur ce pied.

Aprés le ſentiment & l'approbation d'une telle perſonne, plus capable qu'aucune autre d'en decider, par la longue experience qu'il en avoit faite, je pris reſolution de n'en plus conſulter d'autres. Et comme j'étois un jour fort appliquée à recommander l'affaire à Dieu, Nôtre-Sei-

gneur me dit, Que je ne deſiſtaſſe en au- «
cune façon du deſſein d'établir la Maiſon « en pauvreté, que c'étoit la volonté de « ſon Pere & la ſienne, & qu'il m'aſſiſte- « roit. Je tombay enſuite dans un Raviſſe- « ment, accompagné de ſi grands effets, que « je ne pus nullement douter qu'ils ne vinſ- « ſent de Dieu. Une autre fois Nôtre-Sei- « gneur me dit, Que le revenu étoit le ſujet « de la confuſion des Monaſteres, & d'au- « tres choſes encore à la loüange de la pau- « vreté, m'aſſurant que le neceſſaire de la « vie, ne manquoit jamais à qui le ſervoit ; « & pour mon particulier, j'ay déja dit que ce n'avoit jamais été mon apprehenſion. Nôtre-Seigneur changea auſſi le cœur du Pere Preſenté, je veux dire du Religieux Dominiquain dont j'ay parlé, qui m'avoit écrit de ne point établir la Maiſon ſans revenu. Ce retour favorable, & les ſentimens de tels perſonnages, me mirent dans une ſi grande joye, qu'il me ſembloit déja que j'étois dans la poſſeſſion de toutes les richeſſes du monde, par la ſeule reſolution de vivre pauvre pour l'amour de Dieu.

En ce temps là nôtre Provincial revoqua ſon obediance, & le commandement qu'il m'avoit fait de demeurer auprés de cette Dame, laiſſant à ma liberté de m'en

revenir ſi je le voulois, ou d'y reſter encore pour un certain temps, qui étoit juſtement celuy auquel on devoit faire election dans mon Monaſtere, d'où on m'avoit donné avis qu'il y en avoit pluſieurs qui me vouloient charger du ſoin du Priorat. La ſeule penſée étoit pour moy ſi terrible, que je me ſerois plus aiſément reſoluë à ſouffrir pour l'amour de Dieu quelque autre martire que c'eût été ; mais pour celuy là je ne pouvois en nulle maniere m'en laiſſer perſuader, parce qu'outre le grand travail qu'il y a dans cet employ, la multitude d'occupations dont j'ay toûjours été ennemie, & la repugnance que j'ay à tous offices, que j'avois toûjours évitez, j'y trouvois pour la conſcience un grand danger, & ainſi je rendis grace à Dieu de ne m'y pas trouver, & j'écrivis à mes amies de ne me pas donner leurs voix.

Comme je me laiſſois aller au contentement de ne me point rencontrer dans tout ce tracas, Nôtre-Seigneur me dit que je ne m'abſtinſe pas d'y aller ; que puis que je deſirois des Croix, j'en trouverois là une bonne qui m'attendoit ; que je ne la refuſaſſe pas ; que je m'en allaſſe avec courage, qu'il m'aſſiſteroit, & que je partiſſe

promptement. Cela m'affligea fort, & je ne faiſois que pleurer, dans la penſée que cette Croix, étoit que je devois être Prieure; parce que comme j'ay déja dit, je ne pouvois me perſuader que cela fût bon à mon ame en aucune maniere, & je ne pouvois m'y reſoudre. Je contay tout ce qui ſe paſſoit à mon Confeſſeur, & il m'ordonna que je miſſe ordre promptement à m'en aller, étant évident que c'eſtoit le plus parfait; mais que veu les grandes chaleurs, il ſuffiſoit que je me trouvaſſe là pour les élections, & que je reſtaſſe encore quelques jours, de peur de demeurer malade en chemin. Mais Nôtre-Seigneur qui avoit d'autres deſſeins, ne permit pas ce retardement, me trouvant dans un ſi grand trouble interieur, que je ne pouvois plus faire l'Oraiſon; il me ſembloit que c'eſtoit manquer à ce que Nôtre-Seigneur m'avoit commandé; qu'eſtant là fort à mon aiſe, & fort careſſée, j'avois de la peine à m'aller offrir au travail; que toutes les proteſtations que j'avois faites à Dieu, n'eſtoient donc que des paroles, puiſque pouvant ſuivre le plus parfait, je ne le faiſois pas, que ſi j'en mourois, à la bonne heure. Avec cela je ſentois un ſerrement de cœur, une ceſſaſſion de tout goût & de toute conſolation dans l'Oraiſon. Enfin,

je me trouvay dans un tel état, & dans un ſi grand tourment, que je fus obligée de ſupplier cette Dame qu'elle eût agreable de me laiſſer aller; mon Confeſſeur qui me voyoit dans cette peine, ayant déja de ſon côté conſenti à mon depart, par le mouvement que Dieu luy en donna auſſi bien qu'à moy.

La douleur qu'elle ſentit que je la quitaſſe fut ſi grande, que ce fut encore une autre eſpece de tourment, aprés tout ce qu'il luy avoit couté de ſollicitations, & d'empreſſemens auprés de nôtre Provincial pour obtenir de m'avoir auprés d'elle; de maniere que je regarday comme un coup extraordinaire qu'elle voulût bien conſentir à mon depart, veu l'attache qu'elle avoit pour moy. Mais comme elle avoit beaucoup de crainte de Dieu, & que je luy dis qu'elle luy pouvoit rendre en cela un grand ſervice, & pluſieurs autres choſes, luy donnant eſperance qu'il ne ſeroit pas impoſſible que je la revinſſe voir, elle ſe rendit enfin, quoy qu'avec bien de la peine. Pour moy je n'en ſentois plus de m'en aller : car du moment que je comprends qu'une choſe eſt plus parfaite, & qu'il y va davantage du ſervice de Dieu, la joye de le contenter devore toutes les autres peines. Ainſi arriva-

t-il de celle que j'eus de quiter cette Dame, que je laiſſois ſi affligée, & quelques autres perſonnes auſſi à qui je devois beaucoup, particulierement mon Confeſſeur, qui étoit de la Compagnie de Jeſus, & avec lequel je me trouvois fort bien: mais plus je voyois que je perdois de conſolation pour l'amour de Nôtre-Seigneur, plus je ſentois de joye de cette perte. Je ne pouvois comprendre comment cela ſe faiſoit, mais j'éprouvois ſenſiblement ces deux contraires, je veux dire un vray plaiſir, une vraye joye, & une veritable conſolation, de la même choſe qui cauſoit à mon ame de la peine & de la douleur. Car je quitois un lieu de grand repos, où j'eſtois fort tranquille, & ſatisfaite, & où je pouvois prendre pluſieures heures pour vaquer à l'Oraiſon, & je voyois que j'alois me jetter comme dans un feu, Nôtre-Seigneur m'ayant déja avertie que j'allois ſouffrir une grande Croix, quoy que je ne me l'euſſe jamais figurée ſi grande que je la trouvay en effet.

Avec tout cela je m'en allois fort joyeuſe, & même dans une impatience devorante, de ce que Nôtre-Seigneur qui vouloit que je ſoutinſſe ce combat, ne m'y expoſoit pas ſur l'heure. C'eſt ainſi que ſa divine Majeſté aidoit ma foibleſſe par une

force inviſible, & c'eſtoit comme j'ay dit, le ſecret que je ne pouvois comprendre. Voicy une comparaiſon qui peut en donner quelque idée. Si j'avois un diamant ou quelque autre choſe de grand prix qui me plût extremement, & que je viſe à ſçavoir qu'une perſonne que j'aimerois plus que moy-même, & dont je prefererois le contentement au mien propre, en auroit envie, j'aurois ſans doute plus de plaiſir de m'en priver, pour la ſatisfaction de cette perſonne, que je n'en aurois jamais eu dans la poſſeſſion: Et comme la joye de rendre cette perſonne contente, ſurpaſſeroit tous les autres contentemens que je pourrois avoir, elle abſorberoit toute la peine que m'auroit pû cauſer la privation de cette choſe que j'aimerois, & la perte du plaiſir qu'elle me donneroit. Ainſi quoy que j'euſſe dû être ſenſible à la ſeparation de tant de perſonnes ſi touchées de mon depart, étant de mon naturel ſi tendre à la reconnoiſſance, qu'en tout autre temps j'en euſſe eſté ſans doute fort affligée; en cette occaſion, quand j'aurois voulu me laiſſer aller à la douleur, il n'auroit pas eſté à mon pouvoir. Auſſi eſtoit-il ſi important pour l'affaire de cette ſainte Maiſon que je ne differaſſe pas mon depart d'un ſeul jour, que je ne ſçay comment elle auroit pû être

concluë, pour peu que je l'euſſe retardé.

O bonté infinie de mon Dieu! j'en ſuis encore dans l'admiration toutes les fois que j'y penſe, & que je fais la reveuë de toutes les aſſiſtances particulieres dont ſa divine Majeſté a bien voulu me favoriſer, pour venir à bout de luy faire ce petit reduit; car je ſuis perſuadée qu'il eſt veritablement tout à luy, & que c'eſt un lieu où il prend ſes divines complaiſances, ainſi qu'il me le fit entendre une fois dans l'Oraiſon, me diſant que cette Maiſon étoit pour luy un Paradis de delices. Il ſemble que c'eſt à cette intention que ſa divine Majeſté a choiſi elle-même les ames qu'elle y a attirées, dans la compagnie deſquelles je me trouve avec bien de la confuſion; j'en aurois pas pû quand il auroit été à ma liberté les choiſir plus propres à nôtre deſſein, qui embraſſoit une ſi étroite cloſture, une ſi grande pauvreté, & une application ſi continuelle à l'Oraiſon; portant tout cela avec une telle gayeté, & un tel contentement, que chacune d'elles ſe trouve indigne d'avoir eſté reçûë dans un lieu tel que celuy-cy. Ce qui paroît encore plus digne d'admiration en quelques-unes, que Nôtre-Seigneur a appellées du milieu de la vanité, & des divertiſſemens du monde, où ſelon les maximes du ſiécle, elles auroient

pû vivre fort heureuſes. Mais Nôtre-Seigneur leur a rendu icy avec tant d'uſure, en veritables contentemens, les fauſſes joyes qu'elles ont quitées, qu'elles ſe reconnoiſſent manifeſtement payées au centuple, & ne ſe peuvent laſſer d'en rendre graces à Dieu ; dont la bonté a changé auſſi les autres de bien en mieux. Aux plus jeunes il leur donne le courage, & l'intelligence pour n'étendre point leurs deſirs plus loin, & pour comprendre que cette vie ſeparée de toutes les choſes de la terre, eſt d'un bien plus grand calme, & d'un plus grand repos, à ne conſiderer même que le temps preſent. A celles qui ſont plus avancées en âge, & qui avoient peu de ſanté, il leur redouble les forces, juſques à les mettre en état de ſoutenir la rigueur de la Regle, & les penitences comme les autres.

» O mon Sauveur, qu'il paroît bien que » vous eſtes tout-puiſſant ; & qu'il n'eſt pas » neceſſaire de chercher des raiſons dans ce » qui vous plaît, parce que vous ſçavez rendre » les choſes que vous voulez poſſibles, au delà » de toute raiſon naturelle ; & vous faites » comprendre aux ames, que pour leur rendre tout facile, elles n'ont qu'à vous aimer » veritablement, & à tout abandonner pour » vous. On peut bien appliquer à cet endroit

la parole du Prophete, que vous faites ſem- «
blant qu'il y a de la peine dans vôtre Loy: «
car dans la verité, Seigneur, je ne l'ap- «
perçois pas; & je ne ſçay comment on «
peut appeller étroit, le chemin qui mene «
à vous: je trouve que c'eſt un chemin «
royal, & non point un ſentier, un chemin «
où ceux qui marchent veritablement, vont «
avec plus de ſeureté; éloignez des roches «
& des cailloux, je veux dire des occaſions «
qui les peuvent faire tomber. J'appelle «
pour moy un ſentier malheureux, un ſen- «
tier étroit & dangereux, un chemin qui a «
d'un côté une vallée profonde, où l'on eſt «
toûjours en danger de trebucher; & de «
l'autre côtoye ſans ceſſe un precipice; de «
maniere que pour peu qu'on manque d'ê- «
tre ſur ſes gardes, on eſt infailliblement «
precipité & mis en pieces. Celuy qui vous «
aime veritablement, ô mon unique bien, «
marche aſſurément par un chemin large «
& royal, loin de tout precipice; pour peu «
qu'il ſe heurte, vous luy preſentez la main; «
& s'il vous aime encore un coup, & non «
les choſes du monde, une ſeule chûte, ny «
pluſieurs mêmes ne ſont pas capables de le «
perdre, marchant dans la valée de l'hu- «
milité. Pour moy je ne puis compren- «
dre ce que l'on peut craindre, de s'en- «

» gager dans le chemin de la perfection.
» Plaiſe à Nôtre-Seigneur par ſa bonté in-
» finie de nous faire connoître le veritable
» danger qu'il y a de marcher au milieu de
» tant de perils ſi manifeſtes, dans cette rou-
» te commune du monde, où ſans reflexion,
» on s'entreſuit ſimplement à la file ; & la
» vraye ſeureté qu'il y a de tâcher au con-
» traire à s'avancer de plus en plus dans le
» chemin qu'un Dieu nous a tracé. Ayons
» ſeulement les yeux ſur ce Soleil de juſti-
» ce, & ne craignons point qu'il ſe cache
» ny qu'il nous abandonne à marcher de
» nuit pour nous laiſſer perdre, ſi nous ne
» l'abandonnons les premiers.

» Les gens du monde ne craignent pas de
» marcher parmy les lions, qui ſemblent
» vouloir emporter chacun leur piece de ces
» miſerables. J'appelle du nom de lions ce
» que le monde, ſous des noms déguiſez, nom-
» me honneurs, plaiſirs, contentemens ; &
» dans le chemin du Ciel, il ſemble que le
» Demon veuille faire apprehender les
» moindres épouvantails. C'eſt le ſujet or-
» dinaire de mon étonnement, & ſur quoy
» je ne ſçaurois me laſſer de gemir ; & de
» verſer des larmes ; c'eſt ce qui fait que je
» voudrois faire entendre ma voix à tout
» l'univers, & publier par tout quelle a été

la

la grandeur de mon aveuglement & de « mes miſeres ; pour tâcher qu'à mon exem- « ple, quelqu'un pût ouvrir les yeux. Mais « c'eſt à vous, mon Dieu, qui en avez le pou- « voir, à le faire par vôtre bonté, que je « conjure de ne permettre pas que je retom- « be dans mon premier aveuglement. Ainſi « ſoit-il. «

CHAPITRE XXXVI.

Continuation du même ſujet, & de quelle maniere ſe conclut enfin la fondation du monaſtere du glorieux ſaint Joſeph. Des grandes perſecutions, & oppoſitions qu'elle eut à ſoûtenir, aprés que les premieres Religieuſes eurent pris l'habit; les peines interieures & tentations qu'elle éprouva ; & comme Nôtre-Seigneur la tira victorieuſement de tout, à la gloire & à l'honneur de ſon ſaint Nom.

SOrtie de cette ville-là, j'avançois gayement mon chemin, fort reſoluë à embraſſer de tout mon cœur, tout ce qu'il plairoit à Nôtre-Seigneur de m'envoyer

à ſouffrir. Le ſoir même que j'arrivay, arriverent auſſi les dépeſches de Rome, & le Bref pour l'établiſſement de ce Monaſtere. Je n'en fus pas ſeule ſurpriſe; mais ceux qui ſçavoient l'empreſſement de partir que Nôtre-Seigneur m'avoit inſpiré, ne le furent pas moins que moy, quand ils apprirent la neceſſité qu'il y avoit que je me trouvaſſe icy dans cette conjoncture ſi favorable; Nôtre Seigneur y ayant fait auſſi rencontrer en même temps l'Eveſque, le Bienheureux Pierre d'Alcantara, & ce pieux Gentilhomme chez qui il logeoit; tous les ſerviteurs de Dieu trouvant chez luy aſyle & protection. Ils ſe joignirent tous deux enſemble pour obtenir de l'Eveſque qu'il admît la fondation; & ce ne fut pas une petite grace, la Maiſon ne devant point avoir de revenu; mais ce Prelat étoit ſi affectionné aux perſonnes qu'il voyoit déterminées à ſervir Dieu, qu'il s'attacha incontinent à nous favoriſer en toutes choſes. Et il faut avoüer auſſi, que ce qui fit tout, fut l'approbation que donnoit à nôtre entrepriſe ce ſaint Vieillard, & l'empreſſement qu'il avoit à nous ménager l'aſſiſtance des uns & des autres.

Si nous avions manqué cette occaſion,

comme j'ay déja dit, je ne ſçay pas comment nous aurions pu venir à bout de nos affaires : car ce ſaint homme demeura peu icy ; & pendant les huit jours environ, qu'il y paſſa, il fut toûjours fort mal, Noſtre-Seigneur l'ayant tiré à luy peu de temps aprés ; de maniere qu'il ſemble que ſa divine Majeſté ne l'avoit retenu ſur terre, que pour finir cette affaire, y ayant déja long-temps, & prés de deux ans, ce me ſemble, qu'il étoit dans de grandes infirmitez. Tout ſe fit dans un grand ſecret ; & ſi on ne s'y fût pas pris de la ſorte, je ne ſçay ſi on auroit pu rien faire, tant le peuple y étoit oppoſé, comme il parut dans la ſuite.

Nôtre-Seigneur permit qu'un de mes beaux-freres tomba alors ſi malade, & dans un ſi grand beſoin de ſecours, ſa femme n'étant pas dans la Ville, que l'on me donna permiſſion de demeurer auprés de luy ; & par ce moyen on ne ſceut rien de l'affaire ; quoy que quelques perſonnes ne laiſſaſſent pas d'en avoir quelque ſoupçon ; mais elles ne le pouvoient croire. C'eſt une choſe ſurprenante, que mon beau-frere ne fut malade qu'autant qu'il fut neceſſaire pour nôtre affaire ; & quand nous eûmes beſoin qu'il ſe portât bien, pour nous laiſſer la maiſon libre, & me

laiſſer à moy-même le loiſir de travailler; Nôtre-Seigneur luy redonna auſſitôt la ſanté ; de maniere qu'il en étoit luy-même étonné. Je n'eus pas peu de peine, ſoit à ménager les uns & les autres, pour conſentir à l'établiſſement, ſoit au tour du malade, ſoit avec les ouvriers, pour faire que la Maiſon s'achevât promptement, & qu'elle prit quelque forme de Monaſtere. Car lors que j'arrivay il s'en falloit encore beaucoup qu'elle ne fût en état; & ma compagne n'étoit pas icy pour m'aider ; nous ayant paru plus à propos qu'elle s'abſentât pour tenir nôtre deſſein caché. Pluſieurs raiſons nous obligeoient à nous hâter, dont la principale étoit que je craignois à toute heure qu'on ne me mandât de m'en retourner à mon Convent. Tous ces divers embaras que j'eus tout à la fois, me firent penſer, ſi ce n'étoit point là la croix dont j'avois été menacée ; quoy que pourtant tout cela me parût peu de choſe, pour la grandeur de cette croix que Nôtre-Seigneur m'avoit fait entendre que j'aurois à ſouffrir.

Toutes choſes étant donc diſpoſées, il plût à Nôtre-Seigneur que le jour de ſaint Barthelemy de l'année mil cinq cens ſoixante-deux, le Monaſtere de nôtre glo-

rieux Pere ſaint Joſeph fut enfin étably; le Saint Sacrement y fut mis avec toute l'autorité & l'approbation requiſe; & en même temps, quelques Filles y prirent l'habit, dont je fis la ceremonie, avec deux autres Religieuſes de nôtre Convent, qui ſe trouverent par haſard être dehors. Comme cette Maiſon étoit la même où demeuroit mon beau-frere, l'ayant achetée, comme j'ay dit, ſous ſon nom, pour mieux couvrir nôtre deſſein, j'y étois avec permiſſion; & je ne faiſois rien en cela, que de l'avis de ſçavans Theologiens, pour ne m'écarter pas d'un ſeul point de l'obeïſſance. Mais comme ils voyoient que c'étoit une choſe ſi avantageuſe à tout l'Ordre, pour une infinité de raiſons, ils m'aſſuroient que je pouvois agir en ſecret, & prendre des meſures pour éviter que mes Superieurs le ſceuſſent. Car pour peu qu'ils m'euſſent dit qu'il y eût eu d'imperfection, j'aurois abandonné, ce me ſemble, non pas un Monaſtere, mais mille. C'eſt une choſe tres-aſſurée; & quelque deſir que j'euſſe de cet établiſſement, pour me ſeparer davantage de tout, & pour remplir mes vœux & ma vocation avec plus de perfection, & une plus exacte clôture; je le deſirois pourtant de telle ma-

niere, que ſi j'avois compris qu'il eût été davantage du ſervice de Dieu de tout abandonner, je l'aurois fait ſur l'heure, comme je l'avois fait l'autre fois, avec toute ſorte de paix & de tranquillité.

Ce fut pour moy une eſpece de gloire avancée, de voir mettre le Saint Sacrement dans cette Maiſon, & d'y voir remedier à la neceſſité de quatre pauvres orphelines, grandes ſervantes de Dieu, en les recevant ſans dot. C'étoit tout ce que j'avois ſouhaité dés le commencement, qu'il pût entrer icy des perſonnes, qui par leur bon exemple, ſerviſſent comme de fondement à cet œuvre, afin que l'intention que nous avions de faire une maiſon d'Oraiſon, & de grande regularité, pût avoir ſon effet, & que nous puſſions voir enfin accomplie une œuvre, que je ſçavois qui étoit ſi fort à la gloire de Nôtre-Seigneur, & à l'honneur de l'habit de ſa glorieuſe Mere. Je trouvois encore un autre ſujet de grande conſolation d'avoir executé ce que Nôtre-Seigneur m'avoit tant recommandé, & de voir une nouvelle Egliſe fondée dans ce lieu, ſous le titre de nôtre glorieux Pere ſaint Joſeph, dont il n'y en avoit point auparavant. Non qu'il me ſemblât qu'il y eût rien du mien en cela, je ne l'ay jamais pen-

ſé, & je ne le penſe pas encore, ayant toujours compris que c'étoit Nôtre-Seigneur qui faiſoit tout, & que ce qu'il y avoit de moy, étoit accompagné de tant d'imperfections, qu'il y avoit pour moy plus de ſujet de confuſion, que de complaiſance; mais la joye que je reſſentois venoit de ce qu'il avoit plû à ſa divine Majeſté de ſe ſervir de moy toute imparfaite que je ſuis, pour une ſi grande œuvre; & l'excés de mon contentement fut tel que j'en fus preſque hors de moy, & dans une profonde Oraiſon.

Trois ou quatre heures aprés que toutes les ceremonies furent faites, le Demon me ſuſcita le combat interieur que je vas dire. Il me repreſenta d'abord, ſi dans tout ce que j'avois fait, je n'avois rien fait de mal; ſi ce n'étoit point contre l'obeïſſance, d'avoir pourſuivi cet établiſſement, ſans que nôtre Provincial me l'euſt ordonné; & par moy-même, il m'étoit bien venu dans l'eſprit qu'il en pourroit avoir quelque chagrin, à cauſe que la Maiſon avoit été miſe ſous l'Ordinaire, ſans luy en avoir rien dit auparavant; quoy que d'autre part, il me ſemblât qu'ayant refuſé la fondation; & ne me ſouſtrayant pas, quand à ma perſonne, de ſon obeïſſance, il étoit hors d'in-

tereſt. Il me mit enſuite devant les yeux ſi des filles qui s'étoient renfermées dans une clôture ſi étroite y pourroient vivre contentes; ſi la ſubſiſtance ne leur manqueroit point; s'il n'y avoit point eu de chimere dans tout ce projet; que j'avois bien affaire de m'embarraſſer de cette entrepriſe, puiſque j'avois un Monaſtere où je pouvois bien ſervir Dieu. Tout ce que Nôtre-Seigneur m'avoit commandé à ce ſujet, tous les ſentimens des perſonnes ſages ſur leſquels je m'étois appuyée, toutes les prieres que depuis prés de deux ans, on n'avoit quaſi pas ceſſé de faire pour cela; tout ſe trouva effacé de ma memoire, comme ſi cela n'avoit jamais été; ne me venant en l'eſprit que d'avoir ſuivy mon propre avis.

La Foy & toutes les autres vertus, étoient en moy ſi affoiblies, & leurs operations tellement ſuſpenduës, que je n'en pouvois tirer aucune force pour me défendre de tant d'attaques. Cet eſprit malin me mettoit encore en avant, comment je me pouvois reſoudre de m'enfermer dans une ſi petite maiſon, ſur tout avec tant d'infirmitez; & comment j'y pourrois ſupporter une ſi rude penitence. Que j'en quittois une grande & agreable, où j'avois toûjours vécu

ſi contente, & où j'avois tant de bonnes amies; que les perſonnes qui étoient icy avec moy, ne ſeroient peut-être pas à mon gré; que je m'étois engagée à bien des choſes qui pourroient me porter à quelque deſeſpoir; que le Demon avoit peut-être pretendu par là m'ôter la paix & la tranquillité d'eſprit; que je ne pourrois plus faire l'Oraiſon dans ce trouble & cette inquietude, & que j'expoſois mon ame à ſe perdre. Mon eſprit étoit tellement remply de tout cela, & d'autres choſes de pareille nature, qu'il ne m'étoit pas poſſible d'en détourner ma penſée; & avec cela mon ame étoit plongée dans une telle amertume, & dans des tenebres ſi épaiſſes, que je n'ay point de termes pour m'en expliquer. Me voyant en cet état, je m'en allay devant le Saint Sacrement; mais d'y faire aucune priere, il n'étoit pas à mon pouvoir; n'ayant au cœur & à la bouche qu'une voix de plainte, comme une perſonne qui eſt à l'agonie de la mort; & d'en parler à perſonne, je n'en avois pas l'aſſurance, n'ayant encore aucun Confeſſeur arreſté.

O mon Dieu, dans quelle miſerable vie ſommes nous icy, où il n'y a ni contentement aſſuré, ni bien qui ne ſoit ſujet au

changement! Il n'y avoit qu'un moment qu'il me ſembloit que je n'aurois pas voulu changer mon bonheur, contre toutes les felicitez de la terre ; & un inſtant aprés, la même choſe qui avoit fait ma joye me cauſoit un tel tourment que je ne ſçavois que faire de moy. O ſi nous faiſions une ſerieuſe attention à tout ce qui ſe paſſe dans la vie, chacun connoîtroit par ſa propre experience, le peu qu'on ſe doit mettre en peine d'y avoir du plaiſir ou du déplaiſir. Il eſt certain que ce fut un des durs trajets que j'aye eu à paſſer dans la vie ; & il ſemble que mon ame par un preſſentiment, devinoit tout ce qui luy reſtoit encore à ſouffrir, qui n'approcha pourtant pas de cette terrible épreuve, ſi elle avoit duré plus long-temps. Mais Nôtre-Seigneur ne voulut pas laiſſer ſouffrir davantage ſa pauvre ſervante ; ſon ſecours ne m'a jamais manqué dans aucune affliction ; & je l'éprouvay en celle-cy, par le petit jour qu'il fit luire dans mon ame, pour diſcerner que tout cela n'étoit que l'ouvrage du Demon ; & pour me faire démêler la verité, de l'illuſion, par laquelle cet eſprit de menſonge cherchoit à m'épouvanter. A la faveur de cette lumiere, je commençay à rappeller dans ma me-

moire, les grandes reſolutions que j'avois priſes de ſervir Dieu, les deſirs ardens que j'avois ſenti de ſouffrir pour luy ; & je penſay que ſi j'en voulois venir à l'effet, ce n'étoit pas le repos que je devois chercher ; que ſi je rencontrois des travaux, j'y trouverois en même-temps un ſujet de merite ; & que les acceptant pour la gloire de Dieu, ils me tiendroient lieu de purgatoire ; que rien ne me devoit faire peur, puis qu'une fois je ne deſirois que des ſouffrances ; que celles là étoient auſſi bonnes que d'autres ; que plus il y avoit d'oppoſition, plus il y avoit à gagner pour moy ; & que je ne devois pas manquer de courage, pour ſoûtenir les intereſts de celuy à qui j'étois ſi redevable.

Fortifiée par ces reflexions & autres ſemblables ; je promis enfin, quoy qu'avec une extrême violence, en preſence du tres-Saint Sacrement, de faire tout ce que je pourrois, pour obtenir permiſſion de venir dans cette Maiſon, & d'y faire vœu de clôture, auſſitôt que je pourrois y demeurer en ſeureté de conſcience. En prononçant ces paroles, le Demon prit à l'inſtant la fuite, & me laiſſa dans une paix & un contentement, qui m'a toûjours duré depuis. Tout ce qui s'obſerve dans cette Mai-

ſon ſoit de retraite, de penitence, ou autres choſes, me paroiſſant ſi doux & ſi peu de choſe, que je penſe quelquefois que je n'aurois jamais pû choiſir ſur la terre de vie plus agreable, ni plus ſatisfaiſante. Je ne ſçay ſi c'eſt cela qui contribuë à me donner plus de ſanté que je n'ay jamais eu, ou ſi c'eſt Nôtre-Seigneur qui veut me donner la conſolation, de pouvoir faire tout ce que les autres font, comme il eſt juſte & raiſonnable que je leur en montre l'exemple. Je ne le fais veritablement qu'avec peine; mais ſeulement que je le puiſſe faire, c'eſt un ſujet d'étonnement pour toutes les perſonnes qui ſçavent toutes mes infirmitez. Beni ſoit celuy qui nous comble de tant de graces, & dans la force duquel on peut tout.

Je reſtay fort fatiguée de ce combat; mais voyant clairement que c'étoit un jeu du Demon, je ne fis que m'en rire; je croy que Nôtre-Seigneur permit cette attaque pour me faire connoître la grande grace qu'il m'avoit faite, & la grande peine dont il m'avoit exemptée; n'ayant jamais ſceu depuis plus de vingt-huit ans qu'il y a que je ſuis Religieuſe, ce que c'eſt que d'être mécontente un ſeul moment. Peut-être a-t-il auſſi voulu m'inſtruire par là, afin que

ſi je voyois dans la ſuite quelque fille peinée, je ne m'en étonnaſſe pas, que j'euſſe pitié d'elle, & que j'euſſe de quoy la conſoler. Cette tempeſte étant calmée, j'aurois bien ſouhaité aprés avoir pris quelque choſe, de me repoſer un peu; toute la nuit s'étant preſque paſſée dans cette agitation, & pluſieurs autres auparavant, n'ayant pas été exemptes, non plus que les jours de ſoins & d'embarras, dont j'étois demeurée fort accablée. Mais comme on avoit ſceu dans mon Monaſtere, auſſi bien que dans la Ville, ce qui avoit été fait, il y avoit bien du bruit; & ce n'étoit pas ſans quelque apparence de raiſon, comme je l'ay déja touché. La Superieure me manda donc incontinent, de me rendre au Convent ſans delay. Et ſur ſon ordre je partis auſſitôt, laiſſant mes pauvres Religieuſes bien affligées. Je vis bien que j'allois rencontrer de grandes oppoſitions; mais comme l'affaire étoit faite, je m'en mettois peu en peine. Je m'élevay en eſprit à Nôtre Seigneur, le ſuppliant qu'il m'aſſiſtât; & j'eus recours à mon Pere ſaint Joſeph, afin qu'il me ramenât dans ſa Maiſon, luy offrant ce que j'aurois à ſouffrir pour cela; fort contente qu'il ſe preſentât quelque choſe à endurer pour ſon ſervice. Je

m'en allay dans la croyance que l'on m'alloit mettre ſur l'heure en priſon. Et il me ſemble que j'en aurois été fort aiſe, pour ne plus parler à perſonne, & pour prendre un peu de repos dans la ſolitude, en ayant un extreme beſoin, & me trouvant toute épuiſée de ce long commerce avec tant de gens.

Comme j'arrivay, & que j'eus dit mes raiſons à la Superieure, elle s'appaiſa un peu. Toute la Communauté envoya au Pere Provincial luy donner avis de ce qui ſe paſſoit; & l'affaire fut remiſe, pour être décidée devant luy. Quand il fut venu, je me rendis au lieu du Jugement avec bien de la joye de voir que je ſouffrois quelque choſe pour Nôtre-Seigneur, ſans qu'en ce chef je me ſentiſſe coupable de rien, ni contre ſa divine Majeſté, ni contre l'Ordre, dont au contraire, je tâchois de toutes mes forces, de procurer l'avantage, preſte à mourir de bon cœur pour ſes intereſts, & pour ſa plus grande perfection, qui étoit le but de tous mes deſirs. Je me ſouvins du Jugement où comparut Nôtre-Seigneur, & je vis qu'en comparaiſon, tout cecy n'étoit rien : je dis ma coulpe, comme ſi j'avois été fort criminelle, & je paroiſſois telle en effet, à qui ne ſça-

voit pas toutes choſes.

Aprés une grande reprimande du Provincial, & qui fut pourtant moins ſevere que la faute ne le meritoit, ſelon les divers rapports qui luy avoient été faits contre moy, j'aurois ſouhaité, comme j'en avois pris reſolution d'en demeurer là, ſans me juſtifier. Et en effet, je le priay d'abord ſimplement qu'il me pardonnât, qu'il m'impoſât penitence, & qu'il ne fût point fâché contre moy. En certaines choſes je voyois bien que l'on me condamnoit ſans ſujet; comme quand on diſoit que j'avois fait cela afin que l'on m'eſtimât, & que l'on parlât de moy, & autres choſes ſemblables; mais en d'autres je connoiſſois bien que l'on diſoit la verité, ſur tout lors qu'on me reprochoit que j'étois plus imparfaite que les autres, que puiſque je n'avois pas gardé exactement la Regle qui s'obſervoit dans une Maiſon ſi religieuſe, il étoit extravagant de penſer que j'en puſſe garder une autre plus ſevere; que je ſcandaliſois le peuple, & voulois introduire des nouveautez. Tout cela pourtant, ne me cauſoit aucun trouble, ny aucune peine, quoy que je fiſſe ſemblant d'en avoir, pour ne paroître pas faire peu de cas de ce que l'on me diſoit. Enfin, le Pro-

vincial voulut & me commanda, en preſence des Religieuſes, que je luy rendiſſe compte de toute ma conduite ; & il falut le faire. Comme j'avois l'eſprit fort tranquille, & que Nôtre-Seigneur m'aſſiſtoit, je dis mes raiſons d'une maniere que ny le Pere Provincial, ny celles qui l'accompagnoient ne trouverent pas de quoy me condamner. Enſuite je luy parlay en particulier encore plus clairement ; & il me promit que ſi la Ville s'appaiſoit, il me donneroit permiſſion d'aller au nouveau Convent : car la rumeur étoit grande par toute la Ville, comme je le vas dire.

A deux ou trois jours de là, quelques Magiſtrats du Conſeil de Ville avec le Maire, & quelques Chanoines s'aſſemblerent, & tous unanimement dirent qu'il ne faloit en aucune maniere conſentir à cet établiſſement, manifeſtement contraire à l'intereſt public ; qu'il falloit ôter le Saint Sacrement ; & qu'ils ne ſouffriroient en aucune façon qu'on paſſaſt outre. Ils firent faire encore une autre aſſemblée, compoſée de deux Docteurs de chaque Ordre Religieux, afin que chacun en diſt ſon ſentiment. Les uns ne diſoient mot, les autres nous condamnoient ; & la concluſion fut enfin qu'il falloit défaire ſur l'heure

l'heure le Monaſtere. Un ſeul Preſenté, de l'Ordre de ſaint Dominique, quoy que contraire, non à la fondation, mais à la pauvreté qu'on y vouloit garder, repreſenta que ce n'étoit pas une choſe qui ſe duſt défaire ainſi; qu'il y avoit là beaucoup à conſiderer; qu'on y viendroit toûjours à temps; que c'étoit une affaire qui regardoit l'Eveſque, & autres choſes de cette nature qui nous ſervirent infiniment: car vû la furie où l'on étoit, ce fut une merveille qu'on n'éxecutât pas ſur le champ, le reſultat de l'aſſemblée. Enfin la choſe devoit être, & Nôtre-Seigneur la voulant, tous les autres ne pouvoient rien contre ſa volonté.

Toutes ces perſonnes avoient leurs raiſons, & étoient meus d'un bon zele: De maniere que ſans qu'ils offenſaſſent Dieu, ils ne laiſſoient pas de me faire bien ſouffrir, & avec moy tous ceux qui m'aſſiſtoient, qui eſſuyerent une grande perſecution. L'émotion étoit ſi grande parmi le peuple, que l'on ne parloit d'autre choſe; chacun me condamnant, & s'échauffant contre moy, juſques à aller trouver nôtre Provincial, & les Religieuſes de nôtre Monaſtere, pour les animer encore davantage. De tout cela, je n'en ſentois

pas plus de peine que s'ils n'avoient rien dit. Toute ma crainte étoit que la Maiſon ſe défiſt; c'étoit de quoy j'avois une veritable inquietude; & de voir auſſi que les perſonnes qui m'aſſiſtoient fuſſent decreditées, & expoſées à tant de travaux: car pour ce qui me regardoit, j'en avois, ce me ſemble, plûtôt de la joye que de la douleur. Cependant ſi j'avois eu un peu de foy, ma tranquillité n'auroit pas été plus alterée pour les autres que pour moy: mais il ſuffit de manquer à une vertu, pour rendre toutes les autres languiſſantes. Ma plus grande peine fut durant les deux jours que ſe tinrent les deux aſſemblées dont j'ay parlé. Mais au plus fort de ma douleur, Nôtre-Seigneur me dit: *Ne ſçavez-vous pas que je ſuis tout-puiſſant.* & m'aſſura que la Maiſon ſubſiſteroit. Avec cela je demeuray toute conſolée.

La Ville dépeſcha au Conſeil Royal, pour y donner avis de ce qui ſe paſſoit; & il en vint un Ordre de dreſſer un Memoire inſtructif de la maniere dont tout avoit été fait; & voila un grand procez commencé. Car comme la Ville avoit envoyé ſes Députez à la Cour, il fallut en envoyer auſſi de la part du Monaſtere. Pour cela il falloit de l'argent, nous n'en

avions point, & j'étois fort empeſchée; mais Nôtre-Seigneur y pourveut: car nôtre Pere Provincial, ne me défendit jamais de me mêler de l'affaire; & quoy qu'il ne m'y aſſiſtât pas, & qu'il attendît à me permettre de venir icy, qu'il eût vû à quoy les choſes ſe termineroient, il eſt pourtant ſi porté à tout ce qui eſt de vertu, qu'il ne vouloit pas ſe declarer contre l'établiſſement. Cependant nos bonnes ſervantes de Dieu, étoient ſeules dans la petite Maiſon; mais elles faiſoient plus par leurs prieres, que moy par toutes mes diligences, quoy qu'il n'en fallût pas peu: car quelquefois il ſembloit que tout étoit perdu; principalement un jour que la Prieure, avant que nôtre Provincial fût arrivé, me commanda de ne me mêler plus de rien; & c'étoit la même choſe que de tout abandonner. Je m'en allay à Dieu, & luy dis: Seigneur, cette « Maiſon n'eſt pas à moy, c'eſt pour vous « qu'elle a été faite; à preſent qu'il n'y a « perſonne qui en prenne ſoin, c'eſt à vous « à le faire. Aprés cela, je demeuray en re- « pos, & déchargée de toute inquietude, comme ſi tout l'univers eût travaillé pour moy, ne doutant point du ſuccés de l'affaire.

Un Preſtre fort ſerviteur de Dieu, &

zelé pour tout bien, qui m'avoit toûjours aſſiſtée, fut à la Cour ſoliciter nôtre affaire; & il nous y rendit de grands ſervices. Ce pieux Gentilhomme, dont j'ay déja fait mention, travailloit auſſi fortement, & nous favoriſoit de toutes manieres, malgré tous les travaux & toutes les perſecutions: auſſi l'ay-je toûjours regardé en toutes occaſions, & je le regarde encore à preſent comme mon pere. C'étoit une choſe merveilleuſe, de voir l'affection & l'ardeur que Nôtre-Seigneur mettoit dans le cœur de tous ceux qui nous aſſiſtoient; chacun d'eux prenant nôtre fait & cauſe, comme ſi c'eût été ſa propre affaire, & qu'il y fût allé de ſa vie & de ſon honneur, quoy qu'ils n'y euſſent point d'autre intereſt que celuy que leur zele pour le ſervice de Dieu leur y faiſoit prendre.

Il parut clairement que ſa divine Majeſté ſoûtenoit ce bon Preſtre, dont j'ay parlé, qui étoit un de ceux qui nous avoit le plus aidé, principalement dans une grande aſſemblée qui ſe tint, où l'Eveſque l'envoya pour y aſſiſter de ſa part, & où il ſe trouva ſeul contre tous: Car par de certains expediens qu'il propoſa, il appaiſa un peu les eſprits; & cela ſuffit pour gagner du temps; mais non pas pour empeſ-

cher qu'au peril même de leur vie, comme l'on dit, ils ne fuſſent toûjours reſolus de détruire la Maiſon. C'étoit ce même ſerviteur de Dieu, qui y avoit mis le Saint Sacrement, & donné l'habit aux Filles; & c'étoit auſſi ce qui luy attiroit la grande perſecution qu'on luy faiſoit. Cette batterie dura prés de ſix mois, & de dire par le menu tout ce qu'il y eut à ſouffrir durant ce temps, cela ſeroit infini. Je ne pouvois aſſez m'étonner de tout ce que le Demon oppoſoit contre des femmes, & comment il pouvoit mettre dans l'eſprit de tout le monde, j'entends de ceux qui nous étoient contraires, que douze pauvres creatures ſeulement, avec la Prieure, car elles ne peuvent pas être davantage, puſſent porter un ſi grand prejudice à la Ville, menant une vie ſi auſtere & ſi retirée. Et quand il y auroit eu de l'inconvenient & du méconte, ce n'auroit été au plus que pour elles; mais pour du dommage à la Ville, il ſemble qu'il n'y avoit apparence aucune; & cependant ceux qui s'y oppoſoient en trouvoient tant, qu'ils pouvoient en bonne conſcience faire tout ce qu'ils faiſoient.

Enfin on en vint à dire, que pourvû que la Maiſon eût du revenu on paſſeroit

par deſſus, & que l'on y conſentiroit. J'étois ſi laſſe & ſi fatiguée de la peine que cela donnoit à tous nos amis, que pour leur repos, plûtôt que pour le mien, il me paroiſſoit qu'il n'y auroit pas grand mal d'avoir du revenu, juſques à ce que ce trouble fût appaiſé, avec intention de le quitter dans la ſuite. Quelquefois même, lâche & imparfaite que je ſuis, il me ſembloit que Nôtre-Seigneur le vouloit bien de la ſorte, puiſque ſans cela, nous ne pouvions ſortir d'affaire; & j'étois preſte à entrer dans cet accommodement. Mais la nuit avant que la choſe ſe deût terminer, les premieres propoſitions en étant déja faites, comme j'étois en Oraiſon, Nôtre-Seigneur me dit, Que je me gardaſſe » bien d'accepter cette condition; Que ſi » nous commencions une fois à avoir du re- » venu, on ne nous permettroit pas aprés » d'y renoncer; & quelques autres choſes » encore. La même nuit, le bienheureux Pere Pierre d'Alcantara qui étoit déja mort, m'apparut auſſi. Un peu devant qu'il finît ſes jours, ayant appris les perſecutions qu'on nous faiſoit, & les grandes oppoſitions qu'il y avoit à la fondation, il m'avoit écrit qu'il s'en rejouïſſoit extremement, & que c'étoit une marque

que Nôtre-Seigneur ſeroit bien ſervi dans ce Monaſtere, puiſque le Demon y mettoit tant d'obſtacles, mais que je ne me laiſſaſſe jamais aller à conſentir qu'il y eut du revenu. Il me repeta deux ou trois fois la même choſe dans ſa lettre, m'aſſurant que pourvû que je tinſſe ferme là deſſus, tout reüſſiroit comme je ſouhaitois.

Je l'avois déja vû deux ou trois fois depuis ſa mort, dans l'état de gloire qu'il poſſedoit; c'eſt pourquoy il ne m'avoit cauſé aucune terreur, mais au contraire une grande joye; me paroiſſant toûjours comme un corps glorieux, tout éclatant d'une lumiere celeſte, qui ſembloit ſe communiquer juſques à moy. Je me ſouviens que la premiere fois que je le vis, m'entretenant du grand bonheur dont il jouïſſoit, il me dit entre autres choſes: Qu'heureuſe avoit été la penitence qui luy « avoit fait obtenir une ſi grande recom- « penſe. Mais parce que je croy avoir déja « dit quelque choſe de ces apparitions, je « me contenteray de marquer ſeulement icy, « que cette derniere fois, il me parut d'un air ſevere, & me dit ſeulement; Que « pour rien du monde je n'acceptaſſe du « revenu; & pourquoy je ne voulois pas « ſuivre ſon conſeil! Aprés quoy il diſparut «

& je reſtay fort épouvantée. Dés le lendemain, je contay ce qui s'étoit paſſé à ce Gentilhomme, avec qui j'avois rapport pour toutes choſes, comme à celuy qui agiſſoit le plus dans nos affaires; & le priay que l'on ne conſentît en aucune maniere que nous priſſions du revenu; & que l'on pourſuivît le procés. Cela le rejoüit beaucoup, étant ſur ce point plus ferme, & plus reſolu que moy. Et il m'avoüa depuis, que ce n'avoit été qu'à contre cœur qu'il étoit entré dans cet accommodement.

Nos affaires étant déja en aſſez bons termes, une perſonne de pieté & de vertu, pouſſée d'un bon zele, s'aviſa de propoſer un autre expedient, qui étoit de remettre nos intereſts pour en juger, entre les mains de quelques Docteurs, & perſonnes habiles. Cela me donna bien de l'inquietude, parce que quelques-uns de ceux qui nous rendoient ſervice, donnoient dans ce ſentiment; & ce fut un des artifices du Demon qui me fit le plus de peine à démêler. Nôtre Seigneur m'aſſiſta en cela comme en tout le reſte; mais à ne dire les choſes qu'en gros comme je fais, il eſt impoſſible de faire comprendre ce qu'il y eût à ſouffrir, durant les deux ans

qui ſe paſſerent, depuis que cette Maiſon fut commencée, juſques à ce qu'elle ait été achevée : ces derniers ſix mois, & les ſix premiers, furent ſans doute les plus fâcheux.

L'émotion de la Ville étant un peu calmée, le Pere Preſenté Dominiquain, qui nous favoriſoit toûjours, ménagea les choſes à merveille, quoy qu'abſent, pour le ſuccés de nôtre affaire. Nôtre-Seigneur l'avoit conduit icy quelque temps auparavant, dans une conjoncture où il nous aida beaucoup ; & il parut que Nôtre-Seigneur ne l'y avoit appellé que pour nos intereſts : car il m'a dit depuis, qu'il n'avoit eu nul ſujet de venir, & que c'étoit par haſard ſeulement qu'il avoit oüy parler de nos affaires. Il reſta icy le temps qui fut neceſſaire ; & aprés qu'il s'en fut retourné, il fit ſi bien par certaines voyes, contre toute poſſibilité apparente d'un ſi prompt ſuccés, que nôtre Pere Provincial nous donna permiſſion de venir icy, avec quelques autres qui ſe joignirent à moy, pour faire l'Office, & inſtruire celles qui y étoient déja.

Le jour que nous nous rendiſmes icy, fut pour moy un jour de grande conſolation. Comme je priois Dieu dans l'Egliſe,

avant que d'entrer dans le monaſtere, je vis dans une maniere de Raviſſement, Nôtre-Seigneur, qui me recevoit, ce me ſembloit, avec de grandes marques de bonté, & qui me mettoit une couronne ſur la teſte, me témoignant beaucoup de gré, de ce que j'avois fait pour ſa ſainte Mere. Une autrefois comme nous eſtions toutes au Chœur en oraiſon aprés Complies, je vis la ſainte Vierge dans une grande gloire, qui me ſembla nous mettre toutes à couvert ſous un grand manteau blanc qu'elle avoit; & elle me fit connoître le haut degré de gloire que Nôtre-Seigneur devoit donner aux Religieuſes de cette Maiſon.

Comme on commença à faire l'Office dans nôtre petite Egliſe, la devotion du peuple commença auſſi à s'échauffer beaucoup. Nous receuſmes encore de nouvelles filles; & Nôtre-Seigneur toucha peu à peu le cœur de ceux qui nous avoient le plus perſecutées; de maniere qu'eux-mêmes enſuite nous protegeoient, & nous faiſoient même l'aumône, approuvant ainſi ce qu'ils avoient tant deſapprouvé. Inſenſiblement on ſe deſiſta du procez; & on diſoit tout haut, que l'on voyoit manifeſtement que c'étoit une œuvre de

Dieu, puiſque ſa divine Majeſté l'avoit fait reuſſir malgré tant d'oppoſitions. Il eſt certain qu'il n'y a plus perſonne aujourd'huy qui perſiſte dans le ſentiment que ce fût une œuvre à abandonner ; & chacun a tant de ſoin de pourvoir à nôtre ſubſiſtance, ſans même que nous demandions rien, que le neceſſaire ne nous manque pas ; la bonté de Dieu les portant à nous l'envoyer d'eux-mêmes ; & j'eſpere qu'il en ſera toûjours ainſi. Les Religieuſes devant être toûjours icy en ſi petit nombre, pourvû qu'elles rempliſſent bien leurs devoirs, comme ſa divine Majeſté leur fait la grace de le faire à preſent, je ſuis ſeure qu'elle en aura toûjours ſoin, & que ſans être importunes, ny à charge à perſonne, elles ſubſiſteront comme elles ont fait juſques icy.

C'eſt pour moy une extrême conſolation, de me voir ainſi aſſociée avec des ames ſi détâchées. Toute leur occupation eſt d'être attentives à avancer toûjours de plus en plus dans le ſervice qu'elles ont voüé à Dieu. La ſolitude fait toutes leurs délices ; & leur ſeule peine ſeroit d'être obligées de recevoir des viſites, quand ce ſeroit de leurs plus proches, à moins qu'elles n'y trouvaſſent dequoy en-

flâmer davantage l'amour qu'elles ont pour leur Epoux. C'eſt pourquoy il ne vient perſonne icy, que ceux qui ſe plaiſent à tel entretien; les autres n'y trouveroient pas leur ſatisfaction, & n'en donneroient non plus aucune aux Religieuſes, qui ne connoiſſent point d'autre langage, que de parler de Dieu; & qui voudroit parler d'autres choſes avec elles, ne les entendroit pas, ny n'en ſeroit pas entendu.

Nous gardons icy la Regle entiere de Nôtre-Dame du Carmel, ſans mitigation, & telle que l'a dreſſée le Pere Hugues Cardinal de ſainte Sabine, confirmée l'an mil deux cens quarante-huit, par le Pape Innocent IV. la cinquiéme année de ſon Pontificat. Tous les travaux que nous avons eſſuyez pour cela, me paroiſſent à preſent bien employez; & quoy qu'il y ait un peu d'auſterité dans nôtre maniere de vie, ne mangeant jamais de viande ſans neceſſité, jeûnant huit mois de l'année, & gardant encore toutes les autres choſes qui ſe voyent dans la premiere Regle; elles ſemblent ſi faciles aux Sœurs, qu'elles en obſervent encore d'autres, qui nous ont paru neceſſaires, pour accomplir celles là avec plus de perfection. Et j'eſpere

en la bonté de Noſtre-Seigneur, que ce qui a été commencé icy ſe perfectionnera encore de plus en plus; comme ſa divine Majeſté me l'a promis.

L'autre Maiſon à laquelle cette ſainte fille, dont j'ay parlé, travailloit, a été auſſi favoriſée de Nôtre-Seigneur, & ſe trouve heureuſement établie à Alcala; mais ce n'a pas été non plus ſans de grandes oppoſitions, ny ſans qu'il y ait eu bien des travaux à ſouffrir: je ſçay que l'on y garde une obſervance fort étroite & conforme à la premiere Regle. Plaiſe à Nôtre-Seigneur que le tout ſoit à ſa gloire, & à ſon honneur, & de la glorieuſe Vierge dont nous portons toutes l'habit. Ainſi ſoit-il.

Je ne doute point, mon Reverend Pere, que cette longue Relation que je vous ay faite de l'établiſſement de ce Monaſtere, ne vous paroiſſe un peu ennuyeuſe, quoy qu'elle ſoit en effet fort courte, pour tout ce qu'il y a eu à eſſuyer, & plus encore pour les merveilles que Nôtre-Seigneur y a fait éclater, dont il y a bon nombre de témoins, qui pourroient l'affirmer s'il en étoit beſoin. C'eſt pourquoy je vous ſupplie pour l'amour de Dieu, de déchirer ſi vous le jugez à propos, tout le ſurplus de ce qui eſt écrit icy; mais pour ce qui

regarde ce Monaſtere, je vous conjure de le garder, & de le donner aprés ma mort aux Sœurs qui ſeront icy ; rien n'eſtant plus capable d'animer au ſervice de Dieu celles qui viendront dans la ſuite, & de les encourager non ſeulement à ſoutenir le bien qui eſt commencé, mais à l'accroître toûjours de plus en plus, que de voir tout ce que Nôtre-Seigneur a fait pour cette Maiſon, & encore par une main ſi foible & ſi miſerable.

Aprés toutes les faveurs, & toute la protection viſible que Nôtre-Seigneur a fait paroître pour l'accompliſſement de cette œuvre, quel mal ne feroit point, & quel châtiment de Dieu ne meriteroit pas celle qui commenceroit à affoiblir la perfection que Nôtre-Seigneur y a commencée, qu'il a favoriſée de tant de graces, & dont il a rendu le joug ſi doux, qu'on voit bien qu'il eſt non ſeulement tolerable, mais accompagné de tant de joye & de tant de repos, pour celles qui dans cet eſprit de ſolitude ne cherchent qu'à joüir de leur divin Epoux ! Ce doit être là le but continuel de leurs deſirs, de gouter Dieu ſeule à ſeul. Et le petit nombre de treize qu'on ne doit jamais paſſer, contribuera auſſi à la conſervation de cet

eſprit de retraite. Je ſuis fondée pour cela ſur les ſentimens de pluſieurs habiles gens, & je l'ay reconnu encore par experience, que pour conſerver cet eſprit interieur, qui fait nôtre caractere particulier, & vivre d'aumônes ſans rien demander, comme nous vivons icy, il ne faut pas être davantage; & quand on voudroit perſuader le contraire, on en doit croire, preferablement à tout autre, celle qui avec tant de travaux, & aſſiſtée des prieres de tant de ſaintes ames, a établi icy ce qui a eſté jugé le meilleur. Il paroît même que Nôtre-Seigneur l'a voulu confirmer par le contentement, la joye, & l'augmentation de ſanté, dont nous jouiſſons toutes, depuis ces dernieres années que nous habitons cette Maiſon, ſans nous trouver aucunement ſurchargées du travail, & de l'auſterité qu'il y a.

Si quelqu'une donc trouvoit cette vie trop dure, qu'elle en rejette la faute ſur ſon peu de ferveur & d'interieur, & non ſur ce qui ſe pratique icy, puiſque des perſonnes delicates, & de peu de ſanté, ſoutenuës ſeulement de cet eſprit interieur, portent tout le poids de la Regle avec tant de conſolation: & qu'elles ſe retirent dans quelque autre Monaſtere, où

elle ſe pourront ſauver, en vivant conformement à l'eſprit de leur Regle.

CHAPITRE XXXVII.

Des effets qui reſtoient dans l'ame de la Sainte quand Nôtre-Seigneur luy avoit fait quelques graces. Inſtruction excellente à ce ſujet. Que l'on doit compter pour beaucoup, de gagner un plus haut degré de gloire dans le Ciel, & qu'on ne doit épargner aucuns travaux, pour acquerir des biens éternels.

J'Ay peine à me reſoudre de faire un plus long détail des graces que Nôtre-Seigneur m'a faites, ce que j'en ay raporté juſques à preſent, n'eſtant déja que trop exceſſif, & peu croyable en une perſonne auſſi imparfaite que moy. Mais pour obeïr au commandement que Nôtre-Seigneur m'en a fait, & à l'ordre exprés que vous m'en avez donné, mes Reverends Peres, je ne laiſſeray pas d'en marquer encore icy quelques-unes, à la plus grande gloire de Dieu. Plaiſe à ſa bonté que quelque ame au moins en tire auſſi du profit, en conſiderant

conſiderant que ſi une creature ſi miſerable en a reçû tant de graces, il n'y a rien qu'il ne faſſe en faveur de ceux qui l'auront bien ſervi. Et qu'ainſi chacun s'anime à le faire, voyant que dés cette vie, il donne de tels gages de ſon amour.

La premiere choſe que l'on doit comprendre icy, c'eſt que dans ces graces que Dieu fait à l'ame, il y a plus ou moins de gloire; & que dans certaines la lumiere, le goût, & la conſolation, ſurpaſſent tellement ce qui s'éprouve en d'autres, qu'il y a lieu de s'étonner, que même dans cette vie il puiſſe y avoir une ſi grande difference dans la joüiſſance de Dieu. Car quelquefois il repand en l'ame, dans une veuë ou un Raviſſement une telle joye, & une plenitude ſi grande de conſolation, qu'il ne paroît pas poſſible qu'il ſe puiſſe rien deſirer de plus icy bas. Auſſi l'ame en eſt-elle ſi comblée qu'elle ne ſouhaite, ny ne demande rien de plus; cependant, depuis que Nôtre-Seigneur m'a fait connoître la grande difference qu'il y a dans le Ciel, de la gloire des uns à la gloire des autres, J'ay compris qu'icy bas même il n'y a point de bornes dans les dons de Dieu quand il luy plaît; c'eſt pourquoy je voudrois que nous n'en miſſions point non

plus dans le ſervice que nous devons à une ſi haute Majeſté. Je ſouhaiterois y employer toute ma vie, mes forces, & ma ſanté, pour ne perdre pas par ma faute le moindre degré de cette divine joüiſſance; de maniere que ſi on me demandoit ce que j'aymerois le mieux, ou de ſouffrir juſqu'à la fin du monde tous les travaux qui ſe peuvent endurer, & obtenir en ſuite un peu plus de gloire dans le Ciel; ou d'y entrer dés maintenant ſans aucun travail, mais avec un peu moins de gloire; de tout mon cœur j'embraſſerois tous les travaux du monde pour arriver à une jouiſſance un peu plus grande, & comprendre quelque choſe de plus de la grandeur de Dieu, puiſque je vois que qui en connoît plus, l'aime auſſi, & le glorifie davantage.

Je ne dis pas que je ne fuſſe bien contente, & que je ne me tinſe bien-heureuſe d'être dans le Ciel, quand ce ſeroit à la plus baſſe place, & qu'aprés en avoir merité une ſi affreuſe dans l'Enfer, Nôtre-Seigneur ne me fiſt une aſſez grande miſericorde de m'y recevoir, comme j'en ſupplie ſa divine Majeſté, ſans avoir égard à mes pechez: mais je veux dire, que quoy qu'il m'en deût coûter, je ne

voudrois pas, s'il étoit en mon pouvoir, & ſi Nôtre-Seigneur me faiſoit la grace de ſouffrir aſſez pour cela, laiſſer échapper par ma faute, quoy que ce ſoit d'un ſi grand bien; Malheureuſe que je ſuis, qui par tant de pechez l'avois perdu tout entier!

Il faut remarquer auſſi qu'à chaque grace que Nôtre-Seigneur me faiſoit, ſoit veuë, ou revelation, il en reſtoit toûjours dans mon ame quelque profit conſiderable; & même de certaines veuës ſurnaturelles, pluſieurs grands avantages, tout à la fois. D'avoir veu Nôtre-Seigneur il m'en eſt demeuré une impreſſion de ſon admirable beauté, qui m'eſt toûjours preſente à l'eſprit. Une ſeule veuë étant ſuffiſante pour produire un tel effet, on peut juger quel il eſt en moy; aprés avoir eſté honorée tant de fois d'une telle grace, dont j'ay tiré en particulier le profit que je vas dire.

J'avois un fort grand défaut, & qui m'a cauſé beaucoup de prejudice, c'eſt qu'auſſitôt que je m'apercevois qu'une perſonne avoit de la bonne volonté pour moy, ſi de mon côté elle m'agréoit, je m'affectionnois de telle maniere à elle, que j'en avois l'eſprit tout occupé, quoy que je n'euſſe en cela aucune mauvaiſe intention; mais

je prenois plaiſir à la voir, à penſer à elle, & à m'entretenir l'eſprit des bonnes qualitez que j'y remarquois ; c'eſtoit une choſe tout-à fait nuiſible & prejudiciable à mon ame. Mais depuis que j'eus veu cette beauté adorable de Nôtre-Seigneur, je ne vis plus rien en aucune creature, qui en comparaiſon pût être eſtimé bon, ny qui fût digne de m'occuper. Auſſi-tôt que je fais attention à cette idée interieure qui en eſt reſtée imprimée dans le fond de mon ame, je me trouve dans une ſi grande liberté, & tellement delivrée de toute autre attache, que tout ce que je vois dans les creatures, me donne du degouſt, n'aprochant en rien des graces, ny des excellences que j'ay veuës dans le Createur. Il n'y a ny connoiſſances, ny delices, quelles qu'elles puiſſent, être qui puiſſent entrer en comparaiſon, avec la joye d'entendre une ſeule parole prononcée par cette divine bouche, à plus forte raiſon quand on en a tant entendu. Pour moy, à moins que Nôtre-Seigneur ne permît en punition de mes pechez que cette idée s'éfaçât de ma memoire, je ne croy pas qu'il ſoit poſſible que rien la puiſſe occuper ſi fort, qu'en rapellant un peu le ſouvenir de ce divin Maître, elle ne ſe

trouve incontinent libre.

Je diray à ce ſujet ce qui m'eſt arrivé à l'égard de quelques Confeſſeurs, car j'ay toûjours beaucoup d'affection pour ceux qui gouvernent mon ame: & les regardant comme me tenant veritablement la place de Dieu, il me ſemble auſſi que c'eſt ou ma volonté s'incline toûjours davantage. Comme de mon côté, j'eſtois ſeure de moy, je leur marquois beaucoup de reconnoiſſance & d'agrément; de leur part, comme ſerviteurs de Dieu, & circonſpects dans leur conduite, ils craignoient que je ne m'attachaſſe, & que je ne priſſe pour eux une affection trop grande, quoy que ſainte: & pour cela ils me témoignoient du rebut. Tout cecy étoit depuis que je m'eſtois tout-à-fait aſſujetie à leur obeïr: car auparavant je n'avois pas avec eux une ſi forte liaiſon. Je riois en moy-même de leur grande precaution, & de voir combien ils ſe trompoient à mon ſujet. Il eſt vray que je ne leur diſois pas toûjours, auſſi clairement que je le ſentois en moy-même, le peu que j'eſtois ſuſceptible d'attachement pour perſonne, mais je me contentois de les r'aſſeurer contre leurs craintes; & en continuant à me conduire ils connoiſſoient

encore mieux ce que je devois à Nôtre-Seigneur à ce ſujet, car ces ſoubçons, & ces inquietudes qu'ils avoient de moy, n'ont été que dans les commencemens.

L'amour & la confiance en Nôtre-Seigneur commencerent auſſi à s'accroître beaucoup, par ces vûës de ſa perſonne ſacrée, comme ayant avec luy une converſation ſi ordinaire. Je voyois que quoy qu'il fût Dieu, il étoit auſſi homme, qu'il ne s'étonne point de nos foibleſſes, & qu'il connoît la miſere de nôtre nature, ſujette à mille chûtes par le peché de nôtre premier pere qu'il eſt venu reparer. Tout grand Seigneur qu'il eſt, on peut traiter avec luy, comme avec un amy, étant en tout bien different de ceux que nous tenons icy-bas pour Seigneurs, dont la grandeur n'eſt établie que ſur des marques d'autorité empruntées. On ne leur peut parler qu'à certaines heures; il ne doit y avoir que des perſonnes diſtinguées qui les approchent. Un pauvre homme qui aura à leur parler, ne les abordera point qu'il ne luy en coûte bien des peines, bien des détours, bien des ménagemens de faveur. Si c'eſt au Roy même à qui on ait affaire, il n'y a point d'accés à eſperer pour des gens qui n'ont ny qualité, ny moyens. Il faut

s'informer qui ſont les principaux favoris ; & on peut bien être ſeur que ce ne ſont pas des perſonnes qui foulent le monde aux pieds, ny qui diſent hardiment & ſans crainte les veritez ; telles gens ne ſont pas propres pour le Palais des Grands, où l'on ne connoît point ces veritez, & où il faut ſe taire de ce qui paroît mal, ſans oſer même le condamner de la penſée, de peur d'être diſgraciez.

O Roy de gloire, ô ſouverain de tous « les Rois, comme vôtre Royaume eſt ſans « fin, il n'a pas beſoin d'être environné « de piques pour le défendre ; vous n'avez « que faire de ſoldats pour vôtre garde, ny « pour vous faire reconnoître. A vous voir « ſeulement, on connoît d'abord par la ma- « jeſté qui éclate en vous, que vous eſtes « celuy qui ſeul merite le nom de Seigneur. « Vous n'avez pas beſoin de gardes, ny de « gens qui vous accompagnent, pour faire « connoître que vous eſtes Roy : ce n'eſt pas « comme icy-bas où l'on ne diſtingue point « un Roy ſeul, & par luy-même ; Et quel- « que envie qu'il eût de ſe faire reconnoî- « tre pour Roy, n'ayant en ſa perſonne rien « de plus que les autres hommes, on ne l'en « croiroit pas ; il faut qu'on voye en luy des « marques exterieures pour en être perſua- «

» dé. C'eſt pourquoy il eſt à propos qu'il em-
» ploye ces marques d'autorité exterieures,
» ſans cela on ne le regarderoit pas. Ne ſor-
» tant rien de ſa perſonne qui faſſe connoître
» ſa puiſſance, il faut qu'il emprunte d'ailleurs
» ſon autorité. O mon Seigneur & mon Roy,
» qui pourroit repreſenter cette majeſté ſu-
» prême, qui ne permet pas que l'on doute
» en vous voyant, que vous eſtes ſouverain
» par vous-même ! L'éclat de cette majeſté
» ébloüit & étonne ; mais il y a encore plus
» de ſujet d'admiration, de voir avec tant
» de majeſté, une humilité ſi profonde & un
» amour ſi tendre, que vous faites paroître
» à une creature telle que moy. Vous don-
» nez un accés ſi facile, que l'on peut trai-
» ter & parler avec vous comme on veut,
» du moment que la premiere impreſſion
» de terreur & de crainte, dont on eſt ſaiſi
» à l'aſpect de vôtre majeſté, s'eſt évanoüie
» & a cedé la place à un autre plus vive,
» qui eſt celle de vous offenſer, non par
» l'apprehenſion du châtiment, mais par la
» frayeur de vous perdre, en comparaiſon
» de laquelle on compte l'autre pour rien.

Voilà quelques-uns des avantages qui ſe tirent de cette vûë de la perſonne ſacrée de Nôtre-Seigneur, ſans compter pluſieurs autres gains conſiderables que fait

l'ame; & l'on connoît par les effets, ſi veritablement c'eſt de Dieu que cette vûë procede: cela s'entend lors que l'ame a ſuffiſamment de lumiere pour le diſcerner. Car, comme je l'ay déja dit ſouvent, il plaît quelquefois à Nôtre-Seigneur de la laiſſer dans de telles tenebres, que cette lumiere n'y a point d'entrée; & ce n'eſt pas merveille pour lors qu'elle craigne, ſe voyant ſi imparfaite, comme il m'arrive quelquefois.

Je ne fais quaſi que de ſortir de cet état, ayant demeuré huit jours entiers ſans pouvoir, ce me ſemble, avoir ny ſentiment, ny connoiſſance de ce que je dois à Dieu, ny ſouvenir même de toutes les graces qu'il m'a faites, mon ame étant comme toute ſtupide, & toute plongée, je ne ſçaurois dire comment, ny en quoy: je ſçay bien que ce n'étoit point en des penſées qui fuſſent mauvaiſes; mais je me trouvois ſi incapable d'en avoir de bonnes, que je me riois de moy-même, & prenois plaiſir de voir la miſere d'une ame, du moment que Dieu ceſſe d'operer en elle. Elle connoît bien en cet état qu'elle n'eſt pas ſeparée de Dieu: car ce n'eſt pas comme dans ces grandes peines interieures que j'ay dit, que je ſouffrois quelquefois; mais icy,

quoy qu'elle tâche de mettre du bois, & qu'elle employe tout ſon petit pouvoir pour allumer en elle le feu de l'amour de Dieu, elle n'en ſçauroit venir à bout ; & c'eſt encore une aſſez grande miſericorde qu'elle en voye la fumée, & qu'elle connoiſſe par là qu'il n'eſt pas tout-à-fait éteint. Mais c'eſt à Nôtre-Seigneur à le r'allumer quand il luy plaît, & juſques-là, quand on ſe romproit la teſte à ſouffler, & à attiſer le feu, il ſemble qu'on ne fait que l'étouffer davantage. Je croy que le meilleur eſt dans ces occaſions, de rendre les armes, de reconnoître que l'ame ne peut rien par elle ſeule, & de s'appliquer, comme j'ay dit ailleurs, à d'autres bonnes œuvres ; Nôtre-Seigneur ôtant peut-être à l'ame le pouvoir de faire l'Oraiſon, pour la faire meriter de cette autre maniere, & luy faire connoître par ſa propre experience, le peu qu'elle peut par elle-même.

Aujourd'huy que Nôtre-Seigneur a commencé à r'allumer un peu ce feu ſacré dans mon ame, il eſt aſſuré que je m'en ſuis bien prevalu, laiſſant aller mon cœur avec luy, à une ſainte joye, juſqu'à oſer luy porter cette plainte. Hé quoy donc, mon Dieu, n'eſt-ce pas aſſez que

vous me reteniez dans cette miſerable vie, « que pour l'amour de vous je la ſouffre, & « que je veüille bien demeurer dans un lieu « où tout conſpire à me détourner de jouïr « de vous, & où il faut être inceſſamment « aſſujettie aux ſervitudes du manger, du « dormir, du commerce & des affaires, qui « ſont, comme vous ſçavez, ô mon Dieu, « mon tourment continuel ; faut-il qu'ac- « ceptant tout cela pour vôtre amour, vous « vous cachiez de moy dans les petits mo- « mens qui me reſtent pour me conſoler avec « vous. Une conduite ſi rigoureuſe, eſt-elle « compatible avec vôtre miſericorde ? l'a- « mour que vous avez pour moy le peut-il « ſouffrir ? S'il étoit poſſible, Seigneur, que « je me puſſe cacher de vous, comme vous « vous cachez de moy, je ne puis penſer, ny « croire de l'amour que vous me portez, que « vous le vouluſſiez ſouffrir ; mais vous eſtes « toûjours avec moy, vous ne me perdez « jamais de vûë ; Et pourquoy faut-il que « de mon côté je ne vous voye pas toûjours ? « Conſiderez, je vous prie, que ce n'eſt « pas là bien traiter celle qui a tant d'amour « pour vous.

Telles & ſemblables plaintes me ſont échappées ; mais ce n'a été qu'aprés avoir fait auparavant reflexion que ce lieu où

je m'étois vûë dans l'enfer, étoit encore trop doux pour ce que j'avois merité; & il eſt certain que quelquefois l'amour de Dieu me tranſporte de telle maniere, que je ne me poſſede plus; & que ſans aucun retour ſur ce je dis, ces plaintes me ſortent de la bouche; cependant Nôtre-Seigneur ſouffre tout cela. Qu'un ſi bon Roy ſoit éternellement loüé.

Approcherions-nous de ceux de la terre avec cette hardieſſe; encore ne ſuis-je pas ſurpriſe que l'on n'oſe pas parler au Roy; c'eſt bien la raiſon que l'on le craigne auſſi bien que les autres grands Seigneurs, qui ſont regardez comme les principales teſtes d'un Etat. Mais le monde eſt aujourd'huy d'une maniere, que pour apprendre toutes les differences, toutes les ceremonies nouvelles, toutes les ſortes de civilité qui ſe pratiquent, il faudroit que la vie fût plus longue qu'elle n'eſt, pour peu que l'on veuille en ménager quelque petite partie pour ſervir Dieu. Je fais à tous momens des ſignes de croix d'étonnement, de voir ce qui ſe paſſe en cela. C'eſt une verité, que quand je me ſuis retirée icy, je ne ſçavois plus comment vivre avec les gens: car ils ne prennent nullement en raillerie, les moindres mé-

priſes que l'on commet, quoy qu'on les traite en effet avec beaucoup plus d'honneur qu'il ne leur eſt dû; mais ils s'en offenſent d'une telle maniere, qu'il leur en faut faire de grandes ſatisfactions, pour peu, comme j'ay dit, qu'il y ait eu de mépriſe; les aſſurant de la bonne intention qu'on a euë; & Dieu veüille encore qu'il le croyent. C'eſt pourquoy je reviens à dire, que je ne ſçavois plus comment vivre dans le monde, une pauvre ame ſe trouvant battuë & fatiguée de tous côtez: car d'une part on nous commande d'avoir toûjours l'eſprit occupé en Dieu; & l'on dit que pour éviter tous les perils qui nous environnent, il eſt neceſſaire de l'avoir toûjours preſent; & de l'autre, il ne faut pas manquer d'un petit point à accomplir tous les honneurs que l'on doit au monde, ſous peine de donner occaſion de tentation, à ceux qui font conſiſter leur honneur à ces ſortes de ceremonies; j'en étois toute accablée, ne ceſſant de faire des ſatisfactions infinies aux uns & aux autres: car quoy je m'étudiaſſe à n'y point faire de fautes, je ne pouvois m'empeſcher d'en faire beaucoup; & le monde, comme j'ay dit, ne les regarde pas comme legeres.

Il eſt bien vray qu'il ſembleroit juſte,

qu'au moins dans les Religions, nous fuſſions diſpenſées de ſçavoir toutes ces ceremonies, mais nullement, on ne nous excuſe point, & l'on pretend au contraire que les Monaſteres doivent être des Ecoles, & comme une eſpece de Cour où l'on apprenne la civilité. J'avouë que ne pouvant entrer dans ce ſentiment, j'ay penſé ſi quelque Saint n'auroit point dit que les Maiſons Religieuſes devoient être comme une eſpece de Cour, où s'inſtruiſent ceux qui veulent être courtiſans du Ciel; & ſi ces paroles priſes à contre ſens, n'auroient point donné lieu à dire en general, que la Religion doit être une Cour; car le moyen que des perſonnes qui doivent être inceſſamment appliquées à plaire à Dieu, & à avoir le monde en horreur, puiſſent ſe donner tant de ſoin pour contenter les gens de ce monde, en des choſes principalement qui changent ſi ſouvent? Paſſe encore, ſi en une fois on les pouvoit apprendre pour toûjours; mais pour les ſeuls titres des Lettres, il ſeroit beſoin pour ainſi dire qu'on établît de nouveaux Profeſſeurs pour en faire des leçons; car tantôt la mode eſt de laiſſer du papier d'un côté, tantôt d'un autre. Tel à qui on n'avoit pas coutume de donner le titre de

magnifique, pretend aujourd'huy être traité d'illuſtre. Je ne ſçay enfin à quoy cela ſe terminera, car je n'ay pas encore cinquante ans, & je ne puis dire tous les changemens que j'ay veus, depuis que je me connois. Si je ne ſçay déja plus où j'en ſuis, que feront ceux qui naiſſent à preſent, ſi Dieu leur donne une longue vie. Certes j'ay grande compaſſion des perſonnes ſpirituelles, qui pour de bonnes fins, ſe trouvent obligées à reſter dans le monde; la Croix qu'ils ont à porter parmy ces ſervitudes me paroît terrible; Et s'ils pouvoient s'accorder tous enſemble pour ſe rendre ignorans en ces vaines ſciences, & vouloir bien qu'on les tint pour tels, ils ſe delivreroient d'un grand travail.

Mais dans quelles folies me ſuis-je icy engagée, & comment en parlant des grandeurs de Dieu, ſuis-je tombée à diſcourir des baſſeſſes du monde! Puiſque Nôtre-Seigneur m'a fait la grace de l'avoir quité, j'en veux ſortir tout-à-fait; que ceux-là y prennent part qui ſe donnent tant de peine pour ſoutenir de telles bagatelles; & plaiſe à Dieu que nous ne les payons pas encore cherement dans l'autre vie, où il n'y a plus de changement. Ainſi ſoit il.

CHAPITRE XXXVIII.

Diverſes graces particulieres dont Nôtre-Seigneur a daigné la favoriſer, ſoit en luy découvrant certains ſecrets du Ciel, ſoit en la gratifiant de quelques autres lumieres interieures, & revelations conſiderables, dont elle explique les effets, & des grands avantages qui en revenoient à ſon ame.

ETant un ſoir ſi mal, que j'avois envie de me diſpenſer de faire l'Oraiſon ; je pris un Chapelet pour m'occuper ſimplement à la priere vocale, tâchant d'éviter d'appliquer trop mon eſprit, quoy que pour l'exterieur je fuſſe aſſez tranquillement dans un Oratoire. Mais quand il plaît à Nôtre-Seigneur, toutes nos precautions ne ſervent gueres: car aprés avoir été un peu de temps en cet état, je fus ſurpriſe d'un Raviſſement d'eſprit ſi ſubit & ſi impetueux, qu'il ne fut pas en mon pouvoir d'y reſiſter. Il me ſembla que j'étois tranſportée dans le Ciel, & les premieres perſones que j'y vis, furent mon pere

pere & ma mere. Dans l'eſpace d'un *Ave Maria*, je découvris tant de choſes admirables, que j'en demeuray toute hors de moy, cette grace me paroiſſant exceder toute meſure. Il ſe peut bien faire qu'elle dura davantage, mais à mon égard, le temps me parut fort court. Je craignis qu'il n'y eût là quelque illuſion, quoy qu'il ne me le parût pas, & je ne ſçavois que faire, ayant grande honte d'aborder mon Confeſſeur avec pareille choſe à luy dire; non tant par humilité, ce me ſemble, que parce qu'il me paroiſſoit qu'il ſe devoit mocquer de moy, & me demander ſi j'étois un ſaint Paul, ou un ſaint Jerôme, pour avoir connoiſſance de ce qui ſe paſſoit dans le Ciel. En effet, c'étoit pour moy un double ſujet d'apprehenſion, de penſer que ces glorieux Saints avoient été favoriſez de ſemblables graces, ne voyant aucun rapport d'eux à moy, & je ne faiſois que pleurer. Enfin, quelque repugnance que je ſentiſſe, je fus trouver mon Confeſſeur: car la crainte extrême que j'avois d'être trompée, ne me permettoit pas que je luy cachaſſe jamais aucune choſe, quelque peine que j'euſſe à luy dire. Comme il me vit ſi deſolée, il me conſola beaucoup; & me dit pluſieurs bonnes choſes pour me

delivrer de la peine où j'étois.

Dans la ſuite du temps, il m'eſt encore arrivé, & il m'arrive encore quelquefois, que Nôtre-Seigneur me découvre de plus en plus de grands ſecrets, mais d'une maniere que chaque fois, je ne voy que ce qu'il plaît à Nôtre-Seigneur de me montrer, ſans qu'il ſoit au pouvoir de mon ame, quand elle le voudroit, d'appercevoir plus que ce qu'il luy eſt repreſenté. Mais ce ſont des choſes ſi admirables que la moindre eſt plus que ſuffiſante pour laiſſer l'ame dans un ſaint étonnement, & pour luy faire faire un grand progrés dans l'éloignement & le mépris de toutes les choſes de la terre. Je ſouhaiterois de faire connoître quelque choſe des moindres Vûës que Nôtre-Seigneur m'a données en ces rencontres; mais plus je penſe comment j'en pourrois venir à bout, plus je trouve qu'il eſt impoſſible: car dans la ſeule difference qu'il y a de la lumiere que nous voyons icy-bas avec celle qui eſt là repreſentée, ſi pure & ſi éclatante, la diſproportion eſt ſi grande, qu'il ne ſe trouve point de termes pour l'expliquer, la clarté même du ſoleil, n'ayant rien que de deſagreable, en comparaiſon de celle-là. Enfin l'imagination quelque vive & ſubtile qu'elle ſoit,

ne ſçauroit atteindre à repreſenter cette lumiere telle qu'elle eſt, ny à donner aucune idée des autres choſes que Nôtre-Seigneur fait connoître alors, avec un contentement ſi ſublime qu'on ne le peut expliquer, tous les ſens étant abſorbez dans une joye ſi profonde & ſi exceſſive, que pour n'en pouvoir dire aſſez, il vaut mieux n'en dire pas davantage.

J'avois été une fois plus d'une heure en cet état, Nôtre-Seigneur me découvrant toûjours de nouvelles merveilles, ſans que durant tout ce temps il s'éloignât, ce me ſembloit, d'auprés de moy, lors qu'il me dit: *Regardez ma fille, ce que perdent ceux qui me ſont contraires; ne ceſſez jamais de leur dire*, Helas, mon Seigneur, que mes « paroles ſervent de peu à ceux que leurs « œuvres aveuglent, à moins que vôtre di- « vine Majeſté ne les éclaire. Quelques per- « ſonnes que vous avez ainſi favoriſées de » vôtre lumiere ont tiré du profit d'appren- « dre quelque choſe de vos merveilles; mais « quand ils voyent que vous les découvrez « à une creature auſſi mauvaiſe & auſſi mi- « ſerable que je le ſuis, je compte pour beau- « coup qu'il y ait eu une ſeule perſonne qui « m'ait donné creance. Que vôtre ſaint « Nom ſoit beny, & vôtre miſericorde exal- «

„ tée de l'amendement que j'ay reconnu au
„ moins dans mon ame, qui depuis qu'elle
„ a goûté ces faveurs celeſtes, voudroit en
„ être toûjours occupée, & ne rentrer plus
„ dans le commerce de la terre, dont elle a
„ conceu un dernier mépris; ne regardant
„ toutes les choſes d'icy-bas, que comme de
„ la lie, & ne comprenant pas que nous
„ puiſſions nous abbaiſſer à de pareils amu-
„ ſemens.

Lors que j'étois chez cette Dame dont j'ay parlé, il m'arriva un jour d'être fort travaillée de ce mal de cœur auquel j'étois ſi ſujette, & dont je ſuis à preſent beaucoup mieux. Comme elle a bien de la charité elle fit apporter quantité de bijoux d'or, & de pierreries de grand prix, entre autres un diamant qu'elle eſtimoit beaucoup, croyant que cela me pourroit divertir. J'en riois en moy même, & j'avois compaſſion de voir de quoy les hommes font eſtime, me reſſouvenant de ce que Nôtre-Seigneur nous garde dans le Ciel; & je penſois qu'il me ſeroit impoſſible quand je le voudrois, de faire cas de pareilles choſes, à moins que Nôtre-Seigneur n'effaçât de mon eſprit le ſouvenir des autres. Cet état qui tient ainſi l'ame élevée au deſſus de tout ce qui eſt creé, eſt une

eſpece de ſouveraineté ſi haute & ſi ſublime, que je ne ſçay ſi on la peut comprendre, à moins que de la poſſeder; c'eſt ce qui s'appelle le veritable & eſſentiel détachement; parce que ſans aucun travail de nôtre part, Dieu fait tout; & ces grandes veritez qu'il nous découvre demeurent ſi puiſſamment imprimées dans nôtre eſprit, que l'on connoît clairement que par nos propres efforts, nous n'aurions jamais pû en ſi peu de temps arriver à rien de pareil.

Depuis ces grandes faveurs, il m'eſt auſſi reſté bien peu de crainte de la mort, dont j'avois toûjours eu beaucoup d'apprehenſion; mais à preſent il me ſemble que c'eſt un paſſage bien facile à qui ſert Dieu; l'ame ſe trouvant en un moment delivrée de cette priſon mortelle, & placée dans ſon lieu de repos. Et je trouve que ces grands Raviſſemens, & ces Tranſports d'eſprit, où Dieu découvre à l'ame des choſes ſi admirables, ont beaucoup de rapport à ce qui ſe paſſe à la mort, quand l'ame ſe ſepare du corps: car dans un inſtant elle ſe voit en poſſeſſion des mêmes biens. Je mets à part les douleurs qui accompagnent cette ſeparation quand elle eſt violente, dont on ne doit pourtant pas faire grand

cas, puis qu'à ceux qui aiment veritablement Dieu, & qui ont renoncé de bon cœur à toutes les choſes de la terre, la mort doit être toûjours douce.

Un autre grand profit que j'ay tiré de ces ſortes de graces, a été de reconnoître quelle eſt nôtre veritable patrie, & que nous ne ſommes icy que des pelerins. C'eſt un avantage incroyable, d'avoir vû ce qui nous eſt reſervé là haut, & de ſçavoir où nous devons vivre éternellement; Comme il eſt d'un grand ſecours à un homme qui doit aller s'établir dans un païs, & d'un grand ſoulagement pour ſupporter tous les travaux du voyage, d'avoir reconnu la terre auparavant, & de s'être aſſuré qu'il y peut paſſer ſa vie en grand repos. Cela ſert auſſi beaucoup à appliquer nôtre eſprit aux choſes du Ciel, & à faire que nôtre converſation s'y porte facilement; & ce n'eſt pas là un petit avantage, l'ame pour ſe recueillir n'ayant qu'à regarder le Ciel. Car Nôtre-Seigneur ayant daigné luy découvrir quelque choſe de ce qui s'y paſſe, elle s'en trouve aiſément occupée. C'eſt ce qui m'arrive quelquefois, juſques-là que je ne trouve, ce me ſemble, de veritable compagnie, ny de conſolation, qu'avec ceux qui vivent là haut, &

qui me paroiſſent les veritables vivans, au lieu que ceux d'icy-bas ſont ſi morts à mon égard, que le monde entier ne me paroît pas capable de me tenir compagnie ; ſur tout lors que je ſuis dans ces violens Tranſports, où tout me paroît comme un ſonge ; tout ce que je voy des yeux du corps, paſſe devant moy comme des fantômes ; & ce que j'ay vû des yeux de l'ame, c'eſt uniquement ce qu'elle deſire ; & comme elle s'en voit éloignée c'eſt là le ſujet de ſa langueur, & de ſon tourment.

Enfin la grace que Nôtre-Seigneur fait à ceux qu'il favoriſe de ſemblables Vûës eſt infiniment grande, non ſeulement par tous les biens qui en reſultent, mais encore par le ſecours que l'ame en tire, pour ſupporter une peſante croix qui les accompagne toûjours, qui eſt un dégoût, & une contradiction perpetuelle pour toutes les choſes d'icy-bas ; & ſi Dieu ne ſuſpendoit quelquefois le ſouvenir de ces grandes faveurs, qui ne tardent pourtant gueres à revenir dans la memoire ; je ne ſçay comment on pourroit ſupporter la vie. Qu'il ſoit beny & loüé à jamais ; & qu'il ne permette pas, au nom du precieux Sang que ſon Fils a répandu pour moy, qu'après m'avoir fait la grace de connoître

quelque choſe de ces grands biens qu'il nous a preparez dans le Ciel, & commencé en quelque maniere à en jouïr, il m'arrive la même choſe qu'à Lucifer, qui par ſa faute a tout perdu. Qu'il ne le permette pas encore un coup, pour l'amour de luy-même. Car j'avouë que cette crainte me fait trembler quelquefois ; quoy que d'autre part, & le plus ordinairement la miſericorde de Dieu me donne une certaine aſſurance, qu'aprés m'avoir tirée de ſi grands pechez, il ne voudra pas me laiſſer échaper de ſa main, ny permettre que je me perde. C'eſt ce que je vous ſupplie, mon Reverend Pere, de luy demander continuellement pour moy.

Quelques grandes que ſoient les graces dont j'ay parlé juſques à preſent, il me ſemble que celle que je vas dire maintenant les ſurpaſſe encore pour pluſieurs raiſons, & pour les grands avantages, particulierement pour la force & la vigueur qui en eſt reſtée à mon ame ; quoy que l'on puiſſe dire que chaque grace conſiderée en elle-même, eſt ſi grande, qu'il n'y a pas lieu de faire comparaiſon de l'une à l'autre.

Une veille de la Pentecoſte aprés la Meſſe, je me retiray dans un lieu fort écar-

té, où ſouvent je faiſois mes prieres ; & prenant en main un livre d'un Chartreux qui traitoit de cette Feſte, j'y lûs les marques par leſquelles ceux qui commencent, ceux qui avancent, & ceux qui ſont dans l'état de la perfection, peuvent reconnoître que le Saint Eſprit eſt avec eux. Aprés avoir parcouru ces trois états, il me ſembla que par la bonté de Dieu, & autant que j'étois capable de le connoître, j'avois ſujet de croire que cet Eſprit ſaint étoit avec moy. Je luy en rendis de grandes actions de graces ; & me reſſouvenans d'avoir vû autrefois le même livre dans un état bien different, & bien éloigné de celuy-là ; & m'étant trouvée alors obligée de reconnoître & de conclure tout le contraire, je compris par là l'extrême miſericorde de Nôtre-Seigneur ſur moy ; & faiſant reflexion ſur cette place que j'avois ſi bien meritée par mes pechez dans l'Enfer, je me laiſſay aller en de tendres ſentimens de reconnoiſſance vers Dieu, du changement ſi grand qu'il avoit operé dans mon ame, qu'elle-même ne ſe connoiſſoit plus. Comme j'étois occupée de ces penſées, je ſentis tout-à-coup, & ſans en ſçavoir la cauſe, un ſi violent Tranſport, qu'il me ſembloit que mon ame eût

voulu ſortir de mon corps, ne pouvant ſe contenir elle-même, & ne ſe trouvant pas capable d'une ſi grande affluence de biens tout à la fois. Ce mouvement interieur, bien different, ce me ſemble, des autres fois, étoit ſi exceſſif, que je ne pouvois être maîtreſſe de moy-même, ny comprendre à qui en avoit mon ame, ny ce qu'elle vouloit dans un ſi grand trouble. Je cherchay à m'appuyer, parce que toute aſſiſe que j'étois, je ne pouvois encore me tenir dans cette défaillance univerſelle de toutes mes forces.

En cet état je vis au deſſus de ma teſte une colombe, bien differente de celles d'icy-bas, dont les aîles, au lieu de plumes étoient compoſées d'une maniere de petites écailles qui jettoient un raviſſant éclat; Elle étoit bien plus grande que les colombes ordinaires; & il me ſembloit que j'entendois le bruit qu'elle faiſoit en battant des aîles à l'entour de moy. Cela dura environ un *Ave Maria*, juſques à ce que mon ame ſe perdant elle-même dans ce glorieux état, la perdit auſſi de vûë. Mon eſprit ſe tranquiliſa avec un ſi bon hoſte; & aprés les premiers accés de trouble & d'étonnement, que les approches d'une grace ſi ſurprenante luy avoient apparem-

ment cauſée, toute crainte s'évanoüit, dés que l'ame commença d'entrer dans la jouïſſance, c'eſt à dire dans le repos & la joye d'un plein Raviſſement. L'impreſſion en fut ſi grande & ſi admirable, que j'en reſtay la plus grande partie des Feſtes toute interdite & toute hors de moy, ſans ſçavoir ce que je faiſois, & ſans comprendre comment mon ame pouvoit être capable d'une ſi grande grace: je ne voyois, ny n'entendois rien, pour ainſi dire, tant la joye interieure m'occupoit; & depuis ce jour là, j'ay reconnu en moy un grand progrés, mon ame s'étant ſentie élevée à un plus haut degré d'amour de Dieu, & les autres vertus ayant pris en moy de nouvelles forces. Qu'il ſoit loüé & beny à jamais.

J'ay vû une autre fois la même colombe ſur la teſte d'un Pere de l'Ordre de ſaint Dominique, excepté que les rayons & la ſplendeur des aîles s'étendoient beaucoup plus loin, parce que, ſelon qu'il me fut donné à connoître, il devoit attirer un grand nombre d'ames au ſervice de Dieu.

Une autre fois je vis la ſainte Vierge, qui couvroit d'un manteau blanc ce Religieux Preſenté du même Ordre, dont j'ay déja quelquefois parlé. Elle me dit, que

c'étoit pour les ſervices qu'il luy avoit rendus, en nous aſſiſtant dans l'établiſſement de cette Maiſon, qu'elle luy donnoit ce manteau, pour marque qu'elle prendroit ſoin de conſerver ſon ame dans la pureté, & qu'il ne tomberoit point en peché mortel. Je tiens pour aſſuré qu'elle la fait: car il mourut peu d'années aprés, ayant mené depuis une vie fort penitente & fort ſainte; & ſa mort a été ſi heureuſe, qu'il n'y a pas lieu d'en douter. Un Religieux qui s'y trouva m'a rapporté qu'un peu devant qu'il expira, il luy avoit dit, que ſaint Thomas étoit auprés de luy qui l'aſſiſtoit, & qu'il mourut dans un grand contentement, & un ardent deſir de ſortir de cet exil. Il m'a depuis apparu quelquefois dans une grande gloire, & m'a dit de certaines choſes particulieres. C'étoit un homme d'une ſi grande Oraiſon, que dans l'extremité même de ſa maladie, quoy qu'il tâchaſt de ne s'y pas appliquer à cauſe de la foibleſſe où il étoit, il n'étoit pas en ſon pouvoir, tant ſes raviſſemens étoient frequens. Il m'écrivit peu avant ſa mort qu'il ne ſçavoit plus quel remede y apporter: car ſouvent en achevant la Meſſe, il demeuroit ainſi en extaſe fort long-temps ſans pouvoir s'en défendre. Enfin, Dieu

le recompenſa des grands ſervices qu'il luy avoit rendus pendant toute ſa vie.

J'ay eu connoiſſance auſſi de quelques-unes des graces extraordinaires que Nôre-Seigneur faiſoit au Recteur de la Compagnie de Jeſus, dont j'ay fait quelquefois mention ; mais pour ne m'étendre pas trop, je n'en parleray point icy; je diray ſeulement ce qui m'arriva un jour qu'il étoit dans une grande peine & une grande affliction, par les perſecutions qu'on luy faiſoit. Comme j'entendois la Meſſe, au moment de l'élevation de la ſainte Hoſtie, je vis Nôtre-Seigneur en croix, qui me dit certaines paroles de conſolation pour luy dire, & quelques autres pour le prevenir, & le diſpoſer à ce qui devoit arriver; m'ordonnant de luy repreſenter ce qu'il avoit enduré pour luy; & qu'à ſon exemple il ſe devoit auſſi preparer à ſouffrir. Le recit que je luy en fis luy donna beaucoup de conſolation & de courage, & l'evenement ſe trouva conforme à ce que Nôtre-Seigneur m'en avoit dit.

De quelques particuliers d'un certain Ordre, & de tout l'Ordre en general j'ay vû de grandes choſes. Quelquefois ils m'ont paru dans le Ciel avec des étendars blancs à la main. D'autres fois j'en ay connu d'au-

tres particularitez admirables, qui ont beaucoup augmenté la grande veneration que j'ay pour les Religieux de cet Ordre, avec leſquels j'ay eu grande communication; & je vois que leur vie répond à ce que Nôtre-Seigneur m'a donné à connoître de leur ſainteté.

Etant un ſoir en Oraiſon Nôtre-Seigneur commença à me dire quelques paroles, qui me rappelloient dans la memoire la mauvaiſe vie que j'avois menée, dont je ſentois beaucoup de peine & de confuſion: car quoy qu'elles ne ſoient pas accompagnées de ſeverité, elles ne laiſſent pas d'imprimer un ſentiment bien vif de douleur qui terraſſe & qui anneantit; de maniere qu'une ſeule de ces paroles nous fait plus avancer dans la connoiſſance de nous-mêmes, que nous ne pourrions faire en pluſieurs jours, par les reflexions que nous ferions nous-mêmes ſur nôtre propre miſere; ces paroles portant avec elles un certain caractere de verité que nous ne ſçaurions contredire. Nôtre-Seigneur me repreſenta lors toutes les vaines affection où je m'étois laiſſée aller, & me dit que je devois regarder comme une grande grace, de ce qu'il vouloit bien permettre à un cœur qui s'étoit autant égaré que le

mien, de s'attacher à luy, & de ce qu'il daignoit encore aprés cela le recevoir.

D'autres fois il me dira de me ſouvenir du temps où il ſembloit que je miſſe mon honneur à aller contre le ſien : D'autres fois de rappeller dans ma memoire les obligations que je luy ay des graces qu'il m'a faites, lors même que je l'offenſois davantage. Quand je ſuis tombée dans quelque faute, Nôtre Seigneur me les repreſente d'une maniere qu'il me ſemble que j'en ſuis toute confonduë & toute aneantie; & comme il m'arrive ſouvent de tomber, ſouvent auſſi je me trouve en cet état. Quelquefois mon Confeſſeur m'ayant fait quelque reprehenſion, je voudray chercher à m'en conſoler dans l'Oraiſon, & ce ſera là juſtement où je la ſentiray plus vive & plus veritable.

Revenant donc maintenant à ce que je diſois, que Nôtre-Seigneur m'avoit repreſenté à l'eſprit tous les déreglemens de ma vie paſſée; comme je me trouvay toute baignée en larmes ſans que pour lors ma conſcience me reprochât rien, je penſay ſi ce n'étoit point que Nôtre-Seigneur me voulût faire quelque grace particuliere, parce que c'eſt aſſez l'ordinaire quand il m'en veut favoriſer, qu'il commence

par m'abbatre & m'humilier moy-même, pour me faire mieux connoître apparemment, combien je ſuis éloignée de les meriter. Peu de temps aprés, je me trouvay dans un ſi grand Tranſport d'eſprit, que j'aurois preſque crû que mon ame auroit entierement abandonné mon corps, au moins ne s'appercevoit-elle plus qu'elle l'animât. Je vis alors la tres-ſainte humanité de Nôtre-Seigneur, dans une gloire plus ſublime que je ne l'avois vûë; & il me fut repreſenté par une connoiſſance claire, & toute admirable, comme il étoit dans le ſein du Pere Eternel. Je ne puis exprimer comme tout cela ſe paſſa: car ſans me voir moy-même, il me ſembla que je me trouvay preſente à la Divinité même. J'en demeuray dans un ſi grand étonnement, qu'il ſe paſſa, ce me ſemble, quelques jours ſans que je puſſe revenir à moy, ayant toûjours preſente cette majeſté du Fils de Dieu; non à la verité comme la premiere fois, j'en comprenois bien la difference; mais quelque peu que dure cette grace, l'impreſſion en reſte ſi vivement gravée dans l'eſprit qu'elle ne s'en peut effacer; & c'eſt pour l'ame une extrême conſolation, & un avantage infini.

Nôtre-Seigneur m'a gratifiée trois autres

tres fois de la même Veûë, qui eſt, ce me ſemble, la plus ſublime de toutes celles dont il luy a plû de m'honorer. Elle porte avec elle de grands avantages: car elle purifie merveilleuſement l'ame; elle amortit preſque tout-à-fait les ſens; c'eſt comme une flâme ſubtile qui conſume & qui aneantit tous les deſirs de la vie; & quoy que par la grace de Dieu je n'en euſſe plus pour les choſes vaines, il me fut encore montré là plus clairement, comme tout n'étoit que vanité, & combien vaines ſont toutes les grandeurs d'icy-bas. C'eſt encore un puiſſant motif pour élever les affections à la pure verité; il en reſte imprimé dans l'ame un reſpect pour la majeſté de Dieu, que je ne ſçaurois bien exprimer, mais qui eſt bien different de ce que nous en pouvons acquerir icy-bas par nous-même, & une maniere d'épouvante & de ſainte frayeur, de voir comment on a été aſſez hardi, & comment tant de gens le ſont encore, pour offenſer une ſi grande Majeſté.

J'ay parlé déja quelques autres fois des effets de ces ſortes de lumieres ſurnaturelles, & autres graces extraordinaires; mais comme je l'ay déja remarqué, il y a du plus, ou du moins dans le profit qu'on

en retire, & je n'en ay point éprouvé de plus grand que de celle dont je parle, ſur tout quand je m'approchois aprés cela de la ſainte Communion, & que me reſſouvenant de cette ſuprême Majeſté que j'avois veuë, je conſiderois que c'étoit le même Dieu qui étoit au tres-ſaint Sacrement; & comme il plaît à Nôtre-Seigneur que je le voye ſouvent dans l'Hoſtie, les cheveux me dreſſoient à la tête, & je me trouvois toute abîmée dans mon neant.

» O Seigneur, mon Dieu! ſi vôtre bonté » ne couvroit de la ſorte vôtre grandeur, » qui oſeroit en approcher ſi ſouvent, & » unir à une ſi grande Majeſté, une choſe » ſi impure, & ſi miſerable! Soyez beny, » Seigneur, que tous les Anges, & toutes » les Creatures vous loüent, de ce que vous » daignez proportionner de la ſorte à nôtre » foibleſſe, les choſes les plus ſublimes, afin » que nous puiſſions joüir des graces les plus » relevées, ſans que la grandeur de vôtre » Puiſſance nous étonne, & nous détourne » d'en approcher par le ſentiment de nôtre miſere & de nôtre baſſeſſe. Sans cela il nous pourroit arriver la même choſe qu'à un laboureur de ma connoiſſance, lequel ayant trouvé un treſor, qui le mit en un inſtant dans l'opulence, beaucoup au de-

là de ſes deſirs & de ſes pretentions, qui n'avoient jamais été ſi loin, conceut une telle triſteſſe & un ſi grand chagrin, de ne ſçavoir à quoy employer tant de bien, qu'inſenſiblement il en mourut d'affliction. S'il n'avoit pas trouvé ce treſor tout à la fois, mais que peu à peu on luy en eût donné quelque choſe pour s'entretenir, il auroit vécu plus content, que lors qu'il étoit tout-à-fait pauvre, & il ne luy en auroit pas coûté la vie.

O richeſſe des pauvres, que vous ſçavez admirablement nourrir & ſoûtenir les ames, en leur découvrant peu à peu vos treſors immenſes, ſans que leur grandeur les ébloüiſſe. J'avouë que lors que je voy une Majeſté ſi grande renfermée & cachée, dans une choſe auſſi petite qu'eſt une hoſtie, je ne puis ceſſer d'admirer une ſi profonde ſageſſe: & depuis les Vûës que Noſtre-Seigneur m'a données de cette Majeſté divine, je ne ſçay comment j'aurois aſſez de courage & de force, pour m'en approcher, ſi celuy même qui m'a fait de ſi grandes graces, n'y ajoûtoit encore celle-là; autrement il me ſeroit impoſſible, & je ne pourrois diſſimuler mon étonnement, ny m'empeſcher de le publier à haute voix à la vûë de ſi grandes merveilles.

Que doit ſentir donc une miſerable comme moy, chargée d'abominations, & qui a paſſé preſque toute ſa vie ſi inutilement, & avec ſi peu de crainte de Dieu, quand elle approche à la Communion d'un Dieu d'une ſi grande majeſté, lors principalement qu'il luy plaît de ſe découvrir à mon ame? Comment une bouche qui a proferé tant de paroles contre ce même Seigneur, oſe-t-elle recevoir ſur ſes lévres ce Corps glorieux, qui eſt la pureté & la bonté même. Car il eſt vray que la vûë de cette ſouveraine Majeſté n'imprime pas tant de crainte dans l'ame, que les demonſtrations de ſon amour luy cauſent d'affliction, pour l'avoir ſi mal ſervi, lors qu'il daigne luy découvrir cette divine Face ſi éclatante en beauté, & en même temps ſi douce & ſi affable: Que dois-je avoir éprouvé en moy deux fois qu'il m'a favoriſée de cette grace.

» Certes, ô mon Sauveur, & toute ma gloi-
» re, j'oſe preſque me vanter, que dans ces
» vifs ſentimens de douleur & d'affliction,
» que mon ame a euë à ſupporter dans ces
» occaſions, j'ay fait quelque choſe pour
» vous, qui en quelque maniere peut être
» compté pour un ſervice. (Helas, je ne
» ſçay ce que je dis, écrivant preſque tout
» cecy ſans ſçavoir ce que j'écris; le ſouve-

nir de toutes ces choſes que j'ay été obligée de rapeller dans ma memoire m'ayant toute troublée, & miſe comme hors de moy,) J'aurois ſujet de parler de la ſorte, & de me vanter, ô mon Sauveur, d'avoir fait quelque choſe pour vous, ſi ces ſentimens de douleur venoient de moy ; mais puiſque nous ne ſçaurions avoir une ſeule bonne penſée ſi vous ne nous la donnez ; je n'ay pas lieu d'en avoir de la complaiſance ; & je ſuis toûjours la debitrice, Seigneur, & vous toûjours l'offenſé.

M'approchant un jour de la Communion, je vis des yeux de l'ame, plus clairement que je n'aurois pu faire de ceux du corps, deux Demons d'une figure effroyable, qui entouroient, ce me ſembloit avec leurs cornes, la gorge du Preſtre ; & en même temps je vis dans l'Hoſtie qu'il étoit preſt à me donner, Nôtre-Seigneur avec cet éclat de majeſté dont je viens de parler, entre les mains de ce malheureux. De maniere qu'il paroiſſoit manifeſtement que c'eſtoit des mains ennemies, & que cette ame étoit en pechémortel. Quel ſpectacle, ô mon Sauveur, de voir vôtre ſouveraine beauté au milieu de ces abominables figures ; ils paroiſſoient ſi effrayez & ſi épouvantez de vôtre divine preſence, qu'il ſem-

„ bloit que volontiers ils s'en ſeroient fuis,
„ ſi vous le leur aviez permis. Je demeuray ſi troublée que je ne ſçay comment je pus communier ; & la crainte m'ayant ſaiſie, dans la penſée que ſi cette Viſion fut venuë de Dieu, il n'auroit pas permis que j'euſſe connu le mauvais état où étoit cette
„ ame; N. Seigneur me dit que je priaſſe pour
„ luy, qu'il avoit permis que j'euſſe vû le déplorable état de ce Preſtre, pour me faire
„ comprendre la force des paroles de la conſecration ; & comme il ne laiſſoit pas de
„ ſe rendre preſent à la parole du Preſtre, quelque méchant qu'il fût; & que ce devoit
„ être pour moy une nouvelle preuve de ſa bonté infinie de ſe livrer de la ſorte entre
„ les mains de ſon ennemy, & cela pour mon bien, & pour celuy de tous les Fideles. Cela me fit comprendre combien les Preſtres étoient plus obligez que les autres à être gens de bien; quelle étrange choſe c'eſt que de recevoir le tres-Saint Sacrement indignement ; & quel triſte domination exerce le Demon ſur une ame qui eſt en peché mortel. Je tiray de là un grand profit, & une plus forte lumiere de ce que je devois à Dieu. Qu'il ſoit beny à jamais.

Il m'arriva encore une autre fois une

choſe qui m'épouvanta auſſi beaucoup: J'étois dans un endroit où il mourut une certaine perſonne qui avoit fort mal vécu, ſelon que je l'appris depuis, & pendant pluſieurs années; mais elle avoit été deux ans malade, & paroiſſoit s'être amandée en quelque choſe; elle mourut ſans Confeſſion; mais cependant je ne croyois pas qu'elle dût être perduë. Pendant qu'on enſeveliſſoit le corps, je vis pluſieurs Demons qui le prenoient, & qui paroiſſoient s'en joüer, & le maltraiter en même temps beaucoup, ſe l'arrachant l'un à l'autre avec leurs griffes, dont je fus fort épouvantée. Comme je le vis emporter en terre avec l'honneur & les ceremonies ordinaires, je penſois en moy-même à la bonté de Dieu qui ne permettoit pas que cette ame fût diffamée, ny que l'on connût qu'elle fût ſon ennemie. J'étois à moitié hors de moy de ce que j'avois vû. Cependant durant tout l'Office, je ne vis pas un Demon; mais quand on vint pour mettre le corps en terre, j'en apperceus dans la foſſe une ſi grande multitude qui ſe preparoient à le ſaiſir, que j'en étois toute hors de moy, & je n'eus pas beſoin de peu de courage pour n'en rien faire paroître. Je conſiderois en moy-même

de quelle maniere ils devoient traiter l'ame, puis qu'ils exerçoient un tel empire ſur ce malheureux corps. Et plût à Dieu que ceux qui ſont en mauvais état pûſſent voir comme je l'ay vû, une choſe ſi épouvantable; je ſuis perſuadée que ce leur ſeroit un puiſſant motif pour les obliger à ſe convertir. Tout cela m'a beaucoup ſervi pour me faire mieux connoître ce que je dois à Dieu; & de quel abîme il m'a tirée. Juſques à ce que j'en euſſe parlé à mon Confeſſeur, je fus toûjours dans la crainte, apprehendant que ce ne fût une illuſion du Demon, pour me donner mauvaiſe eſtime de cette perſonne, quoy qu'elle ne fût pas en reputation d'avoir beaucoup de religion. Ce qui eſt vray, c'eſt qu'encore que ce n'ait pas été une illuſion, je ne laiſſe pas d'en ſentir de l'effroy toutes les fois que je m'en ſouviens.

Puiſque j'ay commencé à parler des Viſions qui regardent les défunts, j'ay envie de rapporter quelques choſes particulieres dont il a plû à Nôtre-Seigneur de me donner connoiſſance, touchant certaines ames; j'en diray neanmoins peu, tant pour abreger, que parce qu'il n'eſt pas neceſſaire, n'y ayant aucun profit à en tirer. J'appris la mort d'un Religieux qui avoit

été Provincial au lieu où j'étois, & qui l'étoit encore d'une autre Province quand il mourut. C'étoit une perſonne de grande vertu, avec qui j'avois eu beaucoup de communication, & qui m'avoit rendu de bons offices. Je ne laiſſay pas cependant de ſentir en moy un grand trouble, quand je ſceus qu'il étoit mort; craignant pour ſon ſalut, parce qu'il avoit été vingt ans Superieur avec charge d'ames; choſe qui m'a toûjours paru fort dangereuſe, & que j'ay toûjours beaucoup apprehendée. Je m'en allay fort affligée dans un Oratoire, & luy donnay tout le bien que j'avois pu faire en ma vie; Et comme c'étoit bien peu de choſe, je priay Nôtre-Seigneur qu'il daignât ſuppléer par ſes merites, à ce qui pouvoit manquer à cette ame pour ſortir du Purgatoire. Comme je faiſois à N. Seigneur cette ſupplication avec le plus d'ardeur qu'il m'étoit poſſible, il me ſembla que je le voyois ſortir du fond de la terre à mon côté droit, & monter au Ciel, avec une grande joye. Il ne me parut pas vieil comme il étoit quand il mourut, mais de l'âge d'environ trente ans & encore moins, avec un viſage merveilleuſement éclatant.

Cette Viſion paſſa fort viſte, mais elle

ne laiſſa pas de me donner une ſi grande conſolation, que depuis ce temps-là, ſa mort ne m'a pû faire aucune peine, quoy que pluſieurs perſonnes en fuſſent fort affligées ; car il étoit beaucoup aimé. Mais pour moy je ſentois un ſi grand contentement interieur, & une ſi grande certitude de la verité de ce que j'avois veu, que je n'en pouvois douter, ny regreter une ſi heureuſe mort. Il n'y avoit pas alors plus de quinze jours qu'il étoit decedé, je ne laiſſay pas pourtant d'avoir ſoin qu'on priât Dieu pour luy, & de le faire moy-même, mais il eſt vray que ce ne pouvoit être avec le même empreſſement que j'aurois fait, ſi je n'avois pas eu cette Viſion : car lors qu'il a plû à Nôtre-Seigneur de me faire voir quelque choſe de pareil, & qu'en ſuite je luy veux recommander ces perſonnes-là, il me ſemble que c'eſt la même choſe, que ſi je donnois l'aumône à un homme riche. A quelque temps de là, car il mourut bien loin d'icy, je ſçeus les particularitez de ſa mort, qui avoit été de grande édification, de maniere que tout le monde avoit été ſurpris de la connoiſſance que Nôtre-Seigneur luy avoit donnée juſqu'à la fin, avec force larmes & de grands ſentimens de penitence & d'humilité.

Une Religieuſe de cette Maiſon grande ſervante de Dieu, étant morte, il n'y avoit pas encore deux jours, comme une Sœur diſoit une Leçon de l'Office des morts qui ſe faiſoit au Chœur pour la défunte, & que j'eſtois de bout auprés d'elle, pour luy aider à dire le Verſet, je vis à la moitié de la Leçon, cette ame qui me parut ſortir de terre, du même côté que l'autre, dont je viens de parler, & s'en aller au Ciel. Cette veuë ne fut pas avec image comme la precedente, mais elle fut ſemblable à d'autres dont j'ay fait mention, qui ne ſont pas moins aſſurées que celles qui ſont accompagnées d'images.

Une autre Religieuſe de cette même Maiſon mourut auſſi âgée de dix-huit à vingt ans, elle avoit été toûjours infirme, mais grande ſervante de Dieu, fort aſſiduë au Chœur, & tres-vertueuſe ; je croyois aſſeurément qu'aprés de ſi grandes maladies, dont elle avoit été travaillée toute ſa vie, elle n'entreroit point en Purgatoire, & qu'elle auroit des merites de reſte. Cependant comme j'eſtois à l'Office avant qu'on l'enterrât, n'y ayant qu'environ quatre heures qu'elle étoit morte, je connus qu'elle en ſortoit, & qu'elle montoit au Ciel.

J'eſtois une autre fois dans l'Egliſe d'un College de la Compagnie de Jeſus, ſi tourmentée de ces grands travaux de corps & d'eſprit, dont j'ay quelquefois parlé, qu'il me ſembloit que je n'eſtois pas capable de former ſeulement une bonne penſée. La nuit precedente il étoit mort un Frere dans cette même Maiſon, & comme je le recommandois à Dieu le mieux qu'il m'étoit poſſible, entendant une Meſſe qu'un Pere de la Compagnie diſoit pour luy, j'entray dans un grand recueillement, & je le vis monter au Ciel avec une grande gloire, Nôtre-Seigneur par une grace particuliere le conduiſant luy-même, ainſi qu'il me fut donné à connoître.

Un autre Frere de nôtre Ordre, tres-bon Religieux, étant fort malade, je connus dans un grand recueillement qui me prit comme j'entendois la Meſſe, qu'il étoit mort, & je le vis monter au Ciel, ſans entrer dans le Purgatoire ; je ſçeus depuis qu'il étoit mort en effet, à la même heure que je l'avois veu. Je fus fort étonnée de ce qu'il n'avoit point été en Purgatoire, mais il me fut donné à entendre que pour avoir été Religieux, & avoir bien obſervé ſa Regle, les Bulles de l'Ordre avoient eu en luy leur effet, pour le ga-

rantir du Purgatoire. Je ne ſçay pourquoy cette connoiſſance me fut donnée, ſi ce n'eſt peut-être pour me faire comprendre que l'état de Religieux ne conſiſte pas à en porter l'habit, pour jouïr ſeulement des privileges, mais à remplir les devoirs de cet état de perfection qu'on a embraſſé, & c'eſt-là ce qui s'appelle être Religieux.

Je ne diray pas davantage de ces ſortes de graces, n'y voyant pas d'utilité; comme j'ay déja dit, quoy que Nôtre-Seigneur m'en ait fait beaucoup d'autres de ce même genre: mais de toutes les perſonnes que j'ay veuës de la ſorte, je n'en ay veu aucune qui ait été exempte d'entrer dans le Purgatoire que ce Pere dont je viens de parler, le Bienheureux Pere Pierre d'Alcantara, & le Pere Dominiquain dont j'ay fait mention. De quelques uns Nôtre-Seigneur a eu agreable de me faire connoître les degrez de gloire dont ils jouiſſoient dans le Ciel, en me repreſentant les places qu'ils y occupoient: la difference eſt grande des uns, aux autres.

CHAPITRE XXXIX.

Elle continuë à parler des grandes graces que Nôtre-Seigneur luy a faites; & comme il luy promit de faire ce qu'elle luy demanderoit en faveur des perſonnes pour qui elle prieroit, dont elle rapporte quelques exemples des plus remarquables.

COmme je demandois un jour à Nôtre-Seigneur avec importunité, qu'il rendît la vûë à une perſonne à qui j'avois beaucoup d'obligation, & qui l'avoit preſque tout-à-fait perduë, dont j'étois fort touchée, craignant que mes pechez ne me rendiſſent indigne d'être exaucée; il m'apparut comme d'autres fois, & me montrant la playe de ſa main gauche, d'où il tiroit avec la droite un grand clou qui y étoit fort enfoncé, & qui en ſortant emportoit avec luy chaque fois beaucoup de chair, dont je me ſentis vivement penetrée, voyant bien l'extrême douleur que » cela luy devoit faire: Il me dit, Que s'il » avoit ſouffert cela pour moy, je ne devois

pas douter qu'à plus forte raiſon il ne fiſt « tout ce que je luy demanderois; qu'il me « le promettoit ; & que ſçachant bien que « je ne luy demanderois jamais rien qui ne « fût pour ſa gloire, il m'aſſuroit qu'il ne « me refuſeroit auſſi rien, & qu'il m'en al- « loit donner une marque en m'accordant « preſentement ce que je luy demandois. « Que lors même que je ne luy étois pas « fidelle, je pouvois me ſouvenir que je ne « luy avois rien demandé qu'il ne m'eût ac- « cordé plus avantageuſement que je n'au- « rois pu le deſirer, & que preſentement « qu'il ſçavoit que je l'aimois, je ne devois « point douter qu'il ne le fiſt encore plus « volontiers. Je croy qu'il ne ſe paſſa pas huit jours que Nôtre-Seigneur ne rendît la vûë à cette perſonne. Mon Confeſſeur ſceut dés le moment tout ce qui s'étoit paſſé; & quoy qu'il ſe pût faire que ce ne fût pas par mes prieres que cette perſonne fût guerie, ces paroles m'aſſurerent tellement, que Nôtre-Seigneur y avoit eu égard, que je l'en remerciay comme d'une grace qui étoit ſur mon compte.

Une autre fois une perſonne étant malade d'une maladie fort fâcheuſe & que je ne marque point icy, pour être de je ne ſçay quelle nature; mais il y avoit deux

mois qu'il ſouffroit des douleurs inſupportables juſqu'à ſe déchirer luy-même. Mon Confeſſeur le fut voir, c'étoit le Recteur dont j'ay parlé; & il en eut une ſi grande compaſſion, qu'il me dit qu'à tout haſard je luy allaſſe rendre viſite, puis qu'étant mon parent j'avois lieu de le pouvoir faire. J'y fus donc, & il me fit une telle pitié, que je me mis à importuner beaucoup Nôtre-Seigneur pour ſa ſanté. Je vis en cette occaſion encore plus évidemment, ce me ſemble, que Nôtre-Seigneur m'avoit exaucée, parce que dés le lendemain il ſe trouva tout-à fait bien, & ſes douleurs furent appaiſées.

J'étois un jour en fort grande peine, de ce je ſçavois qu'une perſonne à qui j'avois beaucoup d'obligation, vouloit faire une choſe qui étoit tout-à-fait contre Dieu & contre ſon propre honneur; j'en étois d'autant plus touchée que je la voyois entierement déterminée à executer ſon deſſein, ſans que je puſſe l'en empeſcher, ny que je viſſe aucun moyen de le pouvoir faire. Je demanday à Dieu de toute l'affection de mon cœur, qu'il y apportât luy-même le remede, mais juſques à ce que j'en viſſe l'effet, je ne pus être ſoulagée de ma peine. Dans cet état j'allay chercher

cher un des Hermitages de ce Monaſtere des plus écartez; & m'étant trouvée dans celuy où Nôtre-Seigneur paroît attaché à la colomne, comme je redoublay mes prieres pour obtenir cette grace, j'entendis une voix extremement douce, comme ſi elle fût ſortie de quelque inſtrument, j'en fremis d'abord d'apprehenſion, & j'aurois voulu diſcerner ce qu'elle me diſoit, mais il me fut impoſſible parce qu'elle paſſa fort viſte. Aprés ce premier mouvement de crainte qui dura tres-peu, je demeuray dans un calme, une joye & un contentement interieur ſi grand, que je ne pouvois aſſez admirer qu'une ſimple voix, ſans aucune parole diſtincte, & que j'avois entenduë ſeulement des oreilles du corps, eût été capable de produire dans mon ame un ſi grand effet. Je compris par là que ce que je demandois me ſeroit accordé; & en effet, je me trouvay dans le moment entierement quitte de mon inquietude, de même que ſi j'avois déja vû l'affaire rompuë, comme elle le fut quelque temps aprés. J'en rendis compte à mes Confeſſeurs, car j'en avois deux pour lors tres-habiles, & grands ſerviteurs de Dieu.

Je ſçavois qu'une perſonne qui avoit

pris reſolution de ſe donner entierement au ſervice de Dieu, & à qui dans le peu de temps qu'elle avoit commencé à s'appliquer à l'Oraiſon, Nôtre-Seigneur avoit déja fait beaucoup de graces, l'avoit depuis quittée par certaines occaſions où elle s'étoit trouvée, & dont même elle n'avoit pas eu la fidelité de ſe ſeparer, quoy qu'elles fuſſent fort perilleuſes pour elle. J'en ſentis beaucoup d'affliction, parce que cette perſonne m'étoit chere, & que j'avois raiſon de l'aimer; je croy que je fus plus d'un mois à ne faire autre choſe que de demander à Dieu qu'il ramenât à luy cette ame. Comme j'eſtois un jour en Oraiſon, je vis proche de moy un Demon qui déchiroit avec bien du depit des papiers qu'il tenoit dans ſa main: cela me réjoüit beaucoup, parce que je me perſuaday par-là que ce que je demandois m'étoit accordé; & en effet, je ſçeus depuis que cette perſonne avoit fait une confeſſion generale avec de grands ſentimens de contrition, & s'étoit ſi veritablement tournée à Dieu, qu'il y avoit lieu d'eſperer de ſa divine Majeſté, qu'elle iroit toûjours en avançant dans le bien. Qu'elle ſoit benite à jamais de tout. Ainſi ſoit-il.

Je pourrois rapporter une infinité d'exemples de pareilles graces que Nôtre-Seigneur a accordées à mes prieres, ſoit en retirant des ames des pechez tres conſiderables où elles étoient engagées, ſoit en faiſant avancer les unes à une plus grande perfection, ſoit en delivrant les autres du Purgatoire, & autres faveurs ſignalées; mais il y en auroit tant à dire que je ne ferois que me fatiguer, & ennuyer ceux qui les liroient, s'il faloit tout rapporter: je remarqueray ſeulement qu'elles ont été plutôt en faveur de la ſanté de l'ame que de celle du corps. C'eſt une choſe ſi connuë que pluſieurs perſonnes en peuvent rendre témoignage. Tout au commencement, c'eſtoit pour moy un grand ſujet de ſcrupule, de ce que je ne pouvois m'empêcher de croire que c'eſtoit à mes prieres que Nôtre-Seigneur accordoit ces graces, ſauf toûjours le premier honneur qui étoit deu à ſa ſeule bonté, comme à la principale cauſe. Mais le nombre de ces graces eſt à preſent ſi grand, & elles ſont reconnuës de tant de perſonnes, que cette croyance ne me fait plus de peine, & n'eſt plus pour moy qu'un motif de loüer Dieu, & de me confondre en moy-même, me voyant ſi redevable à ſa divine

Majeſté, pour laquelle je ſens ce me ſemble, redoubler mon amour, & mon zele pour ſon ſervice, à meſure que ſes bienfaits augmentent.

Ce qui me ſurprend le plus en cecy, c'eſt que je ne ſçaurois, quand je le voudrois, demander à Nôtre-Seigneur les choſes qu'il ne juge pas à propos de m'accorder ; ou ſi je le fais, c'eſt avec ſi peu d'ardeur, ſi peu de devotion, & ſi peu d'application, que plus je veux m'éforcer, plûs j'y ſens de repugnance ; & tout au contraire dans les choſes que Nôtre-Seigneur veut bien faire, & pour leſquelles je voy que je puis ſeurement employer de frequentes ſolicitations ; quand je negligerois de le faire, elles ſe preſentent d'elles-mêmes à mon eſprit pour m'en avertir. La difference eſt grande entre ces deux manieres de prier, & je ſuis aſſez embaraſſée à la pouvoir bien expliquer. Car dans l'une, quoy que je prie, quoy que je m'éforce à ſurmonter ma tiedeur, quoy que les choſes me touchent beaucoup, je ſuis comme une perſonne qui auroit la langue liée, & qui ne pourroit parler, quelque violence qu'elle ſe fiſt : ou ſi elle parle, c'eſt d'une maniere qu'elle s'apperçoit bien qu'on ne l'entend pas. Au

lieu que dans les autres prieres, on eſt comme ſeroit une perſonne qui parleroit diſtinctement & clairement à une autre qu'elle verroit bien qui l'écoute favorablement & de bon cœur. Diſons encore que dans la premiere maniere, on prie comme on fait d'ordinaire dans une priere vocale, & dans l'autre cela ſe paſſe comme dans une contemplation élevée, où Nôtre-Seigneur ſe repreſente d'une maniere que nous voyons bien qu'il nous entend, qu'il ſe réjoüit de ce que nous luy demandons, & qu'il prend plaiſir de nous faire cette grace. Qu'il ſoit beny à jamais de tant donner, à qui luy donne ſi peu.

Aprés cela, Seigneur, qu'eſt-ce que penſe faire pour vôtre ſervice une perſonne qui ne s'aneantit pas toute entiere pour vous ! Et combien d'occaſions m'avez-vous fournies de le pouvoir dire, en telles, telles, & telles rencontres, & en mille autres que je pourois allegûer, & je n'en dirois pas encore aſſez. C'eſt ce qui fait que quand il n'y en auroit pas d'autre ſujet, je ne devrois pas ſouhaiter de vivre davantage, vivant ſi peu conformement à mes obligations ; mais avec tant d'imperfections, & tant de lâcheté dans vôtre ſervice, que quand je me conſidere

» quelque fois, je voudrois être ce me ſem-
» ble, ſans ſentiment, pour ne point voir
» tout le mal qui eſt en moy. C'eſt à celuy
» qui ſeul en a le pouvoir à y apporter le
» remede.

Pendant le temps que je fus chez cette Dame, dont j'ay parlé, j'eus bon beſoin de m'obſerver beaucoup, & de me rapeler ſans ceſſe devant les yeux la vanité que toutes les choſes de la terre renferment en elles-mêmes: car j'y étois fort eſtimée, & fort applaudie, & il ſe preſentoit force choſes auſquelles j'aurois bien pû m'attacher, ſi je me fuſſe regardée moy-même, mais j'enviſageois en toutes choſes celuy qui a toûjours la veuë
» juſte & veritable, pour ne me point laiſ-
» ſer échapper de ſa main. Ce que je dis
» de cette veuë veritable, me fait ſouve-
» nir des peines que ceux, à qui Dieu fait
» la grace de connoître ce que c'eſt que
» la verité, ſouffrent à traiter des choſes
» d'icy-bas où elle eſt ſi fort enſevelie, com-
» me une fois Nôtre-Seigneur me le dit. Car
» je dois avertir icy que la plus part des
» choſes que je dis ne ſont pas de ma tête,
» mais elles viennent de ce Maître celeſte qui
» me les dicte: Et c'eſt ce qui fait que lors
» que je marque nommement, ou que j'ay

entendu une choſe, ou que Nôtre Seigneur me l'a dite, j'aurois un tres-grand ſcrupule d'y ajouter, ou d'en ôter une ſeule ſyllabe; & quand je ne me ſouviens pas bien preciſément des propres termes, je dis la choſe comme de moy-même, parce qu'en effet, il peut y avoir quelque choſe du mien; bien entendu que je n'appelle pas mien ce qui eſt bon, ſçachant bien que je n'ay rien de bon de moy-même, & qu'il n'y a de bon que ce que Nôtre Seigneur m'a donné ſans l'avoir merité; mais je dis qu'une choſe eſt de moy, quand elle ne m'a pas été donnée à connoître par revelation.

Mais helas, mon Dieu, ce n'eſt pas ſeulement dans le commerce des choſes du monde que cette adorable verité eſt ſouvent voilée, puiſqu'il n'arrive que trop que dans les choſes même ſpirituelles nous la voulons plier à nôtre propre ſens, & les entendre comme il nous plaît. Il nous ſemblera, par exemple, que nous devons meſurer nôtre avancement ſpirituel par les années qu'il y a que nous avons commencé à nous exercer un peu dans l'Oraiſon, & nous voudrions quaſi donner des bornes à celuy qui n'en met point à ſes bienfaits, qu'il

depart ſelon ſon bon plaiſir, & qui peut donner davantage à telle perſonne, en ſix mois, qu'à telle autre, en pluſieurs années. C'eſt une experience que j'ay faite en pluſieurs perſonnes; & je m'étonne que l'on puiſſe demeurer dans l'erreur dont je viens de parler. On n'y verra jamais tomber aſſurément une perſonne qui aura le talent de diſcerner les eſprits, & à qui Nôtre-Seigneur aura donné une veritable humilité: car elle jugera du progrés par les effets, par les reſolutions efficaces, & par un veritable amour de Dieu, qui eſt aiſé à reconnoître, quand c'eſt Dieu même qui éclaire. C'eſt par-là qu'elle meſure le profit, & l'avancement ſpirituel des ames, & non par le nombre des années: puiſqu'il eſt certain, comme je viens de dire, qu'il y a des ames qui vont plus loin en une demie année, que d'autres en vingt ans, Nôtre-Seigneur ſe communiquant à qui il luy plaît, & ayant égard auſſi aux efforts que chacun ſe fait pour ſe diſpoſer à ſes graces.

Ne voy-je pas venir à preſent dans cette Maiſon des Demoiſelles toutes jeunes, qui aux premieres touches de la grace, & aux premiers rayons de lumiere, & d'amour que Nôtre-Seigneur repand dans

leur ame, je veux dire aprés une legere experience de ſes faveurs, ſans attendre davantage, & ſans que rien les puiſſe arreſter, s'offrent toutes entieres en ſacrifice à Dieu, oubliant tout ſoin de leur nourriture, puis qu'elles s'enferment pour toûjours dans une maiſon qui n'a point de revenu, & marquant par-là le mépris qu'elles font de la vie, pour l'amour de celuy dont elles ont reconnu l'amour. Rien ne leur coute à quiter, elles ne ſe reſervent rien de leur propre volonté, & il ne leur vient pas ſeulement en l'eſprit qu'elles puiſſent éprouver aucun mécontentement, dans une cloſture ſi étroite, & ſi reſerrée. Que de bon cœur, mon Dieu, je « reconnois l'avantage qu'elles ont ſur moy, « & la confuſion que je dois porter devant « vos yeux, voyant que le grand ouvrage « que vous n'avez pas pû achever en moy, « en tant d'années qu'il y a, que j'ay com- « mencé à faire l'Oraiſon, & vous à me fa- « voriſer de tant de graces, s'accomplit en « elles en trois mois, & en quelqu'unes mê- « me en trois jours; quoy que vous leur « ayez donné beaucoup moins qu'à moy; « dont pourtant elle ſe tiennent ſi bien « payées, que je ſuis bien ſeure qu'elles ne « ſe repentent point de ce qu'elles ont fait « pour vous. «

C'eſt dans ce ſens que je demeure d'accord que nous pouvons, nous autres Religieuſes, nous reſſouvenir du nombre des années de nôtre Profeſſion, & les autres de même repaſſer le temps qu'il y a qu'elles ſont dans l'exercice de l'Oraiſon, pour en ſentir la confuſion, & non pas pour fatiguer les perſonnes qui en peu de temps nous devancent ſi fort, en les voulant faire retourner en arriere, pour ſuivre nôtre petit pas, & faire marcher avec des entraves ceux qui volent déja comme des aigles à la faveur des graces que Dieu leur fait. Il eſt bien plus juſte d'obſerver la conduite de Nôtre-Seigneur ſur eux; & ſi nous les voyons dans l'humilité, leur lâcher la main, ſans crainte que la bonté de ce même Seigneur qui les comble de tant de faveurs, les laiſſe tomber dans le precipice. Ils ſe fient bien eux-mêmes à Dieu, la verité qu'ils connoiſſent par la foy leur donnant cette confiance: & pourquoy donc ne les luy abandonnerons-nous pas de même, pourquoy vouloir les meſurer à nôtre foibleſſe, & à nôtre peu de courage? Il n'en doit pas être ainſi: mais ſi nous n'arrivons pas à ces grandes affections, & à ces reſolutions ſi determinées, que l'on ne ſçauroit gueres comprendre

ſans en avoir l'experience, humilions-nous, & ne les condamnons pas; car ſous pretexte d'avoir égard en cela à leur avantage, nous negligeons le nôtre, & nous perdons une occaſion que Dieu nous offre d'exercer l'humilité, en comprenant ce qui nous manque, & combien ces ames doivent être plus détachées, & plus proche de Dieu que les nôtres, puiſque ſa divine Majeſté ſe communique ſi intimement à elles.

Tout ce que je comprends icy, & je n'y voudrois pas comprendre davantage, c'eſt qu'une Oraiſon commencée depuis peu de temps, & qui eſt accompagnée de ſi grands effets, qui ſe font incontinent remarquer, étant impoſſible ſans un amour violent qu'on puiſſe prendre la reſolution de tout quiter pour ſervir uniquement Dieu, me paroît preferable à un exercice d'Oraiſon continué pluſieurs années, où l'on ne ſe trouve pas plus avancé à la fin qu'au commencement, ny plus determiné à rien faire pour Dieu qui en vaille la peine: A moins qu'on ne veille compter pour quelque choſe de petits grains de ſable, qui n'ont n'y poids, ny groſſeur, & qu'un moineau enleveroit avec le bec: je n'appelle pas cela de grands fruits d'Orai-

ſon, ny de grands effets de mortification; & cependant il n'eſt que trop ordinaire de nous voir faire cas de ces menuës actions; & c'eſt une pitié même que nous y faſſions attention, en quelque nombre qu'elles puiſſent être.

„ C'eſt de moy-même helas! que je parle icy, me trouvant à chaque pas dans „ l'oubly de tant de graces que j'ay re„ ceuës. Je ne pretens pas nier neanmoins „ que Dieu par un effet de ſa bonté infinie „ ne nous tienne bon compte de ces petites „ choſes; mais je voudrois de ma part n'en „ point faire de cas, ny ne m'appercevoir pas „ que je les fais, puis qu'elles ne ſont rien. „ Excuſez, Seigneur, ma foibleſſe, & ne „ m'imputez point à faute ſi je cherche à „ me conſoler par là de mon inutilité dans „ vôtre ſervice; ſi j'étois capable de plus „ grandes choſes, je ne m'amuſerois pas à „ reflechir ſur ces petits riens. Heureuſes „ les perſonnes qui s'appliquent à de gran„ des œuvres pour vôtre gloire! Si l'envie „ que je leur porte, & le deſir que j'aurois „ de les imiter, peut-être compté pour quel„ que choſe, elles ne me laiſſeront pas bien „ loin derriere elles, en ce qui eſt de vous „ contenter; mais ſi mes actions ne ſont de „ nulle valeur, c'eſt à vous, Seigneur, à

leur en donner, puiſque vous avez tant d'amour pour moy.

Je rapporteray à ce ſujet ce qui m'arriva un de ces jours. Ayant receu un Bref de Rome qui terminoit entierement la fondation de ce Monaſtere, en nous accordant de ne poſſeder point de revenu; Je me mis à faire reflexion aux travaux qu'elle m'avoit, ce me ſembloit, coûté; & je me laiſſay un peu aller à la conſolation de voir enfin cet ouvrage achevé; remerciant beaucoup Nôtre-Seigneur de ce qu'il avoit daigné en cela ſe ſervir de moy, & mettant aſſurément mes peines un peu à trop haut prix: car quand je vins à examiner toutes les occaſions en détail, & chaque action en particulier où je m'imaginois avoir merité quelque choſe, j'y trouvay bien des fautes & des imperfections, quelquefois peu de courage, & tres-ſouvent peu de foy: parce que juſques à preſent que je vois accompli tout ce que Nôtre-Seigneur m'avoit dit de cette maiſon qui ſe devoit faire, je n'avois pu gagner ſur moy de le croire abſolument; & d'autre côté auſſi je n'en pouvois douter. Je ne ſçay comment cela ſe faiſoit, mais il eſt vray que ſouvent j'y voyois d'une part une impoſſibilité manifeſte, & de l'autre je ne pou-

vois douter du ſuccez, c'eſt à dire, me perſuader que la choſe ne reüſſiroit point. Enfin, le reſultat de mon examen fut que je trouvay que tout ce qu'il y avoit eu de bien étoit le pur ouvrage de Nôtre-Seigneur, & que ce qu'il y avoit eu de mal étoit mon partage; & là deſſus je ceſſay mes reflexions, & je voudrois ne m'en reſſouvenir jamais, pour éviter de trouver tant de fautes en mon chemin. Beny ſoit celuy qui en ſçait tirer le bien quand il luy plaît.

Je reviens donc à ce que je diſois qu'il eſt dangereux de compter ſur les années qu'il y a que l'on a commencé à faire l'Oraiſon: car quoy que l'on ait de l'humilité, cela marque toûjours, ce me ſemble, un je ne ſçay quoy, qui fait voir qu'on s'imagine avoir merité quelque choſe par ſes ſervices. Je ne dis pas qu'ils ne meritent en effet quelque choſe, & on ne manquera pas d'en être bien payé; mais je ſuis certain qu'une perſonne, quelque ſpirituelle qu'elle ſoit, à qui il paroîtra que par ſes longues années d'Oraiſon, elle aura merité d'être favoriſée de graces particulieres, n'arrivera jamais au comble de ces mêmes graces. N'eſt-ce pas bien aſſez que cette ame ait merité que Dieu la ſoûtint

de ſa main, pour ne pas tomber dans les mêmes fautes auſquelles elle étoit ſujette avant que de faire l'Oraiſon; & faut-il, comme l'on dit, qu'elle luy intente un procez de ſon propre argent. Il me ſemble qu'il n'y a pas là une humilité aſſez profonde: je me puis peut-être tromper; mais pour moy j'ay toûjours regardé cela comme une temerité, & quoy que j'aye bien peu d'humilité, je n'ay jamais oſé en venir là. C'eſt peut-être que n'ayant jamais ſervi Dieu comme je devois, je ne luy ay jamais auſſi demandé de recompenſe; & il ſe peut faire que ſi je l'avois mieux ſervi, j'aurois été plus empreſſée que perſonne à luy en demander le payement.

Je ne pretens pas dire par là, qu'une ame n'aille pas croiſſant en vertu, & que Nôtre-Seigneur ne luy accorde pas ſes faveurs particulieres avec le temps, ſi ſon Oraiſon a été accompagnée d'humilité; mais je voudrois qu'on oubliât ces années de pretendus ſervices; tout ce que nous pouvons faire pour Dieu étant digne du dernier mépris, en comparaiſon d'une ſeule goûte du Sang que Nôtre-Seigneur a répandu pour nous. Et ſi, plus nous le ſervons, plus nos dettes s'acroiſſent, que luy pouvons-nous demander, puis qu'en luy

payant une obole, nous recevons de luy mille écus. Laiſſons là pour l'amour de Dieu, tous ces diſcernemens de merite qui n'appartiennent qu'à luy ; & ſi dans les choſes d'icy-bas les comparaiſons ſont toûjours regardées comme odieuſes, que ſera-ce dans les choſes que Dieu ſeul connoît. Il l'a bien fait voir dans ſon Evangile, quand il fit donner autant aux derniers qu'aux premiers.

J'ay écrit ces trois feuilles en tant de jours differens & à tant de repriſes, par le peu de loiſir & de commodité que j'ay eu, que j'avois oublié ce que j'avois eu intention de dire de la Viſion ſuivante. Etant en Oraiſon, je me vis toute ſeule dans une vaſte campagne, environnée d'un grand nombre de gens de differentes manieres, & qui me paroiſſoient avoir tous les armes à la main, & preſts à m'attaquer. Les uns avoient des lances, les autres des ſabres, les autres des poignards & les autres des épées fort longues & pointuës, de maniere que je ne pouvois m'échaper d'aucune part, ſans me mettre au haſard de perdre la vie ; & je me voyois toute ſeule de mon côté, ſans qu'il ſe preſentât perſonne pour me défendre. Comme j'étois dans cette extrême détreſſe, ne ſçachant que faire,

je

je levay les yeux vers le Ciel, & je vis Nôtre-Seigneur, qui me parut non dans le Ciel, mais élevé dans l'air, bien au deſſus de moy, qui me tendant la main, & la baiſſant juſques à moy, me promettoit ſon ſecours. De maniere que je ne craignis plus toute cette multitude armée; ny eux, quoy qu'ils en euſſent bonne envie, ne me pouvoient plus faire de mal.

Bien que le fruit de cette Viſion ne paroiſſe pas d'abord, elle ne laiſſe pas de m'avoir été d'un grand profit: car peu de temps aprés il me fut donné à connoître ce qu'elle ſignifioit, m'étant preſque trouvée dans une pareille attaque; je connus alors que ce qui m'avoit été repreſenté dans cette Viſion, étoit l'image du monde, où tout ſemble avoir les armes à la main contre nôtre pauvre ame. Je ne dis pas ſeulement que nous y avons pour ennemis ceux qui ne ſont pas autant à Dieu qu'ils le devroient; je ne parle pas des richeſſes, des honneurs, des plaiſirs & autres choſes ſemblables, qui manifeſtement tendent des pieges à l'ame, ou tâchent au moins de luy en tendre, quand elle n'eſt pas ſur ſes gardes; mais je parle des amis même, des parens, & ce qui m'étonne le plus, des perſonnes les plus

vertueuſes. Car dans l'occaſion dont je parle, je me ſuis trouvée ſi opreſſée de tous ces endroits là, & de la part de ceux même qui croyoient faire le mieux, que je ne ſçavois que faire, ny comment m'en débarraſſer. O Seigneur mon Dieu, ſi je diſois toutes les manieres differentes de peines & toutes les ſortes de travaux que j'eus à ſouffrir en ce temps là, & que j'ay ſoufferts encore depuis, cette occaſion particuliere dont je parle, que ce ſeroit une puiſſante leçon pour apprendre à avoir une derniere horreur de toutes les choſes du monde! C'a été, ce me ſemble, la plus grande perſecution de toutes celles que j'ay euë à ſoûtenir, & je me ſuis vûë telle fois ſi ſerrée de toutes parts, que je ne trouvois de rémede qu'à lever les yeux au Ciel & à reclamer mon Dieu. C'eſt alors que je me ſouvenois bien à propos de ce que j'avois vû dans cette Viſion, qui m'a ſervi infiniment pour n'établir de forte confiance ſur aucune creature, puis qu'il n'y a de ſtable que Dieu ſeul. Dans toutes les grandes peines où je me ſuis trouvée, Nôtre-Seigneur m'a toûjours fait éprouver l'effet de cette Viſion, m'envoyant de ſa part quelques perſonnes pour
» m'aider & me donner la main. Ce déta-

chement & cette indifference que j'avois « pour toutes choſes, hors de vous contenter, « mon Dieu, ont été ſuffiſans pour ſoûtenir « le peu de vertu que j'avois, & les « deſirs de vous ſervir. Soyez beny à jamais. «

Etant un jour dans un grand trouble & dans une grande inquietude d'eſprit, ſans pouvoir me recueillir, par le combat & l'agitation que je ſentois en moy, mon imagination ſe répandant en diverſes penſées inutiles, & mon cœur ne ſentant pas non plus le détachement où je ſuis d'ordinaire de toutes choſes ; comme je vis tant de méchanceté en moy, il me prit une apprehenſion que les graces que Nôtre-Seigneur m'avoit faites ne fuſſent que des illuſions; & toute mon ame enfin ſe trouva dans une épaiſſe obſcurité. Au plus fort de cette peine Nôtre-Seigneur commença à me parler, & me dit, Que je ne m'inquietaſſe point; & qu'en me voyant de la « ſorte je devois comprendre la miſere dans « laquelle je ſerois s'il ſe ſeparoit de moy, « & que tant que nous vivions dans cette « chair mortelle il n'y avoit point de ſeureté. Ces paroles me firent voir que cette « eſpece de guerre & de combat étoient bien « avantageux, quand Nôtre-Seigneur les re-

» compenſoit ſi bien. Il me ſembloit qu'il
» avoit pitié de tous tant que nous ſom-
» mes qui vivons encore ſur la terre; Il
» ajoûta que je ne devois pas croire qu'il
» m'eût oubliée; que jamais il ne m'aban-
» donneroit; mais qu'il faloit que je fiſſe de
» mon côté ce qui étoit en moy; & il ac-
» compagna cela de tant de bonté, de tant
» de careſſes, & d'autres paroles ſi tendres &
» ſi conſolantes, que j'ay confuſion de les
» rapporter. Il me dit ſouvent celles-cy
» avec de grands témoignages d'amour: *Vous*
» *eſtes deſormais à moy, & je ſuis à vous.* Et
» je luy répons aſſez ordinairement, & ce
» me ſemble du fond du cœur, par celle-
» cy: Ce n'eſt pas de moy, mon Dieu, que
» je me mets en peine, mais de vous ſeul.

Quand je fais reflexion qui je ſuis, ces paroles de douceur & de careſſe me jettent dans une ſi grande confuſion, qu'il me ſemble, comme je croy l'avoir déja dit, & comme je le dis ſouvent à mon Confeſſeur, qu'il faut plus de courage pour recevoir ces ſortes de graces, que pour ſupporter de grands travaux: ce n'eſt pas que dans ces momens je me ſouvienne des actions particulieres de ma vie, mais ſans diſcours de l'entendement, toute ma malice ſe repreſente en gros dans mon eſ-

prit d'une maniere où il me ſemble quelquefois qu'il y a du ſurnaturel.

Il me prend quelquefois de ſi grands empreſſemens de communier que je ne ſçay ſi on les pourroit exprimer. Cela m'arriva un matin qu'il pleuvoit ſi fort qu'on ne croyoit pas que l'on pût ſortir de la maiſon ; dés que je fus de hors je me trouvay auſſi ſi hors de moy par ce violent deſir, que quand on m'auroit preſenté des piques pour m'empeſcher de paſſer, je me ſerois, ce me ſemble, jettée tout au travers. La pluye à plus forte raiſon, ne m'ayant pas empeſché d'arriver à l'Egliſe, j'entray dans un grand Raviſſement. Il me ſembla que je vis les Cieux s'ouvrir entierement : car ce ne fut pas comme autre fois par une ſimple ouverture ; & là ce Trône, dont je vous ay déja parlé, mon Reverend Pere, me fut repreſenté, & au deſſus de celuy là encore un autre, où ſans rien voir, & par une connoiſſance qui ne ſe peut exprimer, je compris que reſidoit la Divinité. Il me ſembloit que certains animaux ſoûtenoient ce Trône, & je penſay ſi ce n'étoit point les Evangeliſtes ; mais je ne pûs voir ny comme étoit fait ce Trône, ny qui y étoit aſſis, mais ſeulement une grande multitude d'Anges, qui

me parurent d'une beauté ſans comparaiſon plus grande que ceux que j'avois vûs autrefois dans le Ciel. J'ay crû que c'étoit des Cherubins ou des Seraphins, parce qu'ils étoient d'une gloire & d'un éclat tout autre, paroiſſant être tout enflâmez. La difference, comme j'ay dit, de ceux là aux autres, eſt tout-à-fait grande.

De dire ny d'écrire la gloire que je ſentis lors en moy, c'eſt ce qui eſt tout-à-fait impoſſible, & qui ne l'aura pas éprouvée ne pourra ſeulement ſe l'imaginer. Je connus que là étoit raſſemblé tout ce qui ſe peut jamais deſirer; il me fut dit ſans que je viſſe rien, & ſans que je ſçache par qui, que tout ce que je pouvois faire de ma part en cet état, étoit de reconnoître que je n'y pouvois rien comprendre, & de voir le neant de toutes choſes, en comparaiſon de ce qui m'étoit donné-là. Il eſt certain que depuis, mon ame étoit toute confuſe de voir qu'elle fût capable de s'arreſter, & encore moins de s'affectionner à aucune choſe creée, parce que tout l'Univers ne me paroiſſoit que comme un tas de fourmis. J'aſſiſtay à la Meſſe, & je communiay, ſans ſçavoir comment je fus pendant tout ce temps-là, qui me parut fort court, de maniere que je fus bien

ſurpriſe quand l'horloge ſonna, & que je vis que j'avois été deux heures dans ce Raviſſement, & dans cette gloire.

J'ay conſideré depuis avec étonnement, comment approchant quelquefois ſi prés de ce feu divin, qui ſemble deſcendre d'enhaut, & qui devroit produire un veritable amour de Dieu, je ne ſuis pas capable d'en faire éclore une ſeule étincelle, quelque deſir que j'en aye, quelque ſoin que j'y apporte, quelques efforts que je faſſe pour cela, ſi ce n'eſt quand il plaît à ſa divine Majeſté, comme je l'ay déja remarqué d'autres fois. Ce feu ſacré ſemble conſumer tout le vieil homme, & avec luy toutes ſes imperfections, toutes ſes tiedeurs & toutes ſes miſeres. Et en la maniere que j'ay lû autrefois que le fenix renaiſſoit de ſa propre cendre, aprés avoir été conſumé, l'ame ſemble devenir toute autre, & reprendre une nouvelle naiſſance; elle n'eſt plus la même qu'elle étoit, mais avec de nouveaux deſirs, une nouvelle force, & une pureté toute autre, elle commence d'entrer dans le veritable chemin de la vertu. Un jour que cette penſée me vint, & que je ſuppliois Nôtre-Seigneur qu'il en fût ainſi à mon égard, & que je commençaſſe de nouveau à le ſervir,

il me dit: *Vous avez fait une bonne comparaiſon, prenez garde à ne la pas oublier, afin que vous vous efforciez toûjours de plus en plus à devenir meilleure.*

Etant un jour dans le même doute, dont j'ay parlé il n'y a pas long-temps, ſi ces Veuës ſurnaturelles venoient de Dieu, Nôtre Seigneur m'apparut, & me dit d'un ton de rigueur: *O enfans des hommes, juſques à quand aurez-vous le cœur dur!* Que je n'avois qu'à me bien examiner ſur un point, ſi j'eſtois bien toute à luy, ou non; & que ſi j'y étois en effet, je devois croire qu'il ne me laiſſeroit pas perdre. Cette premiere exclamation m'ayant fort inquietée, il reprit la parole avec beaucoup de tendreſſe, & de bonté, & me dit que je ne m'affligeaſſe point, qu'il ſçavoit bien qu'il ne tiendroit pas à moy que je ne m'expoſaſſe à tout pour ſon ſervice, que tout ce que je luy demanderois me ſeroit accordé, & j'en vis incontinent la preuve dans ce que je luy demandois lors; Que je n'avois qu'à conſiderer l'amour que j'avois pour luy, qui alloit croiſſant de jour en jour, pour m'aſſeurer que ce n'étoit pas le Demon. Que je ne devois pas croire que Dieu permît qu'il eût tant de pouvoir ſur les ames de ſerviteurs, ny qu'il me

pût donner la lumiere de l'eſprit, ny le « calme dont je jouïſſois: ſa bonté me fit « auſſi connoître qu'aprés tant de perſonnes « d'un ſi grand merite qui m'avoient aſſu- « rée que c'eſtoit luy qui agiſſoit en moy, « je ferois mal de ne le pas croire. «

Recitant un jour le ſymbole, *Quicunque vult*, il me fut donné à connoître de quelle maniere un ſeul Dieu eſt en trois Perſonnes, & cela d'une maniere ſi claire que j'en fus également ſurpriſe & conſolée. Cette grace m'a été tres-avantageuſe pour mieux connoître la grandeur de Dieu, & toutes ſes merveilles; & ſoit que je penſe à la tres-ſainte-Trinité, ou qu'il y ait occaſion d'en parler, c'eſt pour moy un contentement nompareil de concevoir ce me ſemble comment cela peut être.

Un jour de l'Aſſomption de la Reyne des Anges, nôtre Dame & Maîtreſſe, il plût à Nôtre-Seigneur de me favoriſer de cette grace. Je vis dans un Raviſſement de quelle maniere elle avoit été élevée au Ciel, avec quelle joye & ſolemnité elle y avoit été reçuë, & la place qu'elle y tenoit: mais de dire comme cela ce paſſa, c'eſt ce qui eſt au deſſus de ma capacité. La veuë de tant de gloire en répandit beaucoup dans mon ame, qui en reçût de

grands avantages, & une forte impreſſion pour deſirer encore de plus grands travaux, avec un zele tout nouveau pour ſervir cette Reine, qui le merite à tant de titres.

Etant dans l'Egliſe d'un College de la Compagnie de Jeſus, pendant que les Freres de la Maiſon recevoient la communion, je vis un Dais fort riche ſur leurs teſtes. Cela m'eſt arrivé deux fois, & je ne le voyois point quand d'autres perſonnes communioient.

CHAPITRE XL.

De diverſes autres graces ſingulieres dont Nôtre-Seigneur l'a favoriſée, de quelques-unes deſquelles on peut tirer de bonnes inſtructions. Que ç'a été ſa principale intention, aprés l'obeïſſance qu'elle a renduë en cela à ſes Superieurs, de marquer entre les graces que Nôtre-Seigneur luy a faites, celles qui pouvoient être le plus utiles à l'avancement des ames. Avec ce Chapitre finit le recit qu'elle a fait de ſa vie. Plaiſe à Nôtre-Seigneur que ce ſoit pour ſa gloire. Ainſi ſoit-il.

ESTant un jour en Oraiſon dans un extreme contentement, comme indigne d'un ſi grand bien, je commençay à penſer combien j'aurois mieux merité d'être en Enfer dans cette place deſtinée à mes pechez, dont, comme j'ay dit, je n'ay jamais pû perdre la memoire, de la maniere dont je me vis-là. Cette penſée alluma dans mon cœur une nouvelle flâme, &

je me trouvay dans un tranſport d'eſprit tel que je ne le puis exprimer. Il me ſembla que j'étois toute abîmée & toute abſorbée dans cette ſupreme Majeſté de Dieu, dont j'avois eu autre fois connoiſſance, & là il me fut donné à entendre une verité qui eſt le comble de toutes les autres veritez. Je ne puis dire comment, parce que je ne vis rien, mais ſans voir perſonne, il me fut dit d'une maniere que je compris bien que c'étoit la verité même qui me parloit. *Ce que je fais aujourd'huy pour vous n'eſt pas une petite faveur, mais une des graces dont vous m'eſtes le plus obligée, parce que tout le mal qui arrive au monde vient de ne pas connoître clairement les veritez de l'Ecriture ſainte telles qu'elles ſont, & dont un ſeul point ne manquera pas de s'accomplir.* Il me ſembloit que je l'avois toûjours crû ainſi, & que tous les fidelles le croyoient de même, mais il me fut dit: *Ha ma fille qu'il y en a peu qui m'aiment veritablement: s'ils m'aimoient, je ne leur cacherois pas mes ſecrets. Sçavez-vous ce que c'eſt de m'aimer en verité, c'eſt de connoître que tout ce qui ne m'eſt pas agreable, n'eſt que menſonge; vous verrez clairement dans la ſuite ce que vous ne comprenez pas à preſent, par le profit que vous remarquerez dans vôtre ame.*

C'eſt en effet ce que j'ay connu par experience, & Nôtre-Seigneur en ſoit éternellement loüé ; car depuis ce temps-là tout ce qui n'a pas rapport au ſervice de Dieu, ne me paroît que menſonge & que vanité. Je ne le puis exprimer autant que je le reſſens, ny la compaſſion que je porte à ceux qui vivent dans des tenebres ſi épaiſſes, & dans un ſi grand éloignement de ces grandes veritez. Outre cet avantage j'en ay tiré encore pluſieurs autres que je vas dire, ſans compter ceux que je ne pouray expliquer. Nôtre-Seigneur dans cette même occaſion me dit encore une parole de tendreſſe & de bonté tres-particuliere, je ne ſçay comment cela ſe paſſa, parce que ne je vis rien, mais je demeuray dans un état qui ne ſe ſçauroit non plus expliquer, avec un courage & une reſolution extraordinaire, pour accomplir de toutes mes forces la moindre petite partie des divines Ecritures : de maniere que rien, ce me ſemble, ne ſçauroit ſe trouver en mon chemin qui s'y opposât, que je ne fuſſe preſte à franchir. Une impreſſion de verité, de cette verité divine qui ſe repreſenta au dedans de moy, ſans ſçavoir comment, ny par qui, m'eſt reſtée ſi vivement gravée dans le fonds de mon

ame, que j'en ay conçû un reſpect tout nouveau pour Dieu, par la connoiſſance qui m'a été donnée de ſa Majeſté & de ſa Puiſſance, d'une maniere qui ne ſe peut dire, mais l'ame éprouve bien que c'eſt quelque choſe de grand. Il m'en eſt reſté encore une diſpoſition à ne prendre plaiſir à parler que des grandes veritez, qui ſont au deſſus de tout ce qui ſe traite dans le monde; & depuis ce temps-là je commençay à ne ſupporter la vie qu'avec peine.

Cette grace me laiſſa dans une grande joye & une grande tendreſſe pour Dieu, & avec de grands ſentimens d'humilité. Il me ſemble que ſans comprendre comment, Nôtre Seigneur me donna beaucoup en ce rencontre, & il ne me revint aucun ſoupçon qu'il y eût là de l'illuſion : je ne vis rien, mais je compris bien le grand avantage qu'il y a de ne faire cas d'aucune choſe que de ce qui nous peut approcher plus prés de Dieu; & par là je connus ce que c'eſt que de marcher dans la verité, en preſence de la verité même; je veux dire que par-là Nôtre-Seigneur me fit connoître qu'il étoit luy-même cette verité. Tout ce que je dis que j'ay entendu icy, ç'a été quelquefois par des paroles

qui m'ont été dites, & d'autres fois, ſans aucunes paroles, certaines choſes m'étoient données à connoître plus clairement que celles qui m'étoient dites; & je compris ſur cette ſouveraine verité plus de grandes veritez, que pluſieurs Docteurs n'auroient pû m'en apprendre. Il me ſemble qu'il n'auroient jamais pû les imprimer de la ſorte dans mon eſprit, ny me faire comprendre ſi clairement la vanité de toutes les choſes de ce monde.

Cette verité que je dis qui me fut donnée à connoître, eſt la verité même par eſſence, ſans commencement & ſans fin. Toutes les autres veritez dépendent de cette verité, comme tous les autres amours de cet amour, & toutes les autres grandeurs de cette grandeur; & tout cela encore n'eſt exprimé qu'obſcurement, en comparaiſon de la clarté avec laquelle il plût à Nôtre-Seigneur de me la faire connoître. Mais combien éclate en cela le pouvoir de cette ſouveraine Majeſté, qui en ſi peu de temps laiſſe l'ame enrichie de ſi grands biens, & de ſi nobles connoiſſances? O grandeur, ô majeſté ſuprême, que « faites-vous, ô mon ſouverain maître! Con- « ſiderez ſur qui vous répandez des graces « ſi extraordinaires; ne vous reſſouvenez- «

„ vous pas que cette ame a été un abîme de
„ menſonge, un ocean de vanitez, & cela
„ purement par ma faute; puiſque m'ayant
„ donné une horreur naturelle du menſon-
„ ge, j'ay mené moy-même ſi long-temps
„ une vie toute de menſonge; comment
„ peut-on ſouffrir, mon Dieu, comment
„ peut-on accorder que vous ayez favori-
„ ſé de tant de graces une perſonne qui s'en
„ eſt renduë ſi indigne?

Etant un jour à l'Office avec toutes les Sœurs, mon ame ſe trouva tout à coup recueillie, & me parut comme un clair miroir, également éclatant de tous côtez; & dans le centre de mon ame Nôtre-Seigneur Jeſus-Chriſt ſe repreſenta à moy en la maniere que j'ay coutume de le voir. Il me ſembla que je le voyois clairement dans toutes les parties de mon ame, comme dans un miroir, & que reciproquement, ſans que je puiſſe dire comment, ce miroir ſe repreſentoit en Nôtre-Seigneur même, par une communication amoureuſe, & au deſſus de toute expreſſion. Ce que j'en puis dire c'eſt que cette vûë m'a été d'un grand profit, & me l'eſt encore toutes les fois que je m'en reſſouviens, principalement aprés la Communion. Je compris qu'eſtre en peché mortel, c'eſt comme

me ſi ce miroir de l'ame étoit couvert d'un grand nuage & tout obſcurcy ; de maniere que Nôtre-Seigneur n'y peut être vû, ny repreſenté, quoy qu'il y ſoit toûjours preſent par l'eſtre qu'il nous communique ; & qu'eſtre dans l'hereſie, c'eſt comme ſi ce même miroir étoit briſé, ce qui eſt encore quelque choſe de bien pis.. Il y a encore toute difference entre la maniere dont cela ſe voit, & tout ce qui s'en peut dire, pour le faire comprendre ; mais j'en ay tiré un grand profit, & il m'en eſt reſté dans l'ame une extrême douleur de l'avoir obſcurcie tant de fois par mes pechez, juſques à n'y voir plus un ſi bon Maître.

Ce que je viens de dire de cette vûë interieure peut être utile, ce me ſemble, aux perſonnes qui goûtent l'Oraiſon de recueillement, pour leur apprendre à conſiderer Nôtre-Seigneur dans le plus intime de leur ame : c'eſt une maniere qui la fixe beaucoup davantage, & d'où elle tire beaucoup plus de fruit, que de le regarder hors d'elle-même : je l'ay déja dit d'autres fois, & cela ſe trouve dans divers livres d'Oraiſon qui apprennent où il faut chercher Dieu. Le glorieux ſaint Auguſtin particulierement, le marque ex-

preſſement, & que ny dans les places publiques, ny dans les plaiſirs, ny en aucun endroit où il cherchât ſon Dieu, il ne le trouvoit comme il faiſoit au dedans de luy : il eſt tres-clair que c'eſt le mieux; & n'eſt pas beſoin par ce moyen, ny de monter juſqu'au Ciel, ny d'aller plus loin que chez nous-mêmes. Cela ne fait que fatiguer l'eſprit & diſtraire l'ame avec beaucoup moins de profit.

Je veux donner icy un avis d'une choſe qui arrive dans les grands Raviſſemens, en faveur de ceux qui pourront ſe trouver en cet état, qu'aprés le moment paſſé qui dure peu, comme j'ay déja dit, où l'ame eſt dans cette union qui tient toutes les puiſſances abſorbées; elle demeure ſouvent encore long-temps recueillie; de maniere qu'elle ne peut pas revenir à elle pour vaquer aux choſes exterieures; mais les deux puiſſances, la memoire & l'entendement, ſont durant ce temps, comme dans un eſpece de trouble & d'égarement. Je ne dis pas que cela arrive toûjours, mais quelquefois, ſur tout dans les commencemens. J'ay penſé ſi cela ne venoit point de ce que nôtre foibleſſe naturelle ne pouvoit pas ſupporter une ſi forte impreſſion de l'Eſprit de Dieu, & que

l'imagination pour cela s'en ſentoit affoiblie ; mais je ſçay que cela arrive à de certaines perſonnes. J'approuverois fort qu'elles s'efforçaſſent dans ces rencontres de quitter l'Oraiſon, pour la reprendre aprés quelque intervalle, & regagner le temps perdu ; autrement il en pourroit arriver de grands inconveniens, & il y en a des exemples. C'eſt pourquoy il eſt tres à propos de bien regarder ce que nôtre ſanté peut porter.

En toutes choſes l'experience fait beaucoup, & on a beſoin auſſi d'un bon guide, quand on eſt arrivé à ces ſortes d'états, parce qu'il ſe preſente pluſieurs choſes ſur leſquelles il eſt neceſſaire de prendre avis. Mais ſi une ame ne trouve pas le ſecours qu'elle cherche dans les creatures, Nôtre-Seigneur luy-même ne luy manquera pas, puis qu'il n'a pas manqué à une miſerable telle que moy. Je ſuis perſuadée qu'il ſe trouve peu de perſonnes qui ſoient parvenuës à l'experience de tant choſes ; & qui ne l'a pas, bien loin de donner remede aux ames dans leurs peines, ne ſçauroit que les inquieter & affliger davantage : mais de tout cela Nôtre-Seigneur ne laiſſera pas d'en tenir compte à une ame. C'eſt pourquoy le meil-

leur eſt toûjours d'en conferer avec ſon Confeſſeur, & qu'il ſoit experimenté s'il eſt poſſible ; je l'ay déja marqué, ce me ſemble en quelque autre endroit, & tout ce que je dis à preſent. Mais comme je ne m'en ſouviens pas bien, je le repete volontiers, parce que c'eſt une choſe tres-importante, principalement pour des femmes, à qui Nôtre-Seigneur fait plus ſouvent de ces ſortes de graces qu'aux hommes. Outre ce que j'en ay reconnu moy-même, je l'ay oüy dire au Bienheureux Pere d'Alcantara, qui pretendoit qu'elles avançoient beaucoup plus dans cette voye que les hommes ; & il en donnoit d'excellentes raiſons, qu'il eſt inutile de rapporter icy ; mais qui étoient toutes en faveur des femmes.

Etant une fois en Oraiſon, il me fut repreſenté en un inſtant, & par une lumiere claire & manifeſte, ſans pourtant rien voir de ſenſible, comme toutes choſes ſe voyent en Dieu, & comme il les renferme toutes en luy-même. D'en pouvoir dire davantage, c'eſt ce qui paſſe ma capacité, mais l'impreſſion en reſta profondement gravée dans mon ame ; & c'eſt une des grandes graces que Nôtre-Seigneur m'ait faites, & qui m'a cauſé le plus

de honte & de confuſion, toutes les fois que depuis, je me ſuis ſouvenuë de mes pechez. Je ne croy pas que j'en euſſe tant commis, s'il avoit plû à Nôtre-Seigneur que j'euſſe eu cette vûë dans le temps ; & ſi tous ceux qui l'offenſent pouvoient voir ce que j'ay vû, ils n'auroient jamais le cœur ny la hardieſſe de le faire. Quand je dis qu'il me fut repreſenté, ſans pouvoir m'aſſurer moy-même d'avoir rien vû de diſtinct, je ne pretens pas nier d'avoir apperceu quelque choſe, & je tâcheray de mettre icy une comparaiſon qui puiſſe faire entendre ce que c'eſt, quoy que cela ſe paſſe d'une maniere ſi delicate & ſi imperceptible, que l'entendement ne le ſçauroit atteindre : & j'avouë que je me perds moy-même dans ces Vûës, où aucune image ne fixe l'imagination. Ce n'eſt pas qu'il n'y en ait apparemment quelques-unes dans les Viſions même dont je parle ; mais comme elles arrivent dans un état de Raviſſement, les puiſſances alors ſuſpenduës, n'en ſçauroient conſerver d'idée ſuffiſante pour les repreſenter dans la ſuite, comme N. Seigneur le fait alors, & comme il luy plaît qu'elles en jouïſſent dans ces heureux momens.

Diſons donc pour revenir à nôtre com-

paraiſon, que la Divinité eſt comme un diamant infiniment éclatant, & plus grand que tout le monde entier, ou comme un miroir (tel que celuy dont je me ſuis ſervie, pour repreſenter l'ame dans la veuë precedente, excepté qu'icy c'eſt encore toute autre choſe, & au deſſus de toute experience,) & que dans ce miroir, ou ce diamant, tout ce que nous faiſons icy-bas s'y découvre, parce qu'il renferme tout en luy; & que rien ne ſçauroit échaper à cette ſouveraine immenſité. Ce fut pour moy une choſe terriblement ſurprenante, de voir en ſi peu de temps tant de choſes aſſemblées dans ce diamant éclatant de toutes parts; & ce m'eſt encore un nouveau ſujet de douleur tres-ſenſible toutes les fois que je m'en reſſouviens, de voir que des choſes ſi laides & ſi difformes comme étoient mes pechez, fuſſent repreſentez au milieu de cette pureté & de cette clarté eſſentielle. Si le ſeul ſouvenir m'eſt ſi fort inſupportable, on peut juger de la confuſion où je me trouvay alors, ne ſçachant où me mettre ny ou me cacher!

O qui pourroit faire entendre cela à ceux qui commettent des pechez ſi honteux & ſi infames, pour les faire ſouve-

nir que leurs dereglemens ne ſont point ſecrets, & que c'eſt avec raiſon que Dieu les reſſent, puis qu'ils ſont ſi preſents à ſa Majeſté divine, & que ſous ſes propres yeux nous avons ſi peu de reſpect pour elle. Je vis auſſi combien juſtement on merite l'enfer pour un ſeul peché mortel, puis qu'on ne ſçauroit aſſez comprendre l'excés de l'emportement, d'avoir oſé commettre devant une ſi grande Majeſté des choſes ſi éloignées de ſa ſainteté & de ce qu'il eſt. Et tout cela ſert à faire encore mieux connoître ſa miſericorde, puiſque pendant que nous paſſons par deſſus toutes ces veritez qui ne nous ſont pas inconnuës, il ne laiſſe pas de nous ſouffrir. J'ay tiré de cecy cette reflexion, que ſi une vûë telle que celle-là laiſſe l'ame dans un ſi grand effroy, que ſera-ce au jour du Jugement, quand cette ſouveraine Majeſté ſe découvrira pleinement à nous, & que nous verrons en même temps tous les pechez que nous aurons commis contre elle? Helas, mon Dieu, quela été mon aveuglement? Combien de fois en écrivant cecy en ay-je été ſaiſie de frayeur? & vous ne devez pas, mon Reverend Pere, vous en étonner; mais bien plûtôt, comme je puis être encore envie, étant favo-

riſée de telles lumieres, & me voyant telle que je ſuis. Que celuy qui m'a tant ſoufferte ſoit beny éternellement.

Etant une autre fois en Oraiſon dans un grand recueillement avec beaucoup de douceur & de repos, & me trouvant, ce me ſembloit, toute environnée d'Anges, & fort proche de Dieu, je commençay à prier beaucoup pour l'Egliſe; & ſa divine Majeſté me donna à connoître les grands ſervices que luy devoit rendre dans la ſuite des temps un certain Ordre, & avec quelle force, & quel courage ceux de ce même Ordre devoient ſoutenir la Foy.

Une autre fois que j'étois en priere proche du tres-ſaint Sacrement, un Saint m'aparut, d'un Ordre qui eſt un peu décheu, il tenoit dans ſes mains un grand Livre qu'il ouvrit, & me dit de lire quelque choſe qui étoit de fort gros caracteres, & j'y leus ces mots: *Dans les temps à venir cet Ordre fleurira, & aura beaucoup de Martyrs.*

Eſtant une autre fois à Matines dans le Chœur, je vis devant moy ſix ou ſept Religieux qui me parurent de ce même Ordre, avec des épées à la main; je croy que cela vouloit dire qu'ils devoient défendre la foy, parce qu'une autre fois que

j'eſtois en Oraiſon me trouvant ſurpriſe d'un raviſſement, je me vis comme dans un grand champ de bataille, où ſe donnoit un ſanglant choc, & ceux de cet Ordre combatoient avec grande ardeur ; & le viſage éclatant, & tout en feu, en renverſoient les uns par terre, & en tuoient un grand nombre d'autres, & il me paroiſſoit que cette bataille eſtoit contre les heretiques.

J'ay veu ce glorieux Saint quelques autres fois qui m'a dit certaines choſes particulieres, & qui m'a témoigné gré des prieres que je fais pour ſon Ordre, me promettant de me recommander à Nôtre-Seigneur. Je ne marque pas icy les Ordres dont je parle, de peur de donner ſujet de mecontentement aux autres : ſi Nôtre-Seigneur veut qu'on les connoiſſe, il en ſçaura bien le moyen ; mais chaque Ordre, & chaque particulier même dans chaque Ordre devroit tâcher de faire en ſorte que ce fût par luy que Nôre-Seigneur rendît ſon Ordre aſſez glorieux, & aſſez fortuné, pour ſervir ſon Egliſe dans une neceſſité auſſi grande qu'elle eſt aujourd'huy ; & on pouroit nommer veritablement heureuſe une vie qui ſe conſumeroit pour une ſi juſte cauſe.

Une perſonne me pria un jour que je

demãdaſſe à Dieu qu'il luy fit connoître s'il ſeroit de ſon ſervice qu'il acceptât un Evêché ; & comme j'achevois de communier Nôtre-Seigneur me dit: Quand il comprendra avec plenitude de lumiere, & de verité, que la veritable domination eſt de ne rien poſſeder, alors il pourra l'accepter: me faiſant connoître par-là que pour poſſeder dignement les Prelatures, il faut être fort éloigné de les vouloir, ny de les deſirer, ou au moins de les rechercher.

Voilà quelques-unes des graces que Nôtre-Seigneur a faites, & continuë de faire à cette pauvre pechereſſe, & il me ſemble inutile d'en dire davantage, puis que par ce qui a été dit juſques à preſent, on peut ſuffiſamment comprendre l'état de mon ame, & tout ce que Nôtre-Seigneur opere dans mon interieur. Qu'il ſoit beni à jamais pour tant de ſoins qu'il a pris de moy.

Il me dit une fois pour me conſoler, & » avec de grands témoignages de tendreſſe, » que je ne m'inquietaſſe point, que dans » cette vie nous ne pouvions pas être toûjours dans un même état: que quelquefois j'aurois de la ferveur, d'autres fois » je n'en aurois point ; que je me trouverois » quelquefois dans la quietude, & dans le

repos, d'autres fois dans le trouble, & dans « la tentation; mais que j'eſperaſſe en luy, « & que je ne craigniſſe rien. «

Comme je roulois un jour dans mon eſprit s'il n'y avoit point d'attache à ſentir du plaiſir dans l'entretien des perſonnes avec leſquelles je confere des choſes de mon ame, & dans l'affection que je leur porte, non ſeulement à eux, mais à tous les ſerviteurs de Dieu, dont j'ay toûjours tiré beaucoup de conſolation; Nôtre-Sei- «
gneur me dit, que ſi un malade en danger «
de mort étoit perſuadé qu'un Medecin luy «
pût rendre la ſanté, ce ne ſeroit pas une «
vertu à luy de ne luy pas témoigner de l'af- «
fection, & de la reconnoiſſance; & qu'es- «
ce que j'aurois fait ſans le ſecours de ces «
perſonnes-là? que la converſation des «
bons ne nuiſoit point, mais que je priſſe «
garde ſeulement que mes paroles fuſſent «
toûjours graves & ſaintes, & qu'avec cette «
precaution, je ne m'abſtinſſe point de com «
muniquer avec eux, puiſque bien loin d'en «
recevoir du dommage, j'en tirerois toû- «
jours du profit. Cela me conſola beaucoup, «
parce que l'apprehenſion qu'il y eût de l'a- «
tache faiſoit que quelquefois j'euſſe voulu
ne leur plus parler du tout. En toutes
choſes Nôtre-Seigneur m'aidoit ainſi de ſes

conſeils, juſques à me dire de quelle maniere je devois me conduire avec les foibles, & certaines autres perſonnes en particulier. Il n'a jamais ceſſé de prendre ſoin de moy, & j'enſuis quelquefois touchée ſenſiblement, voyant que je fais ſi peu pour ſon ſervice; pendant que par force je me trouve obligée de donner au ſoin de ce corps ſi lâche, & ſi miſerable, plus de temps que je ne voudrois.

Eſtant un jour en Oraiſon vers l'heure qu'il faloit aller coucher, preſſée d'ailleurs par de grandes douleurs, & par mon vomiſſement ordinaire dont je ſentois les aproches, je me trouvay ſi accablée, & ſi partagée entre tant de ſervitudes de la nature, & les mouvemens impetueux de l'ame, qui d'un autre côté demandoit du temps pour elle, que je me mis à pleurer, & à m'affliger beaucoup. Ce n'eſt pas cette ſeule fois que cela m'eſt arrivé, mais pluſieurs autres, & je ſens alors un tel chagrin contre moy-même, que je puis plûtôt l'appeller une veritable horreur. Ce n'eſt pas le ſentiment ordinaire que j'ay de moy, ne me haiſſant nullement, & ne manquant pas de pourvoir ſuffiſamment à mes neceſſitez; & plaiſe à Nôtre-Seigneur que je n'excede pas, comme j'ay ſujet de

le craindre, au delà de mes beſoins. Etant donc cette fois dans la peine dont je viens de parler, Nôtre-Seigneur m'apparut, & avec beaucoup de marques de bonté, me dit que je fiſſe ce qui étoit à faire, & priſſe pour l'amour de luy les ſoulagemens dont j'avois beſoin, ma vie étant maintenant neceſſaire à ſes deſſeins. Aprés tant de bontez il me ſemble que je ne puis pas dire que je me ſois trouvée dans ce qui s'appelle une vraye peine, depuis le moment que je me reſoluë à ſervir de toutes mes forces un ſi bon Maître, & vray conſolateur de mon ame: car s'il m'a laiſſée quelquefois un peu ſouffrir, il m'a comblée incontinent de tant de conſolation, que je ne donne rien du mien quand je deſire les travaux. C'eſt ce qui fait qu'il me ſemble à preſent que c'eſt tout ce que l'on a affaire au monde que de ſouffrir, & c'eſt auſſi ce que je luy demande de meilleur cœur : luy diſant quelquefois de toute l'étenduë de ma volonté: *Ou mourir, Seigneur, ou ſouffrir.* C'eſt tout ce que je vous demande.

Quand j'entends ſonner l'horloge, c'eſt pour moy un ſujet de conſolation dans la penſée que j'approche un peu de l'heureux moment de voir mon Dieu, & que c'eſt autant de paſſé de cette triſte vie.

D'autres fois je me trouve d'une maniere que je ne ſens ny plaiſir à vivre, ny deſir de mourir; mais dans une tiedeur & une obſcurité generale pour toutes choſes, à quoy les grands travaux, dont j'ay parlé, & que j'ay ſouvent à ſoûtenir, peuvent un peu contribuer.

Autrefois j'ay été fort tourmentée de ce que Nôtre-Seigneur a permis que les graces dont ſa Majeſté me favoriſoit, fuſſent ſceuës dans le public, quoy qu'il m'eût averty quelques années auparavant que cela devoit arriver de la ſorte; & juſques à preſent je n'en ay pas peu ſouffert, comme vous le ſçavez, mon Reverend Pere, chacun les interpretant comme bon luy ſembloit. J'ay pourtant eu en cela cette conſolation, que ce n'a point été par ma faute qu'on les a ſceuës, ayant eu une extrême precaution de n'en parler jamais qu'à mes Confeſſeurs, ou à des perſonnes que je ſçavois qui en étoient inſtruites par eux; quoy que ce ne fût pas par humilité que je m'en abſtinſſe, mais par la peine que j'avois de les dire, même à mes Confeſſeurs, comme je l'ay déja marqué. A preſent, graces à Dieu, quoy que pluſieurs murmurent contre moy par un bon zele de leur part, que d'autres craignent

de communiquer avec moy, & même de me confeſſer ; & que d'autres enfin me diſent forces choſes dures ; comme je voy clairement, & ſans en pouvoir douter, que Nôtre-Seigneur s'eſt ſervy de ces moyens là pour ramener à luy pluſieurs ames, & que je me ſouviens de ce qu'il auroit ſouffert luy-même pour une ſeule, je me mets fort peu peine en de tout cela.

Peut-être que cette inſenſibilité vient en partie de ce que ſa divine Majeſté m'a renfermée maintenant dans ce petit coin du monde, où je croyois qu'il n'y auroit plus de memoire de moy non plus que d'une choſe morte. Cela n'eſt pas encore au point que je le ſouhaiterois, étant encore obligée malgré moy, de parler à quelques perſonnes ; mais comme c'eſt dans un lieu où l'on ne me voit point, je me regarde comme dans une eſpece de port où la bonté de Dieu ma jettée ; & j'eſpere que par ſa miſericorde, il ſera ſeur pour moy, y étant ſi éloignée du monde, & avec une ſi petite & ſi ſainte compagnie. Je regarde de là tout ce qui ſe peut dire & penſer de moy, comme d'un lieu élevé, où rien ne me ſçauroit atteindre ; & je ſerois bien plus ſenſible au moindre avantage ſpirituel que je pour-

rois procurer à une ame, qu'à tous les jugemens qu'on pourroit faire de moy. C'eſt ma diſpoſition & le but de tous mes deſirs, depuis qu'il a plû à Nôtre-Seigneur que je ſois venuë dans cette Maiſon. Toute la vie m'eſt devenuë comme un ſonge, & tout ce que je voy, me paroît tel, ſans que je remarque en moy, ny grand plaiſir, ny grande peine. Si quelques choſes m'en donnent quelquefois, cela paſſe ſi promptement, que j'en ſuis moy-même toute étonnée, & il ne m'en reſte de ſentiment, que comme d'une choſe que j'aurois ſongée en dormant. C'eſt la pure verité; & quand je voudrois quelquefois me rejoüir ou m'attriſter de quelque ſujet particulier de plaiſir ou de peine que j'aurois euë, il n'eſt pas en mon pouvoir, non plus qu'à une perſonne de bon ſens, de ſentir de la joye, ou du chagrin d'un ſonge qu'elle auroit fait. C'eſt une grace dont je ſuis redevable à la bonté de Nôtre-Seigneur d'avoir amorty en moy ces ſentimens, qui n'étoient autrefois ſi vifs que parce que je n'étois ny mortifiée, ny morte aux choſes du monde. Plaiſe à ſa divine Majeſté que je ne retombe plus dans un pareil aveuglement.

Voilà, mon Reverend Pere, l'état où je ſuis à preſent; demandez, je vous prie à Nôtre-

Nôtre-Seigneur, qu'il luy plaiſe ou de me retirer à luy, ou de me donner les moyens de le mieux ſervir; je luy demanderay de mon côté, que ce que j'ay écrit icy vous puiſſe être utile en quelque choſe; je ne l'ay pas fait ſans peine dans le peu de loiſir que j'ay eu; mais j'eſtimeray ce petit travail bien employé, ſi j'ay été aſſez heureuſe pour dire quelque choſe qui donne occaſion de loüer Dieu une ſeule fois; avec cela je m'en tiendray bien payée, quand vous le jetteriez tout à l'heure au feu. Je voudrois pourtant que les trois perſonnes que vous ſçavez, & qui ſont, ou ont été mes Confeſſeurs, le viſſent auparavant, parce que ſi je n'ay rien dit qui vaille, il eſt bon qu'ils perdent la bonne opinion qu'ils ont de moy; & s'ils trouvent que j'ay bien rencontré, étant gens de bien & habiles comme ils le ſont, je ſuis aſſeurée qu'ils en reconnoîtront bientôt la ſource, pour en rendre la loüange à celuy qui s'eſt ſervy de moy pour dire ce qui luy a plû.

Sa divine Majeſté vous tienne toûjours de ſa main, mon Reverend Pere, & vous faſſe un ſi grand Saint que vous puiſſiez éclairer par vôtre propre experience, & par vos lumieres cette pauvre miſerable,

qui a eu aſſez peu d'humilité & aſſez de hardieſſe, pour oſer entreprendre d'écrire des choſes ſi relevées. Je prie Nôtre-Seigneur qu'il ne s'y ſoit point gliſſé d'erreur, ayant toujours eu bonne intention, & deſſein de ſatisfaire à l'obeïſſance.

Il eſt vray qu'il y a pluſieurs années que j'ay demandé à Nôtre-Seigneur de pouvoir contribuër à la gloire de ſon ſaint Nom; & comme les œuvres me manquent, je me ſuis haſardée de mettre au meilleur ordre que j'ay pû, une vie auſſi déreglée que la mienne; quoy que je n'y aye employé qu'autant d'application & de temps qu'il en a falu pour l'écrire; mettant ſimplement & dans toute la ſincerité qui m'a été poſſible, ce qui s'eſt paſſé en moy. Plaiſe au Dieu tout-puiſſant, qui peut tout ce qu'il veut, qu'en toutes choſes il me faſſe accomplir ſa ſainte volonté, & qu'il ne permette pas que cette ame ſe perde, aprés avoir employé tant de pieux artifices, & tant de divers moyens pour la retirer tant de fois de l'enfer, & pour l'attirer à luy. Ainſi ſoit-il.

LETTRE DE LA SAINTE à ſon Confeſſeur, en luy envoyant cette Relation de ſa vie.

Le Saint Eſprit ſoit toûjours avec vous, mon Reverend Pere. Ainſi ſoit-il.

IL ne ſeroit pas hors de propos, mon Reverend Pere, que je fiſſe un peu valoir icy l'obeïſſance que je vous ay renduë, pour vous obliger de redoubler vôtre zele à me recommander à Dieu. Et de vray, ſi je voulois vous mettre en compte tout ce que j'ay ſouffert de me voir ſur le papier, & d'être obligée de rappeller dans ma memoire tant de miſeres, ce ne ſeroit pas tout-à-fait ſans ſujet. Ce n'eſt pas que je ne doive avoüer que j'ay reſſenty encore plus de peine à écrire les graces que Nôtre-Seigneur m'a faites, que les pechez que j'ay commis contre luy. J'ay fait ce que vous m'avez commandé, en laiſſant aller librement ma plume, à condition que vous ferez auſſi de vôtre côté ce que vous m'avez promis; en déchirant ce que vous ne trouverez pas bien. Je n'avois pas achevé de relire cet Ecrit quand vous me l'avez envoyé demander. C'eſt pourquoy il ſe pourra faire qu'il y ait des

choſes mal expliquées, & d'autres qui ſeront repetées, ayant eu ſi peu de loiſir, que je ne pouvois à chaque repriſe, revoir ce que j'avois écrit. Je vous ſupplie de le corriger, & de le faire tranſcrire, ſi vous le voulez envoyer au Pere Maître Avila, parce qu'il ſe pourroit trouver quelqu'un qui connoitroit mon écriture. Je deſire extremement que ce ſerviteur de Dieu puiſſe voir cette Relation, que j'ay commencée à écrire en intention qu'il en jugeât; parce que s'il trouve que je ſuis dans le bon chemin, j'en ſeray infiniment conſolée, ne me reſtant plus rien à faire pour cela de tout ce qui dépend de moy. Uſez-en, mon Reverend Pere, en toutes choſes comme vous le jugerez à propos, & ſouvenez-vous ſeulement que vous voilà engagé à ne point abandonner une perſonne qui remet ainſi toute ſon ame entre vos mains. Je recommanderay toute ma vie la vôtre à Nôtre-Seigneur, mon Reverend Pere; & pour recompenſe, le plus grand plaiſir que vous me puiſſiez faire, eſt de vous hâter d'avancer de plus en plus dans ſon ſervice. Vous verrez dans cet Ecrit combien il eſt avantageux de ſe donner tout entier, comme vous avez déja commencé de faire, à celuy qui ſans meſure ſe donne tout à nous. Qu'il ſoit beny à jamais. J'eſpere en ſa bonté, que nous nous verrons un jour, vous & moy, en lieu où nous connoitrons plus

clairement les grandes miſericordes qu'il nous a faites, & où nous le loüerons éternellement. Ainſi ſoit-il.

La Sainte acheva ce Livre en Juin 1562. Cela s'entend de la premiere fois qu'elle l'écrivit, ſans diſtinction de Chapitre: car enſuite elle l'a écrit de nouveau, le ſeparant en Chapitres, & y ajoûtant diverſes choſes qui étoient arrivées depuis, comme la fondation du Monaſtere d'Avila.

ADDITION.

LE PERE MAISTRE LOUIS DE LEON.

AU LECTEUR.

AVec l'Original de ce Livre, il m'eſt tombé entre les mains quelques papiers écrits de la main de la Sainte Mere Thereſe de Jeſus, dans leſquels, ou pour le ſoulagement de ſa memoire, ou pour en rendre compte à ſes Confeſſeurs, elle avoit mis certaines choſes que Nôtre-Seigneur luy avoit dites, & quelques graces particulieres qui ne ſe trouvent point dans ce Livre, & que j'ay jugé à propos d'y joindre, pour l'édification du Public. Les voila à la lettre, & dans les propres termes que la ſainte Mere les a écrites.

Nôtre-Seigneur me dit un jour ces „ paroles: *Penſez-vous, ma fille, que le merite* „ *conſiſte à joüir? non aſſurement, mais à tra-* „ *vailler, à ſouffrir, & à aimer. Vous n'a-*

vez jamais oüy dire que ſaint Paul ait joüi « plus d'une fois des joyes celeſtes, mais bien que « pluſieurs fois il a ſouffert. Vous voyez auſſi « ma vie toute remplie de travaux, & vous « n'avez entendu parler de ma joye qu'une ſeu- « le fois ſur la montagne du Tabor. Ne vous « imaginez pas, quand vous conſiderez ma mere « me tenant entre ſes bras, qu'elle joüit d'un ſi « doux plaiſir ſans mélange d'une douleur éga- « lement amere. Depuis le moment que Simeon « luy eut fait cette dure prediction, mon Pere « luy donna une claire connoiſſance de tout ce que « je devois endurer. Tous ces grands Saints qui « vivoient dans les Deſerts étant conduits par « l'eſprit de Dieu, faiſoient auſſi de rudes peni- « tences, ſans compter tous les combats qu'ils « avoient à ſoutenir contre le Demon, & contre « eux-mêmes, ſouffrant ſouvent & tres-long- « temps ſans aucune conſolation ſpirituelle. Croyez, « ma fille, que ceux que mon Pere aime le plus, « ont en partage de plus grands travaux, & « qu'il les leur meſure ſelon ſon amour. En quoy « vous le puis-je mieux faire paroître, qu'en « deſirant pour vous ce que j'ay deſiré pour moy- « même: Regardez ces playes, vos douleurs « n'arriveront jamais à un tel excés. C'eſt-là le « chemin de la verité; & quand vous entrerez « parfaitement dans cet eſprit, vous m'aiderez à « pleurer le dereglement des gens du monde, dont «

« *tous les deſirs, les ſoins, & les penſées n'ont* « *pour but que de tenir une route toute contraire.*

Quand je commençay ce jour-là à faire l'Oraiſon, j'avois un ſi grand mal de teſte qu'il me paroiſſoit preſque impoſſible de m'y appliquer, & Nôtre-Seigneur avant que de la quiter me fit entendre ces paroles : « *Vous comprendrez par ce qui vient de* « *vous arriver le profit qu'il y a à ſouffrir, puis* « *que vôtre ſanté ne vous permettant pas de* « *m'entretenir, vous voyez que j'ay pris ſoin de* « *le faire, & de redoubler mes careſſes.* Il eſt certain que je paſſay dans un profond recueillement prés d'une heure & demie, & ce fut durant ce temps que Nôtre Seigneur me dit les premieres paroles que j'ay rapportées, & toute la ſuite, ſans que je ſouffriſſe aucune diſtraction, ny que je ſceuſſe où j'eſtois, & cela avec un contentement que je ne ſçaurois exprimer. J'en ſortis tout-à fait quite de mon mal de teſte, à mon grand étonnement, & avec un grand deſir de ſouffrir. Nôtre-Seigneur me dit encore que je rapelaſſe ſouvent dans ma memoire les paroles qu'il avoit dites à ſes « Apôtres ; que le Serviteur ne devoit pas « être plus que le Maître.

Achevant de communier un jour des Rameaux, je me trouvay dans une grande

ſuſpenſion de tous mes ſens, de maniere que la ſainte Hoſtie ne pouvoit même paſſer; & la tenant dans ma bouche, je ſentis, quand je fus un peu revenuë à moy, comme ſi veritablement j'avois eu la bouche toute pleine de ſang, & il me ſembloit que non ſeulement mon viſage en étoit couvert, mais toute ma perſonne, juſques à en remarquer la chaleur, comme ſi Nôtre-Seigneur n'euſt fait que de le répandre dans ce moment-là. Dans l'excés de douceur que je reſſentois lors Nôtre-Seigneur me dit: *Ma fille, je deſire que mon Sang vous profite, & ne craignez point que ma miſericorde vous manque; j'ay répandu ce Sang au milieu des douleurs, & vous en ſentez l'effet, comme vous voyez, au milieu des plaiſirs. Voyez combien avantageuſement je vous paye la joye que vous m'avez causée à pareil jour.* Il me dit cela, parce qu'il y a plus de trente ans que j'avois coutume de communier ce jour-là, autant que je le pouvois, & je faiſois tout mon poſſible de bien preparer mon ame à recevoir un ſi digne hoſte, ne pouvant ſouffrir la dureté des Juifs en ce rencontre, de l'avoir laiſſé aller ſi loin chercher à manger, aprés luy avoir fait une ſi magnifique reception; & faiſant mon compte dans cette veuë, com-

me ſi en effet je l'avois reçûà loger chez moy, quoy que le giſte fut aſſez mauvais comme je le reconnois à preſent. Je m'entretenois avec luy dans ma ſimplicite de telles, & ſemblables penſées: il paroît cependant que Nôtre-Seigneur ne laiſſoit pas de les prendre à gré, car la grace que je viens de marquer, eſt une de celles que je tiens des plus certaines, & elle m'a beaucoup ſervi depuis pour la Communion.

J'avois lû dans un Livre qu'il y avoit de l'imperfection à avoir des images curieuſes, & pour cela, j'avois envie de me défaire d'une qui étoit dans ma Cellule; d'autant plus qu'avant que d'avoir veu ce Livre, j'avois penſé de moy-même que l'eſprit de pauvreté demandoit qu'on n'en eût point d'autre que de papier, de maniere qu'aprés cette lecture, je n'en aurois pas voulu d'autre. Mais un jour que j'y penſois le moins, Nôtre-Seigneur tout „ à coup me fit entendre ces paroles: Que „ la mortification n'étoit pas bonne en cela; „ Qu'eſt-ce qui étoit preferable à mon avis, „ la pauvreté, ou la charité? & puiſque l'a„ mour l'emportoit ſur tout le reſte, je ne „ devois point me priver, ny mes Religieu„ ſes de ce qui pouvoit ſervir à l'exciter. „ Que ce Livre entendoit parler des bor-

dures, & autres curioſitez dont on orne « les Images, ou les Tableaux, & non pas des « Images mêmes. Qu'un des principaux ar- « tifices dont le Demon ſe ſervoit contre les « Lutheriens pour les perdre, étoit de leur « oſter tous les moyens par leſquels la pieté « pouvoit être reveillée : *C'eſt pourquoy, ma* « *fille, mes fideles ſerviteurs doivent à preſent* « *plus que jamais, s'éforcer de faire tout le con-* « *traire de ce qu'il font.* «

Penſant une fois combien la vie eſt plus pure & plus ſainte, quand on ſe trouve ſeparé de tout commerce, & de toutes affaires, & à combien d'imperfections & de faux pas je dois neceſſairement eſtre expoſée, quand je ſuis obligée de m'apliquer à ces choſes exterieures, j'entendis interieurement: *Cela ne peut pas être autrement,* « *ma fille, mais tâchez ſeulement d'avoir toû-* « *jours, & en toutes choſes une droite intention,* « *un grand dégagement, & un regard fixe ſur* « *moy, pour agir dans tout ce que vous ferez,* « *comme j'ay agi moy-même.* «

Faiſant un jour reflexion quelle pouvoit être la cauſe de ce que je n'avois à preſent preſque aucun Raviſſement en public, j'entendis encore ces paroles: *Il n'eſt* « *pas maintenant à propos, vous avez aſſez de* « *credit pour le ſervice que je pretends tirer de* «

„ *vous, & il faut avoir égard à preſent à la* „ *foibleſſe des gens qui jugent mal de tout.*

Un jour que j'avois le cœur ſerré, dans le doute ſi j'eſtois en grace, ou non, Nôſtre-Seigneur me dit: *Ma fille, il y a toute* „ *difference entre la lumiere & les tenebres, je* „ *ſuis fidele, & perſonne ne ſe perdra ſans le* „ *connoître. Quiconque voudra s'aſſurer de ſon* „ *état ſur les douceurs ſpirituelles, ſe pourra trom-* „ *per; la veritable aſſurance conſiſte dans le té-* „ *moignage de la bonne conſcience. Mais comme* „ *perſonne ne ſçauroit empêcher quand il fait* „ *jour, que la nuit ne vienne ſelon l'ordre de la* „ *nature; de même auſſi ne doit-on pas preſumer* „ *qu'on puiſſe par ſoy-même ſe maintenir dans* „ *la lumiere, ſelon l'ordre ſurnaturel, parce que* „ *cela dépend de ma grace. Le meilleur moyen* „ *qu'il puiſſe y avoir pour retenir cette divine* „ *lumiere, c'eſt que l'ame comprenne bien qu'elle* „ *ne peut rien par elle-même, & que ce precieux* „ *don vient de moy: de maniere qu'au milieu de* „ *ſon plus grand éclat la nuit viendra, au moment* „ *que je me retireray; & c'eſt-là ce qui s'appelle* „ *la veritable humilité, quand une ame connoît* „ *le peu dont elle eſt capable, & ce que je puis.* „ *Ne manquez pas d'écrire les avis que je vous* „ *donne, afin de ne les point oublier, puiſque* „ *vous mettez bien par écrit ceux des hommes.*

„ La veille de ſaint Sebaſtien, la pre-

miere année que je fus Prieure au Monaſtaire de l'Incarnation, en commençant le *Salve Regina*, je vis deſcendre la Mere de Dieu accompagnée d'une grande multitude d'Anges, & prendre place, ce me ſembloit, dans la chaiſe Prieurale, au deſſus de laquelle il y a une Image de cette Bienheureuſe Vierge. Ce ne fut pas l'Image que je vis lors, mais Nôtre-Dame même, qui me parut avoir quelque reſſemblance à l'Image que m'a donné la Comteſſe, quoy que cela paſſât ſi vite, que je ne puis pas bien l'aſſurer : car je tombay incontinent dans une grande ſuſpenſion d'eſprit. Il me ſembla que je voyois au-deſſus des ſieges, & ſur les apuis pluſieurs Anges, quoy que ce ne fût pas ſous une forme corporelle, la Viſion étant toute intellectuelle ; je paſſay ainſi tout le *Salve*, & la ſainte Vierge me dit ; *Vous avez bien fait de me mettre icy, je ſeray preſente aux loüanges qui y ſeront renduës à mon Fils, & je les luy preſenteray.*

Un ſoir que mon Confeſſeur ſe retira precipitamment, appellé par d'autres occupations qu'il jugeoit plus neceſſaires, je demeuray quelque-temps triſte, & peinée, & comme il me ſemble n'avoir d'attache pour aucune creature de la terre, ce ſen-

timent me donna quelque ſcrupule, craignant que je ne commençaſſe à perdre cette liberté. Cela ſe paſſa le ſoir, comme j'ay dit, & le lendemain matin Nôtre-
» Seigneur me répondit interieurement à ce
» doute, & me dit que cela ne devoit point
» m'étonner, & que de même que les gens
» du monde cherchoient de la compagnie
» pour s'entrecommuniquer leurs joyes ſen-
» ſibles, l'ame prend auſſi plaiſir, quand elle
» trouve quelqu'un qui l'entend, de s'entre-
» tenir de ſes joyes & de ſes peines, & s'a-
» triſte quand cela luy manque. Nôtre-Seigneur ayant demeuré cette fois avec moy, un peu plus qu'à l'ordinaire, je me ſouvins de ce que j'avois dit à mon Confeſſeur, que ces ſortes de Veuës paſſoient bien viſte; & Nôtre-Seigneur me fit en-
» tendre qu'il y avoit de la difference entre
» ces Veuës & celles qui étoient accompa-
» gnées d'Images, & qu'il ne pouvoit pas y
» avoir de regle certaine dans les graces
» qu'il nous faiſoit, parce qu'il étoit à pro-
» pos qu'elles fuſſent ainſi, tantôt d'une
» maniere, & tantôt d'une autre.

Un jour aprés avoir communié, il me ſembla que j'apperceus fort diſtinctement Nôtre-Seigneur proche de moy; & qui aprés m'avoir conſolée par pluſieurs ca-

reſſes, me dit entre autres choſes : *C'eſt moy-meme, ma fille, que vous voyez auprés de vous, montrez-moy vos mains ;* & il me ſembla qu'il me les prenoit, & qu'il me les mettoit ſur ſon côté, en me diſant: *Regardez mes playes, la vie paſſe bien viſte ; mais cependant vous n'eſtes pas ſans moy.* Par certaines choſes qu'il me dit, je compris que depuis qu'il étoit monté au Ciel, il n'étoit jamais deſcendu ſur la terre que dans le tres-Saint Sacrement pour ſe communiquer aux hommes. Il me dit encore qu'au moment de ſa Reſurrection, il avoit été rendre viſite à la ſainte Vierge, qui en avoit un extrême beſoin, ſa douleur l'ayant reduite à un tel état, qu'elle eut peine même à revenir à elle pour joüir d'un ſi grand bonheur, & que pour cela il fallut qu'il reſtât long-temps avec elle.

Un matin étant en Oraiſon, j'eus un grand Raviſſement, & il me ſembla que Nôtre-Seigneur m'avoit enlevée en eſprit juſques proche de ſon Pere, & qu'il luy dit: *Voicy celle que vous m'avez donnée, je vous la rends.* Et il me parut qu'il me receut auprés de luy. Ce n'eſt point là de ces choſes où l'imagination ait part ; mais cela eſt accompagné d'une certitude ſi

grande, & ſe paſſe d'une maniere ſi délicate & ſi ſpirituelle, que cela ne ſe peut exprimer. Il me dit quelques paroles dont je ne me ſouviens pas; mais il y en avoit quelqu'une qui m'aſſuroient qu'il me feroit miſericorde: il me tint ainſi quelque temps auprés de luy.

En achevant de communier un ſecond jour de Carême dans ſaint Joſeph de Malagon, Nôtre-Seigneur Jeſus-Chriſt ſe repreſenta à moy en maniere de Viſion avec image, comme il a de coutume. Et pendant que je le regardois, je m'apperceus qu'au lieu de la couronne d'épines, il en avoit une tout au tour de la teſte fort éclatante, & qui jettoit un grand nombre de rayons, de tous les endroits apparemment où les Epines avoient fait autrefois des playes. Comme j'ay une devotion tres-particuliere à ce myſtere de la Paſſion, j'en receus une grande conſolation; mais penſant avec plus d'attention à l'exceſſive douleur que tant de playes avoient dû luy cauſer, & la compaſſion commençant à me gagner le cœur, Nôtre-Seigneur
» me dit, Que ce n'étoit pas ces bleſſures là
» qui me devoient preſentement affliger; mais
» celles, en bien plus grand nombre, qu'on
» luy renouvelloit tous les jours. Je luy demanday

manday ce que je pourrois faire pour y « apporter remede, & que j'étois reſoluë à « tout : Il me répondit que ce n'étoit pas à « preſent le temps de ſe repoſer ; mais que « je me preſſaſſe de travailler à établir des « Maiſons ; que c'étoit avec les ames qui « s'y renfermoient qu'il prenoit ſon repos « & ſes complaiſances. Que j'en receuſſe « autant qu'on m'en donneroit, parce qu'il « y en avoit pluſieurs qui pour n'avoir pas « où ſe retirer ne le ſervoient pas. Et que « les Maiſons que je ferois dans de petits « lieux, fuſſent comme celle où j'étois alors, « qui étoit fondée avec du revenu ; & que « l'on pouvoit autant meriter par le ſeul « deſir d'être conforme aux autres qui n'en « avoient point. Que je fiſſe en ſorte que « toutes les Maiſons fuſſent ſous la conduite « d'un même Superieur. Que je m'appliquaſſe extremement à ce que la paix interieure ne fût point troublée parmy les « Filles par l'inquietude de la ſubſiſtance corporelle ; qu'il nous aideroit en ſorte qu'elle ne nous manqueroit pas. Que l'on eût « un ſoin particulier des malades, & que la « Superieure qui manquoit à les pourvoir « non ſeulement du neceſſaire, mais des petites douceurs qui les peuvent ſoulager, « étoit ſemblable aux amis de Job. Que pour «

„ le bien des ames il les mettoit à l'épreuve
„ dans la maladie ; mais que les Prieures qui
„ negligeoient de les ſoulager, mettoient
„ leur patience au haſard ; que j'écriviſſe
„ la fondation de toutes ces Maiſons. Et
„ comme je penſois en moy-même de quel-
„ le maniere j'en pourrois venir à bout,
„ n'ayant pû rien comprendre, particuliere-
„ ment en celle de Medine, qui me pût
„ fournir matiere d'en dire quelque choſe ;
„ il me répondit que je ne devois pas me
„ mettre en peine d'y voir plus clair, & que
„ c'étoit aſſez de dire que cette fondation
„ avoit été miraculeuſe. Il vouloit dire par
„ là que c'étoit luy ſeul qui l'avoit faite,
„ m'étant déterminée à l'executer contre
„ toute apparence de ſuccés.

Un Mardy d'aprés l'Aſcenſion ayant été en ſuite de la Communion, quelque temps en Oraiſon avec beaucoup de difficulté par l'égarement de mon eſprit qui ne pouvoit s'arreſter ſur aucun ſujet ; & me plaignant à Nôtre-Seigneur de la miſere de nôtre nature, je ſentis peu à peu mon ame prendre feu ; de ſorte qu'il me ſembla comprendre clairement que j'avois là toute la ſainte Trinité preſente, & cela par une veuë intellectuelle, dans laquelle il fut montré à mon ame, & elle comprit

par certaine maniere qui étoit comme une figure de la verité pour aider la groſſiereté de mon intelligence, comme Dieu eſt un en trois perſonnes. De maniere qu'il me ſembla qu'elles me parloient toutes trois; & qu'elles ſe repreſentoient diſtinctement au dedans de moy, en m'aſſurant que de ce jour là je verrois en moy du progrés en trois choſes, & que chacune des trois perſonnes me feroit une grace particuliere, en augmentant en moy la charité, en me faiſant ſouffrir avec plaiſir, & reſſentir cette même charité comme un nouveau feu qui s'embraſeroit en moy. Je compris auſſi dans ce moment, ces paroles de Nôtre Seigneur, que les trois perſonnes Divines habitent dans l'ame qui eſt en grace. M'étant en ſuite appliquée à remercier Nôtre-Seigneur d'une faveur dont je me trouvois ſi indigne: je luy demanday avec un vif reſſentiment pourquoy donc, puis qu'il me vouloit faire des graces ſi particulieres; il m'avoit laiſſée échapper de ſa main, & permis que j'euſſe été ſi mauvaiſe. Cette penſée me vint parce que le jour precedent tous mes pechez s'étoient preſentez à mon eſprit. Mais je vis lors fort clairement tout ce que Nôtre-Seigneur dés mon enfance avoit

fait de ſon côté pour m'attirer à luy par divers moyens tres-efficaces ; & comme tout cela par mon infidelité ne m'avoit de rien ſervi, par là je connus manifeſtement l'amour exceſſif que Dieu nous porte, nous pardonnant tout, du moment que nous voulons retourner à luy. J'ay plus de ſujet que perſonne d'en rendre témoignage. Ces trois Perſonnes divines que je vis n'être qu'un ſeul Dieu, firent une telle impreſſion dans mon ame, que ſi cela duroit toûjours, il ſeroit impoſſible de n'être pas dans un perpetuel recueillement avec cette divine Compagnie.

Une autre fois un peu auparavant celle là, comme j'étois preſte à communier, la ſainte Hoſtie ne m'ayant pas encore été donnée, & étant encore dans le Ciboire, je vis une maniere de colombe qui batoit des aîles avec bruit : j'en fus ſi fort émûë, & j'entray dans une ſi forte ſuſpenſion, que j'eus bien de la peine à recevoir Nôtre-Seigneur. Tout cecy s'eſt paſſé dans ſaint Joſeph d'Avila, où j'entendis auſſi une autre fois ces paroles : *Un temps viendra que dans cette Egliſe il ſe fera beaucoup de miracles, & on l'appellera l'Egliſe ſainte.* Ce fut l'année mil cinq cens ſoixante & onze que j'entendis ces paroles dans ſaint Joſeph d'Avila.

Comme je penſois un jour en moy-même ſi ces perſonnes là n'avoient pas raiſon, qui trouvoient mauvais que je ſortiſſe pour fonder des Monaſteres, & ſi je n'aurois pas mieux fait de m'occuper toûjours dans l'Oraiſon, j'entendis interieurement: *Tandis que l'on vit ſur la terre, le profit ne conſiſte pas à chercher à joüir davantage de mes délices, mais à faire ma volonté.* Pourſuivant pourtant mon raiſonnement, je penſois que puiſque ſaint Paul recommande ſi fort que les femmes gardent la maiſon; ce qui m'avoit été allegué depuis peu, & que j'avois déja oüy dire auparavant, la volonté de Dieu étoit peut-être auſſi que je le fiſſe; mais Nôtre-Seigneur me dit: *Répondez à ces perſonnes là, qu'ils ne ſe fondent pas ſur un ſeul paſſage de l'Ecriture ſainte; mais qu'ils faſſent auſſi attention aux autres: ſont-ils capables de me lier les mains?*

Un jour aprés l'Octave de la Viſitation, comme j'étois appliquée dans un Hermitage du Mont Carmel à recommander à Dieu un de mes freres, je dis à Nôtre-Seigneur, je ne ſçay ſi ce fut ſeulement en moy-même. Pourquoy faut-il, Seigneur, que mon frere ſoit dans un lieu où ſon ſalut eſt en peril; ſi je voyois un de vos freres dans ce même danger, que ne fe-

rois-je point pour y apporter remede, il me ſemble que je n'y obmetterois rien de tout ce qui ſeroit en mon pouvoir. Nôtre-Seigneur me répondit: *O ma fille, ma fille, les Religieuſes du Monaſtere de l'Incarnation que je vous deſtine pour compagnes, ſont mes Sœurs; & vous vous amuſez à perdre du temps. Mais ayez bon courage, conſiderez que je veux cette œuvre, elle n'eſt pas ſi difficile que vous penſez; & ce que vous croyez qui doit être prejudiciable aux anciennes Maiſons de l'Ordre, tournera à l'avantage, & des anciennes & des nouvelles que vous établirez. Ne reſiſtez plus : car ſçachez que mon pouvoir eſt grand.*

Penſant un jour aux grandes penitences que faiſoit une certaine perſonne fort religieuſe, & que j'en aurois pû faire encore davantage, ſi l'obeïſſance que je rendois à mes Confeſſeurs ne m'avoit pas empeſché de ſuivre les grands mouvemens que Nôtre-Seigneur m'en avoit quelquefois inſpirez. Il me vint dans l'eſprit s'il ne vaudroit pas mieux de ne leur plus obeïr ſur ce chef. Mais Nôtre-Seigneur me dit: *Non, non, ma fille, le chemin que vous ſuivez eſt bon & aſſuré; voyez-vous toutes les penitences que fait cette perſonne, j'étime encore plus vôtre obeïſſance.*

Etant un jour en Oraiſon, Nôtre-Seigneur me fit voir par une maniere de vûë intellectuelle, l'état d'une ame qui eſt en grace; je connus par cette même maniere de vûë ſurnaturelle, qu'elle étoit dans la compagnie de la tres-ſainte-Trinité; & que de cette adorable ſocieté, il en reſultoit un pouvoir à cette ame qui la mettoit au deſſus de toute la terre. Dans ce moment l'intelligence me fut donnée de ces paroles du Cantique des Cantiques: *Mon bien-aimé eſt deſcendu dans ſon jardin.* Nôtre-Seigneur me fit connoître en ſuite l'état contraire d'une ame qui eſt dans le peché, comme elle eſt dépourvûë de tout pouvoir & de toute lumiere, ſemblable à une perſonne qui ſeroit liée & attachée de tous côtez, & qui ayant les yeux bandez, ne pourroit quand elle voudroit, ny voir, ny marcher, ny entendre. J'eus une ſi grande compaſſion des ames qui ſe trouvent dans ce miſerable état, que pour en délivrer une ſeule, quelque travail que ce fût me paroîtroit leger; & ſi on pouvoit comprendre ces deux états de la maniere qu'ils me furent repreſentez, & que je ne ſçaurois expliquer que tres-imparfaitement, je ne croy pas qu'il fût poſſible que perſonne voulût jamais ſe mettre au haſard

de perdre un ſi grand bien, ny s'expoſer de tomber dans un mal ſi extrême.

La ſeconde année que j'étois Prieure au Convent de l'Incarnation dans l'Octave de ſaint Martin, le Pere Jean de la Croix qui me donnoit la ſainte Communion, partagea l'Hoſtie en deux pour communier une autre Sœur; je m'imaginay que ce n'étoit pas manque d'Hoſties, mais que c'étoit qu'il me vouloit mortifier à cauſe que je luy avois dit que j'aimois fort que les Hoſties fuſſent grandes, quoy que je n'ignoraſſe pas que cela n'y faiſoit rien, & qu'on ne laiſſoit pas de recevoir Nôtre-Seigneur tout entier ſous la moindre parcelle. Sa Majeſté divine eut la bonté de me dire: *Ne craignez point, ma fille, que qui que ce ſoit me puiſſe oſter à vous*, faiſant entendre par là, que le plus ou le moins étoit indifferent. Alors il ſe fit voir à moy comme il avoit fait autrefois, en me repreſentant ſon Image dans le plus interieur de mon ame. Et me donnant ſa main droite, il me dit: *Regardez ce clou, c'eſt la marque que dés ce moment vous ſerez mon épouſe, juſques à preſent vous ne l'avez pas merité; mais doreſnavant vous aurez ſoin de mon honneur, non ſeulement en me regardant comme voſtre Createur, voſtre Roy & voſtre Dieu,*

mais en vous regardant vous-même comme ma veritable épouſe. Mon honneur eſt deſormais le voſtre & le voſtre le mien. Cette grace fit un ſi puiſſant effet en moy, que mon ame ne ſe pouvant contenir en elle-même, en reſta comme dans une ſainte extravagance, qui me fit dire à Nôtre-Seigneur, ou qu'il élargiſt mon cœur, ou qu'il ceſſaſt de me faire de pareilles graces ; parce qu'en effet il me ſembloit que la foibleſſe de la nature ne les pouvoit porter. Je fus ainſi tout le jour dans cet eſpece d'yvreſſe ſurnaturelle; & j'en ay ſenty depuis un profit conſiderable, avec un redoublement de confuſion & de douleur, de voir que je correſponds ſi peu à tant de graces.

Comme j'étois dans le Monaſtere de Tolede, quelques perſonnes me conſeillant de ne donner ſepulture dans nôtre Egliſe qu'à des perſonnes Nobles, Nôtre-Seigneur me dit : *Vous vous abuſerez bien, ma fille, ſi vous vous amuſez aux loix du monde. Arreſtez vos yeux ſur moy, pauvre & mépriſé de ce même monde. Croyez-vous donc que les Grands du ſiecle ſoient grands devant moy, & que vous deviez être eſtimée vous autres par la naiſſance & non pas par la vertu?*

Nôtre-Seigneur me dit un jour : *Vous deſirez ſans ceſſe les travaux, & d'un autre coſté vous les refuſez; mais je diſpoſe les choſes conformement à ce que je connois de voſtre bonne volonté, & non ſuivant la pente de voſtre ſenſibilité & de voſtre foibleſſe. Efforcez-vous puiſque vous voyez combien je vous aide: Voilà la couronne que j'ay voulu que vous gagniez, vous verrez de vos jours l'Ordre de la Vierge faire un grand progrés.* Ce fut vers le milieu du mois de Fevrier de l'année 1571. que Nôtre-Seigneur me fit entendre ces paroles.

Etant au Monaſtere de ſaint Joſeph d'Avila la veille de la Pentecoſte dans l'Hermitage de Nazareth; & faiſant reflexion à une grace tres-ſinguliere que Nôtre-Seigneur m'avoit faite à pareil jour, il y avoit à peu prés vingt ans, je fus ſaiſie d'un violent tranſport d'eſprit qui ſuſpendit toutes mes puiſſances. Dans ce grand recueillement, Nôſtre-Seigneur me fit entendre ce que je vas dire. Que j'avertiſſe de ſa part les Peres Carmes Déchauſſez, qu'ils euſſent ſoin d'obſerver quatre choſes; & que pendant qu'ils y ſeroient fidelles l'Ordre iroit toûjours croiſſant, mais qu'auſſitôt qu'ils y manqueroient, ils devoient comprendre qu'ils commence-

roient à déchoir de leur perfection. La « premiere, Que les Superieurs fuſſent toû- « jours conformes dans leurs ſentimens. La « ſeconde, que quoy qu'ils euſſent pluſieurs « Maiſons, il y eût peu de Religieux dans « chacune. La troiſiéme, qu'ils euſſent peu « de commerce avec les ſeculiers, & que ce « peu fût encore pour le bien de leurs ames. « La quatriéme, qu'ils enſeignaſſent plus « par œuvre que par paroles. Cela m'eſt « arrivé l'an 1579. Et comme c'eſt une ve- « rité bien aſſurée, j'ay été bien-aiſe de la « confirmer de mon nom. «

THERESE DE JESUS.

FIN.

ABREGÉ DES CHAPITRES

tenant lieu de Table des Matieres.

AVANT-PROPOS.

HUmilité de la Sainte, qui eût ſouhaitté qu'on luy eût permis de dire tous ſes pechez, auſſi bien que les graces qu'elle a receuës de Dieu dans l'Oraiſon, & qui n'écrit ſa vie que par le commandement de ſes Superieurs & pour obeïr à l'ordre de Dieu, Page 1. 2. 3

CHAPITRE PREMIER.

VErtus de ſes pere & mere, 3. & 4

Bonnes inclinations de ſon basâge, 5

Deſir du martyre, penſées de l'Eternité, 6

Petits hermitages qu'elle faiſoit avec un de ſes freres, inclination à l'aumône, devotion au Roſaire, repreſentations de Religieuſes avec ſes compagnes, 7

Elle perd ſa mere à douze ans, recourt à la Sainte Vierge pour luy tenir lieu de mere, regrets de n'avoir pas perſeveré dans le bien, 8

Elle s'en impute la faute à elle ſeule; ſes avantages naturels, 9

CHAPITRE II.

EXemples continuels de vertu neceſſaires aux enfans, 10

Lecture de Romans, premiere cauſe du refroidiſſement de ſes bons ſentimens. Propreté & curioſité pour ſa perſonne, 11

Frequentation avec de jeunes parens de ſon âge qui luy contoient leurs folies, 12

Danger de ces ſortes d'entretiens vains & inutiles; commerce indiſpenſable avec une parente legere & évaporée luy fait encore plus de tort. 13

L'honneur la retient & vient au ſecours de la crainte de Dieu, 14

Avertiſſemens de ſon pere ſur ſa trop grande amitié avec cette parente, ſes troubles, ſes inquietudes, 15. 16

Son horreur naturelle pour tout ce qui étoit contraire à l'honneſteté: ne cherchoit qu'à paſſer le temps dans des converſations agreables, 17

Son pere ménage ſon entrée dans un Monaſtere où il la met en penſion: aprés les premiers huit jours elle s'y trouve fort contente, déja laſſe des vanitez, 18

N'a jamais perdu la crainte des jugemens de Dieu; elle eſt fort agreée des Religieuſes dont le bon exemple la touche, 19

Retour de ſes bonnes inclinations, 20

CHAPITRE III.

SA joye d'entendre bien parler de Dieu, 21
N'a plus tant d'oppoſition pour la Religion; ſainte émulation pour la vertu qu'elle voit dans les autres ; Elle demande à Dieu qu'il luy faſſe connoître l'état qu'elle devoit prendre, 22
Maladie qui l'oblige de retourner chez ſon pere, 23
En allant chez une de ſes ſœurs à la campagne elle paſſe chez un de ſes oncles, dont le bon exemple & la lecture qu'il luy faiſoit faire de pluſieurs bons livres luy font une grande impreſſion, 24
Effroy du peril où elle avoit été ; reconnoît que la Religion eſt le plus ſeur chemin, trois mois de combat pour s'y reſoudre, 25
S'y détermine enfin la regardant au pis aller comme un Purgatoire de toute ſa vie ; que c'étoit à bon marché achetter le Ciel, ayant merité l'enfer ; ſe confie en Dieu, 26
Le demon luy oppoſe ſon peu de ſanté, ſa delicateſſe : elle paſſe par deſſus, dit ſon projet à ſon pere, il la remet aprés ſa mort, mais ſe défiant d'elle-même elle execute ſon deſſein, 27

CHAPITRE IV.

ELle ſort de chez ſon pere avec un de ſes freres qui ſe fait auſſi Religieux ; elle choiſit un Convent où elle avoit une bonne amie, diſpoſée pourtant à entrer en tout autre, ne comptant plus pour rien la douceur ny le repos de la vie, 28
Elle quitte avec une douleur extréme la maiſon de ſon pere, l'amour de Dieu n'étant pas encore aſſez fort pour amortir toute la nature : Nôtre Seigneur l'aſſiſte, la ſoûtient, & dés ſa vêture la récompenſe de l'effort qu'elle avoit fait pour luy, 29
Sa ſechereſſe eſt changée en tendreſſe ; Sa joye & ſa conſolation dans les emplois les plus bas ; le ſouvenir de ces premieres graces porte une impreſſion de contentement ſur toute ſa vie, 30
Nôtre Seigneur permet les repugnances pour donner lieu au merite ; il proportionne la récompenſe aux efforts qu'on s'eſt fait pour luy. Grandes reſolutions & conſolations infinies à ſa Profeſſion, 31
Douleur de n'avoir pas ſoûtenu de ſi bons commencemens ; ſe conſole de ce que ſes égaremens ſervent à faire éclatter la miſericorde de Dieu ſur elle, 32
Le changement de vie & de nourriture altere ſa ſanté, ſes défaillances & maux de cœur luy reprennent, 33
Comme on n'étoit pas obligé à la cloſture dans ſon Convent, ſon pere l'emmene avec cette Religieuſe amie pour être traittée par un Medecin celebre, 34
En attendant le temps propre aux remedes, elle demeure quelques mois chez ſa ſœur, revoit en paſſant ſon oncle qui luy donne un livre d'Oraiſon, dont elle eſt ravie ; ſe tient en retraitte & en ſolitude, ſe confeſſe ſouvent, & eſt favoriſée du don de larmes, 35
Ne trouve point pendant vingt ans de Confeſſeur qui comprenne ſes diſpoſitions, les graces de Nôtre Seigneur vont toûjours croiſſant pendant les neuf mois qu'elle eſt chez ſa ſœur, juſques à joüir de l'oraiſon de

quietude & d'union même, ſans ſçavoir ce que c'étoit, 36
Grands effets de ces graces; n'avoit pas encore vingt ans: toute ſon oraiſon étoit de ſe repreſenter Nôtre Seigneur au fonds de ſon ame, ſans pouvoir diſcourir avec l'entendement ny ſe ſervir de ſon imagination, 37
Par cette voye qui exige une grande pureté de conſcience, on arrive plûtôt à la contemplation, 38
Elle n'oſoit ſe preſenter à l'oraiſon ſans livre, 39
Un ſeul mot qu'elle liſoit la rappelloit incontinent. Un bon Directeur luy auroit fait éviter les occaſions que le demon luy ſuſcita, 40
Bonté & Providence admirable de Dieu ſur toute ſa conduite, 41. 42

CHAPITRE V.

ELle touche quelques peines qu'elle avoit eues pendant ſon noviciat, la joye la faiſoit paſſer par deſſus tout; ne pouvoit ſouffrir le mépris, 43
Elle s'accuſe du trop de curioſité qu'elle avoit lors en tout ce qu'elle faiſoit: la patience d'une malade luy fait grande impreſſion, 44
Dieu l'exauça dans la demande qu'elle luy fit de ſouffrir de pareilles douleurs avec autant de patience, & ce fut à cette occaſion qu'elle fut portée chez ſa ſœur, 45
Digreſſion ſur le tort que luy ont fait les Confeſſeurs demi-ſçavans & trop peu exacts, 46
Un Religieux Dominiquain & en ſuite les Peres de la Compagnie de Jeſus l'ont éclairée, 47
Ses ſentimens pieux & le peu qu'elle avoit lors à confeſſer touchent ſi fort le Confeſſeur qu'elle trouva en ce lieu-là qu'il luy découvre ſon déplorable état, 48
Elle correſpond à la confiance qu'il luy témoigne, pour l'obliger à ſe deffaire d'un charme qu'une méchante femme luy avoit donné, 49
Malgré ce bon ſuccez elle ne laiſſe pas de s'accuſer de ſa trop grande facilité à rendre affection pour affection, 50
Il meurt juſtement un an aprés, fort repentant & tout-à-fait libre de ce mauvais engagement, 51
Le croit en la voye de ſalut, 52
Les remedes plus forts que ſon temperament la reduiſent à la derniere extremité, tous ſes nerfs s'étant retirez avec des douleurs inſupportables. Son pere en cet état la ramene chez luy, 53
Elle y paſſe trois mois ſans aucun amandement, avec une grande patience & conformité à la volonté de Dieu, 54
Elle tombe dans un évanouiſſement qui luy dura quatre jours, 55
Douleur de ſon pere, qui pour ne la pas effrayer n'avoit pas voulu le jour de devant luy permettre de ſe confeſſer: on luy donne l'Extrême-Onction; on ouvre la foſſe en ſon Convent pour l'enterrer; elle revient & ſe confeſſe, 56
N'a jamais retenu un peché veniel qu'elle ait connu. Elle remercie Dieu de ne l'avoir pas priſe en cet état ny en d'autres encore plus douteux pour ſon ſalut, 57

CHAPITRE VI.

ETat pitoyable où elle ſe trouva aprés cet évanouïſſement, 59
Se fait reporter en ſon Convent, n'ayant que la peau ſur les os: fut huit mois en cet état, & trois ans eſtropiée, 60
Sa ſoumiſſion à la volonté de Dieu & ſa patience édifie les Religieuſes. Grand avantage d'avoir commencé à faire l'Oraiſon, 61
Ne diſoit jamais mal de perſonne: portoit à cette pratique ſes amies; deſir de la ſolitude & de ne parler que de Dieu, Confeſſions & Communions frequentes, lecture de bons Livres, 62
Repriſes interieures pour les moindres fautes qu'elle pleuroit amerement, 63
N'agiſſoit que par amour & non par crainte, 64
Elle deſire la ſanté pour mieux ſervir Dieu, fait pour cela pluſieurs devotions, prend Saint Joſeph pour Protecteur, 65
Elle conſeille la devotion à ce grand Saint, & en fait valoir admirablement les avantages, 66. 67. 68
Deplore le mauvais uſage qu'elle fit de ſa meilleure ſanté, 69
Sentimens admirables où elle étoit écrivant cecy, 70
Défiance d'elle même par l'experience de ſes foibleſſes paſſées, 71

CHAPITRE VII.

COmmençant à ſe laiſſer diſſiper dans de vains entretiens, elle a honte de s'approcher de Dieu dans cette familiarité ſi étroite que donne l'Oraiſon, 72
Les conſolations luy manquant, parce qu'elle manquoit à Dieu, le demon luy met dans l'eſprit de quitter l'Oraiſon ſous pretexte d'humilité; ſon exterieur toûjours fort reglé, 73
N'a jamais eu à s'accuſer d'hipocriſie ny de vaine gloire, 74
Les apparences exterieures de vertu luy attirent l'eſtime dans ſon Convent, on luy laiſſoit autant & plus de liberté qu'aux plus anciennes, elle n'en abuſoit pas, 75
Danger des Monaſteres peu reſſerrez, qui deviennent par là un chemin d'enfer plûtôt qu'un remede à la foibleſſe humaine, elle excepte le ſien, 76
La recherche des honneurs & des divertiſſemens du ſiecle y ferme la porte aux veritez éternelles; exhorte les parens à garder leurs filles, ou à les pourvoir, plûtôt que de les mettre en de telles maiſons, où le mauvais exemple entraine les plus innocentes, & la vertu eſt encore plus combatuë par le dedans que par le dehors, 77
Conſequences dangereuſes de ces converſations & viſites ſeculieres, où elle ſe laiſſoit aller à l'exemple des autres, ſans en connoître le peril, 78. 79. 80
Nôtre Seigneur l'éclaire, & ſe montre à elle avec un air de rigueur dans une viſion intellectuelle: mais ne ſçachant qu'on pût voir autrement que par les yeux du corps, le demon luy perſuade que ce n'étoit qu'une imagination, 81
Elle ne laiſſe pas de continuer à recevoir les mêmes viſites, & étant avec la même perſonne dans un parloir elle voit une maniere de gros crapau, 82

Remontrances d'une ancienne Religieuſe : Reflexion ſur la miſericorde de Dieu, & deſir que ſon exemple ſerve pour preſerver les autres, 83
Progrez de ſon pere dans l'Oraiſon, qu'elle luy avoit inſpirée étant chez luy malade, 84
Elle touche quelque choſe de ſes infirmitez, 85. 86
Elle les allegue à ſon pere pour excuſe de ce que pendant un an elle avoit quitté l'Oraiſon, 87
Quoy que la maladie fourniſſe dequoy faire la meilleure de toutes les Oraiſons, 88
Encore qu'elle ne fiſt plus l'Oraiſon elle en enſeignoit à d'autres la pratique; elle ſort pour ſervir ſon pere malade, 89
Elle demeure auprés de luy juſques à ſa mort, ſurmontant ſa douleur & ſes infirmitez, 90
Elle le conſole dans ſes ſouffrances par l'exemple de Nôtre Seigneur portant ſa Croix, 91
Témoignages du Confeſſeur de ſon pere ſur la pureté de ſa conſcience : ce même Pere Dominiquain luy fait reprendre l'Oraiſon, 92
Sa vie penible pour n'être pas à Dieu autant qu'elle le devoit, 93
Bonté de Dieu qui l'a preſervée pendant tant de triſtes années, ſans même que ſa reputation en ſouffrît, 94
Dieu la puniſſoit de ſes égaremens par le redoublement de ſes graces, qui l'aneantiſſoient & la confondoient, genre de ſupplice terrible, 95
Se voir toûjours auſſi fragile au milieu de tant de graces, ſujet ordinaire de ſes larmes, 96
De l'avantage qu'il y a d'avoir avec qui communiquer ſes bons ſentimens, 97
Artifice du demon, qui ſous pretexte d'éviter la vaine gloire, inſpire de cacher ſes bons deſirs, pendant que dans le monde on fait gloire de ſes pechez, 98
Neceſſité que les gens de bien s'aſſocient pour ſe ſoûtenir & ſe défendre les uns les autres, 99

CHAPITRE VIII.

EXageration ſur ſes legeretez de jeuneſſe, qui luy font ſouhaitter d'être en horreur à tout le monde, 102
Rude combat entre Dieu & le monde, qu'elle a eſſuyé prés de vingt ans, l'Oraiſon l'a ſoûtenuë, 103
Quand elle étoit plus mal elle étoit mieux avec Dieu & y portoit les autres, 104
Sa perſeverance dans la pratique de l'Oraiſon l'a conduite enfin au port de ſalut, 105
On ne doit jamais la quitter, ſous pretexte d'humilité; elle rend le retour à Dieu plus facile, 106
Faire l'Oraiſon n'eſt autre choſe que traitter d'amitié avec Dieu, 107
Si Dieu nous ſouffre bien en ſa preſence tels que nous ſommes, nous pouvons bien durer en la ſienne, 108
Il ſçait bien récompenſer nôtre fidelité, le corps même s'en trouve mieux. Efforts du demon pour nous en détourner, 109
Son courage pour les ſurmonter auſſi bien que toutes ſes repugnances, 110
Exhorte à la perſeverance à ſon exemple, 111
L'Oraiſon aſſaiſonne tous les travaux, a été pour elle la porte de toutes les graces; Dieu veut toutes

trouver l'ame ſeule, pure, & empreſſée pour les careſſes, 112
Bonté ingenieuſe de Dieu pour rappeller les ames, neceſſité de fuir les occaſions, 113
Elle trouve peu de ſoûtien de la part des Confeſſeurs, & ſa propre conſcience la ſerroit de bien plus prés, 114
Les Predications la touchoient beaucoup; elle les aimoit quelque ſimples qu'elles fuſſent, 115
Elle attribuë le deffaut de ſon progrez à un reſte de confiance en elle même, ne s'abandonnant pas aſſez à Dieu, 116

CHAPITRE IX.

LA vûë d'une image de Nôtre Seigneur couvert de playes la touche extrémement & luy fait reprendre bien des larmes, 117
Elle ſe jette à pieds comme la Madeleine & intereſſe cette grande Sainte à obtenir ſa converſion: ce fut le commencement de ſon retour entier à Dieu, 118
Elle ſe repreſentoit Jeſus Chriſt au dedans d'elle-même, elle aimoit l'Oraiſon au jardin, & dés ſa jeuneſſe ne s'endormoit jamais ſans y faire quelque reflexion, & faiſoit ainſi l'Oraiſon ſans le faire ſçavoir. Guerre des penſées incommode quand l'entendement n'agit pas, mais auſſi par cette voye tout eſt amour, 119
Un livre dans cette diſpoſition eſt tout-à-fait neceſſaire, ou la ſimple vûë des œuvres de Dieu expoſées à nos yeux pour rappeller nôtre eſprit au Createur, 120
Son imagination ne la ſecourant pas, elle aimoit beaucoup les images devotes qui la recueilloient, 121
Les Confeſſions de Saint Auguſtin & l'exemple de ſa converſion la touchent beaucoup, 122
Elle s'applique à elle-même les paroles qu'entendit ce grand Saint au Jardin. Combat d'une ame quand il eſt queſtion de perdre ſa liberté, 123
Depuis ce moment, les occaſions étant éloignées, elle retombe dans l'heureuſe pente de ſon cœur, qui ſe portoit comme naturellement à Dieu. Nôtre Seigneur de ſon côté redouble ſes careſſes, qu'elle ne luy oſoit jamais demander, mais ſeulement le pardon de ſes pechez, 124
Elle s'accuſe avec confuſion de s'y être laiſſée aller une ſeule fois, s'en reconnoiſſant trop indigne, 125

CHAPITRE X.

ELle commence à expliquer ſa maniere d'Oraiſon, qui de cette attention à Jeſus-Chriſt paſſoit ſouvent à une ſuſpenſion de ſes puiſſances, 127
Elle explique auparavant une autre maniere d'Oraiſon accompagnée de tendreſſe & de larmes, à la vûë des bien-faits de Dieu & de nôtre ingratitude, dont precedamment Nôtre Seigneur recompenſoit ſes petits ſoins de luy plaire, 128
Qui n'a rien éprouvé de plus excellent, trouve là dequoy contenter ſes deſirs, 129
Elle combat la fauſſe humilité de ne pas faire ſemblant de connoître les dons de Dieu, 130
Rien ne fortifie davantage nôtre amour pour Dieu que le ſouvenir de ſes bien-faits generaux

& particuliers, 131
Rien n'anime davantage nôtre zele & nôtre courage que la vûë de ces gages precieux de ſon amour, 132. 133
La confiance qu'elle a que ceux à qui elle adreſſe cecy par leur ordre, tiendront ſecrettes les graces de Dieu extraordinaires dont ſa bonté l'a favoriſée, luy donne liberté entiere de tout dire, 134. 135
Elle n'écrit qu'à la dérobée, étant obligée de filer pour gagner ſa vie, 136
Elle ſoumet tout ce qu'elle écrira à l'Egliſe & au jugement de ſes Directeurs, 137
Que ce qu'elle dira de l'Oraiſon pourra paroître obſcur à qui n'en aura pas l'experience. Le deſir de la gloire de Dieu, ſon unique motif dans cet ouvrage, 138

CHAPITRE XI.

ELle appelle l'exercice fidelle de l'Oraiſon, l'eſclavage du divin Amour, 140
Nôtre reſerve & nôtre lenteur à nous donner toralement à Dieu ſeule cauſe du retardement de nôtre perfection. Nous luy voulons bien payer la rente & l'interêt, mais nous voulons toûjours retenir le fonds & le capital, 141
L'attache aux commoditez & au point d'honneur gâte tout, 142
Dieu ſe donne ſelon la meſure qu'on ſe donne à luy. Efforts du demon contre ceux qui ſe donnent à l'Oraiſon, parce qu'il ſçait qu'ils en ſauvent beaucoup d'autres avec eux, 143
Les plus grandes peines ſont au commencement, quoy qu'il y en ait en tous degrez, 144
Comparaiſon de l'exercice de l'Oraiſon à la culture d'un jardin 145
Quatre manieres dont ce Jardin ſpirituel peut être arroſé, ou avec de l'eau qu'on tire à la main d'un puits, ou par des conduits qui portent l'eau qu'on a tirée avec une roüe, ou en détournant l'eau d'un ruiſſeau, ou par le moyen d'une bonne pluye, tout cela appliqué à quatre degrez d'Oraiſon, 145. 147
Ceux qui commencent à faire l'Oraiſon par voye de Meditation tirent l'eau à force de bras, ſe recueillant avec peine par de bonnes penſées & ſaintes affections, 148
Quoy que l'eau, c'eſt à dire la devotion ſenſible, ne vienne pas toûjours, les fleurs des vertus ne laiſſent pas de profiter par les efforts qu'ils ſe font, 149
La joye de ſçavoir que l'on contente ſon maître, ſoûtient l'ame dans les longues ſechereſſes, qui marquent que Dieu ſe fie à elle, ne la payant pas ſur le champ, 150
Bon courage, la récompenſe vient tôt ou tard 151
Nôtre Seigneur éprouve par là ſes vrais amans, & les tient à couvert de la complaiſance qui perdit Lucifer, 152
Qui a renoncé à toute autre pretention que de plaire à Dieu marche ſeurement. Le laiſſer faire, il a ſes raiſons & ſes vûës ſuperieures aux nôtres. Acte d'abandon à ce ſujet, 153. 154
Indifference pour les conſolations ou pour les ſechereſſes, c'eſt la moitié du chemin fait. Servir Dieu avec droiture de cœur, force de courage & humilité, 155
Les ames fortes & mâles ne refu-

ſent pas la devotion ſenſible, mais ne la recherchent pas & ſe mettent au deſſus. Sans cela nulle liberté d'eſprit, mais peine & affliction, 156
Dieu n'impute pas pour faute pluſieurs choſes qui en ont apparence, & qui ne ſont que des effets étrangers de l'indiſpoſition du corps, dont l'ame patit elle-même ſouvent, 157
Il faut en toutes choſes du diſcernement & ſouffrir patiamment les ſuites de l'exil de cette vie; vaquer alors à de bonnes œuvres exterieures, 158
Servir aux neceſſitez du corps pour l'amour de Dieu qui eſt honoré en cela comme dans tout le reſte, ne gourmander pas ſon ame, 159
Si la ſource du puits ne donne d'elle-même, nous ne pouvons pas y mettre de l'eau, 160

CHAPITRE XII.

QUe dans ce premier degré d'Oraiſon nous pouvons, avec la grace de Dieu nous aider nous-mêmes par diverſes bonnes penſées & affections, 161
Qu'il y a plus à perdre qu'à gagner à vouloir s'élever plus haut, ſi Dieu ne nous y attire: mais en cet état, le progrés eſt ſeur par des actes de vertu, par la repreſentation de l'humanité ſainte de Nôtre Seigneur, des entretiens avec luy conformes à nos beſoins, des prieres ſimples non étudiées & qui partent du cœur, 162
Qu'il eſt utile en tous états, même les plus ſublimes, d'avoir ainſi Nôtre Seigneur preſent, 163
Vouloir ſoy-même ſuſpendre l'action de l'entendement, expoſe l'ame à une grande ſechereſſe & n'eſt pas exempt d'un petit levain de ſuperbe, 164
Quand c'eſt Dieu, il donne à l'ame de quoy s'occuper par des découvertes admirables qu'il luy fait, 165
S'il n'y a du peché, il y a au moins bien de la peine inutile & du degouſt, à vouloir par ſoy-même tenir ſes puiſſances en arreſt, 166
Elle a été long-temps à ne rien comprendre à ce qu'elle liſoit dans les Livres touchant l'Oraiſon, ny à ce qui ſe paſſoit en elle, 167
Nôtre Seigneur qui a voulu être ſon ſeul Maître, luy a donné en un inſtant la facilité d'entendre toutes ces choſes, & d'en pouvoir parler. Danger pour les femmes de rechercher les élevations d'eſprit. L'humilité met à couvert de toutes les illuſions du demon, 168
Sa confuſion d'oſer parler de choſes ſi relevées, 169

CHAPITRE XIII.

ELle ſe propoſe de parler de quelques tentations qui viennent au commencement. Marcher dés l'entrée avec une grande gayeté & liberté d'eſprit, 170
Il eſt important de n'affoiblir point ſes bons deſirs; de préſumer beaucoup de la bonté de Dieu, qui cherit les ames courageuſes: Elle n'en a vû aucune demeurer en chemin, 171
Elle ſe ſoûtenoit par le mot de Saint Paul, qu'on peut tout avec la grace; & par l'exemple de Saint Pierre, qui n'avoit rien perdu pour s'être jetté dans la mer, quoy qu'enſuite la frayeur le ſaiſît, 172

Diſtinction entre la veritable humilité & la fauſſe que ſouvent le demon ſuggere. Ce que l'on doit admirer dans les Saints & ce qu'on peut imiter, 173
Quand on écoute ſes foibleſſes on a peur de tout. Qui voudra accommoder les interêts du corps avec ceux de l'ame n'avancera jamais, c'eſt la premiere tentation, 174
Diſcretion exceſſive de ſes guides l'ont fort retardée, 175
Le trop de regle & de meſure que l'on obſerve pour la ſanté du corps déregle ſouvent l'ame, 176
Depuis qu'elle n'a plus été ſi delicate ſur elle-même, elle a eu manifeſtement plus de ſanté. L'empreſſement à deſirer que tout le monde ſoit ſpirituel, eſt une autre tentation, 177
Pour profiter aux autres, il faut que les vertus ayent déja pris dans nôtre propre fonds de grandes racines, 178
Ne penſer au commencement qu'à nôtre propre ame, comme s'il n'y avoit ſur la terre que Dieu & elle, 179
Troiſiéme tentation. Une certaine inquietude qui nous prend des pechez & imperfections des autres, juſques à en perdre l'Oraiſon, 180
Ne ſe fier pas à ſa bonne intention, & s'accoûtumer à ne voir dans les autres que ce qu'il y a de bien; il en reſulte une excellente vertu, d'eſtimer tous les autres meilleurs que nous, 181
Avis à ceux qui agiſſent avec l'entendement, de n'y mettre pas tout le temps, mais de demeurer quelquefois devant Dieu en ſilence, dans la ſimple & naïve expoſition de leurs beſoins, 182
Elle reconnoît cependant que la Meditation eſt le grand chemin battu, par où tous doivent commencer, pourſuivre & finir le cours de la vie ſpirituelle. Suivre ſon attrait pour le choix des ſujets, 183. 184
Qu'on a beſoin de bon conſeil pour diſcerner ce qui profite le plus à une ame, 185
Que le ſouvenir de ſes pechez & la connoiſſance de ſoy-même, ſont comme le pain avec lequel on doit manger toutes les autres viandes, mais qu'il ne faut pas refuſer celles que Nôtre Seigneur nous preſente, 186
Prudence, expérience & ſcience à ſouhaitter dans un Directeur, 187
Grands inconveniens du défaut de ſcience, 188
Que les Sçavans, quoy que ſans experience de l'Oraiſon, n'ont pourtant pas d'oppoſition aux choſes ſpirituelles, & peuvent diſcerner le veritable Eſprit de Dieu, 189
Etat déplorable d'une ame aſſujettie à un conducteur qui n'a aucune des trois qualitez marquées, 190
Qu'il eſt plus avantageux de n'avoir point de guide, 191
Son reſpect & ſa veneration pour les gens ſçavans, leur utilité dans l'Egliſe, 191. 193
Comment l'eſprit, aprés s'être promené dans la meditation, peut ſe repoſer en ſilence avec Jeſus-Chriſt, 194

CHAPITRE XIV.

SEconde maniere d'arroſer le Jardin par le moyen d'une roüe & de divers canaux qui conduiſent l'eau, appliquée au ſecond degré d'Oraiſon, qu'on

appelle de quietude, 195
C'eſt un recueïllement des puiſſances, qui aprés un peu de travail ſe trouvent dans la jouïſſance, la volonté même conſentant à cette heureuſe captivité, 196
Comparaiſon des deux autres puiſſances plus inquietes, à des pigeons que le bon grain rappelle au tour du colombier, aprés avoir voltigé quelque temps, 197
Cette Oraiſon eſt tres-ſavoureuſe & ne fatigue point, l'entendement n'agiſſant preſque pas, 198
C'eſt un contentement réel & ſolide, qui découvre la vanité de tous ceux d'icy-bas, 199
L'ame ſe ſent ſi prés de Dieu, qu'il n'eſt plus beſoin de meſſagers pour entretenir commerce. Elle eſt ſi remplie, ſans ſçavoir comment, qu'elle ne ſçait en cet état que faire, que deſirer, ny que demander, 200
C'eſt la premiere grace où il entre quelque choſe de l'extraordinaire, 201
Elle a beaucoup ſouffert & perdu de temps pour ne pas diſcerner les graces de Dieu en elle, 202
Que le demon peut quelquefois ſe transformer en ange de lumiere, & qu'il faut être arrivé à un haut degré pour ne s'y pouvoir plus méprendre, 203
Que ſouvent Dieu la met dans l'Oraiſon dont elle a à écrire, & parle en elle & par elle. Se plaiſoit à conſiderer ſon ame comme un jardin, dont elle offroit toutes les fleurs à Nôtre Seigneur, 204
Qu'il enleve quelquefois toutes les fleurs & laiſſe le jardin à ſec & dépouïllé : mais que par l'humilité l'eau & les fleurs reviennent, 205
Exclamation à Nôtre Seigneur ſur ſes bontez, dans ces communications ſi intimes, & ſur nos foibleſſes & ingratitudes pour un ſi bon Maître ! 206. 207
Elle n'écrivoit que ce que Dieu imprimoit en ſon ame, 208

CHAPITRE XV.

L'Ame qui n'a rien éprouvé encore de plus doux que ce qu'elle goûte dans l'Oraiſon de quietude, ne deſire rien au delà, 209
Elle ne peut rien pour attirer ce bien ny pour le retenir. La volonté eſt ſi occupée de Dieu, que l'inquietude des deux autres puiſſances ne luy fait pas perdre ſon repos, 210
Pluſieurs arrivent à ce degré d'Oraiſon, peu paſſent plus avant. Une ame qui en vient là doit bien reconnoître la haute dignité où Dieu l'a élevée, ne ſe compter plus de la terre, craindre de déchoir, 211
Quitter l'exercice de l'Oraiſon, ſous pretexte de quelque infidelité, c'eſt ſe fermer le chemin du retour à Dieu, 212
La ſuite de cette premiere petite étincelle du veritable amour de Dieu, s'il eſt vray qu'elle vienne de luy, eſt grande, 213
Si non elle s'éteint bien toſt ſans effet, 214
Exhortation à profiter d'une ſi grande grace, 215
Que la volonté n'a qu'à s'attacher paiſiblement & humblement à ſavourer là ce qui luy ſera donné, ſans bruit de paroles & ſans s'amuſer à vouloir arreſter l'entendement, 216
Se renfermer en elle-même comme une prudente abeille, écarter les raiſonnemens, admirer

de ſe voir ſi proche de Dieu, le prier pour les beſoins generaux & particuliers de l'Egliſe & de nos amis, 217
Quelques petits brins de paille, c'eſt à dire quelques ſimples reflexions & affections ſuffiront pour entretenir ce feu ſacré, que les grands raiſonnemens étoufferoient, 218
Avis aux Sçavans d'oublier icy leur ſcience, dont l'uſage ne ſeroit que refroidir la volonté, 219
En preſence de la Sageſſe infinie, le moindre acte d'humilité vaut mieux que toute la ſcience, 220
On ne doit pourtant pas, quand on le peut, negliger l'uſage de quelques paroles de pieté, 221
En rapportant à Dieu, ſans curioſité ny intereſt, tout le plaiſir & toute la douceur que l'on goûte là, il y a peu de danger, quand le demon y auroit part, 222
Il ne s'aviſera pas d'y revenir ſouvent, quand il verra que les douceurs imaginaires qu'il procure ne ſervent qu'à faire humilier l'ame davantage, 223
Ceux qui ont fait quelque progrez dans l'Oraiſon, auroient honte que l'on penſât qu'ils euſſent renoncé aux biens du monde, en vûë ſeulement de leur caducité, 224
Cependant les plus avancez ne laiſſent pas d'avoir beſoin, en certains états, de ſe ſoûtenir par ces premieres vûës du neant & du peu de durée de toutes choſes, 225
Et par les penſées même du Paradis & de l'enfer, 226
On connoît quand ç'a été l'Eſprit de Dieu par les traces qui en reſtent, par une veritable humilité, une horreur de ſoy-même, un zele nouveau pour l'Oraiſon, & une nouvelle confiance pour ſon ſalut, 227
Un amour de Dieu pur & indépendant de tout intereſt. Elle promet de parler encore ailleurs des marques de l'Eſprit de Dieu, 228

CHAPITRE XVI.

DE la troiſiéme maniere d'arroſer le Jardin par le moyen d'une eau courante où le Maître ne laiſſe preſque rien à faire au Jardinier, 230
Dans cette Oraiſon le contentement eſt bien plus grand que dans la precedente. Elle l'appelle un ſommeil des puiſſances, une agonie, ou plûtôt une mort à toutes les choſes du monde, une glorieuſe extravagance, une celeſte folie, 231
Nôtre Seigneur pour la diſpoſer à en écrire l'avoit miſe ce jour-là en cet état, & l'y tenoit actuellement depuis la Communion, 232
Deſcription admirable de cette oraiſon, qui approche fort de l'union parfaite, quoy que les puiſſances ne ceſſent pas tout à fait d'agir, depuis 233. juſqu'à 238
Toute enyvrée de cette celeſte folie, elle ſe plaint de ce que les Predicateurs de l'Evangile parlent de Dieu d'un ſens trop raſſis & bien éloigné de ces tranſports d'amour de Dieu, dont les Apôtres étoient animez, 239
De la ſainte liberté d'une ame reſoluë de tout riſquer pour la gloire de Dieu. Deſirs de la mort, qu'elle regarde comme l'unique porte pour retourner dans la patrie, 240

CHAPITRE XVII.

DAns ce troiſiéme degré d'Oraiſon la volonté n'a qu'à donner ſimplement ſon conſentement à ce qui ſe paſſe en elle, 241
C'eſt icy où il eſt queſtion de s'abandonner à Dieu au peril de ſa propre vie, qui court ſouvent riſque par l'excez de la joye, 242
C'eſt icy qu'en un inſtant le Jardinier celeſte fait plus que la pauvre ame n'avoit pû par le travail de vingt années, 243
Juſques icy pourtant l'ame ne doit ſonger encore qu'à ſe nourrir elle-même du fruit de ſon Jardin interieur, & non à en faire largeſſe aux autres, 244
Quoy que dans cette Oraiſon toute l'ame paroiſſe unie à Dieu, les puiſſances ſont pourtant encore aſſez libres pour s'appercevoir de ce qu'il opere en elles, 245
Quelquefois la volonté ſeule eſt liée à ſon objet, & les deux autres puiſſances en état de s'appliquer aux choſes exterieures, Marthe & Marie ſe trouvant lors d'accord, 246
Comparaiſon à ce ſujet, 247
Avantage de connoître les differentes graces que Dieu nous fait & de les pouvoir expliquer, 248
Autre union où la volonté & l'entendement tout occupez de la jouïſſance ne ſont troublez que par la memoire ſeule ou l'imagination, 249
Comparaiſon de ces papillons inquiets & importuns, 250
L'unique remede c'eſt de n'en point faire de cas, 251
Juſques à ce que Dieu permette que ce pauvre papillon vienne ſe brûler à la même flamme. Le corps même dans tous ces glorieux états participe à la joye de l'ame, 251

CHAPITRE XVIII.

PRiere à Nôtre Seigneur pour pouvoir expliquer le quatriéme degré d'Oraiſon, 254
Dans tous les autres degrez le Jardinier travaille toûjours un peu. L'ame au moins ſent & remarque ce qui ſe paſſe en elle. Icy il ne reſte rien de libre, ny ſens ny facultez, tout eſt occupé de Dieu, 255
Et ſi l'ame eſt capable de quelque attention étrangere, ce n'eſt plus une union parfaite, 256
Comparaiſon admirable d'un feu qui croiſſant demeſurément ſe tourne en flamme & s'éleve comme au deſſus de luy-même, 257
Saillies où elle ſe laiſſe aller dans ces doux tranſports, 258. 259. 260
Difference de l'union ſimple des puiſſances à cette élevation d'eſprit, comparée à la flamme, & difference des operations que l'experience ſeule peut faire connoître, 261. 262
Elle attribuë à l'obeïſſance qu'elle rend à ſes Directeurs d'avoir pû s'expliquer de choſes ſi ſublimes, 263
Grand repos & grande douceur pour le Jardinier, ſi cette eau celeſte inondoit toûjours ſon jardin: mais il doit être toûjours actif & vigilant, afin qu'une eau luy manquant il puiſſe avoir recours à une autre, 264.
De quelle maniere Nôtre Seigneur

pour récompenſer l'ame de ſes ſoins à la recherche de ſon Dieu, la fait tomber dans cette glorieuſe défaillance, 265
Que cette Oraiſon, quelque longue qu'elle ſoit, n'incommode jamais la ſanté, & ſouvent même la rétablit, 266
Que l'union & ſuſpenſion entiere des puiſſances eſt toûjours fort courte, mais ſe fait par repriſes, l'union de la volonté entretenant la chaîne de l'ouvrage, pendant que de temps en temps les deux autres puiſſances échapent & reviennent, 267. 268
Paroles de Nôtre Seigneur pour expliquer cet état, 269
C'eſt alors que les aîles du papillon ſe brûlent, & que la memoire & l'entendement ſe perdant tout en Dieu avec la volonté, il ne reſte aucun ſigne de leurs operations, 270
Que dans cet état Dieu eſt preſent à l'ame non ſeulement par la grace, mais réellement & par une communication intime & qui ne ſe peut exprimer, 271

CHAPITRE XIX.

Effets de cette union avec Dieu, larmes merveilleuſes qui ſervent à allumer ce feu ſacré, 272
Forces nouvelles pour les intereſts de Dieu. Promeſſes, reſolutions, deſirs ardens, ſainte horreur du monde, 273
Humilité fonciere, connoiſſance de ſon indignité & de l'infinie miſericorde de Dieu, 274
Exclamation de reconnoiſſance vers Dieu, 275
Alors une ame commence à pouvoir profiter au prochain, qui s'apperçoit de la bonne odeur de ſes vertus ; mais il eſt de neceſſité que les afflictions, les perſecutions, les murmures, les maladies ſervent à la culture de cette terre ſpirituelle, 276
Ne deſeſperer pas ſi aprés cela il arrive encore quelque faux pas. Les larmes obtiennent tout, une eau en attire une autre, 277
Pourvû qu'on ne quitte pas l'exercice de l'Oraiſon, on peut s'aſſeurer qu'on arrivera à bon port, 278
Sentimens d'une ame qui revient aprés les chûtes. Promptitude de Dieu à luy tendre la main, 279 180. 281
Elle excuſe ceux qui murmuroient contre elle, 282
Action de grace de ce qu'elle n'a jamais été tentée ſur la foy, 283
Elle rapporte icy les premieres paroles que Nôtre Seigneur luy avoit dites autrefois, 284
Elle exagere ſes ingratitudes, 285
Artifice du demon pour la détourner de l'Oraiſon, 286
Que ſa vie en fut beaucoup moins reglée, durant l'année que le demon réuſſit à luy en faire ſuſpendre l'exercice, 287
Un Pere Dominiquain la réveille de cet aſſoupiſſement, 288
Ne ſe point fier à ſoy-même, mais éviter toûjours les occaſions, quoy qu'on ſoit parvenu à recevoir de ſi grandes graces, 289
Que c'eſt de la part de Dieu qu'elle donne cet avertiſſement, 290
Que ſans ſuperbe, mais par une confiance exceſſive & mal reglée, l'ame s'expoſe elle-même à la ruine dans ce zele prématuré de ſervir aux autres, 291
Que Dieu pourtant pardonne aiſement à de telles ames leurs

petits égaremens, pourvû qu'elles n'abandonnent pas l'Oraiſon, les regardant comme des perſonnes de ſa maiſon & qui ont mangé de ſon pain, 292

CHAPITRE XX.

De la difference qu'il y a entre l'union ſimple & le raviſſement, extaſe, tranſport, ou vol d'eſprit, qui ne ſont que la même choſe, 293
Que l'union eſt le fondement de toutes les autres graces extraordinaires, dont les impreſſions & les operations ſont plus ou moins puiſſantes, 294
Deux comparaiſons par leſquelles elle explique le raviſſement, dans lequel l'ame eſt ſubitement enlevée comme dans le ſein de Dieu même, 295
Qu'il eſt beſoin d'une ame courageuſe & reſoluë pour ſe ſentir ainſi emportée malgré toute ſa reſiſtance. Qu'il luy eſt arrivé auſſi quelquefois, mais rarement, que ſon corps a été enlevé de terre à la vûë de tout le monde, 296
Nôtre Seigneur a accordé à ſes prieres que ces ſortes de graces ne paruſſent plus en public, 297
Le premier effet du raviſſement eſt de faire voir à l'ame le ſouverain pouvoir qu'il a ſur elle & ſur le corps, d'où ſuit une profonde humilité, qui au commencement va même juſqu'à la frayeur, 298
Un ſecond effet eſt de laiſſer l'ame dans un détachement étrange de toutes choſes, où le corps a ſa part, de maniere que la vie luy devient tres-ennuyeuſe, 299
Elle explique fort au long cette peine & cette ſolitude affreuſe qui met l'ame comme dans un deſert, avec une angoiſſe interieure qu'elle explique par un Verſet de David, 300. 301. 302. 303
Application des paroles de Saint Paul à cet état, quand il diſoit qu'il étoit crucifié au monde, l'ame étant en effet comme ſuſpenduë entre le ciel & la terre ſans conſolation ny d'un côté ny d'autre: dur & ſavoureux martyre 304
La peine ſuſpend icy les puiſſances comme la joye le fait dans le raviſſement, 305
Effets ſurprenans de cette peine ſur le corps. La violente impatience de voir Dieu étouffe tous les autres ſentimens de douleur & de penitence, 306
Combat entre le deſir naturel de vivre & la volonté ſuperieure de l'ame qui aſpire aprés la vûë de Dieu, 307
Elle prefere ce doux ſupplice à toutes les careſſes precedentes de Nôtre Seigneur par le rapport qu'il y a à ſa Croix, 308
Que Dieu par là purifie l'ame & l'affine comme on fait l'or dans le creuſet pour y appliquer l'émail des dons ſpirituels; ce tourment tenant lieu du feu du Purgatoire, 309
Elle revient à expliquer divers autres effets du raviſſement, 310. 311. 312
En cet état les égaremens de la memoire & de l'entendement ne vont quaſi qu'à ſe repandre en loüanges de Dieu, 313
Le corps au ſortir du raviſſement ſe trouve ſouvent plus diſpos & en meilleure ſanté, 314
Mais les effets qui reſtent dans l'ame & dans ſes puiſſances ſont encore bien plus grands, 315

Quand ce ſont des raviſſemens veritables & qui viennent de Dieu, l'ame même eſt ſurpriſe de ſon changement Elle n'aſpire plus qu'à de grandes choſes, elle n'agit plus par elle-même, Dieu luy-même prend ſoin de toutes ſes affaires, 316. 317

Explication du Verſet où David demandoit à Dieu des aîles de Colombe, 318

L'ame ne ſçauroit s'empêcher de tâcher de détromper tous ceux qu'elle peut de la vanité, du faux honneur, de la recherche des richeſſes & des plaiſirs, 319. 320

A la lumiere des rayons ſacrez dont elle eſt penetrée, elle apperçoit en ſon fonds les moindres atomes d'imperfection, 321

Ebloüie d'un côté par la clarté de ce divin Soleil, & de l'autre aveuglée par la boüe de ſes miſeres, elle ſe trouve ſouvent toute hors d'elle, également inſenſible au mal & au bien qu'on peut penſer d'elle, 322

CHAPITRE XXI.

Seureté d'une ame pleinement livrée à Nôtre Seigneur, 323

Souhait que les grands de la terre puſſent appercevoir les grandes veritez qui ſe découvrent en ces heureux états, 324

Elevation d'eſprit à Dieu & deſir de pouvoir tranſporter ſur la tête des ſouverains, pour le bien de l'univers, les graces qu'elle recevoit de Dieu, 325

Elle contente au moins ſon zele en priant beaucoup Dieu pour eux, 326

On veut en cet état des effets, on ne ſe contente pas de ſimples deſirs. Fervente priere à ce ſujet, 327

Ennuy d'une ame qui éclairée de ces divines lumieres, ſe voit encore engagée à toutes les ſervitudes & neceſſitez de la vie, dont avec ſujet elle demande la délivrance, 328. 329

Rien ne ſoulage que de rencontrer des perſonnes frappées du même dégoût de la vie, 330

Quoy que la perfection doive aller toûjours croiſſant, il peut arriver que Nôtre Seigneur agiſſe ſi puiſſamment dans une ame par un ſeul de ces raviſſemens, qu'il luy reſte peu à travailler, 331

Que l'on peut avec l'aſſiſtance de Nôtre Seigneur & par les voyes ordinaires de nôtre cooperation parvenir à la perfection, mais que ſans merite ny diſpoſition de nôtre part, il luy plaît quelquefois de faire éclatter ſes merveilles ſur la terre la plus ingrate, 332 333

Que le mépris du point d'honneur dans les ames religieuſes leur donne plus de credit que l'affectation de maintenir ſon rang, 334

Que ſes miſeres s'évanouïrent & qu'elle devint forte contre toutes ſortes d'occaſions, du moment que Nôtre Seigneur luy eût donné part à ces graces ſi ſublimes, 335

Que Dieu en choiſiſſant de telles ames marque qu'il a deſſein de s'en ſervir pour le bien des autres, leur communiquant ſes plus grands ſecrets dans les viſions & revelations, 336

CHAPITRE XXII.

Elle refute ce qui ſe lit dans certains Livres qu'en reti-

rant ſon eſprit de tout l'eſtre creé & l'élevant enſuite avec humilité on peut attirer ces graces extraordinaires, 338
Que l'humanité ſacrée de Nôtre Seigneur doit être exceptée & tirée du rang des choſes creées, 339
Peril où elle s'eſt trouvée pour avoir voulu ſe conformer à ces Livres, 340
Elle déplore ſon erreur de s'être laiſſée aller à cette excluſion de l'humanité ſainte, eſperant pourtant que ſon ignorance l'aura miſe à couvert de peché, 341. 342
Utilité de cette fidelle compagnie de Jeſus-Chriſt, quand la jouïſſance vient à ceſſer, 343
Que nous pouvons ſelon nos beſoins, conſiderer ce divin Maître dans les divers états de ſa vie, de ſa mort, de ſa reſurrection, 344
Que c'eſt l'ami ſeur qui ne manque jamais, & que c'eſt par l'entremiſe de cette ſainte humanité que tous biens nous viennent, & que Dieu nous fait ſes plus grandes graces, 345. 346
Exemples de la devotion de pluſieurs Saints aux divers myſteres, 347
Qu'à moins que Dieu, pour nous mettre dans une jouïſſance entiere, ne nous enleve cette vûë de l'humanité ſainte, c'eſt chercher à marcher en l'air & ſans appuy que de l'éloigner par nous-mêmes, 348
Qu'il a y un peu de manque d'humilité de vouloir s'élever par ſoy-même, & de faire les Anges étant encore ſur terre, 349
Que Jeſus-Chriſt dans l'infirmité & dans les peines eſt une douce compagnie à ménager, pour le temps de la ſechereſſe, & ſa Croix un ſeur abry, 350
Que Dieu ſe plaît extremement à voir une ame mettre par humilité ſon Fils en tiers entre luy & elle, 351
Qu'elle n'a jamais reçû de graces extraordinaires qui ne l'ayent ſurpriſe dans l'aneantiſſement de tout elle-même, 352
Quelle ne pretend pas exclure la vigilance & la fidelité, pourvû qu'on ne preſume pas pouvoir meriter par-là ce qui ne peut venir que de la pure bonté de Dieu, 353
Que la voye des prieres eſt toujours ouverte & permiſe, imitant la Magdeleine aux pieds de Jeſus-Chriſt, qui ſçut bien l'enlever au deſert quand il fut temps, 454
Que ſans tous nos foibles efforts, & malgré auſſi toutes nos reſiſtances, il enleve quand il luy plaît nôtre eſprit, 355
Que l'amour attire l'amour, & que par cette reconnoiſſance du grand don que le Pere nous a fait en ſon Fils, nôtre ouvrage s'avance en peu de temps, 356
D'où vient que la perfection entiere ne ſuit pas toûjours des graces qui ſembleroient la devoir operer en un inſtant? 357
Comparaiſon tout à fait juſte à ce ſujet, 358
Que Nôtre Seigneur preſente comme un eſſay de ſes graces, pour reconnoître ceux qui l'aiment & qui en ſont dignes, 359
Ce que perdent ceux qui aprés avoir goûté de pareilles graces demeurent encore attachez à eux mêmes, 360
Elle conclut qu'il faut bien de l'experience & du diſcernement pour donner bon conſeil aux ames dans ces divers états, 361

CHAPITRE XXIII.

Elle reprend le diſcours de ſa vie, qui depuis ces grandes graces n'étoit plus ſa propre vie, mais la vie de Dieu en elle, 361
Nôtre Seigneur la mettant ſouvent dans l'Oraiſon de quietude, & même dans celle d'union, elle commença à craindre qu'il n'y eût de l'illuſion dans l'excez de ces douceurs, 363
Elle eut bien deſiré de prendre conſeil des Peres de la Compagnie de Jeſus, mais s'en trouvant indigne, elle ſe reſout de parler pourtant à quelqu'un aprés bien des combats, 364
Par tout ce qui ſe paſſoit en elle d'extraordinaire, elle juge qu'il y avoit là ou beaucoup de bien ou beaucoup de mal, 365
Comprenant la neceſſité de conſerver en cet état douteux ſa conſcience pure, elle voit que ſans ſecours les moindres attaches luy coûtoient à rompre, 366
Vertus d'un bon Gentilhomme, qu'elle reconnoît avoir été le premier moyen dont Dieu s'eſt ſervi pour ſon ſalut, 367
Il lui procure la connoiſſance d'un Prêtre grand homme de bien, qui l'entreprend dabord ſur le pied d'une ame forte, 368
Ses déciſions promptes & au deſſus de ſes forces l'affligent, ſon ame quoy que fort avancée à l'égard des dons du Ciel, ne faiſant que commencer en fait de vertu & de mortification, 369
Que Dieu conduiſit tout pour le mieux, afin de luy procurer par là la communication de perſonnes auſſi ſaintes que ſont les Peres de la Compagnie de Jeſus, 370
Que tout ſon ſalut a été qu'on ait ſçû la gouverner, & que ce pieux Gentilhomme qui fut ſon premier guide, ait eu aſſez d'humilité, de charité & de ſupport pour elle, quoy qu'elle ne ſe corrigeât pas ſi-tôt de ſes imperfections, 371
Comme il vit de ſi grandes graces avec ſi peu de vertu, il commença à craindre auſſi l'illuſion, 372
Elle donne à lire à ce bon Gentilhomme & à ce ſaint Prêtre un endroit d'un Livre d'Oraiſon, où elle s'étoit trouvé dépeinte dant cet état, où elle diſoit qu'elle ne penſoit à rien, 373
Elle fut preſte à quitter tout à fait l'Oraiſon, dans la peine exceſſive où la mettoient les craintes qu'on luy donnoit, 374
Combien elle a ſouffert par le deffaut de ſecret, 375
Le reſultat de la conference ſur le paſſage du Livre, fut que toutes les apparences étoient que c'étoit le demon, 376
Ce Gentilhomme luy conſeille d'envoyer prier un Pere Jeſuite de la venir voir & de s'y confeſſer, 377
Sa confuſion qu'on ſçût dans ſa maiſon qu'elle eût commerce avec des perſonnes ſi ſaintes, 378
Ce bon Pere l'ayant confeſſée, l'encourage, l'aſſeure que c'étoit l'eſprit de Dieu, luy dit pluſieurs choſes comme par eſprit de prophetie, & la laiſſa fort conſolée & reſoluë de ſe ſoumettre tout à fait à ſa conduite, 379. 380

CHAPITRE XXIV.

Grand changement en elle aprés cette confeſſion generale

Ce bon Pere, qui donnoit à ſon ame grande liberté, la conduiſant par la voye de l'amour; plus elle reſiſte par ſon ordre aux douceurs dans l'Oraiſon. Plus Nôtre Seigneur l'en comble, 381
Il l'établit dans l'eſprit de penitence & de mortification, luy faiſant entendre que Dieu ne luy envoyoit peut-être tant de maladies que parce que d'elle-même elle ne faiſoit pas de penitences, 383
Elle devient plus ſenſible aux moindres fautes: elle n'auroit pû ſe recueillir ſi elle avoit eu quelque choſe de ſuperflu, 384
Le Reverend Pere François de Borgia luy confirme que c'étoit l'Eſprit de Dieu, & qu'il n'y falloit plus reſiſter, 385
Son Confeſſeur étant envoyé ailleurs, une Dame luy procure le ſien de la même Compagnie, qui la met encore dans une voye de plus grande perfection, 386
Sa foibleſſe à rompre certaines attaches d'amitié: ſon Confeſſeur luy conſeille quelques prieres à cette intention, 387
Paroles de Nôtre Seigneur dans un raviſſement qui rompent en un inſtant toutes ſes chaînes, 388
Elle ſe trouva toute une autre perſonne & dans une nouvelle liberté, qui fit auſſi beaucoup de bien aux perſonnes même avec qui elle avoit liaiſon; ce fut lors l'ouvrage du tout-Puiſſant, 389

CHAPITRE XXV.

De certaines paroles interieures que Dieu fait entendre à l'ame ſans aucun ſon exterieur & ſans qu'elle s'en puiſſe deffendre, 391
Qu'il eſt beſoin d'experience pour n'y être pas trompé, ou par le demon, ou par nôtre propre eſprit, 392
Qu'il eſt aiſé quand on demande quelque choſe à Dieu avec grand zele de ſe perſuader que l'on entend quelque réponſe: marques pour ne s'y pas méprendre, 393
Effets bien differends: quand c'eſt Dieu il n'y a qu'à écouter, quand c'eſt ſoy-même on ſent qu'on parle & qu'on arrangue un diſcours, 394
Autres marques que ces paroles ſont de Dieu, 395
Elles ſe font entendre pendant que l'ame eſt encore dans le raviſſement, mais non pas dans les momens de l'union entiere, 396
Impreſſion puiſſante de ces paroles, 397
Elles ne manquent jamais de s'accomplir & ne s'effacent jamais de la memoire, 398
Une ame qui a entendu une fois quelques paroles venant de l'eſprit de Dieu ne s'y peut plus méprendre, 399
Si c'étoit nôtre propre eſprit qui formât ces paroles, on les entendroit quand on voudroit, 400
Mauvais effets qu'elles laiſſent quand elles viennent du demon, 401
Leurs faux plaiſirs & leurs fauſſes douceurs bien differens des ſentimens qui viennent de Dieu, 401
Qui ne connoît encore que les premieres tendreſſes de devotion peut être aiſement trompé. Elle n'a reçû de ces ſortes de graces qu'aprés avoir été élevée

à l'oraiſon d'union, 403
Qui mettra les veritez de la foy au deſſus de toutes les revelations ne ſera pas aiſement trompé, 404.
La creance que les choſes ſont de Dieu doit être reglée ſur le pied de la conformité qu'elles ont avec les veritez de foy, 405
Le plus ſeur eſt d'être toûjours ſur ſes gardes, 406
Dans l'Oraiſon Nôtre-Seigneur la raſſeuroit contre toutes les craintes qu'il y eût de l'illuſion, 407
Epreuves terribles qu'elle a eu à porter à ce ſujet de la part de ſes meilleurs amis, ſon Confeſſeur ſeul la conſoloit, 408
Prieres continuelles pendant deux ans pour demander à Dieu lumiere ſur ſon état, 409
Secours de Dieu au plus fort de ſes accablemens, élevation d'eſprit admirable à ce ſujet, 410.
Profit que tire une ame de toutes ces épreuves, eſperance en Dieu ſeul, paroles qui la calment en un inſtant, 411
Force, courage, aſſeurance, repos & lumiere qui ſuivent ces divines paroles, 412
Elle ſe convainc que ſervant un ſi puiſſant Maître elle n'a rien à craindre des demons qui ſont ſes eſclaves, 413
Elle ſentoit un empire ſur eux & les deffioit, 414
Ils n'épouvantent que ceux qui leur donnent priſe par l'attache à la terre, 415
Et qui deviennent de vrais enfans en s'amuſant icy bas à des jeux d'enfans, 416
Elle a bien plus de peur de ceux qui craignent tant le diable qu'elle n'a peur du diable même, 417

CHAPITRE XXVI.

IL eſt dangereux à une ame d'être timide & de craindre autre choſe que d'offenſer Dieu, 417
Il ne nous traitte pas à la rigueur comme ſont les hommes : & à travers de nos foibleſſes nous ſentons bien ſi nous l'aimons veritablement, 418
Paroles conſolantes de Nôtre-Seigneur dans un état de deſolation où elle ſe trouva, 419
D'autres fois ce ſeront des paroles de reprehenſion qui aneantiſſent l'ame : ou une repreſentation vive de ſes pechez ; ou des avis de quelque peril à venir, 420
Rendre compte de tout. Peril de s'aſſeurer ſoy même ſur ſa propre conduite, 421
Nôtre Seigneur l'empêche de quitter un Confeſſeur qui luy étoit fort dur, & l'exhorte de ſouffrir à ſon exemple, 422
Elle eſt tentée de ne plus rien dire de ſes graces : mais nôtre Seigneur veut qu'elle continue & luy ordonne d'obeïr aux conſeils de ſon Directeur, preferablement aux ſiens propres, juſques à ce que luy même luy eût changé les penſées, 423
N. S. luy promet un Livre vivant au lieu de ceux dont on deffendit la lecture en langue vulgaire, 425
Elle deſire de reprendre le diſcours de ſa vie, & ſe conſolera aiſement de n'avoir pas bien rencontré en ce qu'elle a écrit, pourveu qu'elle ne ſe méprene point à accomplir toûjours la

volonté de Dieu, 415

CHAPITRE XXVII.

Quelque priere qu'elle fit à Dieu pour luy demander d'être conduite par une autre voye moins ſuſpecte, elle n'en pouvoit ſouhaitter une autre, 417
Motifs qui la raſſeuroient contre les apprehenſions qu'on luy vouloit donner, 418
Au bout de deux ans de prieres continuelles de ſa part & de pluſieurs ſaintes ames, elle eſt favoriſée un jour de ſaint Pierre d'une veüe & preſence de N. S. qui luy cauſa d'abord beaucoup d'effroy, 419
Cette preſence de nôtre Seigneur, quoy que ſans forme & ſans image continuant dés qu'elle ſe recueilloit, elle en rend compte à ſon Confeſſeur & de ſes effets manifeſtes, 430
Cette maniere de veüe eſt des plus ſublimes & des moins ſujettes à l'illuſion, les ſens ni l'imagination n'y ayant point de part, 431
Difference de cette lumiere intellectuelle d'avec une certaine preſence de Dieu, ordinaire dans l'oraiſon d'Union ou de Quietude, 432
Icy l'on ſent & l'on connoît clairement Jeſus-Chriſt preſent, tenant compagnie à l'ame & la comblant de ſes graces, ſans qu'on en puiſſe douter, 433.
Nulle comparaiſon ne peut expliquer cette veüe ni ce langage tout celeſte au plus intime de l'ame, où les plus hauts Myſteres ſont dévoilez, & les grandes Veritez repreſentées, 434
Les puiſſances icy n'agiſſent plus, mais Dieu fait tout immediatement. Comparaiſon d'une nourriture qui ſans milieu ſe trouveroit dans l'eſtomac, 435
Autre difference des autres manieres d'entendre, 436
L'ame trouve en elle & ſans qu'elle ſçache comment tout ce que Dieu veut qu'elle ſçache, comparaiſon d'une ſcience infuſe, 437
Ces ſortes de graces pour être trop exceſſives deviennent ſuſpectes & incroyables: pour cela elle en dira peu, 438
C'eſt comme le langage des Bienheureux dans le Ciel. Dieu & l'ame s'entendent icy de même, 439
Invitation touchante aux Ames d'oraiſon de perſeverer à la conquête de ſi grands biens 440
Que tous ceux de la terre ne ſont que de la lie, 441
Erreur de s'imaginer qu'on parvienne à en joüir, même dans le Ciel, s'il ne nous en coûte un peu du nôtre, 442
Quel contentement dans le Ciel pour ceux qui n'auront rien omis de tout ce qu'ils ont pû faire pour plaire à Dieu! 443
Elle déplore de ce que les maximes du monde ont paſſé juſqu'aux Eccleſiaſtiques & Religieux, ſous pretexte de ne pas ſcandaliſer les foibles, 444
Elle regrete la perte du B. Pere Pierre d'Alcantara homme vrayement Apoſtolique & qui étant de ce ſiecle avoit l'eſprit du temps paſſé, 445
Elle rapporte quelque choſe de ſa penitence & de ſes autres vertus, 446, 447, 448

Elle l'a veu ſouvent tout éclatant de gloire & il l'aſſiſte encore plus à preſent dans le Ciel qu'il ne faiſoit ſur la terre, 449
Que ce luy eſt une maniere de ſoulagement de parler de ce rare exemple de vertu, quoy qu'il la condamne elle-même, 450

CHAPITRE XXVIII.

LA précedente veüe étant preſque continuelle durant quelques jours, elle ne ſortoit quaſi pas d'oraiſon, N. S. luy montre une de ſes mains, 451
Peu de jours aprés il luy découvre auſſi ſa divine Face, ſe conformant à ſa foibleſſe qui n'auroit pû tout-d'un-coup ſoûtenir un tel éclat, 452
Un jour de ſaint Paul la trés-ſainte Humanité ſe fit voir toute entiere à elle, 453
Effets admirables d'une telle veüe, 452
Quoy que cette Viſion ſoit accompagnée d'Image on ne voit pourtant pas des yeux du corps: celle dont il a été parlé au Chapitre precedent eſt plus parfaite que celle-cy, & celle-cy plus parfaite que celles qui ſe voyent avec les yeux corporels, 453
N. S. luy redouble de telle maniere cette faveur que toute crainte qu'il y eût de l'illuſion s'évanoüit, 454
Explication plus ample de cette viſion autant que ſur terre on la peut faire entendre, 455
C'eſt aux Sçavans à expliquer comment une lumiere ſi vive & une image ſi claire eſt répandüe dans l'ame, 456
Elle n'avoit point de curioſité de ſe faire inſtruire d'autre choſe que de ce qui étoit peché. En penſant que c'étoit Dieu qui agiſſoit, tout luy devenoit croyable & motif de reconnoiſſance, 457
Ce n'eſt pas une ſimple image telle que les portraits qu'on fait icy-bas, 458
C'eſt une image vivante & animée, c'eſt Jeſus-Chriſt même qui ſe fait connoître Dieu & Homme; d'autres fois encore aprés la Communion, il ſe fait voir avec plus de Majeſté, 459
C'eſt là que l'ame connoît l'autorité de cette humanité ſainte jointe à la divinité, & que l'on comprend quelle ſera la terreur du dernier Jugement, 460
Puiſqu'au milieu des demonſtrations d'amour les plus tendres l'ame a cet aſpect, qui ne s'efface jamais, eſt prête à tomber dans la deffaillance, 461
Comme ces deux ſortes de viſions purement intellectuelle & avec image s'entre-ſervent & concourent à tenir l'ame toûjours occupée de Dieu, 462
De quelques fauſſes repreſentations que le demon au commencement voulût contrefaire, & qu'il eſt aiſé de les connoître par la difference des effets, l'ame les rejettant, &c. 463
Que tout l'effort de l'imagination ne ſçauroit parvenir à imiter rien de pareil à ces veritables viſions, 264
Comparaiſon à ce ſujet; les operations bien differentes au corps & à l'ame, 465
Raiſons qu'elle alleguoit à ceux qui jugeoient de ſes graces en mauvaiſe part, 466
Le changement viſible qu'on voyoit en elle donnoit un beau champ à ſon Confeſſeur pour la

dre, 467
Il eut beaucoup à ſouffrir de tout ce qu'on luy diſoit contre elle, mais il l'encourageoit toûjours, 468
Si N. S. ne luy eût ſoûtenu le courage, il n'auroit pu reſiſter à tant de contradictions, 469
La grace du Sacrement qu'il diſpenſoit, luy donnoit plus de lumiere qu'aux autres, 470
A la moindre imperfection qui luy échapoit, ceux qui luy vouloient le plus de bien la condamnoient par un excés de zele, 471
Contradiction des gens de bien, le plus rude de tous les travaux, 472

CHAPITRE XXIX.

QUe ces ſortes de veuës ne ſont pas du reſſort de nôtre entendement ny de nôtre imagination; pour nous les repreſenter quand il leur plaiſt, 473
Que lors même qu'elle vouloit s'appliquer à remarquer quelque choſe de diſtinct, la Viſion diſparoiſſoit auſſi toſt, 474
Tout nôtre partage eſt l'humilité, & la confuſion; prendre ce qui nous eſt donné, & en rendre grace à celuy qui le donne, 475
Nôtre Seigneur ſe montroit à elle dans ſes divers états, & conformément aux beſoins preſens où elle ſe trouvoit, 476
Elle ſentoit de jour en jour ſon amour augmenter; ne répondoit rien à ceux qui la cenſuroient, 477
Supplice extrême de faire à nôtre Seigneur les ſignes de moquerie qu'on luy ordonna, 478
Il luy diſoit qu'elle ne s'en mît point en peine, & qu'elle faiſoit bien d'obeïr, 479
N. S. luy rend la croix de ſon roſaire, qui luy a toûjours paru depuis de quatre pierres precieuſes avec les cinq playes gravées, 480
N. S. ne l'a jamais diſpenſée ſur le chef de l'obeïſſance; mais malgré les reſiſtances qu'on luy ordonnoit il redoubloit ſes graces, & luy ſuggeroit des raiſons pour convaincre ſes contradicteurs, 481
Saillies violentes d'amour de Dieu, beaucoup ſuperieures à ces boüillonnemens ſenſibles d'un amour naiſſant, 482
Dont elle fait la peinture au naturel, & en donne le remede, 483
Ces autres tranſports ſont bien differens; c'eſt comme une fleche dardée au plus profond du cœur, 484
C'eſt tout enſemble un tourment & une gloire incomparable; c'eſt une étincelle de l'amour divin tombée dans le cœur, 485
Quelquefois l'uſage des penitences ſemble calmer un peu ce feu, qui amortit tout autre ſentiment, 486
D'autres fois l'excés eſt ſi grand, qu'on ne peut ny prier, ny ſe mouvoir, ny preſque reſpirer, 487
Veüe d'un Seraphin en cet état, qui luy enfonçoit un dard enflammé dans le cœur, 488
Cette ſorte de grace a precedé les Raviſſemens, 489

CHAPITRE XXX.

ELle ne pouvoit comprendre comment le plaiſir & la peine ſe pouvoient trouver enſem-

ble à un tel excés, 490
Elle tâche en vain de reſiſter; perſonne ne pouvant la comprendre, Dieu la raſſure par le B. Pere Pierre d'Alcantara, 491
Cette Dame veuve qu'elle voyoit luy procure cette connoiſſance, par compaſſion pour ſon état, où elle voyoit plus clair que pluſieurs Sçavans, 492
Elle rend un compte exact de toute ſa vie à ce ſaint Homme, 493
Il la comprend d'abord & luy donne de grandes lumieres, 494
Il l'aſſeure que c'étoit l'Eſprit de Dieu & luy promet de continuer à l'aſſiſter, 495
Il luy prédit encore des ſouffrances & ſe charge de parler à ſon Confeſſeur & à ce Gentilhomme, 496
Il la laiſſe fort conſolée, mais cela n'empêchoit pas que ſes craintes ne revinſſent, quand N. S. luy en donnoit l'impreſſion, 497
De maniere qu'accablée de peines de corps & d'eſprit le ſouvenir de toutes les graces paſſées s'effaçoit, 498
Elle décrit quelques-unes de ces peines, qui luy étoient ſuggerées la pluſpart par le demon, 499. *bis* 48
Effets de la veritable humilité, tous contraires à ceux de l'humilité fauſſe, *bis* 490
Artifice du demon des plus cachez, *bis* 491
Dieu donne au demon pouvoir ſur l'ame, comme il fit ſur Job, *bis* 492
Il s'en joüe comme on fait d'un ballon; peinture de l'ame en cet état, *bis* 493
La Foy eſt comme endormie, l'amour tiede & nonchalant: vraye image des peines de l'enfer, *bis* 494
Rien ne ſoulage, ny ſolitude, ny lecture, ny compagnie, tout aigrit & irrite l'ame, *bis* 495
Pour comble de déſolation Dieu permettoit encore, que ſes Confeſſeurs luy diſoient des paroles ſi dures & ſi ſeches en cet état, qu'ils étoient enſuite étonnez eux-mêmes de les avoir prononcées, *bis* 496
Craignoit alors de tromper ſes Confeſſeurs; ordinairement tout cela ſe diſſipoit aprés la Communion, ou par quelques paroles de N. S. *bis* 497
Ces peines étoient ſuivies preſque toûjours d'un ſurcroît de graces. C'eſt un creuſet où l'ame s'épure, & elle dans la ſuite les deſire plus qu'elle ne les craint, *bis* 498
Autres peines où le corps a part auſſi bien que l'ame, avec une peſanteur, une incapacité generale, & un dégouſt de toutes choſes. Vaquer alors à des œuvres exterieures & reconnoître ſa baſſeſſe, 499
Libertinage de l'entendement qu'on ne peut retenir; autre exercice penible, qui fait bien voir la grande grace que Dieu fait quand il enchaîne ce fou, 500
Premier peché de l'homme, ſource de cette incapacité, 501
Stupidité de l'ame, qui ne fait ny bien ny mal, 502
Comparaiſon d'un petit âne qui mange & brouſte ſans reflexion, & ne laiſſe pas de ſe nourrir; autre comparaiſon d'un vaiſſeau qui vogue avec un bon vent, & avance ſans qu'on le ſente, 503
Comparaiſon des ſaillies d'amour dont il a été parlé cy deſſus à ces petites ſources d'eau vive

qui montent ſans ceſſe, & font tourner le ſable avec l'eau, 504
Autre comparaiſon de cet amour actif à un grand feu, qui demande toûjours quelque choſe pour l'entretenir, & quand le bois manque on recourt à la paille, 505
Quand tout manque, & même la ſanté du corps, pour fournir à l'entretien de cet amour par penitences & autres choſes, c'eſt là la peine : & c'eſt là que l'ame ſe conſume elle-même, & ſe diſtille toute en larmes, 506
Ne rien faire pour Dieu, & toûjours recevoir, croix bien penible, 507

CHAPITRE XXXI.

D'Autres peines dont les effets étoient exterieurs. Apparition du demon ſous une figure effroyable, 508
Autre tourment pendant cinq heures ; que N. S. luy fit connoître venir du demon, 509
Il luy paroit en forme d'un petit more. L'Eau benite plus efficace encore que le ſigne de la Croix pour chaſſer le demon ſans retour, 510
Effets ſurprenans de l'Eau benite, 511
Mauvaiſe odeur & bruits du demon, 512
Sa rage quand elle obtenoit de Dieu quelque grace en faveur de quelque pecheur, 513
Converſion d'un Prêtre qui s'adreſſa à elle, 514
Ce fut durant le mois qu'elle pria pour luy que le demon la tourmenta tant par ces deux apparitions, 515
Elle en voit fuïr une autre fois une grande multitude, aprés qu'on luy eut jetté de l'eau benite, 516
Une autre fois les ayant chaſſez avec de l'eau benite de deſſus ſon livre elle vit ſortir du Purgatoire quelques ames pour qui elle diſoit l'Office des Morts, 517
Debat des demons contre des Anges. Suite de cette viſion. Lumiere qui l'environnoit contre les aſſauts des demons qu'elle ne craint plus, 518
Autre tourment ſur quelque leger retour de ſes foibleſſes paſſées. Sa crainte & ſa confuſion d'être applaudie, 519
L'ame au contraire ſe releve & ſe complait dans la perſecution. Quand ſes raviſſemens commencerent à paroître en public elle auroit preferé d'être enterrée toute vive, 520
Paroles de nôtre Seigneur qui la conſolent, 521
Se convaine de la fauſſe humilité qu'il y avoit dans ces craintes exceſſives, 522
Une ame bien abandonnée à Dieu n'eſt pas plus touchée du bien que du mal qu'on dit d'elle, 523
Mille yeux ouverts ſur une pauvre ame, qui doit ſe reſoudre d'être martyre du monde, qui ne luy pardonne pas la moindre imperfection, 524
Le monde veut les gens parfaits dés l'entrée & oublient qu'ils ont encore un corps infirme, 525
Pluſieurs ames pour ne pouvoir ſoûtenir tous ces aſſauts retournent en arriere ; pluſieurs pour vouloir voler avant que d'avoir des aîles & atteindre les plus parfaits, ſe deſolent & s'affligent, 526
Il faut attendre de Dieu patiemment la délivrance de pluſieurs imperfections, & ne ſe poins

décourager ſi on ne change pas tout-d'un-coup, 527
Qu'il ne faut pas ſe perſuader aiſément qu'on ait aquis une vertu, ſans l'avoir miſe a l'épreuve, mais marcher toûjours avec précaution, 528
N'expoſer pas au peril une vertu naiſſante, 529
Chaîne fatale du point d'honneur, pour peu qu'il en reſte dans une ame, 530
Rien ne retarde tant la perfection. C'eſt comme un faux ton qui déconcerte tout, 531
Chercher à perdre un peu de ſes droits. Dieu ne manquera pas d'en fournir occaſion, 532
Petites pratiques d'humilité où d'abord elle s'exerçoit, & où elle gagna plus d'honneur qu'elle n'en perdit, 533
Les petits efforts que l'on fait pour Dieu ſont toûjours bien récompenſez, 534
Se confond d'être obligée d'avoüer que ſa vertu ſe réduiſoit à ſi peu de choſe, 535

CHAPITRE XXXII.

IL luy ſemble dans l'Oraiſon qu'elle ſe trouve toute vivante dans l'enfer, 536
Deſcription affreuſe du lieu où elle avoit merité d'être par ſes pechez : Elle en éprouve le ſentiment dans le corps & dans l'ame, 537
Ne trouve point de termes pour s'exprimer, 538
A eu d'autres viſions de l'enfer mais qui ne la penetrerent pas tant, n'en ſentant pas la peine, 539
Le ſeul ſouvenir de celle-cy luy glace le ſang, 540
Depuis cette veüe tout luy paroît doux à ſupporter. Compaſſion pour les ames qui ſe perdent, 541
Zéle du ſalut des ames, 542
Ne rien omettre de nôtre part pour éviter un tel mal, 543
Cette terrible veüe achéve de la détacher du monde, 544
Sent une nouvelle chaleur pour une plus haute perfection, 545
La vie qu'elle menoit luy ſemble trop douce & trop commode. On luy propoſe l'établiſſement d'un Monaſtere de Carmelites déchauſſées, 546
Eſt combatüe ſur cette entrepriſe. Promeſſes & aſſeurances de N. S. que le Monaſtere ſe feroit, gloire & ſervice que Dieu tire des Monaſteres mêmes déchus de leur premiere ferveur, 547
Cette lumiere interieure fut accompagnée de grands effets, 548
Son Confeſſeur la renvoye pour la déciſion de l'affaire à ſon Provincial qui promit d'admettre la Fondation, 549
Perſecution qui s'éleve contre l'entrepriſe qu'on traitte d'extravagance, N. S. la conſole par l'exemple des Saints, 550
L'oppoſition de ſon propre Monaſtere force dans la ſuite le Provincial à changer d'avis. On ne vouloit plus donner l'abſolution à cette Dame Veuve ſa compagne, 551
Elles conſultent un ſçavant Religieux Dominiquain ſur les ſimples motifs raiſonnables & naturels ſans rien dire des Revelations, 552
N'a jamais ajoûté de foy aux revelations que ſuppoſé qu'elles ne ſoient point contraires à la Sainte Ecriture ni aux Loix de l'Egliſe, 553
Ce Religieux au bout de huit jours, aprés beaucoup de prieres & malgré ſes premieres

penſées eſt forcé d'approuver l'entrepriſe, 554
Il a toûjours continué de les aſſiſter & de ramener tous ceux qui leur étoient contraires, 555
Nôtre Seigneur les preſſe d'entrer dans la Maiſon déja achetée, 556

CHAPITRE XXXIII.

LEs choſes étoient en ces termes quand le Provincial ne voulut plus admettre la Fondation. Cela donna lieu au murmure de s'accroître, & aux Religieuſes de ſon Couvent de la blamer, 557
Comme elle ne pouvoit dire ſes principaux motifs, elle avoit beaucoup à ſouffrir; elle demeure pourtant calme au milieu de tout cet orage, 558
Le reproche que luy fit une fois ſon Confeſſeur la toucha plus que tout le reſte, 559
Ses craintes, ſes troubles; nôtre Seigneur la conſole, 560
Profits & progrez interieurs de ces perſecutions; ce fut lors que commencerent ſes plus grands raviſſemens. Le Pere Dominiquain & ſon amie negocient à Rome, 561
Elle ſe rit de la peur qu'on luy veut faire de l'Inquiſition, 562
Elle communique ſes graces extraordinaires au Pere Dominiquain à qui elles furent fort utiles & qui fut deux ans dans une retraite d'où il revint pour ſervir ſon Ordre, 563
Au retour il la conſola & l'aſſeura non ſeulement par ſa ſcience mais par l'experience de ces voyes extraordinaires, 564
Son Confeſſeur de la Compagnie de Jeſus par l'ordre d'un nouveau Recteur luy met l'ame plus au large, 565
Elle voit ce nouveau Recteur & ſympathiſe merveilleuſement avec cette ame de grace, 566
Dieu luy avoit donné de grands talens pour faire avancer les ames, ſur tout dans la mortification, 567
N. S. la preſſe de nouveau pour la Fondation. Son Confeſſeur & le Recteur y conſentent. Une de ſes Sœurs conclut le marché de la Maiſon. Précaution pour ne rien faire contre l'obeïſſance, 568
Peines infinies qu'elle eut à eſſuyer. Ses plaintes à nôtre Seigneur de ce qu'avec ſi peu de pouvoir & de liberté, il luy commandoit des choſes ſi difficiles, 569
Saint Joſeph l'encourage. Reproches de N. S. ſur ce qu'elle heſite d'entrer, & penſe à s'accroître, 570
Elle trouva en effet la place ſuffiſante pour un petit Monaſtere ſimple, ſans curioſité & ſain. Sainte Claire luy apparoît, luy promet de l'aſſiſter; Conformité de vie, 571
Viſion admirable où elle ſe voit revêtir par la ſainte Vierge & par S. Joſeph d'une robbe éclatante, 572
Promeſſes bien conſolantes de la ſainte Vierge avec d'autres gages de ſa protection, 573
Autres particularitez de cette viſion: ne ſe ſouvient point d'avoir jamais éprouvé un tel contentement, 574
Elle demeure fort conſolée de ce que la ſainte Vierge luy confirme ce que N. S. luy avoit déja dit, de ne point aſſujettir la nouvelle Fondation à l'Ordre,

& d'envoyer à Rome par certaines voyes qui réuſſirent, 575

CHAPITRE XXXIV.

DAns cette conjoncture d'affaires une Dame de grande qualité qui avoit perdu ſon mari obtient du Provincial un ordre exprez qu'elle allât chez elle pour la conſoler, 577
Nôtre Seigneur malgré ſes repugnances & tous les avis qu'on luy donnoit de n'y pas aller, la preſſe de partir & de preferer le conſeil du Pere Recteur, 578
Se conſole de trouver là une Maiſon de Peres de la même Compagnie. La Dame affligée à l'extremité ſe trouve mieux, 579
L'eſtime qu'on luy témoignoit fait ſon ſupplice, & l'oblige à ſe tenir plus ſur ſes gardes. Ses graces augmentent, & la mettent au deſſus de toutes les grandeurs, 580
Déplore agreablement les ſervitudes de ces perſonnes que l'on devroit plûtôt nommer eſclaves que grands Seigneurs, 581
N. S. ne laiſſe pas de luy ménager quelques croix par de petites jalouſies contre elle, 582
Un Religieux qu'elle avoit autrefois connu ſe trouva là. Elle ſe ſent émûe de ſçavoir l'état de cette ame, & demande à luy parler, 583
Elle ne peut réſiſter à la curioſité qu'il eut de ſçavoir de ſon côté le plus ſecret de ſes affaires avec Dieu, 584
Son inclination naturelle pour les perſonnes dont les talens peuvent être utiles au prochain, 585
Elle demande à Dieu que cette ame fût toute à luy comme propre à être de leurs amis ; ſainte familiarité que l'amour donne, 586
Elle demeure dans une grande confiance qu'elle ſeroit exaucée, par des paroles que N. S. luy dit & d'autres qu'il luy enjoignit de dire à ce Religieux, 587
Progrez prompt & manifeſte de cette ame, 588
Dons gratuits de Dieu qu'il départ comme il lui plaît, indépendamment du temps & des ſervices, 589
Qu'un bon Directeur ne doit pas étouffer les attraits des ames, ni s'épouvanter de ce qui le paſſe, 590
Avec un peu d'humilité il attirera grace pour n'être point trompé ni ne point tromper les autres, comme il eſt arrivé à ce digne Religieux, 591
Qui eſt devenu toute une autre perſonne, juſqu'à faire des penitences au de-là de ſes forces. Connoiſſances que N S. luy a données au ſujet de ce Pere, du Pere Recteur & de quelques autres, 592
Humilité avec laquelle ce Religieux l'écoutoit. Complaiſance de N. Seigneur pour tels entretiens, 593
Soûtien mutuel des ames touchées du même amour & du même zéle de ſouffrir pour Dieu, 594
Sa joye que Dieu ſe fût ſervi d'elle pour la conquête de cette ame, 595
Raviſſement qui la ſurprit en s'entretenant avec luy. Le vit une autre-fois quoy qu'abſent recevant une grande gloire d'une calomnie atroce, 596
Elle pourroit s'il étoit jugé utile

rapporter pluſieurs autres graces. Rendoit compte à ſon Confeſſeur de toutes les revelations dont il a veu enſuite l'effet, 597.
Elle en rapporte une de la mort ſubite d'une de ſes Sœurs, qui luy fut prédite cinq ans devant, 598
Elle la vit huit jours aprés ſa mort entrant au Ciel, 599

CHAPITRE XXXV.

UNe autre Religieuſe qui travailloit à un établiſſement à peu prés pareil au ſien paſſe chez cette Dame où elle étoit, & elles conviennent enſemble de leurs projets, 600
Sur tout que le Monaſtere ſelon l'eſprit de la premiere Regle que juſques-là elle avoit ignoré, ſeroit ſans revenu, 601.
Pour ſon particulier elle eût ſouhaitté d'aller demandant l'aumône; mais elle craignoit que les autres ne s'accommodaſſent pas de cette vie pauvre, 602
Elle ſoûtient preſque ſeule contre tous, ce ſentiment de fonder la Maiſon en pauvreté, 603
Le B. Pere Pierre d'Alcantara l'encourage, & ſur ſon avis elle prend réſolution d'en demeurer là, 604
N. S. dans un raviſſement la confirme dans ce deſſein & l'aſſeure: les autres peu à peu reviennent, 605
On luy donne avis qu'on penſoit à l'élire Prieure dans ſon Monaſtere: Elle veut pour cela s'abſtenir d'y retourner ſi-tôt, 606
N. S. par des troubles interieurs la preſſe de partir. Combat terrible en elle-même, 607
Elle eſt contrainte de ſupplier cette Dame de la laiſſer aller; & de ſa part la joye de ſçavoir qu'elle faiſoit la volonté de Dieu dévore toutes les autres peines, 608
Plus elle voyoit qu'elle perdoit de conſolation, plus elle ſentoit de joye de cette perte, 609
Comparaiſon tout-à-fait juſte pour expliquer ce mélange, & ce triomphe de la joye ſur la peine, 610
Exclamation ſur la bonté de Dieu à luy ménager ce petit reduit avec de ſi ſaintes ames, 611
Comme N. S. leur rend dés ce monde en joyes ſolides les faux contentemens qu'elles ont quittez, 612
Douceur & ſeverité de la vie Religieuſe, 613
Perils de la vie du ſiecle Les yeux ſeulement ſur le Soleil de Juſtice qui ne nous laiſſera point perdre ſi nous ne l'abandonnons les premiers, 614

CHAPITRE XXXVI.

LE ſoir qu'elle arriva vinrent auſſi les dépêches de Rome. Le B. Pere P. d'Alcantara, ce pieux Gentil-homme & l'Evêque ſe rencontrerent tous là, 616
Un de ſes beaux-freres tombe malade dans la Maiſon deſtinée à faire le Couvent, elle y va pour l'aſſiſter: cela ſert encore à couvrir le deſſein, 617
Elle acheve avec bien de la peine à faire mettre la Maiſon en état, 618
Le S. Sacrement y eſt mis & quelques Filles y prennent l'Habit, le tout avec les permiſſions re-

quiſes & l'avis de ſçavans Theologiens, 619
Jour de joye & de gloire avancée pour elle, de voir enfin accompli ce que N. S. luy avoit tant de fois promis. Quatre pauvres Orphelines receües, &c. 620
Combat terrible que le demon luy ſuſcite trois heures aprés les ceremonies faites, 621
Craintes, renverſemens interieurs, tenebres, 622
Effroyeurs, troubles, agonie, impuiſſance même de prier devant le S. Sacrement où elle ſe retire, 623
Exclamation ſur l'inconſtance des joyes de ce monde. Petite lueur dont N. S. la favoriſe, 624
La tentation s'étant peu à peu diſſipée, elle promet devant le S. Sacrement de faire tout ce qu'elle pourroit pour obtenir permiſſion de demeurer dans cette Maiſon en clôture, 625
La joye preſente qu'elle y goûte & la meilleure ſanté dont elle joüit juſqu'à être en état de faire tout ce que les autres font, 526
Elle revient à ſa peine où elle reconnoît l'ordre de Dieu, pour être en état dans la ſuite de ſoûtenir les autres. On la rappelle de la part de ſon Couvent, 627
On envoye avertir le Provincial, devant qui elle dit ſa coulpe quoy qu'elle ne ſe ſentit la conſcience chargée de rien, 628
Le Provincial luy fait une grande reprimande qu'elle ſouffre ſans dire mot, ne ſentant dans l'interieur ny trouble ny peine, 629
Le Provincial l'oblige de parler & de rendre compte devant la Communauté de toute ſa conduite, & ne trouve pas de quoy la condamner, 630
Grande émotion dans la Ville contre la Fondation qu'on vouloit détruire ſur le champ. On va trouver le Provincial pour l'animer, 631
Elle ne plaint que ceux qui ſouffroient perſecution pour elle. Nôtre Seigneur la raſſeure. On dépêche en Cour contre elle, 632
Le Provincial dans tout cela ne luy interdit point d'agir. Elle recommande à N. S. ces pauvres filles qui reſtoient ſeules dans la nouvelle Maiſon, 633
Un bon Prêtre va à la Cour pour leur affaire, & avec ce pieux Gentil-homme ſoûtient tout le poids de la contradiction, 634
C'étoit luy-même qui de la part de l'Evêque avoit mis le S. Sacrement & donné l'Habit aux quatre Novices. Elle admire ce qu'on pouvoit tant craindre de douze pauvres filles, 635
On propoſe d'admettre la Fondation pourveu qu'elle eût du revenu. Elle s'accuſe d'avoir été prête d'y conſentir, mais une viſion du B. P. Pierre d'Alcantara déja mort l'en détourne, 636
Elle l'avoit déja veu pluſieurs fois, une entr'autres où il luy dit qu'heureuſe étoit la penitence qui luy avoit procuré une ſi grande gloire, 637
Elle évite heureuſement un expedient de s'en remettre ſur le fait d'avoir du revenu ou non, aux ſentimens des Docteurs, 638
Des deux années qui ſe paſſerent avant qu'elle pût aller rejoindre ſes Filles, les premiers ſix mois & les ſix derniers furent les plus fâcheux. Un Pere Dominiquain gagne enfin le Pro

vincial, 639
Avant que d'entrer dans la Maiſon elle eſt ſurpriſe dans l'Egliſe d'un grand raviſſement: dés que l'on commença à faire l'Office, le peuple s'affectiona à elles, 640
Sans qu'elles demandent rien, ceux qui leur étoient le plus oppoſez leur font l'aumône, 641
Les Filles ne connoiſſent point d'autre langage que de parler de Dieu. Elles gardent la Regle entiere du Mont-Carmel qu'elle explique, 642
L'autre Fondation de cette bonne Religieuſe réuſſit auſſi trés-bien, 643
Elle prie que ce qu'elle a dit touchant la Fondation ſoit conſervé par écrit, afin que tant de merveilles de la protection de Dieu animent celles qui viendront à ne jamais déchoir, 644
Pour vivre ſans revenu treize ſuffiſent. Celles qui trouveront la vie trop dure n'ont qu'à prendre parti ailleurs, 645

CHAPITRE XXXVII.

ELle voudroit finir là cette relation qu'elle ne prolonge que par le commandement qu'on luy en a fait, 647
Que Dieu ne mettant point icy-bas même, de bornes à ſes dons, nous n'en devrions point mettre dans le ſervice que nous luy rendons, pour joüir là-haut d'une plus grande gloire, 648
Que de chaque grace il en reſtoit en ſon ame quelque profit conſiderable, 649
Que la veüe de l'humanité ſainte de N. S. l'a délivrée de toute attache & occupation des creatures, 650
Elle rioit en elle-même des précautions de certains Confeſſeurs qui craignoient d'abord qu'elle ne s'attachât trop à eux, 651
L'amour & la confiance en N. S. s'accrurent auſſi beaucoup par ces veües, 652
Accez des Grands du monde difficile. Marques exterieures neceſſaires pour les diſtinguer & les reconnoître. La veüe de l'Homme Dieu porte ſa diſtinction. Son accez facile, 653. 654
Elle décrit un état d'où elle venoit de ſortir, où elle n'avoit ni ſentiment de Dieu ni ſouvenir de ſes graces, 655
Se conſole alors de la ſeule fumée qui ſemble reſter de l'amour de Dieu & reconnoît ſon impuiſſance, 656
Plaintes amoureuſes à N. S. à ce ſujet, 657
Qu'on n'oſeroit ſe plaindre de la ſorte aux Grands du monde, 658
Elle déplore la miſere de ceux qui ont à vivre avec les gens du ſiecle délicats & ſenſibles ſur les ceremonies, les qualitez, & le point d'honneur, 659 660 661

CHAPITRE XXXVIII.

ELle ſe trouve dans un raviſſement comme tranſportée dans le Ciel. L'excez de cette grace la fait craindre, 663
Son Confeſſeur la raſſeure. Elle voudroit pouvoir faire entendre quelque choſe de ces veües admirables, mais nulles paroles n'y ſçauroient atteindre, 664
Elle aime mieux n'en rien dire n'en pouvant dire aſſez. Para-

les de N. S. & replique de la Sainte, 665
Ces faveurs impriment un mépris de tout ce qu'il y a de plus précieux ſur la terre & élevent l'ame dans une eſpece de ſouveraineté, 666
Que ces raviſſemens ſeparant quaſi l'ame du corps, comme elle le ſera à la mort, en ôtent tout l'effroy, 667
Autre avantage de ces Veuës, de reconnoître quelle eſt nôtre veritable patrie, & de s'en occuper plus aiſément, 668
Elle trouve que là haut ſont les veritables vivans, & qu'icy-bas ſont les morts, où tout luy paroît un ſonge, 669
La crainte de perdre de ſi grands biens la ſaiſit quelquefois, mais le plus ordinairement l'eſperance prévaut, 670
Elle met au rang des plus grandes graces qu'elle ait receuës, la veuë d'une colombe qui luy fut accordée un jour de la Pentecôte, dont elle rapporte les particularitez, 671. 672
Elle remarque depuis cette grace un grand progrés dans l'amour de Dieu, & dans toutes les autres vertus, 673
Deux autres veuës ſur deux Religieux de l'Ordre de ſaint Dominique, 674
Elle a connoiſſance de quelques graces que Nôtre-Seigneur faiſoit à un Recteur de la Compagnie de Jeſus, à d'autres particuliers d'un certain Ordre, & à tout l'Ordre, 675
Les paroles de Nôtre-Seigneur portent un caractere de verité que l'on ne ſçauroit contredire, 677
Les repriſes interieures dans l'Oraiſon, confondent bien plus encore que toutes les reprehenſions des hommes, 678
Les grandes graces toûjours precedées de l'aneantiſſement. Elle voit la ſainte Humanité dans le ſein du Pere Eternel, 678
Elle a été gratifiée trois autres fois de la même veuë. Ses effets admirables, 679
Aucune grace n'en a produit en elle de plus grands. Quand elle communioit, & qu'elle penſoit que c'étoit ce même Dieu qu'elle alloit recevoir, les cheveux luy dreſſoient à la tête, 680
Bonté & ſageſſe admirable de Dieu de ſe cacher au tres-ſaint Sacrement, & de ne découvrir que peu à peu ſes treſors. Hiſtoire à ce ſujet d'un Païſan, qui mourut aprés avoir trouvé un grand treſor, 681
Que les démonſtrations d'un amour ſi tendre de la part d'un Dieu que l'on a ſi mal ſervi, cauſent dans l'ame une douleur ſi vive, qu'elle a peine à la ſupporter, 682
Exclamation à ce ſujet. Veuë de deux demons qui luy ſembloient entourer de leurs cornes la gorge d'un Prêtre pendant qu'il la communioit, & qu'elle voyoit en même-temps Nôtre-Seigneur dans l'Hoſtie. Force des paroles de la conſecration. Obligations des Prêtres, 683. 684
Autre veuë de demons comme on enterroit une perſonne ſoupçonnée de peu de Religion, & qui avoit mal vécu, 685. 686
Comme elle étoit dans un grand trouble de la mort d'un Religieux qui avoit eu long-temps charge d'ames, elle luy donne tout ce qu'elle avoit fait de bien en ſa vie, & le voit ſortir du Purgatoire, 687
Quoy qu'elle ne laiſſe pas de

prier pour telles perſonnes, il luy ſemble que c'eſt comme ſi elle donnoit l'aumône à un homme riche, 688
Elle a veu de même aller au Ciel deux Religieuſes de ſa Maiſon, aprés un court Purgatoire, 689
Elle a veu auſſi un Pere de la Compagnie de Jeſus, & un Frere Carme qui n'entra point en Purgatoire, 690
De pluſieurs perſonnes qu'elle a veuës ainſi entrer dans la gloire, il n'y en a eu que trois qu'elle n'ait point veu entrer en Purgatoire, 691

CHAPITRE XXXIX.

NOtre-Seigneur l'aſſure qu'elle ne luy demanderoit rien qu'il ne luy accordât, & luy en donna une marque, 693
Elle obtient la gueriſon d'une autre perſonne, qu'elle alla voir par ordre de ſon Confeſſeur, 694
Elle connut une autre fois par une voix qu'elle entendit, que Nôtre-Seigneur l'avoit exaucée pour la rupture d'une mauvaiſe affaire, 695
Elle connut par une apparition du demon qu'une perſonne avoit fait une bonne confeſſion generale, 696
Elle ſe reconnoît infiniment redevable d'une infinité d'autres graces accordées à ſes prieres, 697
Elle ne ſçauroit prier que foiblement pour les choſes que Nôtre-Seigneur ne juge pas à propos de luy accorder; pour les autres au contraire Nôtre-Seigneur l'avertit luy-même de le faire, 698
Elle explique plus amplement ces deux manieres de prier, 699
Grands ſentimens d'humilité. A qui connoît ce que c'eſt que la verité, la vie eſt bien dure au milieu de tant de vanitez, 700
Scrupule de rien changer dans ce que Nôtre-Seigneur luy dit. Cette verité dont elle parle, ſouvent voilée dans les choſes mêmes ſpirituelles, 701
Le profit & l'avancement des ames ne ſe doit pas meſurer par les années, mais par les effets, 702
Elle décrit la ferveur des jeunes Demoiſelles qu'elle avoit receuës, & leur donne l'avantage ſur elle, 703
Se reſſouvenir ainſi avec confuſion de ſes années de Religion, & ne pas faire marcher les ames fortes à nôtre petit pas, 704
S'humilier à la veuë de ces Ames genereuſes, & ne les pas condamner, 705
Quoy que Dieu ne laiſſe pas de compter nos petits ſervices, c'eſt pitié que nous nous y arrêtions nous-mêmes, & y faſſions attention, 706
Reflexion qu'elle fit ſur les travaux que luy avoit coûtez la fondation, lors que l'affaire fut terminée, 707
Le reſultat fut que ce qu'il y avoit eu de bien étoit l'ouvrage de Dieu, & que ce qu'il y avoit eu de mal étoit ſon partage, 708
Qu'il ne faut pas intenter procés à Dieu de ſon propre argent, ny préſumer meriter par ſes ſervices des graces extraordinaires, 709
Qu'il n'appartient qu'à Dieu de diſcerner le merite. Elle ſe voit dans une vaſte campagne environnée de gens armez de tou-

tes ſortes d'armes, 710
Elle voit Nôtre-Seigneur qui luy tend la main, & connoît que cette multitude armée étoit l'image du monde, où l'on a à craindre de ſes propres amis & parens, 711
Que cette viſion luy a infiniment ſervi dans les occaſions qu'elle eut depuis, pour n'établir ſa confiance qu'en Dieu, 712
Indifference pour toutes choſes hors de contenter Dieu. Paroles de grande conſolation au milieu d'une grande peine d'eſprit. Que tels combats ſont avantageux, 713
Qu'il faut plus de courage pour recevoir certaines paroles de tendreſſe & de douceur de la part de Dieu, que pour ſupporter de grands travaux, 714
Deſirs empreſſez de la Communion ſuivis d'un raviſſement, où elle voit un trône où reſidoit la Divinité, 715
Elle ſent en elle une gloire qu'elle ne ſçauroit exprimer, & connoît que là étoit raſſemblé tout ce qui ſe pouvoit jamais deſirer, 716
Que Dieu ſeul peut allumer dans l'ame ce feu ſacré qui conſume tout le vieil homme, & toutes ſes imperfections. Comparaiſon du phœnix, 717
Paroles de Nôtre-Seigneur, qui luy reproche le doute qui luy venoit encore quelquefois que ces graces vinſſent de luy, aprés tant de marques de ſon amour & tant d'aſſurances, 718
Il luy eſt donné à connoître comme un ſeul Dieu eſt en trois perſonnes. Elle voit dans un Raviſſement comme la ſainte Vierge fut élevée au Ciel, & la place qu'elle y avoit, 719
Elle voit un riche dais ſur la tête des Peres de la Compagnie de Jeſus, qui communioient, 720

CHAPITRE XL.

DAns un grand Tranſport d'eſprit elle ſe trouva toute abîmée dans la ſuprême majeſté de Dieu, qui ſe fit connoître à elle comme ſouveraine Verité. Paroles admirables ſur ce ſujet; ce que c'eſt que d'aimer Dieu en verité, 722
Depuis cette grace tout ce qui n'a pas rapport au ſervice de Dieu ne luy paroît que menſonge & vanité, 723
Il luy en reſta une nouvelle force, une impreſſion de verité, un nouveau reſpect pour Dieu, un dégoût pour la vie, 724
Elle comprit mieux que tous les Docteurs n'auroient pû luy expliquer, comme de cette Verité eſſencielle dépendent toutes les autres veritez, & de cette grandeur les autres grandeurs, &c. 725
Elle voit ſon ame comme un clair miroir, où elle découvre Nôtre Seigneur, & reciproquement elle ſe voit en luy, 726
Eſtre en peché mortel c'eſt comme ſi ce miroir étoit couvert d'un voile. Eſtre dans l'hereſie, c'eſt comme ſi ce miroir étoit briſé, 727
On trouve Dieu au dedans de ſoy-même plus facilement & plus utilement, qu'en aucun autre lieu, 728
Nôtre foibleſſe ne pouvant pas ſupporter une ſi forte impreſſion de la part de Dieu, il eſt bon à certaines perſonnes de ſuſpendre l'Oraiſon pour un temps, à cauſe des inconveniens qui en pourroient arriver, 729
Que les femmes ont plus de diſpoſition que les hommes aux graces extraordinaires, 730

Comparaiſon pour faire voir comme toutes choſes ſont en Dieu. Sa confuſion que ſes pechez paruſſent au milieu d'un diamant ſi pur & ſi excellent, 731. 732
Elle comprend de là combien juſtes ſont les châtimens de l'enfer, pour avoir oſé offenſer une telle Majeſté, 733
Elle a connoiſſance des ſervices que doit rendre à l'Egliſe un certain Ordre, 734
Que chaque Ordre & chaque particulier devroit s'efforcer de remplir cette prediction, 735
Que la veritable domination eſt de ne rien poſſeder. Que pour poſſeder dignement les Prelatures, il faut eſtre fort éloigné de les vouloir, ny de les pourſuivre, 736
Que dans la vie on ne peut pas eſtre toûjours en même état; mais qu'on ſe doit ſoûtenir par l'eſperance dans toutes ces varietez. Qu'on ne doit point craindre l'attache, quand les entretiens ſont graves & ſaints, 737
Nôtre-Seigneur l'inſtruit luy-même comme elle ſe devoit conduire avec les perſonnes foibles. Elle déplore les ſervitudes neceſſaires où cette vie nous engage, qui luy cauſoient quelquefois une horreur d'elle-même, 738
Nôtre-Seigneur luy ordonne de prendre les ſoulagemens dont elle avoit beſoin, ſa vie étant neceſſaire à ſes deſſeins. L'unique affaire que l'on a au monde luy paroît eſtre de ſouffrir; & c'eſt ce qu'elle dit à Dieu le plus ſouvent: Ou ſouffrir, Seigneur, ou mourir, 739
Deſirs de la mort, joye de ſes approches; d'autres fois elle ſe trouve également inſenſible à la vie ou à la mort, 740
A beaucoup ſouffert des jugemens qu'on a faits ſur elle, mais que tout cela ne luy faiſoit plus de peine, 741
Que toute la vie luy eſt devenuë comme un ſon ſonge, ſans que rien luy donne ny joye ny chagrin, 742
Elle eſtimera ſon travail bien employé, ſi elle a été aſſez heureuſe de dire quelque choſe qui donne occaſion de loüer Dieu une ſeule fois, 743
Elle n'a mis à cet Ouvrage qu'autant d'application & de temps qu'il en a fallu pour l'écrire, 744
Lettre à ſon Confeſſeur, en luy envoyant cette relation de ſa vie, 745. 746. 747

ADDITION DE QUELQUES Papiers écrits de ſa main, & recueillis par le R. P. Louis de Leon.

QUe le merite ne conſiſte pas à joüir, mais à travailler, à ſouffrir, & à aimer. Ces paroles ſont de Nôtre-Seigneur, 748
Toute la vie de Nôtre Seigneur eſt pleine de travaux. Il ne paroît qu'une ſeule fois dans la joüiſſance, ſur le Thabor, 749
Sa ſanté ne luy permettant pas d'entretenir Nôtre-Seigneur, il prend ſoin luy-même de le faire, & redouble ſes careſſes, 750
Elle ſent aprés la Communion ſa bouche toute pleine de ſang, 751
Nôtre-Seigneur luy ôte le ſcrupule qu'elle avoit, d'avoir de trop belles images, 752

Tâſcher dans les occupations exterieures où l'on ſe trouve engagé, d'avoir une droite intention, un grand dégagement, & un regard fixe ſur Nôtre-Seigneur pour l'imiter en tout, 753

Nôtre-Seigneur a égard à la foibleſſe des gens du monde, en ne faiſant pas éclater en public les graces qu'il fait à ſes ſerviteurs. Le témoignage de la bonne conſcience eſt preferable aux douceurs ſenſibles, 754

Elle voit la ſainte Vierge dans la chaiſe de Prieure, toute environnée d'Anges, 755

Que ſans qu'il y ait d'attache imparfaite on peut prendre plaiſir dans la communication avec les perſonnes ſpirituelles, 756

Paroles tendres de N. S. qui luy dit comme aprés ſa reſurrection il avoit viſité ſa ſainte Mere. N. S. une autre fois la preſente à Dieu ſon Pere. 757.

Elle voit Nôtre-Seigneur avec une couronne éclatante, au lieu de la couronne d'épines, 758

Divers avertiſſemens importans que Nôtre-Seigneur luy donne. Soin des malades, 759

Elle voit dans une veue intellectuelle comme Dieu eſt un en trois perſonnes, & en reçoit trois graces ſignalées, 760. & 761

Prête à communier elle voit une colombe qui battoit des ailes, 762

Nôtre-Seigneur luy donne dequoy répondre à ceux qui la blâmoient, de ce qu'elle ſortoit pour aller fonder, 763

Que ſa Reforme ſerviroit aux Maiſons mêmes qui n'étoient pas reformées. Obeïſſance vaut mieux que penitence, 764

Veuë intellectuelle d'une ame en grace, & d'une ame hors de grace, 765

Nôtre-Seigneur la reçoit pour Epouſe, & luy donne ſa main, 766.

Que les Religieuſes ne doivent pas eſtre eſtimées par leur naiſſance, mais par leur vertu, 767

Nôtre-Seigneur luy promet de voir fleurir de ſes jours l'Ordre de la Sainte Vierge, 768

Quatre avis que Nôtre Seigneur luy ordonne de donner de ſa part, aux Peres Carmes Déchauſſez, 769

FIN.

MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

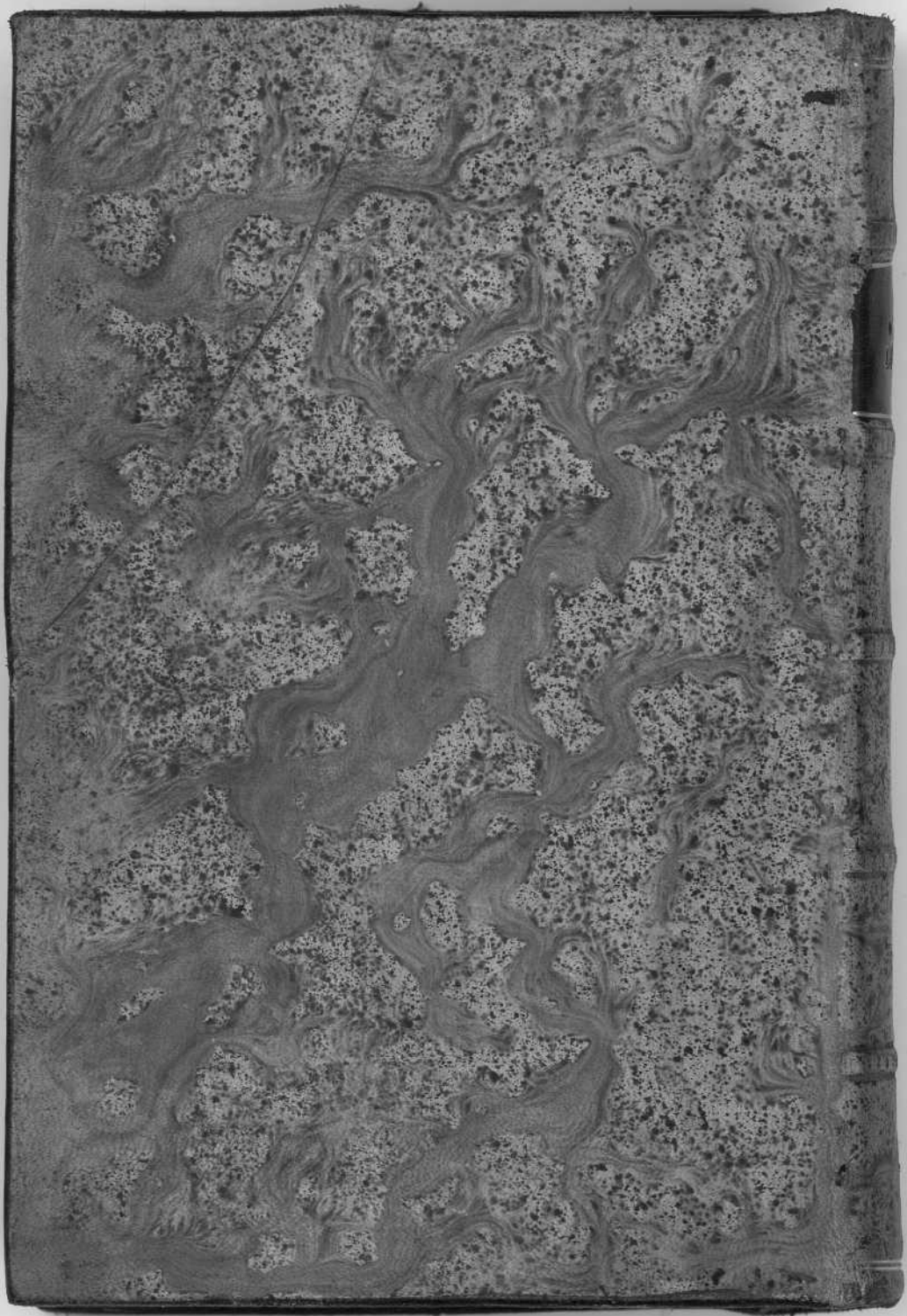
BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN II

Obras de Santa Teresa de Jesús

Número..... 478
Estante..... 3
Tabla..... 5

Precio de la obra..... Ptas. .....
Precio de adquisición. » .....
Valoración actual..... » .....



478.

LA VIE
DE SAINTE
THERESE